

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS
AU XI^E ET AU XII^E SIÈCLE

PAR

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

TOME SECOND

QUATRIÈME LIVRAISON

TEXTE : FEUILLES 14 A 29. — PLANCHES : XLVII A XCIII



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^O
8, RUE GARANCIÈRE

1897

Tous droits réservés

L'ARCHITECTURE
RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}

RUE GARANCIÈRE, 8.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS
AU XI^e ET AU XII^e SIÈCLE

PAR

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

TOME SECOND



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C.
8, RUE GARANCIÈRE

1896

Tous droits réservés

ÉGLISES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ

DU

XII^E SIÈCLE

CHAPELLE DU PRIEURÉ D'AUTHEUIL EN VALOIS



La fondation du prieuré d'Autheuil en Valois (1) doit remonter au commencement du XII^e siècle, car cette petite communauté se trouve déjà mentionnée en 1119 dans une charte de Louis le Gros (2). Les moines qui vinrent s'installer à Autheuil étaient des Bénédictins envoyés par le prieuré de Nanteuil-le-Haudouin, qui dépendait de l'abbaye de Cluny. En 1121, Albéric d'Oulchy remit aux religieux de Nanteuil la moitié de ses biens situés à Autheuil (3). Lisiard, évêque de Soissons, qui était né dans le village (4), leur donna les revenus de l'église paroissiale l'année suivante (5). Ces libéralités procurèrent sans doute aux moines les ressources nécessaires pour bâtir la chapelle du prieuré, dont la construction devait être terminée vers 1130, si l'on en juge par le caractère de son style (6). Au XVIII^e siècle, le prieuré, dont les revenus étaient évalués à 2,728 livres, fut réuni au séminaire de Soissons par l'évêque Languet de Gergy, à la charge d'une redevance annuelle et de l'entretien d'un vicaire pour le service de la paroisse (7). Depuis la Révolution, les bâtiments du prieuré sont occupés par une ferme, et la chapelle, consacrée à la Vierge, est transformée en grange (8).

Le plan de l'édifice se compose d'une grande nef flanquée de deux bas côtés et terminée par un chœur rectangulaire (9). C'est une disposition beaucoup plus rare dans le Soissonnais que dans le Beauvaisis avant le milieu du XII^e siècle. La chapelle de Bellefontaine (Oise), les églises de Saconin et de Vieils-Maisons (Aisne) en offrent cependant des exemples. La nef, surmontée d'une simple charpente, renferme cinq travées, et les piliers rectangulaires, qui s'élèvent à 3^m,65 de hauteur, sont formés de blocage encadré par des pierres de taille (10). Au niveau de l'imposte, on aperçoit un taillloir en biseau garni de moulures, de torsades ou de petits zigzags. Les arcs des quatre premières travées sont en tiers-point, mais l'arcade de la cinquième travée décrit une

(1) Oise, arr. de Senlis, canton de Betz.

(2) BRUEL, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. V, p. 297.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 399.

(4) Nicolas d'Autheuil, trésorier de Saint-Frambourg de Senlis, qui devint évêque d'Évreux en 1281, naquit également dans la même paroisse.

(5) Dom DUPLESSIS, *Histoire de l'église de Meaux*, t. II, preuves, p. 22.

(6) Bibliographie. Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1851, canton de Betz, p. 65.

(7) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. II, p. 220, et t. VII, p. 230.

(8) Voici les dimensions principales de cette chapelle : long. dans œuvre, 29^m,50 ; larg. de la nef, 5^m,80 ; larg. du bas côté sud, 2^m,80 ; haut. de la nef, 11^m,30.

(9) Cf. pl. XVIII, fig. 1.

(10) *Ibid.*, fig. 2.

courbe en plein cintre. De chaque côté de la nef, cinq fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans le mur extérieur, et une baie de la même forme est percée au-dessus du portail.

Les travées qui communiquaient avec le bas côté nord sont bouchées par des murs modernes depuis la démolition de ce collatéral; mais l'autre bas côté, recouvert d'un plafond de bois et éclairé par cinq fenêtres en plein cintre, est encore intact. Le chœur, encadré par un grand arc triomphal en tiers-point, est voûté en berceau brisé : les trois baies accouplées qui l'éclairent ont leur archivoltte cintrée. A l'extérieur, un portail en plein cintre, dont le linteau est appareillé à l'aide de crossettes, occupe le centre de la façade. Ses voussures ornées de plusieurs tores et d'un rang de damiers retombent sur six colonnettes et sur des chapiteaux garnis de palmettes et de monstres ailés (1). Les fenêtres de la nef sont entourées d'un cordon à double biseau, et la corniche se compose de petites arcatures en plein cintre subdivisées par deux arcades secondaires et surmontées de damiers (2). On distingue sur les modillons des billettes, des têtes grimaçantes, des prismes et des rosaces. C'est un type de corniche très répandu dans la région de Beauvais au XII^e siècle. Les trois baies en plein cintre de l'abside sont encadrées par une moulure à double biseau. Une fenêtre identique s'ouvre au milieu du pignon. Cette chapelle, aussi vaste qu'une église rurale, se fait remarquer par la perfection de son appareil et par la simplicité de son style. Ses caractères archéologiques permettent de l'attribuer au premier tiers du XII^e siècle.

L'église paroissiale d'Authueil en Valois, dédiée à saint Martin, est un monument construit vers 1150, qui fut complètement remanié au XV^e et au XVI^e siècle. On remarque au bas de la nef une petite tribune du XII^e siècle, voûtée par une croisée d'ogives à gros boudin, et le croisillon nord du transept conserve encore des arcs ogives de la même époque, garnis d'une gorge entre deux tores. Le chœur, bâti sur un plan polygonal, est éclairé par six fenêtres en plein cintre, mais ses voûtes primitives ont été refaites au XV^e siècle. Dans la façade s'ouvre un portail encadré par quatre colonnettes et par un linteau qui repose sur deux corbeaux assez bizarres : son archivoltte en plein cintre est garnie d'un tore entre deux gorges, de petites fleurs et de feuilles d'acanthé. Il est probable que le pignon primitif se terminait par une arcade destinée à loger une petite cloche.

CHAPELLE DU PRIEURÉ DE BELLEFONTAINE

Le prieuré de Bellefontaine (3) avait été fondé par l'abbaye de Saint-Barthélemy de Noyon vers le milieu du règne de Louis VI, car le plus ancien document qui en mentionne l'existence porte la date de 1125 (4). Lisiard, évêque de Soissons, se fit le bienfaiteur des religieux du prieuré, et son successeur Josselin de Vierzy leur accorda diverses dîmes à Nampcel et dans la forêt de Lombray en 1145 (5). Les moines de Bellefontaine obtinrent en 1165 le droit d'usage dans la

(1) Cf. pl. XVIII, fig. 3, 4 et 5.

(2) *Ibid.*, fig. 7.

(3) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy, commune de Nampcel.

(4) Archives de l'Oise, H. 459.

(5) *Ibid.*, H. 457.

forêt de Caisnes, grâce à l'intervention de Guy, seigneur de Noyon. Oudart, prévôt de Camelin, leur donna des terres à Caisnes en 1177, et le chapitre de Pierrefonds leur céda des biens situés au même lieu vers 1180, moyennant une rente annuelle (1). Guy de Coucy avait octroyé des rentes et des terres au prieuré en 1189 avant de partir pour la croisade. A son retour de Palestine, il apprit que ses engagements n'avaient pas été tenus, et il s'empessa de les renouveler en 1198. Néanmoins ses hommes d'armes n'hésitèrent pas à piller le prieuré vers la fin du XII^e siècle, mais Guy reconnut ses torts devant Étienne de Nemours, évêque de Noyon, en restituant aux religieux tous leurs biens. Il ratifia même les donations faites à leur profit par le sergent Bernard et par Roger de Nampcel en 1197 et en 1202 (2).

C'est en 1125 que Lisiard, évêque de Soissons, autorisa les moines de Bellefontaine à bâtir une chapelle dans leur prieuré, comme le prouve la charte inédite publiée plus loin (3). L'endroit où s'élevait le prieuré avait souvent fait l'objet de litiges entre les évêques de Soissons et de Noyon, parce qu'il se trouvait au bord d'une petite enclave attribuée au diocèse de Noyon dès le IX^e siècle (4). Les limites des terroirs de Caisnes et de Nampcel étaient mal définies dans le voisinage de Bellefontaine, et il importait de savoir à quelle paroisse la nouvelle chapelle serait rattachée. Rainouard, abbé de Saint-Barthélemy, s'adressa donc à l'évêque de Soissons pour réclamer son intervention, et Lisiard réunit le prieuré à la paroisse de Nampcel. Il accorda par la même charte divers privilèges aux religieux de Bellefontaine, en réglant la façon de percevoir les dîmes pour éviter toute occasion de conflit avec le curé. Ce document nous permet d'affirmer que la chapelle fut élevée entre les années 1125 et 1130, car les moines n'auraient pas sollicité la permission de construire sans avoir l'intention d'en profiter immédiatement.

M. Anthyme Saint-Paul suppose que l'évêque de Noyon contesta la juridiction de l'évêque de Soissons sur le prieuré de Bellefontaine (5), et prétend que les moines attendirent de nouvelles ressources avant de se mettre à l'œuvre après 1130. C'est une hypothèse qui n'est justifiée par aucun texte. Si quelques abbayes fondées dans des régions déshéritées ont bâti des églises provisoires, rien ne prouve que les religieux de Bellefontaine aient imité cet exemple, car la construction de leur chapelle n'exigeait pas une lourde dépense, et le style du monument n'indique pas une période avancée du XII^e siècle. A cette époque, la chapelle était desservie par deux prêtres; mais pour mieux assurer le service du culte, Guy de Coucy institua en 1190 un troisième chapelain à Bellefontaine, après avoir affecté une rente annuelle à son entretien (6). Ce petit monument, qui se conserva intact jusqu'au XVI^e siècle, fut dévasté pendant les guerres de religion. Depuis la Révolution, le prieuré est converti en ferme, mais les ruines de la chapelle offrent encore un véritable intérêt archéologique.

Le plan de l'édifice (7) se compose d'une nef accompagnée de deux collatéraux qui se prolongent de chaque côté du chœur carré (8). La nef, dont il reste encore quelques ruines, devait être recouverte au XII^e siècle par une seule croisée d'ogives garnie de trois tores, si l'on en juge par une amorce de nervure qui vient retomber sur un fût coupé près de l'arc triomphal. Cette grande voûte établie sur plan carré embrassait donc les deux travées de la nef. Il est intéressant de

(1) Archives de l'Oise, H. 456.

(2) *Ibid.*, H. 45.

(3) M. Graves a signalé le premier ce document dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1840, p. 83, et M. Couard en a donné l'analyse dans l'*Inventaire sommaire des archives ecclésiastiques de l'Oise*, t. I, p. 17.

(4) FLODARD, *Historia ecclesiae Remensis*, liv. II, chap. XVII.

(5) *Revue de l'art chrétien*, année 1895, p. 11.

(6) Archives de l'Oise, H. 459.

(7) Cf. pl. XIX, fig. 1.

(8) Les dimensions principales de la chapelle sont les suivantes : long. totale, 12^m,50; larg. totale, 13^m,60; larg. de la nef, 5^m,70; larg. des bas côtés, 3 mètres; haut. de la voûte du chœur, 10^m,10; haut. de la voûte des bas côtés, 4^m,90.

constater que l'architecte de la chapelle de Bellefontaine avait imaginé une disposition qui fut appliquée plus tard dans la nef de la cathédrale de Noyon. Chaque travée est soutenue par un arc en tiers-point surhaussé, dont les doubles claveaux sont ornés de quatre boudins (1). Les piles rectangulaires, complètement plates du côté de la nef, renferment aux quatre angles des petits fûts dépourvus de chapiteaux. Vis-à-vis du collatéral, un groupe de trois colonnettes engagées dans le pilier soutient les doubleaux et les arcs ogives des bas côtés. Les moulures des bases se composent d'une gorge entre deux tores, et les tailloirs se trouvent garnis d'un filet et d'une baguette reliés par un cavet. Les fenêtres de la nef, coupées au niveau de leur appui, reposaient sur un bandeau mouluré.

Le bas côté nord, terminé par un mur droit, renfermait trois travées. La première travée, aujourd'hui détruite, était recouverte au XII^e siècle d'une voûte d'ogives dont les amorces sont encore visibles. Les deux nervures croisées de la seconde travée sont revêtues d'une fine arête entre deux tores, et les doubleaux décrivent une courbe en tiers-point très surhaussée, afin d'atteindre le même niveau que la clef des ogives où s'épanouit une fleur à larges pétales. Le profil de ces arcs se compose d'un méplat entre deux boudins et de trois tores accouplés. Les chapiteaux sont revêtus de feuilles d'eau à peine dégrossies : les tailloirs présentent un cavet encadré par une baguette et un filet. Au-dessus de la dernière travée s'élève une voûte d'arêtes fort bien appareillée qui repose sur quatre colonnettes, suivant une disposition tout à fait exceptionnelle. C'est une œuvre contemporaine de la croisée d'ogives précédente. D'ailleurs, le mélange des deux genres de voûtes est assez fréquent dans plusieurs autres monuments du XII^e siècle, notamment à Poissy, à Longpont, à Domont (Seine-et-Oise), à Saint-Germer et à Saint-Martin des Champs. Une baie en plein cintre s'ouvre dans le mur du fond, et d'autres fenêtres de la même forme sont percées dans l'axe des travées.

Dans le bas côté sud, les voûtes d'ogives des deux premières travées, garnies d'une petite arête entre deux tores, sont dépourvues de formerets (2). On aperçoit une fleur épanouie au point d'intersection de leurs nervures. L'arc doubleau intermédiaire est en tiers-point : ses claveaux, ornés d'un méplat entre deux boudins, retombent sur deux colonnes engagées dans le même faisceau que les colonnettes destinées à soutenir les ogives. Les feuilles d'eau qui décorent les chapiteaux sont mal dégrossies, et les tailloirs offrent le même profil que dans l'autre collatéral. Au niveau du sol, quelques bases effritées sont revêtues de deux tores séparés par une gorge. En avant de la dernière travée, dont la voûte d'arêtes est englobée dans un four moderne, se trouve un doubleau en tiers point décoré de trois boudins accouplés. Les fenêtres en plein cintre qui éclairent le bas côté sud sont simplement ébrasées, et leur archivolt n'est pas entourée de moulures.

Encadré par un arc en tiers-point dont les claveaux sont garnis de quatre tores, le chœur est recouvert d'une grande croisée d'ogives dépourvue d'ornementation à la clef (3). Les nervures de cette voûte, qui mesurent 0^m,55 de largeur, sont rehaussées d'un boudin en amande flanqué de deux gros tores (4), et viennent retomber maladroitement sur quatre colonnettes : l'arc triomphal est soutenu par six colonnes engagées. Les compartiments de remplissage portent la trace de nombreuses indécisions. Le constructeur a placé la clef des ogives beaucoup plus haut que le sommet de l'arc triomphal, en renonçant à établir des arcs formerets pour renforcer l'ossature de la voûte. Comme la dernière travée des bas côtés est adossée aux flancs de l'abside, les

(1) Cf. pl. XVIII, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 9, et pl. XIX, fig. 5.

(3) Cf. pl. XVIII, fig. 8, et pl. XIX, fig. 2.

(4) Cf. pl. XIX, fig. 4.

deux baies latérales du chœur s'ouvrent en dehors de l'axe. Trois fenêtres en plein cintre sont accouplées au fond du sanctuaire, suivant une disposition très-fréquente dans les chevets bâtis sur plan carré, notamment à Autheuil en Valois, à Avrechy, à Canly, à Cauffry, à Noël-Saint-Martin (Oise), à Marizy-Sainte-Geneviève, à Saconin, à Vieils-Maisons (Aisne) et à Namps-au-Val (Somme). Leur archivolte surhaussée autour de la baie centrale et revêtue de deux boudins s'appuie sur quatre colonnettes. Un bandeau formé d'un filet et d'une baguette reliés par un cavet se déroule au-dessous des baies. Tous les chapiteaux du chœur sont garnis de feuilles d'eau très frustes dont la pointe se recourbe en forme de volute (1). Les tailloirs et les bases munies de griffes offrent des profils identiques à ceux que nous avons déjà signalés.

À l'extérieur, le dernier débris de la façade se compose d'une petite porte en plein cintre qui donne accès dans le bas côté sud. Les deux boudins appliqués sur l'archivolte se continuent sur les pieds-droits, et un cordon mouluré contourne les claveaux (2). Une seconde porte devait s'ouvrir dans l'axe de la façade au XII^e siècle. Les fenêtres latérales, dépourvues de colonnettes, présentent un double ébrasement, et les baies de l'abside offrent la même simplicité de style. Pour résister à la poussée des ogives, l'architecte eut soin de disposer des contreforts très saillants à l'angle du chœur et sur le mur des bas côtés. La toiture de la chapelle n'existe plus, et la corniche primitive a disparu.

Les reins des voûtes, envahis par une abondante végétation, ont résisté jusqu'ici aux effets des intempéries; mais il aurait fallu prévoir tôt ou tard la destruction complète de la chapelle si la Commission des monuments historiques ne s'était pas décidée à en conserver les ruines, grâce aux efforts de M. Gonse. Nous sommes heureux d'avoir signalé l'intérêt de ce curieux édifice, dont la date certaine correspond à l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de l'art gothique. Ses caractères archéologiques permettent de constater que l'usage de la croisée d'ogives et de l'arc en tiers-point était déjà répandu dans le Soissonnais avant 1130.

Dans un ouvrage récent, notre confrère M. Enlart, après avoir admis que la chapelle de Bellefontaine était un monument antérieur à 1145 (3), revient sur sa première opinion dans l'*erratum*, en fixant la construction de la chapelle au milieu du XII^e siècle (4). Il prétend que la voûte du chœur est régulièrement appareillée; mais la disposition des compartiments de remplissage et les ogives qui pénètrent dans le mur, au lieu de retomber franchement sur les chapiteaux, prouvent au contraire toute l'inexpérience de l'architecte. Les fenêtres des bas côtés ne peuvent fournir aucun élément de date, et si les profils des tailloirs ressemblent à ceux de l'église abbatiale de Dommartin (Pas-de-Calais), construite entre 1140 et 1163, il est facile de constater, en parcourant l'ouvrage de M. Enlart, que les chapiteaux de l'église d'Airaines (Somme), attribuée par l'auteur à une période voisine de l'année 1130, sont identiques à ceux de la chapelle de Bellefontaine (5). La plupart des chapiteaux du chœur de Dommartin portent l'empreinte d'un art beaucoup plus avancé (6).

Si la coexistence des voûtes d'arêtes et des voûtes d'ogives se rencontre dans les églises de la Bourgogne et de la Champagne jusqu'au XIII^e siècle, on peut constater ce mélange à Airaines (Somme), à Poissy et à Saint-Martin des Champs dès le premier tiers du XII^e siècle. Enfin, les détails analogues signalés dans les églises d'Ourscamps et de Quesmy (Oise) ne peuvent fournir

(1) Cf. pl. XIX, fig. 11 à 15.

(2) *Ibid.*, fig. 3.

(3) *L'Architecture romane et de transition dans la région picarde*. Introduction, p. II, note 2.

(4) *Ibid.*, p. 239.

(5) *Ibid.*, fig. 38 et 39.

(6) *Ibid.*, fig. 74 à 8..

aucun argument contraire à notre théorie, car des profils du même genre se retrouvent au XII^e siècle dans des monuments de date très différente. Pourquoi s'efforcer de détruire la valeur historique de la charte de 1125, en supposant que les religieux de Bellefontaine attendirent un quart de siècle avant de profiter de l'autorisation donnée par Lisiard? Si l'on ne veut pas reconnaître l'importance du texte que nous publions, il faut cesser de considérer l'histoire comme l'auxiliaire indispensable de l'archéologie.

PIÈCE JUSTIFICATIVE

1125

LISIARD, ÉVÊQUE DE SOISSONS, DONNE A L'ABBÉ DE SAINT-BARTHÉLEMY DE NOYON L'AUTORISATION DE FAIRE CONSTRUIRE UNE CHAPELLE AU PRIEURÉ DE BELLEFONTAINE.

(Archives de l'Oise, H. 459.)

In nomine sancte et individue trinitatis, patris et filii et spiritus sancti amen. Lisiardus, Dei gratia Suessionensis episcopus, sancte matris ecclesie filiis tam futuris quam presentibus in perpetuum. Loci nostri et officii ratio videtur exigere ut bene postulantium precibus annuentes aures eis facilem prebeamus. Cognoscat itaque generatio presens ac posteritas sequutura quod dominus Rainardus, beati Bartholomei Noviomensis ecclesie minister, nostram adierit presentiam et super his que hic continentur inferius nostre corroborationis auxilium expetierit. Est in continuo duorum territoriorum Caine et Nancel locus quidam qui Bellafontana nominatur eumque possessor ipsius castellanis Noviomensis matris ecclesie locus erat, aliis vero magis id quod veritas habet affirmantibus quia ad jus ac possessionem Suessionensis absque dubio pertinebat, petierunt a nobis per antenominatum prelatum suum canonici sancti Bartholomei ut illi nos assensum largitioni preberemus eamque sigillatis litteris firmaremus. Nos igitur causa Dei petitioni eorum libenter assentimus, et si quis ultra unde eorum dilatetur possessio largiri voluerit bene laudamus et gratias agimus Deo. Concedimus etiam eisdem fratribus ut ibidem oratorium liceat sibi construere, tantum ut in extruendo oratorio sive ecclesia alterius terram non occupent, decimas parrochie reddent, alterius parrochiam non sollicitent. Si qui tamen cujuscumque sexus aut ordinis in eo loco proprietates suas eis communicaverint, ita ut vulgo dicitur quod ad unum panem cum eis sint, de jure parrochiali eos excipimus ut sicut corporum ita et animarum curam de his per omnia gerant. Alii autem circa ipsos hospitati suam habentes proprietatem juri parrochiali subjaceant. Decimas et oblationes quas debent ut ceteri reddentes, nisi si ex caritate consilium anime predicti fratres eis impendere voluerint. Constituimus etiam ut fructus hortorum suorum sive in herbis, sive in arboribus, absque addecimatione retineant; de reliquis vero decimas persolvant. Quod si illi ad quos decime pertinent ab hoc jure relaxare voluerint, quantum ad nos est assensum prebemus et similiter confirmamus. Laudat hoc archidiaconus noster dominus Petrus et ceteri cum clero nostro archidiaconi omnesque pariter assensum prebent in omnibus quorum nos signa atque nomina subter fecimus annotari.

Signum domni Lisiardi episcopi. S. Petri archidiaconi. S. Anselmi archidiaconi. S. Ebal archidiaconi. S. Tetbaldi archidiaconi. S. domni Walteri Sancti Johannis abbatis. S. Walteri decani. S. Bartholomei cantoris. S. Rotardi presbiteri. S. Johannis presbiteri. S. Bernardi presbiteri. S. Laurentii presbiteri.

Actum incarnationis dominice anno MCXXV, indictione III, regnante Francorum rege Ludovico.

ÉGLISE DE BERZY-LE-SEC

Le plus ancien document où le nom du village de Berzy-le-Sec (1) se trouve mentionné est une bulle du pape Eugène II datée de l'an 824 (2). A cette époque, le village et le moulin appartenait à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, dont les droits de propriété furent reconnus par Louis le Bègue en 879, et par le roi Eudes en 893 (3). Un diplôme de Charles le Chauve, daté de 877, prouve que l'abbaye de Nivelles possédait des terres en ce lieu (4). Berzy devint plus tard le siège de l'une des onze mairies de la châtellenie de Pierrefonds, mais les chartes du XI^e siècle n'indiquent pas l'existence d'un édifice religieux dans la paroisse, et l'église ne renferme aucun débris antérieur au XII^e siècle. L'évêque Ancoul de Pierrefonds mourut le 19 septembre 1158, en laissant les revenus de l'autel de Berzy au chapitre de la cathédrale, qui conserva toujours le droit de présenter à la cure (5). Cette mention ne peut se rapporter qu'à l'église actuelle, dédiée à saint Quentin, si l'on en juge par le caractère de son style. La solidité de sa construction la préserva de tout remaniement pendant le cours du moyen âge (6).

En 1524, Nicolas Louvain, seigneur de Berzy, établit dans l'église un chapitre de huit chanoines pour desservir la paroisse et la chapelle du château (7). Le curé en était le doyen, et les autres membres résidaient à Berzy, car le généreux fondateur avait assuré leur entretien par de nombreuses donations. Dans la suite, les chanoines furent choisis parmi les curés des paroisses voisines. Ils étaient nommés par l'évêque de Soissons, mais le droit de présentation appartenait aux seigneurs de Berzy. Le premier lundi du mois, le chapitre s'assemblait dans l'église afin de célébrer l'office, et les chanoines recevaient un muid de blé pour remplir cette obligation. En 1690, Annibal d'Estrées, devenu seigneur de Berzy, voulut transporter à Cœuvres le siège du chapitre. Les protestations des chanoines l'empêchèrent de réaliser son désir. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'église de Berzy devait être en assez mauvais état, car un devis de réparations dressé en 1770 par Antoine de la Corne, entrepreneur de maçonnerie à Soissons, se monte à la somme de 1,700 livres (8). Le pignon de la nef, les murs des bas côtés, la charpente et les toitures tombaient en ruine. Les travaux exécutés à cette époque furent sans doute assez mal conduits. En effet, la municipalité de Berzy fut obligée de voter, le 5 juillet 1789, une imposition extraordinaire de 854 livres pour se procurer des fonds destinés à la réparation de l'église. Les ouvriers devaient se mettre à l'œuvre l'année suivante, mais il est fort probable que les événe-

(1) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(2) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol 231 v^o.

(3) *Historiens de France*, t. IX, p. 416 et 461.

(4) *Ibid.*, t. VIII, p. 666.

(5) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, fol. 468.

(6) Bibliographie : *Berzy, son église et son château*, par M. DE LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 119.

(7) Archives de l'Aisne, G. 776.

(8) Archives communales de Berzy-le-Sec.

ments de la Révolution firent ajourner ce projet. D'ailleurs, le chapitre de Berzy, qui se composait de six membres, fut supprimé en 1791 (1).

L'église de Berzy (2), orientée d'une manière très exacte, comprend une nef flanquée de deux bas côtés et un chœur en hémicycle dont la partie droite est surmontée d'un large clocher (3). Son plan se rattache au même type que les églises de Bruyères-sur-Fère, de Ciry, de Laffaux, de Pernant, de Fontenoy (Aisne) et d'Élincourt-Sainte-Marguerite (Oise), qui étaient dépourvues de transept au XII^e siècle. La nef, recouverte d'un plafond de bois, se divise en trois travées (4). Les grandes arcades en cintre légèrement brisé se composent d'un double rang de claveaux plats et s'appuient sur des demi-colonnes engagées dans un massif rectangulaire. On rencontre assez rarement des piliers de ce genre dans les églises du XII^e siècle, sauf à Vic-sur-Aisne, à Villers-Saint-Paul, près de Creil, et à Arronville (Seine-et-Oise); mais les architectes du XI^e siècle en firent souvent usage, comme à Berneuil-sur-Aisne, à Montlevon et à Oulchy-le-Château.

Les chapiteaux des colonnes sont garnis de larges feuilles d'eau recourbées en volutes à leur extrémité, ou de belles feuilles d'acanthé très découpées qui se replient sous les angles du tailloir. Ces feuillages se modèlent autour de la corbeille avec une grâce exquise. On distingue sur un chapiteau des fruits d'arum enveloppés d'une riche végétation (5). Il est regrettable que des ouvriers maladroits aient fait disparaître les chapiteaux de la troisième travée en posant des boiseries modernes. Les tailloirs sont revêtus d'un filet et d'un tore reliés par un cavet, mais les deux chapiteaux adossés à la façade sont couronnés par une doucine surmontée d'une baguette et d'un filet. Les bases se composent d'une gorge entre deux tores; le tore inférieur, muni de griffes, présente un profil aplati.

Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une fenêtre en plein cintre précédée d'un large glacis; mais ces baies ont été bouchées au XVIII^e siècle, quand les toits des collatéraux furent exhaussés. A l'ouest, une fenêtre de la même forme est percée dans le mur de la façade. Il faut attribuer la construction de la nef au commencement du règne de Louis VII. C'est l'œuvre d'un habile architecte qui sut mettre à profit les ressources dont il disposait pour élever un monument très original. Les bas côtés, recouverts d'une simple charpente, sont éclairés par de larges baies modernes. Leur mur extérieur fut reconstruit au XVIII^e siècle, mais les deux petites fenêtres en plein cintre qui se sont conservées du côté de la façade remontent au XII^e siècle. Elles pourraient servir de modèles pour rétablir les anciennes baies. Le mur moderne qui termine les collatéraux devait être ajouré par une petite baie dans son état primitif.

Le chœur fut bâti vers 1140, en même temps que la nef (6). L'arc triomphal décrit une courbe en tiers-point, et ses claveaux, garnis de cinq boudins qui se détachent entre deux cavets, retombent sur six colonnes engagées. Une petite gorge est creusée dans le tore central pour en diminuer la lourdeur apparente (7). Au-dessus de la travée droite du chœur s'élève une croisée d'ogives revêtue de trois boudins accouplés (8). Les nervures s'appuient sur quatre colonnettes, et deux arcs formerets, ornés d'un gros tore, sont appliqués le long du mur. L'inclinaison des compartiments de remplissage donne à la voûte une forme très bombée, parce que la clef des ogives

(1) Archives communales de Berzy-le-Sec.

(2) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 26^m,20; long. de la nef, 16^m,15; larg. totale, 12^m,70; larg. de la nef, 5^m,50; haut. du plafond de la nef, 9^m,25; haut. de la voûte d'ogives du chœur, 9^m,75.

(3) Cf. pl. XX, fig. 1.

(4) Cf. pl. XXI.

(5) Cf. pl. XX, fig. 4 à 7.

(6) *Ibid.*, fig. 22.

(7) *Ibid.*, fig. 12.

(8) *Ibid.*, fig. 13, et pl. XXI.

et le sommet des doubleaux ne se trouvent pas à la même hauteur. Au XVIII^e siècle, on eut la fâcheuse idée de remplacer les fenêtres romanes qui éclairaient cette partie du chœur par de larges baies sans caractère.

Le chevet du sanctuaire est encadré par quatre colonnettes et par un arc en tiers-point garni de trois boudins. Deux branches d'ogives, ornées d'une gorge entre deux tores et soutenues par des colonnes engagées, renforcent la voûte en cul-de-four de l'hémicycle, comme dans les églises de Chelles (Oise), de Bruyères-sur-Fère, de Bonnes, de Laffaux, de Nouvion-Vingré, de Pernant, de Torcy, de Vauxrezis (Aisne) et de Marolles en Brie (Seine-et-Oise). L'architecte avait adopté cette disposition pour éviter l'écrasement de la voûte par les dalles de pierre qui recouvrent l'abside. A l'extrémité du chœur s'ouvre une niche rectangulaire (1), masquée par un retable du XVII^e siècle. Son archivolt en plein cintre, décorée de deux boudins et soutenue par six colonnettes, encadre une fenêtre de la même forme (2). Deux autres baies sont percées dans l'hémicycle : leurs claveaux dépourvus de moulures s'appuient sur deux courtes colonnes.

Cette niche est l'une des plus anciennes constructions de ce genre qui furent établies dans les églises du Soissonnais au XII^e siècle, car celle de l'église de Droizy, près d'Oulchy-le-Château, remonte seule à une époque antérieure. Il ne faut pas la considérer comme une exception. En effet, le chœur arrondi des églises de Courmelles et de Nouvion-le-Vineux (Aisne) se termine également par une niche. A Soissons, le chevet de Saint-Pierre à la Chaux, démoli en 1830, et l'abside de Notre-Dame des Vignes, déblayée en 1890, étaient bâtis sur le même plan. On peut encore signaler d'autres niches dans les églises d'Acy, d'Aizy, de Bazoches, de Chacrise, de Chavigny, de Glennes, de Lhuys, de Montigny-Lengrain, de Saint-Bandry (Aisne), de Cuise (Oise), d'Époye (Marne), de Vernouillet (Seine-et-Oise) et d'Issoire, en Auvergne (3). Certains archéologues ont prétendu que la niche de Berzy devait encadrer un Saint Sépulcre ; mais, comme les premiers monuments de ce genre furent sculptés par des artistes du XV^e siècle, il faut rejeter une semblable hypothèse. M. de Laprairie a tort de supposer que le tombeau du fondateur de l'église occupait cet emplacement (4). Les architectes du XII^e siècle disposaient des niches dans les chœurs et dans les croisillons pour produire un effet décoratif ou pour y placer un autel, comme on peut le constater encore à Lhuys et à Nouvion-le-Vineux.

Tous les chapiteaux du chœur méritent d'attirer l'attention des archéologues. A droite, sous la retombée de l'arc triomphal, quatre arcatures appliquées sur la corbeille d'un chapiteau encadrent trois scènes qui représentent l'ange venant révéler à saint Joseph le mystère de la conception du Christ, l'Annonciation et la Visitation. L'ange Gabriel avec ses longues ailes, la Vierge et sa cousine Élisabeth sont faciles à reconnaître (5). M. Édouard Fleury a commis une singulière méprise en s'imaginant que tous ces personnages transportaient le corps de saint Quentin (6). Plus loin, deux oiseaux affrontés retournent leur cou pour se becqueter au-dessus d'un vase entouré de feuillages ; puis deux hommes debout, vêtus d'un manteau, tiennent, l'un une bêche sur l'épaule, et l'autre une serpe à la main (7). On aperçoit encore une tête de monstre qui ricane en montrant des dents aiguës et un bouquet de feuillages variés. A gauche, l'Adoration des mages est sculptée sur un gros chapiteau maladroitement restauré. Les trois mages, vêtus de robes à longs plis, déposent deux coffrets en forme de chasse aux pieds de l'enfant Jésus porté dans les bras

(1) Cette niche mesure 1^m.60 de largeur sur 1 mètre de profondeur.

(2) Cf. pl. XX, fig. 2.

(3) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire d'architecture*, t. I, p. 8, et t. IX, p. 218.

(4) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 52 et 129.

(5) Cf. pl. XXII, fig. 3.

(6) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 137.

(7) Cf. pl. XXII, fig. 4 et 5.

de sa mère : saint Joseph se tient à côté de la Vierge. Sur la face latérale du chapiteau, un ange sort d'un nuage pour venir annoncer aux bergers la naissance du Christ. Des chiens et des moutons dorment à leurs pieds. L'ornementation des chapiteaux voisins se compose d'une tête de diable et de feuillages très découpés (1). Les tailloirs, garnis d'une doucine et d'un filet, se continuent autour de l'hémicycle en formant un brusque ressaut au-dessus de la niche. Les bases, dissimulées par des boiseries modernes, sont revêtues d'une gorge entre deux tores.

Au fond du sanctuaire, un gros oiseau à tête de femme occupe le centre d'un chapiteau : des griffons ailés et des rinceaux de feuillages sont sculptés sur d'autres corbeilles. Dans les fenêtres latérales, un homme et une femme tendent les bras vers une tige d'acanthé, et des animaux fantastiques relèvent leurs têtes sous l'angle du tailloir. Les chapiteaux voisins de la niche représentent deux oiseaux qui posent leur bec sur le crâne d'une tête humaine, des griffons ailés, un masque grimaçant, un ange au corps raccourci muni de deux ailes énormes, et deux serpents dont les queues vont se perdre dans une horrible tête de monstre qui vomit un crapaud (2). Il est curieux de faire observer que le chœur de l'église de Saconin, située près de Berzy-le-Sec, renferme des chapiteaux ornés de motifs identiques.

La façade se trouve dans un excellent état de conservation, et l'harmonie de ses proportions est vraiment remarquable (3). Son portail en plein cintre est encadré par six colonnettes ornées d'une bague centrale. Les chapiteaux de ces colonnes engagées sont garnis de feuillages, et leurs tailloirs se composent d'un filet, d'un cavet et d'une baguette. On distingue autour des bases une gorge entre deux tores et des petites griffes aplaties. L'archivolte est revêtue de trois boudins et de trois gorges séparés par des filets. Une rainure creusée dans le boudin central rappelle un détail que nous avons déjà signalé en décrivant les profils des arcs du sanctuaire. Pour compléter cette riche décoration, un cordon de feuillages se déroule autour des claveaux (4). Le tympan et les jambages de la porte ont été reconstruits à l'époque moderne, car le portail devait être surmonté d'un linteau monolithe au XII^e siècle. Deux larges contreforts à quatre glacis s'élèvent au droit des murs de la nef, et les petites baies en plein cintre qui s'ouvrent dans l'axe des bas côtés sont entourées d'une moulure à double biseau.

Au-dessus du portail, une large fenêtre en plein cintre repose sur un bandeau garni d'une baguette et d'un filet reliés par un cavet. Son archivolte, revêtue de deux tores, de plusieurs gorges et d'une moulure à double biseau, s'appuie sur quatre colonnettes divisées par une bague en deux parties égales. Les chapiteaux, les tailloirs et les bases de ces colonnes présentent les mêmes caractères que dans le portail. L'ancien pignon de la façade est encore intact, et la petite baie moderne qui éclaire le comble de la nef n'a jamais servi à établir une communication entre le château et l'église de Berzy (5), suivant l'hypothèse de M. de Laprairie (6) et de M. Fleury (7). Les fenêtres de la nef sont dissimulées sous les toitures latérales, et l'ancienne corniche a disparu. Nous avons indiqué plus haut que les larges baies des bas côtés étaient complètement modernes. Il en est de même de l'escalier qui donne accès dans les combles, car on se servait d'une échelle pour pénétrer dans la cage du clocher au XII^e siècle.

L'abside, bâtie sur une terrasse artificielle, est épaulée par deux contreforts très épais qui se terminent sous la corniche en formant un long glacis. La niche du chœur, qui fait une saillie très

(1) Cf. pl. XV, fig. 10.

(2) *Ibid.*, fig. 8 et 9, et pl. XXII, fig. 6 et 9.

(3) Cf. pl. XX, fig. 3.

(4) *Ibid.*, fig. 11.

(5) Ce château n'est pas antérieur au XV^e siècle, et son mur latéral se trouve à 8^m,75 de la façade de l'église.

(6) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 125.

(7) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 137.

accentuée sur le mur de l'hémicycle, se trouve surmontée d'un gâble massif, comme toutes les constructions du même genre. Les colonnettes engagées dans les angles de cet édicule sont couronnées de chapiteaux à monstres grimaçants (1). La fenêtre centrale est entourée par trois gros tores et par un rang d'étoiles qui se continuent sur les pieds-droits. Son archivolt en plein cintre est revêtue d'un élégant rinceau de tiges entrelacées. Sous l'appui de cette baie, un bandeau formé d'un tore et d'un filet contourne toute l'abside.

De chaque côté de la niche, on aperçoit une fenêtre en plein cintre encadrée par un rang d'étoiles entre deux boudins. Un cordon de têtes grimaçantes qui tiennent dans leur bouché des bouquets de feuillages accompagne l'archivolte et se développe autour des contreforts pour rejoindre le rinceau de la baie centrale (2). La corniche supérieure de l'église de Courmelles présente le même motif d'ornementation. On remarque une double corniche au sommet du mur, comme à Chelles (Oise), à Courmelles, à Glennes et à Dhuizel (Aisne). La première se compose de feuilles d'acanthé qui alternent avec des corbeaux garnis de masques grimaçants ou de têtes d'animaux, et la seconde est décorée de palmettes analogues sans modillons intermédiaires (3). L'abside est recouverte de lourdes dalles de pierre. Il est probable que des toitures du même genre devaient couronner les absides en hémicycle bâties dans le Soissonnais au XII^e siècle, comme à Chavigny, à Nampteuil-sous-Muret, à Pernant et à Vauxrezis (Aisne); mais elles furent souvent remplacées par un comble en charpente à l'époque moderne, notamment à Vieil-Arcy et à Vregny.

Le clocher qui s'élève au-dessus de la partie droite du chœur est bâti sur plan rectangulaire (4). Épaulé à chacun de ses angles par deux solides contreforts pourvus de nombreux glacis, il repose du côté de l'abside sur un arc de décharge en plein cintre noyé dans la maçonnerie. Ce système, également appliqué à Glaignes (Oise) et à Laffaux (Aisne), avait l'avantage de reporter le poids de la tour sur les contreforts, en évitant de surcharger le doubleau du chœur. Un bandeau saillant orné d'un filet, d'une gorge et d'une baguette, se déroule sous l'unique étage du clocher, et deux baies en plein cintre occupent chacune de ses faces. Leur archivolt, garnie de deux boudins, d'une gorge et d'un cordon de violettes, retombe sur deux colonnettes et sur des pieds-droits ébrasés.

A la hauteur des baies, l'architecte eut soin d'encastrier deux minces colonnes dans les angles des contreforts pour adoucir la sécheresse de leurs arêtes. Tous les chapiteaux, revêtus de feuilles d'acanthé, sont couronnés par des tailloirs ornés d'un filet, d'un cavet et d'une baguette : le profil des bases se compose d'une gorge entre deux tores. Au-dessous du toit en bâtière qui recouvre le clocher, on aperçoit une corniche formée d'un boudin soutenu par des têtes grimaçantes. Les pignons de la bâtière ont été remaniés à l'époque moderne, mais le clocher devait être surmonté au XII^e siècle d'une toiture du même genre, car les constructeurs de la région en faisaient un usage continu. Il est impossible d'admettre avec M. de Laprairie que la tour se terminait anciennement par une flèche en pierre (5).

L'église de Berzy-le-Sec, classée au nombre des monuments historiques, est un véritable type de l'architecture romane du Soissonnais. L'élégance de la nef et de la façade, la richesse de l'abside et la décoration des chapiteaux lui donnent un caractère très original. Bâtie d'un seul jet vers le commencement du règne de Louis VII, elle ne porte pas l'empreinte du style en usage

(1) Cf. pl. XXII, fig. 1, 11 et 12.

(2) *Ibid.*, fig. 2.

(3) *Ibid.*, fig. 10.

(4) La cage du clocher mesure 5^m 05 de longueur sur 5^m 05 de largeur; la hauteur de la tour est de 23^m 25.

(5) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 120.

dans la seconde moitié du XII^e siècle, comme M. de Laprairie l'a prétendu (1). En effet, le profil des ogives et des doubleaux, la voûte en cul-de-four du sanctuaire et l'ornementation assez grossière des chapiteaux de la niche n'indiquent pas une période avancée du XII^e siècle. Cet édifice exerça une influence très sensible sur les églises voisines. Ainsi l'artiste qui éleva le sanctuaire de l'église de Courmelles s'inspira des dispositions du chœur de Berzy, dont le véritable prototype fut peut-être le chevet de l'église de Pernant, située à deux lieues de distance. Les clochers de Saconin et de Chacrise (Aisne) furent bâtis sur le modèle du clocher de Berzy, et la même observation pouvait s'appliquer à la tour de l'église d'Acy, près de Soissons, qui s'est écroulée en 1894.

ÉGLISE DE BÉTHISY-SAINT-MARTIN

La fondation du bourg de Béthisy (2) remonte à l'époque carolingienne, et l'historien Carlier (3) n'hésite pas à identifier ce lieu avec le nom de *Visteriaco* qui se rencontre dans le diplôme octroyé en 920 par Charles le Simple à l'abbaye de Morienvall (4). La forme de ce nom s'appliquerait beaucoup mieux à celle du village de Bitry, près d'Attichy, si le rédacteur de la charte n'avait pris soin de spécifier que *Visteriacus*, situé dans le *pagus Silvanectensis*, dépendait du domaine de Fresnoy-la-Rivière, dans la vallée de l'Authonne. On peut dès lors supposer que ce nom fut défiguré par une erreur de copiste. La division du territoire de Béthisy entre les deux églises de Saint-Martin et de Saint-Pierre n'est pas antérieure au commencement du XII^e siècle. Dom Hélié commet une erreur en prétendant que Charles le Chauve donna les églises de Béthisy à l'abbaye de Saint-Crépin le Grand de Soissons, car son opinion ne s'appuie sur aucun document historique (5).

La paroisse de Saint-Martin, déjà mentionnée en 1060 (6), fut fondée la première parce qu'elle se trouvait placée sur la voie romaine de Senlis à Soissons, connue sous le nom de chaussée Brunehaut. Une autre preuve de son ancienneté, c'est que le titre de doyen de chrétienté était attaché à la cure de Saint-Martin. Cette dignité se partageait alternativement entre les curés de Verberie et de Béthisy. En 1123, Lisiard, évêque de Soissons, céda les revenus de l'église aux religieux de Saint-Crépin le Grand (7), et cette donation leur fut confirmée en 1139 et en 1143 par l'évêque Josselin et par le pape Célestin II (8). L'abbé du monastère avait le droit de présenter à la cure qui faisait partie de l'archidiaconé de la Rivière.

Il ne faut pas confondre les deux églises paroissiales de Béthisy avec la collégiale de Saint-

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 134.

(2) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(3) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 247.

(4) MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 642.

(5) *Histoire de l'abbaye de Saint-Crépin*. Bibl. nat., français, 18777, fol. 94.

(6) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 246.

(7) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 41.

(8) *Ibid.*, fol. 1, 36 et 348. — Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 41.

Adrien élevée dans l'enceinte du château par Richard, seigneur de Béthisy, et consacrée le 24 mai 1060 par Heddon, évêque de Soissons, et par Elinand, évêque de Laon, en présence de Philippe I^{er} (1). A la suite de la cérémonie, le Roi donna aux chanoines sa maison de Cuise avec ses dépendances, et Louis le Gros confirma cette donation en 1108 (2). La collégiale fut d'abord desservie par cinq clercs séculiers; mais en 1079 Hugues de Béthisy résolut de porter à sept le nombre des chanoines, en rattachant le chapitre à l'abbaye de Saint-Quentin de Beauvais (3). Les fiançailles de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine furent célébrées en 1137 dans l'église de Saint-Adrien (4). En 1152, les chanoines abandonnèrent la propriété de la maison de Cuise à la reine Adélaïde, veuve de Louis le Gros, en échange d'autres revenus, et Philippe-Auguste confirma tous les biens de la collégiale en 1186 (5). Le donjon du château renfermait une chapelle dédiée à sainte Geneviève, qui fut réunie à l'église de Saint-Adrien après la démolition de la tour. Enfin, cinq autres chapelles consacrées à saint Magloire, à saint Crépin, à saint Jean, à saint Nicolas et à saint Jean-Baptiste devaient encore exister sur le territoire de Béthisy. La première appartenait à l'abbaye de Saint-Pierre de Montmartre et se trouve citée en 1147 dans une bulle du pape Eugène III (6).

L'église de Béthisy-Saint-Martin (7), remaniée au XIII^e, au XIV^e et au XV^e siècle, comprend une nef, deux bas côtés qui se prolongent sur les flancs du chœur, un clocher latéral et un sanctuaire terminé par un mur droit (8). Au XII^e siècle, les collatéraux ne dépassaient pas la première travée du chœur, et l'abside arrondie était précédée d'une partie rectangulaire, comme à Berzy-le-Sec (Aisne), car l'édifice fut toujours dépourvu du transept. La nef, recouverte d'un lambris cintré, remonte au premier tiers du XII^e siècle. Ses quatre travées s'appuient sur des piles massives flanquées d'un seul pilastre vis-à-vis des collatéraux, comme à Béthisy-Saint-Pierre. Cette disposition ne s'est pas conservée intacte du côté nord, où l'arcade de la dernière travée fut reprise en sous-cœuvre à l'époque moderne. Les tailloirs qui contournent les piliers sont ornés d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Au nord et au sud, la première arcade, refaite au XV^e siècle, décrit une courbe en tiers-point, mais les autres travées de la nef sont soutenues par des grands arcs en plein cintre à profil carré. Les fenêtres en plein cintre qui s'ouvrent dans l'axe des piles, comme à Glaignes, à Orrouy, à Pontpoint (Oise) et à Latilly (Aisne), ont été bouchées à l'époque moderne.

Le bas côté nord fut reconstruit dans le cours du XIV^e siècle, mais ses voûtes d'ogives ne sont pas antérieures au XV^e siècle, car le profil des nervures et les faisceaux de colonnettes présentent tous les caractères du style gothique flamboyant. Les fenêtres divisées par un meneau central qui supporte un quatre-feuilles et la rosace ouverte au-dessus du petit portail latéral remontent au XIV^e siècle. Le bas côté sud, recouvert d'un simple plafond, est éclairé par des baies modernes. Les pilastres engagés dans les murs au droit de chaque pile étaient destinés à supporter des doubleaux en plein cintre isolés, comme à Trucy (Aisne), et les corbeaux engagés dans les angles prouvent qu'on eut l'intention de voûter le bas côté après coup vers le second quart du XII^e siècle, comme à Béthisy-Saint-Pierre. Ce projet ne fut jamais exécuté, mais l'ancien chevet du collatéral

(1) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j. n° 4. Le château de Béthisy avait été construit vers la fin du règne du roi Robert.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 55. — MARILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 720.

(3) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 254.

(4) LECOY DE LA MARCHE, *Œuvres de Suger*, p. 145.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 56, et t. III, p. j. n° 16. — *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 519 et 720.

(6) Bibl. nat., français 18777, fol. 98 v°. — *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 249 et 411.

(7) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1843, canton de Crépy en Valois, p. 58.

(8) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 31^m,20; long. de la nef, 19^m,40; long. du chœur, 11^m,80; larg. de la nef, 4^m,50; larg. du bas côté nord, 5^m,15; larg. du bas côté sud, 3^m,14.

conserve une voûte en berceau renforcée par deux doubleaux et une croisée d'ogives qui se trouve au-dessous du clocher. Les nervures, revêtues d'un gros boudin légèrement aminci, sont encadrées par trois doubleaux en plein cintre : cette partie de l'église est éclairée par une étroite fenêtre.

Dans son état primitif, le chœur se composait d'une travée droite voûtée en berceau et d'une abside en cul-de-four comme à Béthisy-Saint-Pierre et à Fontenoy, près de Vic-sur-Aisne. L'arc triomphal, garni d'un large méplat entre deux tores, décrit une courbe en plein cintre et retombe sur deux pilastres. Vers 1150, l'ancienne voûte en berceau du sanctuaire fut remplacée par une croisée d'ogives ornée de trois tores et de deux rangs d'étoiles (1). Ce remaniement est facile à constater, car les ogives pénètrent maladroitement dans les angles, et la clef de voûte ne correspond pas à l'axe du chœur. Pour raccorder l'un des compartiments de remplissage avec les assises supérieures, l'architecte fut obligé d'établir au-dessus de l'arc triomphal un arc de décharge garni de moulures. L'arc en tiers-point qui encadre la voûte de l'autre côté remonte au XV^e siècle. A la fin du XIII^e siècle, on démolit l'abside primitive pour élever un grand chevet carré dont la voûte d'ogives est garnie de trois baguettes. La fenêtre cachée derrière le retable de l'autel devait être divisée par un meneau et par une rosace à quatre lobes.

Au nord, le chœur communique avec deux travées du XV^e siècle qui forment le prolongement du bas côté. Les voûtes d'ogives établies au-dessus de ces travées viennent s'appuyer sur une colonne isolée du XV^e siècle qui soutient en même temps deux nervures du sanctuaire et quatre doubleaux. Cette reprise en sous-œuvre fut exécutée avec beaucoup d'adresse, car le moindre tassement pouvait faire écrouler les voûtes du chœur. Les deux fenêtres latérales sont divisées par des meneaux modernes, mais la baie qui s'ouvre au fond de la chapelle est garnie d'un remplage flamboyant. Au sud, une arcade en plein cintre donne accès dans le bas côté méridional, et la seconde travée du sanctuaire communique avec une grande chapelle bâtie vers la fin du XIII^e siècle et recouverte d'une voûte d'ogives à triple tore. On y remarque une fenêtre en tiers-point et une baie dont le meneau central soutient un quatre-feuilles. Depuis que l'abside fut agrandie au XIII^e et au XV^e siècle, le plan de l'église forme un grand rectangle divisé en trois nefs.

Au centre de la façade, un porche du XV^e siècle, dont la voûte en berceau brisé repose sur deux colonnes, abrite le portail primitif construit vers 1130. L'archivolte de cette porte, garnie de deux boudins et de larges méplats, décrit une courbe en tiers-point. Ses claveaux s'appuient sur quatre colonnettes couronnées par des chapiteaux à feuilles d'acanthé, et le tympan monolithe remplit le rôle d'un linteau. La forme du portail de Béthisy-Saint-Martin prouve que l'arc brisé se montra dans les portes dès le second quart du XII^e siècle, comme à Cerseuil (Aisne), et à Marolles (Oise), avant d'apparaître dans les baies des clochers. On peut attribuer au XV^e siècle la fenêtre percée dans l'axe du bas côté nord et les deux autres baies de la façade qui sont dépourvues de leur remplage.

Le mur extérieur du bas côté nord fut entièrement reconstruit au XIV^e siècle jusqu'à l'entrée du chœur. On peut donc faire remonter à cette époque les trois fenêtres latérales et la petite porte en tiers-point qui s'ouvre dans l'axe de la seconde travée. L'archivolte trilobée de ce portail, encadrée par deux tores et par un cordon mouluré, s'appuie sur six petits fûts et sur des chapiteaux revêtus d'un double rang de feuillages. Au-dessus, on aperçoit une rosace en forme de triangle sphérique, dont le remplage se compose de trèfles et de quatre-feuilles.

(1) Cf. pl. XXIII, fig. 5.

L'élévation du bas côté sud ne présente plus aucun caractère archéologique; mais, en pénétrant sous les combles, on constate que les fenêtres de la nef étaient encadrées par un cordon à double biseau, et que la corniche primitive se composait d'un rang de larges damiers soutenus par des modillons moulurés. L'abside rectangulaire, surmontée de trois pignons, conserve une fenêtre centrale de la fin du XIII^e siècle bouchée par un mur moderne et deux autres baies de la même époque qui éclairent la partie méridionale du sanctuaire. Au nord, les fenêtres du chevet remontent au XV^e siècle, et la baie qui s'ouvre au-dessus de l'autel latéral est garnie d'un remplage flamboyant.

Le clocher, bâti à l'extrémité du bas côté sud, se trouve adossé contre le mur du chœur (1). C'est une tour carrée, divisée en deux étages et flanquée de contreforts peu saillants. La fenêtre en plein cintre qui s'ouvre dans le soubassement éclaire le chevet du bas côté, et une baie de la même forme est percée sur chaque face du clocher à l'étage inférieur. Ces étroites ouvertures, encadrées par un cordon d'étoiles et de trous cubiques mal dégrossis (2), s'appuient sur un bandeau dont l'arête est abattue. Les baies accouplées du second étage sont revêtues de la même décoration à l'ouest et au sud; mais au nord et à l'est une moulure à double biseau se détache sur leurs claveaux. Leur archivolt en plein cintre, soutenue par des colonnettes, encadre deux arcades secondaires qui retombent sur une petite colonne isolée et sur deux fûts engagés. L'ornementation des chapiteaux se compose de feuilles d'eau, d'entrelacs et de têtes grimaçantes (3). Les tailloirs qui contournent le clocher sont formés d'une baguette et d'un filet réunis par un cavet, et les bases présentent une gorge entre deux tores.

Au-dessus de la corniche, soutenue par des modillons moulurés, s'élève une flèche en pierre à huit pans flanquée de quatre pyramides triangulaires qui se terminent par une boule à côtes saillantes. La transition du plan carré de la tour au plan octogonal de la flèche est obtenue au moyen de quatre petites trompes bien appareillées. Les arêtes de la flèche se trouvent dissimulées par de gros boudins qui viennent s'appuyer sur des têtes grimaçantes, et les assises ne sont pas garnies d'écailles; mais on remarque sur chaque face d'étroites ouvertures rectangulaires. Il faut en conclure que les architectes de la région avaient pris le parti d'ajourer les flèches en pierre dès le second quart du XII^e siècle. En effet, les clochers de Chamant, de Marolles, de Saintines et de Villers-sous-Saint-Leu (Oise), qui appartiennent à la même époque, offrent d'autres exemples de cette disposition. Le clocher de Béthisy-Saint-Martin, bâti vers 1135, doit être considéré comme une imitation du clocher-porche de Morienval : sa flèche en pierre peut servir à démontrer l'influence exercée par le clocher de Saint-Vaast-de-Longmont dans les paroisses voisines.

(1) Cf. pl. XXIII, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 4.

(3) *Ibid.*, fig. 2 et 3.

ÉGLISE DE BÉTHISY-SAINT-PIERRE

La paroisse Saint-Pierre de Béthisy (1) doit son origine à une métairie qui dépendait encore du palais royal de Verberie au commencement du XI^e siècle (2). Les rois de France avaient aliéné une terre de ce domaine en faveur des ancêtres de Bérol, nommé évêque de Soissons vers 1021. C'est ainsi que ce prélat put donner son clos de vignes de Béthisy au chapitre de la cathédrale (3). L'auteur anonyme de la vie de Henri I^{er} raconte que la reine Constance jeta les fondations du château vers la fin du règne de Robert le Pieux (4). Peu à peu les habitants vinrent se grouper autour de la forteresse; mais comme la collégiale de Saint-Adrien, consacrée en 1060 dans l'enceinte du château (5), était réservée à l'usage du seigneur et de ses hommes d'armes, une chapelle dédiée à saint Pierre fut construite dans le nouveau bourg, afin d'assurer le service du culte.

Dans le cours de l'année 1107, l'évêque Manassès fit don de cette chapelle au chapitre de la cathédrale de Soissons (6), et son successeur Lisiard de Crépy la rattacha en 1123 au monastère de Saint-Crépin le Grand avec l'église paroissiale de Saint-Martin (7). Les auteurs du *Gallia Christiana* ont eu tort de prétendre que cette donation avait été faite à l'abbaye de Saint-Martin des Champs de Paris (8). L'abbé Theulfe envoya aussitôt à Béthisy une colonie de religieux sous la direction d'un prieur pour fonder un chapitre de chanoines et administrer les biens de l'abbaye, qui comprenaient notamment l'ancien clos de l'évêque Bérol. Il ne faut pas confondre le chapitre de Saint-Pierre avec celui de Saint-Adrien dont nous avons déjà parlé, bien qu'un doyen de la collégiale du château, nommé Hugues, porte le titre de prieur dans une charte de 1117 (9). L'installation des moines de Saint-Crépin dans leur prieuré coïncida sans doute avec la construction de l'église actuelle bâtie sur l'emplacement de la chapelle primitive. En 1139 et en 1143, l'évêque Josselin et le pape Célestin II confirmèrent les droits des religieux sur les deux églises de Béthisy (10), tandis que le nouveau bourg de Saint-Pierre se développait rapidement, grâce aux franchises accordées par Louis le Gros à ses habitants.

Avant d'entrer en jouissance de son domaine, l'abbaye de Saint-Crépin le Grand eut une longue contestation avec un bourgeois de Soissons nommé Alod et son gendre Vilard qui prétendaient avoir reçu l'investiture du fief de Béthisy. Ce différend se termina par un compromis, daté de 1135 (11), et le produit des terres fut dès lors affecté à l'achat des vêtements nécessaires aux

(1) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(2) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 335.

(3) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 348.

(4) DUCHESNE, *Historiæ Francorum scriptores*, t. IV, p. 148.

(5) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j. n° 4.

(6) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 355.

(7) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 41.

(8) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 356.

(9) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 424.

(10) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 1. 36 et 348. — Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 41.

(11) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 600.

religieux. De là le nom de *Chambrierie* appliqué au domaine de Saint-Crépin à Béthisy. Le prieur portait le titre de chambrier, et cet office fut donné à vie pour la première fois en 1345 à un moine nommé Pierre de Walers, moyennant cent sous de redevance à chaque religieux de l'abbaye (1). Le chambrier exerçait les fonctions de curé de l'église Saint-Pierre, et le prêtre Renaud Boucher qui fit élever le clocher en 1520 est encore désigné sous ce titre dans l'inscription gravée sur la tour. L'abbé de Saint-Crépin conserva jusqu'à la Révolution le droit de présenter à la cure qui dépendait de l'archidiaconé de la Rivière (2).

Le plan de l'église, remanié au XIII^e et au XVI^e siècle, comprend une nef précédée d'un porche, deux collatéraux, un transept flanqué de deux chapelles et un chœur assez profond arrondi en hémicycle (3). Le clocher fut bâti en 1520 à l'angle de la façade et du bas côté sud; mais l'ancienne tour romane devait s'élever sur le flanc du sanctuaire, comme à Béthisy-Saint-Martin (4). Pour rétablir le plan de l'édifice au XII^e siècle, il faudrait supprimer le porche, le clocher, la double travée voisine de la façade et la chapelle méridionale, après avoir réduit la largeur et la saillie des croisillons.

Dans son état primitif, la nef était recouverte d'un simple plafond, mais une malencontreuse restauration, terminée au mois de juin 1895 (5), a complètement dénaturé le caractère de son style. Des voûtes d'ogives, dont les nervures et les culs-de-lampe rappellent très vaguement l'art du XIII^e siècle, ont été établies au-dessus du vaisseau central, et des fenêtres en tiers-point encadrées par des moulures de fantaisie ont remplacé les anciennes baies en plein cintre. L'enduit à faux joints qui recouvre les murs de la nef, le cordon saillant appliqué sur les grandes arcades et le profil de l'appui des fenêtres achèvent de justifier la sévérité de nos critiques. Comme nous avons visité plusieurs fois l'église depuis dix ans, il nous est facile de décrire l'état de la nef avant les travaux de remaniement.

Quand la nef fut bâtie vers le milieu du règne de Louis VI, elle ne renfermait que cinq travées. Ses grands arcs en plein cintre à profil carré s'appuient sur des piles massives flanquées d'un pilastre vis-à-vis du bas côté, comme à Béthisy-Saint-Martin. Le cordon qui encadre aujourd'hui les claveaux est une moulure en plâtre ajoutée tout récemment. A la hauteur de l'imposte, un listel et une baguette reliés par un cavet contournent les piles. Les anciennes baies supérieures étaient en plein cintre et ne correspondaient ni au centre des travées, ni à l'axe des piles, comme à Oulchy-le-Château, mais elles avaient déjà subi des remaniements maladroits avant d'être remplacées par des fenêtres modernes en tiers-point.

Au commencement du XIII^e siècle, on profita de la reconstruction de la façade pour allonger la nef au moyen d'une double travée divisée par une colonne qui supporte deux arcs en tiers-point dépourvus de moulures. Cette disposition s'est conservée intacte du côté nord, mais on supprima les deux travées gothiques en 1520 du côté sud pour établir le soubassement du clocher. Quelques années auparavant, les deux dernières travées méridionales furent remplacées par des arcs en tiers-point, ornés de moulures à pénétration, qui retombent sur une colonne intermédiaire. Le côté sud de la nef ne présente donc plus aujourd'hui que trois arcades du XII^e siècle maladroïtement restaurées, tandis que les piles des travées opposées supportent encore cinq arcs en plein cintre comme à Dhuizel et à Fontenoy (Aisne).

(1) Dom HÉLIE, *Histoire de Saint-Crépin-le-Grand*. Bibl. nat., français 18777, fol. 90.

(2) Bibliographie. Notice par M. GRAYES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1843, canton de Crépy en Valois, p. 61.

(3) Cf. pl. XXIII, fig. 6.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 40^m,30; long. de la nef, 26^m,70; long. du chœur, 13^m,60; larg. de la nef, 6^m,90; larg. des bas côtés, 3 mètres; larg. du chœur, 6^m,30; haut. de la nef, 9^m,60; haut. des bas côtés, 4^m,25; haut. du chœur, 7^m,50.

(5) Ces travaux ont été dirigés par M. Deleforterie, architecte à Amiens.

Le bas côté nord n'était pas voûté dans l'origine, et sa toiture s'appuyait sur des arcs en plein cintre isolés, comme à Trucy, près de Laon. Vers 1135, c'est-à-dire peu de temps après l'achèvement de l'église, on eut l'idée d'appareiller une voûte d'ogives au-dessus de chaque travée du collatéral en incrustant des corbeaux dans l'angle des piles. Ces nervures, ajoutées après coup, sont garnies d'un gros boudin légèrement aminci, et leur clef est dépourvue d'ornementation (1). Les doubleaux intermédiaires qui retombent sur des pilastres ont un profil carré, mais leur courbe s'est complètement déformée par suite du tassement des voûtes. La double travée voisine de la façade est recouverte par deux croisées d'ogives du XIII^e siècle, et toutes les fenêtres percées dans le mur extérieur furent remaniées à l'époque moderne.

Le bas côté sud renferme au-dessus de sa première travée une croisée d'ogives appareillée au XVI^e siècle en même temps que les murs du clocher. Les trois travées suivantes, qui correspondaient aux trois premières arcades de la nef au XII^e siècle, ont conservé des croisées d'ogives établies après coup vers 1135, comme dans le bas côté nord. La voûte voisine du clocher s'appuie sur des nervures dont l'arête est abattue en biseau, comme à Cauffry, à Fitz-James, à Foulanges (Oise) et à la Croix (Aisne). Une petite fleur s'épanouit à la clef. Dans les deux autres voûtes, les ogives à simple tore se sont affaissées d'une manière très sensible, et les doubleaux jadis en plein cintre décrivent aujourd'hui une courbe en anse de panier par suite du tassement des claveaux. La porte et les fenêtres latérales furent refaites en 1822. A la hauteur de la cinquième travée, le bas côté vient aboutir dans une grande chapelle du XVI^e siècle qui se confond avec le croisillon du transept. Ses voûtes d'ogives à profil prismatique sont séparées par un doubleau en tiers-point qui s'appuie d'un côté sur le mur extérieur et de l'autre sur une colonne garnie de petits fûts anguleux. Deux fenêtres à remplage flamboyant s'ouvrent du côté méridional.

Au XII^e siècle, le carré du transept était voûté en berceau brisé, comme à Coulonges et à Sergy (Aisne); mais au XIII^e siècle on supprima cette voûte pour appareiller une croisée d'ogives garnie d'un tore en amande. A la même époque, l'arc qui encadre l'entrée du transept fut remplacé par un arc en tiers-point orné de quatre boudins et soutenu par six colonnettes. Les crochets mutilés et les feuillages sculptés sur les chapiteaux, le profil des tailloirs et les bases à tore aplati prouvent que ces colonnes appartiennent également au XIII^e siècle. L'arc brisé qui donne accès dans le croisillon nord remonte au premier quart du XII^e siècle : ses trois boudins accouplés viennent s'appuyer sur deux colonnes engagées. L'un des chapiteaux est complètement fruste et l'autre se trouve garni d'une tête grimaçante au milieu de feuilles et de fruits d'arum (2). Reconstitué au XIII^e siècle, le croisillon nord forme une chapelle carrée recouverte de deux voûtes d'ogives à tore aminci. Ces nervures retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à feuillages très mutilés. Les fenêtres agrandies à l'époque moderne n'ont plus aucun caractère archéologique.

Encadré par un arc en tiers-point du XVI^e siècle, le croisillon sud avait été rebâti en même temps que la chapelle du bas côté méridional, mais sa voûte d'ogives fut refaite en 1567. La fenêtre percée dans le mur du fond est garnie d'un remplage flamboyant. A l'est, le chevet polygonal qui s'élève peut-être sur les fondations d'une absidiole primitive porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du règne de Philippe-Auguste. Cette chapelle, transformée en sacristie, est surmontée de six nervures qui rayonnent autour d'une clef centrale. Chaque branche d'ogives s'appuie sur une colonnette couronnée par un chapiteau à feuillages, et quatre fenêtres en plein cintre s'ouvrent entre les retombées de la voûte.

Le chœur, bâti vers 1125 et nouvellement restauré, est la partie la plus ancienne de

(1) Cf. pl. XXIII, fig. 7 et 8.

(2) *Ibid.*, fig. 13.

l'église (1). Sa voûte en berceau brisé s'arrondit en cul-de-four au-dessus de l'abside, comme à Oulchy-la-Ville et à Vieil-Arcy (Aisne). L'arc triomphal en tiers-point, revêtu d'un boudin, de deux baguettes et de bâtons rompus, s'appuie sur deux colonnes (2). Au milieu de la travée droite, la voûte en berceau brisé est renforcée par un doubleau intermédiaire, garni de trois tores et soutenu de chaque côté par un fût en saillie sur le parement du mur. Les deux ouvertures en tiers-point qui relient cette partie de l'église aux croisillons du transept sont modernes, mais une ancienne baie en plein cintre s'est conservée intacte du côté nord. L'arc brisé qui encadre la voûte en cul-de-four de l'abside est soutenu par deux colonnettes : ses claveaux sont décorés d'une gorge et d'un boudin. On aperçoit dans l'axe du sanctuaire une large fenêtre moderne flanquée de deux baies en plein cintre du XII^e siècle.

L'ornementation des chapiteaux du chœur se compose de tiges recourbées en volutes, de lourds feuillages et de masques grimaçants (3). Les tailloirs, qui forment un bandeau continu autour du chevet, sont rehaussés d'une doucine et d'un filet comme à Berzy-le-Sec (Aisne), et les bases des colonnes ont été retaillées par des ouvriers maladroits. Malgré l'agrandissement de la fenêtre centrale, l'abside a bien conservé son caractère primitif. L'architecte qui en dirigea la construction était encore imbu des procédés en usage au XI^e siècle pour voûter le sanctuaire des églises, mais l'emploi de l'arc brisé lui permit de donner plus d'élégance à son œuvre.

La façade est dissimulée par un vaste porche du XIV^e siècle, remanié à l'époque moderne. Le grand arc en tiers-point mouluré, qui encadrait l'entrée du porche, s'appuyait sur des petits fûts, et des voûtes d'ogives s'élevaient peut-être au-dessus de ses deux travées, comme l'indiquent deux culs-de-lampe encore intacts. Les arcades latérales sont bouchées par des murs en maçonnerie. Au fond s'ouvre un portail du XIII^e siècle. Son archivolt en tiers-point, garnie de moulures et d'un rinceau de feuillages, retombe sur des chapiteaux à crochets et sur six colonnettes. La façade primitive se trouvait en arrière du portail actuel, car les murs de la nef ne dépassaient pas la première arcade en plein cintre au XII^e siècle.

A l'extérieur, la nef est ajourée par des fenêtres modernes en tiers-point, dont nous avons déjà critiqué le mauvais style. Les baies du bas côté nord et les contreforts ont subi de nombreux remaniements. Au sud, la petite porte latérale et les deux fenêtres voisines furent refaites en 1822, comme l'indique une inscription moderne. La chapelle méridionale, surmontée de pignons aigus, présente des baies du XVI^e siècle divisées par un meneau central. On aperçoit sur la face occidentale du croisillon nord une baie en tiers-point du XIII^e siècle qui donne accès dans les combles. Ses quatre colonnettes sont couronnées par des chapiteaux à crochets. L'encadrement des autres fenêtres ne s'est pas conservé intact. La chapelle à pans coupés du croisillon sud, bâtie vers la fin du XII^e siècle, est épaulée par de petits contreforts, et ses baies en plein cintre sont entourées d'un cordon à double biseau. Au-dessous de sa toiture, on voit une corniche soutenue par des masques humains et des têtes d'animaux. Cette chapelle polygonale porte l'empreinte du même style que l'abside des églises de Glaignes (Oise), d'Hautevesnes, de Marizy-Saint-Mard, de Marigny en Orxois, de Saponay et de Veuilly-la-Poterie (Aisne).

L'abside a conservé deux contreforts du XII^e siècle et deux baies de la même époque entourées d'une moulure à double biseau. Une curieuse corniche, dont les rinceaux sont entremêlés de modillons à figures grotesques, se déroule au sommet du mur (4). Ses ornements offrent beaucoup

(1) Cf. pl. XXIII, fig. 9.

(2) *Ibid.*, fig. 10 et 11.

(3) *Ibid.*, fig. 13 et 14.

(4) *Ibid.*, fig. 15.

de rapport avec la décoration de la corniche du sanctuaire à Noël-Saint-Martin, près de Verberie. Cet entablement se continuait sur les croisillons au XII^e siècle, car on en voit encore une amorce à l'angle de la chapelle polygonale.

Le clocher, adossé à la première travée du bas côté sud, est épaulé par huit contreforts à pinacles, et s'élève à cinquante mètres de hauteur. Ses deux étages sont ajourés, sur chaque face, par deux baies en anse de panier. Une flèche en pierre, garnie de crochets sur ses arêtes, se dresse au sommet de la tour surmontée d'une balustrade de style flamboyant. Ce magnifique clocher, bâti sur le même modèle que celui de Taillefontaine (Aisne) et de Versigny (Oise), fut construit par deux maîtres maçons nommés J. Brulé et J. Charpentier, en 1520, comme l'indique l'inscription suivante gravée en caractères gothiques autour du soubassement :

J. brule et j. charpentier masson ont comēncer ce presēt clocher. Le tresiesme Jour de mars D^{ix} fuz fonde par maistre nicole boucher, vicaire de ceās, berteren gontier, chambrier de bethisy, Regnault, boucher, e. caron, p. thomas et autres soissiens : pries pour eulx.

ÉGLISE DE BEUGNEUX

La plus ancienne mention du village de Beugneux (1) se trouve dans une charte datée de 1177 où le comte de Champagne, Henri I^{er}, confirme les biens de la collégiale d'Oulchy-le-Château, les privilèges du chapitre et les franchises des habitants (2). Au XII^e siècle, la cure, placée sous le patronage de Saint-Pierre, dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy. Le droit de présentation était réservé à l'abbé de Saint-Léger de Soissons (3).

Dans son état primitif, l'église se composait d'une nef unique et d'un chœur surmonté d'un clocher, comme à Breny, à Marizy-Sainte-Geneviève, à Verdilly (Aisne) et dans beaucoup d'églises romanes du Beauvaisis. La nef, surmontée d'un plafond de bois et éclairée par des fenêtres en plein cintre, doit remonter au second quart du XII^e siècle; mais vers le milieu du règne de Louis VII on défonça le mur du nord pour ajouter un bas côté qui communiquait avec le vaisseau central par trois arcades en tiers-point. Ces grands arcs retombent sur des piles massives. La première travée du chœur, bâtie en même temps, est encadrée par un arc brisé et conserve quelques chapiteaux garnis de palmettes, mais sa voûte d'ogives fut refaite au XIII^e siècle, comme l'indiquent ses nervures en forme d'amande. A la même époque, on remplaça l'abside en hémicycle par un grand chœur rectangulaire voûté d'ogives; trois fenêtres en tiers-point s'ouvrent dans le mur du fond. Au nord, le sanctuaire est flanqué d'une chapelle du

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château.

(2) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 332.

(3) Bibliographie : Notices par MM. DECAMP et PRIoux dans les *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIII, p. 69, et t. XIX, p. 136.

XIII^e siècle, dont les larges baies sont divisées par un meneau central. Les ogives de la voûte retombent sur des faisceaux de colonnettes et sur des chapiteaux à crochets.

Les assises de la façade sont rongées par les intempéries, et le portail en plein cintre se trouve complètement effrité. Du côté sud de la nef, on remarque un porche, bâti vers 1160 et voûté en berceau brisé, comme à Taillefontaine, près de Villers-Cotterets. Les deux rangs de trous cubiques qui l'encadrent sont creusés dans des tores. Au fond du porche, un portail en tiers-point fut percé après coup dans le mur de la nef. Son archivolt, garnie de trois boudins et de trous cubiques, retombe sur quatre colonnettes et sur des chapiteaux décorés de feuilles d'acanthé. La corniche primitive de la nef, qui s'est conservée intacte, se compose d'une tablette, découpée en dessous par des cannelures en forme de dents de scie et soutenue par des modillons variés (1). Ce curieux motif d'ornementation, qui ressemble à un large ruban plissé, est également appliqué sur d'autres corniches à Nanteuil-sur-Ourcq, à la Croix (Aisne) et à Morienval (2).

Le clocher, construit vers 1135, s'élève au-dessus du chœur. On remarque sur chacune de ses faces, sauf à l'ouest, deux baies en plein cintre très dégradées, car l'architecte de l'église avait employé des pierres de mauvaise qualité. Les archivolttes, rehaussées de deux tores et d'un cordon à double biseau, s'appuient sur quatre colonnettes. Un toit en pavillon a remplacé l'ancienne bâtière.

ÉGLISE DE BLESMEs

La paroisse de Blesmes (3), placée sous le patronage de saint Cyr et de sainte Julitte, dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry. La fondation du village remonte à une époque incertaine, mais son nom n'apparaît qu'au XIII^e siècle dans une charte de Raoul, chantre du chapitre de la cathédrale, qui vendit à l'abbaye de Valsery sa grange de Blesmes en 1231 (4). Le droit de présentation à la cure appartenait à l'abbaye d'Essommes. Dans son état primitif, l'église se composait d'une simple nef terminée par un chœur à chevet plat, comme la plupart des églises rurales de la vallée de la Marne; mais quand la nef fut reconstruite vers la fin du XV^e siècle, on ajouta un collatéral du côté sud. Les travées sont recouvertes de voûtes d'arêtes modernes. Deux petites fenêtres romanes aujourd'hui bouchées s'ouvraient dans le mur du nord.

Le chœur, bâti sur plan rectangulaire et voûté en berceau, comme à Ancienville (Aisne) et à Champlieu (Oise), vient d'être complètement replâtré. L'arc triomphal en plein cintre, formé de doubles claveaux, retombe sur des pilastres et sur un tailloir en biseau qui se continue à la hauteur de l'imposte. Les fenêtres du sanctuaire ont été agrandies, mais il faut attribuer cette

(1) Cf. pl. XLVII.

(2) Cf. pl. III bis, fig. 8, et pl. VIII, fig. 9.

(3) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(4) Arch. nat., L. 1009. A. M. Melleville et M. Matton commettent une erreur en attribuant cette vente à l'année 1131.

partie de l'église à la seconde moitié du règne de Louis VI. Un clocher moderne s'élève sur le flanc de l'abside.

Le portail, bâti vers 1130, présente une grande ressemblance avec la porte des églises de Branges et de Verdilly (Aisne). Son archivolt en plein cintre, qui retombe sur deux fûts lisses et sur deux colonnettes, est très effritée, mais on peut encore distinguer sur les claveaux plusieurs rangs de bâtons rompus séparés par des petites fleurs à quatre pétales (1). Un cordon de billettes complétait cette élégante décoration. Ce portail était dépourvu de tympan, comme celui de l'église de Verdilly, près de Château-Thierry, et comme certaines portes romanes de la Normandie (2) ou de la Saintonge.

ÉGLISE DE BONNEUIL EN VALOIS

L'historien Carlier rapporte que la paroisse de Bonneuil (3) doit son origine à une villa royale dont les ruines existaient encore au XVIII^e siècle (4), mais il commet une erreur en croyant que ce lieu est mentionné dans un diplôme octroyé par Louis le Débonnaire à l'abbaye de Saint-Denis, en 832 (5). C'est Bonneuil en France, près de Gonesse, qui se trouve cité parmi les possessions du monastère. De même, les conciles convoqués à Bonneuil en 616 et en 856 (6) se réunirent à Bonneuil-sur-Marne, près de Créteil, où les rois des deux premières races vinrent souvent résider, comme le prouvent les mentions qui se rencontrent au bas de plusieurs diplômes de Charles le Chauve (7). L'abbé Lebeuf a parfaitement démontré l'existence de cette villa (8) et Loup, abbé de Ferrières, nous apprend qu'elle était située *in praedio Parisiorum* (9). Il convient donc de rejeter l'hypothèse de M. l'abbé Pécheur qui place cette résidence à Bonneuil-sur-Marne, près de Château-Thierry (10). D'ailleurs, on ne saurait prétendre que Louis le Débonnaire, en 834, et Charles le Chauve, en 855 (11), se trouvaient en ce lieu plutôt qu'à Bonneuil-sur-Marne, car les textes ne renferment pas des indications topographiques assez précises pour conclure en faveur de Bonneuil.

L'ancien château de Bonneuil en Valois, qui s'élevait près de l'église, suivant la tradition locale, dépendait du domaine royal, ainsi que les plaines environnantes, pendant l'époque carlovingienne. Au X^e siècle, ce domaine fut démembré au profit des comtes de Crépy, et Louis VIII

(1) Cf. pl. XXIV bis, fig. 1.

(2) Exemples : Ecrainville, Montivilliers, Osmoy (Seine-Inférieure), Foulbec, Serquigny (Eure), Grisy (Calvados), Pin-la-Garenne (Orne).

(3) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(4) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 163.

(5) *Historiens de France*, t. VI, p. 580.

(6) *Chronique de Frédégaire*, chap. XLIV, et *Chronique de Loup, abbé de Ferrières*, dans les *Historiens de France*, t. II, p. 431, et t. VII, p. 512.

(7) *Historiens de France*, t. VII, p. 620, et t. VIII, p. 491, 528 et 542.

(8) *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Nouvelle édition, t. V, p. 24.

(9) *Historiens de France*, t. VII, p. 512.

(10) *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 175 et 408.

(11) *Historiens de France*, t. VI, p. 115, et t. VIII, p. 542.

en céda une autre partie à Robert III, comte de Braine, en 1224 (1); mais les rois de France possédaient encore des terres à Bonneuil au XIV^e siècle (2). Les revenus de l'autel appartenaient aux comtes de Crépy, à titre de bénéfice, lorsque Raoul III donna l'église au prieuré de Saint-Arnoul de Crépy, en 1053, avec l'autorisation de l'évêque Heddon (3). L'un de ses successeurs, le comte Simon, imita sa générosité en gratifiant les religieux de la terre de Bonneuil en 1077, et l'église du village, dédiée à saint Martin, est encore citée dans une bulle du pape Pascal II, datée de 1108 (4). Le prieur de Saint-Arnoul de Crépy avait le droit de présenter à la cure qui dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Coyolles (5).

Il ne reste plus aucune trace de l'église qui existait à Bonneuil en Valois au XI^e siècle, car l'édifice actuel n'est pas antérieur au commencement du règne de Louis VI : son plan fut remanié vers le milieu du XII^e siècle, au XIII^e et au XVI^e siècle. L'église comprend une nef, deux bas côtés, un clocher latéral, un transept et un chœur carré; mais le sanctuaire primitif affectait peut-être une forme arrondie (6). La nef, recouverte d'un simple lambris, renfermait anciennement cinq travées : son architecture porte l'empreinte de deux styles bien différents. Au nord, les trois premières travées conservent encore leurs grands arcs en plein cintre qui se composent d'un double rang de claveaux plats. Les piliers rectangulaires sont flanqués de deux pilastres, et leurs tailloirs en biseau disposés sur les faces latérales sont garnis d'étoiles gravées en creux, de torsades et de losanges. Ces piles cruciformes se rencontrent dans la plupart des églises de la région bâties au XII^e siècle, mais elles supportent généralement des arcs en tiers-point, comme à Laffaux, à Latilly, à Saconin et à Sergy (Aisne), tandis que les constructeurs faisaient reposer les arcs en plein cintre des travées sur des piliers dépourvus de ressauts. Néanmoins, les églises de Tracy-le-Val (Oise), de Margival, de Saint-Aubin et de Vauxrezis (Aisne) renferment des travées identiques à celles de l'église de Bonneuil en Valois.

Du côté de la façade, la nef est éclairée par une baie en plein cintre. Trois fenêtres de la même forme s'ouvrent dans l'axe des piles, suivant une disposition assez fréquente dans le Soissonnais, notamment à Orrouy (Oise) et à Latilly (Aisne). Il faut attribuer au premier quart du XII^e siècle les trois travées que nous venons de décrire. L'architecte qui fut chargé de remanier l'église au XVI^e siècle remplaça les deux travées suivantes par une grande arcade en tiers-point, et fit démolir tout le côté sud de la nef pour élever des colonnes isolées, dont les chapiteaux ioniques soutiennent trois arcades en anse de panier. Les amorces de nervures, appuyées sur des culs-de-lampe, prouvent qu'on avait eu l'intention de voûter la nef à la même époque.

Les collatéraux sont recouverts d'un plafond en bois, mais le mur extérieur, percé de fenêtres à remplage flamboyant, fut reconstruit au XVI^e siècle. Dans le bas côté nord, une voûte en berceau de la même époque se trouve sous le clocher. Les croisées d'ogives amorcées dans le bas côté sud ne furent jamais appareillées. Il est probable que l'église était dépourvue de transept dans son état primitif, mais aujourd'hui une voûte d'ogives à clef pendante, établie vers 1560 et renforcée de liernes, s'élève au centre de la croisée. Les piliers qui la supportent sont reliés par des arcs en tiers-point très aigus.

Au nord, le transept est flanqué d'une chapelle qui communique avec le bas côté par un arc brisé dont les claveaux s'appuient sur deux colonnettes. Il faut attribuer cette chapelle à la même

(1) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Dreux*, p. 75.

(2) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 165.

(3) *Ibid.*, t. III, p. j. n° 3.

(4) *Ibid.*, t. III, p. j. n° 5 et 8.

(5) Bibliographie : Notice par M. GRAVES dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1843, canton de Crépy en Valois, p. 73.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 31^m,45; long. de la nef, 18^m; long. du chœur, 5^m,67; larg. totale, 15^m,17; larg. de la nef, 6^m; larg. du chœur, 4^m,83; haut. de la voûte du chœur, 8^m,80.

date que l'abside, reconstruite vers 1150. Sa voûte d'ogives à triple boudin se trouve renforcée par trois formerets en tiers-point surhaussés : une fleur s'épanouit à la clef. Tous ces arcs reposent sur des faisceaux de colonnettes, sur des chapiteaux à feuilles d'eau et sur des tailloirs décorés d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Les bases à double tore sont rehaussées de petites griffes, et deux fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans les murs. Le croisillon sud du transept fut rebâti au XIII^e siècle : les nervures de sa voûte d'ogives, revêtues d'un tore aminci, retombent sur des chapiteaux à crochets. On remarque autour de la clef une couronne de feuillages et quatre têtes bien sculptées. Cette partie de l'église, éclairée par deux fenêtres en tiers-point, est encadrée par un arc surbaissé du XVI^e siècle.

Le chœur, bâti sur plan carré, comme dans les églises de Champlieu, de Noël-Saint-Martin (Oise), de Marizy-Sainte-Geneviève et de Saconin (Aisne), a remplacé l'abside primitive vers le milieu du XII^e siècle (1). La croisée d'ogives qui le surmonte est garnie de trois tores séparés par un rang d'étoiles, profil déjà signalé dans les églises de Béthisy-Saint-Martin (Oise) et de Dhuizel (Aisne). La clef de voûte est ornée de feuillages, et les formerets décrivent une courbe en tiers-point très surhaussée : leur profil se compose d'une gorge et d'une rainure creusée dans un boudin. L'arc triomphal en lancette fut refait au XVI^e siècle, et les colonnettes groupées dans les angles du sanctuaire reçoivent la retombée des ogives et des formerets. Leurs chapiteaux présentent différents types de feuilles d'eau recourbées. Les moulures des tailloirs sont formées d'un listel et de deux baguettes réunies par un cavet. Les arcatures en plein cintre appliquées contre les murs du chœur portent l'empreinte d'une restauration moderne et retombent sur des colonnettes ornées d'une bague : leur archivolt est garnie d'un boudin, d'une gorge et d'un filet.

Au fond du sanctuaire s'ouvre une fenêtre en plein cintre encadrée par quatre colonnettes et par un rang d'étoiles entre deux boudins. Les chapiteaux de ces petits fûts sont décorés de feuilles d'eau, et les deux baies latérales présentent les mêmes dispositions ; mais leur archivolt décrit une courbe en cintre brisé. L'apparition de l'arc en tiers-point dans ces fenêtres n'est pas le résultat d'un remaniement, car la liaison des assises à l'extérieur et le profil des claveaux suffisent à prouver que le chœur fut bâti d'un seul jet. Il faut en conclure que les architectes du Valois commencèrent à briser l'archivolt des baies vers 1150.

La partie centrale de la façade remonte au premier quart du XII^e siècle, et l'archivolt en plein cintre du portail, ornée d'une moulure à double biseau, s'appuie sur deux colonnettes. Le seul chapiteau encore intact est orné de volutes et de lourds feuillages. Au-dessus de la porte, on aperçoit un bandeau garni d'une tige ondulée qui encadre des palmettes grossières et un bas-relief du XVI^e siècle qui représente saint Martin donnant son manteau à un pauvre. Plus haut, une fenêtre romane est encadrée d'un cordon d'étoiles, mais les baies percées dans l'axe des bas côtés ne sont pas antérieures au XVI^e siècle, comme l'indique la forme de leur remplage. La petite porte latérale et le pignon de la façade appartiennent à la même date.

A l'extérieur, la nef conserve encore du côté nord trois fenêtres en plein cintre entourées d'un rang d'étoiles, et une corniche soutenue par des modillons à têtes grimaçantes. Au sud, le mur de la nef est une œuvre du XVI^e siècle. Les fenêtres des collatéraux, surmontées d'un gâble, sont divisées par un meneau central qui supporte un remplage flamboyant. La chapelle du bas côté nord, construite vers le milieu du XII^e siècle, est moins ancienne que le clocher, car on remarque un défaut de concordance avec les assises sur tous les points où le mur vient buter contre le

(1) Cf. pl. XXIV, fig. 1.

soubassement de la tour. Ses deux fenêtres en plein cintre reposent sur un bandeau garni d'un listel, d'un cavet et de trous cubiques. Leur archivolt est encadrée par un boudin qui se continue sur les pieds-droits, et par un cordon mouluré. La corniche se compose de petites arcatures en plein cintre, ornées de pointes de diamant sur leur arête, et soutenues par des corbeaux grimaçants. Un groupe de moulures formé d'un listel et d'un gros tore couronne l'entablement. Les deux fenêtres en tiers-point du croisillon sud remontent au XIII^e siècle : leur archivolt, entourée d'un cordon de fleurs à quatre pétales, s'appuie sur des colonnettes. Au-dessous de la toiture on voit une corniche garnie de feuillages qui fut sculptée à la même époque, et une tourelle polygonale renferme l'escalier des combles.

L'abside, épaulée à chaque angle par deux larges contreforts, se trouve dans un excellent état de conservation. Ses fenêtres latérales en tiers-point et la baie en plein cintre qui s'ouvre au milieu du chevet sont encadrées par deux colonnettes. Leur archivolt est ornée d'une petite gorge creusée dans un boudin, d'un cavet, d'un listel et d'un cordon d'étoiles qui contourne l'abside à la hauteur des fenêtres. Les chapiteaux des petits fûts, les bases et les tailloirs sont conformes aux types déjà décrits dans le chœur. Les petites arcatures de la corniche sont revêtues de pointes de diamant, et les modillons présentent une série de masques grotesques.

Le clocher qui s'élève à l'extrémité du bas côté nord, comme à Marolles (Oise), fut bâti sur plan carré vers le milieu du règne de Louis VI (1). Ses contreforts se terminent au-dessous des baies supérieures par un double glacis. Le premier étage, engagé sous les combles, est ajouré par quatre baies cintrées dépourvues d'ornementation. A la hauteur du second étage, un bandeau garni de billettes contourne le clocher, et deux baies accouplées s'ouvrent sur chacune de ses faces. Leur archivolt en plein cintre, revêtue d'un boudin et d'un cordon mouluré, repose sur deux colonnettes, mais le fût engagé dans la pile centrale est commun aux deux retombées. Les feuilles d'eau appliquées sur les chapiteaux sont couronnées par des tailloirs revêtus d'un listel et d'un cavet entre deux baguettes.

Le troisième étage repose sur une tablette arrondie soutenue par des modillons à têtes grimaçantes. C'est une disposition originale qui produit un heureux effet en dissimulant le retrait du mur au-dessus du bandeau. Les baies en plein cintre accouplées sur chaque côté de la tour à l'étage supérieur encadrent deux arcades secondaires de la même forme qui retombent sur une colonnette et sur deux fûts engagés dans les pieds-droits. L'archivolt principale, soutenue par des petites colonnes, est garnie de bâtons brisés et d'un rang d'étoiles. Les chevrons sont taillés suivant le profil d'un filet, au lieu d'être arrondis en forme de boudin. Au sud et à l'ouest, le cordon d'étoiles est remplacé par une moulure à double biseau. Ces chapiteaux plus ou moins frustes, les tailloirs en biseau et les bases à double tore portent l'empreinte d'un style assez lourd.

Du côté de l'est, les baies du clocher ont subi des remaniements maladroits, mais la corniche s'est conservée intacte. Ses redents carrés alternent avec des petites arcades surmontées de dents de scie. On distingue sur les modillons des billettes, des losanges et des masques grossiers. La flèche moderne en charpente qui s'élève au-dessus de la corniche a dû remplacer un toit en bâtière, car le clocher n'avait pas dû recevoir un autre couronnement quand il fut achevé. On peut considérer le clocher-porche de l'église de Morienvall, bâti vers 1110, comme le véritable prototype de la tour de Bonneuil; mais il n'est point téméraire de mettre entre la construction de ces deux clochers un intervalle de quinze ans.

(1) Cf. pl. XXIV, fig. 2

ÉGLISE DE BRASLES

La fondation du village de Brasles (1) doit remonter au XI^e siècle, mais le nom de la paroisse n'apparaît qu'en 1188 dans une charte où l'évêque Nivelon confirme la donation de la dime faite par Hugues de Château-Thierry aux religieux du Val-Secret (2). L'abbé de ce monastère avait le droit de présenter à la cure qui dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry. Dans son état primitif, l'église, consacrée à saint Quentin, se composait d'une simple nef et d'un chœur rectangulaire surmonté d'un clocher, comme à Blesmes, à Gland, à Verdilly et à Viffort (Aisne); mais les bas côtés, ajoutés dans le cours du XII^e siècle, et la grande chapelle construite au nord du chœur vers la fin du XIII^e siècle, donnent au plan actuel une forme irrégulière (3).

La nef fut rebâtie vers 1160, quand on reconnut la nécessité d'établir des collatéraux. En effet, la dernière pile qui se trouve à droite de l'arc triomphal vient buter maladroitement contre l'ancien contrefort du clocher, englobé dans le bas côté sud. Le défaut de soudure est assez visible pour attribuer le vaisseau central et le chœur à deux époques différentes. Au XVI^e siècle, un architecte remplaça l'ancien plafond de bois de la nef par des voûtes d'ogives. Les arcs en tiers-point des trois travées retombent sur des piles massives et sur des tailloirs en biseau. A l'époque moderne, on a bouché les baies en plein cintre, comme il est facile de le constater en pénétrant sous les combles.

Les collatéraux portent la trace de nombreux remaniements, et leurs voûtes d'ogives ne sont pas antérieures au XVI^e siècle. Le bas côté nord vient aboutir dans une élégante chapelle du XIII^e siècle dont les deux croisées d'ogives s'élèvent à une grande hauteur. Leurs nervures, ornées d'un tore aminci, s'appuient sur des faisceaux de colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. De longues baies en tiers-point sont percées dans les murs de la chapelle. Le bas côté sud se prolonge contre le flanc du chœur, mais sa dernière travée ne doit remonter qu'au XVII^e siècle, si l'on en juge par le profil des ogives. Les quatre voûtes précédentes furent appareillées en même temps que celles de la nef.

Bâti dans le premier tiers du XII^e siècle, le chœur communique avec la chapelle gothique et avec le bas côté sud par des ouvertures modernes. L'arc triomphal en tiers-point, formé de doubles claveaux, retombe sur deux colonnes et sur quatre petits fûts. La première travée du sanctuaire, qui se trouve au-dessous du clocher, est voûtée en berceau brisé, et la seconde est recouverte d'une voûte d'arêtes moderne. Un doubleau intermédiaire, dépourvu de moulures comme l'arc triomphal, sépare les deux voûtes. Des colonnettes d'angle, appliquées contre le

(1) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(2) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIII, charte n° 14.

(3) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 20^m,05; long. de la nef, 10^m,60; long. du chœur, 9^m,45; larg. totale, 12^m,25; larg. de la nef, 5^m,40; larg. du chœur, 4^m.

mur de fond, semblent indiquer que la seconde travée du sanctuaire était voûtée d'arêtes ou d'ogives au XII^e siècle (1); mais l'existence d'une longue voûte en berceau brisé dans le chœur de l'église voisine de Verdilly nous permet de supposer que l'architecte de l'église de Brasles avait adopté la même disposition. Dans ce cas, les deux colonnettes déjà signalées devaient supporter un arc de décharge. La grande baie du XVI^e siècle qui s'ouvre derrière l'autel a remplacé trois fenêtres romanes accouplées. Tous les chapiteaux du chœur, surmontés d'un tailloir en biseau, sont garnis de feuilles d'eau très frustes, et le tore inférieur des bases est rehaussé de griffes.

La façade, remaniée à l'époque moderne, conserve un portail en plein cintre qui doit remonter à la même date que le sanctuaire. Son archivolt est revêtue d'un gros boudin et d'un cordon à double biseau séparés par des claveaux plats (2). Les deux colonnettes engagées dans les pieds-droits sont couronnées de chapiteaux très frustes. On remarque sur le tympan des lignes gravées en creux qui dessinent un grand losange. Au-dessus du portail, un oculus moderne éclaire la nef dont les fenêtres sont enfouies sous les toitures latérales. Le chevet du bas côté sud est épaulé par des contreforts bâtis en 1838.

Le clocher, construit vers le milieu du règne de Louis VI, s'élève sur la première travée du chœur (3), comme à Beugneux, à Breny, à Saconin et à Viffort (Aisne). Au nord et au sud, deux baies en plein cintre ajoutent la cage rectangulaire du premier étage (4). Les contreforts d'angle s'arrêtent sous le bandeau orné de pointes de diamant qui forme l'appui des baies supérieures. Au second étage, trois arcades en plein cintre, percées sur chaque face de la tour et encadrées par un arc de la même forme, retombent sur les jambages de la grande baie et sur deux colonnettes isolées. Cette curieuse disposition, qui fut également adoptée vers la même époque dans les clochers d'Azy-Bonneil et de Viffort, près de Château-Thierry, dénote une influence de l'école rhénane. On peut en signaler d'autres exemples dans l'une des tours de la façade à Saint-Remi de Reims, dans les clochers de Champ-le-Duc (Vosges), de Bonn, de Laach, de Spire et d'Halberstadt, en Allemagne. Les clochers romans du Soissonnais sont toujours éclairés par des baies géminées, mais il est probable que la tour de l'église de Lhuys, près de Braine, renfermait trois baies accouplées sous un arc de décharge à l'étage inférieur.

A Brasles, le clocher offre encore une autre particularité, c'est que l'architecte a réservé la pierre de taille pour les chaînages d'angle, pour les pieds-droits des baies et pour les claveaux plats des archivolt. Les autres parties des murs sont construites en blocage, comme dans le clocher de Viffort. Tous les chapiteaux du dernier étage présentent une corbeille garnie de larges feuilles d'eau, et l'arête des tailloirs est simplement abattue. On ne remarque qu'un seul chapiteau cubique, et le profil des bases se compose de deux tores reliés par une scotie. Les gros modillons de la corniche sont ornés d'un boudin ou de quelques têtes grimaçantes, mais la flèche en charpente qui remplace l'ancien toit en bâtière est une œuvre moderne.

(1) Dans la chapelle de Bellefontaine, près de Noyon, les voûtes d'arêtes établies sur la dernière travée des bas côtés s'appuient sur des colonnettes.

(2) Cf. pl. XXIV bis, fig. 2.

(3) *Ibid.*, fig. 3.

(4) La cage du clocher mesure 3^m,93 sur 3^m,05.

ÉGLISE DE BREN Y

La paroisse de Breny (1), placée sous le patronage de saint Martin, dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château. Les tombes à incinération et les nombreuses sépultures mérovingiennes découvertes à Breny par M. Frédéric Moreau, en 1880, suffisent à prouver que ce lieu fut habité dès le VI^e siècle (2). La voie romaine qui reliait Soissons et Château-Thierry traversait l'Ourcq à l'extrémité du village, mais ce n'est pas une raison pour identifier Breny avec *Brennacum*, comme M. Berthelé l'a proposé (3). Les arguments développés dans l'ouvrage de M. Longnon nous paraissent trop décisifs pour placer ailleurs qu'à Berny-Rivière, près de Vic-sur-Aisne, la villa mérovingienne de *Brennacum* (4). En 1098, l'évêque Thibault de Pierrefonds donna l'autel de Breny aux moines de Coincy (5), et leur prieur conserva le droit de présenter à la cure jusqu'à la Révolution. Le village est désigné dans cette charte sous le nom de *Birniacum*, mais il est probable que l'église fut rebâtie peu de temps après, car son architecture porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du règne de Louis VI. On rencontre d'autres mentions de cet édifice en 1180 et en 1193 dans deux chartes de l'évêque Nivelon et dans une bulle du pape Urbain III, datée de 1185, qui confirment tous les biens du prieuré de Coincy (6).

Le plan primitif de l'église ne comprenait qu'une seule nef et un chœur en hémicycle surmonté d'un clocher (7). La nef, recouverte d'un plafond, est éclairée par deux baies du XVI^e siècle garnies d'un remplage moderne, mais on distingue encore les anciennes baies en plein cintre. Vers le milieu du XII^e siècle, le mur du nord fut défoncé, comme à Saint-Bandry (Aisne), pour établir un bas côté qui communiquait avec la nef par deux arcades en tiers-point appareillées en sous-œuvre. Ces grands arcs dont l'ouverture fut bouchée à l'époque moderne, après la démolition du bas côté, se composent d'un double rang de claveaux et retombent sur des supports massifs flanqués de deux pilastres. Malgré tous ces remaniements, il faut attribuer la construction de la nef à une date voisine de l'année 1125.

Le sanctuaire, formé d'une partie droite et d'un chevet arrondi, remonte à la même époque. L'arc triomphal en tiers-point décrit une courbe en tiers-point, et ses doubles claveaux dépourvus de moulures s'appuient sur des colonnes engagées. La travée rectangulaire du chœur est surmontée d'une croisée d'ogives revêtue d'une fine baguette qui se détache en saillie sur un large boudin (8), comme à Bruyères-sur-Fère, à Bonnes et à Épaulx (Aisne). Au-dessus de l'hémicycle, la voûte en

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château.

(2) *Album Caranda*. Nouvelle série, pl. I à XI.

(3) *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, année 1880, p. 75.

(4) *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 395 à 401.

(5) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 105.

(6) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 182 v^o. — Fonds français 12021, p. 150 et 205.

(7) Bibliographie : Notice par M. Piaroux dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 141.

(8) Cf. pl. XXIV, fig. 10.

cul-de-four est renforcée par deux nervures à simple tore dont le profil fut probablement retailé dans la suite du moyen âge. Cette voûte est encadrée par un arc en cintre brisé, et les chapiteaux du chœur sont complètement effrités. Leur corbeille devait être garnie de feuilles d'eau, et leurs tailloirs se composent d'un listel et d'un biseau. Les fenêtres, divisées par un meneau, furent agrandies au XVI^e siècle : la seule baie en plein cintre encore intacte éclaire le côté nord de l'hémicycle.

La façade est une œuvre moderne, mais la nef a conservé au sud trois baies primitives en plein cintre et deux fenêtres à remplage flamboyant. Au nord, on aperçoit une ancienne baie de la nef et les arcades qui s'ouvraient dans le bas côté. La fenêtre qui fut percée au XVI^e siècle sur la face méridionale du chœur a remplacé une petite baie en plein cintre entourée d'un cordon à double biseau. A la même époque, on remania deux fenêtres du chevet, mais l'abside est encore épaulée par deux contreforts surmontés d'une courte colonne, comme à Chavigny, près de Soissons (1). Le petit fût de ces contreforts repose sur une base revêtue de trois tores et se termine par une pierre taillée en forme de cône (2). La seule baie romane encore intacte autour du chevet est encadrée par deux colonnettes et par une archivolt en plein cintre décorée d'un cordon à double biseau. Il est évident que les autres baies de l'abside présentaient des caractères identiques. Au-dessous de la toiture, on aperçoit les débris de l'entablement qui se composait d'une double corniche. La première était formée de palmettes d'acanthé entremêlées de figures grimaçantes ou de têtes d'animaux, et la seconde se trouvait garnie d'un rinceau de feuillages (3).

Le clocher qui s'élève sur la travée droite du chœur, comme dans les églises de Berzy-le-Sec, de Marizy-Sainte-Geneviève et de Saconin (Aisne), a subi quelques remaniements maladroits au sud et à l'est. Son étage inférieur, épaulé par de larges contreforts, est éclairé par deux baies en plein cintre ornées d'une moulure à double biseau. Au second étage, une large baie cintrée qui s'ouvre sur chaque face de la tour encadre deux arcades de la même forme soutenues par une colonnette monolithe (4). Cette disposition s'est bien conservée du côté nord, où la grande archivolt et les arcades secondaires sont dépourvues de moulures. La corbeille du chapiteau, garnie de larges feuilles d'eau, est surmontée d'un tailloir en biseau, et la base de la colonnette se compose d'une gorge entre deux tores. Ce clocher, couronné d'un toit en bâtière, fut construit en même temps que le chœur vers le milieu du règne de Louis VI.

ÉGLISE DE BRUYÈRES-SUR-FÈRE

La plus ancienne mention du village de Bruyères-sur-Fère (5) se rencontre dans l'obituaire de la cathédrale de Soissons. Un doyen du chapitre, nommé Robert, qui vivait encore en 1077, avait

(1) Cf. pl. XXV, fig. 1.

(2) Cf. pl. XXIV, fig. 8 et 9.

(3) *Ibid.*, fig. 11.

(4) *Ibid.*, fig. 8.

(5) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

donné aux chanoines l'église de la paroisse, consacrée à saint Remi (1). Il faut en conclure que l'église actuelle s'élève sur l'emplacement d'un édifice religieux plus ancien. Josselin, évêque de Soissons, donna la dime de Bruyères à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes en 1139 (2). La cure dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château, et le droit de présentation fut toujours réservé au chapitre de la cathédrale (3).

L'église comprend une nef, un bas côté terminé par une grande chapelle carrée et un chœur en hémicycle; mais son plan primitif se composait d'une nef et d'un sanctuaire arrondi, comme à Breny, près d'Oulchy. La nef, recouverte d'un simple lambris, renferme trois travées : ses arcades en tiers-point, formées de doubles claveaux, reposent sur des piles rectangulaires. Le bas côté nord n'existe plus, et le bas côté méridional, surmonté d'un plafond, fut remanié à l'époque moderne. On peut supposer que les collatéraux furent ajoutés après coup vers le milieu du XII^e siècle.

Le chœur se compose d'une partie rectangulaire et d'un chevet en hémicycle (4) comme à Berzy-le-Sec (Aisne). La croisée d'ogives de sa travée droite est revêtue d'un gros boudin rehaussé d'une baguette (5), profil assez rare qui se trouve appliqué sur quelques nervures dans les églises de Breny, de Bonnes et d'Épaulx (Aisne). Cette voûte est encadrée par deux doubleaux en tiers-point garnis de trois tores accouplés (6), et tous ces arcs s'appuient sur des colonnes engagées dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau. Les tailloirs sont décorés d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet.

Au-dessus de l'hémicycle s'élève une voûte en cul-de-four renforcée par deux branches d'ogives garnies d'un gros boudin en saillie sur un méplat (7). Ces nervures retombent sur deux colonnettes, et le bandeau qui contourne le chevet se confond avec le tailloir des chapiteaux dont le profil est formé d'une baguette encadrée par un listel et un biseau. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans le mur de l'abside. La construction du chœur doit remonter au premier tiers du XII^e siècle, mais au XIII^e siècle on éleva sur la face latérale une grande chapelle carrée qui communique avec le bas côté sud et avec le sanctuaire. La voûte d'ogives de cette chapelle est décorée d'un tore aminci, et ses deux larges baies en tiers-point sont divisées par un meneau central qui supporte une rosace à cinq lobes.

A l'extérieur, un portail en plein cintre, encadré par un fût polygonal et par une colonnette, s'ouvre au centre de la façade sous un porche moderne. L'archivolte est ornée de bâtons brisés, d'un boudin qui se continue sur les jambages et d'un cordon à double biseau (8). Le linteau est protégé par un arc de décharge dont la courbe prend naissance à un niveau plus bas que l'archivolte. Cette porte offre une grande ressemblance avec celles des églises de Droizy et de Vieil-Arcy (Aisne). Le clocher bâti sur la travée droite du chœur remonte au premier tiers du XII^e siècle. Cette tour massive se compose d'un seul étage ajouré par deux baies en plein cintre : deux ouvertures de la même forme sont percées dans les pignons du toit en bâtière. L'abside, épaulée par deux contreforts, a conservé trois fenêtres en plein cintre entourées d'une moulure à double biseau, et la corniche est formée d'une tablette soutenue par des modillons frustes.

(1) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 465.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 35.

(3) Il ne faut pas confondre Bruyères-sur-Fère avec la ferme de Bruyères, près du Mont-Notre-Dame, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Yved de Braine.

(4) Cf. pl. XXIV, fig. 3.

(5) *Ibid.*, fig. 6.

(6) *Ibid.*, fig. 7.

(7) *Ibid.*, fig. 5.

(8) *Ibid.*, fig. 4.

ÉGLISE DE CERSEUIL

La paroisse de Cerseuil (1) dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Chacrise. Il ne faut pas confondre ce village avec le hameau du même nom qui dépend de la commune de Mareuil-le-Port (Marne), et qui se trouve cité dès le XI^e siècle dans le polyptyque de Saint-Remi de Reims, comme M. Longnon l'a démontré (2). La découverte de sépultures mérovingiennes à Cerseuil prouve que ce lieu fut habité très anciennement, mais les textes ne mentionnent pas l'existence de la cure avant le XII^e siècle. Deux chartes de Josselin, évêque de Soissons, datées de 1141 et de 1145, constatent qu'André de Baudiment, seigneur de Braine, avait donné l'église aux moines de Saint-Yved de Braine (3). Cette donation pouvait remonter à l'année 1130, date de la fondation de l'abbaye. Les droits des religieux furent confirmés par les papes Eugène III en 1147, Anastase IV et Adrien IV en 1154, Alexandre III en 1173 et en 1176 (4). Vers la même époque, ce dernier pontife leur accorda le privilège d'établir à Cerseuil un chapitre de trois ou quatre chanoines (5).

En 1209, le Frère Jean remplissait les fonctions de curé (6); mais en 1220 l'évêque Jacques de Bazoches profita d'une vacance pour attribuer au monastère d'Igny les revenus de l'autel (7). L'officialité de Soissons fut saisie de l'affaire et donna gain de cause à l'abbé de Saint-Yved de Braine, qui conserva le droit de présentation depuis cette époque. Pour éviter de nouvelles contestations, les moines firent reconnaître leur privilège par les papes jusqu'à la fin du XIV^e siècle. C'est ainsi qu'une petite bulle du pape Clément VII fait connaître le nom de Gilles de Jouaignes, curé de Cerseuil en 1392 (8).

L'église, dédiée à saint Pierre (9), comprend une nef dont les bas côtés sont démolis, un transept et un chœur carré qui furent reconstruits au XIII^e siècle, ainsi que le clocher central (10). Il est probable que l'édifice était dépourvu de transept au XII^e siècle. La nef, recouverte d'un simple plafond, renferme trois travées bouchées par un mur depuis la suppression des collatéraux. Ses grandes arcades en plein cintre retombent sur des piles rectangulaires (11), comme à Charly, à Courcelles, à Cuiry-Housse, à Dhuizel, à Fontenoy, à Juvigny, à Lhuys, à Trucy (Aisne) et à Vinay (Marne). Le profil des tailloirs se compose d'un large cavet surmonté d'un listel, et les bases

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(2) *Étude sur les pagi du diocèse de Reims*, p. 23.

(3) Arch. nat., LL. 1583, p. 52 et 54.

(4) *Ibid.*, p. 1, 4, 8, 11 et 15.

(5) *Ibid.*, p. 22. — Cf. JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum*, n° 12653.

(6) Arch. nat., L. 1003.

(7) Arch. nat., LL. 1583, p. 101.

(8) Arch. nat., L. 1003.

(9) Bibliographie : Notice par M. Prieux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 21.

(10) La longueur totale de l'église est de 21^m,60, et la nef mesure 11 mètres de long., 4^m,80 de larg. et 6^m,20 de haut.

(11) Cf. pl. XXIV bis, fig. 4.

des piliers sont ornées d'une gorge entre deux tores. Une fenêtre en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque travée. Il faut attribuer cette partie de l'église à une date voisine de 1125.

A l'entrée du transept, un arc en plein cintre de la même époque, qui fut peut-être légèrement brisé, devait encadrer la voûte en berceau du chœur primitif : ses gros boudins retombent sur quatre colonnettes engagées. On remarque sur les chapiteaux des feuilles d'eau à tiges perlées et des feuilles de vigne. Le croisillon sud fut rebâti au commencement du XIII^e siècle, mais l'architecte qui fit construire le carré du transept et le croisillon nord vers la fin du règne de Philippe-Auguste donna plus d'élancement aux voûtes d'ogives. Les nervures à tore aminci et les doubleaux en tiers-point surhaussés s'appuient sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Des fenêtres en cintre brisé s'ouvrent dans les murs. Le chœur, qui porte l'empreinte du même style, se termine par un chevet plat du XIII^e siècle, comme à Crézancy, à la Croix, à Fossoy, à Lesges, à Latilly, à Monthiers, à Nogent-l'Artaud, à Priez (Aisne) et à Corribert (Marne).

Au centre de la façade, le portail présente un exemple de brisure intéressant à signaler dès le premier tiers du XII^e siècle. Son archivolt en tiers-point, garnie d'un cordon d'étoiles et d'une tige ondulée qui encadre plusieurs rangs de petites feuilles arrondies, s'appuie sur quatre colonnes et sur des chapiteaux ornés de feuillages effrités (1). Le linteau se compose de huit pierres longues et étroites, taillées en coin, qui remplissent le tympan, comme dans le portail de Vic-sur-Aisne. Cette porte fait saillie sur le mur de la façade, et sa dernière voussure forme un gâble arrondi. La baie supérieure est encadrée par une moulure à double biseau, et son archivolt en plein cintre s'appuie sur deux colonnettes. A la pointe du pignon, un disque ajouré qui ressemble à une croix entourée de cercles concentriques se détache sur le ciel (2), comme à Ciry, à Cuiry-Housse, à Vauxrezis (Aisne), à Coudun, à Duvy et à Nointel (Oise). Au sud, la porte latérale de la nef remonte au XIII^e siècle.

Le clocher, bâti sur le carré du transept vers 1210, est une tour barlongue, ajourée par une seule baie au nord et au sud et par deux baies sur les autres faces (3). Les grandes archivoltés en plein cintre, revêtues de moulures, encadrent des arcades secondaires en tiers-point, comme dans l'étage supérieur des clochers de Cuiry-Housse et de Jouaignes, près de Braine, qui furent peut-être élevés par le même architecte. Toutes les colonnettes sont couronnées par des chapiteaux à crochets.

ÉGLISE DE CHAVIGNY

Le village de Chavigny (4), qui se trouve déjà cité dans un diplôme accordé par le roi Eudes à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons en 893 (5), est désigné sous le nom de Chavigny-le-Sot

(1) Cf. pl. XXIV bis, fig. 5.

(2) *Ibid.*, fig. 6.

(3) La cage mesure à l'intérieur 4^m,65 sur 3^m,40.

(4) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(5) *Historiens de la France*, t. IX, p. 460. On lit dans ce diplôme *Canimacum* pour *Caviniaum*.

ou de Chavigny-le-Sort dans plusieurs chartes du XIV^e et du XV^e siècle (1). Il ne faut pas le confondre avec la ferme de Chavigny, près de Longpont, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Léger de Soissons et qui possédait une chapelle au XII^e siècle (2). Cette paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons : le droit de présentation à la cure était réservé à l'abbé de Saint-Crépin en Chaye. L'église, consacrée à saint Marcel, était déjà construite sous le règne de Louis le Gros, car l'évêque Lisiard, mort en 1126, avait donné dix sous de rente sur l'autel au chapitre de la cathédrale (3). Quelque temps après, cet édifice devint la propriété des moines de Saint-Crépin en Chaye. Les papes Alexandre III, en 1177, et Lucius III, en 1181, confirmèrent les droits de l'abbaye sur l'église de Chavigny (4). Au XII^e siècle, les religieuses de Notre-Dame de Soissons possédaient également des terres en ce lieu (5).

Le plan actuel de l'église comprend une nef, un transept très saillant surmonté d'un clocher, et un chœur en hémicycle (6). La nef, recouverte d'un plafond, fut presque entièrement reconstruite à l'époque moderne, mais elle communiquait autrefois avec le bas côté nord par trois arcades en tiers-point, dont la trace est encore visible à l'extérieur (7). Ce collatéral, supprimé depuis longtemps, avait été bâti dans le cours du XIII^e siècle, au moment où le transept fut remanié, car les dispositions de la façade indiquent l'existence d'une seule nef à l'origine.

Au-dessus du carré du transept s'élève une croisée d'ogives du XIII^e siècle, encadrée par trois arcs en tiers-point et garnie d'un gros boudin; mais en pénétrant sous la charpente, on aperçoit l'arc en plein cintre qui se trouvait à l'entrée du sanctuaire au XII^e siècle. Dans son état primitif, cette partie de l'église, qui formait la travée droite du chœur, devait être surmontée d'une voûte d'arêtes, comme à Juvigny et à Vregny (Aisne). En effet, les croisillons furent ajoutés après coup vers le milieu du XII^e siècle. Dans le bras nord du transept, la voûte d'ogives, refaite au XIII^e siècle, est soutenue par des colonnes et par des chapiteaux à crochets. Au nord et à l'ouest, des baies en plein cintre s'ouvrent dans les murs (8).

Le croisillon sud, recouvert d'une croisée d'ogives du XV^e siècle, conserve une niche du XII^e siècle encadrée par deux grands arcs en plein cintre. Leurs claveaux, garnis d'un boudin entre deux cavets, retombent sur deux colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau : le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un biseau. Une fenêtre de la même forme s'ouvre au fond de la niche : son archivolt, rehaussée d'un gros tore, est soutenue par deux colonnettes. Ce bras du transept, éclairé au sud par une baie cintrée, doit remonter au commencement du règne de Louis VII. Le chœur, voûté en cul-de-four, renferme trois fenêtres en plein cintre simplement ébrasées, comme le sanctuaire de l'église voisine de Juvigny. Il faut fixer la date de sa construction au premier quart du XII^e siècle.

La façade, bâtie pendant la même période, conserve un portail en plein cintre encadré par quatre colonnettes et par des chapiteaux ornés de feuilles d'eau. Une baguette se détache sur les tailloirs entre un listel et une doucine. L'archivolt est garnie de trois boudins, de deux gorges et d'un cordon de grosses étoiles. Au-dessous du pignon qui se trouve encore intact, on aperçoit

(1) MATTON, *Dictionnaire topographique de l'Aisne*, p. 61.

(2) Abbé PÉCHEUR, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, p. 31, 43 et 47.

(3) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

(4) Bibl. nat., latin 18372, fol. 17. — *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 127.

(5) Arch. nat., L. 7006. — Archives de l'Aisne, H. 1508, fol. 152.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 20^m,60; long. de la nef, 12 mètres; long. du transept, 18 mètres; larg. de la nef, 5^m,70; larg. du chœur, 3^m,80.

(7) Bibliographie : Notice par M. DE LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 150.

(8) Ce croisillon renferme une belle pierre tombale du XVII^e siècle qui représente Antoine Durant, laboureur, et sa femme.

une fenêtre cintrée. Les trois arcades en tiers-point qui faisaient communiquer la nef avec le bas côté nord sont engagées dans le mur moderne de la nef : leurs claveaux s'appuient sur des piles rectangulaires. Au sud, l'élévation latérale de la nef ne présente aucun intérêt, mais le transept est flanqué de deux niches du XII^e siècle en saillie sur le mur oriental. La niche du croisillon nord se trouve englobée dans des assises modernes, et l'autre niche est couronnée par un gâble massif, comme à Fontenoy et à Nouvron-Vingré (Aisne). Les fenêtres en plein cintre du croisillon méridional sont entourées d'une moulure à double biseau.

L'abside, construite vers 1110, est épaulée par quatre contreforts surmontés d'une demi-colonne engagée, comme à Breny (Aisne). La dernière assise de ces gros fûts est taillée en forme de cône, et les bases à double tore ont un profil à peine saillant (1). Trois baies en plein cintre, encadrées par un double rang de billettes, s'ouvrent autour de l'abside. La toiture en pierre se trouve dans un bon état de conservation, comme à Berzy-le-Sec, à Nampteil-sous-Muret, à Pernant et à Vauxrezis (Aisne).

Le clocher qui s'élève au-dessus du transept fut bâti en même temps que l'abside (2). C'est une des plus anciennes tours centrales de la région, comme les clochers de Breny, de Coucy-la-Ville et de Juvigny (Aisne), car les architectes trouvaient plus prudent de placer les clochers sur le chevet des bas côtés au commencement du XII^e siècle. Son unique étage, épaulé par des contreforts larges et peu saillants, repose sur un bandeau garni de billettes (3). A l'est et à l'ouest, les baies du clocher ont subi des remaniements modernes, mais les deux grandes baies en plein cintre percées sur les autres faces sont divisées par deux arcades de la même forme, qui retombent sur une colonnette centrale et sur deux petits fûts appliqués contre les pieds-droits : tous les claveaux sont dépourvus de moulures. L'ornementation des chapiteaux se compose de feuilles d'eau, de volutes, de billettes, de trous triangulaires ou de têtes grimaçantes qui dévorent des tiges de palmettes (4). Ces curieux motifs de sculpture portent l'empreinte d'un style très archaïque. Les tailloirs qui contournent le clocher sont formés d'un listel et d'une doucine : les bases sont revêtues d'une scotie entre deux gros tores. Une baie cintrée s'ouvre dans l'un des pignons du toit en bâtière.

ÉGLISE DE CHELLES

Le village de Chelles (5), situé sur la voie romaine de Senlis à Soissons, dut son origine à un ermitage ou à une chapelle, comme l'indique l'étymologie de son nom. Cette paroisse, placée sous le patronage de saint Martin, faisait partie du grand archidiaconé et du doyenné de Vivrières. Le chapitre de la cathédrale de Soissons, qui conserva toujours le droit de présenter à la cure,

(1) Cf. pl. XXV, fig. 1.

(2) La cage du clocher mesure 5^m,68 de longueur sur 5^m,50 de largeur.

(3) Cf. pl. XXV, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 3 à 5.

(5) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

possédait des terres en ce lieu dès le X^e siècle; mais, pour éviter les déprédations, les chanoines mirent leurs biens sous la sauvegarde d'un seigneur qui fut l'ancêtre de Bérold, nommé évêque de Soissons vers 1021. C'est ainsi que ce généreux prélat put donner au chapitre son fief de Chelles (1). Plus tard, les chanoines implorèrent la protection des seigneurs de Pierrefonds, et la terre de Chelles fut érigée en vicomté au profit de cette famille. Jean de Pierrefonds, fils de Nivelon I^{er}, en possédait la plus grande partie vers la fin du XI^e siècle. Comme il manquait d'argent au moment de partir pour la première croisade, il rendit aux chanoines tout le domaine de Chelles en 1098, moyennant seize marcs d'argent et deux sols de rente pour ses descendants (2); mais le village dépendait encore du château de Pierrefonds à la mort de Nivelon III. Sa sœur Agathe abandonna tous ses droits sur Chelles au chapitre vers 1174, après son mariage avec Conon, comte de Soissons (3).

Il ne reste plus aucun vestige de l'église qui devait exister dans la paroisse au XI^e siècle, car la construction de l'église actuelle, classée parmi les monuments historiques (4), n'est pas antérieure au règne de Louis VII. Le plan de cet édifice comprend une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur en hémicycle (5). Le croisillon sud est flanqué d'une absidiole, et l'autre croisillon présentait la même disposition dans son état primitif (6). Ce type de plan était fréquemment adopté au XI^e siècle, mais les architectes du XII^e siècle en firent plus rarement usage, sauf à Bruyères, à Urcel (Aisne), à Vaumoise et à Coudun (Oise). L'église de Cuiry-Housse, près de Braine, avait été bâtie sur le même modèle à l'origine.

La nef, recouverte d'un simple lambris, renferme du côté nord cinq travées qui portent l'empreinte du style en usage vers 1140. Ses grands arcs en tiers-point, formés d'un double rang de claveaux, retombent sur des piles rectangulaires flanquées de deux pilastres, comme à Latilly, à Laffaux, à Saconin et à Sergy (Aisne). Les moulures qui contournent les piliers se composent d'un listel et d'une doucine. Au XVI^e siècle, l'arcade de la première travée fut coupée pour rebâtir le mur de la façade, et les fenêtres en plein cintre sont bouchées depuis le remaniement des combles inférieurs. Sous le règne de François I^{er}, les travées primitives furent remplacées du côté sud par des colonnes isolées qui supportent des arcs brisés à profil prismatique. Les culs-de-lampe encastrés dans les assises supérieures prouvent qu'on avait formé le projet de voûter la nef à cette époque.

De chaque côté de la nef, l'arcade de la cinquième travée s'appuie sur une colonne et sur deux colonnettes du XII^e siècle engagées dans les piles du transept. Leurs chapiteaux sont garnis de grosses volutes, de torsades et d'un entrelacs semblable aux anneaux d'une large chaîne (7). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un biseau réunis par un tore. Au XVI^e siècle, ce groupe de chapiteaux romans fut relevé du côté sud à la même hauteur que les colonnes isolées. Les collatéraux, rebâti au XVI^e siècle, sont éclairés par des fenêtres à meneau central. On lit sur les bordures des vitraux les dates de 1539, de 1555, de 1574 et de 1578. Les voûtes amorcées dans le bas côté nord ne furent jamais appareillées, mais le bas côté méridional, surmonté de cinq

(1) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 348.

(2) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. 1 n^o 7.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 242, 243 et 300.

(4) La restauration du transept et du chœur, commencée en 1883, a été terminée en 1890, sous la direction de M. Saint-Anne-Louzier.

(5) Bibliographie. Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1840, canton d'Attichy, p. 63. — Abbé PHAN, *Esquisse descriptive des monuments historiques dans l'Oise*, p. 311.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 30^m,15; long. de la nef, 23^m,55; long. du transept, 2^m,65; larg. totale, 13 mètres; larg. de la nef, 5^m,10; haut. de la nef, 10^m,10; haut. du transept, 8^m,10; haut. du chœur, 7^m,60.

(7) Cf. pl. XXVI, fig. 5 et 6. Ce dernier chapiteau a été complètement refait, mais nous l'avions dessiné avant les travaux de restauration.

cf. errata. p. 222.

croisées d'ogives du XVI^e siècle, communique avec le transept par un arc en tiers-point du XII^e siècle orné de deux boudins et de quatre baguettes qui s'appuient sur six colonnes engagées. Cette disposition ne s'est pas conservée intacte dans l'autre collatéral, mais on distingue encore un chapiteau garni de feuilles d'acanthé à l'entrée du croisillon nord.

Au-dessus du carré du transept s'élève une croisée d'ogives garnie d'une arête entre deux tores. Un petit quatre-feuilles, creusé dans la pierre au milieu d'un cercle, décore la clef de voûte (1). Cette partie de l'église, bâtie pendant le second quart du XII^e siècle et restaurée depuis quelques années, se trouve encadrée du côté de la nef par un arc en tiers-point revêtu d'un boudin évidé et de trois tores qui s'appuient sur quatre colonnettes (2). Les chapiteaux sont décorés de feuilles d'acanthé, de dents de scie, de feuilles de fougère et d'un arbre chargé de fruits. Le cavet creusé dans les tailloirs se détache entre un listel et une baguette qui forment un bandeau sous la voûte. Les bases et les socles ont été refaits suivant leur profil primitif quand on a restauré le pilier du nord vers 1883. En même temps, les doubleaux du XVI^e siècle qui limitaient de chaque côté le carré du transept furent remplacés par des arcs en tiers-point modernes, dont les claveaux devraient s'appuyer sur des faisceaux de colonnettes, au lieu de retomber sur un large dossier flanqué de petits fûts.

Le croisillon nord, reconstruit au XVI^e siècle, est recouvert d'une voûte d'ogives soutenue par des culs-de-lampe : ses deux fenêtres portent l'empreinte du même style. Il est certain qu'une absidiole s'ouvrirait à l'orient au XII^e siècle, mais on ne peut en découvrir le moindre débris. Le croisillon sud a conservé sa voûte en berceau brisé du XII^e siècle et son absidiole voûtée en cul-de-four. Cette petite chapelle est encadrée par deux colonnettes et par un arc brisé garni d'un seul boudin. Une baie en plein cintre, flanquée de deux fûts et rehaussée d'un tore, s'ouvre au-dessus de l'autel. Deux arcatures en plein cintre qui reposent sur des colonnettes et une fenêtre de la même forme décorent le mur méridional.

Le chœur, encadré par un arc en tiers-point dont les tores s'appuient sur quatre colonnes, fut bâti vers le commencement du règne de Louis le Jeune. Sa voûte en cul-de-four est renforcée par deux branches d'ogives revêtues d'une gorge entre deux boudins (3), comme à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Bonnes, à Laffaux et à Vauxrezis (Aisne). L'archivolte en plein cintre des trois fenêtres du sanctuaire est dépourvue de moulures et retombe sur deux colonnettes. Tous les chapiteaux du chœur sont ornés de bouquets d'acanthé ou de larges feuilles gaufrées (4). Les tailloirs qui se continuent autour du chevet présentent le même profil qu'à l'entrée du transept, et les deux tores appliqués sur les bases sont réunis par une scotie.

La façade est une œuvre du XVI^e siècle. En pénétrant sous le comble en appentis du bas côté nord, on aperçoit les cinq fenêtres en plein cintre de la nef entourées d'un cordon à double biseau : la corniche primitive, décorée de feuilles d'acanthé, est soutenue par des modillons grimaçants. L'architecte qui fut chargé de rebâtir les travées méridionales au XVI^e siècle n'avait pas jugé nécessaire d'ouvrir des fenêtres au-dessus des grandes arcades, et la partie supérieure du mur de la nef est complètement pleine du côté sud. A l'extérieur, les contreforts, les fenêtres à remplage des collatéraux et le croisillon nord présentent tous les caractères du style de la Renaissance; mais la grande baie percée au-dessus de la sacristie se trouve bouchée par un mur moderne.

(1) Cf. pl. XXVI, fig. 2 et 4.

(2) *Ibid.*, fig. 1.

(3) *Ibid.*, fig. 1 et 3.

(4) *Ibid.*, fig. 7. Ces chapiteaux ont été refaits, mais ils étaient encore intacts en 1885.

L'autre bras du transept s'est conservé intact depuis le XII^e siècle. Ses contreforts primitifs, flanqués de deux colonnettes dont le fût est brisé en zigzag, se terminent par une assise triangulaire. La fenêtre méridionale repose sur un bandeau garni de feuilles d'acanthé, et son archivolté en plein cintre est soutenue par deux petites colonnes. A l'est, l'absidiole s'arrondit en hémicycle, et sa fenêtre, encadrée par un tore, s'ouvre au-dessus d'un rang de feuilles d'acanthé. La même décoration se répète sur la corniche entre des modillons ornés de têtes bizarres.

L'abside est une des œuvres les plus originales de l'architecture romane dans la région (1). Ses deux contreforts se composent d'un massif saillant couronné par trois fûts accouplés et par un double amortissement taillé en pointe (2), comme à Laffaux (Aisne). La colonne centrale est amincie en forme d'amande, suivant le profil adopté à Saint-Étienne de Beauvais, à Saint-Maclou de Pontoise, à Airaines, à Dommartin (Somme) et à Lucheux (Pas-de-Calais). Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'acanthé, et le profil des tailloirs se compose d'un rang de trous cubiques creusés dans un listel, d'un cavet et d'une baguette. Les bases, revêtues d'une gorge entre deux tores, sont rehaussées de petites griffes.

Autour du chevet, trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent au-dessus d'un bandeau orné de feuilles d'acanthé. Leur archivolté, formée de deux rangs de claveaux dont l'arête est abattue, se trouve encadrée par un cordon d'étoiles et s'appuie sur quatre colonnettes. Les deux premiers fûts sont brisés en zigzag, et les deux autres sont évidés d'une façon très bizarre. Leurs chapiteaux, garnis de feuilles d'acanthé, supportent des tailloirs décorés d'un filet, d'un cavet et d'une baguette : les moulures des bases se composent d'une scotie entre deux tores. Au sommet du mur règne une double corniche. Ses modillons, ornés de têtes d'animaux et séparés par des palmettes d'acanthé, soutiennent une tablette rehaussée de deux boudins. Toutes les assises de l'abside sont recouvertes d'une croûte blanchâtre produite par des sels calcaires. Il en résulte que cette partie de l'église, bâtie vers 1140, se trouve dans un excellent état de conservation.

Le clocher, qui remonte à la même époque, s'élève au-dessus du transept. C'est une tour carrée dont le soubassement massif est épaulé par huit contreforts peu saillants (3). Son unique étage présente sur chaque face deux baies en tiers-point accouplées qui reposent sur un large glacis précédé d'un bandeau mouluré (4). Chacune de ces baies, encadrée par quatre colonnettes, est revêtue de deux boudins, de deux gorges et d'un cordon d'étoiles. Les chapiteaux à feuilles d'acanthé, les tailloirs et les bases qui contournent le clocher sont conformes aux types indiqués dans la description de l'abside. L'apparition de l'arc brisé à l'étage supérieur mérite d'être signalée comme l'un des plus anciens exemples de l'emploi de cette forme dans les clochers du XII^e siècle. Au-dessous de la corniche, semblable à celle du chevet, les quatre faces de la tour sont ajourées par une baie en losange garnie d'un rang d'étoiles. C'est une forme tout à fait exceptionnelle, dont nous ne connaissons aucun autre spécimen dans la région. Une flèche moderne en charpente a remplacé l'ancien toit en bâtière qui couronnait le clocher au XII^e siècle.

(1) Cf. pl. XXVI, fig. 9.

(2) *Ibid.*, fig. 13.

(3) Le clocher, dont la hauteur est de 26^m,50, mesure 3^m,35 sur 3^m,32 à l'intérieur de sa cage.

(4) Cf. pl. XXVI, fig. 9.

ÉGLISE DE CIRY

Les fouilles entreprises sur le territoire de Ciry (1) par M. Frédéric Moreau ont prouvé que ce lieu était habité dès l'époque gallo-romaine (2); mais le nom du village n'apparaît qu'en 1141 et en 1145 dans le cartulaire de Saint-Yved de Braine (3). Une charte de 1193, accordée par l'évêque Nivelon aux moines de Coincy, renferme une mention de l'église de Ciry (4). La paroisse, placée sous le patronage de saint Martin, dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Chacrise : le droit de présentation à la cure appartenait au prieur de Coincy (5).

Le plan de l'église se compose d'une nef, de deux bas côtés et d'un chœur terminé par trois pans coupés (6). La grande chapelle carrée, bâtie sur le flanc du sanctuaire, doit être considérée comme une addition moderne. On peut comparer ce plan à celui des églises de Berzy-le-Sec et de Fontenoy (Aisne), mais la forme particulière du chevet mérite d'être signalée à l'attention des archéologues. La construction de la nef doit remonter au milieu du règne de Louis VI. Cette partie de l'église est recouverte par une voûte en plâtre moderne qui a remplacé l'ancien lambris. Les grands arcs en plein cintre des quatre travées retombent sur des piles rectangulaires et sur des tailloirs en biseau, comme à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Dhuizel et à Fontenoy (Aisne). En pénétrant sous la charpente, on aperçoit les fenêtres en plein cintre de la nef qui se trouvent au-dessus du plafond actuel.

Les bas côtés, reconstruits à l'époque moderne, étaient surmontés d'une simple charpente au XII^e siècle : leurs baies primitives avaient une forme cintrée. Le sanctuaire, bâti vers 1130, est encadré par un arc en plein cintre dont les claveaux plats retombent sur de larges pilastres, et la voûte d'arêtes qui recouvre sa travée droite est renforcée par deux arcs formerets. Au nord s'ouvre une fenêtre en plein cintre, mais au sud l'ancien mur fut éventré, et le chœur communiquait avec une chapelle sans caractère où le bas côté nord vient aboutir.

Le chevet à trois pans présente le plus ancien exemple de cette forme que nous puissions signaler dans le Soissonnais, car les architectes de la région ne se décidèrent pas à élever des chœurs sur un plan polygonal avant 1160, comme à Azy-Bonneil, à Bussiares, à Chassemy, à Hautevesnes, à Marigny en Orxois, à Marizy-Saint-Mard, à Saponay, à Torcy et à Veuilly-la-Poterie (Aisne). Cette disposition fut adoptée beaucoup plus tôt dans le Limousin, dans le Velay, dans la Provence et même en Artois, où les églises de Saint-Wlmer, de Boulogne et de Luchaux renferment un sanctuaire de la même forme qui remonte à la première moitié du XII^e siècle (7).

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(2) *Album Caranda*.

(3) Arch. nat., LL. 1583, p. 51 et 57.

(4) Bibl. nat., français 12021, p. 150.

(5) Bibliographie. Notice par M. Patoux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 28.

(6) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 19^m,60; long. de la nef, 13^m,20; long. du chœur, 6^m,40; larg. totale, 11^m,90; larg. de la nef, 5^m,45; larg. du chœur, 4^m,20; haut. de la voûte du chœur, 6^m,15.

(7) ENLART, *L'architecture romane dans la région picarde*, p. 132 et 188.

comme le chevet de la chapelle de Saint-Arnoult, près de Beauvais. A Ciry, l'abside est recouverte d'une voûte en cul-de-four divisée par deux arêtes qui correspondent aux points d'intersection des pans coupés. Le doubleau d'encadrement, formé de deux rangs-de claveaux plats, décrit une courbe en plein cintre comme les trois fenêtres percées dans les murs. Une moulure en biseau contourne le chevet à la naissance de la voûte.

La façade fut construite en même temps que la nef, mais le portail en plein cintre a subi des remaniements. Le bandeau engagé dans les assises supérieures est orné de larges feuilles d'acanthé et de têtes bizarres. On aperçoit au sommet du pignon un disque de pierre découpé à jour (1), comme à Ambleny, à Cerseuil, à Cuiry-Housse et à Vauxrezis (Aisne). Les baies modernes des bas côtés ne présentent aucun intérêt, et les fenêtres de la nef sont cachées sous les combles. L'abside, épaulée par deux contreforts, a conservé ses trois fenêtres en plein cintre et sa corniche primitive soutenue par des modillons très frustes.

Le clocher qui s'élève sur la travée droite du chœur, comme à Beugneux, à Breny, à Berzy-le-Sec et à Saconin (Aisne), renferme un seul étage ajouré sur trois faces par deux baies en tiers-point (2). Il faut en conclure que cette forme d'arc apparut de bonne heure dans les clochers du Soissonnais, car la construction de la tour ne doit pas être postérieure à la fin du règne de Louis VI. L'archivolte des baies, rehaussée de deux tores, de deux gorges et d'un cordon d'étoiles, est soutenue par quatre colonnettes. Au fond de la gorge qui précède le second boudin, on aperçoit une série de volutes disposées en sens contraire, comme dans les clochers de Marizy-Sainte-Geneviève et de Neuilly-Saint-Front (Aisne). Cette bizarre décoration rappelle les têtes plates appliquées sur les portails de Cuvergnon, de Marolles (Oise), d'Épaux (Aisne) et de plusieurs églises normandes. Les chapiteaux des petites colonnes sont garnis de lourdes feuilles, et le bandeau qui contourne le clocher présente la même décoration, entremêlée de quelques oiseaux mal dégrossis sur la face méridionale. Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une doucine, et les bases sont revêtues d'une gorge entre deux tores. A l'ouest, le clocher est ajouré par une baie en tiers-point dépourvue de colonnettes. Les petites arcades de la corniche, ornées d'étoiles sur leur arête, s'appuient sur des modillons où des têtes grimaçantes alternent avec des billettes; mais le toit en bâtière de la tour fut remanié à l'époque moderne.

ÉGLISE DE CONDÉ-SUR-AISNE

Si l'on en croit le P. Pommeraye, saint Ouen, mort en 683, donna la terre de Condé-sur-Aisne (3) à l'abbaye qu'il avait fondée dans la ville de Rouen (4). Ce domaine faisait partie de son patrimoine, car le pieux évêque était né à Sancy, près de Vailly (5). Vers 841, les moines de

(1) Cf. pl. XLVII.

(2) *Ibid.*

(3) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vailly.

(4) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen de Rouen*, p. 376.

(5) *Acta Sanctorum*, août, t. IV, p. 810.

Saint-Ouen transportèrent à Condé les reliques de leur patron pour les soustraire au pillage pendant les invasions des Normands (1). Dom Martène a commis une erreur en supposant que les religieux s'étaient réfugiés à Condé, près de Paris (2). Dès que Rollon devint duc de Normandie en 911, il demanda au roi Charles le Simple la permission de faire revenir le corps de saint Ouen dans sa capitale. Les reliques quittèrent alors Condé-sur-Aisne et furent conduites d'églises en églises au milieu d'une foule immense. Quand le cortège arriva sur les frontières du nouveau duché, Rollon voulut porter lui-même la châsse jusqu'à Rouen, pour la déposer dans l'église de Saint-Pierre (3).

Philippe-Auguste accorda une charte de commune aux habitants de Condé en 1185 (4), et le prieuré fondé par l'abbaye de Saint-Ouen devint très prospère pendant le XII^e et le XIII^e siècle (5). Aujourd'hui, l'ancienne chapelle des moines est habitée par un marchand de vin. Le caractère de son style permet de faire remonter sa construction au milieu du règne de Louis VII. C'est un édifice rectangulaire, dépourvu de bas côtés et terminé par un chevet plat. Ses deux travées étaient recouvertes de voûtes d'ogives, qui furent démolies quand on a divisé la chapelle par des cloisons et des planchers modernes. A l'intérieur, les fenêtres en plein cintre sont encadrées par un gros boudin qui retombe sur deux colonnettes et sur des chapiteaux garnis de feuilles d'acanthé ou d'animaux fantastiques.

La façade ne présente plus aucun caractère, mais le retour d'angle des contreforts semble indiquer que la chapelle ne comprenait pas une troisième travée dans son état primitif. On aperçoit sous le pignon un arc en plein cintre et des colonnettes qui devaient supporter les nervures des voûtes d'ogives. Au sud, trois épais contreforts épaulent le mur extérieur, et les deux fenêtres latérales se font remarquer par la richesse de leur ornementation. Un bandeau mouluré court sous leur appui : leur archivolté en plein cintre, revêtue d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon de feuillages, est soutenue par deux colonnettes. Les chapiteaux de ces petits fûts sont ornés de feuilles d'acanthé et de monstres grimaçants : le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Au sommet du mur, on voit une corniche formée de belles feuilles d'acanthé qui alternent avec des modillons garnis de têtes d'animaux. La baie en plein cintre percée dans le mur du chevet ressemble aux fenêtres latérales.

L'église paroissiale de Condé-sur-Aisne, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, remonte à une époque plus ancienne (6). L'abbé de Saint-Ouen de Rouen avait le droit de présenter à la cure, qui dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vailly. Le plan actuel de l'édifice comprend une nef, un transept et un grand chœur terminé par un mur droit (7); mais l'église primitive se composait d'une nef et d'un chevet rectangulaire ou arrondi, comme à Breny et à Verdilly (Aisne). La nef, éclairée par des fenêtres en plein cintre et recouverte d'un simple plafond, fut bâtie pendant le premier tiers du XII^e siècle.

L'ancien chœur, construit vers la même époque, renferme une travée droite qui n'a subi aucun remaniement (8). L'arc triomphal en tiers-point, formé d'un double rang de claveaux plats, s'appuie sur six colonnes engagées et précède une voûte en berceau brisé, comme à Béthisy-

(1) *Acta Sanctorum*, août, t. IV, p. 820.

(2) *Thesaurus anecdotorum*, t. III, col. 1687.

(3) *Acta Sanctorum*, août, t. IV, p. 820 et 821.

(4) *Ordonnances des rois de France*, t. XI, p. 254.

(5) POMMERAYE, *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, p. 376 à 378.

(6) Bibliographie. Notice par M. PRIoux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVIII, p. 33. — TAYLOR et NODIER, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Picardie, t. II, pl. 161 et 162.

(7) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 33 mètres ; long. de la nef, 15^m, 10 ; long. de l'ancien chœur, 6^m, 55 ; larg. de la nef, 5^m, 15 ; haut. de l'ancien chœur, 6^m, 40.

(8) Cf. pl. XXV, fig. 7.

Saint-Pierre (Oise), à Oulchy-la-Ville et à Vieil-Arcy (Aisne). Une moulure en biseau, qui se continue sur les tailloirs, couronne le sommet des pieds-droits. Quatre arcatures en cintre brisé, soutenues par des colonnettes, décorent de chaque côté les murs latéraux. A l'extrémité de la voûte, deux grosses colonnes engagées supportent un arc en tiers-point qui encadrait l'abside au XII^e siècle. Les chapiteaux encore intacts sont très curieux à étudier. Ici, c'est un oiseau qui étend les ailes; là, un monstre dévorant sa proie. On distingue sur d'autres corbeilles un entrelacs, des palmettes ou des feuillages mal dégrossis (1). L'arête des tailloirs est abattue en biseau, et le profil des bases se composait d'une gorge entre deux tores.

Vers 1140, on éleva deux chapelles carrées sur les flancs du chœur primitif, qui communique avec ces faux croisillons par deux étroites ouvertures percées après coup. La chapelle du nord est recouverte d'une croisée d'ogives à gros boudin qui s'appuie sur quatre colonnettes et sur des chapiteaux à feuilles d'eau. Deux fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans les murs. L'autre chapelle présente les mêmes dispositions, mais ses baies sont encadrées par deux colonnettes et par deux tores. Il est bien probable que le chœur avait été agrandi à la même époque pour relier ces chapelles au chevet de l'église; mais en 1780 l'abside fut complètement rebâtie aux frais de l'abbaye de Saint-Ouen. Cette partie du sanctuaire, flanquée de deux travées latérales, est recouverte de voûtes d'arêtes soutenues par des colonnes isolées.

On peut faire remonter la construction de la façade à l'année 1125 environ. Au centre s'ouvre un portail en plein cintre, dont les montants forment des ressauts. L'archivolte, revêtue d'un gros boudin entre deux rangs de bâtons brisés et d'une moulure à double biseau, retombe sur un large bandeau garni de palmettes très effritées (2). La fenêtre en plein cintre percée sous le pignon est entourée d'un cordon biseauté et d'un tore en zigzag, qui descend jusqu'au niveau de l'appui. Au XII^e siècle, l'église devait être dépourvue de clocher; mais vers la fin du XIII^e siècle une tour sans caractère fut élevée sur l'ancien chœur. Ses baies en tiers-point sont encadrées par un tore et par un cordon mouluré. La flèche en charpente est une œuvre moderne.

ÉGLISE DE COURTHIÉZY

Le nom du village de Courthiézy (3) ne se rencontre pas dans un texte antérieur au XV^e siècle (4), mais il est certain que la fondation de la paroisse remonte au XII^e siècle, si l'on en juge par le style de l'église. La cure, placée sous le patronage de saint Omer, dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Dormans. Le droit de présentation appartenait au chapitre de la cathédrale de Soissons. Dans son état primitif, l'église se composait d'une nef unique recouverte de charpente et terminée par un chœur rectangulaire. Au sud, le vaisseau central est éclairé par

(1) Cf. pl. XXV, fig. 8 à 11.

(2) *Ibid.*, fig. 12 et 13.

(3) Marne, arr. d'Épernay, canton de Dormans.

(4) Arch. nat., P. 180, 134.

deux baies modernes; mais on aperçoit encore une étroite fenêtre en plein cintre du XII^e siècle, aujourd'hui bouchée. Le mur opposé fut reconstruit au XIII^e siècle pour faire communiquer la nef avec un bas côté ajouté après coup. Les grands arcs en tiers-point des trois travées, surmontés d'une baie en plein cintre, retombent sur des piles massives. A l'extrémité du collatéral, une chapelle carrée, qui devait remonter au XIII^e siècle, comme l'indique un chapiteau à crochet engagé dans un angle, fut rebâtie à la fin du XVI^e siècle et restaurée en 1775.

La voûte en berceau qui recouvre la première travée du chœur porte l'empreinte de quelques remaniements : ses doubleaux en plein cintre s'appuient sur des colonnes jumelles engagées dans le même dossier. Les chapiteaux, à peine dégrossis, sont ornés de quelques feuilles d'eau, et l'arête des tailloirs est abattue en biseau. Le profil des bases se compose de deux tores flanqués de lourdes griffes. Cette partie de l'église remonte au premier quart du XII^e siècle. La seconde travée du sanctuaire, terminée par un chevet plat, fut reconstruite au XIII^e siècle. Sa voûte d'ogives à tore aminci retombe sur quatre colonnettes : trois baies en tiers-point s'ouvrent dans les murs.

Au-dessus du chœur s'élève un clocher barlong (1), dont l'étage inférieur présente, au nord et au sud, une grande baie en plein cintre subdivisée par deux arcades secondaires (2). La pile centrale est formée d'un faisceau de quatre colonnettes, comme dans le porche de Vandières-sous-Châtillon (Marne), et les chapiteaux sont garnis d'un godron sur chaque face. On remarque sur les tailloirs un listel et un cavet reliés par une baguette. L'architecte a réservé la pierre de taille pour les chaînages d'angle et pour l'encadrement des baies. Les parties intermédiaires sont remplies avec du blocage, comme dans les clochers de Brasles, de Crouettes, de Viffort (Aisne), de Soilly et de Verneuil (Marne). Il faut attribuer cet étage de la tour à une date voisine de l'année 1130.

Les quatre baies supérieures, assises sur un bandeau de billettes, sont moins anciennes et ressemblent beaucoup à celles du clocher de Soilly, près de Dormans. Leur archivolté en plein cintre, dépourvue de moulures, encadre deux petites arcades de la même forme qui retombent au centre sur une colonnette isolée et de chaque côté sur un fût appliqué contre les pieds-droits. L'ornementation des chapiteaux se compose de larges feuilles d'eau recourbées : la doucine des tailloirs est surmontée d'un filet. Une corniche, ornée d'un boudin et soutenue par des modillons frustes, précède le toit en bâtière du clocher.

ÉGLISE DE CRÉZANCY

En 1110, Lisiard, évêque de Soissons, céda les revenus de l'église Notre-Dame de Crézancy (3) aux moines de Coincy (4). Cette donation leur fut confirmée par le pape Urbain III, en 1185 (5),

(1) La cage du clocher mesure 4^m,75 sur 4^m,28.

(2) Cf. pl. XLVII.

(3) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Condé en Brie.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 107.

(5) *Bibl. nat.*, français 12021, p. 205.

et par l'évêque Nivelon dans une charte datée de 1193 (1). Le prieur de Coincy, qui relevait de Cluny, avait le droit de présentation, et la cure faisait partie de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry.

Au XII^e siècle, le plan de l'église comprenait une nef flanquée de deux bas côtés et un chœur terminé par un mur droit. La nef, surmontée d'un plafond de bois, appartient à deux époques bien différentes. Au nord, ses quatre arcades en plein cintre retombent sur de grosses colonnes isolées dont les trois tambours mesurent 0^m,67 de diamètre (2). L'emploi de pareils supports, pendant le second quart du XII^e siècle, est une véritable exception, car les architectes du diocèse de Soissons faisaient toujours appareiller des piliers à cette époque; mais on rencontre quelquefois des colonnes isolées dans la nef des églises romanes en Bourgogne (3), en Normandie (4), et dans le Vexin, par exemple à Gassicourt et à Hardricourt (Seine-et-Oise).

Les chapiteaux, couronnés par des tailloirs en biseau, sont garnis de godrons, de volutes et de feuilles d'eau : les bases, ornées d'une scotie entre deux tores, reposent sur un socle assez élevé (5). Au-dessus des grandes arcades, un enduit dissimule les fenêtres primitives. Du côté sud, les quatre arcades en tiers-point de la nef ne devaient pas être antérieures au XVI^e siècle. Elles s'appuient sur de hautes colonnes remaniées à l'époque moderne, quand on a recouvert le bas côté méridional de voûtes d'ogives en plâtre. L'autre collatéral, surmonté d'un lambris, n'offre aucun intérêt archéologique.

La croisée d'ogives qui s'élève sur le carré du transept est garnie de trois boudins accouplés (6), comme à Marolles (Oise) et à Gland (Aisne). On ne remarque aucun ornement à la clef de voûte, et les nervures retombent sur quatre colonnettes. Cette partie de l'église, bâtie vers 1130, formait la travée droite du chœur au XII^e siècle. Du côté de la nef, la voûte d'ogives est encadrée par un arc en tiers-point garni d'un boudin qui retombe sur quatre colonnes et sur des chapiteaux remaniés au XVI^e siècle; mais les autres chapiteaux ont conservé leur caractère primitif. On distingue sur leur corbeille des feuilles d'eau percées de petits trous et recourbées en volutes, des masques et des palmettes (7). Le grand cavet des tailloirs est surmonté d'un listel.

Le croisillon nord, éclairé par deux fenêtres à remplage flamboyant, est recouvert d'une croisée d'ogives du XV^e siècle. Dans l'autre bras du transept, une voûte du XVII^e siècle retombe sur des culs-de-lampe. A l'entrée du chœur, des colonnes engagées soutiennent un arc brisé du XII^e siècle, garni d'un bandeau entre deux tores; mais l'abside à chevet plat fut reconstruite au XIII^e siècle, comme l'indiquent le tore aminci de sa voûte d'ogives, ses chapiteaux à crochets et ses longues fenêtres en tiers-point encadrées de colonnettes.

A l'extérieur, un enduit de ciment recouvre les assises de la façade. Le portail en plein cintre a subi une restauration complète, mais on a conservé la plupart des anciens claveaux de l'archivolte. Quatre colonnettes modernes reçoivent la retombée des voussures garnies d'un gros boudin brisé, d'un cordon de têtes plates, d'une gorge, d'un tore et de bâtons rompus (8). Ce portail fut bâti vers la fin du règne de Louis VI. Ses masques grimaçants, qui ressemblent aux têtes sculptées sur le portail des églises de Fontaine-Henri et de Saint-Contest, près de Caen (9),

(1) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 150.

(2) Cf. pl. XXIV bis, fig. 7.

(3) Exemples : Saint-Philibert de Tournay, Chapaize, Saint-Hippolyte, Farges. Saint-Vincent-des-Prés (Saône-et-Loire).

(4) Exemples : Colleville-sur-Mer (Calvados), Ecrainville, Etréat, Manéglise (Seine-Inférieure).

(5) Cf. pl. XXIV bis, fig. 8.

(6) *Ibid.*, fig. 11.

(7) *Ibid.*, fig. 10 à 13.

(8) *Ibid.*, fig. 14 et 15.

(9) Cf. RUPRICH-ROBERT, *L'architecture normande aux XI^e et XII^e siècles*, pl. CXV et CXXXII.

indiquent une influence normande que nous avons également constatée dans les portes de Marolles (1), de Cuvergnon (Oise) et d'Épaulx (Aisne), semblables à celles de Crézancy.

Les deux premiers étages du clocher central remontent au second quart du XII^e siècle. Leurs baies en plein cintre sont subdivisées par deux petites arcades qui retombent sur une colonnette isolée, comme à Celles-lez-Condé (Aisne), à Mareuil-le-Port et à Verneuil (Marne). Un bandeau, garni de pointes de diamant, sépare les deux étages. Les baies supérieures furent refaites au XVII^e siècle, et la flèche en charpente est une œuvre moderne.

ÉGLISE DE DHUIZEL

Au commencement du XII^e siècle, l'abbaye de Saint-Remi de Reims avait envoyé quelques moines à Dhuizel (2) pour fonder un prieuré. Josselin, évêque de Soissons, leur céda le tiers des dîmes de la paroisse par une charte datée de 1146 (3). En 1141 et en 1145, il avait confirmé les biens que l'abbaye de Saint-Yved de Braine possédait à Dhuizel (4), et les papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV, Alexandre III imitèrent son exemple en 1147, en 1154 et en 1176 (5). La paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vailly; le droit de présentation appartenait au prieur de Vieil-Arcy nommé par l'abbé de Saint-Pierre de Châlons (6).

L'église, dédiée à saint Remi, comprend une nef, deux bas côtés, un transept ajouté après coup et un chœur en hémicycle (7). Son plan primitif devait ressembler à celui de l'église de Berzy-le-Sec, près de Soissons (8). La nef, qui renferme quatre travées, porte l'empreinte du style en usage vers 1125. Au XII^e siècle, elle était recouverte d'un simple lambris remplacé par des voûtes d'ogives modernes. Ses grandes arcades en plein cintre, dépourvues de moulures, s'appuient sur des piles massives, comme dans les églises de Cerseuil, de Ciry, de Cuiry-Housse, de Fontenoy et de Juvigny (Aisne). Des tailloirs en biseau plus ou moins restaurés couronnent les faces latérales des piliers : on remarque encore sur quelques chanfreins des étoiles gravées en creux et des petits zigzags. Il est probable que les fenêtres hautes furent supprimées pour faciliter la construction des voûtes. A l'ouest, une baie en plein cintre s'ouvre au-dessus du portail. Les bas côtés, reconstruits à l'époque moderne et surmontés d'un plafond, n'offrent aucun intérêt.

Le carré du transept, qui formait la travée droite du chœur au XII^e siècle, fut bâti en même temps que la nef. Les trois boudins de sa voûte d'ogives sont séparés par de grosses étoiles,

(1) Cf. pl. XXXIV, fig. 2.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(3) Bibl. de Reims, *Cartulaire B de Saint-Remi*, fol. 80. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 359.

(4) Arch. nat., LL. 1583, p. 51 et 54.

(5) *Ibid.*, p. 2, 5, 8 et 15.

(6) Bibliographie : Notice par M. PRIoux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 33.

(7) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 21^m,25; long. de la nef, 13^m,80; long. du transept, 14^m,70; larg. totale, 12^m,70; larg. de la nef, 5^m,15; larg. du chœur, 3^m,60; haut. de la nef, 8^m,50; hauteur de la voûte du transept, 10 mètres.

(8) Cf. pl. XX, fig. 1.

suivant un profil déjà signalé dans le chœur de l'église de Bonneuil en Valois : quatre têtes grimaçantes se détachent autour de la clef de voûte (1). Les compartiments de remplissage sont très inclinés, parce que le point d'intersection des nervures et le sommet des arcs d'encadrement ne se trouvent pas au même niveau. Les ogives retombent sur quatre colonnettes dont le dossier est disposé de biais, et les arcs formerets, qui décrivent une courbe en cintre brisé, sont décorés d'un gros tore. La nef communique avec le transept par un arc en tiers-point, revêtu de cinq boudins très épais et soutenu de chaque côté par cinq colonnettes groupées en faisceau. On distingue sur les chapiteaux des palmettes et des feuilles gaufrées dont la tige se recourbe au milieu de la corbeille (2). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un large biseau garni de zigzags ou d'oves allongés. Les bases, réunies à leur socle par des griffes, sont rehaussées d'une scotie entre deux tores.

Au XIII^e siècle, les bras du transept furent ajoutés après coup, comme à Laffaux et à Pernant (Aisne). Le croisillon nord est encadré par un arc en tiers-point qui s'appuie sur un bandeau de feuillages et sur un dossier flanqué de deux petits fûts. Les nervures à tore aminci de sa voûte d'ogives et les formerets en tiers-point viennent retomber sur des chapiteaux à crochets qui couronnent les colonnettes d'angle. Deux fenêtres en cintre brisé s'ouvrent au nord et à l'ouest; mais du côté de l'orient l'autel est placé dans une large niche voûtée d'ogives, suivant une disposition très répandue vers la seconde moitié du XII^e siècle, notamment à Aizy, à Bazoches, à Glennes, à Luhy, à Montigny-Lengrain et à Novion-le-Vineux (Aisne). Il faut en conclure que les architectes du XIII^e siècle conservèrent les traditions de leurs prédécesseurs. Cette petite chapelle, encadrée par un arc en tiers-point, est éclairée par trois fenêtres de la même forme. Le croisillon sud, recouvert d'une voûte d'ogives, porte l'empreinte d'un style identique; mais la niche qui renferme l'autel est voûtée en berceau brisé. On remarque deux fenêtres en tiers-point du côté méridional et une petite rosace dans le mur de l'ouest.

Le chœur, voûté en cul-de-four, comme à Béthisy-Saint-Pierre, à Tracy-le-Val (Oise), à Oulchy-la-Ville et à Vieil-Arcy (Aisne), doit remonter au premier quart du XII^e siècle (3). L'arc triomphal, qui décrit une courbe en cintre brisé, retombe sur quatre colonnettes : ses claveaux sont garnis d'un méplat entre deux tores. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'hémicycle. Leur archivolt, décorée d'un seul boudin, est soutenue par deux colonnettes. L'ornementation des chapiteaux du chœur se compose de larges feuilles gaufrées et de feuilles d'eau (4). Les tailloirs en biseau qui se continuent autour du chevet sont revêtus de petits oves, comme dans le carré du transept, et le profil des bases est formé de deux tores réunis par une gorge.

La partie centrale de la façade remonte à la même date que la nef : l'archivolt en plein cintre du portail, garnie de deux boudins et d'un cordon à double biseau, s'appuie sur quatre colonnettes. Une fenêtre de la même forme s'ouvre au-dessous du pignon, mais les contreforts et les baies latérales ont subi des remaniements à l'époque moderne. Les murs des bas côtés ne conservent aucune trace de leurs anciennes dispositions. A l'extérieur, les croisillons présentent des fenêtres en tiers-point du XIII^e siècle entourées d'un cordon de fleurs à quatre pétales. Les deux niches, surmontées d'un pignon trapu, font une saillie très accentuée sur le mur du transept, et la corniche se compose d'un rang de damiers.

Épaulée par deux contreforts peu saillants, l'abside en hémicycle a conservé ses trois baies en

(1) Cf. pl. XXVII, fig. 2, 9 et 10.

(2) *Ibid.*, fig. 3 et 5.

(3) *Ibid.*, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 7 et 8.

plein cintre surhaussé (1). L'archivolte de ces fenêtres, soutenue par deux colonnettes, est ornée d'un boudin, d'un méplat et d'un large biseau qui présente des hachures semblables à des arêtes de poisson. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'eau ou de palmettes, et les tailloirs qui contournent l'abside sont couverts de petites lignes brisées (2). Au-dessous de la toiture on voit une double corniche, comme à Berzy-le-Sec (Aisne) et à Chelles (Oise). La première se compose de palmettes entourées d'une tige à côtes saillantes et séparées les unes des autres par des têtes d'animaux variés. La corniche supérieure est formée d'une série de feuilles inclinées en sens contraire (3). Cette partie du monument présente les mêmes caractères que le chœur et mérite d'être signalée comme un bon exemple de l'ornementation des absides vers 1125. Le chevet de l'église de Dhuizel servit de modèle à l'architecte de l'église de Vieil-Arcy, située à une faible distance.

Le clocher qui domine le carré du transept fut bâti par les mêmes ouvriers que l'abside (4). Son unique étage, précédé de quatre glacis, est ajouré sur trois faces par deux baies en plein cintre dont les doubles claveaux, dépourvus de moulures, retombent sur quatre colonnettes. La corbeille des chapiteaux est garnie de feuilles recourbées autour de longues tiges : les moulures des tailloirs qui contournent les angles du clocher se composent d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. Les bases à griffes sont semblables à celles du chœur. A l'ouest, une seule baie en plein cintre éclaire la cage de la tour, et deux ouvertures analogues sont percées dans les pignons du toit en bâtière.

ÉGLISE DE FONTENOY

Il est certain que le village de Fontenoy (5) existait déjà au IX^e siècle, car Charlemagne en fit don à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons (6). Une bulle du pape Eugène II, datée de l'an 824, affecte les revenus de ce domaine à la célébration de l'anniversaire de l'Empereur (7). Les moines de Saint-Médard conservèrent des biens à Fontenoy jusqu'à la Révolution, et diverses chartes du XIII^e siècle permettent d'en apprécier l'importance (8). La paroisse faisait partie de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Vic-sur-Aisne, et le droit de présentation à la cure était réservé au chapitre de la cathédrale (9).

L'église, dédiée à saint Remi, comprend une nef, deux bas côtés qui se prolongent sur les

(1) Cf. pl. XXVII, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 4.

(3) *Ibid.*, fig. 11.

(4) La hauteur du clocher est de 18^m,60, et la cage mesure 3^m,65 sur 3^m,62.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(6) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 196 et 200.

(7) *Ibid.*, fol. 233.

(8) Bibl. nat., latin 9986, fol. 69 et 70.

(9) Bibliographie : Notice par M. l'abbé PÉCHEUR, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 185.

flancs du chœur, un grand clocher latéral construit après coup, et un sanctuaire en hémicycle (1). On peut signaler des plans conformes au même type à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère et à Tracy-le-Val (Oise). Dans son état primitif, l'église de Béthisy-Saint-Martin, près de Verberie, offrait la même disposition que celle de Fontenoy au chevet des collatéraux. La nef, recouverte d'un plafond en bois, renferme quatre travées et porte l'empreinte du style en usage vers 1110. Ses grands arcs en plein cintre à profil carré s'appuient sur des piliers rectangulaires (2), comme à Cerseuil, à Ciry, à Cuiry-Housse, à Dhuizel et à Juvigny (Aisne).

Les tailloirs en biseau qui reçoivent la retombée des arcades sont garnis d'ornements variés, tels que des étoiles, des billettes, des torsades, des petites rosaces, des fleurs épanouies, des entrelacs, des fruits d'arum, des tiges recourbées en volutes et des feuilles pointues (3). Quelques motifs effrités ont été restaurés avec beaucoup de soin. Il est facile de constater que cette décoration n'est pas l'œuvre d'un artiste du XI^e siècle, comme M. Fleury l'a prétendu (4), car la finesse de la sculpture indique une période plus avancée. En outre, les architectes de cette époque n'avaient pas l'habitude de placer un bandeau orné de deux tores sous l'appui des fenêtres supérieures, comme à Fontenoy. Les baies en plein cintre qui s'ouvrent dans l'axe des travées ont été bouchées quand les combles latéraux furent exhaussés.

Le bas côté nord, surmonté d'un simple lambris, est éclairé par des fenêtres modernes. On y remarque des fonts baptismaux qui affectent la forme d'un gros chapiteau décoré de fruits d'arum, de feuillages et de tiges entrelacées (5). Cette cuve, sculptée vers le commencement du XII^e siècle, repose sur une colonne neuve qui a remplacé le fût primitif. Le chevet du collatéral, reconstruit vers 1140 pour établir le soubassement du clocher, est recouvert d'une croisée d'ogives garnie d'un boudin évidé et de deux gros tores. L'arc en tiers-point qui l'encadre retombe de chaque côté sur un dosseret flanqué de deux colonnettes : ses claveaux sont rehaussés de deux boudins séparés par un large méplat. Les chapiteaux des quatre colonnes qui soutiennent les nervures sont disposés de biais, et leur corbeille est garnie de palmettes. Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet : on distingue sur les bases une scotie entre deux tores. Cette partie de l'église est éclairée par deux baies en plein cintre. L'une présente un double ébrasement; l'autre, percée dans le mur du chevet, s'ouvre au-dessous d'un arc brisé revêtu d'un boudin et soutenu par deux longues colonnettes.

Le mur extérieur du bas côté sud a été reconstruit, mais la voûte en berceau qui recouvre le chevet s'est conservée intacte et retombe sur un bandeau garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. L'arc d'encadrement, revêtu de deux boudins, décrit une courbe en plein cintre, et les quatre colonnettes qui le soutiennent sont couronnées par des chapiteaux modernes. La baie en plein cintre percée au fond du collatéral est surmontée d'un arc de la même forme dont le gros tore s'appuie sur deux petits fûts.

La partie droite du chœur est recouverte d'une voûte en berceau qui s'arrondit en cul-de-four au-dessus de l'hémicycle (6), suivant une disposition déjà signalée dans beaucoup d'églises du XI^e siècle, notamment à Rhuys, à Saint-Léger-aux-Bois (Oise), à Montlevon (Aisne) et à Binson (Marne); mais l'ornementation du sanctuaire suffit à prouver que l'abside n'est pas antérieure aux premières années du règne de Louis le Gros. L'arc triomphal en plein cintre retombe

(1) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 23^m,90; long. de la nef, 15^m,90; long. du chœur, 8 mètres; larg. totale, 14^m,45; larg. de la nef, 6^m,10; larg. du chœur, 5^m,10; haut. de la nef, 9^m,10; haut. du chœur, 6^m,60.

(2) Cf. pl. XXVIII, fig. 1.

(3) *Ibid.*, fig. 3 à 15.

(4) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 67.

(5) Cf. pl. XXIX, fig. 10.

(6) Cf. pl. XXVIII, fig. 1 et 2.

de chaque côté sur un dossier flanqué de deux colonnettes : ses larges claveaux sont garnis de deux rangs de bâtons brisés qui s'entre-croisent en formant une série de losanges (1). Des petites perles isolées et un cordon à double tore complètent cette décoration originale. A droite un arc en plein cintre, et à gauche une arcade moderne en tiers-point, font communiquer la travée rectangulaire du chœur avec le chevet des collatéraux. Au sud, on remarque une arcature en plein cintre du XII^e siècle soutenue par deux colonnettes et par deux chapiteaux ornés de volutes et de palmettes à longue tige.

Pour dissimuler le retrait qui précède la voûte en cul-de-four du chevet, l'architecte eut soin d'y insérer un gros tore et deux colonnettes, comme à Béthisy-Saint-Pierre (Oise) et à Vieil-Arcy (Aisne), tandis que cette disposition ne se rencontre pas dans les églises du XI^e siècle. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent autour de l'hémicycle. Leur archivoltte revêtue d'un listel, d'une gorge et d'un boudin s'appuie sur deux colonnettes. Tous les chapiteaux du chœur, maladroitement restaurés à l'époque moderne, ne présentent plus aucun intérêt archéologique. Le profil des tailloirs se compose d'une large doucine et d'un filet qui forment un bandeau continu à la naissance de la voûte.

Le grand portail de la façade remonte à la même date que la nef : son archivoltte en plein cintre, revêtue d'un boudin, de deux gorges assez creuses et d'un cordon mouluré, s'appuie sur de simples pieds-droits. Au-dessous du pignon s'ouvre une baie du XII^e siècle, mais les contreforts et la petite porte qui donne accès dans le bas côté nord furent refaits à l'époque moderne. Les fenêtres en plein cintre de la nef, dissimulées par les toitures des collatéraux, sont dépourvues de décoration. La corniche, garnie d'une torsade entre chaque modillon, est ornée de losanges et de lignes diagonales qui s'entre-croisent sous la tablette. Ses corbeaux, rehaussés de figures barbares et de têtes grimaçantes, se font remarquer par leur style bizarre. Parmi les motifs souvent répétés, nous signalerons des têtes de bœuf, de chien, d'éléphant, de loup, de renard, de sanglier et de monstres variés qui se détachent en relief sur la pierre (2). Cette corniche mérite d'être regardée comme l'une des œuvres les plus curieuses de la sculpture romane dans la vallée de l'Aisne : il faut l'attribuer au premier quart du XII^e siècle.

Les murs des collatéraux ont été reconstruits jusqu'au niveau de la quatrième travée, mais la partie du bas côté nord qui se trouve sous le clocher a conservé une baie en plein cintre encadrée par une moulure à double biseau. Dans l'axe du chevet, on aperçoit une fenêtre de la même forme flanquée de deux colonnettes et surmontée d'un gâble massif qui se termine par une croix pattée (3). Les couronnements de ce genre furent très répandus dans la seconde moitié du XII^e siècle pour amortir les niches des absides et des croisillons, comme à Cuise (Oise), à Aizy, à Bazoches, à Chacrise, à Courmelles, à Glennes, à Montigny-Lengrain et à Novion-le-Vineux (Aisne); mais les églises de Fontenoy, de Berzy-le-Sec (4), de Chavigny, de Droizy et de Novron-Vingré (5) en fournissent des exemples plus anciens.

Le clocher qui s'élève à l'extrémité du bas côté nord porte l'empreinte de deux styles bien différents (6). Le soubassement et le premier étage furent bâtis vers 1140, mais les grandes baies du second étage et les pignons de la bâtière remontent au XIII^e siècle (7). Cette tour fut fortifiée dès l'origine, comme la concordance des assises inférieures suffit à le prouver, tandis

(1) Cf. pl. XXVIII, fig. 16.

(2) Cf. pl. XXIX, fig. 3 à 7.

(3) *Ibid.*, fig. 2.

(4) Cf. pl. XXII, fig. 1.

(5) Cf. pl. XXXIV, fig. 5.

(6) Cf. pl. XXIX, fig. 1.

(7) La hauteur du clocher est de 25^m,25, et la cage mesure 3^m,20 sur toutes ses faces.

que certains clochers de la région ne furent entourés de chemins de ronde et de créneaux qu'après coup, comme à Burelles, à Cuiry-les-Iviers, à Dohis, à Grandrieux, à Morgny, à Nampcelle, à Prisces et à Vigneux, dans la Thiérache. Pour asseoir le clocher sur une base solide, l'architecte donna une grande épaisseur aux contreforts d'angle qui sont flanqués de deux trompes à leur partie supérieure. Ce massif de maçonnerie renferme au nord une cage d'escalier. A l'est et à l'ouest, un grand arc en tiers-point supporte une plate-forme entourée d'un parapet moderne qui s'arrondit aux angles du clocher. L'absence de mâchicoulis et l'interruption du chemin de ronde au nord et au sud rendaient le système de défense peu redoutable; mais il était facile de poser des hourds sur les plates-formes en temps de guerre. La tour ne se reliant pas à une porte fortifiée, comme on l'a prétendu, car aucune amorce de muraille n'est visible autour du soubassement.

Au niveau des deux plates-formes, un large bandeau mouluré contourne le clocher. Le premier étage, épaulé par des contreforts peu saillants, présente au nord une baie en cintre brisé dont les claveaux s'appuient sur quatre colonnettes. L'archivolte est ornée de deux tores, de deux gorges et d'un cordon mouluré. La petite rainure creusée dans un boudin, comme dans le tore central de la voûte d'ogives inférieure, suffit à prouver que le premier étage du clocher n'est pas antérieur au second tiers du XII^e siècle. En effet, les appareilleurs de la région n'avaient pas l'habitude d'évider les tores des archivoltes à l'époque de Louis le Gros. Les chapiteaux des colonnettes sont décorés de feuilles d'eau, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet : on distingue autour des bases une gorge entre deux tores. Les baies en tiers-point qui s'ouvrent sur les autres faces de la tour sont dépourvues de colonnettes, et les claveaux de leur archivolte, rehaussés d'une moulure à double biseau, correspondent aux retraits des pieds-droits.

Le second étage, bâti vers le commencement du XIII^e siècle, repose sur un bandeau revêtu d'un listel, d'un cavet et d'un tore. Ses baies accouplées, encadrées par six colonnettes, présentent un glacis orné d'écailles et une archivolte en tiers-point garnie de trois boudins et d'un cordon mouluré. Les chapiteaux à crochets et les bases à tore aplati portent l'empreinte du style en usage au milieu du règne de Philippe-Auguste. A chaque angle de la tour on aperçoit une colonnette engagée. La corniche, ornée d'un filet, d'une gorge et d'une baguette, repose sur des petits modillons. Les pignons du toit en bâtière sont ajourés par deux baies en tiers-point dont les moulures s'appuient sur quatre colonnettes, et par une ouverture en plein cintre. Ce remarquable clocher fortifié mériterait d'être classé parmi les monuments historiques.

L'abside est épaulée par deux contreforts peu saillants, et les claveaux de sa fenêtre centrale sont entourés de billettes. La corniche est ornée d'une torsade et d'arêtes de poisson gravées sous la tablette (1). Ses modillons, garnis de figures humaines et de têtes d'animaux, ne se trouvent pas dans un bon état de conservation. Au sommet du pignon qui surmonte la travée droite du chœur, une arcade en plein cintre était destinée à loger une cloche de petite dimension. Ce clocher primitif porte l'empreinte de quelques remaniements, mais on peut signaler d'autres arcades du même genre au Berval, près de Bonneuil en Valois, à Béhéricourt, à la Rue-Saint-Pierre (Oise), à Cerny-lez-Bucy, à Courtecon, à Lehaucourt et à Troyon (Aisne).

1) Cf. pl. XXIX, fig. 8 et 9.

ÉGLISE DE JUVIGNY

L'étymologie du nom de Juvigny (1), dérivé de *Joviniacum*, suffit à prouver qu'un temple dédié à Jupiter fut construit en ce lieu après la conquête de la Gaule. La voie romaine de Soissons à Vermand passait à peu de distance du village, et l'une des bornes milliaires déposée près de l'église porte le nom de l'empereur Septime Sévère (2). Le plateau qui s'étend au nord du village fut peut-être le théâtre de la bataille entre Clovis et Syagrius, livrée près de Soissons en 486, car la tradition locale en conserve le souvenir. L'auteur de la vie de saint Arnould, évêque de Tours au VI^e siècle, raconte que Clovis vint se reposer à Juvigny, en 496, après la victoire de Tolbiac (3). Il est donc certain que les rois mérovingiens habitèrent une villa bâtie sur le territoire de Juvigny, mais rien ne prouve que Jovin, préfet des Gaules au IV^e siècle, y eût établi sa résidence. Le lieu dit *Joviniacum*, cité dans le polyptyque de Saint-Remi de Reims, ne doit pas être identifié avec Juvigny, mais avec Jouaignes, près de Braine, comme M. Longnon l'a démontré (4).

Dans le cours de l'année 1100, l'évêque Hugues de Pierrefonds fit don de l'église à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy (5). Il est probable que les moines firent rebâtir l'édifice peu de temps après, car la nef et le chœur portent l'empreinte du style en usage vers le commencement du règne de Louis le Gros. L'église de Juvigny, consacrée à saint Juvénat, se trouve encore citée dans une charte de 1110 (6) : la paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons. Les papes Eugène III, Alexandre III et Célestin III confirmèrent la donation de l'autel à l'abbaye dans trois bulles datées de 1145, de 1174 et de 1193 (7). En 1228, l'évêque de Soissons, Jacques de Bazoches, voulut contester à l'abbé de Nogent le droit de présentation à la cure; mais Anselme, évêque de Laon, rendit une sentence favorable aux religieux (8).

Le plan de l'église (9) comprend une nef, deux bas côtés, un large transept ajouté après coup et un chœur en hémicycle (10). La nef, bâtie vers 1110 et recouverte d'un plafond, renferme quatre travées : ses piles rectangulaires soutiennent des arcades en plein cintre, qui retombent sur des tailloirs en biseau ornés de moulures et de losanges. Les fenêtres supérieures sont dissimulées

(1) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(2) PÉRIEX, *Civitas Suessionum*, p. 64 à 66.

(3) *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 404.

(4) *Études sur les pagi du diocèse de Reims*, p. 92.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 2.

(6) Arch. nat. L. 994.

(7) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, fol. 219, 286 et 290. — Collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 18.

(8) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, fol. 130.

(9) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 24^m,90; long. de la nef, 15^m,90; long. du transept, 19^m,40; larg. totale, 13^m,10; larg. de la nef, 4^m,95; larg. du chœur, 4^m,50.

(10) Bibliographie : Notice par M. de LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 154.

sous les combles. Les bas côtés, dépourvus de voûtes et reconstruits à l'époque moderne, étaient éclairés par des baies en plein cintre au XII^e siècle.

À l'entrée du transept, un arc en plein cintre, formé de doubles claveaux, encadre la voûte d'arêtes primitive qui s'appuie sur des massifs de maçonnerie très épais destinés à soutenir le poids de la tour centrale. La pile méridionale renferme un curieux escalier à vis du XII^e siècle. Son large noyau ne laisse qu'un étroit passage pour monter dans le clocher (1), mais les marches ne sont pas posées sur les reins d'une voûte en berceau rampant.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la travée droite du chœur; mais vers 1210 les murs latéraux furent défoncés pour établir des croisillons, comme à Dhuizel, à Laffaux et à Pernant (Aisne). Le croisillon nord, encadré par un arc en tiers-point et voûté d'ogives, renferme une large niche en berceau brisé et des fenêtres en plein cintre. L'autre bras du transept est également recouvert d'une croisée d'ogives du XIII^e siècle qui retombe sur des colonnes et sur des chapiteaux à crochets. Le chœur, voûté en cul-de-four, ressemble beaucoup au sanctuaire de l'église voisine de Chavigny et doit remonter à la même date que la nef : ses trois fenêtres en plein cintre sont profondément ébrasées.

Au centre de la façade s'ouvre un portail du XII^e siècle, précédé d'un porche moderne. Son archivolte en plein cintre, revêtue de deux gorges et d'un cordon mouluré, retombe sur de simples pieds-droits, comme à Fontenoy (Aisne). La baie supérieure présente une forme cintrée, et le contrefort qui se trouve à l'angle du bas côté nord conserve un glacis rehaussé de billettes. Les murs latéraux ont perdu leur caractère primitif, et les baies du transept sont encadrées par une archivolte en plein cintre. La niche du croisillon nord, surmontée d'un gâble massif, a subi des remaniements modernes, mais les trois fenêtres romanes et les contreforts de l'abside sont encore intacts.

Le clocher octogone, bâti sur le carré du transept, est la seule tour de ce genre que nous puissions signaler dans le Soissonnais (2). Au contraire, les architectes du Beauvaisis et du Vexin élevaient des clochers sur le même plan au XII^e siècle, comme à Bouconwillers, à Cambronne, à Cauvigny et à Lierville (Oise). À Juvigny, le soubassement carré du clocher qui repose sur une torsade est éclairé de chaque côté par deux étroites baies en plein cintre (3). Un bandeau garni de billettes se déroule sous l'étage supérieur, dont les huit côtés formaient un octogone irrégulier : la transition entre les deux plans est obtenue au moyen de larges trompes et de glacis triangulaires établis sur les angles de la tour. Au sud et à l'ouest, le dernier étage fut reconstruit sur plan carré au XVI^e siècle.

Les grandes faces de l'octogone, qui correspondent aux points cardinaux, présentent au nord et à l'est une baie en plein cintre surhaussée, encadrée par deux petites colonnes et par un double rang de billettes. Dans les petits côtés, on aperçoit une baie en plein cintre divisée par deux arcades de la même forme qui s'appuient sur une colonnette isolée et sur deux autres fûts monolithes. L'ornementation des chapiteaux cubiques se compose de feuilles d'eau et de demi-cercles, qui se détachent en faible relief sur la corbeille, comme dans la crypte de Saint-Léger de Soissons. Quelques colonnettes ont une forme octogone. Les tailloirs présentent un profil en biseau, et les bases sont rehaussées de griffes. La corniche primitive a disparu, et la flèche en charpente est une œuvre moderne. Construit pendant les premières années du règne de Louis VI, ce clocher mérite d'attirer l'attention des archéologues, malgré les remaniements de l'étage supérieur. C'est

(1) Le diamètre de la cage mesure 1^m,60 et le noyau 0^m,70, ce qui laisse un passage de 0^m,45.

(2) La cage du clocher mesure 5^m,50 sur 4^m,95.

(3) Cf. pl. XXIX, fig. 11

la plus ancienne tour octogone du nord de la France avec le clocher latéral de Blangy-sous-Poix (Somme), signalé par M. Enlart (1), car les clochers qui furent élevés sur ce plan autour de Paris et de Beauvais ne sont pas antérieurs au second tiers du XII^e siècle, comme ceux de Sercur (Nord) et de Wimille, près de Boulogne (2).

ÉGLISE DE LAFFAUX

La plupart des historiens sont d'accord pour identifier le village de Laffaux (3) avec le lieu de *Latofao*, où se livra la bataille gagnée par Frédégonde sur Brunehaut, en 596 (4). On ne doit pas placer au même endroit la défaite de Pépin d'Héristal par Ébroïn, en 680, car les noms de *Lufao*, de *Locofao* et de *Lucofao*, qui servent à désigner cette bataille dans différents textes (5), ne représentent pas la forme primitive de Laffaux, suivant les règles de l'étymologie. Le service du culte était célébré dans la paroisse dès le XI^e siècle, car l'évêque Thibault de Pierrefonds, mort en 1080, donna dix sous de rente aux chanoines de la cathédrale sur les autels de Saint-Germain-lez-Compiègne, de Longueval et de Laffaux pour les dédommager de la donation de l'église de Binson au prieuré de Coincy (6). Enguerrand de Coucy, évêque de Laon, qui mourut en 1104, légua le tiers des revenus de l'église aux chanoines de la cathédrale de Soissons, dont il avait été le confrère (7). Il faut en conclure que l'église actuelle, dont la construction n'est pas antérieure au second quart du XII^e siècle, s'élève sur l'emplacement d'un édifice plus ancien. Une bulle du pape Eugène III, datée de 1147, nous apprend que l'abbaye de Notre-Dame de Soissons possédait des terres à Laffaux (8), et le nom du village se trouve cité, en 1193, dans la chronique de Nogent (9).

L'église Notre-Dame de Laffaux (10), bâtie sur une colline très escarpée, n'est pas régulièrement orientée (11). Son plan comprend une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur en hémicycle (12). Dans son état primitif, l'édifice, dépourvu de croisillons, présentait les mêmes dispositions que l'église de Berzy-le-Sec, près de Soissons (13). La nef, bâtie dans les premières années du règne de Louis VII et recouverte d'un simple plafond, renferme quatre

(1) *L'architecture romane et de transition dans la région picarde*, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 236 et 237.

(3) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vailly.

(4) *Chronique de Frédégaire*, dans les *Historiens de la France*, t. II, p. 420.

(5) *Historiens de la France*, t. II, p. 451, 570 et 653.

(6) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 350.

(7) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

(8) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, p. 438.

(9) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, p. 291.

(10) Bibliographie. Notice par M. PRIoux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVIII, p. 38.

(11) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 27^m,40; long. de la nef, 18^m,90; long. du transept, 17^m,50; larg. totale, 12 mètres; larg. de la nef, 5^m,45; larg. des bas côtés, 2^m,25; larg. du transept, 5^m,70; larg. du chœur, 4^m,15; haut. de la nef, 10^m,90; haut. du transept, 9^m,25; haut. du chœur, 7^m,80.

(12) Cf. pl. XXX, fig. 1.

(13) Cf. pl. XX, fig. 1.

travées : ses grands arcs en tiers-point sont formés de deux rangs de claveaux (1). Les piliers se composent d'un massif rectangulaire flanqué de deux pilastres sur les faces latérales, comme à Chelles (Oise), à Courmelles, à Latilly, à Saconin, à Sergy et à Vauxrezis (Aisne). A la hauteur de l'imposte, un taillloir garni d'un listel, d'une gorge et d'une baguette contourne les piles. M. Fleury a commis une erreur en prétendant que ces supports appartenaient à un monument religieux plus ancien (2), car la nef porte l'empreinte d'un style très homogène.

De chaque côté de la nef s'ouvrent quatre fenêtres en plein cintre qui ne coïncident pas avec l'axe des piles ou des travées. Ce défaut de symétrie, déjà signalé à Oulchy-le-Château (Aisne), est difficile à expliquer, car les baies doivent être attribuées à la même date que les arcades. Une tribune, surmontée d'une fenêtre, se trouve adossée au mur de la façade, comme à Autheuil en Valois (Oise). Les trois grands arcs en plein cintre qui la soutiennent retombent sur des pilastres à retraits successifs couronnés d'une baguette, d'une gorge et d'un rang de perles. Il est permis de supposer que cette tribune était réservée à la famille du seigneur qui avait contribué à la fondation de l'église. L'escalier d'accès, adossé à la façade, s'appuie sur un arc de décharge et commence dans le bas côté sud.

Les collatéraux, recouverts d'un simple lambris et éclairés par des petites fenêtres en plein cintre, se sont conservés intacts depuis le XII^e siècle. Deux portes latérales s'ouvrent dans le mur extérieur : leur archivolte cintrée repose sur des pieds-droits. Le bas côté nord renferme une cuve baptismale, sculptée vers le milieu du XII^e siècle et soutenue par une grosse colonne flanquée de quatre colonnettes (3), comme les fonts des églises de Lesquielles-Saint-Germain, de Novion-le-Vineux, d'Urcel, de Vermand (Aisne) et de Saint-Just en Chaussée (Oise). On peut encore signaler à Morsain et à Montigny-Lengrain, près de Vic-sur-Aisne, deux cuves du même genre qui remontent au XIII^e siècle. A Laffaux, les bords de la cuve se trouvent garnis d'un entrelacs en forme de chaîne, et l'ornementation des chapiteaux se compose de feuilles mal dégrossies. Les fûts des colonnes sont décorés de pédoncules, et les bases, rehaussées de griffes, sont revêtues d'un large tore aplati, d'une gorge et d'une baguette.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la travée droite du chœur, qui devait être encadrée par un arc en tiers-point garni de moulures et soutenu par six colonnes engagées ; mais, à la suite d'un tassement, ce doubleau fut remplacé par un arc en plein cintre moderne. La voûte d'ogives qui s'élève sur cette partie de l'église remonte au second quart du XII^e siècle (4). Ses nervures, ornées de trois boudins (5), s'appuient sur des colonnettes : la voûte affecte une forme très bombée, comme à Berzy-le-Sec, à Dhuizel, à Saconin (Aisne) et à Noël-Saint-Martin (Oise). Deux formerets en tiers-point, ornés d'un gros tore, sont appliqués sous les compartiments de remplissage.

Les colonnes engagées dans les piles d'angle sont couronnées par des chapiteaux très curieux (6). A droite, un cavalier éperonne son cheval en sonnant de l'olifant, un monstre dévore des tiges d'acanthé, et deux personnages tiennent dans leurs mains des instruments de travail. A gauche, un diable aux pieds fourchus saisit une femme qui porte une besace, symbole de l'avarice : le démon veut l'entraîner dans l'enfer, figuré par une large gueule de dragon aux dents pointues. D'autres chapiteaux représentent deux monstres qui dévorent la tête d'un enfant,

(1) Cf. pl. XXXI.

(2) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 130.

(3) Cf. pl. XXX, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 3, et pl. XXXI.

(5) Cf. pl. XXX, fig. 4.

(6) *Ibid.*, fig. 8, 9 et 10.

un homme qui dompte un animal fantastique, et de grands oiseaux affrontés. Enfin, on distingue sur quelques corbeilles des bouquets d'acanthé et des feuilles de vigne encadrées par de grosses tiges. Le profil des tailloirs se compose d'un listel perlé, d'un cavet et d'une baguette : les bases, flanquées de petites griffes, sont revêtues d'une scotie entre deux tores.

Vers le commencement du XIII^e siècle, on défonça les deux murs latéraux de la travée droite du chœur pour établir un transept. Le croisillon nord, recouvert d'une voûte d'ogives à tore aminci, fut donc construit à cette époque, ainsi que l'escalier qui donne accès dans les combles ; mais les murs et les deux fenêtres ont subi des remaniements à l'époque moderne. L'arc brisé qui encadre ce bras du transept et les nervures de la voûte retombent sur des chapiteaux à crochets. Le croisillon sud était une œuvre du XIII^e siècle, comme l'indiquent plusieurs chapiteaux à crochets et le remplage de la baie percée du côté de l'orient : sa voûte d'ogives et les deux autres fenêtres furent refaites au XVI^e siècle. Rien ne prouve que le transept était flanqué de deux absidioles, comme M. Fleury l'a prétendu (1). D'ailleurs, l'ancien contrefort engagé dans le mur intérieur du croisillon sud et le bandeau mouluré qui le contourne permettent d'affirmer que les bras du transept n'existaient pas au XII^e siècle. Il faut donc admettre que les croisillons furent ajoutés après coup, comme dans les églises d'Azy-Bonneil, de Dhuizel, de Marigny en Orxois et de Pernant (Aisne).

Au-dessus du chœur s'élève une voûte en cul-de-four renforcée par deux branches d'ogives, comme à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Bonnes, à Pernant, à Vauxrezis (Aisne) et à Chelles (Oise). Les nervures, soutenues par deux colonnettes, sont garnies de deux boudins séparés par des fleurons, des fruits d'arum, des feuillages et des petites têtes grimaçantes (2). C'est une décoration originale dont nous ne pouvons signaler aucun autre exemple dans le Soissonnais. L'arc triomphal, orné de trois tores et de fleurs en forme de clochettes (3), décrit une courbe en cintre brisé : ses claveaux s'appuient sur quatre colonnes engagées. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent autour de l'hémicycle.

Les chapiteaux du sanctuaire sont décorés de feuillages variés (4), mais l'un d'eux mérite une description détaillée. On y voit un lion furieux, à la crinière hérissée, qui menace un chevalier vêtu d'une longue robe (5). L'écu de ce guerrier est en amande, suivant la forme des boucliers du XII^e siècle, et sa main brandit une épée assez courte, tandis que son cheval richement harnaché se tient à ses côtés. Cette sculpture doit représenter le combat légendaire d'Enguerrand I^{er}, sire de Coucy, contre un lion dans la forêt de Prémontré (6). On sait qu'en 1223 Enguerrand III faisait sculpter une scène identique sur la porte du donjon de Coucy, séparé de l'église de Laffaux par une distance de quatre lieues. Cette tradition locale inspira d'autres artistes au XII^e siècle, car le même sujet se développe sur un chapiteau de l'église de Saconin (7), près de Soissons. Il faut faire remonter la construction du chœur à l'année 1140 environ, et non pas au commencement du XII^e siècle, suivant l'opinion de M. Fleury (8).

La façade, qui fut bâtie vers la même époque, se trouve dans un excellent état de conservation. Ses grandes assises, recouvertes d'une croûte jaunâtre, sont épaulées par de larges contreforts. Au centre s'ouvre un portail en plein cintre dont l'archivolte est garnie de trois boudins, de deux

(1) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 130.

(2) Cf. pl. XXX, fig. 7.

(3) *Ibid.*, fig. 5 et 6.

(4) *Ibid.*, fig. 12 et 13.

(5) *Ibid.*, fig. 11.

(6) Enguerrand I^{er} mourut en 1115.

(7) Cf. pl. XXXIX, fig. 8.

(8) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 130 et 134.

gorges et d'un double rang de trous cubiques (1). Ce dernier motif, qui encadre les claveaux des baies dans les clochers de Béthisy-Saint-Martin (Oise) et de Vauxrezis (Aisne), ne fut pas reproduit par les sculpteurs avant le second quart du XII^e siècle. Le tympan monolithe s'appuie sur deux consoles moulurées, et les quatre colonnes du portail sont couronnées par des chapiteaux à feuilles d'eau. On distingue sur la dernière assise des jambages un petit arbre avec ses branches et des palmettes reliées par des tiges (2). Le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'une baguette et d'une petite doucine : les bases sont revêtues d'une scotie entre deux tores.

La fenêtre supérieure, qui repose sur un bandeau finement découpé, est encadrée par deux colonnettes et par des trous carrés. Son archivolt en plein cintre présente un boudin, deux rangs de trous cubiques et un cordon mouluré. Les chapiteaux, les tailloirs et les bases des colonnes sont revêtus des mêmes ornements que dans le portail, et le pignon s'est conservé intact. Au dehors, le cordon qui relie toutes les baies de la nef en contournant leur archivolt se compose d'un biseau, d'un listel et d'une baguette. La corniche, décorée de trous cubiques, est soutenue par des modillons garnis de billettes et de figures grimaçantes. Les fenêtres des collatéraux sont encadrées par une moulure à double biseau, et les motifs appliqués sur les corbeaux se composent de croix, de losanges ou de têtes d'animaux (3). La porte en plein cintre qui s'ouvre dans le bas côté nord est bouchée depuis longtemps, et celle du sud fut remaniée à l'époque moderne. Le croisillon nord, dont les baies sont complètement neuves, conserve une cage d'escalier du XIII^e siècle. Du côté sud, le transept, épaulé par des contreforts du XVI^e siècle, présente une baie à remplage flamboyant et une fenêtre en tiers-point de la même époque. Dans le mur de l'est, on voit une baie du XIII^e siècle divisée par deux arcs triflés et par un oculus à quatre lobes.

L'abside en hémicycle, bâtie vers 1140, se fait remarquer par l'élégance de son style (4). Ses contreforts, qui correspondent à la retombée des nervures du chœur, se composent d'un massif saillant surmonté de trois longues colonnettes, comme à Chelles (Oise), à Bruyères et à Trucy (Aisne). Les chapiteaux supérieurs, garnis de feuilles de vigne et de feuilles d'acanthé, supportent un glacis qui forme un ressaut dans sa partie centrale, et les bases, rehaussées de griffes, présentent deux tores réunis par une gorge. Un bandeau saillant, revêtu d'un biseau, d'un listel et d'une baguette, contourne le chevet sous les trois fenêtres en plein cintre. Chacune de ces baies est encadrée par deux colonnettes et par un rang d'étoiles appliqué sur les pieds-droits. Un gros boudin se détache sur leurs claveaux entre deux cordons d'étoiles, mais autour de la fenêtre centrale un rinceau de feuillages accompagne l'archivolt avant de s'accrocher aux contreforts : on aperçoit une tête grimaçante à la clef de chaque baie.

La décoration des chapiteaux se compose de dragons ailés, de petits oiseaux superposés, de monstres affrontés et de feuillages délicats. Un sujet fort bien traité représente un moissonneur qui coupe des gerbes avec une faucille (5). Les tailloirs sont ornés d'un tore et d'un listel, et les bases sont semblables à celles des colonnes appliquées sur les contreforts. Au sommet du mur, des modillons rehaussés de billettes et de masques grimaçants soutiennent la corniche garnie de fines moulures. Les dalles de pierre qui recouvraient le chœur au XII^e siècle, comme à Berzy-le-Sec et à Pernant (Aisne), ont été remplacées par une toiture en charpente à l'époque moderne.

(1) Cf. pl. XXX, fig. 14.

(2) *Ibid.*, fig. 15 et 16.

(3) Cf. pl. XXXII, fig. 2 à 7.

(4) *Ibid.*, fig. 1.

(5) *Ibid.*, fig. 10 à 13.

Le clocher central, qui devait être terminé vers 1145, est dépourvu de contreforts. Le premier étage, enfoui sous les combles et bâti sur un plan rectangulaire, renferme au nord et au sud deux baies en plein cintre (1). Leur archivolt, ornée d'une gorge entre deux boudins, s'appuie sur deux colonnettes dont les chapiteaux sont garnis de feuilles d'eau. Sur les deux autres faces, un grand arc de décharge en cintre légèrement brisé se trouve engagé dans la maçonnerie pour reporter le poids de la tour sur les piles du transept, comme à Berzy-le-Sec (Aisne) et à Glaignes (Oise). A la hauteur du second étage, le clocher est ajouré sur trois côtés par deux baies en plein cintre qui reposent sur un bandeau décoré d'un listel et d'une baguette (2). Une seule ouverture de la même forme, dépourvue de colonnettes et de moulures, est percée dans le mur occidental, comme à Vauxrezis, près de Soissons.

Les autres baies sont encadrées par six colonnettes, mais le fût qui occupe le milieu de la pile centrale soutient la retombée des deux voussures. Trois boudins reliés par des gorges et un cordon saillant, revêtu d'un filet, d'un cavet et d'une baguette ou d'une moulure à double biseau, se détachent sur l'archivolte. Les chapiteaux sont couverts de larges feuilles, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un petit tore réunis par un cavet : on distingue sur les bases une scotie entre deux tores. A chaque angle de la tour deux colonnettes superposées viennent adoucir la sécheresse des arêtes, suivant une disposition très fréquente au XII^e siècle dans le Soissonnais, notamment à Berzy-le-Sec, à Oulchy-la-Ville, à Pernant et à Vauxrezis (Aisne). La corniche, rehaussée de moulures, s'appuie sur des modillons qui sont garnis de damiers ou de masques grotesques, et les pignons du toit en bâtière s'élèvent au-dessus d'un large glacis. Ce curieux clocher, sillonné de nombreuses lézardes, est menacé d'une ruine prochaine.

L'église de Lafaux, dont la valeur archéologique est incontestable, mériterait d'être classée au nombre des monuments historiques. Bâtie d'un seul jet pendant le second quart du XII^e siècle, elle doit être considérée comme l'un des meilleurs types de l'architecture religieuse dans le Soissonnais avant l'épanouissement de l'art gothique.

ÉGLISE DE LARGNY

Si l'époque de la fondation du village de Largny (3) est incertaine, on sait du moins que les premiers habitants vinrent se grouper autour d'un château bâti près de l'église par les comtes de Crépy. L'historien Carlier rapporte qu'une maladrerie avait été fondée en ce lieu dès le commencement du XII^e siècle (4). En 1118, Adèle de Vermandois céda aux religieux de Saint-Arnould de Crépy ses terres de Feigneux, de Vez et de Largny en fondant un service dans leur église pour

(1) La hauteur du clocher est de 25^m,25, et la cage mesure à l'intérieur 5^m,35 sur 4^m,15.

(2) Cf. pl. XXXII, fig. 1.

(3) Aisne, arr. de Soissons, canton de Villers-Cotterets.

(4) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 166.

le repos de l'âme d'Hugues le Grand (1). Cette donation est bien postérieure à la mort de son mari, qui fut tué pendant la première croisade en 1102. On peut donc affirmer que les seigneurs de Crépy conservèrent des biens à Largny depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du XII^e siècle, car la comtesse Éléonore gratifia les moines de Longpont d'une rente sur le moulin par une charte datée de 1194 (2).

Le fief de Largny comprenait l'église, le château, les terres labourables, le four, le moulin et l'étang. Il est donc probable que l'un des ancêtres d'Hugues le Grand s'était emparé des revenus de l'autel. Sous le règne de Louis VI, un chevalier nommé Bernier se trouvait investi du fief de Largny; mais après la mort de son fils il forma le projet de céder le domaine et l'église à l'abbaye de Saint-Martin des Champs de Paris. Adèle de Vermandois y consentit par une charte qui porte la date de 1120 (3). Trois ans plus tard, Lisiard, évêque de Soissons, confirma cette donation (4), et le pape Eugène III imita son exemple en 1147 (5). Grâce aux ressources du monastère, l'église de Largny fut rebâtie vers le second quart du XII^e siècle, car la date de sa construction ne saurait être antérieure à l'année 1130. Au moyen âge, la paroisse dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Coyolles. Le droit de présentation à la cure fut réservé successivement à l'abbé de Saint-Martin des Champs et à l'évêque de Soissons (6).

L'église, dédiée à saint Denis, comprend une nef, deux bas côtés, un clocher latéral, un transept et un chœur en hémicycle (7). La ressemblance du chevet avec le sanctuaire de l'église de Vaumoise, près de Crépy, pourrait faire supposer que le transept était flanqué de deux absidioles; mais il vaut mieux admettre que les croisillons furent ajoutés après coup au XIII^e siècle. La nef renferme quatre travées, et le plafond de bois qui la recouvre fut refait au XVI^e siècle, comme l'indiquent les têtes de monstres sculptées à l'extrémité des entrails. Ses arcs en tiers-point à profil carré retombent sur des piles cruciformes et sur des tailloirs ornés d'un listel, d'une baguette et d'un biseau.

Les pilastres engagés dans les murs de la nef se prolongent jusqu'au niveau des fenêtres pour servir de point d'appui à des arcs brisés appliqués contre le mur comme des formerets. C'est une disposition exceptionnelle dont nous ne pouvons signaler aucun autre exemple. Une baie en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque travée au-dessus d'un bandeau mouluré. Cette nef porte l'empreinte du style en usage vers la fin du règne de Louis le Gros; mais au XIII^e siècle, on établit un clocher à l'angle du transept et du bas côté sud. Les piles de la dernière travée méridionale, reliées par un arc en plein cintre, furent englobées à la même époque dans un épais massif de maçonnerie pour soutenir le poids du clocher. A l'ouest, la nef est éclairée par une fenêtre en plein cintre : on voit au-dessus de la porte un curieux retable du XV^e siècle représentant le Christ et les apôtres.

Les bas côtés, surmontés d'un simple lambris, furent rebâti à l'époque moderne, et les pilastres engagés dans les piliers de la nef vis-à-vis des collatéraux forment le soubassement des contreforts qui se terminent sous la corniche. L'église de Ressons-le-Long, près de Vic-sur-Aisne, offre une disposition identique à l'intérieur de la nef. La quatrième travée du bas côté sud,

(1) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 424.

(2) Dom MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. I, col. 1009.

(3) Bibl. nat., latin 10977, fol. 87 v^o.

(4) *Ibid.*, fol. 83 v^o.

(5) MARRIER, *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, preuves, p. 181.

(6) Bibliographie : Notice par M. de LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XII, p. 185.

(7) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 24^m,50; long. de la nef, 10^m,60; long. du transept, 11^m,40; larg. totale, 13^m,20; larg. de la nef, 5^m,10; larg. du chœur, 4^m,60.

éclairée par une fenêtre en tiers-point, fut reconstruite au XIII^e siècle. Sa voûte d'ogives à tore aminci, dont il reste encore quelques amorces, se trouve au-dessous du clocher et retombait sur des colonnettes soutenues par des chapiteaux à crochets.

A l'entrée du transept, un grand arc en tiers-point, garni de trois boudins et soutenu par quatre colonnettes, encadre une voûte d'ogives rehaussée d'une arête entre deux tores. Cette partie de l'église doit être attribuée à la même date que la nef. Les colonnettes engagées dans les piles d'angle ont conservé des chapiteaux décorés de feuilles d'acanthé. Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un biseau reliés par une baguette, et les bases sont dissimulées sous des boiseries modernes. Au XVI^e siècle, le croisillon nord fut reconstruit : on y remarque une voûte d'ogives à clef pendante, deux fenêtres divisées par des meneaux et des chapiteaux dont le style indique l'époque de la Renaissance. Le croisillon sud, bâti au XIII^e siècle, est éclairé par deux baies en tiers-point : ses ogives sont ornées d'une arête entre deux tores.

Le chœur, construit vers 1140, est recouvert par deux branches d'ogives qui viennent retomber sur de longues colonnettes (1). Ces nervures, dont l'arête centrale est flanquée de deux boudins, soutiennent des compartiments de remplissage, au lieu de renforcer une voûte en cul-de-four, comme à Berzy-le-Sec (Aisne). L'arc triomphal, qui repose sur quatre colonnes engagées, décrit une courbe en cintre brisé et présente un large méplat encadré par deux boudins. La corbeille des chapiteaux est garnie de feuilles d'eau, et les tailloirs sont découpés suivant le même profil que dans le transept. A l'époque moderne, la fenêtre centrale fut agrandie; mais les deux baies latérales en plein cintre, surmontées d'un étroit oculus, sont encore intactes. Il est bien probable que l'architecte de l'église de Lagny entreprit également la construction de l'église de Vaumoise, située à une faible distance, car on rencontre des oculi au-dessus des fenêtres dans le chœur de ces deux édifices (2).

Bâtie par les mêmes ouvriers que la nef, la façade présente au centre un portail en plein cintre abrité sous un porche moderne. Au XII^e siècle, cette porte était amortie par un gâble massif, comme à Villers-Saint-Paul (Oise), à Vic-sur-Aisne et à Taillefontaine (Aisne). L'archivolte, revêtue de deux boudins, de deux gorges et d'un cordon mouluré, retombe sur quatre colonnettes et sur des chapiteaux garnis de feuilles d'acanthé. La baguette appliquée sur les tailloirs est encadrée par un listel et un biseau : les bases sont revêtues d'une scotie entre deux tores. Un linteau monolithe soutient le tympan du portail. Au-dessous du pignon, trois arcatures, ornées d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon d'étoiles, reposent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à feuilles d'eau. L'arcature centrale, qui encadre une fenêtre en plein cintre décrit une courbe un peu surbaissée, tandis que les deux autres affectent la forme d'un arc en lancette.

A l'extérieur, une moulure à double biseau entoure les fenêtres de la nef, et les modillons de la corniche sont complètement frustes. A l'ouest, une ancienne baie en plein cintre s'ouvre dans le bas côté nord; mais les autres fenêtres basses et la porte latérale percée au sud de l'église sont des œuvres modernes. Le transept est épaulé au nord par d'élégants contreforts du XVI^e siècle, et le remplage de ses fenêtres forme un dessin très répandu à l'époque de Henri II. Du côté sud, les fenêtres du XIII^e siècle qui éclairent le transept sont entourées d'un cordon de pointes de diamant. L'abside a conservé ses deux contreforts primitifs et deux baies en plein cintre du XII^e siècle, encadrés par un rang d'étoiles. Les oculi déjà signalés se font remarquer par l'étroitesse de leur ouverture découpée dans deux morceaux de pierre. En agrandissant la baie centrale

(1) Cf. pl. XXIX, fig. 12.

(2) Cf. pl. XLIII, fig. 2.

à l'époque moderne, on a fait disparaître le troisième oculus percé dans l'axe du chœur. La corniche de l'abside s'appuie sur des masques grimaçants qui alternent avec des modillons frustes.

Il est probable que le clocher primitif s'élevait sur le transept au XII^e siècle; mais vers la fin du règne de Philippe-Auguste on le remplaça par une tour latérale bâtie sur la dernière travée du bas côté sud. Au premier étage, ce clocher est ajouré par des baies en tiers-point rehaussées de pointes de diamant. Les hautes baies géminées de l'étage supérieur sont flanquées de minces colonnettes. Leur archivolte en tiers-point, ornée de tores et de violettes, encadre un quatre-feuilles et retombe sur des chapiteaux à crochets. Les pignons du toit en bâtière renferment des baies du même style. A chaque angle de la tour, une longue colonnette s'élève jusqu'au-dessous de la corniche décorée de larges crochets.

ÉGLISE DE LATILLY

Au moyen âge, la paroisse de Latilly (1) dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château. L'église du village, dédiée à saint Laurent, appartenait aux moines de Saint-Jean des Vignes dès le commencement du XII^e siècle, car l'évêque Lisiard leur en confirma la propriété en 1110 (2). Cette mention ne peut s'appliquer qu'à un édifice antérieur à l'église actuelle, bâtie vers la fin du règne de Louis VI. Dans la suite, l'autel de Latilly fut donné à l'archidiacre Ébalus; mais un chevalier, nommé Robert Le Meunier, s'empara des revenus de ce bénéfice. Grâce à l'évêque Josselin, l'abbaye de Saint-Jean des Vignes put rentrer en possession de l'église en 1139, et le pape Innocent II reconnut la validité de cette restitution la même année (3). Les religieux recouvrèrent une partie de la dîme en 1145, et l'église se trouve encore citée dans une bulle d'Adrien IV, datée de 1156 (4). L'abbé de Saint-Jean conserva toujours le droit de présenter à la cure, qui fut gratifiée d'une donation de terres, en 1217, par un chevalier nommé Renard (5). Vers 1240, le curé Raoul fonda dans l'église une chapellenie dont le titulaire devait desservir l'annexe de Nanteuil-sur-Ourcq (6). Pierre de Latilly, qui devint évêque de Châlons au XIV^e siècle, était né dans le village.

L'église comprend une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur carré (7). Dans son état primitif, le sanctuaire devait s'arrondir en hémicycle, et le plan de l'édifice était conforme à celui de l'église de Bonnes (Aisne). La nef, recouverte d'un plafond, renferme quatre travées : sa construction peut remonter à l'année 1135 environ. Ses grands arcs en tiers-

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 28.

(3) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, chartes n^{os} 7 et 8.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 37. — Arch. nat., L. 229.

(5) Bibl. nat., latin 11004, fol. 51.

(6) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. IV, p. 104.

(7) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 24^m,05; long. de la nef, 13^m,65; long. du transept, 15^m,25; larg. totale, 12^m,30; larg. de la nef, 5^m,45; haut. de la voûte du transept, 8^m,10.

point, formés d'un double rang de claveaux, s'appuient sur des massifs rectangulaires flanqués de deux pilastres (1), comme dans les églises de Chelles (Oise), de Cierges, de Courmelles, de Laffaux, de Saconin et de Sergy (Aisne). Les tailloirs, qui reçoivent la retombée des arcades, sont ornés d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Six fenêtres en plein cintre, bouchées à l'époque moderne, s'ouvraient dans l'axe des piles, suivant une disposition déjà signalée à Pernant (Aisne), à Béthisy-Saint-Martin et à Orrouy (Oise). On aperçoit une baie du même genre au-dessus de la porte principale (2). Les bas côtés, dépourvus de voûtes et reconstruits sans aucun art, ne méritent pas d'attirer l'attention.

Au centre du transept s'élève une croisée d'ogives, encadrée par un grand arc en tiers-point à double ressaut, qui s'appuie sur deux colonnes et sur deux petits fûts. Les nervures de la voûte, ornées d'un méplat entre deux boudins, sont soutenues par quatre colonnettes engagées. On distingue sur les chapiteaux deux oiseaux qui ressemblent à des chouettes, des fruits d'arum, des palmettes et des feuilles d'eau (3). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet, et les bases étaient revêtues d'une gorge entre deux tores. Cette partie de l'église fut achevée pendant le second quart du XII^e siècle, mais au XIII^e siècle les croisillons furent rebâtis. Leurs voûtes d'ogives à tore aminci et leurs formerets en lancettes retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Des baies en tiers-point éclairent les bras du transept, et des arcatures de la même forme décorent les murs de fond.

Le chœur, encadré par un arc moderne, est une œuvre du XIII^e siècle. La voûte d'ogives qui le recouvre est soutenue par des faisceaux de colonnettes surmontées de chapiteaux à crochets. Dans ces dernières années, les meneaux de la grande fenêtre du chevet furent retailés, mais le remplage gothique des baies latérales est encore intact. La façade a conservé ses anciens contreforts et ses baies primitives. A l'époque moderne, on a mutilé le portail en plein cintre, dont l'archivolte retombait sur un bandeau de feuillages : la fenêtre supérieure est entourée de pointes de diamant. Les murs de la nef sont cachés sous les combles, et l'élévation latérale ne présente aucun intérêt. Des petites fleurs épanouies et un cordon mouluré accompagnent les baies du transept et du chœur.

Le clocher central, bâti vers 1135, se compose d'un seul étage rectangulaire qui repose sur quatre arcs de décharge en tiers-point (4). Deux baies en plein cintre, flanquées de deux colonnettes et entourées d'une moulure à double biseau, s'ouvrent sur chaque face du clocher (5). Leur archivolte encadre deux arcades secondaires de la même forme qui s'appuient sur une colonnette isolée et sur deux fûts engagés dans les pieds-droits. Les clochers de Glaignes, d'Orrouy (Oise), de Chavigny, de Coucy-la-Ville et de Monthiers (Aisne) présentent des dispositions identiques. A chaque angle de la tour, deux colonnettes superposées adoucissent la sécheresse des arêtes. La décoration des chapiteaux se compose de godrons, de volutes ou de feuilles d'eau : les tailloirs sont ornés d'un listel et d'une doucine séparés par une baguette : on remarque sur les bases une scotie entre deux tores. Les masques grimaçants qui soutiennent la corniche alternent avec des modillons frustes. Il est curieux de faire observer que les pignons du toit en bâtière s'élèvent au-dessus des croisillons, au lieu d'être tournés du côté de la façade et de l'abside.

(1) Cf. pl. XXXIII, fig. 1.

(2) Le dallage de la nef renferme la tombe de Nicolas Chéron, receveur de la seigneurie d'Armentières, mort en 1669.

(3) Cf. pl. XXXIII, fig. 2 et 3.

(4) La hauteur du clocher est de 20^m,45, et la cage mesure 4^m,38 sur 3^m,95 à l'intérieur.

(5) Cf. pl. XXXIII, fig. 4.

ÉGLISE DE MAREUIL-LE-PORT

Au moyen âge, la paroisse de Mareuil-le-Port (1) dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Châtillon-sur-Marne. L'église, dédiée à saint Remi, appartenait aux moines de Saint-Jean des Vignes, dès l'année 1100, comme l'indique une charte de l'évêque Hugues de Pierrefonds (2). L'abbé présentait le titulaire de la cure, dont les religieux se firent confirmer la propriété par l'évêque Lisiard, en 1110 (3), par le pape Innocent III, en 1139 (4), et par le pape Adrien IV, en 1156 (5). On rencontre également une mention du village dans une charte de Gaucher de Châtillon, datée de 1146 (6).

L'église, reconstruite au XIII^e siècle et dans le premier tiers du XVI^e siècle, a conservé son clocher roman qui s'élève sur le carré du transept. La nef, recouverte d'une simple charpente, est une œuvre du XIII^e siècle. Ses grands arcs en tiers-point, garnis d'un large méplat entre deux boudins, retombent sur des piles massives. Le transept, divisé en deux travées, est recouvert de six voûtes d'ogives du XVI^e siècle : les anciens supports du clocher doivent être noyés dans les quatre grosses piles cylindriques qui encadrent la croisée de l'église. Le remplage des fenêtres porte l'empreinte du style de la Renaissance, et le chœur polygonal, surmonté de voûtes d'ogives, appartient à la même époque. Ses larges baies renferment de beaux vitraux du XVI^e siècle qui représentent différentes scènes de la vie du Christ. L'histoire d'Adam et d'Ève est peinte sur un vitrail du transept : Nicolas Prudhomme, abbé de Saint-Jean des Vignes de 1516 à 1541, fut le donateur d'une autre verrière. Le portail en tiers-point, encadré par trois gros boudins qui se continuent sur les montants, est une œuvre du XIII^e siècle.

Il est probable que l'abbaye de Saint-Jean avait fait bâtir une église à Mareuil, peu de temps après avoir pris possession de la cure au commencement du XII^e siècle, car le clocher doit remonter à une date voisine de l'année 1110, si l'on en juge par sa ressemblance avec la tour du porche de Morienvall (7). Son premier étage, enfoui sous les combles et bâti sur plan carré (8), présente sur chaque face deux baies en plein cintre (9). Les doubles claveaux des archivoltes correspondent aux ressauts des pieds-droits : une moulure en biseau contourne le clocher à la hauteur de l'imposte. La tour est épaulée par des contreforts d'angle et par d'autres contreforts engagés dans le trumeau qui sépare les baies, suivant une disposition exceptionnelle.

Au second étage, huit baies en plein cintre, encadrées par deux colonnettes et dépourvues de

(1) Marne, arr. d'Épernay, canton de Dormans.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 32.

(3) *Ibid.*, fol. 25 v^o et 28.

(4) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n^o 7.

(5) Arch. nat., L. 229.

(6) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, preuves, p. 25.

(7) Cf. pl. VIII, fig. 1.

(8) La cage du clocher mesure 4^m, 17 sur chacune de ses faces à l'intérieur.

(9) Cf. pl. XLVII.

moulures, sont divisées par deux petites arcades de la même forme, qui retombent sur deux fûts monolithes et sur une colonnette isolée. Les chapiteaux sont presque tous frustes, et les feuilles d'eau appliquées sur quelques corbeilles manquent complètement de relief. D'ailleurs, la pierre meulière employée par le constructeur offrait une surface rugueuse difficile à sculpter. Les bases, munies de griffes, sont rehaussées d'un gros tore, et l'arête des tailloirs est simplement abattue. On remarque quatre colonnettes engagées dans les angles de la tour, et la corniche en biseau s'appuie sur des modillons plats. Au XVI^e siècle, l'ancien toit en bâtière du clocher fut remplacé par une grande flèche en charpente, dont les quatre clochetons se terminent par des épis de plomb très élégants. Cette flèche repose sur quatre poutres jetées en travers des angles de la tour : son poids est vraiment dangereux pour le clocher qui la supporte.

ÉGLISE DE MARIZY-SAINTE-GENEVIÈVE

Les paroisses de Marizy-Sainte-Geneviève (1) et de Marizy-Saint-Mard tirent leur nom des marais de la vallée de l'Ourcq. Au IX^e siècle, ces deux villages appartenaient à l'abbaye de Saint-Médard, car une bulle du pape Eugène II, datée de l'année 824, en fait mention (2). Les deux Marizy furent encore confirmés à ce monastère, en 871, dans un diplôme de Charles le Chauve et dans un acte du concile de Douzy (3). Louis le Bègue imita l'exemple de son père, en 879 (4); mais à cette époque Marizy-Sainte-Geneviève n'appartenait déjà plus aux moines de Saint-Médard. Un seigneur, nommé Hemogaldus, avait usurpé ce domaine; et quand les Normands mirent le siège devant Paris, en 845 et en 856, il offrit aux clercs qui avaient emporté le corps de sainte Geneviève un asile dans son château (5).

Après le départ des pirates, les reliques de sainte Geneviève revinrent à Paris; mais elles séjournèrent encore à Marizy de 884 à 890, pendant une nouvelle invasion des Normands (6). Enfin, le roi Eudes ramena le corps de la sainte dans l'antique abbaye. Hemogaldus avait cédé aux chanoines de Sainte-Geneviève de Paris la chapelle de son château et les terres environnantes. Theudon, seigneur de la Ferté-Milon, leur abandonna divers droits féodaux vers 1040 (7). Telle fut l'origine de la paroisse, qui dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchyle-Château (8).

Hilgot, évêque de Soissons, ancien chanoine de Sainte-Geneviève, gratifia les religieux de l'église de Marizy et de la chapelle Saint-Vaast à la Ferté-Milon, en 1085, moyennant une

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231 v^o.

(3) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136. — DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 432.

(4) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 549.

(5) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 194.

(6) *Acta Sanctorum*, janvier, t. I, p. 149.

(7) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j., n^o 1.

(8) NUSSE, *Notice historique sur Marizy-Sainte-Geneviève*, dans les *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, année 1874, p. 81.

rente annuelle de cinq sous (1). Cette donation leur fut confirmée en 1163 et en 1178 par le pape Alexandre III (2); mais un différend éclata, vers la même époque, entre le chapitre de la cathédrale de Soissons et l'abbaye de Sainte-Geneviève. En 1177, Guillaume, archevêque de Reims, choisi comme arbitre, décida que le droit de nomination aux cures de Marizy et de Saint-Vaast appartiendrait au monastère, à la charge de payer six sous de rente au chapitre de Soissons (3).

Au IX^e siècle, quand les reliques de sainte Geneviève avaient été transportées dans la chapelle du château d'Hemogaldus, le village ne possédait pas d'autre édifice religieux, mais la charte de l'évêque Hilgot constate l'existence d'une église paroissiale à Marizy dès le XI^e siècle. Il faut en conclure que l'église actuelle, dédiée successivement à saint Pierre et à saint Paul et à sainte Geneviève, s'élève sur les fondations d'un monument plus ancien, consacré en 1080, si l'on en croit l'historien Carlier (4). En effet, aucune de ses parties ne peut remonter à une époque antérieure au XII^e siècle. Cet édifice, qui devait renfermer des collatéraux dans son état primitif, comprend une nef et un chœur rectangulaire surmonté d'un clocher. Son plan présentait sans doute les mêmes dispositions que la chapelle du prieuré d'Authueil en Valois (Oise) et l'église de Saconin (Aisne).

La nef, rebâtie à l'époque moderne, n'offre aucun intérêt archéologique, mais le chœur porte l'empreinte du style en usage vers le commencement du règne de Louis le Jeune. Ses trois voûtes d'ogives, encadrées par des formerets en cintre brisé, sont garnies d'une arête entre deux boudins, et les deux doubleaux en tiers-point qui soutiennent le clocher se trouvent revêtus de cinq gros tores (5) : tous ces arcs retombent sur des colonnettes engagées. Audessous du clocher, les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau, de feuilles d'acanthé, de deux sirènes et d'un oiseau qui déploie ses ailes (6). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une large doucine : les bases à double tore sont rehaussées de griffes.

Le doubleau et les chapiteaux à crochets qui précèdent la dernière travée du chœur furent refaits au XIII^e siècle. A la même époque, on avait établi un bas côté sur le flanc nord du sanctuaire. Il est facile de reconnaître encore les amorces de ses voûtes d'ogives, et l'une de ses trois travées est à peu près intacte. Les fenêtres en plein cintre qui éclairaient le chœur au XII^e siècle ont subi des remaniements du côté nord. Au sud, deux baies primitives existent encore, et trois fenêtres en plein cintre, surmontées d'une rosace moderne, s'ouvrent au fond du chevet plat, comme à Authueil en Valois, à Bellefontaine, à Cauffry, à Canly, à Noël-Saint-Martin (Oise), à Saconin et à Vieils-Maisons (Aisne).

La façade est une œuvre moderne. A l'angle du mur méridional de la nef, on remarque une pierre garnie d'étoiles gravées en creux, qui doit provenir de l'église bâtie au XI^e siècle sur le même emplacement. L'abside présente au nord les débris du bas côté construit au XIII^e siècle, et deux fenêtres en plein cintre se sont conservées intactes sur l'autre face latérale. La corniche se compose d'une simple tablette soutenue par des modillons ornés de moulures, de billettes ou de têtes grimaçantes. A l'est, le chevet plat, épaulé par de larges contreforts d'angle, présente trois fenêtres en plein cintre dépourvues de décoration (7). La baie du pignon

(1) Arch. nat., K. 20, n° 6.

(2) Bibl. Sainte-Geneviève, *Cartulaire de l'abbaye*, p. 7 et 23.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j., n° 12. — Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCLXXXI, chartes n° 7 et 8.

(4) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 195.

(5) Cf. pl. XXXIII, fig. 10 et 11.

(6) *Ibid.*, fig. 12 et 13.

(7) *Ibid.*, fig. 5.

s'ouvre au-dessus d'un oculus moderne, et son archivolt est taillée dans un seul morceau de pierre.

Le clocher, qui s'élève sur la première travée du chœur, comme à Berzy-le-Sec, à Breny et à Saconin (Aisne), fut bâti vers 1140 (1). Au nord et au sud, deux baies soutenues par quatre colonnettes éclairent le premier étage. Leur archivolt en tiers-point est rehaussée d'un boudin, d'une gorge et d'une moulure à double biseau. Les feuilles d'eau appliquées sur les chapiteaux se recourbent en volutes : les tailloirs sont décorés d'un listel et d'une doucine. On distingue sur les bases une scotie entre deux tores. A la hauteur du second étage, chaque face de la tour est ajourée par deux baies en tiers-point qui s'ouvrent entre quatre colonnettes (2). Les moulures des archivoltes se composent de deux boudins, d'un cavet, d'une gorge et d'un cordon de pointes de diamant. Une série de volutes, disposées en sens contraire, se détachent au fond de la gorge, comme dans les clochers de Ciry et de Neuilly-Saint-Front (Aisne). Les chapiteaux, ornés de feuilles d'eau recourbées, sont reliés par un bandeau de feuillages qui contourne le clocher. Du côté de l'est, on aperçoit sur le bandeau deux oiseaux qui se poursuivent (3). La décoration des tailloirs et des bases ressemble à celle de l'étage inférieur.

A chaque angle de la tour, l'architecte a ménagé un retrait qui renferme deux colonnettes superposées, suivant une habitude très répandue dans le Soissonnais au XII^e siècle. Les modillons de la corniche sont garnis de billettes ou de masques grimaçants. Deux baies en tiers-point, encadrées par quatre colonnettes, s'ouvrent dans les pignons du toit en bâtière. Leurs claveaux, rehaussés de deux tores, de deux gorges et de pointes de diamant, s'appuient sur des chapiteaux revêtus de feuilles étroites et mal dégrossies. Les assises commencent à s'effriter, mais les dispositions de la tour peuvent servir à prouver que l'arc brisé apparut dans les baies des clochers vers le second quart du XII^e siècle, et que l'usage des toits en bâtière était déjà très répandu à la même époque.

ÉGLISE DE MAROLLES

Au moyen âge, la paroisse de Marolles (4) dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Coyolles. Le nom du village se trouve mentionné dès le XII^e siècle dans l'obituaire de la cathédrale de Soissons, car l'évêque Josselin, mort en 1152, avait donné au chapitre l'église de Marolles (5). Son successeur, Ancoul de Pierrefonds, gratifia les chanoines de la dime de la paroisse restituée par Adam de la Ferté-Milon, et Thibauld de Marolles, doyen du chapitre vers le milieu du XV^e siècle, légua à ses confrères une grange et tous les biens qu'il possédait en ce

(1) La hauteur du clocher est de 21^m,80, et la cage mesure 4^m,85 sur 4^m,15 à l'intérieur.

(2) Cf. pl. XXXIII, fig. 5.

(3) *Ibid.*, fig. 6 à 9.

(4) Oise, arr. de Senlis, canton de Betz.

(5) B.bl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

lieu (1). Le chapitre de la cathédrale conserva donc le droit de présenter à la cure jusqu'à la Révolution (2).

L'église, dédiée à sainte Geneviève et remaniée au XVI^e siècle, comprend une nef, deux bas côtés, un clocher latéral, un transept et un chœur polygonal. Dans son état primitif, cet édifice, terminé par une abside en hémicycle, devait être dépourvu de transept, comme les églises de Dhuizel et de Pernant (Aisne). La nef, recouverte d'un plafond et divisée en quatre travées, fut construite vers le milieu du règne de Louis le Gros. Ses grands arcs en tiers-point retombent sur des piles massives et sur des tailloirs ornés de moulures ou de petits zigzags. Toutes les fenêtres en plein cintre, bouchées à l'époque moderne, sont encore intactes. Au sud, les piliers de la nef furent retaillés au XVI^e siècle, quand on amorça des voûtes d'ogives dans le bas côté méridional, dont les fenêtres portent l'empreinte du style de la Renaissance.

Le bas côté nord, surmonté d'un lambris, a conservé sous le clocher une voûte en berceau brisé encadrée par des doubleaux en tiers-point, une fenêtre et des arcatures en plein cintre; mais ses autres baies ont été remaniées. Cette partie de l'église, construite vers 1130, remonte à la même date que le carré du transept, où s'élève une croisée d'ogives revêtue d'un gros boudin entre deux tores (3). La clef de voûte monte beaucoup plus haut que le sommet des doubleaux. Il en résulte que les compartiments de remplissage sont très inclinés, suivant une disposition souvent adoptée par les architectes dans la première moitié du XII^e siècle. D'ailleurs, cette curieuse voûte est appareillée avec beaucoup d'inexpérience.

L'arc qui fait communiquer la nef avec le transept décrit une courbe en cintre légèrement brisé : ses claveaux, ornés de cinq gros tores, retombent sur dix colonnettes engagées. Les chapiteaux qui portent l'empreinte d'un style très barbare sont décorés de godrons, de palmettes, de feuilles d'eau et de feuilles de fougère. Des petits personnages complètement nus, sculptés avec la plus grande maladresse, se détachent sur trois corbeilles (4). Le profil des tailloirs se compose d'un méplat et d'une doucine reliés par une baguette. Le croisillon nord présente un arc d'encadrement, une voûte d'ogives à tore aminci, et des chapiteaux à crochets du XIII^e siècle; mais ses fenêtres furent remaniées au XVI^e siècle, quand on prit le parti de rebâtir le croisillon sud, dont la voûte est renforcée par des liernes et des tiercerons. Le chœur est une œuvre de la même époque, comme l'indiquent le profil de ses voûtes et le remplage flamboyant des fenêtres qui s'ouvrent dans les pans coupés.

A l'extérieur, le bas côté sud, le transept et le chœur présentent une porte latérale, des fenêtres et des contreforts du XVI^e siècle; mais les baies en plein cintre du bas côté nord ont perdu leur caractère primitif. La façade a subi de nombreux remaniements : on aperçoit au-dessous du pignon une rosace moderne et les débris d'un bandeau orné d'étoiles. L'archivolte en tiers-point du portail s'est conservée intacte : sa forme peut servir à prouver que l'arc brisé apparut dans les portes dès le second quart du XII^e siècle, comme à Béthisy-Saint-Martin (Oise) et à Cerseuil (Aisne). Les claveaux sont garnis de bâtons brisés, de zigzags enchevêtrés et de têtes d'oiseaux de proie dont le bec allongé se colle sur un boudin (5) : un cordon de pointes de diamant entoure la plus grande archivolte.

Cette curieuse ornementation fut sculptée vers 1135, mais on a remanié les pieds-droits du portail à l'époque moderne. Les têtes plates de Marolles, qui se retrouvent à Épaulx (Aisne) et à

(1) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 468 et 472.

(2) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1851, canton de Betz, p. 96.

(3) Cf. pl. XXXIV, fig. 3.

(4) *Ibid.*, fig. 4.

(5) *Ibid.*, fig. 2.

Cuvergnon (Oise), prouvent l'influence exercée par l'école romane de la Normandie sur la décoration des monuments religieux de l'Île-de-France au XII^e siècle. En effet, des masques identiques sont appliqués sur le portail des églises de Serquigny (Eure), de Marigny, de Bretteville-l'Orgueilleuse, de Putot (Calvados), d'Iffley, de Sainte-Marie de Barton et de Middle Rasen en Angleterre (1).

Le clocher qui s'élève sur la dernière travée du bas côté nord, comme à Bonneuil en Valois (Oise), n'est pas antérieur à la fin du règne de Louis VI. Ses trois étages reposent sur des bandeaux garnis d'un listel, d'un cavet et d'une baguette (2). Le premier étage, dissimulé par une tourelle d'escalier moderne, renferme sur chaque face deux baies en plein cintre entourées d'une moulure à double biseau. L'architecte a répété la même disposition au second étage, mais les montants des baies supportent un double rang de claveaux. A la hauteur du dernier étage, les contreforts d'angle s'arrêtent sous un bandeau mouluré, et deux baies accouplées s'ouvrent de chaque côté de la tour (3). Leur archivolte en plein cintre, soutenue par quatre colonnettes, est revêtue de deux boudins, d'une gorge et d'un cordon de pointes de diamant. Ce groupe de moulures encadre deux petites arcades de la même forme, décorées d'un tore, qui retombent sur un fût monolithe et sur deux colonnettes engagées. Les chapiteaux, reliés par un large bandeau, sont ornés d'entrelacs, de feuilles d'acanthé et de feuilles d'eau qui se recourbent en volutes : la doucine des tailloirs est surmontée d'un listel. On remarque autour des bases une gorge entre deux tores.

A chaque angle du clocher, une petite colonne se trouve engagée dans un retrait, et la corniche, garnie de feuilles d'acanthé, s'appuie sur des têtes grotesques. La grande flèche octogone en pierre qui couronne la tour est flanquée de quatre pyramides triangulaires établies sur des trompes : ses assises, dépourvues d'écailles, sont ajourées par d'étroites ouvertures, et ses arêtes forment une ligne brisée. L'architecte fut sans doute obligé de modifier l'inclinaison des pans coupés en cours d'exécution, pour ne pas donner trop de hauteur à la flèche. Il est intéressant de comparer ce clocher à ceux des églises de Béthisy-Saint-Martin, de Saint-Vaast-de-Longmont, de Saint-Leu-d'Esserent, de Saintines et de Villers-sous-Saint-Leu (Oise), construits vers la même époque. La tour de Marolles, qui se distingue par le nombre de ses étages, par la hauteur de sa flèche et par l'élégance de son ornementation, mériterait d'être classée parmi les monuments historiques.

ÉGLISE DE MONTHIERS

J

Le village de Monthiers (4) tire son nom du premier édifice religieux bâti sur son territoire, et la plus ancienne mention de la paroisse se rapporte à l'église donnée aux chanoines de la

(1) Cf. RUPRICH-ROBERT, *L'architecture normande aux XI^e et XII^e siècles*, pl. CVII, CXIII, CXVII, CXXIII, CXXIV, CXXVII et CXXX.

(2) La hauteur du clocher est de 30 mètres, et la cage mesure à l'intérieur 3^m,49 sur 3^m,35.

(3) Cf. pl. XXXIV, fig. 1.

(4) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

cathédrale de Soissons par Rambaud, doyen du chapitre, en 1154 (1). Cette cure, rattachée à l'archidiaconé de Brie et au doyenné de Château-Thierry, fut dédoublée en 1233, quand l'église de Beaulieu devint le siège d'une nouvelle paroisse. Au XIII^e siècle, le chanoine Raoul de Cramaille s'efforça de créer au profit de l'Hôtel-Dieu de Soissons un véritable domaine à Monthiers. Dans la suite, les curés de la paroisse, présentés par le chapitre de la cathédrale, eurent à soutenir de longues contestations à propos des dîmes et des rentes qui leur avaient été assignées (2).

L'église Notre-Dame de Monthiers, anciennement dédiée à sainte Eulalie, n'a conservé qu'un croisillon et un clocher de l'époque romane. La nef et la façade furent reconstruites en 1870, et le carré du transept est surmonté d'une voûte d'ogives à tore aminci du XIII^e siècle. Le croisillon nord a été démoli, mais les nervures qui recouvrent l'autre bras du transept sont formées d'un énorme boudin en amande. Cette partie de l'église, éclairée par une fenêtre en plein cintre, doit remonter au premier tiers du XII^e siècle. Le chœur à chevet plat fut bâti vers le commencement du XIII^e siècle. Ses trois voûtes d'ogives retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets, et ses longues baies en tiers-point sont ornées, à l'extérieur, de petites fleurs épanouies.

Le clocher qui s'élève au centre du transept se compose d'un seul étage à peu près carré (3). Deux baies en plein cintre, entourées d'une moulure à double biseau, s'ouvrent sur chaque face de la tour (4). Leur archivolt, soutenue par deux colonnettes, encadre deux petites arcades cintrées qui retombent sur un fût monolithe et sur deux colonnes engagées. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'eau mal dégrossies; et le profil des tailloirs est découpé en biseau. On remarque autour des bases une petite scotie entre deux tores. A chaque angle du clocher, une colonnette adoucit la sécheresse des arêtes. La corniche est soutenue par des modillons très frustes qui alternent avec quelques masques grimaçants : une flèche moderne en charpente a remplacé l'ancien toit en bâtière. Ce clocher, construit vers 1125, porte l'empreinte du même style que ceux de Chavigny, de Latilly (Aisne), de Glaignes et d'Orrouy (Oise).

ÉGLISE DE NOËL-SAINT-MARTIN

L'ancienne paroisse de Noël-Saint-Martin ou mieux de Noë-Saint-Martin (5) n'est plus qu'un hameau réuni à la commune de Villeneuve-sur-Verberie depuis 1825; mais son origine remonte au XI^e siècle. Le style de la nef et de la façade de l'église suffirait à prouver qu'un édifice religieux s'élevait déjà dans le village à cette époque, si le cartulaire de Saint-Martin des Champs de

(1) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 177.

(2) Arch. de l'Hôtel-Dieu de Soissons. — Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. III, p. 83 et 84.

(3) La cage du clocher mesure 3^m,60 sur 3^m,40.

(4) Cf. pl. XXXIII, fig. 15.

(5) Oise, arr. de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence.

Paris ne renfermait pas une charte d'Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, qui gratifia l'abbaye de l'église de Noë en 1096 (1). Le pape Urbain II confirma la validité de cette donation l'année suivante (2), et l'église fut aussitôt rattachée au prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, près de Senlis, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Martin. Une charte de Louis le Gros, datée de 1124, nous apprend que cette cure se trouvait au nombre des biens cédés au prieuré par Gui de la Tour, mort en 1090 (3). On rencontre encore une mention de l'église dans une bulle du pape Eugène III qui porte la date de 1147 (4). En 1283, Renaud de Nanteuil, évêque de Beauvais, légua au chapitre de la cathédrale les terres qu'il possédait en ce lieu, et l'historien Carlier y mentionne l'existence d'un château transformé en ferme dès le XIII^e siècle (5). Au moyen âge, la paroisse dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Béthisy : le droit de présentation à la cure était réservé au prieur d'Acy (6).

Le plan de l'église, qui affecte la forme d'une croix latine, comprend une nef dépourvue de bas côtés, un transept flanqué d'un clocher et un chœur carré (7). Au XI^e siècle, l'édifice se composait d'une nef terminée par une abside en hémicycle, comme à Merlemont (Oise) et à Breny (Aisne). Les églises voisines de Saint-Vaast-de-Longmont et de Saintines présentaient le même plan dans leur état primitif.

La nef, recouverte de charpente, conserve au nord un mur du XI^e siècle percé de deux étroites fenêtres en plein cintre et bâti en blocage irrégulier. C'est une particularité intéressante à signaler, car ce genre d'appareil fut très rarement employé dans le Valois à l'époque romane, tandis que les architectes du XI^e et du XII^e siècle en faisaient souvent usage dans le Beauvaisis, dans la vallée de la Marne et dans la Brie, comme à Bresles, à Montmille, à Canly, à Catenoy, à Conteville, à Coudun, à Fitz-James, à Francastel (Oise), à Blesmes, à Brasles, à Crouettes, à Viffort (Aisne), à Courthiézy et à Verneuil (Marne). Au sud, les fenêtres de la nef furent refaites à l'époque moderne. Vers le milieu du XII^e siècle, on éventa les murs pour établir des bas côtés qui communiquaient avec la nef par deux arcades en plein cintre dont les traces sont encore visibles; mais ces collatéraux n'existent plus aujourd'hui (8).

Le carré du transept, qui occupe l'emplacement du chœur primitif (9), formait la première travée du sanctuaire quand on jeta ses fondations vers 1135, car les croisillons furent ajoutés à une date postérieure. Un doubleau en tiers-point, garni de deux gorges et de cinq boudins accouplés (10), l'encadre du côté de la nef, comme à Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne) et à Marolles (Oise). Cet arc retombe sur deux grosses colonnes flanquées de petits fûts. La voûte d'ogives, renforcée par deux formerets en plein cintre, est soutenue par des colonnettes disposées de biais, et les nervures sont décorées d'un méplat entre deux tores : une petite fleur s'épanouit à la clef (11). Comme le point d'intersection des ogives est placé beaucoup plus haut que le sommet des doubleaux, l'inclinaison des compartiments de remplissage donne à la voûte une forme très bombée. Les chapiteaux sont ornés de feuilles de vigne, de deux dauphins et de belles feuilles

(1) Bibl. nat., latin 10977, fol. 66.

(2) MARRIER, *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, p. 148.

(3) *Ibid.*, p. 288.

(4) *Ibid.*, p. 181.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 168, et t. III, p. j., n° 49.

(6) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1834, canton de Pont-Sainte-Maxence, p. 120. — PETIT, *Notice historique du canton de Pont-Sainte-Maxence*, p. 140.

(7) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 20^m,45; long. de la nef, 11^m,55; long. du transept, 12^m,20; larg. de la nef, 5^m,90; larg. du transept, 4^m,20; larg. du chœur, 4 mètres; haut. de la voûte du transept, 7 mètres.

(8) Les fonts baptismaux et les pierres tombales de la nef remontent au XVI^e siècle.

(9) Cf. pl. XXXV, fig. 1 et 2.

(10) *Ibid.*, fig. 3.

(11) *Ibid.*, fig. 4.

d'acanthé qui se recourbent aux angles d'une corbeille perlée (1). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet. Les bases primitives, revêtues d'une scotie entre deux tores, furent retaillées à l'époque moderne.

Encadré par un arc en tiers-point refait au XVI^e siècle, le croisillon nord fut construit après coup sur le flanc du chœur vers 1150. Les trois boudins de sa voûte d'ogives et les formerets en cintre brisé s'appuient sur des faisceaux de colonnettes (2). Deux fenêtres en plein cintre sont percées dans les murs. Cette partie de l'église communiquait avec le bas côté nord par un arc en tiers-point garni de quatre boudins et soutenu par six colonnes engagées, comme à Cuise (Oise), à Lhuys et à Novion-le-Vineux (Aisne). On distingue sur les chapiteaux des feuilles d'eau, quelques feuilles d'acanthé et un homme dévoré par un monstre sous une arcature dentelée. Le tore inférieur des bases est très aplati, et les tailloirs présentent une baguette entre un listel et une doucine.

Vers le commencement du XVI^e siècle, on défonça le mur méridional pour établir un croisillon dans la cage du clocher. Ce bras du transept se trouvait relié au bas côté sud, et les nervures prismatiques de sa voûte d'ogives, qui retombent sur des culs-de-lampe ornés de chimères, se réunissent à une clef en couronne appareillée. L'arc d'encadrement et la grande baie percée dans le mur du fond doivent être attribués à la même date.

Le chœur, bâti sur plan rectangulaire, comme à Authueil en Valois, à Bellefontaine, à Canly, à Champlieu, à Cauffry (Oise), à Marizy-Sainte-Geneviève, à Saconin et à Vuillery (Aisne), est la partie la plus intéressante de l'église, malgré ses petites dimensions (3). Le caractère de son style permet de faire remonter sa construction à la fin du règne de Louis le Gros. La croisée d'ogives qui le recouvre se compose d'un énorme boudin légèrement aplati et rehaussé de deux fines baguettes (4). On peut rapprocher de ce curieux profil les nervures déjà signalées à Breny, à Bruyères-sur-Fère (Aisne) et dans le porche de l'église abbatiale de Saint-Denis. La voûte est encadrée par trois arcs formerets en plein cintre garnis d'une gorge et d'un boudin. L'arc triomphal décrit une courbe en tiers-point, et les cinq tores appliqués sur ses claveaux sont soutenus par six colonnes engagées. Il faut remarquer la forme aplatie des gros fûts qui présentent deux baguettes en saillie comme les ogives du sanctuaire, suivant une disposition très originale. Des feuilles d'acanthé finement découpées décorent la corbeille des chapiteaux, et les tailloirs sont ornés d'un listel et d'un rang de trous cubiques entre deux baguettes (5).

Au fond du sanctuaire s'ouvrent trois fenêtres en plein cintre, dont l'archivolte repose sur deux colonnettes et sur des chapiteaux garnis de feuilles d'eau ou de volutes. Les fenêtres latérales sont encadrées par deux petites colonnes et par un arc surbaissé, à cause de la faible élévation des formerets. En effet, tandis que l'architecte avait relevé le formeret appareillé contre le mur du fond en faisant retomber ses claveaux sur des têtes grimaçantes placées au-dessus des chapiteaux, il fit arriver la clef de ces arcs à un niveau inférieur sur les deux autres côtés. D'ailleurs, l'inclinaison des compartiments de remplissage et la différence de hauteur entre les clefs du doubleau et des formerets font ressortir l'inexpérience du constructeur qui a disposé les chapiteaux de biais sous la retombée des ogives.

La façade est une œuvre de la seconde moitié du XI^e siècle. Son appareil se compose d'un blocage en silex, comme dans les plus anciennes églises romanes du Beauvaisis. L'archivolte en

(1) Cf. pl. XXV, fig. 6 et 7.

(2) *Ibid.*, fig. 2.

(3) *Ibid.*, fig. 1 et 2.

(4) *Ibid.*, fig. 5.

(5) *Ibid.*, fig. 8, 9 et 10.

plein cintre du portail primitif, rehaussée d'un boudin entre deux gorges et d'un cordon de billettes, comme à Saint-Léger-aux-Bois (Oise) et à Jouaignes (Aisne), encadre une autre porte en accolade du XVI^e siècle qui s'ouvre entre des petits fûts prismatiques. On aperçoit au-dessous du pignon une fenêtre en plein cintre du XI^e siècle, mais les contreforts d'angle ont été remaniés au XVI^e siècle. Au nord, le mur de la nef, bâti en petit appareil, conserve les traces du bas côté ajouté au XII^e siècle. Il est facile de reconnaître la même disposition sur l'autre face au-dessous des baies modernes.

Le croisillon nord du transept, épaulé par des contreforts peu saillants, conserve deux fenêtres en plein cintre entourées d'une moulure à double biseau et une corniche garnie de palmettes allongées. L'arc en tiers-point qui faisait communiquer le transept et le bas côté nord est encore intact, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Le défaut de concordance entre les joints, à l'angle de l'abside et du transept, prouve bien que ce croisillon fut ajouté après coup. Au sud, le transept présente une grande fenêtre du XVI^e siècle et une tourelle d'escalier moderne.

Le clocher qui s'élève sur le croisillon méridional doit remonter au milieu du règne de Philippe I^{er}, c'est-à-dire à une période déjà avancée du XI^e siècle. Son unique étage, assis sur un rang de billettes, est ajouré de chaque côté par deux baies en plein cintre entourées de billettes (1). Leurs claveaux retombent sur deux colonnettes et sur des chapiteaux garnis de palmettes ou de volutes gravées en creux. Le profil des tailloirs est découpé en biseau, et les bases sont revêtues de deux tores sans gorge intermédiaire. Une corniche formée d'un rang de billettes se déroule sous le toit en bâtière. Cette tour fut bâtie sur le même modèle que celle de l'église voisine de Rhuis, terminée vers le milieu du XI^e siècle. Le premier étage des clochers d'Oulchy-le-Château (Aisne), de Morienvall (Oise), de Saint-Pierre et de Saint-Aignan à Senlis présente des dispositions identiques.

L'abside, qui se fait remarquer par l'élégance de son ornementation, est renforcée par des contreforts d'angle. Les trois fenêtres en plein cintre, percées dans le mur du chevet, sont entourées d'un cordon de feuilles d'acanthé, et les baies latérales présentent la même décoration (2). Au niveau du toit règne une corniche sculptée par un véritable artiste : ses modillons étoilés soutiennent des rinceaux détachés de la tablette avec une singulière habileté de ciseau (3). Grâce aux efforts de M. Gonse, la commission des monuments historiques a fait réparer la toiture de l'église. Il faut remercier le savant archéologue d'avoir préservé le cœur d'une ruine imminente, car les voûtes, les chapiteaux et la corniche de ce curieux édifice méritent d'attirer l'attention.

ÉGLISE DE NOUVRON-VINGRÉ

La paroisse de Nouvron-Vingré (4), formée en 1826 par la réunion de ces deux communes, dépendait anciennement de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Vic-sur-Aisne. Au

(1) Cf. pl. XXXV, fig. 11 à 13.

(2) *Ibid.*, fig. 14 et 15.

(3) *Ibid.*, fig. 16.

(4) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

XII^e siècle, les religieux de Saint-Léger de Soissons avaient fondé à Vingré un prieuré sous le titre de Saint-Blaise, et l'église de ce hameau se trouve citée vers 1170 dans une bulle du pape Alexandre III (1); mais l'histoire du village de Nouvron à la même époque est très incertaine. Le chapitre de la cathédrale de Soissons présentait à la cure, et la seigneurie appartenait à l'abbaye de Saint-Médard (2).

L'église Notre-Dame de Nouvron comprend une nef, deux bas côtés, un clocher latéral, un transept et un chœur en hémicycle. La nef, surmontée d'un plafond, conserve au nord trois grands arcs en plein cintre à doubles claveaux qui doivent remonter aux premières années du XII^e siècle, comme les travées des églises de Bonneuil en Valois, de Margival et de Saint-Aubin (Aisne). Les piles sont flanquées de deux pilastres sous la retombée des arcades, et les tailloirs en biseau présentent quelques traces d'ornementation : une baie en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque travée. Au sud, les grands arcs en tiers-point, qui s'appuient sur deux colonnes engagées dans les piliers, portent l'empreinte du style en usage vers la fin du XII^e siècle. Les collatéraux, reconstruits à l'époque moderne, n'offrent plus aucun intérêt.

A l'entrée du transept, un grand arc en tiers-point, décoré de sept boudins, repose de chaque côté sur trois colonnes engagées. Cette partie de l'église, bâtie vers 1140, est recouverte d'une voûte d'ogives à triple tore soutenue par des colonnettes (3). Trois têtes plus ou moins mutilées se détachent autour de la clef, et les formerets décrivent une courbe en lancette. Les chapiteaux trop restaurés sont garnis de feuilles d'eau, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet : le tore inférieur des bases n'est pas aplati. Le croisillon sud, encadré par deux arcs en tiers-point et surmonté d'une voûte d'arêtes, est éclairé par deux fenêtres en plein cintre. L'autre bras du transept est une œuvre du XVI^e siècle, comme l'indique le profil de ses ogives et de son arc d'encadrement; mais il est probable que ce croisillon n'existait pas dans l'origine.

Le chœur doit être attribué au second quart du XII^e siècle. Sa voûte en cul-de-four est renforcée par deux nervures garnies d'un boudin évidé (4), suivant une disposition déjà signalée dans les églises de Berzy-le-Sec, de Bruyères-sur-Fère, de Bonnes, de Laffaux, de Pernant et de Vauxrezis (Aisne). Ces deux branches d'ogives et l'arc triomphal en tiers-point, revêtu de cinq boudins, retombent sur des colonnettes. Les chapiteaux sont décorés de feuilles d'eau, et leurs tailloirs se confondent avec le bandeau qui contourne le sanctuaire, en faisant un ressaut au-dessus des trois fenêtres cintrées.

La façade vient d'être rebâtie, et les baies des collatéraux furent refaites à l'époque moderne; mais le croisillon du transept, qui formait au XII^e siècle le chevet du bas côté nord, se trouve encore intact. Ses deux fenêtres en plein cintre sont entourées d'une moulure à double biseau, et la baie percée du côté de l'orient est surmontée d'un gâble massif, comme à Chavigny et à Fontenoy (Aisne). Au-dessus de ce bras du transept s'élève un clocher, construit vers 1140, en même temps que l'abside (5). Ses deux étages, épaulés par des gros contreforts d'angle, reposent sur un bandeau garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Deux baies en tiers-point s'ouvrent de chaque côté de la tour, à la hauteur du premier étage : leurs doubles claveaux s'appuient sur de simples pieds-droits. Les baies géminées qui ajoutent l'étage supérieur sont encadrées par quatre

(1) Abbé PÉCHEUR, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, p. 43 et 47.

(2) Bibliographie : Notice par M. l'abbé PÉCHEUR, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 188.

(3) Cf. pl. XXXIV, fig. 10.

(4) *Ibid.*, fig. 9.

(5) *Ibid.*, fig. 5.

colonnets et par une archivolt en cintre brisé revêtue de deux boudins. Les chapiteaux, ornés de larges feuillages, sont reliés par un bandeau (1), et les tailloirs sont décorés d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Les bases des petites colonnes présentent deux tores réunis par une gorge. Au-dessus de la corniche, formée d'un rang de gros damiers, une baie en tiers-point s'ouvre dans chaque pignon du toit en bâtière. L'apparition précoce de l'arc brisé dans les baies de ce clocher mérite d'être signalée, comme à Ciry et à Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne).

L'abside se fait remarquer par l'élégance de son style et son excellent état de conservation (2). Ses deux contreforts se composent d'une longue colonne qui se termine par un chapiteau orné de feuillages et par une assise triangulaire placée au-dessus de la corniche (3). L'architecte de l'église de Chelles (Oise) eut soin d'amortir de la même manière les contreforts à colonnes de l'abside. Les tailloirs et les bases présentent les profils déjà signalés dans la description du clocher. Les trois fenêtres en plein cintre percées autour du chevet sont garnies d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon mouluré qui contourne l'abside. Leur archivolt retombe sur deux colonnettes et sur des chapiteaux décorés de feuilles d'acanthé. La corniche est formée d'arcatures en plein cintre subdivisées par deux petites arcades, comme à Authueil en Valois, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise) et dans la plupart des églises romanes du Beauvaisis. On aperçoit des billettes, des moulures et des têtes grimaçantes sur les modillons.

ÉGLISE D'ORROUY

Le nom du village d'Orrouy (4), dérivé d'*oratorium*, comme celui des paroisses d'Orrouer (Eure-et-Loir) et d'Ozouer (Seine-et-Marne), indique qu'une chapelle primitive s'élevait en cet endroit. L'historien Carlier fait remonter sa fondation à l'époque où les habitants du Valois se convertirent au christianisme (5). Il est certain que l'église d'Orrouy avait été donnée aux moines de Saint-Crépin le Grand de Soissons avant l'invasion des Normands, car dom Hélié rapporte que Charles le Chauve confirma tous les droits de l'abbaye sur ce bénéfice (6). Pour défendre leur domaine contre les pirates, les religieux l'érigèrent en fief au profit des comtes de Crépy; mais ceux-ci ne tardèrent pas à s'emparer de tous les biens de l'abbaye dans la vallée de l'Authonne (7). L'église d'Orrouy resta dépouillée de tous ses revenus jusqu'en 995. A cette époque, Gautier le Blanc, comte de Crépy, restitua au monastère de Saint-Crépin la terre et l'église d'Orrouy, sur les instances de son frère Guy, évêque de Soissons (8).

Dans la suite, les religieux furent encore privés des dîmes de la paroisse. Ils ne conservèrent

(1) Cf. pl. XXXIV, fig. 6 et 7.

(2) *Ibid.*, fig. 5.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

(4) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 36.

(6) *Bibl. nat.*, français 18777, liv. I, chap. VIII.

(7) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 37.

(8) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 347.

dans le voisinage que le prieur de Notre-Dame de Champlieu, célèbre par la découverte de ruines romaines. L'église de ce hameau, gratifiée d'une rente, en 1194, par la comtesse Éléonore de Valois (1), avait été construite au XII^e siècle et remaniée au XIII^e siècle. Son chevet carré, voûté en berceau, se trouve encore intact, mais la nef et la façade se sont effondrées. Au moyen âge, la paroisse d'Orrouy dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Béthisy. Les moines de Saint-Sulpice de Pierrefonds y possédaient des biens énumérés dans une charte de 1144 (2). Le droit de présentation à la cure fut exercé successivement par l'abbé de Saint-Crépin et par le prieur de Saint-Thibault de Bazoches (3).

L'église, dédiée à saint Remi, comprend un porche surmonté d'un clocher, une nef flanquée de deux bas côtés et un chœur du XVI^e siècle qui se termine par un mur droit (4). Au XII^e siècle, l'édifice devait être bâti sur le même plan que l'église voisine de Champlieu. Le porche, recouvert d'une voûte en berceau brisé, est encadré par des grands arcs en tiers-point à doubles claveaux qui s'appuient sur des piles massives et sur des tailloirs en biseau. La nef, dépourvue de voûtes, fut construite vers le milieu du règne de Louis VI. Ses quatre travées se composent d'arcades en tiers-point soutenues par des piliers rectangulaires. Des fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'axe des piles, comme à Champlieu, à Gaignes, à Pontpoint (Oise), à Laülly et à Pernant (Aisne). Cette disposition permettait d'éclairer le vaisseau central en diminuant la hauteur des murs, et les architectes du Valois et du Soissonnais en firent souvent usage par raison d'économie. Au nord, les piles furent retaillées en forme de colonnes dans le cours du XVI^e siècle. Les bas côtés, rebâties vers 1760, ne méritent pas d'attirer l'attention, mais on aperçoit encore quelques têtes grimaçantes sous la corniche de la nef.

Le chœur est une œuvre du XVI^e siècle : ses voûtes d'ogives, ornées de moulures prismatiques, retombent sur deux colonnes et sur des culs-de-lampe. Les fenêtres, divisées par un remplage flamboyant et garnies de magnifiques vitraux qui représentent diverses scènes de la vie du Christ, portent l'empreinte du même style. Au dehors, cette partie de l'église est épaulée par des contreforts décorés de gargouilles et de pinacles.

La façade renferme un portail moderne encadré par un arc en tiers-point du XII^e siècle, qui reporte le poids de la tour sur les piles inférieures. Le clocher carré s'élève au-dessus du porche, comme à Morienvail (Oise), à Crandelain, à Urcel (Aisne), à Vinay (Marne), à Saint-Germain des Prés et à Poissy. Son premier étage, éclairé par d'étroites ouvertures en plein cintre (5), ne se trouvait pas en saillie sur le mur de la façade au XII^e siècle (6). A la hauteur du second étage, les contreforts d'angle viennent s'arrêter sous un bandeau dont l'arête est abattue, et huit larges baies en plein cintre, bouchées à l'époque moderne, encadrent deux arcades secondaires formées de quelques claveaux ou taillées dans un seul morceau de pierre, comme à Gaignes (Oise). Les grandes archivoltes, garnies d'une moulure à double biseau, retombent sur deux colonnes engagées, et les petits arcs étaient soutenus par un fût monolithe et par deux colonnettes. La décoration de quelques chapiteaux se compose de godrons et de feuilles d'eau très frustes : le profil des tailloirs est découpé en biseau, et les bases sont entourées de deux tores reliés par une gorge.

A chaque angle du clocher, on remarque une petite colonne engagée dans un retrait. Cette

(1) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 38.

(2) Bibl. nat., latin, nouv. acq. 2096, charte n° 2.

(3) Bibliographie. Notice par M. GRAYES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1843, canton de Crépy en Valois, p. 151.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 29^m,50; long. de la nef, 21^m,70; larg. totale, 12^m,50; larg. de la nef, 5^m,50; haut. de la nef, 7^m,90.

(5) Cf. pl. XXXVII, fig. 1.

(6) La hauteur du clocher est de 21^m,40, et la cage mesure 4 mètres de chaque côté.

disposition se répète à l'étage supérieur, où des baies accouplées s'ouvrent sur chaque face de la tour. Leur archivolt en plein cintre, revêtue d'un petit ruban plissé, encadre deux arcades de la même forme qui s'appuient sur un fût isolé. Les colonnettes appliquées sur les pieds-droits, les chapiteaux épannelés, les tailloirs et les bases présentent les mêmes caractères qu'au second étage. La corniche est soutenue par des modillons frustes et par quelques masques grimaçants, et les pignons du toit en bâtière sont percés d'une baie en plein cintre. Il est évident que la tour du porche de Morienval servit de modèle à l'architecte du clocher d'Orrouy. La faible distance qui sépare les deux paroisses suffit à expliquer la raison de cette influence. Les dimensions de la cage et la division des baies sont identiques dans les deux clochers, mais la tour d'Orrouy paraît moins ancienne, car elle ne fut pas terminée avant l'année 1130 environ.

Au bord de la route qui monte au village, l'entrée d'un souterrain est encadrée par quatre vous-sures successives, et par une porte dont le cintre est légèrement brisé. Son archivolt à claveaux plats, garnie d'un cordon douciné, qui se recourbe en volutes à chaque extrémité, retombe sur des pieds-droits. Cette porte, bâtie vers le milieu du XII^e siècle, devait se trouver dans une dépendance du prieuré de Saint-Crépin. Elle présente les mêmes caractères que le portail de l'église de Namps-au-Val, près d'Amiens, comme notre confrère M. Enlart l'a parfaitement démontré (1).

ÉGLISE D'OULCHY-LA-VILLE

Au moyen âge, la paroisse d'Oulchy-la-Ville (2) dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château. On ne possède aucun document historique antérieur au XII^e siècle où le nom du village se trouve mentionné, mais l'historien Carlier rapporte que l'église possédait déjà des biens considérables avant cette époque (3). Pour garantir leur domaine contre les dangers du pillage, les prêtres chargés du service de la paroisse en sacrifièrent une partie au profit des comtes de Soissons, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'église d'Oulchy-la-Ville et de toutes ses dépendances. C'est ainsi que Manassès hérita de ce bénéfice vers la fin du XI^e siècle, après la mort de son père Guillaume. Quand il devint évêque de Soissons en 1103, il en gratifia les chanoines de la cathédrale.

On peut donc admettre que l'église d'*Ulteia*, qui figure dans l'obituaire du chapitre au nombre des biens donnés par Manassès, est celle d'Oulchy-la-Ville (4). Cette mention ne s'applique pas à l'église d'Osly, près de Soissons, comme Dormay l'a prétendu (5). Gui, seigneur du donjon d'Oulchy, usurpa bientôt les revenus de la cure; mais, au moment de partir pour Jérusalem en 1125, ce chevalier restitua solennellement l'autel à l'évêque Lisiard, qui en fit don

(1) *L'Architecture romane et de transition dans la région picarde*, p. 152.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château.

(3) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 386.

(4) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 453. Il faudrait lire *Ulcheia*.

(5) *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 151. Osly est désigné sous le nom d'*Oleium* dans un diplôme de 893.

aux moines de Saint-Jean des Vignes (1). Les papes Innocent II et Adrien IV confirmèrent les droits de l'abbaye sur l'église en 1139 et en 1156 (2). La paroisse, desservie par un des religieux du prieuré d'Oulchy-le-Château, devint une cure indépendante en 1671 (3).

Il est probable que l'église fut rebâtie vers 1125, après la donation de Lisiard (4). Cet édifice, dédié à saint Pierre, comprend une nef, deux bas côtés qui se terminent par des absidioles, un clocher latéral et un chœur en hémicycle précédé d'une travée droite (5). Les églises de Berny-Rivière, de Montlevon (Aisne) et de Binson (Marne) furent bâties sur le même modèle à la fin du XI^e siècle. Il faut également remarquer que ce plan reproduit les dispositions primitives de l'église d'Oulchy-le-Château, dont le chevet fut agrandi au XII^e siècle (6).

La nef, recouverte d'un lambris, renferme trois travées : ses arcades en plein cintre retombent sur des piles carrées dépourvues de tailloirs, comme à Ciry, à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Dhuizel, à Fontenoy et à Juvigny (Aisne). La dernière travée s'appuie sur des massifs rectangulaires, et quatre petites baies en plein cintre s'ouvrent dans l'axe des piliers. La construction de cette partie de l'église doit remonter au milieu du règne de Louis VI. Les bas côtés, remaniés à l'époque moderne, ont conservé des absidioles voûtées en cul-de-four. Ces chapelles, précédées d'une voûte en berceau brisé et éclairées par une petite fenêtre en plein cintre, communiquent avec la travée droite du chœur par des arcs modernes. On peut les attribuer à la même date que le sanctuaire, c'est-à-dire au premier quart du XII^e siècle.

Le chœur est surmonté d'une voûte en berceau brisé qui s'arrondit en cul-de-four au-dessus de l'hémicycle (7), comme à Béthisy-Saint-Pierre, à Tracy-le-Val (Oise) et à Vieil-Arcy (Aisne). L'arc triomphal en tiers-point, formé d'un double rang de claveaux et revêtu de trois boudins (8), s'appuie sur six colonnettes accouplées. Leurs chapiteaux, ornés d'entrelacs et de palmettes, sont couronnés par des tailloirs en biseau; mais le profil des bases est complètement effrité. En avant de l'hémicycle, deux colonnes engagées dans un retrait devaient supporter un gros boudin, suivant la disposition adoptée à Béthisy-Saint-Pierre et à Fontenoy (Aisne). Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent autour de l'abside entre deux colonnettes; leur archivolt est dépourvue de moulures. La décoration des chapiteaux se compose de volutes, de masques grimaçants, d'entrelacs et de lourds feuillages (9). Les deux tores appliqués sur les bases des colonnes sont reliés par une scotie peu profonde, et leur profil se rapproche beaucoup de celui qui était en usage au XI^e siècle.

La façade est une œuvre moderne, mais les anciennes fenêtres de la nef sont encore intactes. L'absidiole du bas côté nord conserve une baie en plein cintre entourée d'un cordon à double biseau, et les modillons de sa corniche sont garnis de moulures et de rosaces. L'autre absidiole, dont la fenêtre est ornée d'un cordon de damiers, se trouve englobée dans une sacristie moderne. Deux contreforts peu saillants épaulent l'abside principale (10) : ses trois fenêtres en plein cintre sont reliées par une moulure en biseau qui contourne l'archivolt, et la corniche est soutenue par des modillons épannelés.

(1) Bibl. nat., latin 11004, fol. 26.

(2) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7. — Arch. nat., L. 229.

(3) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. IV, p. 98.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 21^m,70; long. de la nef, 12^m,90; larg. totale, 11^m,90; larg. de la nef, 5^m,33; larg. du chœur, 4^m,90; haut. de la voûte du chœur, 6^m,50.

(5) Cf. pl. XXXVI, fig. 1.

(6) Cf. pl. X, fig. 2.

(7) Cf. pl. XXXVI, fig. 2.

(8) *Ibid.*, fig. 3.

(9) *Ibid.*, fig. 4 à 8.

(10) *Ibid.*, fig. 9.

Le clocher, bâti vers 1125, s'élève sur un soubassement rectangulaire à l'extrémité du bas côté sud (1), comme à Oulchy-le-Château. Ses contreforts d'angle supportent un arc de décharge en plein cintre engagé dans le mur méridional. Les baies accouplées du premier étage reposent sur un rang de billettes, et leurs claveaux, rehaussés de billettes, de pointes de diamant ou d'une moulure à double biseau, retombent sur quatre petites colonnes monolithes (2). Les chapiteaux cubiques, ornés de volutes, présentent des tailloirs en biseau, et le tore inférieur des bases se fait remarquer par sa lourdeur (3).

A la hauteur du second étage, on distingue un bandeau d'étoiles précédé d'un glacis, et deux baies en plein cintre s'ouvrent sur chaque face de la tour. Les doubles claveaux des archivoltes, garnis d'un cordon d'étoiles, de petits damiers ou d'une moulure en biseau, sont soutenus par quatre petits fûts, et des colonnettes engagées dans les angles du clocher adoucissent la sécheresse des arêtes, suivant une disposition très fréquente à l'époque romane. Les chapiteaux décorés de feuilles d'eau, les tailloirs et les bases sont conformes aux types déjà décrits à l'étage inférieur. La corniche se compose d'un rang d'étoiles ou de pointes de diamant : ses modillons, garnis de billettes et de têtes grotesques, soutiennent les pignons du toit en bâtière. Cette tour doit être considérée comme une reproduction du clocher d'Oulchy-le-Château (4), qui fut bâti vers le dernier quart du XI^e siècle ; mais les ornements des baies supérieures portent l'empreinte du style en usage au XII^e siècle.

ÉGLISE DE PERNANT

L'origine de la paroisse de Pernant (5) doit remonter à l'époque carlovingienne : un diplôme du roi Charles le Simple, daté de 898, fait déjà mention de ce lieu (6). Le village appartenait alors au monastère de Saint-Crépin le Grand de Soissons, qui possédait ce domaine depuis le règne de Charles le Chauve, si l'on en croit dom Hélié (7). En 1063, le roi Philippe I^{er}, cédant aux instances de l'évêque Heddou, gratifia l'abbaye de l'église de Pernant (8) : cette donation fut confirmée successivement par le pape Célestin II et par l'évêque Josselin en 1143 (9), par le pape Adrien IV en 1154 (10), et par l'évêque Ancoul de Pierrefonds l'année suivante (11). L'abbé de Saint-Crépin conserva toujours le droit de présentation à la cure, qui dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons (12).

(1) La hauteur du clocher est de 19^m,45, et la cage mesure 3^m,45 sur 2^m,45.

(2) Cf. pl. XXXVI, fig. 9.

(3) *Ibid.*, fig. 10 et 11.

(4) Cf. pl. X, fig. 3.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(6) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 2.

(7) Bibl. nat., français 18777, liv. I, chap. viii.

(8) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 38.

(9) *Ibid.*, charte n° 41. — Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 36.

(10) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 73.

(11) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 43 v°.

(12) Bibliographie : Notice par M. l'abbé PÉCHEUR, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série t. XIX, p. 189.

L'église, dédiée à saint Léger, comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un transept, un clocher central et un chœur en hémicycle (1). Au XII^e siècle, l'édifice, dépourvu de transept, était bâti sur le même plan que l'église de Berzy-le-Sec (Aisne), car les croisillons furent ajoutés après coup, comme à Laffaux, près de Soissons. La nef, recouverte de charpente et divisée en cinq travées, n'est pas antérieure à l'année 1170 environ. Il est probable que la nef primitive de l'église qui existait à Pernant au XI^e siècle avait été conservée quand le chœur fut rebâti sous le règne de Louis VI. La reconstruction du monument au XII^e siècle fut l'objet de deux campagnes bien distinctes.

Les grandes arcades en tiers-point, formées de doubles claveaux, s'appuient sur des piles flanquées de deux pilastres et sur des tailloirs garnis d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Des baies en plein cintre s'ouvrent dans l'axe des piles, suivant une disposition déjà signalée à Latilly (Aisne) et à Orrouy (Oise). Trois fenêtres de la même forme sont percées dans le mur de la façade, mais les bas côtés furent rebâti à l'époque moderne.

Au XII^e siècle, le carré du transept actuel formait la travée droite du chœur. Cette partie de l'église, recouverte d'une croisée d'ogives, paraît beaucoup plus ancienne et doit remonter à l'année 1130 environ. Les nervures de la voûte, garnies de deux boudins accouplés, viennent se réunir à une clef en forme de quatre-feuilles et retombent sur quatre colonnettes (2). A l'entrée du transept, huit colonnes engagées supportent un doubleau en tiers-point, dont les quatre boudins sont réunis en faisceau. Les chapiteaux, revêtus de fruits d'arum et de palmettes reliées par des tiges, et les tailloirs découpés en biseau, portent l'empreinte d'un style assez primitif (3). Au XIII^e siècle, on éventa les murs latéraux du chœur, comme à Laffaux (Aisne), pour établir un transept voûté d'ogives. On peut en avoir la preuve en examinant le bandeau qui contourne les contreforts du clocher au point de rencontre de l'abside et des croisillons. Ce bandeau ne ferait pas un retour d'équerre, si le transept avait existé dès le XII^e siècle.

La voûte en cul-de-four qui s'élève au-dessus du chœur est renforcée par deux nervures toriques (4), comme à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Bonnes, à Laffaux, à Vauxrezis (Aisne) et à Chelles (Oise). L'arc triomphal, garni de trois tores accouplés, est soutenu de chaque côté par trois colonnettes engagées dans le même dossier; mais les branches d'ogives du chœur s'appuient sur des fûts isolés (5). La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'acanthé et de palmettes entrelacées (6), et les tailloirs en biseau forment un bandeau continu autour de l'abside. Trois baies en plein cintre, encadrées par deux colonnettes et dépourvues de moulures, s'ouvrent dans l'hémicycle. Le style du sanctuaire présente un caractère homogène, car le chevet de l'église devait être terminé avant la fin du règne de Louis le Gros. Il faut considérer le chœur de Pernant comme une œuvre antérieure à l'abside de Berzy-le-Sec.

Reconstruite vers 1170 en même temps que la nef, la façade s'est conservée intacte. Le portail en tiers-point, surmonté d'un gâble massif, est garni de trois tores qui retombent sur six colonnettes et sur des chapiteaux ornés de feuillages (7). On aperçoit plus haut trois baies en plein cintre accompagnées d'un cordon mouluré. Les autres fenêtres de la nef sont enfouies sous la toiture des bas côtés. A l'extérieur, le transept présente tous les caractères de l'architecture du XIII^e siècle, mais

(1) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 27^m,60; long. de la nef, 18^m,40; larg. totale, 13^m,45; larg. de la nef, 6^m,95; larg. du chœur, 4^m,95; haut. de la voûte du chœur, 7^m,90.

(2) Cf. pl. XXXVII, fig. 5 et 6.

(3) *Ibid.*, fig. 10 et 11.

(4) *Ibid.*, fig. 7.

(5) Cf. pl. XXXVIII, fig. 1.

(6) Cf. pl. XXXVII, fig. 8 et 9.

(7) Cf. pl. XXXVIII, fig. 2.

l'abside épaulée par deux gros contreforts n'a subi aucun remaniement depuis le XII^e siècle. Ses trois fenêtres en plein cintre sont encadrées par deux colonnettes et par une archivolt à claveaux plats (1). La corbeille des chapiteaux est garnie de feuilles d'eau, et les tailloirs, revêtus d'un listel, d'une baguette et d'un biseau, contournent le mur de l'abside. Les modillons de la corniche sont simplement épannelés, et la toiture du chœur se compose de lourdes dalles de pierre, comme à Berzy-le-Sec, à Chavigny, à Vauxrezis et à Nampteil-sous-Muret (Aisne).

Le clocher, dont la cage est rectangulaire (2), s'élève sur l'ancienne travée droite du chœur, comme à Berzy-le-Sec et à Breny (Aisne). Son unique étage, assis sur une moulure en biseau, est ajouré par des baies en plein cintre accouplées (3). Les archivolttes à triple ressaut s'appuient sur six colonnettes, et les chapiteaux sont décorés de larges feuilles d'eau qui se recourbent en crosse (4). Ce motif d'ornementation se répète sur un bandeau qui contourne le clocher (5). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un biseau, et le tore inférieur des bases est rehaussé de petites griffes. A chaque angle du clocher, une colonnette se trouve encastrée dans un retrait, et l'ancien toit en bâtière est remplacé par une flèche moderne en charpente. Cette tour est bâtie sur le même modèle que les clochers de Berzy-le-Sec, de Chacrise et de Vauxrezis (Aisne); mais il ne faut pas l'attribuer à une période avancée du XII^e siècle, car les claveaux de ses baies sont dépourvus de moulures. Sa construction doit remonter à une date voisine de l'année 1130.

ÉGLISE DE PONT-SAINT-MARD

La fondation du village de Pont-Saint-Mard (6) doit être antérieure au XII^e siècle, car l'évêque Hugues de Pierrefonds céda l'église paroissiale à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy dans le cours de l'année 1100 (7), en réservant une rente au chapitre de la cathédrale sur les revenus de l'autel, suivant une mention de l'obituaire (8). Cette donation fut confirmée aux religieux du monastère par le pape Eugène III, en 1145 (9), et par ses successeurs Alexandre III (10) et Célestin III (11) dans deux bulles datées de 1174 et de 1193. Au moyen âge, la paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons. Le droit de présenter à la cure appartenait à l'abbé de Nogent; mais Jacques de Bazoches, évêque de Soissons, lui contesta ce privilège en 1228 (12). Anselme, évêque de Laon, choisi comme arbitre, rendit une sentence favorable aux religieux.

(1) Cf. pl. XXXVII, fig. 2.

(2) La hauteur du clocher est de 16 mètres jusqu'à la flèche, et la cage mesure 5^m,31 sur 4^m,32.

(3) Cf. pl. XXXVII, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 4.

(5) *Ibid.*, fig. 3.

(6) Aisne, arr. de Laon, canton de Coucy-le-Château.

(7) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 2.

(8) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 422.

(9) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, fol. 286.

(10) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 18.

(11) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, fol. 290.

(12) *Ibid.*, fol. 130.

L'église, dédiée à saint Médard, renferme une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur arrondi. La nef est recouverte de charpente, et ses grandes arcades en plein cintre s'appuient sur des piles massives qui furent retaillées en forme de colonnes à l'époque moderne. Deux fenêtres en plein cintre s'ouvrent du côté de la façade, et des baies du même genre sont percées dans l'axe des quatre travées. Cette nef, qui remonte au premier quart du XII^e siècle, est flanquée de collatéraux modernes.

A l'entrée du transept, un arc en plein cintre du XII^e siècle, formé de doubles claveaux, repose sur des colonnes engagées : on aperçoit encore deux lions affrontés sur un chapiteau. La voûte d'ogives moderne qui recouvre cette partie de l'église a remplacé une ancienne voûte en berceau. Il est probable que l'édifice était dépourvu de transept dans son état primitif, comme les églises de Laffaux et de Pernant (Aisne). Les croisillons, éclairés par des fenêtres à remplage flamboyant, portent l'empreinte du style en usage dans les premières années du XVI^e siècle. Le chœur, voûté en cul-de-four, comme à Chavigny, à Juvigny et à Oulchy-la-Ville (Aisne), fut bâti vers 1115. Sa baie centrale est encadrée par deux colonnettes et par une archivoltte en plein cintre; mais les fenêtres latérales sont simplement ébrasées.

La façade, construite au commencement du règne de Louis VI, se fait remarquer par son excellent état de conservation (1). L'archivolte en plein cintre du portail retombe sur des pieds-droits à double ressaut, et ses claveaux sont ornés d'un ruban plissé, de losanges pointillés et d'un cordon de billettes. Cette porte se trouve encadrée par un gâble massif, suivant une disposition déjà signalée à Taillefontaine, à Vic-sur-Aisne, à Berny-Rivière et à Pernant (Aisne). Sous la pointe du gâble on distingue un cercle de petits points autour d'une croix taillée en creux. Les deux baies supérieures s'ouvrent entre quatre colonnettes qui soutiennent une double archivoltte en plein cintre revêtue d'un ruban plissé et d'un cordon de billettes, comme à Berny-Rivière (Aisne) et à Saint-Léger-aux-Bois (Oise). Les chapiteaux sont décorés de volutes, et le profil des bases se compose d'une scotie entre deux tores. A la base du pignon, des palmettes en éventail disposées en sens contraire forment un bandeau continu, comme sur la corniche des églises de Berneuil-sur-Aisne, de Saint-Léger-aux-Bois (Oise), de Saint-Aubin, de Saint-Paul-aux-Bois et de Vuillery (Aisne). La tourelle d'escalier est une œuvre du XVI^e siècle.

A l'extérieur, les baies de la nef sont dépourvues d'ornementation. L'abside a conservé une fenêtre en plein cintre revêtue d'un cordon de billettes qui repose sur deux fûts octogones (2) : les chapiteaux sont garnis de feuilles d'eau. Deux contreforts peu saillants épaulent le chevet couronné par une corniche dont les arcatures cintrées encadrent des zigzags et des figures bizarres : on aperçoit des têtes grimaçantes sur les modillons. Le clocher central fut élevé en même temps que l'abside. Son unique étage, assis sur un cordon mouluré, présente sur chaque face deux baies en plein cintre subdivisées par des arcades secondaires et par une colonnette isolée. Un cordon à double biseau entoure les grandes archivolttes, et la corniche se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet. Les pignons du toit en bâtière sont exposés au nord et au sud, comme à Latilly (Aisne), au lieu d'être tournés du côté de la façade et de l'abside.

(1) Cf. pl. XXXVIII, fig. 3.

(2) *Ibid.*, fig. 4.

ÉGLISE DE SACONIN

La plus ancienne mention du village de Saconin (1) se rapporte à son église, qui appartenait dès l'année 1110 à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, car l'évêque Lisiard en cite le nom dans une charte datée de cette époque (2). Comme l'église ne figure pas dans la liste des biens du monastère en 1100 (3), il faut en conclure qu'elle fut donnée aux religieux vers la fin du règne de Philippe I^{er}. L'abbaye de Notre-Dame de Soissons possédait des terres à Saconin au XII^e siècle, et le pape Eugène III reconnut la validité de ses titres dans une bulle datée de 1147 (4). Au commencement du XIV^e siècle, les religieuses achetèrent la seigneurie à Jean Fromont, de Ressons-le-Long (5).

Les moines de Saint-Jean se firent encore confirmer l'église par les papes Adrien IV en 1156 (6) et Alexandre III en 1177 (7). Peu de temps après, un prêtre nommé Dictus revendiqua la propriété de la cure, malgré le privilège de l'abbaye, qui s'était toujours réservé le droit de présentation. Alexandre III dut intervenir dans le débat en écrivant une lettre à Hugues, abbé de Saint-Jean des Vignes, pour confirmer encore une fois la donation de l'église. En même temps, il en adressait une autre à Guillaume, archevêque de Reims, pour le prier d'imiter son exemple (8). La paroisse, placée sous le patronage de saint Gervais et de saint Protais, dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons. Elle était desservie par un curé et par un vicaire, car le P. Legris raconte dans sa chronique une dispute qui s'éleva entre eux en 1315 (9).

Il est probable que l'église primitive fut reconstruite entre 1135 et 1140, grâce aux libéralités de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, car on ne peut attribuer aucune de ses parties au premier tiers du XII^e siècle (10). Son plan comprend une nef, deux bas côtés et un chœur rectangulaire surmonté d'un clocher (11), suivant une disposition déjà signalée à Autheuil en Valois, à Belle-fontaine et à Champlieu (Oise). La nef, recouverte d'un plafond et divisée en trois larges travées, n'est pas antérieure aux premières années du règne de Louis le Jeune. Ses grandes arcades en tiers-point qui forment un double ressaut, comme à Laffaux, à Latilly, à Cierges, à Sergy (Aisne) et à Chelles (Oise), retombent sur des piles flanquées de deux pilastres sur leurs faces latérales et d'un contrefort vis-à-vis du bas côté. Une doucine surmontée d'un listel contourne les piliers

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 25 v^o et 28.

(3) *Ibid.*, fol. 32.

(4) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, Preuves, p. 439.

(5) Archives de l'Aisne, H. 1508, fol. 335.

(6) Arch. nat., L. 229.

(7) Bibl. nat., latin 11004, fol. 12 v^o. — Cf. JAFFÉ, *Regesta pontificum*, t. II, n^o 12939.

(8) LEWENFELD, *Epistolæ pontificum Romanorum ineditæ*, p. 174.

(9) *Chronicon abbatialis S. Joannis apud Vineas*, p. 143.

(10) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 26^m,30; long. de la nef, 16^m,70; long. du chœur, 9^m,60; larg. totale, 13^m,20; larg. de la nef, 5^m,90; haut. de la nef, 8^m,45; haut. de la voûte du chœur, 9 mètres.

(11) Cf. pl. XXXIX, fig. 1.

au niveau du tas de charge. Les fenêtres en plein cintre qui s'ouvraient dans l'axe de chaque travée furent bouchées à l'époque moderne, et une baie de la même forme est percée dans le mur de la façade.

Le bas côté nord est recouvert d'un lambris, mais on avait formé le projet d'établir des voûtes au XVI^e siècle, comme l'indiquent des amorces d'ogives et de doubleaux. Ses fenêtres, remaniées au XVII^e siècle et à l'époque moderne, sont dépourvues de style. Les fonts baptismaux qui se trouvent dans cette partie de l'église furent sculptés vers le milieu du XII^e siècle. La cuve carrée ressemble à un gros chapiteau garni de quatre têtes d'angle et de larges feuilles d'eau (1) : son fût très court repose sur une base à double tore rehaussée de larges griffes. On rencontre des fonts du même type à Prouvais et à Bouffignereux (Aisne). Le mur extérieur du bas côté sud a été reconstruit, mais au XII^e siècle les collatéraux étaient éclairés par des baies en plein cintre.

Le chœur, bâti vers 1135 et terminé par un mur droit, renferme deux travées recouvertes d'une croisée d'ogives et d'une voûte en berceau brisé, comme à Gland, près de Château-Thierry. La première voûte, dépourvue de formerets, est bombée comme une coupole : ses nervures, garnies d'un filet entre deux boudins, sont soutenues par quatre colonnettes (2). Le doubleau en tiers-point qui sépare les deux voûtes est revêtu de trois tores accouplés et retombe sur huit colonnes engagées. A l'entrée du sanctuaire, l'arc triomphal décrit une courbe identique, et ses claveaux sont décorés d'une gorge et de quatre gros boudins (3). Les huit chapiteaux qui le soutiennent méritent d'attirer l'attention. A droite, un chevalier sculpté sur un pilastre et armé d'un bouclier lutte contre un énorme lion qui se dresse sur ses pattes pour le dévorer (4). Nous avons déjà signalé une scène identique dans l'église de Laffaux, près de Soissons (5). Il est évident que l'artiste a voulu représenter le combat légendaire d'Enguerrand I^{er}, sire de Coucy, contre un lion qui fut reproduit au XIII^e siècle sur la porte du donjon de Coucy. On aperçoit sur les chapiteaux voisins un diable armé d'une fourche qui sort d'une corbeille de feuilles d'eau, des lézards et des feuillages assez grossiers.

De l'autre côté, deux grosses colombes se becquètent au-dessus d'une tête bizarre (6), et la décoration des chapiteaux se compose d'oiseaux du même genre et de feuilles d'acanthe. Le profil des tailloirs est formé d'un listel, d'un large cavet et d'une baguette qui contourment les murs du sanctuaire. Les bases, refaites à l'époque moderne, n'offrent plus aucun intérêt archéologique. Deux autres chapiteaux se font également remarquer par leur caractère barbare (7). On reconnaît sur une corbeille saint Pierre, coiffé d'une mitre, vêtu d'une chasuble et tenant une clef brisée dans la main : un ange aux longues ailes lui présente une âme, figurée sous les traits d'un petit personnage nu. En face, un homme barbu, qui porte de longs cheveux, est assis dans un curieux siège de bois et s'appuie contre les barreaux du dossier. Trois enfants se tiennent devant lui : l'un d'eux ramène sur sa poitrine une grande main qui n'est pas en rapport avec sa taille. Cette sculpture doit représenter saint Nicolas et les trois enfants ressuscités par son intervention.

La première travée du chœur est éclairée par deux baies en plein cintre dont l'archivolte retombe sur deux colonnettes. Trois fenêtres identiques, dépourvues de moulures, s'ouvrent dans le mur du chevet, comme à Authueil en Valois, à Bellefontaine, à Canly, à Cauffry, à Noël-

(1) Cf. pl. XXXIX, fig. 2.

(2) *Ibid.*, fig. 3 et 6.

(3) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(4) *Ibid.*, fig. 8.

(5) Cf. pl. XXX, fig. 11.

(6) Cf. pl. XXXIX, fig. 7.

(7) *Ibid.*, fig. 9 et 10.

Saint-Martin (Oise) et à Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne). Parmi les sujets figurés sur leurs chapiteaux, on remarque un diable dévorant un lion, un ange au milieu de feuillages (1), deux oiseaux affrontés, l'enfant Jésus porté dans les bras de sa mère et protégé par la main du Père éternel, une femme assise sur un dauphin et deux dragons à tête de femme. L'église voisine de Berzy-le-Sec, qui renferme des chapiteaux du même genre au fond du sanctuaire, présente certaines dispositions semblables à celles de l'église de Saconin dans la première travée du chevet. Il est permis de supposer que ces deux absides furent élevées par les mêmes ouvriers, mais le chœur de Berzy porte l'empreinte d'un art plus avancé.

La construction de la façade peut remonter à l'année 1140 environ. Quatre colonnettes soutiennent l'archivolte en tiers-point du portail ornée de deux tores, de deux gorges et d'un cordon mouluré. Les chapiteaux sont garnis de feuilles recourbées, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet. Les bases à double tore reposent sur un socle très élevé. De chaque côté du portail, un contrefort épaulé le mur de la façade. La fenêtre en plein cintre qui s'ouvre au-dessous du pignon est entourée d'un filet, d'un cavet et d'un tore; ses jambages sont arrondis en forme de doucine. Les collatéraux présentent une série de baies modernes, mais le petit portail du bas côté nord est une œuvre du XVII^e siècle.

L'abside, épaulée par de larges contreforts d'angle, conserve au nord une fenêtre en plein cintre assise sur un bandeau taillé en doucine. Son archivolt, revêtue d'un boudin, d'une gorge et d'un tore, retombe sur deux colonnettes. Une baie du même style s'ouvre du côté méridional, mais ses claveaux plats sont encadrés par une moulure à double biseau. La corbeille des chapiteaux est ornée de feuillages ou de têtes de monstres, et les tailloirs sont garnis d'une doucine et d'un listel. A Berzy-le-Sec, les fenêtres qui occupent le même emplacement ont été refaites au XVIII^e siècle. Il serait facile de les rétablir dans leur forme primitive, en reproduisant celles que nous venons de décrire. Les trois baies en plein cintre percées dans le mur du chevet au-dessus d'un bandeau mouluré sont accompagnées d'un cordon à double biseau, comme à Autheuil en Valois. Le pignon de l'abside est encore intact, mais l'ancienne corniche a disparu.

Le clocher s'élève sur la première travée du chœur (2), comme à Berzy-le-Sec, à Breny, à Marizy-Sainte-Geneviève et à Torcy (Aisne). Ses contreforts s'arrêtent au milieu de l'étage supérieur, et son état de conservation est très remarquable. Au nord et au sud, le premier étage se trouve ajouré par une ouverture en plein cintre entourée d'une moulure à double biseau. Les baies du second étage sont accouplées sur chaque face de la tour. Leur archivolt en plein cintre, garnie d'un boudin, d'une gorge, d'un listel et d'un cordon mouluré, est soutenue par deux colonnettes et par des chapiteaux décorés de feuilles d'eau (3). On distingue autour des bases une scotie entre deux tores, et les moulures des tailloirs se composent d'un filet, d'un cavet et d'une baguette : ce profil se répète sur le bandeau qui contourne l'étage supérieur et sur la corniche. A chaque angle du clocher, on voit une colonnette engagée dans un retrait. Deux baies en plein cintre s'ouvrent dans les pignons du toit en bâtière. Cette tour fut terminée vers 1135 en même temps que l'abside, mais la date de sa construction doit être antérieure à celle du clocher de Berzy-le-Sec.

(1) Cf. pl. XXXIX, fig. 11 et 12.

(2) La hauteur du clocher est de 24^m,25, et sa cage mesure 4^m,98 sur 4^m,47.

(3) Cf. pl. XLVII.

ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE-LEZ-PIERREFONDS

On ne possède aucun renseignement historique sur l'origine de la paroisse de Saint-Étienne-lez-Pierrefonds (1), qui dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vivières au moyen âge (2). C'est dans le voisinage de ce lieu, près du mont Berny, que se trouvent les substructions romaines connues sous le nom de la « Ville des Gaules » ; mais la fondation du village doit être antérieure au XI^e siècle, car la seigneurie relevait déjà de Pierrefonds à l'époque de Nivelon I^{er}, qui mourut vers 1072 (3). La collégiale de Saint-Sulpice de Pierrefonds possédait des biens à Saint-Étienne au XII^e siècle, comme l'indique une charte de l'évêque Josselin, datée de 1144 (4).

Le plan primitif de l'église comprenait une simple nef terminée par un chœur en hémicycle, comme à Breny (Aisne) ; mais l'édifice, reconstruit presque entièrement au XVI^e siècle, se compose aujourd'hui d'une nef, de deux bas côtés, d'un transept et du sanctuaire primitif. Le vaisseau central, surmonté d'un plafond, fut rebâti sous le règne de François I^{er} : ses grands arcs en tiers-point retombent sur des colonnes isolées. Le carré du transept, recouvert d'une voûte d'arêtes moderne, et les croisillons voutés d'ogives appartiennent à la même période. Le chœur, voûté en cul-de-four, comme le sanctuaire des églises de Chavigny et de Juvigny (Aisne), doit être attribué au premier quart du XII^e siècle. Son arc triomphal, déformé par le tassement, décrivait une courbe en plein cintre surhaussé, et ses trois fenêtres cintrées sont dépourvues d'ornementation.

L'abside est épaulée par deux contreforts cylindriques qui s'élèvent d'un seul jet du sol à la corniche (5), comme à Nouvron-Vingré (Aisne). Ces colonnes en saillie sur un dossier se terminent par un cône allongé et par une petite boule. Un bandeau, garni de grosses étoiles, contourne le chevet sous l'appui des fenêtres. Les trois baies en plein cintre sont encadrées par deux colonnettes, par deux rangs de claveaux plats et par une moulure à double biseau. Leurs chapiteaux cubiques, ornés de volutes et de palmettes, sont surmontés de lourds tailloirs en biseau, et les bases mal dégrossies présentent une gorge entre deux tores. La corniche se compose de petites arcatures en plein cintre subdivisées par deux arcades secondaires, comme à Authueil en Valois, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Bazoches (Aisne) et dans la plupart des églises du Beauvaisis. On aperçoit sur les modillons des têtes d'animaux, des moulures variées et des petits personnages très grossiers. Il est probable que le chœur était recouvert d'une toiture en pierre au XII^e siècle. Cette abside, bâtie vers 1115, présente une ressemblance assez frappante avec le chevet de l'église de Nouvron-Vingré (Aisne), qui remonte à une époque moins ancienne (6).

(1) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(2) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1840, canton d'Attichy, p. 108.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 237.

(4) Bibl. nat. latin, nouv. acq. 2096, charte n° 2.

(5) Cf. pl. XL, fig. 1.

(6) Cf. pl. XXXIV, fig. 5.

ÉGLISE DE SAINT-VAAST-DE-LONGMONT

L'historien Carlier fait remarquer avec raison que l'origine de la paroisse de Saint-Vaast-de-Longmont (1) se confond avec celle de la ville de Verberie. Dès le XII^e siècle, le nom de Longmont était un terme générique qui s'appliquait aux terres situées dans la vallée et sur le flanc du coteau entre Rhuis et Saintines (2). Il est donc certain que ce lieu fut habité dès l'époque carlovingienne, au moment où les rois de la seconde race faisaient de fréquents séjours au palais de Verberie. Le territoire de la paroisse, englobé dans le domaine royal à l'origine, fut possédé successivement par les seigneurs de Béthisy et par les Bouteillers de Senlis, qui en donnèrent une partie à l'abbaye de Chaalis en 1172 (3). Nivelon de Cherizy, évêque de Soissons, qui avait le droit de présentation à la cure de Saint-Vaast, céda les revenus de l'autel à l'abbaye de Saint-Denis en 1201, avant de partir pour la Terre Sainte (4). Au moyen âge, la paroisse dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Béthisy (5).

L'église comprend une nef, un bas côté terminé par une absidiole et un chœur en hémicycle précédé de deux travées droites (6); mais son plan primitif se composait d'une seule nef et d'un petit chevet arrondi surmonté d'un clocher, comme à Breny, à Vregny (Aisne) et à Saintines (Oise). La nef est dépourvue de voûtes : ses gros murs, élevés pendant le premier quart du XII^e siècle, ont subi de nombreux remaniements. Deux larges baies du XVI^e siècle s'ouvrent du côté sud, mais les trois fenêtres en plein cintre percées au-dessus du portail conservent leur caractère primitif. Vers 1130, le mur du nord fut défoncé, comme à Breny et à Saint-Bandry (Aisne), pour établir un bas côté qui communique avec la nef par quatre arcades en tiers-point. Les piles rectangulaires présentent une longueur inégale, et les traces des fenêtres hautes sont encore visibles sous le comble du collatéral.

Le bas côté fut reconstruit en partie à l'époque moderne, mais son absidiole se trouve encore intacte. La voûte en cul-de-four de cette chapelle, encadrée par un boudin qui s'appuie sur deux colonnettes, est précédée d'une voûte en berceau. Une tête grimaçante et deux volutes décorent les chapiteaux : les tailloirs en biseau forment un bandeau continu autour de l'hémicycle. Deux fenêtres en plein cintre s'ouvrent, l'une dans le mur du nord et l'autre dans l'axe du chevet. Il est regrettable que cette absidiole soit transformée en sacristie.

(1) Oise, arr. de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence.

(2) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 6, 447 et 454.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 454.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 78. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 365.

(5) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1834, canton de Pont-Sainte-Maxence, p. 94. — Notice par M. ANTHYME SAINT-PAUL, dans le *Congrès archéologique* de 1877, p. 246. — Abbé PIRAN, *Les monuments historiques dans l'Oise*, p. 543. — PETIT, *Notice descriptive du canton de Pont-Sainte-Maxence*, p. 83.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 27^m,20; long. de la nef, 14^m,60; long. du chœur, 12^m,60; larg. de la nef, 7^m,30; haut. de la nef, 8^m,50; haut. de la voûte du chœur, 6^m,50.

Le chœur porte l'empreinte de deux styles bien différents. Sa première travée est la plus ancienne, et la croisée d'ogives du XVI^e siècle qui la recouvre remplace une voûte d'arêtes primitive. Cette voûte est encadrée par deux arcs en plein cintre à double ressaut qui s'appuient sur des pilastres. Au nord, une fenêtre en plein cintre éclairait directement le chœur à l'origine, mais la construction postérieure de l'absidiole rendit cette ouverture inutile. Du côté sud, la baie primitive fut agrandie vers le milieu du XII^e siècle. A première vue, cette partie de l'église pourrait être attribuée à la fin du XI^e siècle, car les tailloirs du second arc en plein cintre sont garnis de zigzags gravés en creux, comme à l'étage inférieur du clocher de Rhuis; mais la comparaison de ce petit sanctuaire avec le chœur des églises voisines de Béthisy-Saint-Martin et de Saintines nous engage à reporter la date de sa construction au premier quart du XII^e siècle. Le clocher fût bâti pendant la même campagne, car les joints de ses contreforts se confondent avec les assises de la première travée.

Vers le commencement du règne de Louis VII, on reconnut la nécessité d'agrandir le sanctuaire en démolissant l'abside voûtée en cul-de-four. Ce chevet primitif fut remplacé par une travée droite et par un hémicycle recouverts de croisées d'ogives (1). Les nervures, garnies d'un filet entre deux boudins, retombent sur des colonnettes, et le doubleau intermédiaire présente le même profil (2). Ses claveaux, soutenus par deux colonnes engagées, décrivent une courbe en tiers-point. L'emploi d'une véritable croisée d'ogives au-dessus de l'hémicycle est une disposition assez rare qui se rencontre également dans les églises de Vaumois, près de Crépy, de Crouettes, de Glennes (Aisne) et de Forest-l'Abbaye (Somme), car les architectes de la région avaient l'habitude d'appareiller seulement deux nervures pour soutenir la voûte des chœurs arrondis, comme à Berzy-le-Sec, à Bonnes, à Laffaux et à Vauxrezis (Aisne). Deux formerets en tiers-point encadrent la voûte de la travée droite.

Les chapiteaux du chœur sont garnis de feuilles d'eau ou de belles feuilles d'acanthé (3), et le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'une baguette et d'une doucine. En avant de l'hémicycle, les bases à double tore sont rehaussées de griffes; mais elles se trouvent dépourvues de cet appendice au fond du sanctuaire. Cette partie du chœur est éclairée par cinq fenêtres en plein cintre. On remarque dans la travée droite quatre élégantes arcatures de la même forme (4). Leur archivoltte retombe sur deux colonnettes et sur des chapiteaux à feuilles d'acanthé surmontés de tailloirs en biseau. A droite de l'autel, une piscine encadrée par une baguette et par un rang de dents de scie s'est conservée intacte. En supprimant les boiseries qui dissimulaient les arcatures et la piscine, on a découvert un crucifix du XIII^e siècle déposé au musée de Senlis. L'église de Saint-Vaast possédait également au XV^e siècle un reliquaire en argent doré. Cette châsse avait été mise en gage pour douze écus, mais les habitants de la paroisse prirent l'engagement de rembourser la somme au prêteur en 1455 (5).

La façade, qui se fait remarquer par la pureté de son style roman, fut rebâtie vers 1130, avant la construction du bas côté nord et de l'absidiole (6). Le portail en plein cintre, abrité sous un porche du XVI^e siècle, encadre une petite porte de la même époque garnie de moulures prismatiques. Les quatre voussures sont revêtues d'énormes pointes de diamant qui se continuent sur les pieds-droits, ainsi que les bâtons brisés appliqués sur leurs arêtes (7). Un gros boudin, accompagné

(1) Cf. pl. XL, fig. 2 et 3.

(2) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(3) *Ibid.*, fig. 7 et 8.

(4) *Ibid.*, fig. 6.

(5) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j, n° 71.

(6) Cf. pl. XL, fig. 9.

(7) *Ibid.*, fig. 10.

d'un cordon d'étoiles et soutenu par deux longues colonnettes, complète cette curieuse décoration. Le gâble massif qui forme le couronnement du portail, comme à Vic-sur-Aisne et à Villers-Saint-Paul, près de Creil, est amorti par une croix ancrée. Trois fenêtres en plein cintre, garnies de petites étoiles perlées (1), s'ouvrent dans la façade, dont le pignon fut remanié à l'époque moderne.

Au nord, les murs du bas côté ont perdu leur caractère primitif, mais les deux fenêtres de l'absidiole se trouvent encadrées, l'une par deux rangs de petits damiers, et l'autre par une moulure à double biseau. La corniche de cette chapelle se compose de petites arcatures en plein cintre subdivisées par des arcades secondaires (2), comme à Authueil en Valois (Oise), à Nouvront-Vingré (Aisne) et dans la plupart des églises romanes du Beauvaisis. On distingue sur les modillons des moulures et des billettes. Au sud, les deux baies de la nef ne sont pas antérieures au XVI^e siècle, et quelques débris de l'entablement primitif apparaissent sous la toiture à côté du clocher. Cette corniche est découpée en dents de scie qui se prolongent sous la tablette pour former un ruban plissé, comme à Morienvall (Oise), à Beugneux, à Bussiares, à la Croix et à Nanteuil-sur-Ourcq (Aisne) : ses modillons étaient ornés de grosses billettes. Le défaut de concordance des assises du clocher avec les joints de l'abside prouve bien que le chevet fut reconstruit à une date postérieure, comme nous l'avons dit plus haut (3). Ses quatre contreforts viennent se terminer sous une corniche garnie d'un listel et d'un boudin. Les fenêtres en plein cintre sont entourées d'une moulure à double biseau.

Le clocher, épaulé par des contreforts d'angle et divisé en trois étages, s'élève sur la première travée du chœur, comme à Breny, à Viffort (Aisne) et à Saintines (Oise). C'est l'une des plus belles tours romanes de l'ancien diocèse de Soissons (4). La cage, bâtie sur plan carré (5), renferme au niveau des combles trois baies en plein cintre et un arc de décharge noyé dans la maçonnerie du côté de l'abside. A la hauteur du second étage, chaque face du clocher est ajourée par deux baies en plein cintre assises sur un rang de billettes et de damiers. Les claveaux des archivoltés, découpés en pointe à leur extrados, et le cordon de billettes qui les entoure, retombent au centre sur une grosse colonne appareillée, et de l'autre côté sur une colonnette engagée (6). C'est une disposition exceptionnelle, car les piles centrales des clochers se composent toujours d'un massif cantonné de colonnes, sauf à Nogent-les-Vierges, près de Creil.

Les petits fûts sont ornés de baguettes en zigzag ou de cannelures en hélice (7), comme dans les clochers de Nogent-les-Vierges et d'Oulchy-le-Château et dans le porche d'Urcel, près de Laon. La décoration des chapiteaux se compose de têtes grimaçantes, de figures d'anges et de lourdes volutes (8). Les tailloirs qui contournent le clocher sont formés de petits filets en saillie les uns sur les autres, et les bases, rehaussées de griffes, présentent deux tores reliés par une scotie. Toutes les baies ont été bouchées en 1669, comme l'indique une inscription du XVII^e siècle.

Le troisième étage repose sur une torsade semblable à celle des corniches du XI^e siècle. Ses baies accouplées sont séparées par un gros fût qui soutient deux archivoltés en plein cintre garnies de petits damiers (9). A l'autre extrémité, les claveaux retombent sur une colonnette engagée.

(1) Cf. pl. XL, fig. 11.

(2) Cf. pl. XLI, fig. 12.

(3) Nous avons commis une erreur en attribuant le clocher et l'abside à la même date dans le t. I, p. 80.

(4) Cf. pl. XLI, fig. 1.

(5) La hauteur du clocher est de 27^m,20, et la cage mesure 3^m,65 sur chacun de ses côtés.

(6) Cf. pl. XLI, fig. 2.

(7) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(8) *Ibid.*, fig. 6.

(9) *Ibid.*, fig. 3.

Chacune des grandes baies se trouve divisée par deux arcades secondaires en plein cintre qui s'appuient au centre sur un fût monolithe cannelé en hélice ou décoré de rainures concentriques (1). On distingue sur les chapiteaux un cheval très allongé (2), des volutes ou des feuilles d'eau, et les tailloirs qui forment un bandeau continu sont décorés d'un triple rang de damiers.

A chaque angle de la tour, une petite colonnette est engagée dans un retrait. La corniche, garnie de damiers et soutenue par des masques grimaçants (3), se déroule à la base d'une grande flèche en pierre ornée d'imbrications. Pour passer du plan carré du clocher au plan octogone de la flèche, l'architecte n'a pas fait usage de trompes, mais il s'est contenté de poser dans les angles un bloc de pierre très résistante. Cette flèche, accompagnée de quatre pyramides triangulaires qui se terminent par une boule à côtes, servit de modèle aux constructeurs des clochers de Béthisy-Saint-Martin et de Saintines (Oise). On peut attribuer ce curieux clocher à une date voisine de l'année 1120.

L'église de Saint-Vaast-de-Longmont, classée au nombre des monuments historiques, n'est donc pas un édifice homogène. Sa construction fut l'objet de trois campagnes successives. On éleva d'abord la nef, le chœur primitif et le clocher au milieu du règne de Louis VI. La façade et le bas côté nord furent bâtis au cours d'une seconde campagne vers 1130. Enfin, les ouvriers se mirent encore au travail quelque temps après pour remplacer l'abside primitive par un chevet plus élégant.

ÉGLISE DE SAINTINES

La terre de Saintines (4) était une dépendance du palais royal de Verberie à l'époque carlo-vingienne. Il est probable que le roi Robert consentit à s'en dessaisir au profit de Raoul II, comte de Crépy, qui mourut en 1030, car ce seigneur légua le domaine de Saintines à Thibault I^{er} de Nanteuil, son second fils (5). Celui-ci en fit don plus tard à son fils Adam, qui construisit vers 1070 le premier château de Saintines dans une île formée par l'Authonne (6). Des habitations ne tardèrent pas à s'élever dans le voisinage. Telle fut l'origine de la paroisse (7), mais on ne rencontre aucune mention de l'église avant le XIII^e siècle. Renaud de Nanteuil, évêque de Beauvais, qui possédait des biens importants à Saintines, en gratifia le chapitre de sa cathédrale par son testament daté de 1283, en léguant dix sous de rente à l'église de Saintines (8). La fontaine voisine de l'église devint un célèbre lieu de pèlerinage dès la fin du XIII^e siècle. On y

(1) Cf. pl. XLI, fig. 7 à 9.

(2) *Ibid.*, fig. 10.

(3) *Ibid.*, fig. 11.

(4) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(5) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 278.

(6) *Ibid.*, p. 448.

(7) A l'époque de sa fondation, la paroisse de Saintines dépendait du diocèse de Soissons, mais elle fut rattachée plus tard au diocèse de Senlis. Cf. *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. 155.

(8) *Ibid.*, p. j, n° 47.

venait en foule pour s'y baigner le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, et cette coutume donna lieu à de véritables scandales qui sont énumérés dans un arrêt du Parlement daté de 1648 (1).

L'église est placée sous le vocable de saint Denis (2). Son plan, remanié au XIII^e et au XVI^e siècle, affecte la forme d'un grand rectangle divisé en deux vaisseaux parallèles; mais au XII^e siècle l'édifice se composait d'une seule nef terminée par un chœur en hémicycle, comme à Breny, à Torcy, à Vregny (Aisne) et à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise). La nef, surmontée d'un plafond, fut presque entièrement reconstruite au XVI^e siècle, comme l'indiquent les fenêtres à remplage flamboyant qui s'ouvrent du côté sud : on avait eu l'intention de voûter cette partie de l'église à la même époque.

Au nord, quatre arcades en tiers-point retombent sur des piles rectangulaires et sur des tailloirs moulurés. Il est donc évident que les murs de la nef furent éventrés dès le milieu du XII^e siècle pour établir un bas côté, comme à Breny, à Saint-Bandry (Aisne) et à Saint-Vaast-de-Longmont, près de Verberie. Ce collatéral fut rebâti dans les premières années du XVI^e siècle, grâce aux dons généreux de Louis de Vaux, seigneur de Saintines (3). Ses voûtes d'ogives s'appuient sur des faisceaux de colonnettes prismatiques. Les deux dernières travées du bas côté nord qui communiquent avec le sanctuaire remontent au XIII^e siècle, si l'on en juge par le profil de leurs ogives et de leurs doubleaux.

Le chœur appartient à deux époques bien différentes. Sa première travée, bâtie vers 1125, se trouve sous le clocher, et la croisée d'ogives qui la recouvre est garnie de cinq gros tores accouplés (4). Au XII^e siècle, la clef de voûte était dépourvue de feuillages; mais à l'époque moderne on a fixé une clef du XIII^e siècle au point d'intersection des nervures. Faut-il supposer que les ogives ont été ajoutées après coup pour remplacer une voûte d'arêtes primitive, comme dans le chœur de Saint-Vaast-de-Longmont? Nous ne le croyons pas, car leur profil s'accorde bien avec l'ornementation de l'arc triomphal revêtu de bâtons brisés et de perles plates (5). Cet arc qui décrit une courbe en plein cintre repose sur deux pilastres. Le chœur primitif se terminait par un hémicycle voûté en cul-de-four, mais l'abside romane fut démolie au XIII^e siècle et remplacée par un chevet carré voûté d'ogives.

La façade est une œuvre de la fin du XV^e siècle. Son portail en tiers-point, rehaussé de chimères et de feuilles de mauve frisée, est surmonté d'animaux fantastiques et d'un pignon de style flamboyant. L'abside porte l'empreinte du style en usage au XIII^e siècle. On a supprimé le remplage de ses fenêtres à l'époque moderne.

Le clocher s'élève sur la travée droite du chœur, comme à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Berzy-le-Sec, à Breny et à Saconin (Aisne). Sa construction doit remonter à l'année 1130 environ, mais la tourelle d'escalier adossée au soubassement n'est pas antérieure au XVI^e siècle. L'unique étage de cette tour romane est ajouré sur chaque face par deux baies en tiers-point qui encadrent deux arcades secondaires en plein cintre taillées dans un seul morceau de pierre (6). Dans le clocher de Damery, près d'Epernay, les deux formes d'arcs se trouvent employées de la même manière. Les grandes archivoltes, rehaussées d'un boudin, d'un listel et d'un tore en saillie sur les claveaux, s'appuient sur deux colonnettes, et les petites arcades, dépourvues de

(1) Cf. *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j, n° 88.

(2) Bibliographie : Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1843, canton de Crépy en Valois, p. 160.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 529.

(4) Cf. pl. XXXVIII, fig. 13.

(5) *Ibid.*, fig. 12.

(6) *Ibid.*, fig. 5.

moulures, retombent sur un fût monolithe au centre et sur deux colonnes appliquées contre les pieds-droits.

Du côté de la façade et de l'abside, les baies du clocher ont été défoncées, mais leur état de conservation ne laisse rien à désirer au nord et au sud. Les chapiteaux, ornés de têtes bizarres, de palmettes, de feuilles d'eau recourbées, de godrons et d'entrelacs, se font remarquer par leur variété (1). L'arête des tailloirs est abattue en biseau, et le profil des bases se compose d'une scotie entre deux tores. Quatre longues colonnettes d'angle s'élèvent jusqu'à la corniche garnie de palmettes grossières et de masques grimaçants (2). Le couronnement du clocher est formé par une flèche en pierre octogone percée d'ouvertures rectangulaires. Cette flèche assez courte, revêtue d'écailles très effritées, se termine par un fleuron pointu, ainsi que les quatre pyramides triangulaires qui l'accompagnent. L'architecte du clocher de Saintines voulut imiter les tours bâties vers la même époque dans deux paroisses voisines, à Saint-Vaast-de-Longmont et à Béthisy-Saint-Martin; mais comme ses ressources devaient être limitées, il fut obligé de donner à son œuvre des proportions plus modestes.

ÉGLISE DE SERGY

L'origine du village de Sergy (3) est fort obscure, mais la paroisse existait dès le XII^e siècle, car deux curés de Sergy nommés Walbert et Robert figurent comme témoins dans des chartes datées de 1158 et de 1188 (4). En 1156, Samson, archevêque de Reims, confirma les biens que l'abbaye d'Igny possédait en ce lieu (5); mais les principaux domaines appartenaient aux moines de Saint-Médard de Soissons. Henri I^{er}, comte de Troyes, leur accorda l'autorisation d'établir un marché à Sergy en 1169 (6), et le cartulaire de l'abbaye renferme de nombreux documents du XII^e et du XIII^e siècle qui concernent les biens de ces religieux (7). Au moyen âge, la cure dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Bazoches. Le droit de présentation était réservé au prieur de Villers-sur-Fère, qui relevait de l'abbaye de la Charité-sur-Loire.

L'église Notre-Dame de Sergy comprend une nef de cinq travées, deux bas côtés, un transept et un grand chevet carré rebâti au XIII^e siècle. La nef est recouverte d'un plafond de bois, et sa construction doit remonter au second quart du XII^e siècle. Ses grandes arcades en tiers-point à doubles claveaux retombent sur des piles cruciformes (8), comme dans les églises de Chelles (Oise), de Cierges, de Laffaux, de Latilly, de Saconin et de Vorges (Aisne). Les moulures qui contournent les piliers à la hauteur de l'imposte se composent d'un filet, d'une baguette et d'une

(1) Cf. pl. XXXVIII, fig. 6 à 10.

(2) *Ibid.*, fig. 11.

(3) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

(4) Bibl. nat., latin 9904, fol. 13, et latin 9986, fol. 28 v^o.

(5) Bibl. nat., latin 9904, fol. 10 v^o.

(6) Bibl. nat., latin 9986, fol. 29.

(7) *Ibid.*, fol. 26 à 31.

(8) Cf. pl. XLII, fig. 6.

doucine. Dix larges baies en plein cintre s'ouvrent dans l'axe des travées, et une fenêtre de la même forme est percée au-dessus du portail. Au nord, la pile qui sépare la quatrième et la cinquième travée renferme un curieux escalier du XII^e siècle, dont la cage est très étroite (1). Les marches, taillées en biseau sur leur face inférieure, ne sont pas soutenues par un berceau rampant. Cet escalier à vis mérite d'être signalé comme l'un des plus anciens de la région, avec celui de l'église de Juvigny (Aisne). Les bas côtés, surmontés d'un lambris, ont été complètement remaniés à l'époque moderne.

A l'entrée du transept, un grand arc en tiers-point à double ressaut s'appuie sur deux pilastres et sur des tailloirs en biseau. Cette partie de l'église, construite vers 1130, est recouverte d'une voûte en berceau brisé (2), comme à Coulonges, près de Sergy (3). L'architecte fit appareiller une voûte en berceau simple au-dessus des croisillons, suivant une disposition très rare dont nous pouvons signaler un autre exemple dans l'église de Cuiry-Housse (Aisne). Les arcs en plein cintre qui encadrent les bras du transept sont formés de doubles claveaux et soutenus par des pilastres. Une fenêtre cintrée s'ouvre dans le mur du fond, et une arcade en tiers-point donne accès dans le bas côté correspondant (4).

Au XII^e siècle, le chœur s'arrondissait peut-être en hémicycle, comme à Béthisy-Saint-Pierre (Oise) et à Oulchy-la-Ville (Aisne); mais son arc triomphal en tiers-point, qui forme un double ressaut, s'est conservé seul intact. Vers le milieu du XIII^e siècle, le sanctuaire primitif fut remplacé par un grand chevet droit divisé en deux travées et flanqué de deux chapelles qui communiquent avec les croisillons. Les voûtes d'ogives de l'abside, garnies d'un boudin aminci en amande, retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Le chœur est éclairé par des fenêtres en tiers-point, et ses deux baies principales sont divisées par un remplage.

La façade présente un portail moderne et une petite porte du XII^e siècle percée dans l'axe du bas côté nord. Son archivolt en plein cintre fait corps avec le linteau, et le tympan devait être ajouré. La tour bâtie sur le carré du transept est une œuvre du XVII^e siècle, mais il est certain que le clocher primitif occupait le même emplacement.

ÉGLISE DE TAILLEFONTAINE

La paroisse de Taillefontaine (5), qui dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Coyolles, devait exister dès le milieu du XI^e siècle, car Nivelon I^{er}, seigneur de Pierrefonds, y possédait des terres à cette époque (6). L'évêque Hugues de Pierrefonds, mort en 1103, donna les revenus de l'église au chapitre de la cathédrale, qui avait le droit de présenter à la

(1) Le passage mesure 0^m,50 de largeur.

(2) Cf. pl. XLII, fig. 6.

(3) L'église de Béthisy-Saint-Pierre (Oise) devait présenter la même disposition au XII^e siècle.

(4) L'église de Sergy renfermait de belles pierres tombales du XIV^e siècle qui ont été sciées pour faire les marches d'un autel.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Villers-Cotterets.

(6) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 237.

cure (1). Le nom du village se trouve encore cité dans une charte de 1144 accordée par l'évêque Josselin à la collégiale de Saint-Sulpice de Pierrefonds (2), et dans une sentence d'arbitrage non datée, rendue par Conon, seigneur de Pierrefonds, qui mourut en 1181 (3).

L'église, consacrée à la Sainte Vierge, fut presque entièrement rebâtie dans la première moitié du XVI^e siècle (4). La nef, recouverte de voûtes d'ogives à clef pendante, est divisée en cinq travées par de hautes colonnes. Du côté de la façade, une baie du XII^e siècle s'est conservée intacte : son archivolt en plein cintre retombe sur deux colonnettes et sur des chapiteaux ornés d'un monstre et de lourdes tiges. Les voûtes des collatéraux, qui remontent au règne de François I^{er}, arrivent à la même hauteur que celles de la nef, et les fenêtres basses sont divisées par deux meneaux.

Le chœur polygonal, voûté par des branches d'ogives, est une œuvre du XVI^e siècle; mais les deux chapiteaux qui supportent l'arc triomphal doivent être attribués au XI^e siècle. On distingue sur leur corbeille deux têtes de monstres qui dévorent des palmettes à longue tige et deux fruits d'arum ou deux grappes de raisin qui se détachent au milieu d'entrelacs. Il faut supposer que l'ancien chœur roman était encadré par un arc en plein cintre et par deux grosses colonnes engagées, comme dans les églises de Berny-Rivière et de Rethuil (Aisne).

Le portail en plein cintre remonte au premier quart du XII^e siècle : son archivolt, ornée de deux boudins, de trous triangulaires disposés sur quatre rangs et d'un rinceau de feuillages, retombe sur six colonnettes monolithes (5). Les chapiteaux sont garnis de palmettes et de petites volutes, et les tailloirs en biseau présentent des dents de scie sur leur listel. Le profil des bases se compose d'une scotie entre deux tores. Au XVI^e siècle, on défonça le tympan, qui devait être taillé dans un seul morceau de pierre. Comme le portail fait une saillie sur la façade, ses voussures sont encadrées dans un gâble trapu amorti par une tête bizarre. Cette disposition, qui se retrouve à Rhuis (Oise), dès le XI^e siècle, et à Vic-sur-Aisne, au commencement du XII^e siècle, fut adoptée dans la suite par beaucoup d'architectes de la région, à Couloisy (Oise), à Aizy, à Pernant (Aisne) et à la cathédrale de Laon; mais les pignons de ce genre devinrent de plus en plus élancés, jusqu'au jour où les artistes du XIII^e siècle firent découper un remplage dans les gâbles des portails gothiques.

Vers 1160, on construisit en avant de la porte romane un porche épaulé par des contreforts et voûté en berceau brisé. Pour y pénétrer, il faut passer sous un portail en tiers-point qui s'ouvre entre six colonnettes. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'eau, et la doucine des tailloirs est surmontée d'un listel. On distingue sur l'archivolt un boudin percé de trous carrés, trois tores séparés par des gorges et un cordon mouluré : un gâble massif à pointe aiguë encadre les voussures. Au nord, le porche était éclairé par une baie en plein cintre flanquée de deux colonnes : une fenêtre de la même forme, encadrée par un ruban plissé, s'ouvre au-dessus du portail dans le mur de la nef, mais le pignon de la façade fut remanié au XVI^e siècle.

Le clocher qui s'élève à l'angle du porche et du bas côté sud ressemble beaucoup à celui de Béthisy-Saint-Pierre (Oise). Cette belle tour, ajourée par des baies géminées en tiers-point, fut bâtie vers le milieu du règne de François I^{er}. Sa flèche en pierre, garnie d'écaillés et de crochets, repose sur une plate-forme entourée d'une balustrade et flanquée de pinacles.

(1) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.

(2) Bibl. nat., latin, nouv. acq. 2096, charte n° 2.

(3) Arch. nat., L. 1005.

(4) Bibliographie : DE LAPRAIRIE, Notice sur l'église, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 196.

(5) Cf. pl. XLII, fig. 7.

ÉGLISE DE VANDIÈRES

Dès le milieu du X^e siècle, on rencontre la mention du village de Vandières (1) dans l'ouvrage de Flodoard (2). Les comtes de Châtillon et l'abbaye d'Igny possédaient des biens en ce lieu au XII^e siècle, comme le prouvent plusieurs chartes datées de 1146, de 1156 et de 1160 (3). L'église, dédiée à saint Martin, se trouve citée en 1184 dans une bulle du pape Lucius III, accordée à l'abbaye de la Charité-sur-Loire qui avait fondé le prieuré de Reuil, près de Vandières (4). La cure était rattachée à l'archidiaconé de Brie et au doyenné de Châtillon-sur-Marne : le droit de présentation appartenait à l'évêque de Soissons.

Dans son état primitif, l'église se composait d'une nef terminée par un chœur rectangulaire, comme à Blesmes, à Verdilly (Aisne) et à Courthiézy (Marne); mais l'addition d'un bas côté et de deux croisillons a modifié le plan de l'édifice. La nef, recouverte d'un plafond de bois, peut remonter au milieu du règne de Louis VI. Vers 1150, on défonça le mur du sud pour établir un bas côté qui communique avec le vaisseau central par quatre arcades en tiers-point dont les claveaux retombent sur des piles massives.

Le carré du transept, encadré par un arc en plein cintre et voûté en berceau, comme à Courthiézy, près de Dormans, formait la première travée de l'ancien chœur. En effet, les croisillons, surmontés d'un lambris, furent ajoutés après coup à l'époque moderne. Le chœur carré fut rebâti vers le milieu du XII^e siècle. Sa voûte d'ogives, ornée d'un gros tore aminci, repose sur quatre colonnettes et sur des chapiteaux à feuilles d'eau : des fenêtres modernes ont remplacé les anciennes baies en plein cintre.

La façade est précédée d'un porche qui fut établi après coup vers 1130, car ses arcades latérales s'appuient sur les contreforts primitifs de la façade. Un grand arc en plein cintre encadre l'entrée du porche, éclairé par deux grandes baies de la même forme (5). Ces ouvertures sont subdivisées par deux arcades secondaires, qui retombent au centre sur quatre colonnettes réunies en faisceau (6) et de chaque côté sur deux fûts engagés dans le mur. On vient de remplacer plusieurs chapiteaux effrités, mais les anciennes corbeilles sont garnies de volutes, de palmettes à longue tige et de fruits d'arum. Le profil des tailloirs se compose d'un filet, d'une arête et d'une gorge entre deux baguettes : les bases sont entourées de deux tores reliés par une scotie. Ce porche, épaulé par deux contreforts et recouvert d'un toit en appentis, abrite l'ancien portail en plein cintre qui a subi des remaniements. Au-dessous du pignon de la façade, on voit un oculus rehaussé d'un boudin. Le clocher moderne, bâti sur le chœur, ne mérite pas d'attirer l'attention.

(1) Marne, arr. de Reims, canton de Châtillon-sur-Marne.

(2) *Historia ecclesie Remensis*, liv. I, p. 24.

(3) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 25. — Bibl. nat., latin 9904, fol 10 et 19.

(4) DE LESPINASSE, *Cartulaire du prieuré de la Charité-sur-Loire*, p. 10.

(5) Cf. pl. XLIII, fig. 1.

(6) Les baies inférieures du clocher de Courthiézy (Marne) renferment des piles du même genre.

ÉGLISE DE VAUMOISE

La paroisse de Vaumoise (1) dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Coyolles : sa fondation devait remonter à l'époque carlovingienne. En effet, quand les reliques de saint Arnoul furent transférées de Vez à Crépy en Valois, le 27 septembre 949, les porteurs s'arrêtèrent à Vaumoise pour les faire vénérer à la foute (2). Ces reliques avaient été dérobées dans l'église de Saint-Arnoult, près de Dourdan, par le prêtre Constance, qui les offrit à Raoul, comte de Crépy. Ce puissant seigneur voulut le récompenser en lui donnant la cure de Vaumoise; mais Constance perdit ce bénéfice, ainsi que sa prébende de chanoine, par sa mauvaise conduite (3). On ne rencontre pas d'autres mentions du village avant le XII^e siècle (4). L'évêque de Soissons avait le droit de présenter à la cure.

L'église, dédiée à saint Pierre, comprend une nef moderne, un large transept flanqué de deux absidioles et un chœur en hémicycle. Les architectes du XII^e siècle adoptaient souvent des plans conformes à ce type, car on en trouve des exemples dans les églises de Chelles, de Coudun (Oise), d'Oulchy-la-Ville, de Trucy, d'Urcel et de Cerny en Laonnois (Aisne). L'église de Notre-Dame des Vignes, à Soissons, dont les ruines furent découvertes en 1890, présentait la même disposition. La nef, complètement remaniée à l'époque moderne et recouverte de charpente, était accompagnée de deux bas côtés au XII^e siècle. On voit encore dans le mur du nord la trace de deux arcades en tiers-point qui retombaient sur des piles rectangulaires. Il est probable que ces travées ressemblaient à celles de l'église voisine de Largny.

Le carré du transept, surmonté d'une voûte d'ogives du XVI^e siècle, a conservé ses piliers primitifs cantonnés de colonnettes (5). Les chapiteaux sont ornés de feuillages variés, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un cavet reliés par une baguette (6) : les bases à tore aplati sont munies de petites griffes (7). Un doubleau en tiers-point, décoré de quatre boudins et soutenu par six colonnes engagées, encadre la voûte d'arêtes moderne du croisillon nord. Cette partie de l'église, éclairée par une fenêtre en plein cintre, renferme une absidiole voûtée en cul-de-four. L'arc en tiers-point qui l'encadre retombe sur des pilastres et sur un cordon en biseau : une petite fenêtre s'ouvre au-dessus de l'autel. A l'entrée du croisillon sud, un doubleau refait au XVI^e siècle précède une voûte d'ogives de la même époque, mais la grande baie percée dans le mur du fond et l'absidiole du XII^e siècle sont encore intactes.

Le chœur fut bâti vers 1140, en même temps que les murs du transept (8). La forme arrondie de l'abside permettait d'établir facilement une voûte en cul-de-four renforcée par deux nervures, comme à Berzy-le-Sec; mais l'architecte trouva préférable de lancer une véritable croisée d'ogives

(1) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(2) *Acta Sanctorum*, juillet, t. IV, p. 415.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 261.

(4) GRAVES, Notice dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1843, canton de Crépy en Valois, p. 176.

(5) Cf. pl. XLIII, fig. 2.

(6) *Ibid.*, fig. 6.

(7) *Ibid.*, fig. 7.

(8) *Ibid.*, fig. 2.

au-dessus du chevet, suivant une disposition assez rare dont nous pouvons signaler quelques exemples à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Forest-l'Abbaye (Somme), à Crouettes et à Glennes (Aisne). Quatre colonnettes soutiennent les ogives garnies d'une fine arête entre deux tores (1) : on remarque une petite rosace à la clef de voûte. L'arc triomphal, orné de trois boudins, décrit une courbe en tiers-point et retombe sur quatre colonnes engagées. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'eau et de feuilles d'acanthé (2). Trois fenêtres en plein cintre surmontées d'oculi très étroits s'ouvrent dans l'hémicycle, comme à Lagny, près de Villers-Cotterets (3).

A l'extérieur, la façade moderne ne présente aucun intérêt. Le clocher roman qui s'élève sur le croisillon nord du transept, ajouré par deux baies cintrées sur chaque face, se termine par un toit en bâtière. Les fenêtres du chœur sont entourées d'une moulure à double biseau, et l'encadrement des petits oculi se compose de deux pierres échancrées, comme dans le transept de l'église d'Augy (Aisne). La corniche primitive était formée d'arcatures en plein cintre subdivisées par des petites arcades secondaires. Au XII^e siècle, ce type d'entablement était très répandu dans le Beauvaisis.

ÉGLISE DE VAUXREZIS

La plus ancienne mention du village de Vauxrezis (4) se rencontre dans un diplôme du roi Eudes, qui confirma tous les biens de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons en 893 (5). Dès le XII^e siècle, le chapitre de la cathédrale avait le droit de présentation à la cure, car l'évêque Lisiard, qui mourut en 1126, légua dix sous de rente aux chanoines sur l'église (6). La paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons (7).

L'église, dédiée à saint Maurice, comprend une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur en hémicycle (8). Il est probable que les croisillons furent ajoutés après coup. Dans son état primitif, ce monument devait être bâti sur le même modèle que les églises de Berzy-le-Sec et de Fontenoy (Aisne); mais son plan actuel ressemble à celui de l'église de Laffaux, près de Soissons (9). La nef, recouverte de charpente, renferme quatre travées. Ses grandes arcades en plein cintre, dépourvues de moulures et formées de doubles claveaux, s'appuient sur des piles rectangulaires flanquées de deux pilastres (10), comme à Bonneuil en Valois, à Tracy-

(1) Cf. pl. XLIII, fig. 3.

(2) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(3) Cf. pl. XXIX, fig. 12.

(4) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(5) *Historiens de France*, t. IX, p. 460.

(6) *Bibl. nat.*, collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

(7) Bibliographie : Notice par M. DE LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 183.

(8) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 27 mètres; long. de la nef, 17 mètres; larg. totale, 13^m,40; larg. de la nef, 2 mètres; larg. du chœur, 4^m,35; haut. de la voûte du transept, 7^m,75.

(9) Cf. pl. XXX, fig. 1.

(10) Cf. pl. XLIV, fig. 1.

le-Val (Oise), à Margival et à Saint-Aubin (Aisne). Une large doucine couronnée d'un filet contourne les piliers à la hauteur de l'imposte. Dans l'axe de chaque travée, on remarque une baie en plein cintre, bouchée à l'époque moderne : une fenêtre de la même forme s'ouvre au-dessus du portail. Cette partie de l'église, construite vers 1130, n'a subi aucun remaniement. Les collatéraux, éclairés par des fenêtres en plein cintre et dépourvus de voûtes, furent rebâtis au XVI^e siècle.

A l'entrée du transept, un arc moderne en cintre brisé retombe sur huit colonnes engagées. L'ornementation des chapiteaux se compose de feuilles de vigne encadrées par des perles et de têtes bizarres qui dévorent des palmettes à tiges entrelacées (1). Les tailloirs sont formés d'un listel et d'une doucine, et les bases se trouvent cachées par des boiseries. Le carré du transept, qui devait former la travée droite du chœur au XII^e siècle, a conservé son ancienne voûte d'ogives garnie de trois gros boudins accouplés (2), qui retombent gauchement sur les tailloirs des colonnettes. Il est difficile de préciser l'époque où l'on défonça les murs latéraux du sanctuaire pour établir des croisillons après coup, comme dans les églises de Chavigny, de Juvigny, de Laffaux et de Pernant (Aisne), car on a rebâti le bras du transept au XVI^e siècle. Le croisillon nord conserve une voûte d'ogives qui est remplacée du côté sud par un plafond, mais les arcs d'encadrement furent remaniés à l'époque moderne.

Le chœur n'est pas une œuvre du XI^e siècle, comme M. Vitet (3) et M. Fleury (4) l'ont prétendu : sa construction ne doit pas être antérieure à l'année 1130 environ. L'arc triomphal en tiers-point, garni de trois boudins, retombe sur deux colonnettes, et la voûte en cul-de-four est renforcée par deux grosses nervures dont le profil est identique (5). L'église de Vauxrezis présente l'une des premières applications de ce système, qui fut également adopté à Bruyères-sur-Fère, à Berzy-le-Sec, à Bonnes, à Laffaux, à Pernant, à Torcy (Aisne) et à Chelles (Oise). Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'hémicycle au-dessus d'un autel en marbre du XVII^e siècle. Le lutrin et la chaire placée contre un pilier de la nef remontent à la même époque. Tous les chapiteaux du chœur sont effrités, mais leurs tailloirs présentent le même profil que dans le transept.

La façade fut construite au XII^e siècle, en même temps que la nef. Un porche du XVI^e siècle abrite l'ancien portail en plein cintre encadré par six colonnettes qui soutiennent une archivolte en plein cintre garnie de cinq boudins, d'une gorge et d'un rang d'étoiles (6). Les chapiteaux sont complètement frustes, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une doucine. Au-dessus du portail s'ouvre une fenêtre en plein cintre entourée d'un cordon d'étoiles. Une croix, formée de cercles entrelacés qui sont découpés à jour dans une dalle de pierre, se détache sur le ciel au sommet du pignon (7), comme à Duvy (Oise), à Cerseuil, à Ciry, à Cuiry-Housse et à Lhuys (Aisne). La porte qui s'ouvre dans l'axe du bas côté nord remonte au XVI^e siècle, et les deux collatéraux sont épaulés par des contreforts de la même époque. Les combles inférieurs, remaniés à l'époque moderne, viennent buter contre les fenêtres hautes de la nef. A l'angle du croisillon nord, on voit une tourelle d'escalier du XVI^e siècle.

L'abside arrondie se trouve dans un état de conservation très satisfaisant (8). Ses contreforts se composent d'un massif peu saillant surmonté de deux longues colonnettes qui viennent se

(1) Cf. pl. XLIV, fig. 4 et 5.

(2) *Ibid.*, fig. 2 et 3.

(3) *Rapport au ministre sur les monuments de l'Oise, de l'Aisne, etc.*, p. 75.

(4) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 63.

(5) Cf. pl. XLIV, fig. 2.

(6) *Ibid.*, fig. 6.

(7) *Ibid.*, fig. 7.

(8) *Ibid.*, fig. 8.

terminer sous la corniche, comme dans l'église de Laffaux (Aisne). Leurs chapiteaux, ornés de feuillages et de têtes barbues, se confondent avec les modillons grimaçants de la corniche. Les fenêtres en plein cintre, flanquées de courtes colonnes, sont entourées de claveaux plats et d'un cordon d'étoiles qui retombent sur des chapiteaux à feuilles d'eau. Le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'un cavet, et les deux tores des bases sont séparés par une scotie. Un toit moderne en zinc dissimule les dalles de pierre qui recouvrent l'abside, suivant une disposition déjà signalée à Berzy-le-Sec, à Chavigny, à Pernant et à NampTEUIL-sous-Muret (Aisne).

Le clocher central, qui mérite d'être cité parmi les plus belles tours romanes du Soissonnais, fut terminé vers 1135 (1). A l'étage inférieur, bâti sur plan carré, chaque face de la tour est décorée par deux arcatures en plein cintre (2). Leur archivolté, garnie d'un boudin, d'une gorge et d'un rang de trous carrés, retombe sur deux colonnettes. Les contreforts d'angle s'arrêtent au niveau des tailloirs. Le second étage, assis sur un bandeau mouluré, est ajouré à l'ouest par une seule baie en plein cintre et sur les autres faces par des baies géminées de la même forme. Les claveaux, décorés d'un rang de trous cubiques entre deux boudins et d'un cordon mouluré revêtu des mêmes ornements, retombent sur deux colonnettes et sur deux grosses colonnes engagées dans les pieds-droits, comme à Chacrise et à Glennes, près de Braine.

Tous les chapiteaux du clocher sont garnis de feuilles d'eau qui forment un bandeau continu entre les baies du second étage. On distingue sur les tailloirs un listel et une baguette reliés par un cavet; les bases sont ornées d'une scotie entre deux tores. Deux colonnettes superposées, encastées à chaque angle de la tour, adoucissent la sécheresse des arêtes. La corniche, rehaussée d'un boudin, est soutenue par des masques bizarres. Au-dessus de l'entablement s'élève un toit en bâtière assez élané. Le pignon qui regarde l'orient est épaulé par un contrefort central : ses trois baies en plein cintre encore intactes prouvent que les architectes de la région avaient adopté ce genre de toiture dès le XII^e siècle, comme on peut le constater à Coulonges, à Courcelles, à Lhuys, à Marizy-Sainte-Geneviève et à Torcy (Aisne). L'autre pignon, percé d'une seule baie, fut remanié à l'époque moderne.

ÉGLISE DE VERDILLY

Au moyen âge, la cure de Verdilly (3) dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry. Le droit de présentation appartenait au chapitre de l'abbaye d'Essommes; et la paroisse est placée sous le patronage de saint Gervais et de saint Protais. On ne rencontre aucune mention du village avant le XIII^e siècle (4), car M. Melleville a commis une erreur en prétendant que Verdilly était désigné sous le nom de *Vedeniacus*, dans une charte de 988 (5).

(1) Ce clocher s'élève à 26^m,20 de hauteur, et sa cage mesure 4^m,98 sur chaque côté.

(2) Cf. pl. XLIV, fig. 8.

(3) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(4) MATTON, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, p. 287.

(5) *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, p. 410.

Ce lieu doit être identifié avec Vinay, près d'Épernay, comme M. Longnon l'a démontré (1).

L'église fut bâtie d'un seul jet vers 1130. Son plan comprend une nef, un bas côté ajouté après coup et un chœur rectangulaire, comme à Blesmes (Aisne) et à Courthiézy (Marne). La nef, recouverte d'un lambris, conserve au nord une ancienne baie en plein cintre et communique avec le bas côté sud par trois arcs en tiers-point qui retombent sur des piles massives. Ce collatéral fut établi vers le milieu du XII^e siècle en défonçant le mur de la nef. La voûte en berceau brisé qui s'élève au-dessus du chœur est encadrée par un arc triomphal en tiers-point et renforcée par un doubleau intermédiaire, comme dans l'église voisine de Brasles. Les baies en plein cintre du sanctuaire n'ont subi aucun remaniement du côté nord. Trois fenêtres s'ouvrent dans le chevet plat, mais la baie centrale fut agrandie à l'époque moderne : une petite flèche en ardoise domine le toit de l'abside.

Le portail en plein cintre (2) présente la même décoration que la porte de l'église de Blesmes, près de Château-Thierry (3). Son premier rang de claveaux est orné d'une gorge en zigzag creusée dans un boudin qui se continue sur les pieds-droits. Les autres voussures, soutenues par quatre colonnettes, sont garnies de bâtons brisés alternant avec des gorges, de deux boudins et d'un cordon de pointes de diamant espacées, comme à Verneuil-sur-Marne. On a maladroitement recouvert d'un enduit de ciment les claveaux effrités.

ÉGLISE DE VERNEUIL-SUR-MARNE

L'époque de la fondation du village de Verneuil (4) est très incertaine, mais la paroisse devint un bourg important dès le XII^e siècle, si l'on en juge par les dimensions de l'église. Une bulle d'Innocent II, datée de 1135, prouve que l'abbaye de Rebais possédait des biens en ce lieu (5). Milon de Verneuil octroya la dîme de Saint-Aignan à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes en 1138 (6), et ce chevalier fit d'autres donations aux moines de Saint-Remi de Reims et d'Igny, comme l'indiquent deux chartes de 1148 et de 1159 (7). L'évêque Josselin, qui mourut en 1152, céda l'église au chapitre de la cathédrale de Soissons, suivant une mention de l'obituaire (8). La cure, placée sous le patronage de saint Martin, dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Châtillon-sur-Marne; mais le droit de présentation était réservé à l'évêque de Soissons.

Le plan de l'église, qui dessine une croix latine, comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur rectangulaire. Au XII^e siècle, l'édifice, dépourvu de croisillons, se terminait par

(1) *Revue archéologique*, 2^e série, t. XIX, p. 365.

(2) Cf. pl. XLIII, fig. 8.

(3) Cf. pl. XXIV bis, fig. 1.

(4) Marne, arr. d'Épernay, canton de Dormans.

(5) Dom DUPLESSIS, *Histoire de l'église de Meaux*, t. II, p. 28.

(6) Bibl. nat., latin 11004, fol. 33.

(7) VARIN, *Archives administratives de Reims*, t. I, p. 321. — Bibl. nat., latin 9904, fol. 17.

(8) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

une abside moins profonde. La nef, surmontée d'un lambris, renferme quatre travées dont les fenêtres furent bouchées à l'époque moderne. Les anciens supports se composaient d'un massif central flanqué de deux grosses colonnes, comme à Berzy-le-Sec, près de Soissons, à Vic-sur-Aisne, à Villers-Saint-Paul (Oise) et à Arronville (Seine-et-Oise). Cette disposition primitive s'est conservée intacte dans la troisième travée du côté nord.

L'ornementation des chapiteaux se compose de larges feuilles d'eau et de plusieurs rangs d'étoiles gravées en creux, comme dans le clocher de Chavigny, près de Soissons. Il faut attribuer la construction de la nef à la seconde moitié du règne de Louis le Gros. Le bas côté nord, recouvert d'un plafond, conserve une porte latérale du XII^e siècle et des fonts baptismaux grattés par un maçon maladroit. La vasque, portée sur une courte colonne, est garnie de têtes bizarres et de grands triangles sphériques qui encadrent des rosaces. Le mur extérieur du bas côté sud fut reconstruit à l'époque moderne.

A l'entrée du transept, on voit un arc en tiers-point du XII^e siècle. La croisée d'ogives du XIII^e siècle qui recouvre cette partie de l'église doit remplacer une voûte en berceau brisé. Vers le milieu du XIII^e siècle, les bras du transept furent ajoutés après coup, comme à Laffaux et à Pernant (Aisne). Leurs voûtes d'ogives retombent sur des colonnettes, et le meneau central des fenêtres soutient deux arcs triflés et un oculus à quatre lobes. Les autels des croisillons sont placés sous une large voussure en berceau brisé, comme à Barzy (Aisne), suivant une disposition adoptée au XIII^e siècle, en souvenir des niches qui occupaient le même emplacement dans les églises romanes.

Le chœur, terminé par un mur droit, fut rebâti vers le milieu du XIII^e siècle; mais l'arc triomphal remonte au XII^e siècle. Ses doubles claveaux, qui décrivent une courbe en tiers-point, retombent sur deux colonnes engagées. Les chapiteaux sont garnis de volutes ou de petites feuilles pointues, et le profil des tailloirs se compose d'un biseau surmonté d'un listel. Les deux voûtes d'ogives à tore aminci, les chapiteaux à crochets et les fenêtres à remplage triflé du sanctuaire portent l'empreinte du style gothique rayonnant.

Le portail roman, sculpté vers 1130, mérite d'attirer l'attention des archéologues (1). Son archivolt en plein cintre est revêtue d'un gros tore brisé dont les pointes alternent avec des redans crénelés. Les autres voussures sont ornées d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon de pointes de diamant. Le linteau se compose d'une pierre monolithe qui forme le tympan du portail. Parmi les quatre colonnettes engagées dans les pieds-droits, on remarque deux fûts en zigzag, comme au chevet de l'église de Chelles (Oise). Les chapiteaux, ornés de godrons, sont couronnés par des tailloirs moulurés. Un petit portail en plein cintre, qui remonte à la même époque, donne accès dans le bas côté nord (2). Ses quatre colonnettes et ses chapiteaux, décorés de volutes ou de feuilles d'eau, reçoivent la retombée de deux boudins et d'un cordon en forme de doucine : l'encadrement de la porte est rehaussé d'une baguette.

Le clocher central, bâti sur plan rectangulaire, fut élevé quelques années avant le grand portail : ses assises en pierre meulière encadrent des murs en blocage. Les baies inférieures en plein cintre, accouplées au nord et au sud, sont divisées par deux petites arcades de la même forme qui s'appuient sur une colonnette centrale. Tous les claveaux sont dépourvus de moulures. Au second étage, une baie semblable s'ouvre du côté de l'abside et de la façade sous le toit en bâtière. Les chapiteaux du clocher présentent soit une forme cubique, soit une corbeille garnie de feuilles d'eau.

(1) Cf. pl. XLIII, fig. 9.

(2) *Ibid.*, fig. 10.

ÉGLISE DE VIC-SUR-AISNE

Le bourg de Vic-sur-Aisne (1) était situé sur la voie romaine de Soissons à Noyon. En 1712, on y découvrit une borne milliaire qui porte le nom de l'empereur Caracalla (2). Les rois mérovingiens avaient établi en ce lieu un atelier monétaire, près de leur palais de Berny-Rivière (3), et Berthe, fille de Charlemagne, donna Vic à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons en 814 (4). Telle fut l'origine de la paroisse qui devint le siège d'un doyenné compris dans l'archidiaconé de la Rivière. Le chapitre de la cathédrale présentait à la cure, placée sous le patronage de la Sainte Vierge.

Dans un diplôme daté de 893, le roi Eudes confirma tous les biens que le monastère possédait à Vic-sur-Aisne. Il protégea les habitants contre les invasions normandes, en faisant réparer l'enceinte fortifiée bâtie sous le règne de Charlemagne (5). Au XI^e siècle, le comte Étienne s'empara du château et de ses dépendances; mais en 1048 le roi Henri I^{er} obligea l'usurpateur à restituer aux religieux tout leur domaine, dont Robert de Coucy cherchait à s'emparer (6). Albéric de Coucy, qui renouvela cette tentative en 1066, dut renoncer à ses prétentions devant les menaces de Philippe I^{er} (7). Les moines de Saint-Médard furent alors obligés de se mettre sous la sauvegarde des seigneurs de Pierrefonds (8). Leur domaine s'accrut au XII^e siècle, comme le prouve une charte qui mentionne l'existence du moulin de Vic en 1152 (9). Après le transfert des reliques de sainte Léocade dans la chapelle du château en 1196, l'abbé Gautier III fonda un chapitre pour les honorer (10). Gautier de Coincy, nommé prieur de Vic en 1214, a raconté dans son ouvrage les miracles qui s'accomplirent quand la châsse fut dérobée par un voleur et retrouvée dans l'Aisne (11).

L'église paroissiale, dont la construction n'est pas antérieure au XII^e siècle, doit s'élever sur l'emplacement d'un édifice plus ancien, car Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons de 1090 à 1103, avait donné les revenus de l'autel au chapitre de la cathédrale (12). Son plan comprend une nef, deux collatéraux, un large transept et un chœur polygonal (13). Au XII^e siècle, le chevet en hémicycle n'était pas précédé d'un transept, et les bas côtés devaient se terminer par des absidioles, comme dans l'église voisine de Berny-Rivière (14). La nef, recouverte d'un plafond et divisée en cinq travées, fut bâtie vers 1110. Ses grands arcs en plein cintre surhaussé se composent d'un

(1) Aisne, chef-lieu de canton de l'arr. de Soissons.

(2) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 45.

(3) *Ibid.*, p. 122.

(4) *Chronicon S. Medardi*. Cf. d'ACHERY, *Spicilège*, t. II, p. 488.

(5) *Historiens de France*, t. IX, p. 460.

(6) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIII, charte n° 1.

(7) Archives de l'Aisne, H. 477, fol. 127. — MABILLON, *De re diplomatica*, p. 271.

(8) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 363.

(9) Archives de l'Aisne, H. 477, fol. 96.

(10) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 417.

(11) Bibliographie : Abbé POQUET, *Précis historique sur Vic-sur-Aisne*. — Abbé PÉCHEUR, Notice sur l'église, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VII, p. 132, et t. XIX, p. 196.

(12) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.

(13) Voici quelques dimensions de l'église : long. de la nef, 15^m,75; larg. de la nef, 5^m,90; haut. de la nef, 8^m,90.

(14) Cf. pl. II, fig. 13.

double rang de claveaux, et les piles assez minces sont flanquées de deux colonnes (1), suivant une disposition très rare au XII^e siècle, sauf à Berzy-le-Sec (Aisne), à Villers-Saint-Paul (Oise) et à Arronville (Seine-et-Oise). On a remanié les arcades de la première et de la cinquième travée à l'époque moderne.

Les chapiteaux sont plus ou moins mutilés, mais on distingue encore sur quelques corbeilles des têtes frustes, des entrelacs, des volutes, des palmettes et des damiers (2); quelques astragales sont formées d'une torsade. L'ornementation des tailloirs se compose, soit d'un listel et de deux baguettes séparées par un cavet, soit d'un filet qui couronne des grosses pointes de diamant percées de quatre trous : les deux tores appliqués sur les bases sont reliés par une scotie. Dix fenêtres en plein cintre assez étroites s'ouvrent dans l'axe des travées, et une baie de la même forme éclaire la nef au-dessus du portail.

Les bas côtés, reconstruits à l'époque moderne, viennent aboutir dans le transept qui porte l'empreinte de deux styles bien différents. La voûte d'ogives renforcée de quatre liernes qui s'élève au-dessous du clocher et les deux voûtes latérales remontent au XVI^e siècle. En arrière s'ouvre un second transept bâti dès le XIII^e siècle, comme l'indiquent les nervures en amande de ses trois voûtes d'ogives, ses chapiteaux à crochets et ses fenêtres en tiers-point disposées en triplet. Il faut en conclure que l'ancien chœur roman fut démoli vers la fin du règne de Philippe-Auguste. Le sanctuaire est une œuvre moderne dont le style gothique manque de caractère.

La façade, bâtie vers le commencement du règne de Louis VI, et non pas au XI^e siècle, suivant l'opinion de M. Fleury (3), se trouve dans un excellent état de conservation. Six colonnettes encadrent le portail en plein cintre surhaussé, et deux fûts sont ornés de petits losanges (4). On distingue des palmettes ou des feuilles de fougère sur des chapiteaux encore intacts : le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette entre deux cavets (5). Les voussures du portail forment trois ressauts garnis d'un boudin aplati, d'un ruban plissé et de grands losanges taillés en creux. Un cordon de pointes de diamant percées de trous complète cette curieuse ornementation, dont le portail de l'église de Pont-Saint-Mard (Aisne) offre un autre exemple (6). Le linteau appareillé se compose de sept longues pierres taillées en coin, comme à Cerseuil, près de Braine, et quatre lignes en relief dessinent une grande mitre qui se détache sur le fond du tympan. Ce portail, flanqué de deux contreforts, est surmonté d'un gâble massif et trapu, comme à Taillefontaine (Aisne) et à Villers-Saint-Paul (Oise). Au-dessous du pignon de la façade s'ouvre une belle fenêtre en plein cintre encadrée par des baguettes, des petites gorges, des bâtons brisés et des pointes de diamant; ses claveaux retombent sur deux petites colonnes et sur des chapiteaux frustes (7).

Du côté sud, un portail du XVI^e siècle donne accès dans l'église. Il est probable que les fenêtres modernes des collatéraux ont remplacé des oculi primitifs, comme à Berny-Rivière; mais les baies de la nef n'ont subi aucun remaniement. Un cordon garni de pointes de diamant contourne leur archivolte : au nord, la première fenêtre est encadrée par un rang de billettes; au sud, des serpents, des têtes bizarres et des oiseaux à figures humaines décorent le cordon de la troisième baie (8). Au dehors, le transept présente deux fenêtres modernes et des baies du XIII^e siècle. Le clocher central, flanqué de pilastres et ajouré par des baies géminées, porte la date de 1558.

(1) Cf. pl. XLV, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 2 à 6.

(3) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 67.

(4) Cf. pl. XLV, fig. 7.

(5) *Ibid.*, fig. 8 et 9.

(6) Cf. pl. XXXVIII, fig. 3.

(7) Cf. pl. XLV, fig. 7.

(8) *Ibid.*, fig. 10.

ÉGLISE DE VIEIL-ARCY

Le nom de Vieil-Arcy (1), dérivé de *vicus arsus*, comme l'indique une charte de 1297 (2), prouve qu'un incendie détruisit ce village à une époque inconnue. Vers 1125, l'évêque Lisiard donna le prieuré qu'il avait fondé dans la paroisse aux moines de Saint-Pierre de Châlons (3). Le prieur nommait le desservant et présentait également aux cures de Dhuizel, de Pont-Arcy et de Saint-Mard-la-Commune. La paroisse de Vieil-Arcy dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vailly (4).

L'église, consacrée à saint Pierre et à saint Paul, comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un transept et un chœur en hémicycle (5); mais, dans son état primitif, l'édifice devait être dépourvu de croisillons, comme les églises de Berzy-le-Sec et de Dhuizel (Aisne). La nef, bâtie vers 1135 et recouverte d'un plafond, renferme quatre travées : ses grands arcs en tiers-point, formés de doubles claveaux, retombent sur des piles rectangulaires. Les baies en plein cintre qui s'ouvrent dans l'axe des piliers, comme à Latilly (Aisne) et à Orrouy (Oise), furent bouchées quand on a remanié les combles des bas côtés. Comme les assises de la dernière travée viennent se raccorder maladroitement aux pieds-droits de l'arc triomphal, il faut en conclure que la construction du chœur est antérieure à celle de la nef. Les murs des collatéraux, rebâti à l'époque moderne, n'offrent aucun intérêt, mais le bas côté nord renferme une cuve baptismale ronde du XII^e siècle, flanquée de quatre têtes et soutenue par un fût de colonne.

Au XII^e siècle, le carré du transept, voûté en berceau brisé, formait la travée droite du chœur. L'arc en tiers-point qui l'encadre, orné de six gros boudins, repose sur douze colonnettes engagées. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'eau : les tailloirs, rehaussés d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet, forment un bandeau continu à la naissance de la voûte. Il faut attribuer le croisillon nord au XIII^e siècle, car le profil de ses ogives et ses baies en tiers-point portent l'empreinte du style gothique primitif. Le croisillon sud fut sans doute ajouté après coup à la même époque, mais cette partie de l'église fut reconstruite au XVI^e siècle, comme l'indiquent les liernes de sa voûte d'ogives et le remplage flamboyant de ses deux fenêtres. Les bras du transept communiquent avec la croisée par deux arcs en tiers-point percés dans l'ancien mur du sanctuaire. Ce remaniement est facile à constater dans plusieurs églises romanes du Soissonnais.

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(2) Archives de l'Aisne, H. 455, p. 689.

(3) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. II, p. 279.

(4) Bibliographie : Notice par M. Proux dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 70.

(5) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 24 mètres; long. de la nef, 16 mètres; larg. totale, 12^m, 55; larg. de la nef, 5^m, 42; larg. du chœur, 4^m, 50; haut. de la voûte du chœur, 7^m, 65.

On peut faire remonter la construction du chœur au dernier tiers du règne de Louis VI. En avant de l'hémicycle, un arc brisé, garni d'un boudin et soutenu par deux longues colonnettes, encadre une voûte en cul-de-four (1), comme à Béthisy-Saint-Pierre (Oise), à Dhuizel et à Oulchy-la-Ville (Aisne). Les trois baies en plein cintre de l'abside s'ouvrent entre quatre colonnettes qui reçoivent la retombée de deux gros tores. Les chapiteaux à feuilles perlées et les tailloirs présentent la même ornementation que dans le carré du transept : les deux tores des bases sont reliés par une scotie. Il est curieux de constater la ressemblance de style qui existe entre le chevet de Vieil-Arcy et le chœur de l'église de Dhuizel (2), bâti dans une paroisse limitrophe vers le premier quart du XII^e siècle.

La façade, épaulée par deux contreforts, remonte à la même date que la nef. L'archivolte en plein cintre du portail, ornée de bâtons rompus et d'une moulure à double biseau, s'appuie sur quatre colonnettes (3). On distingue sur les chapiteaux des têtes grimaçantes, des feuilles d'acanthe et des feuilles de vigne enlacées par des tiges. Le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'une baguette et d'un cavet : le tore inférieur des bases est légèrement aplati. Trois baies en plein cintre s'ouvrent dans la façade, et un portail moderne donne accès dans le bas côté sud : la corniche de la nef est soutenue par des modillons très frustes. Le clocher primitif devait s'élever sur la travée droite du chœur ; mais au XIII^e siècle on construisit un clocher en bâtière au-dessus du croisillon nord. Ses baies géminées en tiers-point sont encadrées par deux colonnettes et par un boudin. M. Prioux a signalé dans cette tour une cloche datée de 1377 (4).

L'abside, épaulée par deux contreforts, conserve son caractère primitif, mais on a muré la baie centrale à l'époque moderne. Un bandeau, décoré d'étoiles, contourne le chevet sous l'appui des deux autres fenêtres. Leur archivolte en plein cintre, soutenue par quatre colonnettes, est ornée de deux boudins et d'un cordon d'étoiles. Les chapiteaux, revêtus de feuillages variés, à côtes perlées, qui se recourbent aux angles de la corbeille, sont couronnés par des tailloirs en biseau garnis d'étoiles : les bases sont identiques à celles du chœur. L'ancienne toiture en dalles de pierre a disparu, mais l'entablement de l'abside est formé d'une double corniche. La première se compose de têtes d'animaux et de masques bizarres, alternant avec des petits fruits d'arum entourés de cercles concentriques, motif déjà signalé sur les tailloirs des chapiteaux de Dhuizel (5). On remarque sur la seconde corniche des palmettes inclinées en sens contraire qui forment de lourds rinceaux de feuillages. Il est regrettable que le défaut d'entretien de la couverture compromette la solidité de l'abside, qui mériterait d'être soigneusement restaurée.

(1) Cf. pl. XLV, fig. 11.

(2) Cf. pl. XXVII, fig. 2.

(3) Cf. pl. XLV, fig. 12.

(4) Voici le texte de l'inscription : *Λ'αν μσσελγννι με λεγα ηελνν fame Bermand ηελνελor de la καον.* Cf. *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 70.

(5) Cf. pl. XXVII, fig. 5 à 8.

ÉGLISE DE VIEILS-MAISONS

Dès le commencement du XII^e siècle, le service du culte était célébré dans la paroisse de Vieils-Maisons (1), car l'évêque Lisiard octroya les revenus de l'église aux moines de Chézy en 1110 (2). Cette donation leur fut confirmée par les papes Adrien IV en 1155, Alexandre III en 1181 et Célestin III en 1196 (3). L'abbé de Chézy présentait à la cure, qui dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Montmirail.

L'église, dédiée à la Sainte Croix, renferme une nef flanquée de bas côtés, un transept et un chœur rectangulaire. La nef, recouverte d'un plafond et divisée en quatre travées, est une œuvre du XVI^e siècle : ses grands arcs en tiers-point retombent sur des colonnes isolées. Les bas côtés furent voûtés d'ogives en 1856. Au XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur. L'arc triomphal en plein cintre fut appareillé vers 1115 : ses doubles claveaux, qui retombent sur deux grosses colonnes engagées, encadrent une voûte d'arêtes refaite en 1809. Les volutes et les lourdes feuilles des chapiteaux sont couronnées par des tailloirs en biseau. Les croisillons modernes furent établis après coup, comme l'indiquent les anciens contreforts du clocher visibles dans le bras nord du transept. Cette partie de l'église est surmontée d'un plafond, et le croisillon sud est recouvert d'une voûte d'arêtes moderne.

Le chœur a conservé son ancienne voûte en berceau brisé, soutenue par deux doubleaux en tiers-point qui s'appuient sur des colonnes engagées (4), comme à Brasles et à Verdilly, près de Château-Thierry. On peut faire remonter sa construction à la première moitié du règne de Louis VI. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans le chevet plat, mais les deux baies latérales ont été agrandies. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'eau, de tiges entrelacées, de fruits d'arum et de grosses volutes (5). On remarque sur une corbeille un fruit d'arum entre deux pélicans aux ailes éployées : l'un des oiseaux tient un serpent dans son bec (6). Ces pélicans ressemblent beaucoup à ceux qui sont sculptés sur un chapiteau du déambulatoire de Morienval (7). Le profil des tailloirs est formé d'un listel, d'une baguette et d'un cavet. Au sud, des palmettes décorent le chanfrein d'un tailloir, et la moulure en biseau qui se continue sous la retombée de la voûte est garnie d'une natte et de petites fleurs à six pétales (8).

Au dehors, le portail du XVII^e siècle ne présente aucun intérêt, et les trois fenêtres de l'abside sont dépourvues d'ornementation. Le clocher roman qui s'élève sur le carré du transept fut bâti en même temps que le chœur : son unique étage repose sur un rang de pointes de diamant.

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Charly.

(2) Bibl. nat., collection de Picardie, t. XXII, fol. 26.

(3) *Ibid.*, fol. 46, 64 et 74.

(4) Cf. pl. XLVI, fig. 1.

(5) *Ibid.*, fig. 3 à 5.

(6) *Ibid.*, fig. 2.

(7) Cf. pl. VII, fig. 3.

(8) Cf. pl. XLVI, fig. 6 et 7.

L'appareil des murs se compose d'un blocage en meulière maintenu par des chaînages de pierre. A l'est, les deux baies en plein cintre qui éclairent la cage de la tour sont encadrées par deux colonnettes et subdivisées par deux petites arcades; mais on a remanié les autres ouvertures.

ÉGLISE DE VIFFORT

La cure de Notre-Dame de Viffort (1) dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry. La plus ancienne charte où l'on rencontre une mention du village porte la date de 1210 (2); mais les caractères archéologiques de l'église suffisent à prouver que le service du culte était célébré dans la paroisse dès le commencement du XII^e siècle. Le droit de présentation était réservé à l'abbé d'Essommes. L'église se compose d'une nef et d'un chœur à chevet plat qui fut agrandi vers la fin du XIII^e siècle (3). La nef, éclairée par six fenêtres en plein cintre, remonte au premier quart du XII^e siècle. Son plafond de bois, soutenu par des poutres richement sculptées, est une œuvre remarquable du XV^e siècle. A l'époque moderne, les murs ont été recouverts d'un enduit de plâtre.

Le chœur primitif fut construit vers 1115. Sa travée droite, qui se trouve sous le clocher, est voûtée par une croisée d'ogives garnie d'un gros boudin (4), comme les nervures du déambulatoire de Morienvall; une petite fleur s'épanouit à la clef. Les ogives retombent sur quatre colonnettes dont les chapiteaux placés de biais sont revêtus de palmettes, de feuilles pointues et de deux lions affrontés. On remarque sur les tailloirs un listel et un cavet entre deux baguettes: le gros tore des bases, relié au fût par une scotie, est rehaussé de griffes. Les doubleaux en plein cintre qui encadrent la voûte sont formés de deux rangs de claveaux et s'appuient sur des pilastres. Deux arcs formerets appliqués contre le mur décrivent la même courbe; mais comme la clef de tous ces arcs arrive beaucoup plus bas que celle des ogives, les compartiments de remplissage sont très bombés. Au sud, une petite baie en plein cintre s'ouvre entre les assises.

Il est probable que l'ancien sanctuaire roman se terminait par un mur droit, comme à Blesmes, à Seringes, à Verdilly et à Vieils-Maisons (Aisne); mais dans les dernières années du XIII^e siècle, on prolongea le chevet en y ajoutant deux travées voûtées d'ogives. Les tores amincis des nervures viennent se réunir à des clefs ornées d'une tête humaine et d'une colombe. Le remplage des baies porte l'empreinte du style gothique rayonnant, mais des fenêtres modernes sont percées dans le mur méridional. A l'extérieur, il faut signaler l'appareil de la nef et de l'ancien sanctuaire, formé d'un blocage irrégulier, comme à Canly, à Catenoy, à Coudun et à Noël-Saint-Martin (Oise). Le chevet gothique est bâti de même en meulières brutes, car la pierre de taille fait défaut dans les environs.

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Condé en Brie.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 94.

(3) Voici les principales dimensions de l'église: long. totale, 34^m,80; long. de la nef, 14^m,60; larg. de la nef, 8^m,47; haut. de la voûte sous le clocher, 8^m,50.

(4) Cf. pl. XLVI, fig. 8 et 9.

Le clocher roman qui surmonte la première travée du chœur est bâti sur un plan rectangulaire (1). Il faut l'attribuer à une date voisine de l'année 1120. On y monte par un curieux escalier à rampe droite, voûté en berceau, qui forme un retour d'équerre à l'angle du mur. Cet escalier est peut-être le plus ancien de tous ceux qui donnent accès dans les clochers de la région. La face orientale de la tour s'est conservée intacte sous le comble du chœur, mais les trois autres côtés furent remaniés à l'époque moderne. A l'est, un bandeau biseauté passe sous les trois baies accouplées du premier étage : leur archivolt en plein cintre, dépourvue de moulures, s'appuie sur des pilastres monolithes et sur de lourds tailloirs en biseau (2). L'architecte n'a fait usage de la pierre de taille que pour encadrer les baies, comme dans les clochers de Brasles (Aisne), de Verneuil et de Courthiézy (Marne). L'appareil des murs se compose de pierres meulières très minces noyées dans du mortier.

A l'étage supérieur, les quatre baies accouplées sont encadrées par des archivoltes en plein cintre et par des petites colonnes isolées. La colonnette centrale se trouve couronnée par un chapiteau cubique et par un tailloir à cinq rangs de damiers (3) : sa base est garnie d'un gros tore. La forme de ce chapiteau, qui ressemble à ceux de la crypte de Saint-Léger à Soissons (4) et du clocher de Juvigny (Aisne), la disposition et le nombre des baies indiquent une influence rhénane, facile à reconnaître également dans les clochers d'Azy-Bonneil, de Brasles (Aisne) et de Saint-Remi de Reims. Le prototype de ces tours à trois baies accouplées se retrouve à Champ-le-Duc (Vosges), à Bonn, à Halberstadt, à Laach et à Spire en Allemagne. L'ancienne corniche a disparu, et le toit en bâtière est remplacé par un pavillon en charpente ; mais le clocher de Viffort mérite d'attirer l'attention des archéologues, malgré ses remaniements.

ÉGLISE DE VREGNY

C'est à l'époque mérovingienne qu'il faut faire remonter l'origine de la paroisse de Vregny (5). Dagobert et la reine Nanthilde ayant tenu sur les fonts baptismaux la jeune Eusébie, fille d'Adalbaud, duc de Douai, lui firent présent de ce domaine (6). Sa mère, sainte Rictrude, qui devint abbesse de Marchiennes en Hainaut vers 647, après la mort de son mari, donna la terre de Vregny au monastère avec le consentement de sa fille. Eusébie imita son exemple : elle entra dans l'abbaye d'Hamage, près de Douai, où elle mourut à la fleur de l'âge en 660 (7). Un diplôme de Charles le Chauve, daté de 877, nous apprend que les religieuses de Marchiennes faisaient cultiver de la vigne à Vregny (8). L'historien Carlier a confondu ce domaine avec la villa de Berny,

(1) La cage du clocher mesure à l'intérieur 6^m,75 sur 5^m,53.

(2) Cf. pl. XLVI, fig. 10.

(3) *Ibid.*, fig. 11.

(4) Cf. pl. I, fig. 10.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vailly.

(6) *Acta Sanctorum*, mars, t. II, p. 461.

(7) *Ibid.*, mai, t. III, p. 116. — *Gallia Christiana*, t. III, col. 370 et 394.

(8) *Historiens de France*, t. VIII, p. 667.

près de Vic, et avec la terre d'Aines en Artois (1), citée dans un diplôme du roi Lothaire en 976 (2). Dans la suite, les Bénédictins de Marchiennes recueillirent l'héritage des religieuses, et ils envoyèrent à Vregny un moine pour faire valoir les biens du prieuré.

L'auteur de la Vie de sainte Eusébie, qui écrivait au XII^e siècle, raconte que le prieur faisait tirer des pierres d'une carrière très profonde, quand l'ouvrier qui travaillait au fond du puits fut enseveli par un éboulement (3). Le malheureux carrier put échapper à la mort en invoquant sainte Rictrude et sainte Eusébie : ce miracle eut lieu sous le règne de Louis VII. La première mention de l'église se rencontre dans une charte de l'évêque Josselin, qui donna les revenus de l'autel à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy en 1132 (4). Les religieux de ce monastère conservèrent le droit de présenter à la cure pendant le moyen âge. Leur privilège fut reconnu par les papes Eugène II, en 1145, Alexandre III, en 1174, et Célestin III, en 1193 (5). La paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons.

L'église, consacrée à saint Rufin et à saint Valère, renfermait dans son état primitif une nef recouverte d'un plafond et un chœur arrondi (6), comme à Breny (Aisne). A la fin du XII^e siècle, on défonça le mur du nord pour ajouter un bas côté qui communiquait avec la nef par deux arcs en tiers-point; mais, depuis la démolition du collatéral, ces arcades sont bouchées. Le mur méridional fut rebâti à l'époque moderne. On peut faire remonter la construction du chœur au premier quart du XII^e siècle. La voûte d'arêtes de sa travée droite est encadrée par un arc en cintre légèrement brisé qui retombe sur des pilastres. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'hémicycle voûté en cul-de-four, comme à Chavigny et à Juvigny (Aisne); mais la baie centrale est maladroitement agrandie. A la naissance de la voûte, un bandeau formé d'une doucine et d'un filet contourne le sanctuaire. Au nord, on pénètre dans une chapelle du XIII^e siècle dont la voûte d'ogives à tore aminci s'appuie sur des chapiteaux ornés de crochets.

A l'extérieur, l'abside est la seule partie intéressante de l'église. Ses deux contreforts peu saillants s'arrêtent sous une corniche garnie de trous triangulaires, et ses baies en plein cintre sont encadrées par un cordon à double biseau (7). On aperçoit les amorces de la toiture en pierre qui recouvrait le chevet, comme à Berzy-le-Sec (Aisne).

Le clocher, bâti vers 1120, s'élève au-dessus du chœur (8). Du côté de l'orient, une baie très étroite qui s'ouvre au-dessus d'un arc de décharge éclaire l'étage inférieur. Au niveau du second étage, deux baies en plein cintre, percées sur chaque face de la tour, encadrent deux arcades secondaires de la même forme, taillées dans un seul morceau de pierre et soutenues par une colonnette centrale et par deux fûts engagés (9). Les chapiteaux, dépourvus de tailloirs, sont garnis de feuilles d'eau, et quatre colonnettes d'angle étaient encastrées dans des retraits. Ce clocher, encore intact du côté de l'abside, a subi des remaniements : son toit en bâtière s'appuie sur des pignons percés de baies modernes.

(1) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 120 et 273.

(2) *Historiens de France*, t. IX, p. 640.

(3) *Acta Sanctorum*, mars, t. II, p. 461, et mai, t. III, p. 116.

(4) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 10.

(5) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, latin 17775, fol. 286 et 290. — Collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 18.

(6) Bibliographie : DE LAPRAIRIE, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 185.

(7) Cf. pl. XLVI, fig. 12.

(8) La cage du clocher mesure à l'intérieur 4^m, 16 sur 3^m, 69.

(9) Cf. pl. XLVI, fig. 12.

ÉGLISES DE LA SECONDE MOITIÉ

DU

XII^E SIÈCLE

ÉGLISE D'AIZY



Dès le IX^e siècle, le village d'Aizy (1) appartenait aux religieuses de Notre-Dame de Soissons, car Charles le Chauve leur en confirma la propriété en 858 (2). L'abbesse Mathilde II acheta l'avouerie à Gérard de Chérizy en 1146 (3), et une bulle du pape Eugène III, datée de 1147, constate que l'abbaye possédait également la dîme de la paroisse (4). La cure dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vailly, mais le droit de présentation était réservé au chapitre de la cathédrale de Soissons. En 1210, les habitants d'Aizy obtinrent de l'abbesse Helvide divers privilèges (5), et Béatrix de Chérizy leur permit d'entrer dans la commune de Vailly en 1232, moyennant une redevance annuelle. Cette charte fut confirmée par saint Louis la même année (6).

L'église, dédiée à saint Médard, avait été bâtie pendant le dernier tiers du XII^e siècle (7); mais on se mit à la reconstruire vers le milieu du règne de Philippe-Auguste (8). Son plan actuel, en forme de croix latine, comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un chevet carré. Au XII^e siècle, l'édifice était dépourvu de croisillons, comme les églises d'Authueil en Valois (Oise) et de Saconin (Aisne). La nef, recouverte d'un plafond et divisée en quatre travées, fut bâtie vers le commencement du XIII^e siècle. Ses grandes arcades, qui décrivent une courbe en tiers-point, retombent sur des piles cantonnées de quatre colonnes et de quatre colonnettes : deux bouclins se détachent sur les claveaux, comme à Vailly. Les chapiteaux sont garnis de feuillages découpés et de crochets à peine recourbés, car les artistes de cette époque avaient cessé de sculpter des feuilles d'acanthé. Les colonnes engagées dans le mur de la nef s'élèvent jusqu'à la charpente : il faut en conclure qu'on avait eu l'intention d'appareiller des voûtes d'ogives. Un bandeau mouluré court sous l'appui des baies en plein cintre.

Les bas côtés remontent à la même date que la nef. Leur toiture est soutenue par des

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vailly.

(2) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, p. 429.

(3) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCV, charte n° 2.

(4) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 439.

(5) Arch. nat., L. 1005.

(6) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Étude sur la charte de commune d'Aizy*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. XVI, p. 53.

(7) Bibliographie : PRIoux, Notice sur l'église, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVIII, p. 22.

(8) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 31^m,10; long. de la nef, 19^m,70; larg. totale, 13^m,70; larg. de la nef, 5^m,80; haut. de la voûte du chœur, 9^m,80.

doubleaux isolés en tiers-point, comme à Vailly et à Vorges (Aisne), et leurs baies en plein cintre se sont conservées intactes. Il est curieux de constater la persistance de cette forme d'arc dans les fenêtres au commencement du XIII^e siècle, mais on peut faire la même remarque à Azy-Bonneil (Aisne) et à Glaignes (Oise). Le bas côté nord renferme une belle cuve baptismale du XIII^e siècle, garnie de feuillages et soutenue par une courte colonne.

A l'entrée du transept, l'arc en tiers-point qui encadrait le chœur au XII^e siècle s'appuie sur huit colonnes engagées : ses claveaux sont ornés d'un cordon de feuillages, de quatre boudins et de deux tores évidés (1). La décoration des chapiteaux se compose de palmettes variées, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet (2). La voûte d'ogives qui s'élève sur le carré du transept fut appareillée vers 1175 : ses nervures, garnies de trois boudins, viennent rejoindre une corbeille de feuilles d'acanthé flanquée de quatre têtes barbues (3).

L'architecte qui fut chargé d'agrandir l'église au XIII^e siècle défonça les murs de la première travée du chœur pour établir un transept après coup. Le croisillon du nord est encadré par un arc en tiers-point revêtu de cinq tores, qui retombe sur des colonnes et sur des chapiteaux à crochets : un boudin en amande décore les nervures de la voûte d'ogives. Deux baies en plein cintre et une rosace à six lobes sont percées dans le mur du fond. A l'est, une large niche, éclairée par une fenêtre, s'ouvre entre quatre colonnettes : l'arc en tiers-point qui l'encadre est revêtu de deux tores et d'un cordon mouluré. En décrivant l'église de Dhuizel, nous avons déjà constaté que les architectes du XIII^e siècle continuèrent à bâtir des niches de ce genre, comme leurs prédécesseurs. Toutes ces dispositions se retrouvent dans le croisillon sud, ajouté au XIII^e siècle ; mais un cordon de fleurs à quatre pétales accompagne l'archivolte de sa niche.

Le chœur, bâti sur plan carré, comme à Bazoches, à Chacrise, à Montigny-Lengrain et à Vailly (Aisne), porte l'empreinte du style en usage vers la fin du règne de Louis VII. Sa voûte d'ogives à triple tore, dépourvue de formerets, s'appuie sur des colonnettes d'angle : on aperçoit sur la clef un agneau crucifère entouré de feuilles d'acanthé (4). Cette voûte est précédée d'un arc en tiers-point garni de trois boudins et soutenu par deux colonnes engagées. Les feuillages variés qui décorent les chapiteaux sont surmontés de tailloirs identiques à ceux de la travée précédente, et le tore inférieur des bases est très aplati. De chaque côté s'ouvre une baie en plein cintre. Au fond, une fenêtre en tiers-point éclaire une niche de la même forme, encadrée par quatre colonnettes, deux tores et un rang de feuilles d'acanthé (5). Ce cordon, qui retombe sur deux têtes, se continue autour des deux baies voisines, dont l'archivolte est en plein cintre. Un quatre-feuilles se trouve percé au-dessus de la niche, comme à Vailly, à Nanteuil-Notre-Dame et à Oulchy-le-Château. Il est évident que le constructeur de cette partie de l'église s'inspira du chevet de l'église de Vailly.

La façade doit être attribuée au XIII^e siècle. Six colonnettes ornées d'une bague et des chapiteaux revêtus de crochets soutiennent l'archivolte en tiers-point du portail. Les claveaux sont garnis d'un tore, de deux gorges séparées par des rinceaux et d'un boudin rehaussé de petites étoiles ; un cordon de feuillages entrelacés complète cette élégante décoration. Au-dessous du pignon, percé d'une baie en plein cintre, s'ouvrent deux fenêtres en tiers-point encadrées par quatre colonnettes. Les fenêtres cintrées de la nef et du bas côté méridional ont conservé leur cordon

(1) Cf. pl. XLVIII, fig. 1 et 2.

(2) *Ibid.*, fig. 6 à 8.

(3) *Ibid.*, fig. 3 et 4.

(4) *Ibid.*, fig. 5.

(5) *Ibid.*, fig. 1.

mouluré, comme à Vailly. La corniche supérieure se compose d'une série de petites têtes, et l'entablement du bas coté nord est formé de petites arcades en cintre brisé.

Au sud, un portail latéral s'ouvre dans l'axe de la seconde travée (1). Le défaut de liaison de ses assises avec celles du bas coté, et le caractère de son style qui s'accorde avec une date voisine de l'année 1180, prouvent que cette porte fut appliquée contre un mur du XIII^e siècle après avoir été démontée. Au XII^e siècle, elle devait faire partie de la façade primitive, mais l'architecte chargé de reconstruire la nef fut obligé de la déplacer. On employa le même procédé pour conserver des portails romans à Notre-Dame de Paris et à la cathédrale de Bourges (2). Cette porte, qui fait une saillie sur la muraille, est flanquée de six colonnettes détachées des pieds-droits : leurs bases à tore aplati reposent sur des socles moulurés (3). Les chapiteaux à feuilles recourbées et les tailloirs, garnis d'un listel et d'une doucine, se sont conservés intacts (4). L'archivolte, qui décrit une courbe en tiers-point, encadre un tympan monolithe. On distingue sur les voussures un boudin décoré de petits feuillages, une gorge, des bouquets de feuilles et de fruits d'arum, deux tores et des rinceaux réunis par deux chimères à la clef (5) : ce dernier cordon retombe sur deux têtes humaines. Un gâble massif et pointu forme le couronnement du portail, comme à Couloisy, près d'Attichy.

En examinant le raccord maladroit de la maçonnerie sur tous les points où les croisillons viennent se souder au chœur, il est facile de constater que les bras du transept furent ajoutés après coup au XIII^e siècle. Leurs baies en plein cintre et leurs rosaces à six lobes sont entourées de moulures. A l'est, une fenêtre en tiers-point, dont les colonnettes soutiennent des tores et un rang de fleurs à quatre pétales, s'ouvre dans les deux niches saillantes. Ces niches, flanquées de colonnes d'angle, sont surmontées d'un pignon trapu. Sous la toiture du croisillon nord, on a reposé une corniche du XII^e siècle qui devait couronner l'ancienne nef de l'église : ses modillons sont garnis de palmettes, de masques bizarres et d'animaux variés, tels qu'un béliet, un porc et une chimère dévorant une tête humaine (6).

Epaulé par quatre contreforts, le chevet plat de l'église conserve son caractère primitif. Deux baies en plein cintre à double ressaut s'ouvrent sur les flancs du chœur : le bandeau découpé sous leur appui contourne l'abside, et un cordon mouluré suit les claveaux de leur archivolt. La niche centrale, flanquée de colonnes d'angle, est couronnée par une tête en saillie sous la pointe du gâble massif (7). Sa fenêtre en cintre brisé, revêtue d'un tore, d'une gorge et d'un cordon de feuillages, s'appuie sur deux colonnettes. De chaque côté de la niche, on voit une fenêtre en plein cintre, à double ébrasement, ornée d'un cordon torique. Le quatre-feuilles percé sous le pignon est encadré par une gorge entre deux baguettes et par un rang d'étoiles. Deux boudins, reliés par des petits trous cubiques, décorent l'entablement; mais sur les faces latérales du sanctuaire, la corniche est complétée par des palmettes d'acanthé, des feuillages et des fruits d'arum sculptés entre des masques grimaçants. A la pointe du pignon, le pied d'une croix découpée à jour se détache sur le ciel, au-dessus d'une baie cintrée.

Le clocher central, commencé aussitôt après l'achèvement du chœur, ne fut jamais terminé (8).

(1) Cf. pl. XLIX, fig. 1.

(2) A Cohan, près de Fère en Tardenois, l'archivolte en plein cintre d'un portail roman fut remontée dans une façade du XIII^e siècle.

(3) Cf. pl. XLIX, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 2.

(5) *Ibid.*, fig. 3 et 4.

(6) Cf. pl. XLVIII, fig. 10.

(7) *Ibid.*, fig. 1.

(8) La cage du clocher mesure à l'intérieur 5^m,65 sur 4^m,95.

Ses contreforts sont engagés dans les murs des croisillons, car cette tour s'élevait sur la première travée du chœur, au XII^e siècle, comme à Chacrise et à Nanteuil-Notre-Dame (Aisne). Au nord et au sud, ses deux baies en plein cintre et leurs cordons toriques se trouvent cachés sous le comble du transept, depuis le XIII^e siècle. On aperçoit une baie de la même forme dans le pignon de la bâtière.

ÉGLISE D'AMBLENY

L'origine du village d'Ambleny (1), situé près de la bifurcation des deux voies romaines de Soissons à Senlis et de Soissons à Noyon, doit remonter à l'époque mérovingienne; mais on ne rencontre aucune mention de ce lieu avant le XI^e siècle. En 1089, Nivelon de Pierrefonds répara ses torts envers le chapitre de la cathédrale qui possédait déjà ce domaine et qui conserva toujours le droit de présentation à la cure (2). Les chanoines, menacés par de puissants voisins, furent bientôt obligés de se placer sous la sauvegarde des seigneurs de Pierrefonds, qui élevèrent le premier château d'Ambleny. En 1139, Renaud, comte de Soissons, rendit à l'évêque Josselin la dime de la paroisse (3). Grâce à un legs de l'évêque Hugues de Champfleury, mort en 1175, les chanoines firent l'acquisition du fief (4) et Wibald d'Ambleny leur restitua le droit de mairie en 1189 (5). Philippe le Bel leur vendit tous ses droits seigneuriaux et la maison royale d'Ambleny, en 1296 (6). Vers la même époque, le chapitre devint propriétaire de la forteresse, défendue par un curieux donjon du XIII^e siècle en forme de quatre-feuilles, comme la tour d'Étampes. La paroisse, qui dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vivrières, est souvent citée dans des chartes du XII^e et du XIII^e siècle (7). Il est probable que les chanoines contribuèrent à la construction de l'église, dédiée à saint Martin.

Le plan de cet édifice, remanié au XIII^e et au XVI^e siècle, se compose d'une nef, de deux bas côtés, d'un double transept et d'un chœur polygonal (8); mais au XII^e siècle, le chevet carré s'ouvrait sur le transept, comme à Bazoches, à Oulchy-le-Château et à Vailly (Aisne). La nef, divisée en quatre travées, fut construite vers 1220 : ses grandes arcades en tiers-point retombent sur des colonnes isolées et sur des chapiteaux garnis de crochets. De minces colonnettes, partant des tailloirs, soutiennent les voûtes d'ogives ornées d'une gorge entre deux tores : une fenêtre en cintre brisé s'ouvre dans l'axe de chaque travée. Les bas côtés, recouverts de voûtes d'ogives, portent l'empreinte du même style.

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(2) Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 1.

(3) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 114.

(4) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 466.

(5) Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 4.

(6) *Ibid.*, fol. 7.

(7) *Ibid.*, fol. 4 à 20.

(8) Bibliographie : Abbés POQUET et PÉCHEUR, Notices sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IX, p. 164, et t. XIX, p. 175.

Le transept, seul débris de l'église primitive, fut bâti pendant le dernier tiers du XII^e siècle. Au-dessus de la croisée s'élève une voûte d'ogives bien conservée : ses nervures, revêtues de trois boudins, retombent sur des colonnettes (1). L'arc triomphal, orné de cinq tores et de gorges intermédiaires (2), s'appuie sur six colonnes engagées. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'acanthé qui se recourbent avec grâce (3); on remarque sur une corbeille deux lions affrontés (4), comme à Novion-le-Vineux et à Oulchy-le-Château (Aisne). Le listel et la baguette des tailloirs sont reliés par un boudin, et le tore inférieur des bases est aplati.

Les arcs en tiers-point qui font communiquer le carré du transept et les croisillons retombent sur six colonnes : leurs claveaux sont décorés de cinq gros boudins. Le bras du nord est recouvert d'une voûte d'ogives très bombée, revêtue de trois tores : trois baies en plein cintre s'ouvrent dans le mur du fond, comme à Vailly. La voûte du croisillon sud, garnie de trois baguettes, fut refaite au XIII^e siècle. Cette partie de l'église est éclairée par deux fenêtres en plein cintre, encadrées par de longues arcatures de la même forme, garnies d'un boudin et d'une gorge sur leur archivolt (5). Au-dessus, on voit un oculus qui occupe le fond d'une baie décorée de moulures.

Au XVI^e siècle, on défonça le mur oriental des croisillons pour relier l'ancien transept aux chapelles latérales du nouveau sanctuaire. Le chœur polygonal, voûté par des branches d'ogives, porte l'empreinte du style de la Renaissance : sa travée droite s'élève sur les fondations du chevet carré primitif. A l'entrée du chœur, les piliers romans sont noyés dans des massifs de maçonnerie, mais l'arc qui les relie retombe sur des pilastres du XIV^e siècle, flanqués de deux colonnettes. La façade est une œuvre du XIII^e siècle, et le portail en tiers-point, garni de fines moulures, s'ouvre entre six colonnettes. Les contreforts et les arcs-boutants de la nef furent refaits en 1536, comme l'indique une date gravée sur la pierre. On peut fixer à la même date la reconstruction du chœur : ses fenêtres, divisées par des meneaux, s'ouvrent entre des contreforts décorés de niches et de dais finement sculptés.

Les croisillons sont épaulés par des contreforts d'angle : un cordon, garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette, contourne l'archivolt de leurs baies. On aperçoit de fines moulures autour de l'oculus méridional, et quelques modillons grimaçants sont encore intacts sous la toiture. Au nord, le pignon du transept est couronné par un disque ajouré qui affectait la forme d'une roue à huit rayons (6). Du côté sud, une croix du XII^e siècle se détache également sur le ciel, au sommet du faîtage : ses branches sont reliées par quatre tiges recourbées garnies de perles (7). Le clocher central appartient au XIII^e siècle : ses baies en tiers-point et ses contreforts sont flanqués de colonnettes. Les pignons du toit en bâtière, ajourés par des baies et par des petites rosaces, comme à Couvrelles (Aisne), donnent une véritable élégance au couronnement de la tour.

(1) Cf. pl. XLIX, fig. 5 et 6.

(2) *Ibid.*, fig. 7.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

(4) *Ibid.*, fig. 9.

(5) *Ibid.*, fig. 5.

(6) *Ibid.*, fig. 10.

(7) *Ibid.*, fig. 11.

ÉGLISE D'ARCY-SAINTE-RESTITUTE

Les sépultures gallo-romaines découvertes sur le territoire d'Arcy-Sainte-Restitute (1) prouvent que ce lieu était habité dès les premiers siècles de l'ère chrétienne (2); mais le développement de la paroisse dut coïncider avec la fondation du pèlerinage au IX^e siècle. Sainte Restitute, martyrisée à Sora, vers 272, sous le règne d'Aurélien, avait été ensevelie dans la basilique de cette ville. Quand l'Italie fut menacée par les Sarrasins, on transporta ses reliques à Rome. Pour se défendre contre les pillards, le pape Léon IV implora le secours de l'empereur Lothaire, qui lui envoya une armée sous la conduite de son fils Louis. Ce prince était accompagné du comte de Moreuil, petite ville située entre Amiens et Montdidier. En 851, après la défaite des envahisseurs, le Pape donna le corps de la sainte au seigneur picard, qui résolut de l'emporter à Moreuil et se mit en route pour la France (3).

En traversant le Soissonnais, le pieux cortège s'arrêta dans le village d'Arcy, le 1^{er} mai 852, suivant la date généralement adoptée; mais au moment où les porteurs voulaient repartir avec leur précieux fardeau, la châsse devint si lourde qu'il fut impossible de la soulever. Frappé de ce prodige et d'un miracle opéré sur un enfant, le comte de Moreuil ne persista pas dans ses intentions. Il fit bâtir au village d'Arcy une vaste église pour remplacer une antique chapelle, consacrée à saint Martin (4). On rencontre encore une mention de ce lieu à propos de la guérison miraculeuse d'un de ses habitants, à Marizy-Sainte-Geneviève, vers 860 (5).

La paroisse d'Arcy dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Chacrise. Au commencement du XII^e siècle, les moines de Saint-Jean des Vignes y avaient fondé un prieuré, et le droit de présentation à la cure fut réservé à leur abbé dans la suite du moyen âge. L'église, dédiée à saint Martin, est citée dès l'année 1110, dans une charte de l'évêque Lisiard (6); mais peu de temps après, Guy, seigneur du donjon d'Oulchy, usurpa les revenus de l'autel. Il reconnut ses torts en 1125, et Lisiard restitua la même année l'église aux religieux de Saint-Jean (7), qui se firent confirmer leurs droits par Innocent II en 1139 (8), et par Adrien IV en 1156 (9). Vers 1173, Alexandre III écrivit à Henri, archevêque de Reims, pour mettre fin à un conflit entre le sous-diacre Henri et le prêtre Raoul qui se disputaient la cure d'Arcy (10). L'évêque Hugues de Champfleury, qui avait déjà perdu deux causes en cour de Rome vers 1169, à propos des cures de

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château.

(2) F. MOREAU, *Album Caranda*, pl. K à O.

(3) *Acta sanctorum*, mai, t. VI, p. 664.

(4) *Ibid.*, p. 674 et 675.

(5) *Ibid.*, janvier, t. I, p. 149.

(6) *Bibl. nat.*, latin, 11004, fol. 28.

(7) *Ibid.*, fol. 26 v^o.

(8) *Ibid.*, collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n^o 7.

(9) *Arch. nat.*, L. 221.

(10) DOM MARTÈRE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, col. 962.

Bussiares, d'Augy et de Cerseuil (1), fut obligé de donner l'institution canonique au sous-diacre Henri, pour obéir aux ordres du Pape.

En 1191, Jeanne, veuve de Lewif, comte d'Oulchy, fonda dans l'église d'Arcy un service funèbre pour le repos de l'âme de son mari et conclut un accord avec les chanoines au sujet des dîmes (2). Vers la même époque, l'évêque Nivelon permit au prieur Pierre Buisuns de bâtir une chapelle à Bucy-le-Bras, sur le territoire de la paroisse, et tous les biens qui appartenaient à la collégiale en 1195 sont énumérés dans une charte de ce prélat (3). Le cartulaire de Saint-Yved de Braine renferme également la mention des terres que l'abbaye possédait autour d'Arcy dès le XII^e siècle (4). Pendant tout le moyen âge, les reliques de sainte Restitute furent l'objet d'un pèlerinage très fréquenté. L'importance du prieuré ne cessa de s'accroître, et ses revenus étaient évalués à 6,250 livres avant la Révolution (5).

L'église, rebâtie vers la fin du XII^e siècle et remaniée au XVI^e siècle, comprend une nef, deux collatéraux et un grand chevet polygonal qui a remplacé l'ancien chœur rectangulaire (6). Dépouvé de transept dans son état primitif, l'édifice était bâti sur le même plan que la chapelle du prieuré d'Authueil en Valois (Oise) et l'église de Saconin, près de Soissons (7). La nef, reconstruite au commencement du règne de Philippe-Auguste, se divise en quatre grandes travées. Au XII^e siècle, ses voûtes d'ogives étaient montées sur plan carré, comme l'indiquent l'alternance des colonnes et des piliers, la disposition des fenêtres et l'écartement des arcs-boutants. L'architecte avait adopté le type de voûte des cathédrales de Noyon et de Senlis, en supprimant le doubleau intermédiaire. Les voûtes primitives, qui retombaient sur de longues colonnettes, s'effondrèrent au XVI^e siècle; on les remplaça par des grandes croisées d'ogives garnies de fines arêtes. Une flèche en ardoise moderne s'élève au-dessus de la troisième voûte dont les liernes viennent buter contre un œil central.

Du côté nord, les arcades en tiers-point de la nef ont une large ouverture et portent la trace de nombreux remaniements. Des pilastres modernes défigurent les anciens supports, mais la première pile conserve encore ses colonnettes et ses chapiteaux qui portent l'empreinte du style en usage vers 1180. Les travées du nord n'étaient pas subdivisées par deux colonnes jumelles, comme de l'autre côté, car les voûtes d'ogives du collatéral furent construites sur plan barlong. Il est impossible de reconnaître aujourd'hui si l'architecte avait disposé une tribune au-dessous des fenêtres en plein cintre. La troisième et la quatrième travée faisaient partie d'une nef primitive beaucoup plus courte, élevée pendant le second quart du XII^e siècle; mais leurs arcades et leurs piliers furent remaniés au XVI^e siècle, tandis que les baies supérieures sont encore intactes. A l'origine, les deux dernières piles devaient se composer d'un massif rectangulaire flanqué de deux pilastres sous la retombée des grands arcs, comme à Laffaux et à Sergy (Aisne).

Au sud, les quatre premières travées de la nef n'ont pas perdu leur caractère primitif. Les piles se composent de deux grosses colonnes accouplées qui alternent avec des massifs cantonnés de dix colonnettes (8), suivant la disposition adoptée dans la cathédrale de Sens et à Notre-Dame

(1) Dom MARTÈNE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, col. 785, 797, 798 et 871.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 42.

(3) *Ibid.*, fol. 38 v^o et 42.

(4) Arch. nat., LL. 1583, p. 2, 5, 8, 15, 51 et 54.

(5) Bibliographie : PRIoux, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 134.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 35^m,50; larg. totale, 15 mètres; larg. de la nef, 7^m,60; haut. de la voûte de la nef, 12^m,55; haut. de la voûte du bas côté sud, 6 mètres.

(7) Cf. pl. XXXIX, fig. 1.

(8) Cf. pl. L, fig. 1 et 2.

de Corbeil (1). Les grandes arcades à double ressaut décrivent une courbe en tiers-point très élancée : on remarque sur les chapiteaux des volutes et des feuilles d'arum bien découpées (2). Le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. Les griffes et les socles des bases à tore aplati sont encore intacts (3).

Au-dessus des grandes arcades, une large tribune, aujourd'hui bouchée, s'étendait sous le comble du bas côté méridional (4). Cette tribune, assise sur un bandeau mouluré, était recouverte de charpente, comme à Saint-Étienne de Beauvais, à Saint-Évremond de Creil et au Val-Chrézien près d'Oulchy. Les archivoltes de ses baies géminées, dont le cintre est légèrement surbaissé (5), retombaient au centre sur un petit massif flanqué de deux colonnettes, et de chaque côté, sur un pilastre entre deux fûts. Les feuillages des chapiteaux se recourbent en forme de boule à leur extrémité. La décoration des claveaux devait se composer de cinq boudins reliés par des gorges et d'un cordon saillant, garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Du côté de la nef, les moulures sont cachées par un enduit; mais elles sont bien visibles sous la charpente des tribunes où le chapiteau de la pile centrale soutient deux gros tores découpés sur un sommier vertical (6). Les baies en plein cintre de la nef s'ouvrent sous la clef des arcs-formerets qui décrivent une courbe en tiers-point, en retombant sur deux colonnettes.

Ces travées, dont le plan fut tracé par un maître très habile, méritent une étude attentive, car les architectes du Soissonnais n'osaient pas voûter les nefs au XII^e siècle; mais l'importance de l'église justifiait une exception à ce principe, comme à Coulonges (Aisne). La cinquième travée, qui correspond à la troisième du côté nord, ne présente pas la même disposition. Les claveaux de son arcade en tiers-point sont soutenus par des chapiteaux garnis de feuilles d'acanthé et par des colonnettes engagées dans la quatrième pile. Il faut la considérer comme un débris de l'église antérieure qui pouvait remonter à la fin du règne de Louis VI. A cette époque, la nef était recouverte d'un plafond, mais ses dernières travées furent surélevées plus tard, quand on appareilla les grandes voûtes d'ogives. La sixième travée fut refaite au XVI^e siècle, suivant les principes du style gothique flamboyant.

La première travée du bas côté nord, recouverte d'une croisée d'ogives du XVI^e siècle, est éclairée par une fenêtre de la même époque. La seconde voûte d'ogives fut appareillée vers la fin du XII^e siècle, et le doubleau intermédiaire, orné de trois tores, retombe sur deux colonnes engagées. Les chapiteaux encore intacts dans cette partie de l'église se distinguent par la finesse de leurs feuillages qui se recourbent avec grâce sous les moulures des tailloirs (7). Deux gros boudins, réunis par une gorge et soutenus par des têtes grimaçantes, décorent les nervures de la troisième voûte (8). Le doubleau en tiers-point qui la précède est garni de cinq tores : ses claveaux s'appuient sur des chapiteaux à feuilles d'acanthé et sur des tailloirs à baguette centrale. Cette curieuse voûte fut construite après coup, vers 1130, comme dans l'église de Béthisy-Saint-Pierre (Oise). Le mur extérieur renferme les débris de trois arcatures romanes en plein cintre, sous une baie du XIII^e siècle. Les travées suivantes, éclairées par des fenêtres à remplage flamboyant et recouvertes de trois voûtes d'ogives, furent établies au XVI^e siècle, quand on prolongea les bas côtés sur les flancs du chœur.

(1) On peut voir une travée de cette église dans le parc du château de Montgermont, près de Corbeil.

(2) Cf. pl. L, fig. 4 et 5.

(3) *Ibid.*, fig. 4.

(4) *Ibid.*, fig. 2 et 3.

(5) A Saint-Étienne de Beauvais, les arcs des tribunes sont également surbaissés.

(6) Cf. pl. L, fig. 9.

(7) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(8) *Ibid.*, fig. 10.

Le bas côté sud conserve quatre croisées d'ogives bâties vers 1180. Leurs nervures à triple tore et les doubleaux en lancette, qui présentent le même profil avec une rainure creusée dans le boudin central, reposent sur des colonnes engagées (1). L'architecte avait établi deux voûtes dans ce collatéral pour correspondre à une grande voûte de la nef (2), suivant le système employé par les écoles romanes de la Normandie et des bords du Rhin. Du côté du mur, les ogives s'appuient sur des consoles garnies de volutes ou de masques grimaçants (3). Les baies en plein cintre se font remarquer par leur grande dimension. La cinquième voûte, appareillée vers 1130, remplace un plafond primitif, car elle vient retomber sur des corbeaux engagés après coup dans les angles : le gros boudin de ses ogives est rehaussé d'une baguette, comme à Breny, à Bonnes et à Bruyères-sur-Fère (Aisne). Le doubleau qui précède cette voûte est formé de deux rangs de claveaux plats, mais les dernières travées remontent au XVI^e siècle.

Quand on se mit à reconstruire le chevet vers le commencement du règne de François I^{er}, on suréleva la première travée de l'ancien chœur pour établir une croisée d'ogives à la même hauteur que les voûtes de la nef. Cette partie de l'église conserve deux fenêtres cintrées et quelques colonnes de la première moitié du XII^e siècle qui soutenaient l'arc triomphal. De chaque côté, on voit trois grandes arcatures en plein cintre incrustées dans le mur : celle qui se trouve au centre est garnie de bâtons brisés (4), et les deux autres, ornées d'un tore et d'une gorge, retombent encore sur de longues colonnettes. Ces curieux débris prouvent bien que l'église romane bâtie sous le règne de Louis VI fut simplement agrandie dans la suite. A cette époque, le chœur devait se terminer par un mur droit, comme à Marizy-Sainte-Geneviève et à Saconin (Aisne). L'abside à pans coupés, précédée d'une travée droite et voûtée par six branches d'ogives du XVI^e siècle, renferme des fenêtres divisées par un remplage flamboyant.

La façade, construite en même temps que les premières travées de la nef, est flanquée de larges contreforts et d'une tourelle d'escalier qui donne accès dans les tribunes méridionales. Au centre, le portail en tiers-point, encadré par un tore et par deux colonnettes, est surmonté d'un gâble massif, comme à Vez (Oise) et à Pernant (Aisne). Une grande rosace moderne s'ouvre au-dessous du pignon. Les baies en plein cintre de la nef sont reliées par une moulure à double biseau ou par un cordon torique qui décore également les deux baies romanes du chœur. La corniche moulurée s'appuie sur des têtes grimaçantes et sur des modillons ornés de billettes.

Au dehors, les bas côtés sont épaulés par les énormes culées des arcs-boutants et par des contreforts intermédiaires. Ces culées font une saillie de 1^m,60, et leur épaisseur diminue par des glacis successifs ; mais leur couronnement à double égout n'existe plus (5). Les arcs-boutants, qui décrivent une courbe en quart de cercle, viennent contre-buter les murs de la nef au-dessus du sommier des grandes voûtes, en retombant sur des contreforts cachés sous le comble des tribunes. Leur état de conservation ne laisse rien à désirer, surtout du côté sud. L'architecte fut obligé de les appareiller en même temps que les grandes croisées d'ogives de la nef ; car le plan de ces voûtes pouvait rendre les effets de la poussée très dangereux. Il est important de les signaler à l'attention des archéologues, car on ne connaît qu'un petit nombre d'arcs-boutants du XII^e siècle encore intacts, notamment autour du chevet de Saint-Remi de Reims.

(1) Cf. pl. L, fig. 11 et 12.

(2) *Ibid.*, fig. 1 et 3.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

(4) *Ibid.*, fig. 13.

(5) *Ibid.*, fig. 1 et 3.

ÉGLISE D'AZY-BONNEIL

La cure d'Azy-Bonneil (1) était placée sous le patronage de saint Félix, et le droit de présentation appartenait à l'abbé de Chézy. On rencontre trois mentions de l'église dans des bulles d'Adrien IV, d'Alexandre III et de Célestin III qui confirmèrent tous les biens du monastère, en 1155, en 1181 et en 1196 (2). Cette paroisse se trouvait comprise dans l'archidiaconé de Brie et dans le doyenné de Chézy (3). Le village de Bonneil, qu'il ne faut pas confondre avec Bonneuil-sur-Marne, près de Créteil, où les rois des deux premières races ont souvent résidé (4), devint une cure indépendante en 1304 (5).

Dans son état primitif, l'église renfermait une nef, deux collatéraux et un chœur rectangulaire surmonté d'un clocher (6), comme à Brasles, près de Château-Thierry; mais son plan fut remanié avant la fin du XII^e siècle et pendant le XIII^e siècle. Le chevet se compose aujourd'hui d'un double transept et d'un chœur polygonal. La nef, rebâtie dans les premières années du XIII^e siècle, est recouverte de charpente. Les piliers de ses quatre travées sont cantonnés de six colonnettes, et les grandes arcades en tiers-point, revêtues de deux tores, retombent sur des chapiteaux à crochets plats. Des fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'axe des piles, comme à Glaignes (Oise). En comparant cette nef à celle de l'église d'Aizy, près de Vailly, qui remonte à la même époque, on voit que les traditions romanes étaient encore très vivaces dans la contrée vers le milieu du règne de Philippe-Auguste. Les collatéraux, surmontés de voûtes en plâtre, furent remaniés à l'époque moderne.

Au-dessous du clocher on voit une voûte d'ogives ornée d'une fleur épanouie à la clef. Ses nervures en amande furent taillées vers 1170 pour remplacer une voûte en berceau brisé, suivant la disposition conservée dans les églises voisines de Brasles et de Verdilly. L'arc triomphal a perdu son caractère primitif. Au commencement du XIII^e siècle, l'architecte qui avait reconstruit la nef voulut établir un transept en défonçant les murs de la première travée du chœur. Il entoura les piles du chœur d'un faisceau de colonnettes et fit appareiller deux arcs en tiers-point revêtus de quatre tores à l'entrée des croisillons. Vers 1250, la seconde travée du chœur devint le centre d'un nouveau transept beaucoup plus vaste. Sa voûte d'ogives, dont le tore aminci retombe sur des colonnettes (7), doit être attribuée à la même date que celle qui se trouve sous le clocher. Le doubleau intermédiaire, qui décrit une courbe en tiers-point, fut refait au commencement du

(1) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(2) Bibl. nat., collection de Picardie, t. XXII, fol. 46, 64 et 74.

(3) Bibliographie : MOULIN, Notice sur l'église dans les *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, année 1890, p. 128.

(4) Abbé LEBEUR, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, nouv. édit., t. V, p. 23.

(5) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. IV, p. 16.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 29^m,50; long. de la nef, 16 mètres; larg. totale, 13^m,30; larg. de la nef, 5 mètres; larg. du chœur, 4^m,60; haut. de la voûte du chœur, 7^m,30.

(7) Cf. pl. LI, fig. 1.

XIII^e siècle : ses claveaux moulurés s'appuient sur six colonnettes et sur des chapiteaux à crochets.

Le croisillon nord, ajouté après coup vers le milieu du règne de saint Louis, est voûté d'ogives. Les nervures, garnies d'une arête entre deux boudins, les formerets en tiers-point et l'arc d'encadrement viennent rejoindre des faisceaux de colonnes couronnées par des chapiteaux à crochets. Le meneau central des deux baies supporte un oculus, mais la fenêtre orientale s'ouvre sous une voussure en cintre brisé, comme à Barzy (Aisne). Le croisillon sud fut élevé pendant la même campagne. On remarque un boudin en amande sur les ogives de la voûte, et le remplage des baies présente la même disposition que dans l'autre bras du transept. A l'angle du mur, une tourelle renferme l'escalier qui conduit aux combles.

Vers 1175, l'ancien chevet plat fut remplacé par une abside polygonale beaucoup plus profonde, précédée d'une travée droite. Il est intéressant de signaler beaucoup d'autres sanctuaires bâtis sur le même plan autour de Château-Thierry à la fin du XII^e siècle, notamment à Bussiares, à Hautevesne, à Marigny-en-Orxois, à Marizy-Saint-Mard, à Saponay et à Veully-la-Poterie. Dans le chœur d'Azy, huit branches d'ogives, ornées d'un boudin en amande, rayonnent autour d'une clef garnie de feuillages et s'appuient sur de longues colonnettes (1) : cette voûte est dépourvue de formerets. L'arc en tiers-point qui l'encadre et ses deux tores, séparés par une arête, sont soutenus par quatre colonnes engagées. Les feuillages des chapiteaux se détachent sous les moulures des tailloirs qui se composent d'un listel et d'une doucine (2). Un bandeau torique court sous l'appui des fenêtres en plein cintre percées dans les sept pans coupés.

Encadré par deux colonnettes et par un gros boudin rehaussé de petites feuilles, le portail en plein cintre de la façade conserve un chapiteau orné de godrons : un oculus moderne s'ouvre au-dessous du pignon. La porte latérale du bas côté sud n'a subi aucun remaniement : son archivolte en plein cintre est garnie d'une gorge creusée dans un tore en zigzag qui retombe sur un fût sans chapiteau (3), comme à Blesmes et à Verdilly (Aisne). Les bâtons brisés de la seconde voussure se continuent sur les pieds-droits, comme à Pontpoint (Oise). Ces deux portails doivent être attribués au premier quart du XII^e siècle. Il faut les considérer comme les derniers débris de l'église romane primitive dont le clocher est encore intact. Les baies en plein cintre de l'abside présentent un faible ébrasement, et les contreforts se terminent sous la corniche : on voit des billettes sur quelques modillons.

Le clocher, qui s'élève sur l'ancien chœur, fut bâti vers 1115. Au nord et au sud, deux baies en plein cintre à double archivolte éclairent la partie inférieure de la cage (4). A la hauteur du second étage, un grand arc en plein cintre, orné d'un cordon de billettes, encadre trois arcades de la même forme, percées sur chaque face de la tour et soutenues par des colonnettes monolithes (5). Les chapiteaux sont dépourvus de tailloirs : on distingue sur leur corbeille des volutes, des feuilles épaisses, des personnages grimaçants, des monstres qui dévorent des palmettes, un cheval et deux pélicans (6), comme dans le déambulatoire de Morienvall. Les bases à double tore se font remarquer par la lourdeur de leur profil. Une flèche moderne en charpente remplace l'ancien toit en bâtière, mais la corniche est encore intacte : ses modillons sont ornés de masques, de billettes ou de moulures. Cette tour servit de modèle à l'architecte du clocher de Brasles (7),

(1) Cf. pl. LI, fig. 1 et 2.

(2) *Ibid.*, fig. 3 et 4.

(3) *Ibid.*, fig. 5.

(4) La cage mesure à l'intérieur 3^m,54 sur 3^m,19.

(5) Cf. pl. LI, fig. 6.

(6) *Ibid.*, fig. 7 à 9.

(7) Cf. pl. XXIV bis, fig. 3.

près de Château-Thierry. La forme de ses baies supérieures prouve que l'école rhénane fit sentir son influence dans la vallée de la Marne, comme nous l'avons déjà démontré (1).

ÉGLISE DE BAZOCHES

Le village de Bazoches (2), dont le nom dérive de *basilica*, était situé sur la voie romaine de Reims à Soissons. La belle mosaïque découverte en 1859 et transportée au musée de Laon prouve qu'une riche villa s'élevait en ce lieu avant l'invasion des Barbares (3). Les premiers habitants vinrent se grouper autour de l'église qui fut construite au VI^e siècle sur les tombeaux de saint Rufin et de saint Valère, martyrisés à Bazoches vers 296 (4). Pendant les invasions normandes, les reliques des deux saints furent emportées à Reims, mais on les ramena dans la collégiale en 884, suivant le témoignage de Flodoard (5). Dès le IX^e siècle, Bazoches devint le siège d'un doyenné. Hérivé, archevêque de Reims, donna cette terre à son frère Eudes de Châtillon en 909, et les seigneurs de Bazoches devinrent une branche de cette illustre famille (6).

L'église de Saint-Rufin, englobée plus tard dans l'enceinte du château, fut donnée à l'abbaye de Saint-Remi par Guy de Châtillon, archevêque de Reims, en 1053 (7). Vers la fin du XI^e siècle, le comte Hugues fonda un chapitre dans cette collégiale, et il restitua des dîmes aux chanoines en 1103 et en 1122 (8). L'un de ses prédécesseurs, Manassès, avait confié aux moines de Marmoutier le soin de célébrer le culte dans l'église voisine de Saint-Thibault, dont nous avons décrit les ruines. En 1135, l'évêque Josselin résolut de placer la collégiale du château sous la dépendance de la même abbaye (9). Il est probable que l'église avait été reconstruite par ses soins, car une bulle du pape Innocent II, datée de la l'année suivante, constate que cet évêque en avait fait la dédicace (10). A cette époque, le nombre des chanoines qui s'élevait à soixante-douze dans l'origine se trouvait réduit à douze. En 1161, Gervais de Bazoches constitua une rente en faveur du chapitre pour l'entretien d'une lampe d'autel (11). Il ne faut pas confondre cette église, aujourd'hui disparue, avec l'église paroissiale, consacrée à saint Pierre, qui ne se trouve citée dans aucun texte. Le droit de présentation à la cure appartenait au prieur de Saint-Thibault (12).

Le plan de l'édifice comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un transept et un chœur

(1) Cf. p. 29.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(3) FLEURY, Rapport inséré dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, t. XI, p. 7 et 30.

(4) *Acta sanctorum*, juin, t. II, p. 796. — FLODOARD, *Historia ecclesiae Remensis*, liv. IV, chap. xli.

(5) *Historia ecclesiae Remensis*, liv. IV, chap. lxi et lxi.

(6) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 12, 13 et 679.

(7) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 21.

(8) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 681. — *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 108.

(9) Arch. de l'Aisne, G. 253, fol 153 v^o. — MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. VI, p. 670.

(10) MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, p. 672.

(11) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 684.

(12) Bibliographie : PRIoux, Notice sur l'église, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, XVI, p. 11.

carré (1), comme à Cuise (Oise) et à Montigny-Lengrain (Aisne). Cette disposition donne à l'église la forme d'une croix latine très régulière (2). La nef renferme trois travées : son plafond primitif fut remplacé par des voûtes d'ogives à l'époque moderne. Au nord, les arcades en tiers-point à double ressaut qui s'appuient sur des massifs rectangulaires portent l'empreinte du style en usage au XII^e siècle ; mais comme les assises de la dernière travée viennent buter contre trois colonnes du XIII^e siècle engagées dans la pile du transept, il faut bien supposer que ces travées furent reconstruites à une époque relativement moderne pour remplacer trois arcades du XIII^e siècle semblables à celles qui s'élèvent du côté sud.

A l'appui de cette opinion, nous ferons remarquer la longueur inusitée des piles, dépourvues de pilastres pour soutenir les doubles claveaux des arcades, le mauvais profil des tailloirs et l'absence de fenêtres. Un masque grimaçant, placé dans la dernière travée sous les moulures du tailloir, fut sans doute incrusté après coup, car on ne voit jamais une tête ainsi disposée dans une nef romane. En outre, comme le mur du bas côté nord remonte au XIII^e siècle, les travées correspondantes devaient appartenir à la même époque. On pourrait prétendre que la nef primitive fut coupée vers le milieu du XII^e siècle en avant de la croisée pour faciliter la reconstruction du transept, et que la coupure fut remplie plus tard quand on abandonna le projet de rebâtir les travées du nord ; mais aucune trace de reprise ne vient confirmer cette hypothèse.

Au sud, les anciens piliers furent remplacés vers 1210 par des massifs carrés cantonnés de quatre longues colonnes. Le plan de ces supports est encore conforme aux traditions romanes, car les architectes du Soissonnais élevèrent des piles du même genre, au XI^e et au XII^e siècle, à Saint-Thibault de Bazoches, à Berny-Rivière, à Morienval, à Bonnes et à Vailly. La colonne engagée dans le mur de la nef prouve qu'on avait formé le projet d'appareiller des voûtes, comme à Aizy. Les grandes arcades en tiers-point, formées de doubles claveaux, retombent sur des chapiteaux garnis de crochets plats, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet. Aux angles des socles, des griffes se détachent sur le tore aplati des bases. Il faut attribuer au XII^e siècle les trois colonnettes de la dernière travée qui sont engagées dans la pile du transept, comme l'indique la faible épaisseur des astragales des chapiteaux.

Le bas côté nord est recouvert de voûtes modernes : ses fenêtres en tiers-point s'ouvrent dans le mur entre trois colonnes du XIII^e siècle qui devaient supporter des doubleaux isolés, comme à Aizy et à Vailly (Aisne). Dans le bas côté sud, on remarque des colonnes identiques engagées dans le mur, des voûtes en plâtre et des baies modernes. Les fonts baptismaux, flanqués de quatre petites colonnettes qui se détachent sur une cuve en forme d'auge, doivent remonter au premier quart du XII^e siècle (3). Leurs petits chapiteaux sont très mutilés, et l'un des fûts est cannelé en torsade. Un bénitier du XII^e siècle qui devait être porté sur une colonnette se trouve encastré après coup dans la seconde pile : sa cuvette, taillée en quatre lobes, est ronde à l'extérieur et décorée de lourdes feuilles d'acanthe (4). Les collatéraux communiquent avec les croisillons par des arcs brisés du XII^e siècle qui s'appuient sur cinq colonnettes et sur des chapiteaux garnis de feuilles plates.

Le transept fut construit d'un seul jet pendant le troisième quart du XII^e siècle (5), comme à Amblenay, à Courmelles, à Montigny-Lengrain, à Oulchy-le-Château et à Vailly. C'est une

(1) Cf. pl. LI, fig. 10.

(2) Voici les principales dimensions de l'église : long. tot. de, 27^m,35 ; long. de la nef, 14^m,20 ; long. du transept, 18^m,65 ; larg. totale, 13^m,10 ; larg. de la nef, 5^m,45 ; larg. du chœur, 5^m,70.

(3) Cette cuve mesure 1^m,23 de longueur sur 0^m,80 de largeur.

(4) Cf. pl. LI, fig. 14.

(5) Cf. pl. LII, fig. 1.

véritable exception, car nous avons déjà signalé plusieurs églises où le transept fut ajouté après coup en défonçant la travée droite du chœur (1). Au centre du transept s'élève une croisée d'ogives dont les trois tores retombent sur quatre colonnettes (2) : une couronne de feuilles d'acanthé se détache sur la clef. Cette voûte est encadrée du côté de la nef par un arc en tiers-point garni de six boudins et soutenu par huit colonnes engagées. Des feuilles d'arum, surmontées de petites volutes, ornent la corbeille des chapiteaux (3). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet : les bases à tore aplati sont rehaussées de griffes.

L'arc brisé qui fait communiquer le croisillon nord avec le carré du transept est décoré de cinq tores (4), et s'appuie de chaque côté sur une colonne flanquée de deux petits fûts. Trois boudins accouplés décorent les nervures de la voûte d'ogives, et les formerets décrivent une courbe en tiers-point. Tous ces arcs retombent sur des faisceaux de colonnettes et sur des chapiteaux revêtus de feuilles plates qui se recourbent sous les angles du tailloir. Les deux fenêtres en plein cintre percées dans le mur du fond sont légèrement ébrasées. A l'est s'ouvrait une niche rectangulaire, profonde de 1^m,80, qui renfermait un autel, comme à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain et à Nouvion-le-Vineux (Aisne). Son archivolt en plein cintre, ornée de deux tores et d'un cordon de trous cubiques, retombe sur deux colonnettes (5), et précède une petite voûte en berceau. La fenêtre centrale, qui présente la même forme, est encadrée par deux longues colonnes et par un boudin, mais cette niche fut bouchée à l'époque moderne.

Toutes ces dispositions se retrouvent dans le croisillon sud. Les ogives et les arcs d'encadrement présentent le même profil que dans l'autre bras du transept. La clef des nervures et des formerets se trouve à peu près au même niveau. Il faut en conclure que les architectes avaient fait un progrès sensible dans l'art d'appareiller les voûtes, en diminuant l'inclinaison des compartiments de remplissage. Les fenêtres n'ont subi aucun remaniement, et la niche s'est conservée intacte. Sa voussure en plein cintre est revêtue de deux boudins et d'un rang de petits trous : les tailloirs forment un bandeau continu autour de la niche.

Le chœur, bâti sur plan carré, remonte à la même date que le transept. Sa voûte d'ogives à triple tore s'appuie sur des colonnettes d'angle, et les feuilles d'acanthé sculptées sur la clef entourent un masque grimaçant (6). L'arc triomphal, soutenu par six colonnes engagées, décrit une courbe en tiers-point : ses claveaux sont garnis de cinq boudins encadrés dans des retraits. Trois formerets en cintre brisé, garnis d'un gros tore, supportent les triangles de remplissage. La sculpture des chapiteaux est plus fine que dans le transept : on distingue sur leur corbeille des palmettes d'acanthé, des feuilles d'arum surmontées de volutes, des feuilles de vigne et des tiges qui s'épanouissent sous les angles des tailloirs moulurés (7). De chaque côté s'ouvrent deux fenêtres en plein cintre, et une baie de la même forme est percée dans l'axe du chœur, au fond d'une large niche, comme à Aizy, à Merval (Aisne) et à Cuise (Oise). La niche se trouve encadrée par six colonnettes et par une archivolt en tiers-point revêtue de trois boudins et de trous cubiques (8). Ce chœur, qui n'a subi aucun remaniement, doit être considéré comme un excellent modèle des chevets plats bâtis autour de Soissons dans la seconde moitié du XII^e siècle.

(1) Exemples : Azy-Bonneil, Aizy, Chavigny, Dhuizel, Glennes, Juvigny, Laffaux, Marigny en Orxois, Pernant, Vauxrezis, Veuilly-la-Poterie.

(2) Cf. pl. LI, fig. 12.

(3) Cf. pl. LII, fig. 2 à 4.

(4) Cf. pl. LI, fig. 11.

(5) Cf. pl. LII, fig. 1.

(6) Cf. pl. LI, fig. 13.

(7) Cf. pl. LII, fig. 5.

(8) *Ibid.*, fig. 1.

La façade, épaulée par deux contreforts, conserve deux fenêtres en tiers-point du XIII^e siècle. Les baies du bas côté nord et la corniche, ornée de petites têtes, remontent à la même période; mais à l'époque moderne, on a refait la porte principale, les deux portails latéraux et les fenêtres du bas côté sud. Les contreforts qui renforcent les angles des croisillons se terminent par un long glacis. Un cordon à double biseau décore l'archivolte des baies en plein cintre assises sur un bandeau mouluré. Les niches, couronnées par un gâble massif et dépourvues d'ornementation, font une saillie sur le mur du transept. Dans le croisillon sud, la fenêtre cintrée de la niche s'ouvre au-dessous d'une archivolte en tiers-point. La corniche se compose de petits arcs en plein cintre subdivisés par deux arcades secondaires et surmontés d'une tablette moulurée (1), comme à Nouvron-Vingré (Aisne) et dans les églises romanes du Beauvaisis. On distingue sur les modillons des billettes, des moulures et des masques grimaçants.

L'abside, épaulée par des contreforts d'angle, conserve une corniche du même genre et des baies latérales en plein cintre, entourées d'une moulure en biseau et d'un boudin qui se continue sur les pieds-droits. A la hauteur de l'imposte, un tailloir mouluré coupe le double ébrasement des fenêtres. La niche, surmontée d'un pignon trapu, se trouve dans l'axe du chevet plat : sa fenêtre en plein cintre repose sur un bandeau qui contourne les contreforts. La simplicité du style de l'abside et des croisillons forme un contraste frappant avec la décoration intérieure du transept et du sanctuaire. A l'est, le premier étage du clocher se trouve ajouré par deux baies en plein cintre. Cette tour, bâtie en même temps que le chœur et surmontée d'une toiture moderne, resta peut-être inachevée comme le clocher de l'église d'Aizy.

ÉGLISE DE BITRY

L'origine de la paroisse de Bitry (2), qui dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné du Vic-sur-Aisne, remonte à une époque très reculée. En effet, Charles le Chauve fait déjà mention de l'église de Bitry, en confirmant la propriété de ce domaine à l'abbaye de Saint-Médard par un diplôme daté de 870, et le roi Eudes imita son exemple en 893 (3). L'évêque Manassès, mort en 1108, avait donné l'église paroissiale, dédiée à saint Sulpice, au chapitre de la cathédrale de Soissons qui conserva le droit de présenter à la cure pendant le moyen âge (4). Après la démolition de l'église carlovingienne, les habitants de Bitry avaient fait bâtir, dès le XI^e siècle, une petite nef terminée par un chœur en hémicycle (5). Ce monument, remanié à la fin du XII^e siècle, doit être considéré comme le prototype de l'église voisine de Saint-Pierre-lez-Bitry; mais on fut obligé de le reconstruire presque entièrement au XVI^e siècle. Son plan actuel comprend une nef dont le bas côté longe la travée droite du chœur polygonal. La nef est une

(1) Cf. pl. LII, fig. 6.

(2) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(3) *Historiens de la France*, t. VIII, p. 629, et t. IX, p. 460.

(4) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 453.

(5) Bibliographie : GRAVES, Notice dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1840, canton d'Attichy, p. 62.

œuvre du XVI^e siècle : ses trois voûtes d'ogives, renforcées de liernes et de tiercerons, et ses grandes arcades en tiers-point retombent au nord sur des colonnes isolées dépourvues de chapiteaux. Il faut attribuer à la même date la croisée d'ogives qui précède les six nervures du chevet à cinq pans. Au sud, une petite chapelle de la Renaissance, qui communique avec le chœur, est recouverte d'une voûte à clefs pendantes.

Le bas côté nord fut reconstruit et voûté d'ogives au XVI^e siècle; mais en pénétrant sous le clocher, on se trouve dans la travée droite du chœur primitif, bâtie vers la fin du XI^e siècle et voûtée en berceau. A la naissance de la voûte et sous la retombée du doubleau en plein cintre, on voit un bandeau dont le large méplat se relie à un tore par un cavet mal dégrossi. Au nord, une fenêtre en plein cintre, encadrée par des claveaux plats et flanquée de deux grosses colonnettes, s'ouvre au-dessus de deux arcatures de la même forme soutenues par des fûts très épais. Les palmettes des chapiteaux, les lourdes moulures des bases et le profil des tailloirs, semblable à celui du bandeau supérieur, présentent un caractère très archaïque. La sacristie occupe l'emplacement de l'ancienne abside en hémicycle qui devait ressembler à celle de Saint-Pierre-lez-Bitry; mais ce petit chevet fut rebâti à l'époque moderne.

A l'extérieur, il faut signaler le portail de la façade et la porte de la chapelle méridionale où l'art de la Renaissance a laissé sa gracieuse empreinte. Au nord, le soubassement du clocher présente d'intéressants débris qui appartiennent à la fin du XI^e siècle. Deux longues colonnes engagées, qui jouent le rôle de contreforts, épaulent la voûte en berceau du chœur primitif (1). Leur couronnement conique s'est conservé intact. Il est intéressant de faire remarquer que les contreforts de la nef présentent la même forme à Saint-Remi de Reims et à Berny-Rivière, près de Vic-sur-Aisne (2). Entre ces deux fûts s'ouvre une fenêtre en plein cintre à double ébrasement dont les claveaux plats s'appuient sur deux lourdes colonnettes. Les chapiteaux effrités, les tailloirs et les bases présentent la même décoration qu'à l'intérieur. Au-dessous de la baie, trois colonnettes engagées dans les parements du mur devaient soutenir des arcatures en plein cintre.

Au XI^e siècle, le clocher roman ne s'élevait pas sur cette partie de l'église; mais, vers le milieu du règne de Philippe-Auguste, on entreprit d'asseoir une tour sur l'ancien sanctuaire en renforçant le mur par d'épais contreforts d'angle (3). Le point de départ des nouvelles assises est indiqué par un large glacis où les contreforts se transforment en pilastres peu saillants. Deux baies en tiers-point à double ébrasement s'ouvrent sur chaque face du clocher : leur archivolté est encadrée par un cordon d'étoiles qui retombe sur des têtes humaines. Au-dessus de la corniche, revêtue de trous cubiques entre deux tores, une flèche octogone en pierre, dépourvue d'ouvertures, s'élève à douze mètres de hauteur. Ses arêtes sont garnies de grosses étoiles, suivant une disposition exceptionnelle.

Il est certain que l'architecte avait formé le projet de construire quatre petits clochetons d'angle; mais le couronnement de la tour resta inachevé. A l'intérieur, la transition du carré à l'octogone est obtenue au moyen de plusieurs assises posées en encorbellement. On peut comparer cette flèche à celle des clochers de Béthisy-Saint-Martin, de Saint-Vaast-de-Longmont et de Marolles (Oise). La décoration et la forme des baies supérieures suffisent à prouver que le clocher de Bitry ne doit pas être antérieur aux dernières années du XII^e siècle. C'est une tour gothique dont le style montre la persistance des traditions romanes.

(1) Cf. pl. XCIII, fig. 1.

(2) Les colonnes qui épaulent le chevet de Saint-Etienne-lez-Pierrefonds présentent la même disposition.

(3) L'arc intérieure mesure 5^m,30 sur 5^m,25.

ÉGLISE DE BONNES

La paroisse de Bonnes (1), placée sous le patronage de saint Martin, était rattachée à l'archidiaconé de Brie et au doyenné de Château-Thierry. La plus ancienne mention de l'église se rencontre dans une charte de l'année 1100, où l'évêque Hugues de Pierrefonds confirme tous les biens de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes (2). Il faut en conclure qu'un édifice religieux antérieur à l'église actuelle existait à Bonnes dès la fin du XI^e siècle, car le seigneur qui avait usurpé les revenus de l'autel en fit la restitution à ce prélat. Son successeur Manassès, qui mourut en 1108 (3), l'évêque Lisiard, dont la charte est datée de 1110 (4), les papes Innocent II, en 1139 (5), et Adrien IV, en 1156 (6), reconnurent les droits des moines sur l'église. Vers 1171, Alexandre III écrivit à Henri, archevêque de Reims, pour lui enjoindre d'expulser un prêtre qui s'était installé dans la paroisse sans autorisation (7). L'abbé de Saint-Jean avait le droit de présenter à la cure, mais ce privilège revint à l'abbé d'Essommes vers la fin du moyen âge.

L'église comprend une nef, deux bas côtés, un transept dépourvu de ses absidioles et un chœur en hémicycle (8). Le clocher s'élève sur le croisillon sud, suivant une disposition très rare au milieu du XII^e siècle, car les tours étaient généralement placées sur le carré du transept à cette époque (9). La nef, bâtie vers 1150 et recouverte d'un plafond, renferme trois travées : ses piles se composent d'un massif carré cantonné de quatre colonnes (10), comme à Lillers (Pas-de-Calais). Ce type de supports, qui fut encore employé à Bazoches et à Vailly (Aisne) sous le règne de Philippe-Auguste, doit être signalé comme une véritable exception dans les églises du Soissonnais bâties au XII^e siècle; mais les constructeurs du XI^e siècle en faisaient un usage continu.

Les grandes arcades, formées de doubles claveaux, décrivent une courbe en tiers-point. La longue colonne engagée du côté de la nef s'élève jusqu'au sommet du mur, comme à Aizy. Il est donc probable que l'architecte avait l'intention d'appareiller des voûtes; mais ce projet ne fut jamais exécuté. Les chapiteaux ornés de feuilles d'eau, de lourdes volutes et de têtes grimaçantes qui dévorent des palmettes à longue tige (11), sont couronnés par des tailloirs garnis d'un listel,

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Bibl. nat., latin 11003, fol. 32.

(3) *Gallia christiana*, t. IX, col. 355.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 2^v.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7.

(6) Arch. nat., L. 229.

(7) Dom MARTÈNE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, col. 915. — Cf. JAFFÉ, *Regesta romanorum pontificum*, n° 12029.

(8) Cf. pl. LIII, fig. 1.

(9) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 23^m,50; long. de la nef, 15 mètres; larg. totale, 12^m,20; larg. de la nef, 4^m,95; larg. du chœur, 4 mètres; haut. de la nef, 5^m,55; haut. de la voûte du transept, 8^m,20.

(10) Cf. pl. LIII, fig. 2.

(11) *Ibid.*, fig. 3 à 6.

d'une baguette et d'un cavet inférieur. Le profil des bases est très effrité; mais on voit encore quelques griffes qui se détachent sur un tore aplati. Une petite baie en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque travée.

A l'époque moderne, on a reconstruit le mur extérieur et les fenêtres des collatéraux en conservant les oculi percés dans la façade. Les doubleaux en tiers-point isolés qui soutenaient le toit en appentis devaient retomber sûr la colonne engagée dans les piles de la nef et sur un autre fût appliqué contre le mur, suivant le système adopté à Aizy, à Glennes et à Vailly. Le bas côté sud, qui conserve une fenêtre romane, communique avec le croisillon méridional par un arc brisé dont les tores s'appuient sur quatre colonnes.

A l'entrée du transept (1), un arc en cintre brisé, orné de six gros tores et soutenu par huit colonnes (2), encadre une croisée d'ogives qui remonte à la même date que les travées de la nef. Les nervures de cette voûte se composent d'un gros boudin rehaussé d'une baguette (3), comme à Breny, à Bruyères-sur-Fère et à Épaux. Ce profil assez rare ne se rencontre plus dans une période avancée du XII^e siècle. Les chapiteaux, garnis de larges feuilles, sont couronnés par des tailloirs identiques avec ceux de la nef (4); mais on a maladroitement retaillé les bases sans reproduire leur ancien profil.

Le croisillon nord fut rebâti vers le milieu du XIII^e siècle, comme l'indiquent le tore aminci de sa voûte d'ogives, ses chapiteaux à crochets et ses fenêtres géminées en tiers-point. L'autre bras, encadré par un arc en tiers-point, conserve une croisée d'ogives du XII^e siècle dont le profil se compose d'une baguette en saillie sur un large boudin, comme dans le carré du transept: cette voûte s'appuie sur quatre colonnettes d'angle. A l'est, une absidiole arrondie s'ouvrait entre deux pilastres qui soutiennent un arc brisé; mais sa voûte en cul-de-four fut démolie à l'époque moderne quand on éleva l'escalier du clocher. Dans son état primitif, le transept présentait donc le même plan qu'à Vaumoise et à Chelles (Oise).

Le chœur porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du XII^e siècle (5). Sa voûte en cul-de-four repose sur deux nervures saillantes garnies de deux tores accouplés (6), suivant une disposition déjà signalée à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Laffaux, à Pernant, à Vauxrezis (Aisne) et à Chelles (Oise); mais comme les églises romanes voisines de Château-Thierry sont généralement en retard sur celles du Soissonnais, les architectes du pays d'Orxois employèrent encore ce système primitif vers 1160, à Torcy, près de Bonnes. L'arc triomphal, orné d'une arête entre deux boudins et soutenu par deux colonnes engagées, décrit une courbe en tiers-point (7). A gauche, une baie en plein cintre, flanquée de deux colonnettes et dépourvue de moulures, s'ouvre dans l'hémicycle; mais les deux autres fenêtres furent agrandies au XIII^e siècle. La décoration de chapiteaux se compose de feuilles d'arum, de torsades et de petites volutes (8).

Il faut attribuer la façade à la même date que la nef. Au centre, un portail en plein cintre, maladroitement restauré à l'époque moderne, s'ouvre entre six colonnettes: un rang de bâtons brisés décore l'une de ses voussures. Sous le pignon, une fenêtre cintrée conserve une archivolt garnie de billettes, et deux oculi primitifs, entourés de bâtons rompus, sont

(1) Cf. pl. LIII, fig. 10.

(2) *Ibid.*, fig. 11.

(3) *Ibid.*, fig. 13.

(4) *Ibid.*, fig. 8.

(5) *Ibid.*, fig. 10.

(6) *Ibid.*, fig. 14.

(7) *Ibid.*, fig. 12.

(8) *Ibid.*, fig. 7 et 9.

percés dans l'axe des collatéraux (1). Les fenêtres modernes des bas côtés n'offrent aucun intérêt, mais les modillons grimaçants de la nef sont encore intacts.

Du côté nord, le transept présente une corniche garnie de crochets et des baies géminées du XIII^e siècle encadrées par de fines colonnettes qui soutiennent un cordon de fleurs épanouies. L'autre croisillon est éclairé par une baie en tiers-point, refaite au XIII^e siècle et percée sous un arc de décharge de la même forme; mais du côté de l'est, un escalier moderne s'élève sur l'emplacement de l'absidiole primitive. On voit encore deux modillons de la corniche de cette chapelle au-dessus d'un pan coupé, contre le soubassement du clocher. Cette tour latérale, épaulée par des contreforts d'angle, fut terminée vers 1165, car son style porte l'empreinte d'un art plus avancé que les autres parties de l'église (2). Les quatre baies en tiers-point du premier étage, assises sur un rang d'étoiles et flanquées de deux colonnettes, sont ornées de dents de scie ou de pointes de diamant (3).

A la hauteur du second étage, deux baies géminées s'ouvrent sur chaque face du clocher au-dessus d'un bandeau étoilé. Les grandes archivoltes en tiers-point, garnies d'un tore, d'une gorge et d'une moulure à double biseau, encadrent deux arcades secondaires de la même forme, revêtues d'un petit boudin, comme à Rozet-Saint-Albin, à Neuilly-Saint-Front et à Torcy (Aisne). Ces moulures retombent sur une colonnette centrale monolithe et sur des fûts engagés dans les pieds-droits. A chaque angle de la tour, une petite colonne adoucit la sécheresse des arêtes. Les chapiteaux sont décorés de feuilles d'arum recourbées; mais la forme cubique d'une corbeille mérite d'attirer l'attention. Le grand cavet des tailloirs est surmonté d'un listel, et les bases se font remarquer par leur tore inférieur aplati. Au-dessous du toit en bâtière, des têtes humaines ou des corbeaux moulurés soutiennent la tablette de la corniche.

L'abside, qui s'arrondit en hémicycle à l'intérieur, forme trois pans coupés au dehors, comme à Torcy (Aisne), à Parnes (Oise) et à Luzarches (Seine-et-Oise). Malgré des remaniements très fâcheux, il est facile de reconnaître les dispositions primitives du chevet, épaulé par deux petits contreforts (4). Chacune des trois baies en plein cintre était entourée de bâtons brisés, d'un boudin et d'un cordon d'étoiles qui venaient retomber sur quatre colonnettes (5); mais au XIII^e siècle, on a supprimé l'archivolte inférieure de deux fenêtres pour les élargir. On remarque des feuilles d'eau ou des volutes sur la corbeille des chapiteaux, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'un cavet. La décoration de la corniche se compose de masques grimaçants et d'animaux bizarres qui alternent avec des rosaces, des palmettes et des étoiles gravées en creux (6): ces motifs variés donnent à l'entablement un caractère très original.

(1) Cf. pl. LIII, fig. 15.

(2) La cage intérieure du clocher mesure 2^m,70 de chaque côté.

(3) Cf. pl. LIV, fig. 1.

(4) *Ibid.*, fig. 1.

(5) *Ibid.*, fig. 2.

(6) Cf. pl. LIII, fig. 16.

ÉGLISE DE BRÉCY

Si le nom du village de Brécy (1) n'est pas cité dans un texte antérieur au XIII^e siècle, les caractères archéologiques de son église permettent de conclure à l'existence de la paroisse dès le XII^e siècle. Située dans le voisinage du célèbre prieuré de Coincy, la cure dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château. L'abbaye de Saint-Jean des Vignes et le chapitre de la cathédrale de Soissons, qui possédait le droit de présentation, faisaient cultiver des terres à Brécy au commencement du XIII^e siècle (2).

L'église, dédiée à saint Michel, se composait d'une nef et d'un chœur rectangulaire, comme à Épaulx et à Verdilly (Aisne); mais l'addition d'un bas côté et d'une chapelle latérale a dénaturé son plan primitif. La nef, éclairée par six fenêtres en plein cintre et recouverte d'un plafond, fut bâtie vers 1160. Le bas côté sud, ajouté après coup, communique avec la nef par trois arcades en tiers-point à doubles claveaux qui s'appuient sur des piles cruciformes.

Il faut attribuer la construction du chœur au milieu du XII^e siècle. L'arc triomphal, garni de quatre tores, décrit une courbe en tiers-point en retombant sur six colonnes engagées. Une voûte d'ogives, décorée d'un ange à la clef, comme à Crouettes, à Nanteuil-Notre-Dame et à Seringes (Aisne), s'élève sur la première travée : ses nervures sont revêtues de trois boudins accouplés. Cette partie de l'église, éclairée au nord par une fenêtre en plein cintre, fut défoncée du côté sud au XIII^e siècle pour relier le sanctuaire à une chapelle gothique voûtée d'ogives. La seconde travée du chœur, encadrée par quatre colonnettes et par un tore qui se profile sur un arc en tiers-point, est recouverte d'une voûte en berceau brisé. A l'époque moderne, on a maladroitement élargi la fenêtre percée dans le mur du fond.

Le portail en plein cintre de la façade, orné de quatre boudins et flanqué de colonnettes, présente des chapiteaux garnis de feuilles d'arum. Le clocher, bâti vers 1160, s'élève sur la première travée du chœur. Deux grandes baies géminées en tiers-point s'ouvrent de chaque côté de la tour entre quatre colonnettes (3). On distingue sur leur archivolt deux boudins en amande, des cavets et un cordon de trous cubiques creusés dans un tore. Ces moulures encadrent deux petites arcades en cintre brisé, formées de claveaux plats et soutenues par un fût isolé. A chaque angle de la tour, une longue colonnette s'élève jusqu'aux modillons frustes de la corniche. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles plates, et le cavet des tailloirs est surmonté d'un listel. Les pignons du toit en bâtière sont ajourés par une petite baie en plein cintre, dont l'archivolt est taillée dans deux morceaux de pierre. On peut comparer cette tour aux clochers de Bonnes, d'Hautevesne, de Torcy et de Veuilly-la-Poterie, près de Neuilly-Saint-Front.

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 61 et 113. — Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 151 et 152.

(3) Cf. pl. XCIII, fig. 2.

ÉGLISE DE BUSSIARES

La plus ancienne mention de la paroisse de Bussiars (1), qui dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry, se rapporte à son église. Hugues de Champfleury, évêque de Soissons et chancelier du royaume, voulut contester au chantre Raoul la propriété de l'autel. Après le retour des délégués, qui vinrent trouver le prélat à Paris sans pouvoir obtenir gain de cause, les chanoines de la cathédrale se plaignirent à Henri, archevêque de Reims et légat du pape. En 1169, Alexandre III lui enjoignit de faire rendre à Raoul un bénéfice déjà possédé par ses deux prédécesseurs (2). L'évêque Nivelon, mort en 1207, donna l'église au chapitre de la cathédrale qui présentait le titulaire de la cure (3). Dans une charte de l'évêque Jacques de Bazoches, on rencontre la mention du prêtre Jean, curé de Bussiars, en 1225 (4).

L'église, dédiée à saint Crépin et à saint Crépinien, comprend une nef, deux bas côtés et un chœur en hémicycle précédé d'une partie droite (5), comme à Berzy-le-Sec, près de Soissons. Dans son état primitif, l'église voisine de Veully-la-Poterie présentait la même disposition. La nef, qui renferme trois travées, est recouverte d'un plafond. Au XVI^e siècle, on voulut appareiller des voûtes en appliquant des colonnes contre les piliers; mais ce projet ne fut jamais exécuté. Les doubles claveaux des grandes arcades en tiers-point retombent sur des piliers cruciformes, comme à Courmelles (Aisne), et les baies supérieures sont encadrées par une archivolte en plein cintre. Cette nef fut construite vers 1160, ainsi que le chœur de l'église. Les pilastres engagés dans les piles, vis-à-vis des bas côtés, jouent le rôle de véritables contreforts et se terminent par un glacis. On a rebâti les murs des collatéraux à l'époque moderne.

L'arc triomphal et les deux piliers qui le soutiennent furent refaits au XVI^e siècle; mais la voûte établie sur la travée droite du sanctuaire n'a subi aucun remaniement (6). Ses ogives, décorées de trois boudins en amande (7), comme à Hautevesne, retombent sur des colonnettes engagées, et les formerets en tiers-point encadrent deux fenêtres en plein cintre. Le chevet arrondi est précédé d'un doubleau du XVI^e siècle, soutenu par deux colonnes engagées : sa voûte se compose de six nervures à tore aminci qui rayonnent autour d'une clef garnie d'un masque et de feuilles d'acanthé (8). Cette disposition, très rare dans les chœurs en hémicycle (9), se retrouve à Courmelles (Aisne), à Saint-Évremont de Creil, à Saint-Gervais de Pontpoint (Oise) et à Juziers (Seine-et-Oise); mais le chevet polygonal des églises d'Azy-Bonneil, d'Hautevesne, de Marigny en Orxois, de Marizy-

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Dom MARTÈNE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, col. 797. — *Historiens de France*, t. XV, p. 875.

(3) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

(4) Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 149.

(5) Cf. pl. LIV, fig. 3.

(6) *Ibid.*, fig. 4.

(7) *Ibid.*, fig. 5.

(8) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(9) Dans le croisillon sud de la cathédrale de Soissons, dans l'absidiole du bas côté nord à Luzarches (Seine-et-Oise), et dans la chapelle de l'évêché de Meaux, la voûte est également soutenue par six branches d'ogives.

Saint-Mard, de Saponay et de Veully-la-Poterie (Aisne), est voûté suivant le même principe. Les colonnettes en délit qui soutiennent les branches d'ogives sont coupées par les moulures d'une bague.

Au-dessus des cinq fenêtres en plein cintre, des formerets ornés d'un tore entre deux cavets décrivent une courbe en tiers-point surhaussée. Les chapiteaux sont revêtus de palmettes d'acanthé, de feuilles d'arum, de tiges entrelacées, de deux oiseaux à tête de femme, de deux aigles au vol abaissé et de deux monstres à queue de serpent qui se jouent dans des rinceaux. On remarque sur une corbeille un ange qui arrache un homme aux griffes du démon représenté sous la forme d'un grand lézard aux dents aiguës (1). Le grand cavet des tailloirs se trouve surmonté d'un listel, et le tore inférieur des bases est aplati. Le chœur de l'église d'Hautevesne, près de Bussiares, renferme des chapiteaux identiques (2). Il faut en conclure que ces deux chevets furent décorés par le même artiste.

Sous le pignon de la façade, on voit une fenêtre romane percée pendant la construction de la nef. Le grand portail en plein cintre, orné de trois rangs de billettes, doit remonter au commencement du XII^e siècle. C'est un débris de l'église primitive qui se composait d'une simple nef, comme l'indiquent les anciens contreforts d'angle noyés dans des murs modernes. Il faut attribuer à la même époque les étoiles gravées en creux sur un bandeau de la façade et la corniche de la nef qui fut reposée après la construction des travées. Ses modillons, garnis de masques ou de moulures, soutiennent un ruban plissé, découpé sous la tablette, comme à Morienval, à Beugneux (3), à La Croix et à Nanteuil-sur-Ourcq. Un clocher moderne s'élève sur la travée droite du chœur. L'abside arrondie, épaulée par six contreforts, conserve des baies en plein cintre et une corniche moulurée qui s'appuie sur des corbeaux frustes.

ÉGLISE DE CHACRISE

Au IX^e siècle, la paroisse de Chacrise (4) devint le siège d'un doyenné rural, compris dans le grand archidiaconé. Charles le Chauve confirma la propriété de ce domaine à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons en 858 (5), et Flodoard mentionne le passage de Charles le Simple à Chacrise dans le cours de l'année 920 (6). Il est certain que le village possédait une église au XI^e siècle, car l'évêque Heddon fit confirmer par le roi Henri I^{er} la donation des revenus de l'autel au monastère de Notre-Dame, en 1057 (7). L'abbesse avait le droit de présenter à la cure, placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste; mais l'évêque Hugues de Pierrefonds, mort en 1103, greva ce bénéfice d'une rente au profit du chapitre de la cathédrale, suivant une mention

(1) Cf. pl. LIV, fig. 8 à 13.

(2) Cf. pl. LXIX, fig. 6 à 9.

(3) Cf. pl. XLVII, fig. 2.

(4) Aisne, arr. de Soissons, canton d'Oulchy-le-Château.

(5) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 429.

(6) *Historiens de France*, t. VIII, p. 176.

(7) Dom GERMAIN, preuves, p. 436.

de l'obituaire (1). Les religieux firent reconnaître leurs droits sur l'église par les papes Eugène III, en 1147, et Adrien IV, en 1157 (2). Une charte de l'abbesse Helvide, datée de 1190, constate que l'encens destiné aux messes du matin, dans l'église de Notre-Dame, était payé par une rente établie sur la grange de Chacrise (3).

Dans son état primitif, l'église comprenait une nef, deux bas côtés et un chœur rectangulaire (4), comme à Saconin (Aisne); mais les croisillons ajoutés après coup ont transformé le plan de l'édifice (5). La nef, recouverte d'un plafond, renferme quatre travées : ses arcades en plein cintre retombaient sur des piles massives, comme à Dhuizel et à Fontenoy (Aisne). En 1893, on eut la fâcheuse idée de tailler quatre colonnettes dans les angles de ces lourds supports, en découpant des moulures sur les claveaux des grands arcs. Il en résulte que les fenêtres en plein cintre conservent seules leur caractère, mais la construction de la nef n'était pas antérieure au milieu du XII^e siècle. Les bas côtés furent remaniés au XVI^e siècle.

Le carré du transept, dont la voûte d'ogives est garnie d'un filet entre deux tores, formait la première travée du chœur après l'achèvement de l'église; mais sous le règne de Philippe-Auguste, on défonça les murs latéraux pour établir des croisillons comme à Dhuizel, à Laffaux, à Pernant, à Marigny en Orxois et à Veully-la-Poterie (Aisne). Les arcs en tiers-point qui encadrent la voûte reposent sur des faisceaux de colonnettes dont les chapiteaux viennent d'être retaillés. Il faut attribuer les bras du transept à la fin du XII^e siècle ou aux premières années du XIII^e siècle, malgré leurs fenêtres en plein cintre, car cette forme d'arc persistait encore dans les baies vers 1210, comme on peut le constater à Aizy, à Azy-Bonneil (Aisne) et à Glaignes (Oise). D'ailleurs, les crochets des chapiteaux indiquent une période où la sculpture gothique était déjà formée. Dans le croisillon nord, trois boudins se détachent sur les ogives de la voûte; mais au sud les nervures sont décorées d'un gros tore en amande.

A l'entrée du chœur, deux doubleaux en tiers-point, ornés de moulures et soutenus par des colonnes, encadrent une petite voûte en berceau brisé qui retombe sur deux longues arcatures en plein cintre. Cette voûte précède une croisée d'ogives dont les nervures et les trois formerets légèrement brisés s'appuient sur des colonnes d'angle (6). Le profil des ogives se compose d'un boudin évidé entre deux tores, comme dans le bas côté sud de l'église d'Arcy-Sainte-Restitute. Il faut en conclure que le sanctuaire fut bâti vers 1160. On remarque des feuilles assez minces et des volutes sur la corbeille des chapiteaux. Le listel et la baguette des tailloirs sont reliés par un cavet; mais on a maladroitement retaillé les bases et les socles. Deux baies latérales en plein cintre éclairent le chœur. La niche qui s'ouvre dans le chevet plat, comme à Aizy et à Merval, est flanquée de deux colonnettes : son archivolt, garnie d'un tore et d'une gorge, décrit une courbe en plein cintre très surhaussée. De chaque côté de la niche qui renferme une baie cintrée, on voit une fenêtre de la même forme.

La façade n'offre aucun intérêt, mais les baies en plein cintre de la nef sont encore intactes. Une moulure à double biseau accompagne l'archivolt des fenêtres du transept. A l'angle du croisillon nord et du sanctuaire, le défaut de concordance des assises prouve bien que le transept est une addition faite après coup. Le chevet plat, surmonté d'un pignon, est épaulé par de larges

(1) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.

(2) Dom GERMAIN, preuves, p. 439. — Arch. de l'Aisne, H. 1508, fol. 244 et 245.

(3) Arch. nat., L. 1005.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 28^m,40; long. du transept, 13^m,30; larg. totale, 11^m,50; haut. de la nef, 7 mètres; haut. de la voûte du chœur, 7^m,50.

(5) Bibliographie : PRIoux, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 143.

(6) Cf. pl. LV, fig. 1.

contreforts d'angle : ses fenêtres en plein cintre reposent sur un bandeau mouluré qui contourne l'abside et les croisillons (1). La niche est amortie par un gâble massif, comme à Aizy, à Droizy (Aisne) et à Cuise (Oise) : un cordon à double biseau s'arrondit autour de la fenêtre qui l'éclaire. Au nord et au sud, la corniche du sanctuaire est formée d'un listel, d'un cavet et d'une baguette.

Le clocher central, construit vers le milieu du XII^e siècle, mérite d'attirer l'attention des archéologues (2) : ses baies jumelles en plein cintre sont encadrées par deux colonnettes et par deux gros fûts engagés (3). L'une des archivoltés est garnie de bâtons brisés, de deux boudins et d'un rang d'étoiles; mais les chevrons se trouvent remplacés par un boudin dans la baie voisine. Cette curieuse disposition, qui se répète sur chaque face de la tour, n'est pas le résultat d'un remaniement; mais il faut la considérer comme une véritable anomalie. L'emploi de bâtons brisés dans les baies d'un clocher, comme à Chacrise et à Jouaignes, est tout à fait exceptionnel autour de Soissons; mais on peut en citer d'autres exemples à Bonneuil-en-Valois, à Rully, près de Senlis, à Guarebecques (Pas-de-Calais) et en Normandie (4).

A chaque angle de la tour, deux colonnettes superposées s'élèvent jusqu'à la corniche, comme à Vauxrezis. Les chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthé, et cette décoration se répète sur la face intérieure des pieds-droits (5). Un cavet suivi d'un listel se profile sur les tailloirs, et les moulures des bases se composent d'une scotie entre deux tores. Sous la flèche moderne en charpente qui a remplacé l'ancien toit en bâtière, on distingue une double corniche (6), comme au chevet des églises de Berzy-le-Sec et de Courmelles. La première se compose de larges palmettes séparées par des masques grimaçants : trois têtes accouplées se détachent sur les corbeaux d'angle (7). La seconde corniche est formée de feuilles d'acanthé qui se recourbent au-dessus des modillons.

ÉGLISE DE COULOISY

La cure de Couloisy (8) dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Viviers. Le diplôme de Charles le Chauve, daté de 858, qui énumère les biens de Notre-Dame de Soissons, affecte les revenus de ce domaine à l'entretien du luminaire de l'église abbatiale (9). En 1057, l'évêque Heddon céda l'autel au monastère, et le roi Henri I^{er} confirma cette donation la même année (10). Il faut en conclure que l'église actuelle s'élève sur les fondations d'un édifice plus ancien. L'abbesse de Notre-Dame avait le droit de présenter le curé, comme l'indique une charte de

(1) Cf. pl. LV, fig. 2.

(2) La cage du clocher mesure à l'intérieur 5^m,05 sur 3^m,38.

(3) Cf. pl. LV, fig. 2.

(4) Clocher de Vaucelles, à Caen, clochers de Saint-Loup et de Vienne (Calvados).

(5) Cf. pl. LV, fig. 3 et 4.

(6) *Ibid.*, fig. 5.

(7) *Ibid.*, fig. 6.

(8) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(9) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 429.

(10) *Ibid.*, p. 436.

l'évêque Hugues de Pierrefonds, datée de 1090 (1). On trouve encore deux mentions de l'autel de Couloisy dans les bulles d'Eugène III et d'Adrien IV qui accordèrent des privilèges aux religieuses, en 1147 et en 1157 (2).

L'église, dédiée à la Sainte Vierge, se composait d'une nef et d'un chœur rectangulaire au XII^e siècle, comme à Allonne, à Bailleval et à Ménévillers (Oise); mais son plan actuel comprend également des croisillons ajoutés après coup et deux collatéraux (3). La nef, surmontée d'un plafond, fut reconstruite au XVI^e siècle. Ses piliers ondulés soutiennent des arcs en tiers-point garnis de moulures, et des baies de la même forme s'ouvrent dans l'axe des quatre travées. La première voûte d'ogives du chœur, ornée d'un boudin en amande, fut appareillée vers 1170, ainsi que l'arc triomphal en tiers-point, garni de quatre tores et soutenu par six colonnettes.

Au XVI^e siècle, l'architecte qui avait rebâti la nef défonça la première travée du sanctuaire pour établir un transept. Les croisillons, remaniés à l'époque moderne, renferment encore les contreforts du clocher, et le toit du transept vient buter contre les baies inférieures de la tour. Un arc en tiers-point, dont les trois boudins s'appuient sur six colonnettes, encadre la voûte d'ogives à tore aminci qui s'élève au-dessus du chevet carré. Cette partie de l'église porte l'empreinte du même style que la travée précédente. Les trois fenêtres du chœur furent agrandies au XVI^e siècle; mais on remarque au dehors quelques modillons frustes de l'ancienne corniche.

La façade, épaulée par deux contreforts primitifs, conserve deux baies en plein cintre au-dessous d'un oculus moderne percé dans le pignon. Le portail, en saillie sur le mur, s'ouvre entre quatre colonnettes et deux fûts d'angle qui soutiennent une archivoltte en tiers-point garnie de deux boudins évidés et d'un cordon de palmettes (4). Un gâble massif et très pointu encadre les voûssures, comme à Aizy, et les assises du tympan reposent sur un linteau monolithe. La décoration des chapiteaux se compose de tiges entrelacées, de feuilles d'acanthé, de fruits d'arum et de monstres grimaçants (5). On distingue sur les tailloirs un listel et une baguette reliés par un cavet, et les bases à griffes présentent un tore inférieur aplati. Il faut attribuer cette curieuse porte au troisième quart du XII^e siècle.

Le clocher, bâti sur la première travée du chœur, remonte à la même époque. Au nord et au sud, une baie en tiers-point, encadrée par quatre colonnettes et deux boudins, éclaire l'étage inférieur qui repose sur un bandeau mouluré (6). Les contreforts d'angle se terminent par des glacis triangulaires, et la taille des assises est très régulière. A la hauteur du second étage, un bandeau garni d'un listel, d'un cavet et d'un tore, contourne le clocher, et deux baies en cintre brisé s'ouvrent sur chaque face entre quatre colonnettes engagées. Deux boudins se détachent sur l'archivoltte, et les feuilles des chapiteaux se recourbent en boule à leur extrémité. Les tailloirs, ornés d'un filet, d'un cavet et d'une baguette, forment un bandeau continu autour du clocher, et les deux tores des bases sont reliés par une scotie. On voit une baie en plein cintre dans les pignons du toit en bâtière qui s'appuie sur la doucine de la corniche.

(1) Arch. de l'Aisne, H. 1508, fol. 202. — Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 192.

(2) Dom GERMAIN, p. 439. — Arch. de l'Aisne, H. 1508, fol. 244 et 245.

(3) Bibliographie : GRAVES, Notice dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1840, canton d'Attichy, p. 68.

(4) Cf. pl. LV, fig. 7 et 8.

(5) *Ibid.*, fig. 9 et 10.

(6) *Ibid.*, fig. 11.

ÉGLISE DE COULONGES

Les origines de la paroisse de Coulonges (1) sont très obscures; mais il est certain que cette terre appartenait aux seigneurs de Bazoches dès le XI^e siècle (2). Hugues de Bazoches, qui vivait vers 1080, en fit don à son fils Gaucher (3). En 1134, l'évêque Josselin céda les dîmes de Coulonges et de Poilly au prieur de Saint-Thibault, qui conserva le droit de présenter à la cure pendant tout le moyen âge (4). Deux ans plus tard, il donna l'église de Coulonges aux chanoines de Saint-Rufin et de Saint-Valère de Bazoches pour augmenter les revenus de cette collégiale qu'il avait rattachée à l'abbaye de Marmoutier (5). Au XII^e siècle, l'abbaye de Saint-Léger de Soissons possédait une rente sur le moulin (6). Foulques et Héribert de Coulonges se trouvent cités dans deux chartes datées de 1158 et de 1192 (7). La paroisse dépendait de l'archidiaconé et du doyenné de Fère en Tardenois.

L'église, consacrée à saint Rufin et à saint Valère, n'est pas un édifice homogène, mais les voûtes qui la recouvrent méritent d'attirer l'attention (8). Son plan comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un vaste chœur à chevet polygonal, rebâti au XVI^e siècle (9). Les quatre travées de la nef furent recouvertes de voûtes d'ogives vers 1170, car le vaisseau central était surmonté d'un plafond dans son état primitif (10). Un boudin en amande, flanqué de deux tores, se détache sur les nervures (11), et une grande fleur à quatre pétales décore deux clefs de voûte. Le profil des doubleaux en tiers-point se compose de quatre tores séparés par une arête centrale (12), mais les compartiments de remplissage ne s'appuient pas sur des formerets, comme dans beaucoup d'autres croisées d'ogives dont la construction n'avait pas été prévue.

Il est facile de reconnaître que les voûtes furent ajoutées après coup. En effet, les deux colonnes engagées dans l'angle de la nef et de la façade ne font pas corps avec les assises du mur et reposent gauchement sur le tailloir des piliers. Dans la première pile du côté sud, les chapiteaux placés sous la retombée des voûtes sont collés contre le mur. On peut faire remarquer également que les tailloirs des piliers primitifs furent coupés du côté de la nef pour laisser passer les cinq colonnes qui soutiennent les ogives et les doubleaux. Enfin, plusieurs colonnettes sont formées de petits tambours sans liaison avec les assises environnantes.

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

(2) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 679.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 483.

(4) PRIoux, *Notice sur l'église de Saint-Thibault* dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 258.

(5) MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. VI, p. 671.

(6) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. II, p. 412.

(7) Bibl. nat. latin 9904, fol. 14. — Arch. nat., L.L., 1583, p. 151.

(8) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 38^m,67; long. de la nef, 16^m,65; long. du transept, 15 mètres; larg. totale, 12^m,40; larg. de la nef, 5^m,35; haut. de la voûte de la nef, 9^m,60; haut. de la voûte du transept, 9^m,25.

(9) Cf. pl. LVI, fig. 1.

(10) *Ibid.*, fig. 4, et pl. LVII, fig. 1.

(11) *Ibid.*, fig. 5.

(12) *Ibid.*, fig. 7.

Les anciens piliers se composaient d'un massif central flanqué de trois pilastres peu saillants (1). Vis-à-vis de la nef, la face principale de la pile était plate, comme dans toutes les églises bâties autour de Soissons sous le règne de Louis VI. Les pilastres latéraux recevaient la retombée des grandes arcades, et le pilastre en regard des bas côtés supportait un arc isolé qui servait de point d'appui à la toiture, suivant une disposition déjà signalée à Aizy et à Trucy (Aisne). Pour soutenir les doubleaux et les ogives de la nef, l'architecte appliqua d'abord cinq colonnettes contre les anciennes piles. En agrandissant le retrait des pilastres latéraux, il put y encastrer quatre colonnettes pour recevoir le boudin des grandes arcades et les nervures des bas côtés. Les piliers se trouvèrent ainsi cantonnés de neuf colonnettes et de trois pilastres (2). Ce remaniement est très visible du côté sud, car un chapiteau de la première pile, qui représente des monstres enlacés par des rinceaux, se trouve complètement détaché de son retrait.

Les architectes du XII^e siècle, qui remplacèrent les plafonds des nefs par des croisées d'ogives, firent également disposer des colonnettes autour des anciens piliers, comme à Acy en Multien, à Bury, à Cambronne, à Foulanges, à Saint-Germer, à Saint-Vaast-les-Mello (Oise), à Airaines (Somme) et à Gournay en Bray. Dans l'ancien diocèse de Soissons, l'église de Coulonges est la seule qui ait conservé des voûtes du XII^e siècle au-dessus de la nef. Il est certain que le vaisseau central de l'église d'Arcy-Sainte-Restitue avait été voûté vers 1180; mais l'usage des plafonds de bois persista dans les églises rurales de la région jusqu'aux premières années du XIII^e siècle, comme à Aizy, car les voûtes des nefs d'Ambleny, de Barzy, de Lesges, de Mézy-Moulins et de Veully-la-Poterie (Aisne) ne sont pas antérieures à la fin du règne de Philippe-Auguste.

À Coulonges, les grandes arcades de la nef, qui décrivent une courbe en tiers-point, s'appuient de chaque côté sur un pilastre flanqué d'une colonnette (3). Leur profil primitif se composait d'un large méplat entre deux ressauts; mais on a taillé un boudin après coup dans le second rang des claveaux plats. Une longue baie en plein cintre éclaire la nef du côté de la façade, et une fenêtre de la même forme, assise sur un bandeau torique qui contourne les colonnettes, s'ouvre dans l'axe de chaque travée : il est probable que ce bandeau fut relancé dans les assises primitives. On peut également supposer que les anciennes fenêtres furent élargies. Les chapiteaux des colonnettes sont garnies de feuilles d'eau, de petites volutes et de rinceaux variés (4) : on remarque sur une corbeille des lions qui dévorent des tiges épanouies. Le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet, mais les anciennes bases sont enfouies sous le dallage.

Dans son état primitif, la nef de Coulonges présentait les mêmes caractères que les travées des églises de Cierges, de Laffaux (5), de Latilly et de Sergy (Aisne). Il faut donc distinguer deux époques dans cette partie de l'édifice. Le noyau central des piles, la façade et le gros œuvre des murs de la nef peuvent remonter au second quart du XII^e siècle; mais la construction des voûtes, terminée vers 1170, entraîna des remaniements très difficiles à reconnaître au premier abord, car les architectes du moyen âge étaient passés maîtres dans l'art d'appareiller des croisées d'ogives sur une nef dépourvue de voûtes, comme à Saint-Martin de Laon et à la cathédrale de Mans.

Le bas côté nord fut voûté après coup (6), comme à Béthisy-Saint-Pierre (Oise). Ses ogives sont revêtues d'un boudin en amande qui s'appuie gauchement sur des tailloirs relancés dans les

(1) Cf. pl. LVI, fig. 2.

(2) *Ibid.*, fig. 3.

(3) *Ibid.*, fig. 4.

(4) *Ibid.*, fig. 8 et 9, et pl. LVII, fig. 2 et 3.

(5) Cf. pl. XXXI.

(6) Cf. pl. LVII, fig. 1.

angles des piles et sur des colonnettes encastrées dans les anciens retraits (1). Les doubleaux en tiers-point, formés de doubles claveaux plats et soutenus par des pilastres, se trouvaient isolés sous le toit en appentis à l'origine. Il faut donc admettre que ces arcs sont antérieurs aux voûtes, car le second rang de leurs claveaux est masqué par les compartiments de remplissage au-dessus de la retombée des ogives.

La décoration des chapiteaux se compose de lourdes palmettes, de feuilles d'eau ou de fruits d'arum, et le profil des tailloirs présente les mêmes moulures que dans la nef. Deux baies romanes en plein cintre et une porte moderne s'ouvrent dans le mur extérieur; mais la fenêtre de la quatrième travée fut supprimée au XIII^e siècle, quand on entreprit la construction d'une tourelle d'escalier. Le bas côté méridional renferme quatre voûtes d'ogives établies après coup, comme dans la nef. Leurs nervures à tore aminci ne s'appuient pas sur des colonnettes engagées dans le mur. Les anciens doubleaux en tiers-point et trois fenêtres en plein cintre sont encore intacts; mais on a percé une porte moderne dans l'axe de la seconde travée.

Le transept, construit vers 1130, est la partie la plus ancienne de l'église. La voûte en berceau brisé qui s'élève au-dessus de la croisée, comme à Sergy, près de Coulonges, se trouve encadrée par deux arcs en tiers-point à double ressaut (2). Ces doubleaux retombent de chaque côté sur une colonne flanquée de deux colonnettes. On remarque sur les chapiteaux de grosses volutes d'angle, des masques grimaçants, des palmettes grossières et des entrelacs qui portent l'empreinte d'un art moins avancé que la flore monumentale de la nef (3). Les moulures des tailloirs, formées d'une grosse baguette entre un listel et un cavet inférieur, présentent la même différence et forment un bandeau continu à la naissance de la voûte : les bases sont décorées d'une scotie entre deux tores.

Les croisillons, dont les voûtes d'arêtes furent remaniées à l'époque moderne, communiquent avec le carré du transept par un arc brisé à doubles claveaux qui s'appuie sur des pilastres et sur des tailloirs en biseau. Au fond du croisillon nord, une fenêtre en plein cintre s'ouvre au-dessus de trois arcatures de la même forme soutenues par des colonnettes (4). On a détruit cette ornementation dans le croisillon sud en perçant la porte de la sacristie. Au XVI^e siècle, l'ancien chevet carré fut remplacé par un chœur polygonal, précédé de deux travées droites qui communiquent avec deux chapelles reliées aux bras du transept. Six voûtes d'ogives à moulures prismatiques recouvrent ce large rectangle, divisé en trois nefs par deux grosses colonnes isolées. Tous les doubleaux décrivent une courbe en tiers-point, et les six nervures du chevet convergent vers une clef centrale. Deux fenêtres latérales ont conservé leur remplage flamboyant; mais les autres baies en tiers-point du sanctuaire sont longues et étroites.

La façade, qui remonte à la fin du règne de Louis VI, n'a subi aucun remaniement. Son portail en plein cintre, flanqué de six colonnettes, ressemble à la porte de l'église voisine de Cohan, dont les jambages furent modifiés au XIII^e siècle. Le tympan monolithe est encadré par trois boudins et un cordon d'étoiles (5). On a mutilé les chapiteaux en respectant les moulures des tailloirs et les bases à tore aplati. Les gros contreforts de la façade s'élèvent jusqu'à la base du pignon, et la fenêtre en plein cintre qui s'ouvre au-dessus du portail est assise sur un rang de billettes.

Au nord, la nef présente quatre fenêtres en plein cintre, et les glacis triangulaires de ses petits

(1) Cf. pl. LVI, fig. 6.

(2) *Ibid.*, fig. 4.

(3) *Ibid.*, fig. 10 et 11.

(4) *Ibid.*, fig. 4.

(5) Cf. pl. LVII, fig. 4.

contreforts se terminent sous la corniche moulurée. Il faut en conclure que les architectes du XII^e siècle, qui lançaient des voûtes d'ogives de faible portée dans les nefs des églises rurales, se dispensaient d'épauler les murs par des arcs-boutants, comme à Bury, à Cambronne, à Foulanges, à Saint-Étienne de Beauvais, à La Villetterie (Oise) et à Chars (Seine-et-Oise). Au XVI^e siècle, on fut obligé d'ajouter des arcs-boutants et des culées après coup, du côté sud, pour prévenir les effets dangereux de la poussée. La corniche supérieure est soutenue par des modillons à peine dégrossis. Les baies en plein cintre des bas côtés portent la trace de remaniements modernes, et les portes latérales ne sont pas antérieures au XVII^e siècle. Les contreforts d'angle du croisillon nord se font remarquer par leur faible saillie; mais l'autre bras du transept est masqué par une sacristie moderne. Autour du chœur, les contreforts et les fenêtres allongées portent l'empreinte du style en usage sous le règne de François I^{er}.

Le clocher, entouré d'un bandeau torique et d'une moulure en biseau, fut bâti par les mêmes ouvriers que le transept (1). Les deux baies en plein cintre percées sur chacune de ses faces sont garnies d'un boudin qui se continue sur les pieds-droits, et d'un cordon de damiers qui contourne les angles de la cage (2). Cette tour, dont la corniche repose sur des modillons frustes, se fait remarquer par son excellente conservation; mais les pignons de la bâtière furent peut-être reconstruits vers le milieu du XII^e siècle. Au centre de chaque pignon s'ouvre une baie en tiers-point, subdivisée par deux arcades secondaires en plein cintre qui s'appuient sur un fût monolithique, comme à Dravegny, près de Coulonges. On distingue sur la grande archivolt un boudin et un cordon mouluré soutenus par deux colonnettes. Les feuilles plates qui décorent la corbeille des chapiteaux sont surmontées de tailloirs en biseau, et les bases à tore aplati conservent leurs griffes. Ce clocher fournit un bon exemple d'un toit en bâtière du XII^e siècle.

ÉGLISE DE COURMELLES

Dès l'époque carlovingienne, l'abbaye de Notre-Dame de Soissons possédait le village de Courmelles (3), comme l'indique un diplôme de Charles le Chauve daté de 858 (4). En 1057, l'évêque Heddou céda les revenus de l'autel au monastère, et cette donation fut confirmée la même année par le roi Henri I^{er} (5). Il faut en conclure que l'église actuelle s'élève sur l'emplacement d'un édifice plus ancien. L'obituaire de la cathédrale de Soissons mentionne une rente léguée au chapitre sur l'autel de Courmelles par l'évêque Hugues de Pierrefonds, mort en 1103 (6).

(1) La cage du clocher mesure à l'intérieur 5^m,25 sur 4^m,83.

(2) Cf. pl. LVII, fig. 5.

(3) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(4) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 429.

(5) *Ibid.*, p. 436.

(6) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.

L'abbesse de Notre-Dame présentait à la cure, et les papes Eugène III, en 1147, et Adrien IV, en 1157, reconnurent les droits des religieuses sur l'église (1). La paroisse, qui se trouve encore citée dans des chartes de 1184 et de 1190 (2), dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Soissons (3).

L'église, dédiée à saint Georges, renferme une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher, et un chœur en hémicycle (4), comme à Glennes et à Novion-le-Vineux (Aisne). Son plan n'a pas subi de modification essentielle depuis le XII^e siècle. A la fin de l'année 1885, M. l'abbé Parmentier, curé de Courmelles, voulut bien nous confier le soin de restaurer cet intéressant édifice qui n'est pas classé parmi les monuments historiques, malgré sa valeur architecturale. Les travaux furent terminés au printemps de l'année suivante, et Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, vint consacrer le nouveau maître-autel, le 2 mai 1886.

La nef, divisée en trois travées, comme à Berzy-le-Sec, est recouverte aujourd'hui d'un berceau en bois qui remplace le plafond primitif. La forme de ce lambris en cintre surbaissé nous était imposée par la nécessité de ne pas masquer la rosace qui s'ouvre dans la façade, au-dessus de deux baies en plein cintre. Au nord, les arcades en tiers-point, dont le profil présente un double ressaut, viennent retomber sur des piliers cruciformes, comme à Saponin (Aisne); mais au sud les arcs ne forment qu'un seul retrait, et les piles sont dépourvues de pilastres vis-à-vis du collatéral. Malgré cette légère différence entre les supports, la nef est une œuvre homogène, et sa construction doit remonter au troisième quart du XII^e siècle. A la hauteur de l'imposte, un listel et une baguette réunis par un cavet contournent les piliers : une fenêtre en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque travée.

Un tassement dangereux, qui s'était produit depuis quelques années, vient de rendre indispensable une reprise en sous-œuvre de la seconde pile du côté nord. Après avoir solidement étayé les deux arcades voisines, nous avons fait couper ce pilier sous nos yeux, le 9 février 1897. Ce travail nous a permis de reconnaître comment les architectes du Soissonnais établissaient des fondations au XII^e siècle. Au-dessous du socle de la pile, deux lits d'assises scellées au mortier reposaient sur un épais blocage de pierres dures liées avec de l'argile rouge. Cette couche, facile à désagréger, renfermait un tailloir sculpté vers 1130 qui devait provenir d'une église antérieure : son profil se compose d'un filet, d'une gorge et d'une baguette. Les maçons du XII^e siècle avaient fait descendre les fondations jusqu'à 1^m,40 de profondeur, et de gros moellons d'angle, posés au fond du trou, donnaient une assiette suffisante au soubassement du pilier. La plupart des pierres extraites de la fouille étaient calcinées. Il est donc probable que les matériaux de l'église primitive, détruite par un incendie, furent réemployés dans les nouvelles fondations.

Les bas côtés, recouverts d'un plafond, conservent deux anciennes fenêtres en plein cintre percées dans la façade. Nous avons fait reproduire leurs dimensions en rétrécissant les grandes baies modernes qui s'ouvriraient dans les murs latéraux. Il est certain que les bas côtés étaient moins larges au XII^e siècle, comme l'indique la porte gothique du croisillon nord, aujourd'hui bouchée. Dans le bas côté sud, on pouvait gagner l'escalier des combles au moyen d'une échelle qui s'appliquait contre une porte murée.

A l'entrée du transept, un doubleau en tiers-point s'appuie sur six colonnes engagées : ses

(1) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, p. 439. — Arch. de l'Aisne, H. 1508, fol. 244 et 245.

(2) Arch. de l'Aisne, H. 1508, fol. 71. — Arch. nat., L. 1006.

(3) Bibliographie : DE LAPRAIRIE, Notice sur l'église, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 151.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 27^m,10; long. de la nef, 13^m,40; long. du transept, 16^m,80; long. du chœur, 7^m,70; larg. totale, 13^m,40; larg. de la nef, 5^m,65; larg. du chœur, 6^m,30; haut. de la nef, 9^m,70; haut. de la voûte du chœur, 9^m,50.

claveaux sont encore garnis de deux boudins et d'un cordon mouluré; mais on a retaillé en biseau l'arc inférieur. La voûte d'ogives qui s'élève au-dessus de la croisée retombe sur quatre colonnettes : ses nervures se composent d'un boudin en amande flanqué de deux tores (1). Nous avons remplacé la clef de voûte, brisée sous la charge, en faisant reproduire la couronne de feuilles d'acanthé qui la décore. Cette partie de l'église fut terminée vers 1160; mais au XIII^e siècle, un tassement des sommiers rendit nécessaire le remplacement des chapiteaux garnis de crochets recourbés et de feuilles triflées. Un chapiteau du XII^e siècle, qui représente un évêque, est cependant resté intact à gauche, contre le mur de la nef : son tailloir est garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Les autres tailloirs furent retaillés au XIII^e siècle et à l'époque moderne, quand on a gratté les chapiteaux gothiques qui se trouvaient près du chœur. Nous avons fait sculpter de nouvelles bases en copiant leur profil primitif.

L'arc du XII^e siècle qui encadre le croisillon nord décrit une courbe en tiers-point, et ses quatre tores, séparés par un gros boudin aplati, viennent retomber sur six colonnes (2). Cet arc se trouve engagé dans une voûte à clefs pendantes du XVI^e siècle, divisée par des liernes et des tiercerons. Il est certain que ce bras du transept était voûté d'ogives au XII^e siècle. A cette époque, une niche semblable à celle du chœur devait s'ouvrir à l'orient, derrière un retable du XVII^e siècle, comme à Bazoches, à Glennes, à Lhuys et à Montigny-Lengrain; mais ce mur fut replâtré à l'époque moderne. Au nord, une fenêtre à meneau central qui porte l'empreinte du style de la Renaissance, remplace l'ancienne baie en plein cintre.

Le croisillon sud a subi les mêmes remaniements. Sa voûte en étoile fut appareillée au XVI^e siècle beaucoup plus bas que l'ancienne voûte d'ogives : une baguette se détache sur le boudin central de l'arc d'encadrement primitif. A l'est, la niche fut détruite pour faciliter la construction de la sacristie, mais une baie romane en plein cintre s'ouvre du côté sud. Cette fenêtre est dépourvue d'ébrasement, car les six colonnettes engagées dans les pieds-droits remplissent toute l'épaisseur du mur à l'extérieur.

Le chœur en hémicycle est précédé d'une partie droite (3), comme à Berzy-le-Sec (4). Sa construction doit remonter à une date voisine de l'année 1160. On a maladroitement retaillé l'arc en tiers-point qui encadre la voûte, mais ses claveaux conservent deux boudins primitifs et retombent de chaque côté sur trois colonnes. Les six branches d'ogives de la voûte, garnies d'une gorge peu profonde entre deux tores, comme à Chelles (Oise), et soutenues par des colonnettes engagées, viennent se réunir à une clef centrale qui avait été mutilée à l'époque moderne (5). Pour la décorer, nous avons fait appliquer sur la pierre la corbeille d'acanthés qui entourait l'ancienne clef du transept (6).

Cette voûte mérite d'attirer l'attention des archéologues, car les compartiments de remplissage ne sont pas relevés sur le dos des ogives. On peut donc la considérer comme une voûte en berceau terminée par un cul-de-four et renforcée par des nervures. Pour dissimuler le ressaut des murs en avant de l'hémicycle, deux colonnettes qui ne supportent aucun arc se trouvent engagées dans les retraits. L'architecte de l'église voisine de Berzy-le-Sec avait établi une croisée d'ogives sur la travée droite du chœur et une voûte en cul-de-four au-dessus du chevet au lieu de faire rayonner toutes les nervures autour de la même clef. A Courmelles, le constructeur imagina

(1) Cf. pl. LVIII, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 2.

(3) *Ibid.*, fig. 3.

(4) Cf. pl. XX, fig. 1.

(5) Cf. pl. LVIII, fig. 4 et 5.

(6) *Ibid.*, fig. 6.

un système intermédiaire entre cette disposition et la méthode qui prévalut pour voûter les chœurs gothiques à pans coupés. Les ogives voisines du transept sont plus longues que les autres, et les triangles de remplissage, dont la forme est très bombée, ne présentent pas les mêmes dimensions.

Au fond du sanctuaire, on voit une niche assez profonde encadrée par six colonnettes et par deux boudins qui décrivent une courbe en plein cintre. Les renforcements de ce genre sont beaucoup plus rares dans les chevets arrondis que dans les chœurs carrés, mais il faut considérer la niche de Courmélles comme la reproduction de celle de Berzy-le-Sec, qui s'ouvre dans un hémicycle (1), comme à Novion-le-Vineux, près de Laon. L'abside est éclairée par des fenêtres en plein cintre : les deux premières, percées dans la partie droite, sont légèrement ébrasées; les deux suivantes s'ouvrent dans l'hémicycle entre deux colonnettes, et la dernière ajoure la niche centrale.

Les chapiteaux du chœur sont très bien conservés (2). A droite, des feuilles d'acanthé, des tiges entrelacées et garnies de perles, des palmettes et des feuillages bien découpés se détachent sur les corbeilles. A gauche, un homme à cheval sur un monstre dont il tient la gueule ouverte, représente peut-être Samson terrassant un lion. Un autre chapiteau figure Samson endormi sur un lit pendant que Dalila lui coupe les cheveux avec des ciseaux. Plus loin, un sagittaire décoche une flèche à un dragon ailé. Ces sculptures, plus fines que celles du chœur de Berzy-le-Sec, portent l'empreinte d'un art plus avancé.

Les tailloirs en biseau, rehaussés de palmettes d'acanthé, suivant une disposition exceptionnelle, forment un bandeau continu à la naissance de la voûte et s'élèvent au-dessus de la niche par un brusque ressaut, comme à Berzy. Nous avons fait gratter avec le plus grand soin le badigeon qui empâtait cette riche ornementation. Dans la niche, on remarque sur les chapiteaux des feuillages variés, des griffons affrontés et des lions dressés sur leurs pattes, dont les têtes se confondent en formant une gueule de monstre (3) : les tailloirs sont revêtus d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Le profil des bases se compose de deux tores assez lourds reliés par une scotie (4), et des griffes s'enroulent sur les angles des socles, mais les bases des autres colonnettes du chœur ont été refaites.

La façade a subi un remaniement important dans les premières années du XIII^e siècle. A cette époque, on remplaça l'ancien portail en plein cintre par une porte en tiers-point beaucoup plus haute dont les six colonnettes sont coupées par une bague. Trois boudins évidés, quatre baguettes et un cordon de fleurs à quatre pétales se détachent sur les voussures autour du tympan monolithique qui s'appuie sur deux consoles. Les chapiteaux sont ornés de crochets, et des pointes de diamant séparent les moulures des tailloirs; mais on a maladroitement retaillé les bases. Ce portail, qui fait une saillie sur le mur, est encadré par un pignon trapu, comme plusieurs portes du XII^e siècle. En déposant quelques dalles du gâble, il est facile de découvrir les glacis des fenêtres en plein cintre qui surmontent le portail. Il faut en conclure que la façade avait été construite au XII^e siècle, en même temps que la nef, car le portail primitif ne devait pas couper l'appui des fenêtres.

Une baie triflée du XIII^e siècle s'ouvre dans le pignon de la façade. Au-dessous, on voit une grande rosace dont les huit lobes alternent avec des trous ronds percés dans les intervalles (5).

(1) Cf. pl. XX, fig. 2.

(2) Cf. pl. LIX, fig. 1 à 4.

(3) Cf. pl. LVIII, fig. 7 à 11.

(4) *Ibid.*, fig. 12.

(5) Cf. pl. LIX, fig. 5.

Cette rose, entourée d'un boudin et de deux gorges qui alternent avec trois baguettes, est un spécimen très curieux des baies circulaires appareillées vers le milieu du règne de Louis VII. On peut la comparer à celle du croisillon sud de la cathédrale de Soissons (1) et aux rosaces de Saint-Martin de Laon et de la cathédrale de Langres (2); mais son remplage ne forme pas un châssis de pierre, comme les rosaces de la cathédrale de Laon et de l'église de Cohan, près de Coulonges, qui ne sont pas antérieures au commencement du XIII^e siècle.

A droite du portail, l'un des contreforts de la façade s'appuie contre une tourelle d'escalier polygonale soutenue par un encorbellement. On y accède aujourd'hui par un escalier extérieur, mais l'ancienne porte de la cage s'ouvrait dans le bas côté sud, comme nous l'avons expliqué. Deux baies en plein cintre percées dans l'axe des collatéraux sont encore intactes. Les combles inférieurs, surhaussés à l'époque moderne, dissimulent les anciennes baies en plein cintre de la nef. En y pénétrant, on voit que le niveau du toit en appentis primitif des bas côtés se trouve masqué par un solin taillé dans les assises. La corniche de la nef, garnie de gros crochets, fut refaite au XIII^e siècle, en même temps que le pignon de la façade.

Au nord, le transept est épaulé par deux contreforts du XII^e siècle, formés d'un faisceau de trois colonnes qui reposent sur un soubassement assez élevé (3), comme au chevet des églises de Chelles (Oise), de Bruyères et de Trucy, près de Laon. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'acanthé, de rinceaux, de fruits d'arum et d'une tête de monstre qui dévore des serpents. Au-dessus de la doucine et du listel des tailloirs, les contreforts se terminent par trois longs glacis accouplés. On distingue sur les bases une scotie entre deux tores et des petites griffes. Les deux contreforts d'angle, qui se trouvent disposés en biais, furent construits au XVI^e siècle pour épauler la nouvelle voûte d'ogives. Un bandeau torique du XII^e siècle contourne les angles du croisillon en passant sous l'appui de la fenêtre ouverte au XVI^e siècle pour remplacer l'ancienne baie du nord. A l'est, une colonnette engagée dans un retrait devait supporter un grand arc en tiers-point qui encadrerait une niche semblable à celle de l'abside; mais à l'époque moderne, le mur fut reconstruit. De l'autre côté, on voit une porte latérale en tiers-point du XIII^e siècle, encadrée par un cordon de fleurs épanouies.

Le croisillon sud conserve ses deux contreforts à trois colonnes, qui ressemblent à ceux que nous venons de décrire; mais leurs chapiteaux, garnis de feuilles plates, sont très mutilés (4). Les deux contreforts d'angle furent ajoutés après coup au XVI^e siècle, comme à Chelles, près de Pierrefonds. Au centre de la face principale s'ouvre une fenêtre en plein cintre dont la riche décoration est identique à celle des baies de l'abside. Les trois boudins appliqués sur son archivolte retombent sur six colonnettes, et l'un des deux cordons d'étoiles qui décorent ses claveaux se continue sur les pieds-droits. Sous le glacis de la baie, un bandeau orné d'un boudin se prolonge autour des contreforts. On distingue sur les chapiteaux des feuilles d'eau, des colombes et un oiseau à tête de femme (5) : les tailloirs et les bases présentent le même profil qu'au nord du transept.

Cette belle fenêtre, en partie restaurée, se trouve encadrée par une grande arcature en tiers-point garnie d'un boudin, d'un cavet, d'un listel et de palmettes d'acanthé qui s'appuient sur deux colonnettes. Du côté nord, on ne voit aucune trace de la même ornementation. Le pignon fut refait au XVI^e siècle, et les corniches primitives ont disparu. La face orientale est fermée par

(1) Cf. pl. LXXVIII, fig. 9.

(2) VIOLETT LE-DUC, *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 66.

(3) Cf. pl. LIX, fig. 6.

(4) *Ibid.*, fig. 7.

(5) *Ibid.*, fig. 8.

un mur moderne, mais on retrouve sous l'appentis de la sacristie une amorce du bandeau torique qui contournait l'ancienne niche et la base d'une colonnette, comme de l'autre côté du transept. La décoration de ce croisillon forme un contraste frappant avec la simplicité de style que cette partie des églises romanes présente à l'extérieur dans le Soissonnais.

L'abside se fait remarquer par le luxe de son ornementation, et le dessin peut à peine donner une idée de la richesse de ses sculptures (1). Les cinquante-six colonnettes des contreforts et des fenêtres, les feuilles d'acanthé des cordons et des corniches donnent au chevet de l'église un caractère très élégant. C'est un véritable chef-d'œuvre où la finesse des détails ne nuit pas à la pureté des lignes. Les quatre contreforts de l'abside se composent d'un massif assez saillant qui supporte cinq colonnettes réunies en faisceau (2), suivant une disposition exceptionnelle, car les architectes de la région n'appliquaient pas plus de trois colonnes sur certains contreforts. Ce groupe de fûts s'appuie sur un bandeau torique qui contourne le chevet sous les glacis des fenêtres. Les bases, rehaussées de griffes, présentent un tore inférieur assez lourd, et la corbeille des chapiteaux est recouverte d'acanthes, de petites volutes et de rinceaux variés. Les tailloirs, dont la doucine s'arrondit sous un large filet, se trouvent surmontés de trois glacis accouplés qui s'élèvent jusqu'à la corniche.

La niche centrale, flanquée de deux longues colonnettes d'angle, fait une saillie sur le mur circulaire, et son gâble massif est assez aigu. La baie en plein cintre qui l'éclaire s'ouvre entre quatre colonnettes reliées par deux boudins et un cordon d'étoiles. De chaque côté de la niche, on voit une fenêtre ornée de six colonnettes et d'un rang d'étoiles qui se continuent sur l'archivolte. Trois gros tores et un cordon saillant garni d'étoiles se détachent sur les claveaux (3). Les baies percées dans la partie droite présentent la même décoration que la fenêtre centrale. Une grande arcature en tiers-point, revêtue de palmettes d'acanthé et d'un boudin entre deux cavets, encadre les fenêtres et la niche de l'abside : ces moulures s'appuient sur deux longues colonnettes voisines des contreforts.

Les chapiteaux des baies et des arcatures sont décorés de bouquets d'acanthé, de feuilles plates, et de feuilles de vigne recourbées (4). On remarque sur d'autres corbeilles deux sirènes enlacées qui tiennent un poisson dans leurs mains, deux têtes barbues (5), deux griffons et des oiseaux qui becquettent des serpents. Les tailloirs se composent d'une doucine et d'un listel, et les bases ont le même profil que celles des contreforts. Au-dessous du toit règne une double corniche (6), comme dans plusieurs églises romanes du Soissonnais. La première est formée de palmettes accouplées qui alternent avec des masques grimaçants, des têtes d'animaux, des becs d'oiseaux de proie et des grosses étoiles appliquées sur des modillons (7), comme à Berzy-le-Sec. Les petites têtes sculptées sur la seconde corniche tiennent dans leur bouche les tiges de quatre feuilles recourbées. Cette décoration se retrouve sur le cordon qui contourne les fenêtres de l'abside à Berzy-le-Sec (8).

L'architecte de Courmelles s'est évidemment inspiré du chevet de cette dernière église, située à une faible distance, car la ressemblance entre les plans des deux chœurs est vraiment frappante ; mais à Berzy, la décoration des fenêtres et des contreforts est beaucoup moins riche, et l'arc en

(1) Cf. pl. LX, fig. 1.

(2) Cf. pl. LXI.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Cf. pl. LIX, fig. 9 et 10.

(6) Cf. pl. LX, fig. 2 à 4.

(7) *Ibid.*, fig. 5 à 9.

(8) Cf. pl. XXII, fig. 2.

tiers-point ne se montre pas au dehors, comme dans les grandes arcatures de Courmelles. En comparant les deux absides, on saisit les progrès de l'architecture romane dans la région, car il est évident que le chevet de Courmelles fut bâti quelque temps après le sanctuaire de Berzy.

Le clocher qui s'élève sur le carré du transept remonte à la même date que le chœur (1). Épaulé par huit contreforts d'angle, son unique étage présente sur chaque face deux baies en plein cintre flanquées de deux colonnettes. Les chapiteaux, garnis de feuilles d'eau, soutiennent une archivolt ornée de deux boudins et d'un cordon torique. Les bases sont semblables à celles des colonnes de l'abside, et les tailloirs contournent la cage du clocher, comme le bandeau mouluré qui passe sous les baies : leur profil se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. On distingue les mêmes moulures sur la corniche, mais l'ancien toit en bâtière fut remplacé par un toit en pavillon, à l'époque moderne. Cette tour est ébranlée par la mauvaise construction du beffroi, et la simplicité de son style contraste avec l'élégance du chevet. L'architecte fut sans doute obligé d'élever le clocher suivant les règles d'une sévère économie, parce que la décoration de l'abside avait absorbé les ressources disponibles.

ÉGLISE DE CROUTTES

Le village de Crouttes (2) doit son origine aux excavations que les premiers habitants pratiquèrent dans la colline pour s'y loger, comme à Croutoy, près d'Attichy; mais ce lieu ne se trouve cité qu'en 1208 dans le cartulaire de Saint-Jean des Vignes de Soissons (3). Le chapitre de l'abbaye d'Essommes présentait à la cure, qui dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Chézy (4). L'église, dédiée à saint Quiriace, comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur en hémicycle (5); mais comme les croisillons furent ajoutés après coup, son plan primitif ressemblait à celui de l'église de Bussiares (6).

La nef, recouverte d'un plafond, conserve au nord trois arcades en tiers-point à doubles claveaux qui peuvent remonter au milieu du règne de Louis VII. A la hauteur de l'imposte, la doucine des tailloirs contourne les piliers cruciformes, comme à Courmelles (Aisne). Du côté sud, les pilastres des supports furent remplacés au XIII^e siècle par de grosses colonnes engagées surmontées de chapiteaux à crochets; mais les grandes arcades et les trois baies en plein cintre, bouchées à l'époque moderne, sont encore intactes. On a rebâti les collatéraux dans le cours du XVIII^e siècle,

(1) La cage du clocher mesure à l'intérieur 51,35 sur 4^m,90.

(2) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Charly.

(3) Bist. nat., latin 11004, fol. 95.

(4) Bibliographie : VARIN, Notes sur l'église dans les *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, 1892, p. 150.

(5) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 19^m,63; long. de la nef, 10^m,90; larg. totale, 14^m,50; larg. de la nef, 5^m,95; larg. du chœur, 5^m,40; haut. de la voûte du chœur, 7^m,55.

(6) Cf. pl. LIV, fig. 3.

mais le bas côté nord renferme une cuve baptismale du XIII^e siècle flanquée de quatre colonnettes d'angle.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur. Un doubleau en tiers-point orné d'un seul boudin et soutenu par quatre colonnes engagées, comme à Damery (Marne), encadre cette partie de l'église qui fut terminée vers 1160. Les ogives, garnies d'un gros boudin en amande, se croisent sous un ange qui décore la clef de voûte (1), comme à Brécy, à Nanteuil-Notre-Dame et à Seringes (Aisne). La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'arum, de grosses volutes ou de têtes grimaçantes, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette reliés par un cavet. A droite, une pile a conservé ses bases primitives dont les griffes se détachent sur un tore aplati.

L'architecte du XIII^e siècle qui ajouta des croisillons après coup perça deux arcades en tiers-point dans les murs latéraux. Au nord, le transept fut reconstruit en 1887, mais au sud on voit encore une voûte d'ogives du XIII^e siècle et l'un des anciens contreforts extérieurs du clocher. En avant du chœur, un arc brisé, dépourvu de moulures et soutenu par deux colonnes engagées, précède la voûte d'ogives de l'hémicycle (2). Les quatre nervures, dont le gros tore est aminci, rayonnent autour d'une clef garnie de quatre têtes humaines en saillie sur les boudins (3). Cette voûte, qui retombe sur quatre colonnettes, présente une disposition assez rare déjà signalée à Glennes (Aisne), à Vaumoise, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise) et à Forest-l'Abbaye (Somme), car les constructeurs du Soissonnais voulaient généralement les chœurs en hémicycle à l'aide de deux branches d'ogives, comme à Berzy-le-Sec. Trois baies en plein cintre s'ouvrent autour du sanctuaire, mais les deux fenêtres latérales ont été remaniées. Tous les chapiteaux sont mutilés, mais les moulures des tailloirs forment un bandeau à la naissance de la voûte.

Le portail de la façade, précédé d'un porche moderne, est une œuvre du XII^e siècle, mais ses deux colonnettes furent remplacées au XIII^e siècle. Un gros boudin et une doucine qui descendent sur les pieds-droits décorent l'archivolte en plein cintre. L'abside, épaulée par deux contreforts, conserve un cordon d'étoiles autour de la fenêtre centrale et des modillons ornés de masques ou de têtes d'animaux.

Le clocher central, bâti sur un plan rectangulaire vers 1160, se compose d'un étage inférieur percé de quatre baies en plein cintre (4). Au-dessus, deux baies de la même forme, encadrées par deux colonnettes, s'ouvrent sur chaque face de la tour : leur archivolte est garnie d'un boudin, d'un cavet et d'une moulure à double biseau (5). On distingue sur les chapiteaux un homme accroupi dévoré par deux monstres à queue de poisson, des entrelacs (6), des feuilles plates et des rinceaux qui sortent de la bouche d'un masque grimaçant. Le grand cavet des tailloirs est surmonté d'un listel, et le tore des bases est légèrement aplati. A chaque angle de la tour, une colonnette adoucit la sécheresse des arêtes, et le toit en bâtière repose sur des modillons plus ou moins effrités.

(1) Cf. pl. LVII, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(3) *Ibid.*, n.º 9.

(4) La cage intérieure du clocher mesure 5^m,55 sur 3^m,28.

(5) Cf. pl. LVII, fig. 10.

(6) *Ibid.*, fig. 11.

ÉGLISE DE CROUY

La rive droite de l'Aisne, en face de Soissons, faisait partie du territoire de Crouy (1). Une chapelle consacrée à saint Georges, où l'évêque saint Onésime fut enterré vers 395, l'église de Saint-Étienne, qui renfermait le tombeau de saint Ansery, mort vers 652, et la chapelle de Saint-Vaast furent bâties successivement près de la rivière (2). En 545, on transporta le corps de saint Médard dans le domaine royal de Crouy (3), et l'abbaye fondée sur son tombeau conserva jusqu'aux invasions normandes une idole à deux têtes provenant d'un temple païen. Malgré la distance qui sépare l'abbaye du village, on doit faire remonter leur origine à la même époque. Les moines de Saint-Médard se firent confirmer par le pape Eugène II, en 824, leur domaine de Crouy et une chapelle dédiée à leur patron qui se trouvait dans le village (4). Charles le Chauve et les évêques réunis au concile de Douzy, en 871 (5), le pape Jean VIII, Louis le Bègue et le roi Eudes imitèrent cet exemple en 877, en 879 et en 893 (6). Au XII^e siècle, l'abbaye possédait encore des biens en ce lieu (7), mais l'église ne se trouve citée dans aucun texte à la même époque. Le chapitre de la cathédrale conférait la cure de plein droit.

L'église, dédiée à saint Maurice, comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur carré (8); mais la reconstruction du chevet ne permet plus de reconnaître le plan primitif. La nef, bâtie vers 1170 et dépourvue de voûtes, renfermait quatre travées; mais la première est encadrée par les arcs en tiers-point modernes qui soutiennent le clocher. Les doubles claveaux des grandes arcades en tiers-point retombent sur des piles cruciformes surmontées d'un tailloir mouluré, comme à Courmelles : on remarque une baie en plein cintre bouchée dans l'axe de chaque travée.

Les voûtes d'ogives des collatéraux furent ajoutées après coup à l'époque moderne, et les doubleaux s'appuient sur des pilastres sans caractère. Dans le bas côté nord, il faut signaler un socle de fonts baptismaux du XII^e siècle dont les bases encore intactes supportaient cinq courtes colonnes, comme à Laffaux et à Novion-le-Vineux. L'arc du transept, qui décrit une courbe en tiers-point, est soutenu de chaque côté par un dossier flanqué de deux colonnettes. Les chapiteaux, ornés de feuilles d'acanthé, et les tailloirs, garnis d'un listel, d'un cavet et d'une baguette, sont encore intacts. Au XII^e siècle, les croisillons et le chœur devaient être encadrés par des doubleaux identiques; mais cette partie de l'église est une œuvre moderne.

(1) Aisne, arr. et canton de Soissons.

(2) *Acta sanctorum*, mai, t. III, p. 205, et septembre, t. II, p. 548.

(3) « Erat autem illud rus, quo hæc agebantur, ex ditione regalis fisci, cui Croviacus vocabulum est. » *Acta sanctorum*, juin, t. II, p. 84.

(4) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231 v^o.

(5) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136. — DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 432.

(6) *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212. — *Historiens de France*, t. IX, p. 416 et 461.

(7) Bibl. nat., latin 9986, fol. 113.

(8) Bibliographie : DE LAPRAIRIE, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 153.

La façade mérite une étude attentive, car on avait prévu la nécessité de la fortifier dès le XII^e siècle, comme le clocher de Fontenoy et le chevet de l'église de Laversine (Aisne). Sa construction peut remonter à une date voisine de l'année 1170. Au centre, un large portail en tiers-point s'ouvre entre quatre colonnettes : les chapiteaux sont garnis de feuilles d'eau recourbées, de fruits d'arum et de petites volutes (1). Le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'un cavet et d'une baguette, et le tore inférieur des bases est aplati. On distingue sur l'archivolte un boudin en amande et un gros tore flanqués de cavets qui précèdent un cordon mouluré. Le linteau à double rampant s'appuie sur deux consoles ornées de masques grimaçants, et la partie supérieure du tympan est remplie par cinq claveaux qui forment un arc de décharge. Cette curieuse disposition est une combinaison des deux systèmes employés par les architectes romans pour soutenir les tympans soit à l'aide d'un linteau monolithe, soit au moyen de longues pierres taillées en coin, comme à Cerseuil et à Vic-sur-Aisne.

Une porte moderne donne accès dans le bas côté sud, mais les deux fenêtres en plein cintre percées dans l'axe des collatéraux sont encore intactes. La grande baie de la même forme qui s'ouvre au-dessus du portail présente un double ébrasement, et son archivolte est dépourvue de moulures. Les deux gros contreforts qui épaulent la partie centrale de la façade soutiennent un grand arc en plein cintre formé de larges claveaux plats. Cette arcade, en saillie sur le mur, portait un parapet crénelé qui fut remplacé par une balustrade pleine à l'époque moderne. On remarque un bandeau mouluré sous le parapet. A l'angle de la nef et de la façade, les contreforts sont reliés par des pans coupés qui s'appuient sur deux trompes coniques, comme dans le clocher de Fontenoy (2). Il est probable que l'architecte du XII^e siècle avait bâti au-dessus de ces trompes deux petites tourelles arrondies, grâce à deux corbeaux encore visibles. L'ancien pignon de la façade, percé d'une baie en plein cintre, se trouve noyé dans les murs du clocher moderne qui s'élève sur la première travée de la nef, depuis la démolition de la tour centrale.

ÉGLISE DE CUISE

Le village de Cuise (3) rappelle le souvenir de l'ancien nom de la forêt de Compiègne; mais le palais de Cuise, où les rois des deux premières races ont souvent résidé, ne s'élevait pas en ce lieu. Il faut fixer son emplacement dans le voisinage de l'église de Saint-Jean-aux-Bois. Néanmoins les médailles gauloises et romaines découvertes sur le territoire de la paroisse prouvent l'ancienneté de son origine. L'évêque Manassès, mort en 1108, donna l'église au chapitre de la cathédrale de Soissons qui avait le droit de présenter à la cure (4). Il est donc certain que l'église actuelle s'élève sur les fondations d'un édifice religieux primitif, car sa construction n'est pas antérieure

(1) Cf. pl. LXII, fig. 1.

(2) Cf. pl. XXIX, fig. 1.

(3) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(4) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 453.

au milieu du XII^e siècle. Les chanoines de Saint-Sulpice de Pierrefonds possédaient des terres à Cuise en 1144, comme l'indique une charte de l'évêque Josselin (1). La paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vivrières (2).

L'église, placée sous le vocable de saint Martin, renferme une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur carré (3), comme à Aizy, à Bazoches et à Montigny-Lengrain (Aisne). Au XII^e siècle, on éleva le sanctuaire et le transept, mais la nef et la façade ne furent terminées qu'au commencement du XIII^e siècle. Le plafond de bois qui recouvrait le vaisseau central à l'origine est remplacé par une voûte en plâtre moderne. Les piles cruciformes qui séparent les quatre travées se composent d'un petit massif flanqué de deux pilastres et se font remarquer par leur élévation. A la hauteur de l'imposte, un tailloir garni d'un listel, d'un cavet et d'une baguette, reçoit les doubles claveaux des grandes arcades en tiers-point. L'architecte s'inspira peut-être de la nef de l'église voisine de Chelles, où les piliers sont beaucoup plus hauts que dans les autres églises du XII^e siècle.

A l'ouest, la nef est éclairée par cinq baies en plein cintre, et des baies de la même forme s'ouvrent dans l'axe des piles, comme à Champlieu, à Glaignes, à Orrouy, à Pontpoint (Oise) et à Latilly (Aisne). Il faut en conclure que les architectes firent encore appareiller des baies cintrées dans les premières années du XIII^e siècle, comme à Aizy et à Azy-Bonneil (Aisne), car on ne peut attribuer la nef à une date antérieure, en examinant les crochets appliqués sur la corniche et sur les chapiteaux du portail. Les caractères de son style prouvent la persistance des traditions romanes sous le règne de Philippe-Auguste.

Le bas côté nord, recouvert d'un lambris, conserve des baies en plein cintre du XIII^e siècle; mais le mur extérieur de l'autre bas côté fut rebâti à l'époque moderne. Les deux collatéraux communiquent avec les croisillons par un arc en tiers-point de faible ouverture, garni de deux boudins évidés et de trois tores reliés par des gorges. Ces moulures s'appuient sur deux colonnes et sur quatre colonnettes assez courtes. Des feuilles d'acanthé et de larges palmettes recourbées se détachent sur la corbeille des chapiteaux, et le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'une baguette et d'un cavet intermédiaire: le tore inférieur des bases à griffes est très aplati. Il faut attribuer ces deux arcades au milieu du XII^e siècle, en faisant observer que la même disposition se retrouve dans les églises de Chelles, de Noël-Saint-Martin (Oise), de Glennes, de Lhuys, de Montigny-Lengrain et de Nouvion-le-Vineux (Aisne).

A l'entrée du transept, un doubleau en tiers-point, orné de deux tores évidés et de trois boudins, retombe sur deux colonnes flanquées d'une colonnette: on remarque une tête grimaçante à la clef. Après l'achèvement de cette partie de l'église vers 1160, les travaux de la nef se trouvèrent interrompus pendant un demi-siècle. Il est facile de remarquer le défaut de concordance entre les assises de la dernière travée et celles du transept. La voûte d'ogives qui recouvre la croisée est soutenue par des colonnettes engagées (4): ses nervures, garnies d'un boudin évidé entre deux tores (5), viennent se réunir à la couronne de feuillages qui décore la clef de voûte (6). On remarque une curieuse analogie entre tous ces profils et les moulures des arcs dans le transept de l'église voisine de Montigny-Lengrain (Aisne). La décoration des chapiteaux se compose de

(1) Bibl. nat., latin nouv. acq. 2096, charte n° 2.

(2) Bibliographie: GRAVES, Notice dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1830, canton d'Attichy, p. 72.

(3) Voici les dimensions principales de l'église: long. totale, 21^m,75; long. de la nef, 13^m,90; long. du transept, 12 mètres; larg. totale, 11^m,55; larg. de la nef, 4^m,40; larg. du chœur, 4^m,70; haut. de la nef, 11^m,25; haut. de la voûte du transept, 8^m,75.

(4) Cf. pl. LXII, fig. 2.

(5) *Ibid.*, fig. 3.

(6) *Ibid.*, fig. 4.

feuilles d'eau à gros boutons et de chimères qui s'enlacent au milieu d'élégants rinceaux (1). Les tailloirs et les bases présentent des profils déjà signalés au chevet des bas côtés.

Le croisillon nord communique avec le carré du transept par un arc en tiers-point du XII^e siècle, décoré de cinq boudins qui s'appuient sur deux colonnes et sur deux colonnettes (2). Sa voûte d'ogives, garnie d'un gros tore en amande, remonte seule au XIII^e siècle; mais la fenêtre en plein cintre percée dans le mur du fond et les deux arcatures de la même forme, qui se trouvent au-dessous de son glacis, appartiennent à la construction primitive. L'archivolte de ces arcatures, ornée d'un boudin à rainure entre deux cavets, retombe sur des petits fûts. A l'orient, une niche rectangulaire, encadrée par un arc en plein cintre et éclairée par une baie de la même forme, s'ouvre dans l'épaisseur du mur, comme à Bazoches, à Glennes, à Montigny-Lengrain et à Lhuys (Aisne). Cette niche est dépourvue de colonnettes et de moulures.

L'autre bras du transept présente les mêmes dispositions; mais sa voûte d'ogives, revêtue d'un boudin évidé entre deux tores et garnie d'un masque à la clef, doit être attribuée au XII^e siècle (3). La niche en tiers-point, les deux baies en plein cintre et les arcatures incrustées dans le mur méridional, comme à Chelles et à Montigny-Lengrain, sont encore intactes. On distingue des animaux fantastiques ou des feuilles recourbées en boule sur les chapiteaux des croisillons, et les tailloirs moulurés forment un bandeau continu à l'est et à l'ouest.

Une croisée d'ogives à triple tore, dont la clef disparaît sous une corbeille de feuillages, s'élève au-dessus du chœur carré. Le doubleau en tiers-point qui l'encadre est orné de cinq boudins et s'appuie de chaque côté sur une colonne flanquée d'une colonnette. Trois formerets, garnis d'un gros tore, décrivent une courbe en lancette sous les compartiments de remplissage. La niche qui s'ouvre au fond du sanctuaire, comme à Aizy, à Bazoches et à Merval (Aisne), renferme une baie en plein cintre dont le tore vient retomber sur deux fûts (4). Son archivolte en tiers-point, soutenue par deux longues colonnes, est décorée d'une baguette. De chaque côté du chevet, on voit une fenêtre en plein cintre encadrée par deux colonnettes et par des claveaux plats. Les chapiteaux sont revêtus de feuilles plates, et le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. Il faut attribuer l'abside et le transept à la même date, en faisant observer que le chœur de l'église de Montigny-Lengrain, bâti vers 1160, fut peut-être l'œuvre du même artiste.

La façade, épaulée par quatre contreforts, fut construite dans les premières années du XIII^e siècle. Les trois boudins, les gorges et le cordon mouluré du portail en tiers-point s'appuient sur six colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Deux baies en plein cintre sont percées dans l'axe des bas côtés, et trois fenêtres de la même forme, entourées d'un cordon torique, s'ouvrent au-dessous du pignon. Au nord, la corniche de la nef est garnie de petits crochets, et les fenêtres basses se font remarquer par leur étroitesse. Les baies supérieures présentent le même caractère.

L'appareil du croisillon nord ne coïncide pas avec les assises du bas côté correspondant, ce qui prouve bien que l'église ne fut pas élevée d'un seul jet. Un bandeau, garni d'un listel, d'une gorge et d'un tore, contourne les contreforts d'angle en passant sous l'appui des fenêtres. Au nord, les pieds-droits de la fenêtre en plein cintre forment un double ressaut, et la décoration de son archivolte se compose d'un boudin évidé, d'une gorge et de pédoncules entre-croisés. A l'est, la

(1) Cf. pl. LXII, fig. 6 à 10.

(2) *Ibid.*, fig. 5.

(3) *Ibid.*, fig. 2.

(4) *Ibid.*, fig. 2.

niche ne fait aucune saillie sur le mur, suivant une disposition exceptionnelle. La fenêtre qui l'éclaire, encadrée par deux colonnettes et revêtue des mêmes ornements que la baie précédente, se trouve englobée dans une tourelle d'escalier du XVI^e siècle. La corniche moulurée repose sur des masques grotesques reliés par de longues palmettes en forme de fer à cheval. Le croisillon sud, flanqué d'une sacristie moderne, conserve ses contreforts et ses deux fenêtres romanes semblables à celles que nous venons de décrire ; mais sa corniche, soutenue par des petites têtes, n'est pas antérieure au XIII^e siècle.

L'abside n'a subi aucun remaniement : ses contreforts, qui se terminent par un glacis très allongé, laissent ressortir les angles du chevet entre leurs assises, comme à Montigny-Lengrain. Les deux colonnettes des baies latérales soutiennent un tore à rainure, une gorge et un rang de pédoncules entrelacés : un bandeau mouluré passe sous leur appui en contournant les angles du chœur. La niche centrale, flanquée de deux colonnettes et couronnée par un gâble massif, comme à Aizy, présente une fenêtre en plein cintre qui s'ouvre entre deux fûts (1). On distingue sur son archivolt les moulures déjà signalées autour des baies latérales. Les chapiteaux sont ornés de feuilles plates et de têtes qui dévorent des tiges. La doucine des tailloirs est surmontée d'un listel, et le tore inférieur des bases, rattaché au socle par une griffe, est très aplati. Une baie en plein cintre s'ouvre dans l'axe du pignon.

La corniche se compose de modillons à têtes humaines ou de diables grimaçants qui alternent avec des palmettes repliées comme une paire de longues ailes (2). Un listel et une baguette réunis par une gorge couronnent ces singuliers motifs de sculpture qui décorent également la corniche du transept à Montigny-Lengrain (3). Le clocher central, dépourvu de caractère, n'est pas antérieur au milieu du règne de Philippe-Auguste. Les claveaux de ses douze baies en plein cintre sont soutenus par de lourds pilastres.

ÉGLISE DE DAMERY

L'étymologie du nom de Damery (4), dérivé de *Domnus Regius*, prouve que ce lieu était un domaine royal. Un diplôme de Charles le Chauve, daté de 870 (5) et confirmé par les évêques réunis au concile de Douzy l'année suivante (6), en fait déjà mention. A cette époque, le village appartenait aux moines de Saint-Médard de Soissons, qui firent reconnaître leurs droits par le pape Jean VIII, Louis le Bègue et le roi Eudes en 877, en 879 et en 893 (7). Au commencement du XII^e siècle, l'abbaye ne possédait plus l'église de Damery, et les évêques de Soissons

(1) Cf. pl. LXII, n^o 4, 11.

(2) *Ibid.*, n^o 5, 12.

(3) Cf. pl. LXXV, fig. 3 et 4.

(4) Marne, arr. et canton d'Epernay.

(5) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136.

(6) DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 432.

(7) *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212. — *Historiens de France*, t. IX, p. 416 et 461.

disposaient des revenus de la cure. Hugues de Pierrefonds voulut en faire don au chapitre de la cathédrale; mais le doyen se contenta d'exercer le droit de patronage, moyennant une redevance annuelle, et l'autel fut restitué au monastère en 1101 (1).

Le chapitre et les religieux ne tardèrent pas à se trouver en désaccord au sujet du droit de présentation; mais Nivelon de Chérizy termina ce conflit en 1185 (2). L'abbé de Saint-Médard prit l'engagement de faire agréer le choix du curé par le doyen qui devait présenter ensuite le titulaire à l'évêque. En outre, il consentit à laisser le doyen paraître au synode et à payer une rente au chapitre pour les services funèbres d'Hugues de Pierrefonds et de Nivelon. Au XII^e et au XIII^e siècle, le domaine des moines s'accrut rapidement (3). Hugues d'Igny, qui céda le four banal à l'abbaye en 1151, fit confirmer cette donation par Thibault II, comte de Champagne. Henri, comte de Troyes, régla le mode de perception de la taille, le payement du droit de vinage et l'usage du four banal à Damery en 1153, en 1171 et en 1175 (4). La paroisse dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Châtillon-sur-Marne.

L'église, dédiée à saint Médard, n'est pas antérieure à la seconde moitié du XII^e siècle; mais la charte de 1101 permet d'affirmer que ses fondations s'élèvent sur l'emplacement d'un édifice plus ancien. Son plan comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un double transept et un chevet polygonal qui a remplacé l'ancien chœur carré au XIII^e siècle. La nef, bâtie vers 1160 et recouverte d'un plafond, renferme six travées. Ses grandes arcades en tiers-point, à double ressaut, retombent sur des piliers cruciformes assez étroits et sur des tailloirs garnis d'un listel, d'une baguette et d'un cavet inférieur (5).

Du côté du transept, l'arc de la dernière travée s'appuie sur deux colonnettes flanquées de larges gorges. A droite, on remarque sur les chapiteaux deux anges qui portent un livre et une croix, et quatre colombes qui becquettent un fruit d'arum (6). A gauche, trois oiseaux à tête humaine, flanqués de deux colombes, se détachent au-dessus d'une corbeille de feuillages (7). D'élégants rinceaux s'enroulent sur les tailloirs, mais le profil des bases se fait remarquer par sa lourdeur. Dans l'axe de chaque travée, on voit une fenêtre en plein cintre, et une baie de la même forme s'ouvre dans le mur de la façade. Les bas côtés, dépourvus de voûtes et reconstruits à l'époque moderne, n'offrent plus aucun intérêt.

Le transept, qui doit remonter au milieu du XII^e siècle, est encadré par un arc en tiers-point qui s'appuie de chaque côté sur deux grosses colonnes; ses claveaux plats sont garnis d'un seul boudin, comme à Dormans (Marne). La voûte d'ogives centrale, ornée d'une arête entre deux tores, est soutenue par des colonnettes. On distingue sur les sommiers des nervures deux têtes de bœuf à longues cornes, deux gueules de monstre, deux singes et deux masques grimaçants entourés d'une chaîne (8). Tous les chapiteaux du transept sont très curieux à étudier. A droite, sous l'arc triomphal, quatre personnages, dont la tête est inclinée, tiennent des urnes d'où s'échappe un filet d'eau (9). Ces figures symboliques, placées sous un dais qui ressemble à un château fort, représentent les quatre fleuves du Paradis : le Géon, le Phison, le Tigre et l'Euphrate. En face, on voit un cerf qui mange des feuillages, et des oiseaux qui becquettent des fruits

(1) Bibl. nat., latin 9986, fol. 21.

(2) Arch. nat., L. 742, n° 11. — Bibl. nat., latin 9986, fol. 18.

(3) Bibl. nat., latin 9986, fol. 4 à 20.

(4) *Ibid.*, fol. 9 v°, 18 et 19.

(5) Cf. pl. LXIII, fig. 1.

(6) *Ibid.*, fig. v.

(7) Cf. pl. LXIV.

(8) Cf. pl. LXIII, fig. 2 à 5.

(9) *Ibid.*, fig. 7.

d'arum (1) : un archer leur décoche une flèche, tandis qu'un autre personnage cherche à les capturer. Les tailloirs de ces deux chapiteaux sont ornés de rinceaux qui se continuent sur les dossierets.

Il faut signaler sur d'autres corbeilles un oiseau à tête de femme, un masque grimaçant entre deux dragons, des fruits d'arum encadrés par des fleurs d'iris, des tiges entrelacées, des têtes bizarres, des feuilles d'acanthé, des pédoncules recourbés, quatre monstres accouplés dont les têtes se confondent, deux lézards qui se dévorent et des feuilles étroites à côtes perlées (2). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un cavet reliés par une baguette, et les deux tores des bases ne sont pas aplatis (3). Les croisillons, voûtés en berceau brisé (4), communiquent avec le carré du transept par un arc en tiers-point à doubles claveaux qui retombe sur deux colonnes engagées. Les fenêtres percées dans le mur du fond furent refaites dans la seconde moitié du XIII^e siècle, quand on éleva un nouveau transept en avant du chœur polygonal, voûté par six nervures à tore aminci. Les six voûtes d'ogives qui précèdent le chevet présentent le même profil, et les meneaux des larges baies soutiennent des rosaces à plusieurs lobes; mais l'arc brisé du XII^e siècle qui encadrait le chœur carré primitif est encore intact.

La façade avait été bâtie en même temps que la nef. On a maladroitement élargi le portail en plein cintre surhaussé; mais au XII^e siècle, ses colonnettes étaient au nombre de six. Deux fûts sont ornés d'une gorge entre deux baguettes, et les moulures de l'archivolte se composent d'un boudin évidé, de trois tores et d'un cordon de fleurs à quatre pétales (5). Les chapiteaux étaient garnis de feuilles d'acanthé, et la baguette des tailloirs se détache entre un listel et un cavet. Cette porte se trouve en saillie sur le mur de la façade. Le glacis qui la surmonte est précédé d'un élégant bandeau revêtu de petites têtes grimaçantes et de feuilles grasses à longue tige. Nous avons signalé le même motif dans la corniche de Courmelles et dans le portail d'Épaulx. Une baie en plein cintre s'ouvre au-dessous du pignon. Au sud, on aperçoit deux étroites fenêtres des bas côtés, mais la corniche qui passait au-dessus des baies de la nef a disparu.

Le clocher qui s'élève sur le carré du transept porte l'empreinte du style en usage vers 1160. De chaque côté de la cage, deux larges baies en plein cintre, assises sur un bandeau mouluré, encadrent deux arcades secondaires en tiers-point soutenues par une colonne centrale et par deux fûts engagés (6). On retrouve la même disposition dans les clochers de Cerseuil, de Cuiry-Housse et de Jouaignes, près de Braine, bâtis vers le commencement du XIII^e siècle. Les grandes archivoltes, qui s'appuient sur quatre colonnettes, sont garnies de deux boudins; mais un tore moins épais se détache sur les claveaux des petits arcs. La décoration des chapiteaux se compose de volutes ou de feuilles d'arum recourbées (7), et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. Au-dessus du glacis des socles, on remarque des griffes en saillie sur le tore aplati des bases.

A chaque angle de la tour, une longue colonnette s'élève jusqu'aux arcatures en plein cintre de la corniche, divisées par des petits arcs de la même forme et surmontées d'une tablette moulurée. Les modillons sont ornés de billettes, de moulures et de masques variés. Ce type d'entablement, déjà signalé à Autheuil en Valois et à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Bazoches et à Novron-Vingré (Aisne), couronne la plupart des églises du XII^e siècle dans le Beauvaisis. Une

(1) Cf. pl. LXIII, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 9 et 10, et pl. LXV, fig. 1 à 4.

(3) Cf. pl. LXIII, fig. 11.

(4) Dans l'église de Cuiry-Housse, près de Braine, le bras nord du transept est recouvert d'une voûte du même genre.

(5) Cf. pl. LXV, fig. 5.

(6) *Ibid.*, fig. 6.

(7) *Ibid.*, fig. 7 et 8.

flèche moderne en charpente remplace l'ancien toit en bâtière. Il faut considérer le clocher de Damery comme l'une des tours romanes les plus intéressantes de la vallée de la Marne.

ÉGLISE D'ÉPAUX

L'existence d'une église dans le village d'Épaulx (1), à la fin du XI^e siècle, est constatée par une charte de l'évêque Hugues de Pierrefonds qui donna l'autel au prieuré de Coincy en 1098, avant de partir pour la première croisade (2). On ne retrouve plus aucun débris de cet édifice primitif. L'évêque Josselin, en 1139, le pape Urbain III, en 1185, et Nivelon, évêque de Soissons, en 1193, reconnurent les droits des moines sur l'autel (3). La cure, qui dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry, était placée sous le patronage de saint Médard, et le droit de présentation appartenait au prieur de Coincy.

L'église, remaniée au XVI^e siècle, comprend une large nef recouverte d'un plafond et un chœur polygonal; mais dans son état primitif, le vaisseau central, dépourvu de collatéraux, se terminait par un chevet rectangulaire surmonté d'un clocher, comme à Verdilly, près de Château-Thierry. On a reconstruit le mur méridional de la nef à l'époque moderne : de l'autre côté, les anciennes baies en plein cintre sont encore intactes. Au nord, la voûte d'ogives qui se trouve sous le clocher fut appareillée vers 1150 : une baguette en saillie sur un large boudin décore les nervures diagonales, comme à Bonnes, à Breny et à Bruyères-sur-Fère (Aisne). Les doubleaux en tiers-point qui retombent sur deux colonnes et sur des chapiteaux ornés de feuilles d'arum, forment un double ressaut. Les tailloirs en biseau et les bases flanquées de griffes conservent leur profil primitif. Le chœur à pans coupés, recouvert de charpente et précédé de deux arcades modernes, est une œuvre du XVI^e siècle, mais on avait agrandi cette partie de l'église dès le XIII^e siècle, comme l'indiquent deux arcatures en tiers-point encastrées dans le mur méridional. La fenêtre centrale du chevet présente un remplage flamboyant, et les autres baies renferment des vitraux de la Renaissance.

Au centre de la façade primitive, un curieux portail en plein cintre, qui remonte au milieu du XII^e siècle, s'ouvre entre huit colonnettes séparées par des gorges verticales (4). Les deux premières voussures de l'archivolte sont décorées d'un boudin, d'une gorge et de seize têtes plates dont la langue se colle sur un gros tore. Cette ornementation, qui se retrouve dans les portails de Crézancy (Aisne), de Cuvergnon et de Marolles (Oise), dénote une influence normande que nous avons déjà signalée (5). Les bâtons rompus appliqués sur les deux autres rangs de claveaux se composent de trois tores en zigzag reliés par des gorges, comme à Blesmes, à Crézancy et à Verdilly (Aisne); mais le cordon saillant qui devait encadrer la dernière voussure a disparu. Le

(1) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(2) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 105.

(3) *Bibl. nat.*, français 12021, p. 150, 158 et 205.

(4) Cf. pl. LKV, fig. 9.

(5) Cf. p. 45.

linteau monolithe est garni d'un rinceau qui se déroule entre deux serpents, et de quatre têtes d'animaux qui dévorent des feuilles grasses à longue tige (1). Malgré l'effritement de la pierre, on peut encore distinguer les corbeilles perlées, les feuilles d'acanthé et les basilics à queue de serpent sculptés sur les chapiteaux. Les tailloirs étaient décorés de palmettes ou de rinceaux, et les bases à double tore des colonnettes sont très mutilées. Au-dessus du portail, on voit une baie en plein cintre bouchée.

Du côté nord, quatre fenêtres cintrées s'ouvrent dans le mur de la nef, et les contreforts se terminent sous les modillons frustes d'une corniche romane. Le clocher, qui s'élevait sur la première travée du chœur roman, comme à Brasles, à Saconin et à Viffort (Aisne), ne se trouve plus dans l'axe de l'église depuis l'élargissement de la nef. Une fenêtre en plein cintre éclaire le soubassement de la tour, et une baie en tiers-point du XII^e siècle, encadrée par quatre colonnettes et par deux boudins en amande, s'ouvre au premier étage. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles plates, et la doucine des tailloirs est surmontée d'un listel. L'étage supérieur fut rebâti à l'époque moderne, mais il est probable que cette tour ressemblait à celle de l'église voisine de Bonnes. A gauche du clocher, on voit encore sous la toiture les masques grimaçants de l'ancien sanctuaire qui se terminait par un mur droit.

ÉGLISE DE GLENNES

Le village de Glennes (2) devait être un bourg important au moyen âge, si l'on en juge par les grandes dimensions de son église (3); mais cette terre n'a jamais appartenu à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, comme M. Matton l'a supposé (4). Le domaine de *Glanna*, où les moines avaient fait élever une chapelle, se trouvait dans le diocèse de Mayence, comme l'indique une bulle du pape Adrien IV, datée de 1154 (5). La plus ancienne mention de la paroisse se rencontre dans une lettre écrite en 855 par l'évêque de Laon, Pardule, à l'archevêque de Reims, Hincmar, pour lui indiquer un itinéraire destiné à faciliter leur rencontre (6). Dès le IX^e siècle, le droit de présentation à la cure était réservé au chapitre de la cathédrale de Laon qui faisait célébrer le culte à Glennes par des chanoines. Après les invasions des Normands, ce petit chapitre ne fut pas rétabli. Ebles II, comte de Roucy, s'empara de la terre de Glennes en 1073, mais il rendit plus tard aux chanoines tous les biens qu'il avait usurpés (7). En 1123, le pape Calixte II reconnut les privilèges du chapitre de Laon à Glennes (8), et Hugues de Roucy imita son

(1) Cf. pl. LXV, fig. 10.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(3) Cette cure était comprise dans l'ancien diocèse de Laon et dans le doyenné de Neufchâtel; mais la paroisse de Glennes est limitrophe de l'ancien diocèse de Soissons.

(4) *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, p. 126.

(5) VARIN, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. I, p. 330.

(6) SUMMOND, *Hincmari archiepiscopi Remensis opera*, t. II, p. 531.

(7) MOREL DE LA FAYOLLE, *Histoire généalogique de la maison de Roucy*, p. 26.

(8) L'ELEU, *Mémoires sur l'histoire de Laon*, t. I, fol. 291 v°. Ce manuscrit appartient à M. L'Eleu de la Simone, à Amiens.

exemple en 1131, sans abandonner le droit de justice. Les chanoines se firent confirmer par son fils Robert Guiscard, en 1178, les terres que Baudouin de Maisy leur avait données en ce lieu (1). Vers la fin de l'année 1358, les habitants réfugiés dans l'église repoussèrent l'assaut des Anglais (2).

L'église, dédiée à saint Georges, comprenait à l'origine une nef, deux bas côtés et un chœur en hémicycle précédé d'une travée droite (3), comme à Berzy-le-Sec (4); mais son plan fut modifié successivement par des croisillons ajoutés après coup (5) et par un vaste narthex bâti en avant de la façade primitive au XIII^e siècle (6). Cette dernière addition est une véritable anomalie, car les architectes gothiques qui voulaient agrandir une église romane avaient l'habitude de détruire l'ancien chœur pour le remplacer par un chevet plus vaste, comme à Bury, à Cambronne, à Villers-Saint-Paul (Oise), à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Jouaignes, à Lhuys et à Oulchy-le-Château (Aisne).

Grâce aux ressources fournies par le chapitre de Laon, le narthex fut élevé rapidement vers la fin du règne de Philippe-Auguste pour remédier à l'augmentation du nombre des fidèles. C'est une véritable église transversale plus haute que la nef. La croisée d'ogives centrale, refaite au XVI^e siècle, comme l'indique le soleil qui rayonne sur la clef, est flanquée de deux voûtes du XIII^e siècle dont les nervures diagonales sont garnies d'un boudin en amande. Les doubleaux intermédiaires, revêtus de cinq tores, et les formerets appliqués contre les murs décrivent une courbe en tiers-point. Tous ces arcs retombent sur des faisceaux de colonnettes et sur des chapiteaux à crochets : les tailloirs et les bases présentent les profils caractéristiques de la première moitié du XIII^e siècle.

Au nord et au sud, trois arcatures en cintre brisé, ornées d'un boudin et soutenues par des colonnettes, décorent le soubassement des murs. Des baies en tiers-point et des oculi percés dans la façade éclairent ce narthex qui communique avec la nef par un doubleau du XIII^e siècle, garni de cinq tores. Cet arc en tiers-point s'appuie de chaque côté sur trois colonnes engagées dont les fûts occupent l'emplacement de l'ancienne façade romane. Les colonnettes qui supportent les doubleaux entre le narthex et les bas côtés sont groupées de la même manière.

La nef renferme cinq travées recouvertes d'un plafond. Au XVI^e siècle, on avait formé le projet d'établir des voûtes après coup sur des culs-de-lampe et sur des corbeaux romans qui supportaient peut-être des contrefiches assemblées sous les entrails; mais ce travail ne fut jamais exécuté. A la même époque, la première pile du côté nord et les deux piles méridionales voisines du narthex furent englobées dans des massifs de maçonnerie. Les supports primitifs se composent d'un noyau central cantonné de trois gros fûts et d'un pilastre qui fait une légère saillie du côté de la nef, comme dans les églises de Chivy et de La Croix (Aisne), bâties au XI^e siècle. Le plan de ces piles est fort bien conçu, car les colonnes appliquées contre les murs d'une nef non voûtée, comme à Aizy, à Bonnes et à Vailly, ne jouent aucun rôle utile dans la construction. Les grandes arcades en tiers-point sont soutenues par les deux colonnes latérales, et leur profil forme un double ressaut (7); mais l'arête des claveaux inférieurs fut abattue au XVI^e siècle. Dans l'axe de

(1) *Hist. anc. généalogique de la maison de Roucy*, p. 31.

(2) M. J. E. Dictionnaire historique du département de l'Aisne, p. 422.

(3) Bibliographie : Abbé PÉCHEUR et PRIoux, Notice sur l'église dans les *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIV, p. 104, et t. XVI, p. 35.

(4) Cf. p. XX, fig. 1.

(5) C. pl. LXVIII, fig. 1.

(6) Voici les principales dimensions de l'église. long. totale, 32^m,35; long. du narthex et de la nef, 24^m,85; long. du transept, 15^m,40; larg. totale, 14^m,60; larg. de la nef, 4^m,55; larg. du chœur, 3^m,95; haut. de la nef, 10^m,05; haut. de la voûte du transept, 8^m,40.

(7) Cf. pl. LXVI, fig. 1.

chaque travée s'ouvre une fenêtre en plein cintre bouchée depuis l'exhaussement de la toiture des bas côtés.

Les chapiteaux sont revêtus de feuilles d'arum, de gros pédoncules et de feuilles plissées qui s'inclinent avec grâce. Près du transept, des rinceaux détachés de la pierre avec beaucoup d'adresse s'entrelacent autour d'une corbeille. Au sud, un ange qui sort d'un nuage avec un encensoir à la main vient protéger un homme entraîné par trois démons (1). L'avarice est représentée sur un autre chapiteau par un homme qui tire la langue et qui porte une bourse suspendue à son cou (2); un diable ailé s'efforce de le saisir, comme à Laffaux, près de Soissons. Les tailloirs qui contourner les piliers sont décorés d'un filet, d'une baguette et d'un cavet inférieur, comme à Damery (Marne). Les bases à tore aplati étaient rehaussées de griffes, mais on a maladroitement dégradé leurs moulures (3). Il faut attribuer la nef à une date voisine de l'année 1160. M. Prioux (4) et M. Fleury (5) ont commis une erreur en faisant remonter ses travées au X^e siècle, car les grands arcs en tiers-point, l'ornementation des chapiteaux et des profils des tailloirs ou des bases portent l'empreinte d'un style beaucoup plus avancé.

Le bas côté nord, surmonté d'un lambris, fut reconstruit à l'époque moderne. Au XII^e siècle, les arcs en tiers-point qui supportaient la toiture s'appuyaient sur deux colonnes assez courtes engagées dans les piles de la nef et dans le mur extérieur, comme à Aizy et à Vailly (Aisne). On voit encore les amorces de ces doubleaux isolés, mais les fûts adossés au mur ont disparu. L'architecte qui construisit les croisillons après coup, vers 1170, fit communiquer ce collatéral avec le bras nord du transept par un arc en plein cintre, garni d'un boudin évidé entre quatre tores et soutenu par six colonnes engagées, comme à Cuise (Oise), à Lhuys et à Novion-le-Vineux (Aisne). Des bouquets d'acanthé finement sculptés se détachent sur les chapiteaux, et le bandeau qui se continue sur les pieds-droits est orné des mêmes feuillages (6). Ce passage se trouve bouché par un mur moderne en maçonnerie.

Au XIII^e siècle, on voulut élargir le bas côté sud en reculant le mur extérieur et en utilisant les colonnes du XII^e siècle engagées dans les anciennes assises. Ces gros fûts soutiennent aujourd'hui des arcs en tiers-point refaits au XVI^e siècle qui retombent sur les colonnes des piliers de la nef, suivant la disposition primitive. Le bas côté sud resta toujours dépourvu de voûtes, mais au XIII^e siècle, son plafond se trouvait plus élevé, car les arcs d'encadrement des trois baies furent coupés quand on baissa la charpente : le meneau central qui divise ces fenêtres supporte deux arcs brisés. Pour entrer dans le croisillon méridional, on passe sous une arcade en plein cintre décorée de cinq boudins et soutenue par six colonnettes engagées. Les feuilles d'arum appliquées sur les chapiteaux et les tailloirs à baguette centrale sont semblables aux types déjà décrits dans la nef. Deux escaliers à vis se trouvent adossés au mur du collatéral. Le premier fut construit au XIII^e siècle pour monter dans le comble du narthex, et le second, qui s'élève à l'angle du transept, doit être attribué au XII^e siècle : sa porte est encadrée par un boudin.

Le carré du transept qui formait la travée droite du chœur au XII^e siècle fut bâti en même temps que la nef : ses quatre piles d'angle, cantonnées de colonnettes, soutiennent le clocher (7).

(1) Cf. pl. LXVII, fig. 1 et 2.

(2) *Ibid.*, fig. 6.

(3) *Ibid.*, fig. 3.

(4) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 35.

(5) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 45.

(6) Cf. pl. LXVII, fig. 7.

(7) Cf. pl. LXVI, fig. 1, et pl. LXVIII, fig. 2.

Les ogives de la voûte, garnies d'un boudin évidé entre deux tores (1), comme à Cuise (Oise) et à Nouvion-le-Vineux (Aisne), retombent sur des fûts assez minces et sur des chapiteaux posés de biais. On remarque huit petites têtes autour de la clef, et les compartiments de remplissage sont très bombés. L'arc triomphal, orné de cinq boudins (2), décrit une courbe en tiers-point en s'appuyant sur six colonnettes engagées. Il faut signaler une rainure au milieu du tore central, comme dans beaucoup d'autres profils de la même époque.

Les chapiteaux se distinguent par la variété de leur décoration. A droite, saint Michel, figuré sous les traits d'un ange aux cheveux bouclés, tient dans ses mains un petit personnage nu qui représente une âme (3) : un diable ailé, dont la bouche grimaçante est garnie de dents aiguës, essaye de la lui arracher. C'est le pèsement des âmes qui fut souvent reproduit par les sculpteurs du XII^e et du XIII^e siècle dans les tympans des cathédrales; mais comme les artistes du nord de la France traitaient rarement un pareil sujet à l'époque romane (4), ce curieux chapiteau mérite d'attirer l'attention. En face, deux lézards à longue queue se jouent dans des rinceaux entrelacés (5). On distingue sur les autres chapiteaux un sagittaire, des bouquets d'acanthé et des feuilles de chélidoine qui se recourbent avec grâce. Le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'un cavet réunis par une baguette, et les bases sont rehaussées de griffes : leurs moulures se composent d'une scotie entre deux tores (6).

Vers 1170, on résolut d'agrandir l'église en défonçant la première travée du chœur pour établir un transept. Ce remaniement, facile à constater au dehors en examinant le défaut de liaison entre les assises à l'angle du sanctuaire et des croisillons, fut exécuté peu de temps après la construction du chevet, car les profils et la sculpture décorative présentent les mêmes caractères que sous le clocher. Nous avons déjà signalé des croisillons ajoutés après coup au XIII^e siècle dans les églises d'Aizy, d'Azy-Bonneil, de Dhuizel, de Laffaux, de Marigny en Orxois, de Pernant et de Veuilly-la-Poterie (Aisne); mais à Glennes ce travail fut entrepris dès le XII^e siècle.

Pour relier le carré du transept aux croisillons, l'architecte fit appareiller en sous-œuvre deux arcs en plein cintre surhaussés garnis de moulures qui devaient retomber sur des colonnettes; mais à la suite de tassements dangereux, on fut obligé de rétrécir ces ouvertures au XIV^e siècle, en les encadrant par des arcs en tiers-point flanqués de deux boudins qui se continuent sur les pieds-droits (7). Il en résulte que les anciens doubleaux du XII^e siècle engagés dans la maçonnerie ressemblent à des formerets. Ces arcs qui viennent buter contre les sommiers des ogives se raccordent maladroitement à la voûte du carré du transept.

La voûte d'ogives du croisillon nord est soutenue par des nervures à trois boudins accouplés (8) et par des formerets en plein cintre (9) : une couronne de fleurs à cinq pétales décore la clef de voûte (10). Tous ces arcs s'appuient sur des faisceaux de colonnettes groupées dans les angles. La fenêtre en plein cintre percée dans le mur du nord est encadrée par deux colonnettes et par un tore entre deux cavets. A l'orient, on remarque une niche assez profonde voûtée en berceau et flanquée de colonnettes (11), comme à Bazoches, à Cuise, à Lhuys et à Montigny-Lengrain.

(1) Cf. pl. LXVI, fig. 2.

(2) *Ibid.*, fig. 6.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

(4) Cette scène est représentée sur le linteau de la porte romane de Saint-Basile, à Étampes (Seine-et-Oise), et dans le tympan du portail gothique de Saint-Eugène, près de Château-Thierry.

(5) Cf. pl. LXVI, fig. 9.

(6) Cf. pl. LXVII, fig. 16.

(7) Cf. pl. LXVI, fig. 1.

(8) *Ibid.*, fig. 3.

(9) Cf. pl. LXVIII, fig. 2.

(10) *Ibid.*, fig. 3.

(11) *Ibid.*, fig. 2.

Trois boudins, un rang de bâtons brisés et un cordon torique relié aux tailloirs se détachent sur l'archivolte en plein cintre. Une fenêtre de la même forme s'ouvre au fond de la niche entre deux colonnettes qui reçoivent la retombée d'un boudin. Un bandeau saillant passe sous l'appui de la baie, et les tailloirs à baguette centrale contournent les murs. Tous les chapiteaux du transept, revêtus de palmettes d'acanthé, de tiges épanouies, de feuilles et de fruits d'arum, sont encore intacts (1), mais le profil des bases à tore aplati est plus ou moins dégradé.

Dans le croisillon méridional, les trois boudins des nervures et les formerets en plein cintre, garnis d'un gros tore, retombent sur des colonnettes d'angle (2). On remarque sur la clef de voûte une couronne de feuillages, et l'inclinaison des compartiments intermédiaires est très accentuée. Au sud, une fenêtre en plein cintre surhaussée s'ouvre entre deux colonnettes qui soutiennent deux boudins et deux gorges séparés par un rang de trous cubiques. La niche, qui renfermait l'autel, est voûtée par une petite croisée d'ogives, comme à Lhuys, près de Braine, et à Novion-le-Vineux, près de Laon. Il faut en conclure que ce bras du transept fut bâti après l'autre, car la niche du croisillon nord est voûtée en berceau. Le boudin des nervures, décoré de fleurs à six pétales (3), vient s'appuyer sur quatre têtes grimaçantes (4). L'archivolte en plein cintre, soutenue par deux colonnettes, est garnie de trois tores et de trous cubiques creusés entre deux baguettes : un cordon saillant qui rejoint les tailloirs contourne les claveaux.

Au fond de la niche, deux tores et un rang de trous carrés encadrent une fenêtre en plein cintre, assise sur un bandeau mouluré et flanquée de deux colonnettes. Certains détails d'ornementation, les profils des grandes voûtes d'ogives et les corbeaux qui supportent les nervures de la niche se retrouvent dans le transept de l'église de Novion-le-Vineux, qui appartenait également au chapitre de la cathédrale de Laon. Il est probable que l'architecte de cet édifice avait dirigé la construction des croisillons dans l'église de Glennes. Les chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthé, et les tailloirs présentent le même profil qu'au centre du transept. Au milieu du pavage, une longue croix pattée se détache en creux sur une pierre tombale qui peut remonter à la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e siècle (5). Cette dalle, dépourvue d'inscription, est plus étroite aux pieds qu'à la tête.

Le chœur fut bâti vers 1160 par les mêmes ouvriers que le carré du transept. L'arc triomphal, revêtu de deux boudins à rainure et de trois tores (6) qui s'appuient sur quatre colonnettes, décrit une courbe en tiers-point (7). Au-dessus de l'hémicycle, quatre branches d'ogives viennent se réunir à une clef revêtue d'une grosse fleur épanouie (8). Cette disposition, déjà signalée dans les églises de Crouettes (Aisne), de Vaumoise, de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise) et de Forest-l'Abbaye (Somme), était très défectueuse, surtout dans un sanctuaire aussi peu profond (9), car il suffisait de lancer deux nervures sous un cul-de-four pour voûter un chevet arrondi, comme à Berzy-le-Sec, à Laffaux, à Bonnes et à Torcy (Aisne). Les ogives, garnies de trois boudins accouplés (10), retombent en avant sur deux corbeaux ornés d'une sirène et d'une tête grimaçante (11), et en arrière, sur deux fines colonnettes. Le constructeur fut obligé de faire monter

(1) Cf. pl. LXVI, fig. 10 à 12, et pl. LXVII, fig. 8 à 15.

(2) Cf. pl. LXVIII, fig. 2.

(3) Cf. pl. LXVI, fig. 4.

(4) Cf. pl. LXVIII, fig. 5 et 6.

(5) Cf. pl. LXVII, fig. 17.

(6) Cf. pl. LXVI, fig. 7.

(7) Cf. pl. LXVIII, fig. 2.

(8) *Ibid.*, fig. 4.

(9) Le rayon du chœur mesure 2^m, 15.

(10) Cf. pl. LXVI, fig. 5.

(11) Cf. pl. LXVIII, fig. 7 et 8.

vers la clef de l'arc triomphal le compartiment de remplissage qui regarde le transept, et les voussoirs des autres triangles trahissent l'inexpérience des appareilleurs.

Trois fenêtres en plein cintre éclairent l'hémicycle, mais celle qui s'ouvre dans l'axe est beaucoup plus large que les autres (1). Chacune de ces baies, encadrée par deux colonnettes et par un boudin entre deux cavets, s'appuie sur un bandeau torique. La décoration des chapiteaux se compose de bouquets d'acanthe, de feuilles de vigne et de larges palmettes : on remarque sur une corbeille deux sirènes dont l'échine est dentelée (2), comme dans le chœur de l'église de Lhuys (3), près de Bazoches. L'analogie frappante de ces deux motifs semble indiquer la main du même artiste. Les tailloirs à baguette centrale et les bases à tore aplati conservent leur profil primitif.

Il est impossible de décrire les dispositions de la façade à l'époque romane, car cette partie de l'église fut reconstruite en avant du narthex vers le commencement du XIII^e siècle. Tous les contreforts qui épaulent les murs se font remarquer par leur grande épaisseur (4). La porte centrale est flanquée de six colonnettes : son archivolt en tiers-point, revêtue de trois boudins amincis, se trouve encadrée par une profonde voussure en berceau brisé recouverte d'un dallage à double rampant, comme à la cathédrale de Laon. De chaque côté, un portail de la même forme, dépourvu de moulures, s'ouvre dans l'axe des collatéraux entre deux colonnettes. Plus haut, quatre fenêtres en tiers-point et trois rosaces à quatre lobes sont percées dans la façade. Le comble du narthex, perpendiculaire à la toiture de la nef, est éclairé par onze petites baies en cintre brisé semblables à celles qui entourent la plate-forme du donjon de Coucy. On y monte par un large escalier à vis qui commence dans le bas côté méridional pour déboucher sur les reins des voûtes. En disposant des hourds au niveau de l'étage supérieur, il était facile de transformer le narthex en un véritable donjon rectangulaire. C'est ainsi que les habitants de Glennes purent se défendre contre les Anglais pendant la guerre de Cent ans.

Les fenêtres en plein cintre de la nef sont enfouies sous les combles des collatéraux, et la corniche supérieure a disparu. Les contreforts et les baies modernes du bas côté nord n'offrent aucun intérêt. Au sud, on a coupé les fenêtres du XIII^e siècle au-dessus de leur meneau central en baissant le niveau de la toiture ; mais on voit encore une baie romane près de la tourelle d'escalier du transept. Le croisillon nord, épaulé par des contreforts d'angle, conserve une fenêtre en plein cintre percée dans le mur du fond : son cordon de trous cubiques passe entre deux baguettes qui se continuent sur les pieds-droits. La niche, flanquée de deux longues colonnes, fait une saillie du côté de l'orient, mais son gâble fut démoli à l'époque moderne quand on a remanié la fenêtre qui l'éclaire.

A l'angle du transept et de l'abside, il est facile de remarquer le défaut de liaison entre les assises. Les murs des croisillons viennent buter contre les anciens contreforts latéraux du clocher, ce qui prouve bien que les bras du transept furent établis après coup. Le croisillon sud présente les mêmes dispositions : sa fenêtre méridionale s'ouvre entre deux baguettes qui encadrent l'archivolte avec un rang de trous cubiques. L'un des gros contreforts est amorti par un glacis à double rampant. Deux longues colonnettes d'angle s'élèvent jusqu'à la base du gâble massif qui forme le couronnement de la niche, comme à Courmelles et à Lhuys (Aisne). La fenêtre en plein cintre n'est pas percée dans l'axe de la niche, et ce défaut de symétrie se remarque également

(1) Cf. pl. LXVIII, fig. 1.

2) *Ibid.*, fig. 8 et 9.

(3) Cf. pl. LXXI, fig. 7.

(4) Au milieu de la façade, les contreforts mesurent 1^m,65 de largeur et 2^m,40 de saillie.

dans l'autre croisillon. L'ornementation de cette baie se compose de deux tores et de trous carrés découpés dans les claveaux. On voit des petites têtes sculptées sur les modillons de la corniche.

L'abside en hémicycle, épaulée par deux contreforts, porte l'empreinte du style en usage au milieu du règne de Louis VII (1). Un bandeau torique passe sous l'appui de ses trois fenêtres en plein cintre, encadrées par deux colonnettes et par deux tores qui contournent l'archivolte : on distingue également sur les claveaux un boudin, une gorge et un cordon mouluré. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'acanthé, et les profils déjà signalés dans le chœur décorent les tailloirs et les bases. Au-dessous de la toiture règne une double corniche, comme à Courmelles, à Dhuizel et à Vieil-Arcy (Aisne). La première se compose de masques bizarres qui alternent avec des palmettes recourbées, et la seconde est ornée d'un rang de feuilles d'acanthé (2).

Le clocher barlong qui domine le carré du transept fut bâti vers 1170 sur la travée droite du chœur (3), comme à Berzy-le-Sec, à Breny et à Saconin. Huit contreforts épaulent les angles de la tour, et la partie inférieure de la cage est percée de trois ouvertures en plein cintre qui donnent accès dans les combles. A l'orient, on remarque une petite baie rectangulaire divisée par un meneau central sous un arc de décharge en tiers-point. Du côté opposé, l'architecte adopta la même disposition pour éviter l'écrasement des doubleaux par le poids de la tour. Au premier étage, deux baies en plein cintre, assises sur un bandeau mouluré, s'ouvrent dans chaque face du clocher (4). Leurs claveaux, garnis de trois boudins et d'un cordon torique, retombent en avant sur deux colonnettes et en arrière sur deux grosses colonnes engagées dans un dosseret (5), comme à Vauxrezis, près de Soissons.

A l'est et à l'ouest, la colonne qui se trouve au milieu de la pile centrale se prolonge jusqu'à l'appui des baies supérieures. Les feuilles d'arum découpées sur les chapiteaux se recourbent en forme de gros bouton (6), et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet : le tore inférieur des bases est légèrement aplati. Au nord et au sud, trois colonnes engagées jouent le rôle de contreforts, mais sur les autres faces, les contreforts sont flanqués de deux colonnettes : on a supprimé les chapiteaux et les glacis qui devaient les couronner.

Au XII^e siècle, les baies supérieures se trouvaient sous le toit en bâtière dont les pignons étaient surhaussés, comme à Lhuys (7). Au nord et au sud, on a supprimé des murs pleins pour diminuer la hauteur du clocher, mais à l'est, on remarque deux baies en tiers-point assises sur un bandeau saillant, comme au sommet des clochers de Marizy-Sainte-Geneviève et de Torcy (8). Quatre colonnettes soutiennent leur archivolte garnie d'un tore évidé, de trois boudins, d'un cordon mouluré et d'un ruban ondulé. Un pilastre, cannelé comme les contreforts du clocher de Vailly, se détache au milieu du trumeau, mais on ne voit qu'une seule baie du côté opposé. Les chapiteaux, les tailloirs et les bases présentent la même décoration qu'au premier étage. L'ancien toit en bâtière du clocher commençait au-dessus du point de départ des pignons actuels qui furent remaniés à l'époque moderne. Nous avons rétabli leur forme primitive en dessinant l'élévation de la tour. L'église de Glennes mériterait d'être classée parmi les monuments historiques. Les dispositions du narthex, le style du transept et du chœur, la flore des chapiteaux et les

(1) Cf. pl. I, XIX, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 2.

(3) La cage mesure à l'intérieur 3^m,60 sur 4^m,17.

(4) Cf. pl. LXVI, fig. 15.

(5) Cf. pl. LXIX, fig. 1.

(6) Cf. pl. LXVI, fig. 14 et 15.

(7) Cf. pl. LXXI, fig. 12.

(8) Cf. pl. XXXIII, fig. 5, et pl. LXXXV, fig. 4.

heureuses proportions du clocher offrent un véritable intérêt archéologique : c'est un des plus remarquables édifices bâtis dans la vallée de l'Aisne au XII^e siècle.

ÉGLISE D'HAUTEVESNE

La cure d'Hautevesne (1) était rattachée à l'archidiaconé de Brie et au doyenné de Château-Thierry. Dès le milieu du XII^e siècle, le droit de présentation appartenait au chapitre de la cathédrale de Soissons, car l'évêque Ancoul de Pierrefonds, mort en 1158, avait donné aux chanoines la moitié de la dîme de la paroisse (2). L'église, consacrée à saint Remi, renferme une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur polygonal (3). On a rebâti les trois travées de la nef et les collatéraux à l'époque moderne, mais la voûte d'ogives qui s'élève sur le carré du transept fut appareillée vers 1175. Ses nervures, garnies de trois boudins en amande, comme à Bussiares, et les deux formerets en tiers-point retombent sur des colonnettes engagées. Les feuilles d'arum appliquées sur les chapiteaux se terminent par un gros bouton, et le grand cavet des tailloirs est surmonté d'un listel.

Le croisillon nord, encadré par un arc moderne et recouvert d'une voûte d'ogives du XVI^e siècle, conserve une fenêtre romane en plein cintre. L'arc brisé qui fait communiquer le carré du transept avec le croisillon sud s'appuyait de chaque côté sur des colonnettes et sur des chapiteaux ornés de feuilles recourbées. Il faut en conclure que les croisillons avaient été construits dès le XII^e siècle, au lieu d'être ajoutés après coup comme dans les églises voisines de Marigny en Orxois et de Veuilly-la-Poterie. Le bras méridional du transept, éclairé par une fenêtre à remplage et voûté d'ogives, fut rebâti à l'époque de la Renaissance.

A l'entrée du chœur, un doubleau en tiers-point, refait au XVI^e siècle et soutenu par deux grosses colonnes, encadre la voûte du chevet polygonal dont les huit branches d'ogives se réunissent assez gauchement à la même clef (4). Ces nervures, garnies de trois tores amincis (5), s'appuient sur des colonnettes à bague moulurée (6) qui sont engagées dans les angles des sept pans coupés du sanctuaire. Les formerets, revêtus d'un boudin, décrivent une courbe en tiers-point très surhaussée, et les baies en plein cintre, au nombre de sept, se font remarquer par leur grande hauteur. Le chœur d'Hautevesne, bâti vers 1170, ressemble à plusieurs absides élevées autour de Neuilly-Saint-Front dans la seconde moitié du XII^e siècle, à Marizy-Saint-Mard, à Bussiares, à Veuilly-la-Poterie, à Marigny en Orxois, à Azy-Bonneil et à Saponay. Au XIII^e siècle, les architectes du Soissonnais se bornèrent à reproduire les dispositions adoptées par leurs prédécesseurs dans les

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 468.

(3) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 22^m,60; long. du transept, 18^m,15; long. du chœur, 5^m,60; larg. du chœur, 5^m,40; haut. de la voûte du transept, 8^m,15.

(4) Cf. pl. LXIX, fig. 3.

(5) *Ibid.*, fig. 4.

(6) *Ibid.*, fig. 5.

chœurs à pans coupés de Barzy, de Chasemy, de Chavonne, de Jouaignes, de Cuiry-Housse, de Mézy-Moulins, de Soupir, de Vasseny (Aisne) et de Vauciennes (Oise).

La décoration des chapiteaux se compose de feuillages variés, de palmettes, d'entrelacs et de rinceaux soutenus par des masques. On distingue sur d'autres corbeilles deux aigles au vol abaissé, deux monstres à museau pointu qui cherchent à se dévorer, un homme attaqué par le démon sous la forme d'un lézard et sauvé par un ange (1). Nous avons déjà signalé ces deux derniers sujets dans le sanctuaire de l'église voisine de Bussiares (2). Il faut donc supposer que le même artiste fut choisi pour sculpter les chapiteaux de ces deux édifices. Le profil des tailloirs est formé d'un listel surmonté d'un large cavet, et les bases à tore aplati sont cachées par des boiseries.

La façade est une œuvre moderne, mais l'abside conserve ses contreforts à trois glacis, ses fenêtres en plein cintre et ses modillons garnis de billettes. Le clocher rectangulaire, terminé vers 1180, domine le carré du transept (3). Une tablette en biseau, soutenue par des corbeaux frustes, contourne la cage en passant sous les baies géminées en tiers-point qui s'ouvrent de chaque côté de la tour (4). Les grandes archivoltes, déformées par le tassement, s'appuient sur quatre colonnettes engagées; leurs claveaux sont revêtus de deux boudins qui précèdent un cordon de trous cubiques. Ces moulures encadrent deux petites arcatures de la même forme creusées dans un linteau et garnies d'un tore évidé : un fût monolithe, isolé au centre de la baie, supporte le poids du linteau. On remarque la même particularité dans le clocher de Torcy, près d'Hautevesne. A chaque angle de la tour, une longue colonnette adoucit la sécheresse des arêtes. Le tore inférieur des bases est aplati, et les feuilles d'arum des chapiteaux sont couronnées par le cavet des tailloirs. On voit des modillons épannelés sous les pignons modernes du toit en bâtière; mais il est certain que la couverture primitive du clocher présentait la même disposition.

ÉGLISE DE LHUYS

Le polyptyque de Saint Remi de Reims mentionne l'existence du village de Lhuys (5) dès le XI^e siècle, comme M. Longnon l'a démontré (6). Les moines de Saint-Yved de Braine se firent confirmer les terres qu'ils possédaient en ce lieu par l'évêque Josselin, en 1141 et en 1145 (7). Les papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III imitèrent son exemple en 1147, en 1154 et en 1176 (8). Peu de temps après la fondation du chapitre de Notre-Dame des Vignes à Soissons, l'évêque Nivelon donna l'église de Lhuys aux chanoines en 1189 (9). Leur doyen

(1) Cf. pl. LXIX, fig. 6 a 10.

(2) Cf. pl. LIV, fig. 10 et 11.

(3) La cage du clocher mesure à l'intérieur 6 mètres sur 4^m,05.

(4) Cf. pl. LXIX, fig. 11.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(6) *Études sur les pagi de la Gaule*, 2^e partie, p. 112.

(7) Arch. nat. LL. 1583, p. 51 et 54.

(8) *Ibid.*, p. 1, 5, 8 et 15.

(9) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 150.

présentait à la cure qui dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Bazoches. Vers 1717, à la suite de l'installation d'un vicaire, on décida que l'exercice de ce droit alternerait entre le chapitre et le seigneur ou les paroissiens (1).

L'église, dédiée à saint Médard et à saint Gildard, renferme une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur rectangulaire; mais son plan fut remanié trois fois au XII^e et au XIII^e siècle (2). A l'origine, l'édifice se composait d'une nef terminée par un chevet en hémicycle. Pendant le cours du XII^e siècle, on rebâtit successivement le côté nord et le côté sud de la nef, en ajoutant les deux collatéraux. Plus tard, l'abside fut reconstruite sur plan barlong, puis on éleva le croisillon nord en défonçant la première travée du sanctuaire pour établir un transept après coup. Enfin le croisillon sud est une œuvre du XIII^e siècle (3). L'étude de cette église est particulièrement difficile et soulève de nombreux problèmes archéologiques.

La nef, recouverte d'un plafond, porte l'empreinte de deux styles bien différents. Au nord, l'arc en tiers-point de la première travée fut refait dans le cours du moyen âge, mais les trois arcades suivantes qui décrivent une courbe en plein cintre doivent remonter aux premières années du XII^e siècle. Leurs doubles claveaux, dépourvus de moulures, s'appuient sur des piles massives et sur des tailloirs en biseau. On remarque sur le tailloir de la seconde pile une torsade et des trous triangulaires, comme dans la nef des églises de Dhuizel et de Fontenoy (Aisne), et cinq baies en plein cintre s'ouvrent au-dessus des travées. Entre la dernière pile et le transept, une petite porte en plein cintre, surmontée d'un tympan monolithe, aurait pu communiquer avec une cage d'escalier quand l'église était dépourvue de transept, si la moulure en biseau qui passe au-dessus de ses claveaux dans le bas côté nord et l'absence de tout arrachement ne faisaient pas tomber cette hypothèse, sans nous permettre de risquer une explication plus satisfaisante, en admettant l'existence d'une porte latérale.

Au sud, les arcades en plein cintre des trois premières travées sont soutenues par des piles cantonnées de dix colonnettes sur leurs faces latérales (4), comme à Urcel, près de Laon. Les cinq boudins accouplés qui décorent les claveaux présentent un exemple très rare de moulures appliquées sur les grandes arcades des nefs, avant la seconde moitié du XII^e siècle (5), comme dans la chapelle de Bellefontaine (Oise), car cette partie de l'église fut reconstruite vers 1140. L'arcade de la quatrième travée décrit une courbe en tiers-point, mais son profil, garni de cinq tores, et le style homogène des piliers permettent de l'attribuer à la même date que les travées précédentes (6).

L'architecte fit usage de l'arc brisé à l'extrémité de la nef, parce qu'il avait recouvert d'une voûte d'ogives la dernière travée du bas côté méridional. Cette curieuse disposition fait bien comprendre comment l'emploi systématique de l'arc en tiers-point dérive de la nécessité de relever la clef des arcs d'encadrement au même niveau que celle des ogives. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'arum, de palmettes, de torsades ou d'entrelacs (7), et l'ornementation des tailloirs se compose de rinceaux mal dégrossis ou d'un listel et d'une baguette reliés par des trous cubiques. Les bases à double tore, munies de griffes, se font remarquer par la lourdeur de leur profil. Les

(1) PRIoux, *Histoire de Braine et de ses environs*, p. 232.

(2) Bibliographie : PRIoux, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 40.

(3) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 36 mètres; long. de la nef, 17^m,60; long. du transept, 19^m,20; long. du chœur, 13^m,30; larg. totale, 11^m,80; larg. de la nef, 5^m,35; larg. du chœur, 5^m,70; haut. de la nef, 8^m,20; haut. de la voûte du transept, 8^m,50.

(4) Cf. pl. LXX, fig. 1.

(5) *Ibid.*, fig. 1.

(6) *Ibid.*, fig. 1.

(7) *Ibid.*, fig. 3 à 6.

fenêtres en plein cintre se trouvent percées d'une façon irrégulière, comme à Laffaux et à Oulchy-le-Château.

Le bas côté nord, dépourvu de voûtes et reconstruit à l'époque moderne, communique avec le transept par un arc en tiers-point revêtu de quatre boudins et d'un tore percé de trous cubiques. Cette arcade s'appuie sur six colonnes engagées et sur des chapiteaux ornés de feuilles d'acanthé, comme à Glennes et à Nouvion-le-Vineux. Il faut l'attribuer à la même date que le croisillon nord, terminé vers 1180.

Le bas côté sud, bâti en même temps que les piles méridionales de la nef, est recouvert de charpente : son portail latéral et ses trois baies en plein cintre se trouvent encore intacts. Au-dessus de la dernière travée, on remarque une voûte d'ogives garnie d'une arête entre deux boudins et renforcée par un arc formeret (1). Cette voûte, encadrée par un doubleau en cintre brisé dont les quatre tores retombent sur huit colonnettes, ne fut pas ajoutée après coup, car les colonnes jumelles qui la supportent du côté de la nef font bien corps avec la dernière pile. Ses compartiments de remplissage présentent une forte inclinaison vers la clef des doubleaux qui n'arrivent pas à la même hauteur que la dernière arcade en tiers-point de la nef. On peut se demander pourquoi l'architecte avait voûté le chevet du bas côté sud, mais il faut supposer que cette croisée d'ogives précédait une absidiole avant la construction du transept. L'arc en tiers-point qui relie le bas côté sud au croisillon méridional n'est pas antérieur au XIII^e siècle, comme l'indiquent les trois chapiteaux à crochets placés sous la retombée de ses quatre tores.

Pendant le troisième quart du XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur. L'édifice présentait alors le même plan que les églises de Saconin et du Val-Chrézien (Aisne); mais quand on voulut établir des croisillons après coup vers 1180, les murs latéraux furent défoncés, comme à Glennes. Le défaut de liaison entre les assises à l'angle du transept et de la dernière travée méridionale de la nef prouve bien que cette partie de l'édifice est moins ancienne que le vaisseau central. Au milieu du transept, on voit une voûte d'ogives garnie d'un boudin en amande entre deux tores et soutenue par quatre colonnettes (2). Cette voûte est encadrée du côté de la nef par un doubleau en tiers-point, orné de cinq boudins et d'un cordon mouluré, qui s'appuie sur six colonnes engagées. La décoration des chapiteaux se compose de palmettes d'acanthé ou de feuillages variés, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet (3) : les griffes des bases se détachent sur un tore aplati.

Le croisillon nord fut bâti après coup vers la fin du règne de Louis VII, comme l'indiquent le décrochement de ses assises et la différence de niveau entre les bases de ses colonnes et celles du carré du transept. Un arc en tiers-point, dont les cinq boudins retombent de chaque côté sur trois colonnes (4), encadre la voûte d'ogives à triple tore renforcée par trois formerets (5). La baie en tiers-point percée dans le mur du fond est assise sur un bandeau mouluré : ses deux colonnettes soutiennent un tore suivi d'une gorge, et l'archivolte en plein cintre de la fenêtre occidentale présente la même décoration.

A l'orient, la niche rectangulaire qui renferme l'autel, comme à Cuise (Oise), à Bazoches et à Montigny-Lengrain (Aisne), est recouverte d'une voûte d'ogives, suivant une disposition déjà signalée dans les églises de Glennes et de Nouvion-le-Vineux (Aisne). Ses nervures en amande se croisent sous un ange brisé suspendu à la clef. L'arc d'encadrement, garni de trois tores et d'un

(1) Cf. pl. LXX, fig. 57.

(2) *Ibid.*, fig. 8.

(3) Cf. pl. LXXI, fig. 1 et 2.

(4) Cf. pl. LXX, fig. 10.

(5) *Ibid.*, fig. 12.

cordon de palmettes, décrit une courbe en tiers-point en s'appuyant sur deux colonnettes et sur deux chapiteaux flanqués d'un large bandeau de feuillages (1). La fenêtre en plein cintre qui éclaire la niche s'ouvre entre deux colonnettes : ses claveaux sont revêtus d'un tore et d'une gorge. A gauche, un escalier à vis du XII^e siècle s'élève jusqu'aux combles. On voit des feuilles d'acanthé et des sirènes sur la corbeille des chapiteaux (2). Les tailloirs et les bases, qui présentent le profil déjà signalé dans le carré du transept, contournent les murs.

L'autre bras du transept avait été amorcé en même temps que le croisillon nord, comme le prouve l'arc en tiers-point qui le précède ; mais les travaux furent interrompus dans cette partie de l'église jusqu'à l'année 1225 environ. Le tore aminci de la voûte d'ogives et les formerets en plein cintre retombent sur des colonnes d'angle (3). Du côté de l'est, on remarque une niche voûtée d'ogives, encadrée par un arc en tiers-point et par deux longues colonnettes. Il faut en conclure que les architectes du Soissonnais élevèrent encore des niches pendant le premier tiers du XIII^e siècle, comme nous l'avons déjà constaté en décrivant les églises de Dhuizel et d'Aizy. Les quatre fenêtres en tiers-point et les chapiteaux à crochets de ce croisillon portent bien l'empreinte du style gothique primitif.

Le chœur fut rebâti vers 1170 sur l'emplacement de l'ancienne abside en hémicycle : sa première travée est recouverte d'une voûte d'ogives à triple tore. L'arc triomphal, rehaussé de quatre boudins, décrit une courbe en tiers-point en s'appuyant sur des colonnes engagées ; mais les formerets, garnis d'un gros tore, furent appliqués après coup contre les murs, comme l'indique le défaut de liaison de leurs colonnettes et de leurs chapiteaux. A côté du sommier de ces arcs, près de l'entrée du chœur, on voit deux chapiteaux qui ne portent aucune retombée. Il faut en conclure qu'on a reculé les formerets au XIII^e siècle, en diminuant l'épaisseur des murs latéraux. Les chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthé, de palmettes recourbées, de rinceaux et de sirènes (4) qui ressemblent à celles que nous avons déjà signalées dans le chœur de l'église de Glennes (5). La voûte d'ogives de la seconde travée, soutenue par des nervures en amande (6), le doubleau en tiers-point qui la précède et les formerets remontés après coup s'appuient sur des colonnettes. Il faut attribuer au commencement du XIII^e siècle les quatre baies latérales en tiers-point et les trois fenêtres de la même forme percées dans le mur du fond qui renferment encore quelques vitraux de cette époque (7).

Dans ces dernières années on a reconstruit le portail en remaniant la partie centrale de la façade. On voit encore de chaque côté de la porte un bandeau garni de damiers qui devait encadrer l'archivolte en plein cintre, comme à Bussiares (Aisne). Les contreforts qui correspondent aux murs de la nef conservent un rang de damiers sous leur dernier glacis ; mais comme les contreforts d'angle sont engagés dans le mur des bas côtés, il faut en conclure que l'église renfermait une seule nef au commencement du XII^e siècle, et que le bas côté sud appartient à une date postérieure, car ses assises ne coïncident pas avec celles des contreforts de la façade.

Les dix fenêtres en plein cintre de la nef sont encore intactes, mais la corniche supérieure vient d'être refaite. Au XII^e siècle, le bas côté nord était plus large, car son mur moderne, dépourvu de baies, vient buter contre l'arcade en tiers-point qui fait communiquer le collatéral avec le transept :

(1) Cf. pl. LXX, fig. 11 à 14.

(2) Cf. pl. LXXI, fig. 3 à 6.

(3) Dans l'église abbatiale de Longpont, consacrée en 1227, les formerets de la nef décrivent également une courbe en plein cintre.

(4) Cf. pl. LXXI, fig. 7 et 8.

(5) Cf. pl. LXVIII, fig. 8.

(6) Cf. pl. LXX, fig. 9.

(7) Ces vitraux représentent le Christ bénissant et la scène du crucifiement.

on a reposé quelques têtes romanes et des modillons moulurés sous la toiture. Le bas côté sud conserve ses caractères primitifs à l'extérieur. Son petit portail en plein cintre, dont le tympan est appareillé en épi, comme à Cinqueux (Oise), ses trois fenêtres de la même forme et ses contreforts n'ont subi aucun remaniement. La corniche se compose de larges feuilles d'acanthé recourbées qui alternent avec des masques grimaçants et des têtes d'animaux (1). Cette partie de l'église fut rebâtie vers le milieu du XII^e siècle.

Le croisillon nord porte l'empreinte du style en usage vers la fin du règne de Louis VII. A l'ouest, une baie en plein cintre, flanquée de deux colonnettes, s'appuie sur un bandéau mouluré qui contourne le transept et les contreforts d'angle. Son archivolt est garnie de deux baguettes qui descendent sur les pieds-droits, d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon de feuillages (2). Au-dessus, des palmettes finement découpées se recourbent sous les moulures de la corniche (3). La fenêtre en tiers-point percée du côté nord et la baie en plein cintre de la niche sont encadrées par une doucine entre deux baguettes et par deux petits fûts qui soutiennent un boudin, une gorge et un rang de trous cubiques creusés dans un tore (4).

La décoration des chapiteaux se compose de feuilles plates, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. Deux longues colonnettes, engagées dans les angles de la niche depuis le niveau du sol, s'arrêtent sous un pignon trapu dont la pointe ne coïncide pas avec l'axe de la fenêtre : on rencontre la même disposition dans les niches de l'église de Glennes. D'ailleurs, les détails des fenêtres du transept, à Glennes et à Lhuys, offrent des caractères communs assez frappants pour faire supposer que les croisillons ajoutés au XII^e siècle dans ces deux églises furent l'œuvre du même architecte.

Au sud, le transept est épaulé par de gros contreforts d'angle. Ses baies en tiers-point du XIII^e siècle, dépourvues de colonnettes, sont encadrées par une gorge entre deux baguettes qui se réunissent en pointe au niveau de l'appui, comme à Taverny (Seine-et-Oise). Un cordon mouluré contourne l'archivolt de la fenêtre occidentale et les claveaux de la fenêtre de la niche. A l'extérieur, le chœur rectangulaire est épaulé par de larges contreforts du XII^e siècle. Les fenêtres latérales du XIII^e siècle, dont les moulures s'appuient sur deux colonnettes gothiques et sur deux chapiteaux romans réemployés, et les trois baies du chevet plat offrent sur leurs pieds-droits la décoration déjà signalée dans le croisillon méridional.

Le clocher, bâti vers 1130 sur la première travée du chœur, domine aujourd'hui le carré du transept (5). En montant dans les combles, il est facile de constater que le premier étage, enfoui sous les toitures, était visible sur trois côtés avant la construction des croisillons et le remaniement du sanctuaire. La forme des baies permet d'affirmer que l'église était dépourvue de transept pendant la première moitié du XII^e siècle. On peut faire la même remarque en examinant la décoration des baies inférieures au nord et au sud, dans les clochers de Laffaux et de Veuilly-la-Poterie (Aisne), car les architectes du XII^e siècle se seraient dispensés d'encadrer une baie par des colonnes et des moulures si cette ornementation avait dû rester invisible.

A l'est, au nord et au sud, le premier étage de la tour présente sur chaque face un grand arc en plein cintre, garni d'un gros boudin et d'un cordon mouluré qui encadrait deux arcades de la même forme (6). Le boudin de la grande archivolt se continuait sur les pieds-droits, et les petites

(1) Cf. pl. LXX, fig. 15.

(2) Cf. pl. LXXI, fig. 9 et 10.

(3) Cf. pl. LXX, fig. 16.

(4) Cf. pl. LXXI, fig. 11.

(5) La cage intérieure du clocher mesure 4^m,73 sur 3^m,73.

(6) Cf. pl. LXXI, fig. 12.

arcades, ornées d'un tore, s'appuyaient sur des colonnettes encore visibles. Au nord et au sud, les contreforts qui épaulaient la tour étaient flanqués de deux colonnes d'angle. A la hauteur du second étage, un bandeau torique contourne la cage, et deux baies en plein cintre s'ouvrent de chaque côté du clocher. Leur archivolt, garnie d'un boudin, d'une gorge et d'un ruban ondulé, comme au sommet du clocher de Glennes, retombe sur des pilastres et sur des tailloirs en biseau.

Le toit en bâtière s'élève au-dessus d'une série de modillons frustes, et la baie en plein cintre percée dans chaque pignon encadre deux arcades identiques soutenues par une colonnette isolée, comme à Dravegny (Aisne). Deux fûts engagés reçoivent les claveaux de l'arc principal, revêtu d'un boudin, d'une gorge et d'un ruban ondulé. Les chapiteaux, décorés de feuilles plates qui se recourbent en volutes, et les tailloirs à baguette centrale, sont bien conservés. A l'ouest, un disque de pierre, découpé à jour par quatre demi-cercles entrelacés, se détache au sommet de la bâtière (1), comme sur les pignons des églises de Cerseuil, de Ciry, de Cuiry-Housse et de Vauxrezis.

ÉGLISE DE MAREUIL EN DÔLE

On ne rencontre aucune mention du village de Mareuil en Dôle (2) au XII^e siècle; mais une charte de 1219 prouve que l'abbaye de Saint-Médard y possédait des terres depuis longtemps (3). La paroisse dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Fère. L'évêque de Soissons avait le droit de présenter à la cure, et l'église est dédiée à saint Germain. Son plan, remanié au XIII^e siècle, comprend une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur carré. La nef, recouverte d'un plafond, fut bâtie vers 1125. Les piles rectangulaires de ses trois travées, retaillées en massifs octogones à l'époque moderne, soutiennent des grands arcs en plein cintre. Un cordon, garni de deux baguettes, contourne les claveaux plats qui s'appuient sur des tailloirs en biseau. Entre les retombées des arcades, des figurines très grossières, qui ressemblent aux personnages représentés sur certaines fibules mérovingiennes, se détachent en faible relief sur une assise. Les anciennes fenêtres en plein cintre furent remplacées par des baies en tiers-point au XIII^e siècle, et les murs des bas côtés sont modernes.

L'architecte qui entreprit la reconstruction du chevet de l'église, vers 1220, appareilla deux voûtes d'ogives à tore aminci sur le carré du transept et sur le croisillon sud, en perçant des fenêtres en tiers-point dans les murs. Les nervures retombent sur des consoles ornées de têtes humaines et sur les chapiteaux à crochets des colonnettes. Le croisillon nord, éclairé par deux baies à remplage flamboyant, est une œuvre du XVI^e siècle, mais la voûte d'ogives et les trois fenêtres en tiers-point du chœur doivent être attribuées au XIII^e siècle. Le portail en plein cintre

(1) Cf. pl. LXXI, fig. 13.

(2) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois

(3) Bibl. nat., latin 9986, fol. 106.

de la façade remonte au premier tiers du XII^e siècle : ses claveaux plats, qui s'appuient sur deux colonnettes, précèdent un cordon de fruits d'arum enlacés par des tiges. Les godrons des chapiteaux, les tailloirs en biseau et les bases à double tore portent l'empreinte d'un style assez primitif. Une rosace à six lobes du XIII^e siècle, entourée de fleurs à quatre pétales, s'ouvre au-dessous du pignon.

Vers le milieu du XII^e siècle, on ajouta en avant de la façade un grand porche recouvert de charpente qui s'est conservé intact (1). On y pénètre par une porte en plein cintre, garnie de deux boudins évidés et d'un rang de trous cubiques qui retombent sur une colonnette centrale, entourée de cinq fûts en délit. Pour maintenir ce faisceau, tous les fûts sont coupés par des bagues en deux morceaux d'égale longueur. De chaque côté de la porte, trois arcades à claveaux plats décrivent une courbe en plein cintre. Les colonnettes isolées qui les soutiennent reposent sur un bahut très élevé, mais sous la dernière arcade on voit deux fûts engagés dans un dossier près des contreforts d'angle. Les chapiteaux sont revêtus de larges feuilles d'arum, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet : le tore inférieur des bases est très aplati. Il faut signaler la ressemblance de ce porche avec ceux qui furent construits dans le diocèse de Reims au XII^e siècle, notamment à Cauroy et à Hermonville (Marne).

ÉGLISE DE MARIGNY EN ORXOIS

La paroisse de Marigny en Orxois (2) se trouvait comprise dans l'archidiaconé de Brie et dans le doyenné de Château-Thierry. Le droit de présentation était réservé à l'évêque de Soissons, mais les chartes du XII^e siècle ne renferment aucune mention de cette cure. L'église, consacrée à sainte Madeleine, comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un transept et un chœur polygonal (3). Dans son état primitif, le plan présentait les mêmes dispositions que l'église de Saponay, près de Fère en Tardenois, car l'édifice était dépourvu de croisillons. La nef, qui n'est pas antérieure au commencement du XIII^e siècle, renferme cinq travées recouvertes d'un plafond. Ses grands arcs en tiers-point à profil carré s'appuient sur des piles aux angles abattus et sur des tailloirs ornés d'une doucine. Dans l'axe de chaque travée on voit une fenêtre en cintre brisé au-dessus d'un bandeau torique, mais les murs des bas côtés sont modernes.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur, construite vers 1175 et voûtée d'ogives. Les nervures, soutenues par des colonnettes d'angle, sont garnies de trois boudins en amande (4), comme à Bussiares, à Hautevesne et à Veuilly-la-Poterie (Aisne). Un Christ nimbé, qui tient le livre des Évangiles ouvert, se détache sur la clef de voûte, et le tore aminci des formerets en tiers-point est flanqué d'une gorge. L'arc triomphal décrit la même courbe :

(1) Cf. pl. LXXVI, fig. 1.

(2) Aisne, arr. et canton de Château-Thierry.

(3) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 26 mètres; long. de la nef, 15^m.50; long. du transept, 17^m.90; larg. totale, 13^m.80; larg. de la nef, 6^m.15; larg. du chœur, 5^m.25; haut. de la voûte du transept, 7^m.85.

(4) Cf. pl. LXXII, fig. 2.

ses claveaux, ornés d'un boudin en amande, de trois tores et d'une gorge, retombent sur quatre colonnes engagées.

A droite, on voit sur un gros chapiteau deux anges qui portent des ailes au-dessus de leur tête. L'un est couché sur le sol et l'autre le tire par les pieds pour le préserver des embûches du démon représenté sous la forme d'un petit dragon (1) : c'est l'éternelle lutte du bien et du mal que l'artiste a voulu figurer. Nous avons déjà signalé un sujet analogue, en décrivant les chapiteaux du chœur dans les églises de Bussiares et d'Hautevesne, voisines de Marigny. A gauche, deux monstres cherchent à dévorer un animal orné d'une longue queue et un lézard à tête humaine qui se jouent dans les feuillages (2). On distingue sur d'autres corbeilles des bouquets d'acanthes et deux chimères affrontées. Le grand cavet des tailloirs est couronné par un listel, mais les bases sont cachées derrière des boiseries.

Au XIII^e siècle, on voulut établir un transept après coup en défonçant la travée droite du chœur, comme à Aizy, à Dhuizel, à Laffaux, à Pernant et à Veully-la-Poterie. Le croisillon nord, bâti vers 1240, est encadré par un arc en tiers-point surhaussé, garni de quatre boudins et soutenu par des colonnes engagées. Sa voûte d'ogives, ornée d'une gorge entre deux boudins, et ses formerets en lancette retombent sur des colonnettes d'angle : tous les chapiteaux sont décorés de crochets, et plusieurs tailloirs présentent un plan polygonal. Deux larges fenêtres, divisées par un meneau central, éclairent cette partie de l'église. Il faut attribuer l'autre bras du transept à une date postérieure, c'est-à-dire au milieu du règne de saint Louis. Un tore aminci se détache sur les nervures de la voûte d'ogives, et l'arc d'encadrement ressemble à celui du croisillon nord ; mais les crochets des chapiteaux portent l'empreinte d'un style plus avancé. Le remplage des fenêtres fut maladroitement remanié à l'époque moderne.

Le chœur polygonal, formé de sept pans coupés (3), présente les mêmes dispositions que le chevet des églises d'Hautevesne, de Marizy-Saint-Mard, de Saponay et de Veully-la-Poterie. Bâti vers la fin du règne de Louis VII, comme le carré du transept, cet élégant sanctuaire est voûté par huit nervures en amande qui rayonnent autour de la même clef (4). Deux anges sculptés au sommet de la voûte enlèvent sur une nappe l'agneau symbolique qui tient un étendard terminé par une croix triflée (5). On retrouve le même motif sur la clef de la chapelle polygonale qui communique avec le croisillon sud dans la cathédrale de Soissons (6). Il nous semble probable que ces deux sujets furent reproduits par le même artiste sous l'épiscopat de Nivelon de Chérizy, qui donna le terrain nécessaire au développement du transept de la cathédrale et qui exerçait le droit de présentation à la cure de Marigny, comme ses prédécesseurs.

En avant du sanctuaire, un arc en tiers-point, orné de trois boudins en amande (7), comme à Veully-la-Poterie, retombe sur deux grosses colonnes. Les colonnettes en délit qui reçoivent les nervures de la voûte sont coupées par une bague garnie de moulures ou d'une torsade. L'architecte a fait reposer sur leurs chapiteaux le tore et la gorge des formerets en tiers-point, dont la courbe est surhaussée de deux mètres pour éviter l'inclinaison des compartiments de remplissage. Sept fenêtres en plein cintre, assises sur un bandeau torique, s'ouvrent dans les pans coupés du chevet. Les chapiteaux placés à l'entrée du chœur sont sculptés de main de maître. Il faut les regarder comme les plus parfaits modèles de l'art décoratif du XII^e siècle dans les églises de la

(1) Cf. pl. LXXH, fig. 6.

(2) *Ibid.*, fig. 7.

(3) *Ibid.*, fig. 1.

(4) *Ibid.*, fig. 3.

(5) *Ibid.*, fig. 4.

(6) Cf. pl. LXXIX, fig. 7.

(7) Cf. pl. LXXII, fig. 5.

région. A droite, de larges feuilles de chélidoine finement découpées enveloppent des fruits d'arum sous les angles du tailloir (1). L'étude de ce remarquable chapiteau fait bien comprendre comment les crochets du XIII^e siècle dérivent des gros bouquets de feuillages qui se recourbent en volutes sur les corbeilles vers la fin du XII^e siècle.

En face, un cygne et une chimère poursuivent un chien qui passe sa tête au milieu d'entrelacs soutenus par deux têtes grimaçantes (2). Les tiges d'iris qui enserrant la corbeille sont détachées de la pierre avec une étonnante habileté de ciseau, comme sur un gros chapiteau du transept, à Veully-la-Poterie (3). D'ailleurs, le chevet de cette église voisine servit de modèle au constructeur du sanctuaire de Marigny. Derrière le retable de l'autel, deux oiseaux à tête humaine se dressent sur des dragons en déployant leurs ailes. On remarque encore sur d'autres chapiteaux des feuilles d'acanthé ou de chélidoine, une chimère encadrée par des feuillages et deux lézards affrontés (4). Le profil des tailloirs se compose d'un large cavet creusé sous un listel, comme dans les églises à chevet polygonal que nous venons de citer.

La façade ne présente aucun intérêt, mais l'abside est bien conservée. Ses contreforts, au nombre de six, se terminent par un long glacis sous les modillons grimaçants de la corniche, et les fenêtres en plein cintre sont dépourvues de moulures. A l'angle du chœur et du transept, dont la corniche est ornée de pointes de diamant, le défaut de concordance entre les assises prouve bien que les croisillons furent ajoutés après coup. Le clocher central, qui remplace une flèche en charpente, vient d'être reconstruit dans le style du XIII^e siècle. Il est probable que la tour primitive ressemblait à celle de Veully-la-Poterie.

ÉGLISE DE MARIZY-SAINT-MARD

Dès le IX^e siècle, le village de Marizy-Saint-Mard (5) appartenait à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, comme l'indique une bulle du pape Eugène II, datée de 824 (6). Les moines se firent confirmer leurs droits par Charles le Chauve, en 870 (7), et par les évêques réunis au concile de Douzy l'année suivante (8). Le pape Jean VIII, en 877 (9), et Louis le Bègue, en 879 (10), énumèrent encore les deux Marizy parmi les biens de Saint-Médard; mais vers la même époque, les religieux furent dépouillés de leur domaine de Marizy-Sainte-Geneviève par un seigneur nommé Hémogaldus. En effet, le roi Eudes ne fait mention que de Marizy-Saint-Mard dans un diplôme

(1) Cf. pl. LXXII, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 9.

(3) Cf. pl. XCI, fig. 14.

(4) Cf. pl. LXXII, fig. 10 à 13.

(5) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(6) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231 v^o.

(7) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 137.

(8) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 432.

(9) *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212.

(10) *Historiens de France*, t. IX, p. 410.

accordé au monastère en 893 (1). Au milieu du XII^e siècle, le prieuré était administré par un prévôt nommé Gauthier. Deux de ses successeurs, Roger Faucillon et Pierre d'Essommes, devinrent abbés de Saint-Médard en 1197 et en 1391 (2). Grâce à la protection de Henri I^{er}, comte de Troyes, et de ses descendants, le domaine du prieuré s'accrut rapidement sous les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste (3).

Si l'on en croit Dormay (4), le doyen Bernard, qui exerça ses fonctions entre les années 1107 et 1126, donna l'église au chapitre de la cathédrale avant de se faire moine à Saint-Jean des Vignes; mais l'obituaire constate que l'évêque Hugues de Pierrefonds, mort en 1103, avait déjà gratifié les chanoines de l'autel de Marizy-Saint-Mard (5). Cette mention prouve l'existence d'une église antérieure à l'édifice actuel. Le chapitre qui présentait à la cure voulut contester les droits de l'abbaye de Saint-Médard sur les dîmes en 1196 (6). La paroisse, qui dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy au XII^e siècle, fut placée successivement sous le patronage de saint Médard et de saint Martin.

L'église, commencée vers la fin du règne de Louis VII et terminée au XIII^e siècle, comprend une nef et un chœur polygonal précédé d'une travée droite (7). Les trois voûtes d'ogives de la nef portent l'empreinte du style en usage vers 1220. Leurs nervures, ornées d'une fine arête entre deux baguettes, retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Les formerets appliqués contre les murs encadrent des fenêtres en tiers-point. Au sud, on voit quelques traces d'un bas côté recouvert de croisées d'ogives et démolí à l'époque moderne.

La première travée du chœur fut bâtie vers 1180, en même temps que le chevet (8). Sa voûte d'ogives, garnie d'un listel entre deux tores, s'appuie sur des colonnettes d'angle, et les deux doubleaux en tiers-point qui l'encadrent sont revêtus d'un méplat flanqué de deux boudins en amande : un tore aminci se détache sur les formerets en tiers-point. Au nord et au sud, une grande fenêtre en plein cintre s'ouvre au-dessus de trois arcatures en cintre brisé, soutenues par des petites colonnes.

Le chevet, formé de sept pans coupés (9), comme à Hautevesne, à Marigny en Orxois et à Saponay (Aisne), est recouvert par huit nervures en forme d'amande qui viennent buter maladroitement contre une clef centrale (10). Comme l'architecte n'avait pas fait tailler les amorces des branches d'ogives autour de la clef, les appareilleurs ne furent pas capables d'espacer régulièrement les nervures à leur extrémité. On remarque la même inexpérience dans la voûte du chœur à Bussiars, près de Neuilly-Saint-Front. Des colonnettes en délit, dont la bague est garnie de moulures ou d'une grosse torsade perlée (11), soutiennent les ogives de la voûte et le boudin aminci des formerets qui décrivent une courbe en tiers-point très surhaussée : une fenêtre en plein cintre s'ouvre dans l'axe de chaque pan coupé.

Il est probable que les chapiteaux du chœur furent sculptés par des artistes qui travaillèrent dans la même région à Saponay, à Hautevesne, à Bussiars, à Veuilly-la-Poterie et à Marigny en

(1) *Historiens de France*, t. IX, p. 461.

(2) Abbé Pécqueur, *Annales du diocèse de Soissons*, t. III, p. 435.

(3) Archives de l'Aisne, H. 477, fol. 17 à 26.

(4) *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 170.

(5) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 152.

(6) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCLXXXI, charte n° 12.

(7) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 23^m,05; long. de la nef, 12^m,70; long. du chœur, 10^m,35; larg. de la nef, 6^m,20; larg. du chœur, 5^m,65; haut. de la voûte du chœur, 8^m,65.

(8) Cf. pl. LXXIII, fig. 1.

(9) *Ibid.*, fig. 2.

(10) *Ibid.*, fig. 3.

(11) *Ibid.*, fig. 4.

Orxois, car les animaux et les personnages sont groupés d'une manière identique. D'ailleurs, le plan, les voûtes et l'ornementation de ces différents sanctuaires offrent bien d'autres caractères communs. Ces chapiteaux, placés sous la retombée des doubleaux, représentent deux animaux fantastiques qui se mordent la queue, deux hommes qui entraînent un autre personnage, deux chimères dévorant un dragon (1), et deux horribles monstres dressés sur leurs pattes, qui broient la tête d'un homme entre leurs larges mâchoires (2). Ce dernier motif est reproduit dans la nef de l'église de Veully-la-Poterie (3).

Parmi les autres sculptures, il faut signaler des aigles au vol abaissé, perchés sur des crochets, un oiseau à tête humaine posé sur des lézards et deux personnages aux bras étendus foulant aux pieds des serpents qui se mordent la queue. Autour du chevet, deux masques soutiennent des entrelacs perlés, deux oiseaux à tête humaine se dressent sur deux loups : l'un de ces animaux dévore la patte de l'autre. Plus loin, on voit deux corbeaux séparés par une tige épanouie, deux personnages munis de longues ailes d'oiseaux et des tiges dont l'extrémité se recourbe en forme de crosse (4). Le profil des tailloirs se compose d'un large cavet surmonté d'un listel, et le tore des bases est très aplati.

La façade remonte à la même date que la nef, c'est-à-dire au premier quart du XIII^e siècle. Son portail en tiers-point s'ouvre sous une grande rose entourée de moulures et dépourvue de remplage, comme celle de l'église de Glaignes (Oise). Dans la partie droite du chœur, les fenêtres en plein cintre conservent un rang de trous cubiques autour de leur archivolt. Les six contreforts du chevet polygonal se terminent par un pilastre qui sort du dernier glacis pour monter jusqu'à la corniche, comme à Saponay et dans la chapelle du croisillon sud à la cathédrale de Soissons. Une flèche moderne en charpente s'élève au-dessus du sanctuaire.

ÉGLISE DE Merval

Au moyen âge, la paroisse de Merval (5) dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Bazoches. La plus ancienne mention du village se rencontre dans une bulle d'Alexandre III, datée de 1176, qui confirme un cens donné par Thierry de Merval à l'abbaye de Saint-Yved de Braine (6). L'archevêque de Reims présentait à la cure placée sous le patronage de saint Martin (7). L'église comprend une nef moderne, dépourvue de bas côtés, et un chœur carré (8), bâti vers 1160, qui ressemble au sanctuaire de l'église de Bazoches. L'arc triomphal,

(1) Cf. pl. LXXIII, fig. 5 à 7.

(2) *Ibid.*, fig. 8.

(3) Cf. pl. XCI, fig. 11.

(4) Cf. pl. LXXIII, fig. 9 à 15.

(5) *Aisne*, arr. de Soissons, canton de Braine.

(6) *Arch. nat.*, LL. 1553, p. 17.

(7) Bibliographie : Proux, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI,

p. 47

(8) Cf. pl. LXXIV, fig. 1

garni de six boudins, et soutenu par huit colonnes engagées, décrit une courbe en tiers-point. La voûte d'ogives du sanctuaire, ornée de trois tores accouplés (1), comme à Bazoches, s'appuie sur quatre colonnettes dont les chapiteaux sont posés en biaï. Ses compartiments de remplissage se font remarquer par leur grande inclinaison. En effet, les formerets en tiers-point, revêtus d'un gros boudin, s'élèvent à 6^m,90 au-dessus du sol, tandis que la clef de voûte est à 8^m,45 de hauteur. Au nord et au sud, deux baies en plein cintre s'ouvrent dans les murs.

L'autel occupe le fond d'une large niche comme à Aizy, à Bazoches, à Chacrise (Aisne) et à Cuise (Oise). Cette niche, encadrée par six longues colonnes et par trois boudins qui se détachent sur des arcs en tiers-point, renferme une baie de la même forme. On remarque sur les chapiteaux des feuilles d'arum et des volutes qui se recourbent sous les angles du tailloir, des palmettes d'acanthé, des masques qui dévorent des feuillages et des dragons qui se battent les flancs avec leur queue (2). La forme de ces animaux prouve l'influence exercée par l'art oriental sur la sculpture romane. Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet, et le tore aplati des bases est rehaussé de griffes.

Au dehors, le chœur se trouve épaulé par des contreforts d'angle. Ses fenêtres latérales, assises sur un bandeau mouluré, présentent un double ébrasement, et la niche en saillie sur le chevet plat est amortie par un gâble massif. Un campanile, formé de deux arcades en plein cintre qui soutiennent les cloches, s'élève au-dessus de l'arc triomphal, comme à Fontenoy, près de Soissons. Au XIII^e siècle, l'église voisine de Serval fut également surmontée d'un clocher-arcade ajouré par deux baies en tiers-point.

ÉGLISE DE MONTIGNY-LENGRAIN

Le territoire de Montigny-Lengrain (3), traversé par la voie romaine de Senlis à Soissons, fut habité dès l'époque préhistorique, comme l'indiquent deux allées couvertes, fouillées en 1843 et en 1887 (4); mais le village doit son origine aux habitations qui se groupèrent autour d'un château bâti vers la fin du IX^e siècle. En 886, le comte Errik, qui possédait à Montigny deux manses avec quatre serves, en fit don au monastère de Saint-Crépin le Grand de Soissons (5); mais en 938, le chef d'une bande de pillards, nommé Serle, s'empara de la forteresse. L'abbaye invoqua le secours de Louis d'Outre-mer, qui laissa la vie sauve au chef des brigands, après avoir fait démanteler le château (6).

Sept ans plus tard, les fils d'Héribert le Grand, comte de Vermandois, refusèrent de livrer le château de Montigny au comte Ragenold, qui avait reçu en commende le monastère de Saint-

(1) Cf. pl. LXXIV, fig. 2.

(2) *Ibid.*, fig. 3 et 4.

(3) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(4) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. X, p. 248, et 2^e série, t. XIX, p. 4.

(5) Arch. de l'Aisne, H. 455, fol. 67. — MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. III, p. 687.

(6) *Chronique de Flodoard*, dans les *Historiens de la France*, t. VIII, p. 192.

Crépin. Les troupes de Louis d'Outre-mer purent s'emparer de la forteresse par trahison; mais en 945, pendant un voyage du roi en Normandie, Bernard, comte de Senlis, Thibault et Héribert III reprirent le château et l'incendièrent, suivant le témoignage de Flodoard (1). Les religieux de Longpont se firent confirmer les terres qu'ils possédaient à Montigny par l'évêque Josselin, en 1132, par Drogon de Pierrefonds, en 1144, et par le pape Eugène III, en 1148 (2). L'église, dédiée à saint Martin, se trouve citée dans une charte de 1144 où l'évêque Josselin règle le partage des oblations entre le curé et le chapitre de Saint-Sulpice de Pierrefonds (3). La paroisse dépendait du grand archidiaconé et du doyenné de Vivières, et le droit de présentation était réservé à l'évêque de Soissons (4).

L'église, bâtie en forme de croix latine, comprend une nef, deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur carré (5), comme à Bazoches (Aisne) et à Cuise (Oise). La nef, recouverte d'un plafond et dépourvue de fenêtres, renferme trois travées du XVI^e siècle. A cette époque, on avait amorcé les nervures des croisées d'ogives, mais ces voûtes ne furent jamais exécutées. Chaque travée se compose d'un arc en tiers-point orné de moulures en pénétration qui retombe sur des grosses colonnes isolées. Au XII^e siècle, des piles cruciformes devaient soutenir les doubles claveaux des grands arcs brisés, comme à Cuise. Quelques débris de fûts encore visibles dans le bas côté nord à l'entrée du transept indiquent que la dernière arcade s'appuyait sur trois colonnettes engagées, suivant la disposition adoptée dans l'église voisine de Chelles (Oise).

Les collatéraux, remaniés à l'époque moderne et surmontés d'un lambris, n'offrent aucun intérêt. Le bas côté nord communique avec le transept par un arc en tiers-point garni de trois tores et de deux boudins à rainure, comme à Lhuys et à Novion-le-Vineux (Aisne). Ce doubleau, soutenu par six colonnes engagées, fut appareillé vers le milieu du règne de Louis VII. Dans le bas côté sud, on voit une belle cuve baptismale du XIII^e siècle dont le fût central est flanqué de quatre colonnettes : ses chapiteaux sont ornés de crochets. L'église de Morsain, près de Vic-sur-Aisne, renferme des fonts du même genre. Il faut en conclure que les artistes du Soissonnais reproduisirent ce type de cuve romane pendant la période gothique, comme dans l'Artois et dans la Picardie.

A l'entrée du transept, un doubleau en tiers-point, revêtu de deux tores à rainure et de trois boudins reliés par des gorges, retombe sur six colonnettes engagées. Il est probable que cette partie de l'église fut construite vers 1160 (6). La voûte d'ogives à triple tore qui s'élève sur la croisée présente un boudin central évidé (7), comme à Cuise (Oise) et à Glennes (Aisne) : un cercle entoure la croix pattée creusée dans la clef, comme à Chelles. Les piles qui soutiennent le clocher sont cantonnées de nombreuses colonnettes, et la décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'acanthé et de chélidoine, de petites volutes ou de fruits d'arum (8). Le profil des tailloirs est formé d'un listel, d'une baguette et d'un cavet intermédiaire, et des griffes plates se détachent sur le tore inférieur des bases.

Le croisillon nord communique avec le carré du transept par un arc en tiers-point orné de

(1) *Chronique de Flodoard*, dans les *Historiens de la France*, t. VIII, p. 198.

(2) Arch. de l'Aisne, H. 692, fol. 8 et 14.

(3) Bibl. nat., latin nouv. acq. 2096, charte n° 2.

(4) Bibliographie : Abbé PÉCHÉUR, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 186.

(5) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 25^m,20; long. de la nef, 15^m,10; long. du transept, 13^m,90; long. du chœur, 5^m,70; larg. totale, 11^m,10; larg. du chœur, 5^m,35; haut. de la voûte du transept, 8^m,40.

(6) Cf. pl. LXXIV, fig. 5.

(7) *Ibid.*, fig. 7.

(8) *Ibid.*, fig. 9 à 11.

cinq boudins et soutenu de chaque côté par trois colonnes engagées (1). Les formerets, garnis d'un gros tore, décrivent une courbe analogue, et les ogives présentent le même profil qu'au centre du transept : une couronne de feuillages est appliquée sur la clef de voûte. Tous ces arcs s'appuient sur des colonnettes groupées dans les angles et sur des chapiteaux couverts de palmettes variées. Pour décorer le mur du fond, l'architecte a disposé des colonnettes qui soutiennent trois arcatures en plein cintre revêtues d'un boudin évidé entre deux cavets (2), comme à Cuise. Au-dessus, une grande baie du XVI^e siècle, divisée par un meneau central, a remplacé l'ancienne fenêtre romane (3). Du côté de l'orient, l'autel occupe le fond d'une niche rectangulaire, comme à Bazoches, à Cuise, à Lhuys et à Glennes. Cette niche est encadrée par un arc en tiers-point, mais la fenêtre en plein cintre qui l'éclairait se trouve bouchée par le toit de la sacristie.

Le style de l'autre croisillon présente les mêmes caractères. A droite, la pile qui sépare la nef du transept fut remplacée par un lourd massif de maçonnerie en 1776 (4), et ses nombreuses colonnettes ont disparu. Les trois boudins et les deux tores à rainure appliqués sur le grand doubleau en tiers-point encadrent une voûte d'ogives à triple tore dont la clef ressemble à une fleur épanouie (5). Dans le mur du fond les trois arcatures en plein cintre sont encore intactes, mais l'arcade en tiers-point qui donne accès dans le bas côté sud fut refaite au XVI^e siècle quand on agrandit la baie méridionale. A l'est, l'archivolte en tiers-point de la niche retombe sur de simples pieds-droits, comme à Cuise (6) : sa fenêtre en plein cintre, dépourvue de moulures, est encadrée par deux colonnettes.

Il faut signaler la grande ressemblance du transept de Montigny-Lengrain avec la partie correspondante de l'église voisine de Cuise qui remonte à une date antérieure. Le plan des croisillons, les profils identiques des ogives et des doubleaux, la simplicité des niches, les contreforts qui laissent ressortir les angles des murs et plusieurs motifs de la corniche nous font supposer que ces deux monuments furent élevés par le même architecte.

Le chœur carré, construit en même temps que le transept, est recouvert d'une voûte d'ogives garnie d'un boudin évidé entre deux tores (7). Les trois formerets, qui décrivent une courbe en tiers-point surhaussée, retombent sur des colonnettes d'angle à côté des nervures. La brisure de l'arc triomphal n'est pas très accentuée : ses claveaux, garnis de cinq tores, sont soutenus par six colonnettes engagées. Au nord et au sud, on voit une baie en plein cintre flanquée de deux colonnettes qui soutiennent des claveaux plats.

La niche qui s'ouvrait au fond du sanctuaire, comme à Aizy, à Bazoches, à Cuise et à Merval, fut détruite au XVI^e siècle pour percer une grande fenêtre dont le meneau central supporte un large soufflet. Cette niche, éclairée par une baie en plein cintre, devait ressembler à celle du chœur de Cuise (8). Son existence ne saurait être mise en doute si l'on examine à l'extérieur la saillie de son soubassement sur le chevet plat. Les chapiteaux se font remarquer par la variété de leurs feuillages. On distingue sur leur corbeille des palmettes d'acanthé, des feuilles de chélidoine, des lézards, une chouette et un oiseau à tête humaine posé sur deux colombes qui becquettent un fruit d'arum (9). Les moulures des tailloirs qui contournent le sanctuaire se com-

(1) Cf. pl. LXXIV, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 5.

(3) Nous avons restitué cette fenêtre suivant la forme des baies latérales du chœur.

(4) Cette date est inscrite sur l'arc triomphal.

(5) Cf. pl. LXXIV, fig. 6.

(6) Cf. pl. LXII, fig. 2.

(7) Cf. pl. LXXIV, fig. 5.

(8) Cf. pl. LXII, fig. 2.

(9) Cf. p. LXXIV, fig. 12 à 14.

posent d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet, mais les bases sont cachées par des boiseries.

La façade est une œuvre du XVI^e siècle. Son portail central en tiers-point, flanqué de pinacles et encadré par des crochets de mauve frisée, conserve une niche au milieu du tympan. Un oculus moderne s'ouvre au-dessous du pignon. La porte qui donne accès dans le bas côté nord présente tous les caractères du style de la Renaissance. A l'époque moderne, on a reconstruit les collatéraux, mais le transept n'a subi aucun remaniement.

Les contreforts du croisillon nord, qui encadrent les angles du mur, se terminent par un glacis rehaussé d'un ours et d'un singe accroupis. Deux cordons, ornés d'un listel, d'un tore et d'un cavet intermédiaire, contournent ce bras du transept en passant sous l'appui et sous l'archivolte des fenêtres. Au nord, on voit une grande baie du XVI^e siècle. La fenêtre en plein cintre qui s'ouvrait dans la niche orientale entre deux colonnettes est masquée par la sacristie, mais le boudin évidé, la gorge et le cordon mouluré appliqués sur ses claveaux sont encore visibles (1). Au-dessus, on aperçoit les débris du gâble massif qui formait le couronnement de la niche. L'entablement se compose de masques grimaçants ou de têtes d'animaux qui alternent avec des palmettes variées ou des gros pédoncules disposés comme les diagonales d'un rectangle. A l'ouest, on remarque un basileic parmi ces motifs qui se déroulent sous une tablette moulurée (2). Cette curieuse corniche, unique en son genre, renferme quelques ornements copiés sur celle du chœur de Cuise (3), mais sa décoration porte l'empreinte d'un art plus avancé.

Au sud, les contreforts d'angle qui épaulent le transept se terminent sous la corniche par un glacis muni d'un petit larmier. La baie méridionale fut agrandie au XVI^e siècle, mais la niche qui fait saillie sur le mur est encore intacte. Dans l'axe de cette construction s'ouvre une fenêtre en plein cintre assise sur un bandeau mouluré qui contourne le croisillon : ses deux colonnettes soutiennent un boudin à rainure, une gorge et un listel suivis d'une baguette et d'un cavet (4). Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'arum assez étroites, et les tailloirs à cavet central forment un bandeau continu autour du transept : on voit un lion couché sur la pointe du gâble massif de la niche. Entre les têtes grimaçantes de la corniche, quatre pédoncules rayonnent autour d'un bouton central, et le relief de tous ces motifs est très accentué (5).

L'abside, épaulée par quatre contreforts placés à côté de l'angle du mur, conserve ses deux baies latérales en plein cintre flanquées de deux colonnettes, comme à l'intérieur. Un boudin et une gorge qui précèdent un cordon mouluré se détachent sur l'archivolte. Au XVI^e siècle, on a percé dans le chevet une grande fenêtre en tiers-point divisée par un remplage. Ce remaniement fit disparaître l'ancienne baie, mais le soubassement de la niche est encore intact. La fenêtre romane devait ressembler à celle des croisillons, et la niche était amortie par un gâble pointu, comme nous l'avons indiqué sur notre dessin (6). Les bandeaux moulurés qui font le tour de l'abside viennent rompre la raideur des lignes verticales au même niveau que sur le transept. De chaque côté du chœur, on voit une corniche garnie de têtes humaines ou de pédoncules entrecroisés. La faible inclinaison de la toiture primitive est indiquée par les rampants de l'ancien pignon qui était dépourvu de baie au XII^e siècle.

(1) Cf. pl. LXXV, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 3 et 4.

(3) Cf. pl. LXII, fig. 12.

(4) Cf. pl. LXXV, fig. 2.

(5) *Ibid.*, fig. 5 et 6.

(6) *Ibid.*, fig. 1.

Le clocher, bâti vers 1160, s'élève sur le carré du transept : ses contreforts laissent ressortir les angles de la tour (1). A l'étage inférieur, quatre baies en plein cintre font communiquer la cage rectangulaire avec les combles de l'église. Au-dessus, deux baies en tiers-point, assises sur un bandeau mouluré, s'ouvrent dans chaque face du clocher (2). Leur archivolt, revêtue de deux boudins et de deux cavets qui précèdent un cordon d'étoiles, retombe sur quatre colonnettes, comme à Chelles (Oise). Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'arum, et les moulures de leurs tailloirs, formées d'une doucine et d'un listel, contournent la cage. On voit des griffes en relief sur le tore applati des bases. Les modillons de la corniche sont ornés de moulures ou de masques grimaçants, et une baie en plein cintre s'ouvre dans chaque pignon de la bâtière. Au sommet du faîtage, le pied d'une croix brisée ou d'un disque ajouré se détache encore sur le ciel, comme à Lhuys.

ÉGLISE DE NANTEUIL-NOTRE-DAME

La paroisse de Nanteuil-Notre-Dame (3) est déjà mentionnée, vers 1081, dans la vie de saint Arnoul (4). Ce pieux évêque fit arrêter un voleur qui avait dérobé une planche en ce lieu, pendant son séjour à Oulchy-le-Château. Le droit de présentation à la cure appartenait au chapitre de la cathédrale, mais rien ne prouve que la rente sur l'autel de Nanteuil, léguée aux chanoines par l'évêque Hugues de Pierrefonds (5), mort en 1103, s'appliquait à cette église plutôt qu'à celles de Nanteuil-sur-Ourcq ou de Nampteil-sous-Muret.

L'église, dédiée à la sainte Vierge, renfermait une nef et un chœur rectangulaire au XII^e siècle, comme à Épaux et à Verdilly (Aisne); mais vers la fin du règne de Philippe-Auguste, on éleva au sud du sanctuaire une chapelle barlongue qui défigure le plan primitif. La nef moderne, dont l'unique bas côté est démoli, n'offre aucun intérêt, mais le chœur fut construit vers 1175, en même temps que le chevet de l'église d'Oulchy-le-Château. L'arc triomphal, qui décrit une courbe en tiers-point très surhaussée, est revêtu d'un boudin en amande et de plusieurs tores. Une voûte d'ogives s'élève sur la première travée du sanctuaire (6) : ses nervures diagonales sont garnies d'un tore évidé entre deux boudins (7), comme à Glennes, à Montigny-Lengrain et à Novion-le-Vineux (Aisne).

On remarque à la clef de voûte un ange qui tient un livre (8), comme dans l'église de Seringes, près de Fère en Tardenois (9). Les formerets en tiers-point, ornés d'un tore, arrivent à la même hauteur que les doubleaux pour diminuer l'inclinaison des compartiments de remplissage. Tous

(1) La cage intérieure mesure 5^m, 10 sur 4^m, 22.

(2) Cf. pl. LXXV, fig. 1.

(3) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

(4) *Acta sanctorum*, août, t. III, p. 246.

(5) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.

(6) Cf. pl. LXXVI, fig. 2.

(7) *Ibid.*, fig. 4.

(8) *Ibid.*, fig. 6.

(9) Cf. pl. XCIII, fig. 5.

ces arcs retombent sur des colonnettes groupées en faisceau et sur des chapiteaux ornés de belles feuilles d'acanthé qui se recourbent sous de petites volutes (1) : un cavet réunit le listel et la baguette des tailloirs. On a dégradé les moulures des bases, mais leur tore inférieur était aplati (2).

En avant de la seconde travée, un doubleau en tiers-point surhaussé, garni d'un boudin en amande entre deux tores (3), encadre une voûte d'ogives qui mérite d'attirer l'attention des archéologues, car ses nervures se composent d'une énorme torsade (4), cannelée comme le fût de certaines colonnettes romanes. Nous ne connaissons aucun autre exemple d'un profil du même genre. L'ange qui se détache en relief sur la clef de voûte, balance un encensoir (5). Le doubleau intermédiaire, les ogives et les formerets en tiers-point s'appuient sur des colonnettes. De chaque côté du chœur s'ouvrent deux baies en plein cintre : trois fenêtres de la même forme sont percées dans le mur du fond au-dessus de deux larges piscines en cintre surbaissé.

Plus haut, on voit un grand quatre-feuilles encadré par un tore, deux gorges et des trous cubiques (6), comme à Aizy, à Vailly et à Oulchy-le-Château (7). D'ailleurs, il est bien probable que l'architecte chargé de rebâtir le chevet de cette dernière église, vers la fin du règne de Louis VII, dirigea la construction du chœur de Nanteuil à la même époque (8). Vers 1220, on voulut agrandir l'abside en défonçant la première travée qui communique avec une chapelle rectangulaire adossée au mur méridional. Le profil de ses deux voûtes d'ogives se compose de trois tores accouplés ou d'un boudin en amande, et les clefs sont décorées de têtes humaines. On remarque encore dans cette partie de l'église des fenêtres en tiers-point et des chapiteaux à crochets.

Le portail de la façade est flanqué de deux colonnettes qui soutiennent une archivoltte en plein cintre dépourvue de moulures. Il faut en conclure que la nef primitive devait remonter à la première moitié du XII^e siècle. Le chevet plat est épaulé par des contreforts d'angle, et un bandeau mouluré passe sous l'appui de ses trois baies en plein cintre, entourées d'un cordon torique comme les fenêtres latérales. Les moulures du quatre-feuilles se font remarquer par leur finesse. On voit des masques grimaçants et des corbeaux moulurés sous la tablette de la corniche, garnie d'un cavet entre un listel et une baguette.

Le clocher s'élève sur la première travée du chœur, comme à Breny, à Saconin, à Viffort et dans toutes les églises du Soissonnais, qui étaient dépourvues de transept au XII^e siècle. Cette large tour, bâtie en même temps que l'abside, conserve au nord et au sud une baie en tiers-point encadrée par quatre colonnettes qui s'appuient sur un bandeau mouluré. Un rang d'étoiles entre deux boudins, une grosse baguette suivie d'une gorge et un cordon torique percé de petits trous se détachent sur l'archivoltte. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles plates, et les tailloirs présentent les mêmes moulures que dans le chœur : le profil des bases à griffes est formé d'une scotie entre deux tores. Au sud, la baie du clocher est enfouie sous le comble de la chapelle latérale du XIII^e siècle. À l'est et à l'ouest, le constructeur fit percer deux ouvertures très étroites, encadrées par un arc en fer à cheval découpé dans un linteau. On aperçoit des arcatures de la même forme creusées dans les glacis à double rampant des

(1) Cf. pl. LXXVI, fig. 8 a 11.

(2) *Ibid.*, fig. 1.

(3) *Ibid.*, fig. 3.

(4) *Ibid.*, fig. 5.

(5) *Ibid.*, n. 7.

(6) *Ibid.*, fig. 2.

(7) Cf. pl. XI bis, fig. 1 et 12.

(8) Nanteuil-Notre-Dame est à une lieue d'Oulchy.

contreforts (1). Les pignons du toit en bâtière, ajourés par une petite baie en plein cintre, sont encore intacts.

ÉGLISE DE ROZET-SAINT-ALBIN

Au moyen âge, la cure de Rozet-Saint-Albin (2) était comprise dans l'archidiaconé de Tardenois et dans le doyenné d'Oulchy-le-Château. Le droit de présentation appartenait à l'évêque de Soissons, mais nous n'avons rencontré aucune mention du village dans les chartes du XII^e siècle. La dime de la paroisse n'appartenait pas à l'abbaye de Saint-Yved-de-Braine, comme l'historien Carlier l'a prétendu, en confondant Rozet-Saint-Albin avec Saint-Aubin, près de Coucy (3). En effet, la restitution de cette dime au monastère par Aubry de Chauny, en 1137, et les démêlés des religieux avec Hugues de Guny, en 1197, et avec le prieur de Saint-Paul-aux-Bois, en 1216, prouvent que Saint-Aubin se trouvait dans le voisinage de ces différents lieux (4).

L'église, consacrée à saint Aubin et complètement remaniée à l'époque moderne, renferme des inscriptions publiées par M. Berthelé (5); mais l'édifice n'offrirait aucun intérêt pour les archéologues si le clocher roman ne s'était pas conservé au chevet du bas côté méridional. Les contreforts qui épaulent les angles de la tour sont reliés au sud par un arc de décharge en tiers-point, comme à Bonnes. Au-dessus, deux baies en plein cintre, assises sur un glacis et sur un bandeau mouluré, s'ouvrent de chaque côté de la cage (6). Les claveaux plats et le cordon d'étoiles de leur archivolte sont soutenus par quatre colonnettes surmontées de chapiteaux frustes et de tailloirs en biseau.

On peut faire remonter le premier étage au milieu du XII^e siècle, mais les huit baies supérieures qui ressemblent beaucoup à celles du clocher voisin de Neuilly-Saint-Front (7), portent l'empreinte d'un style plus avancé. Il est probable que les travaux furent interrompus quelque temps au niveau du dernier étage. Les baies en tiers-point s'appuient sur un bandeau mouluré, et les colonnettes engagées dans les pieds-droits soutiennent un cavet entre deux boudins, une gorge remplie de volutes et un rang d'étoiles. Les grandes archivoltes encadrent deux arcades secondaires en cintre brisé, garnies d'étoiles, qui retombent sur une colonnette monolithe, comme à Veully-la-Poterie et à Torcy (Aisne). A chaque angle de la tour, deux colonnettes superposées adoucissent la sécheresse des arêtes. Les petites arcades en plein cintre de la corniche reposent sur des modillons frustes, et la tablette moulurée passe sous la flèche en charpente qui a remplacé l'ancienne bâtière.

(1) Cf. pl. LXXVI, fig. 12.

(2) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(3) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 47.

(4) Arch. nat., LL. 1583, p. 47, 61, 65 et 100.

(5) *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, année 1888, p. 114.

(6) Cf. pl. LXXVI, fig. 13.

(7) Cf. pl. XCH, fig. 3.

ÉGLISE DE SAPONAY

A la fin du XI^e siècle, une église s'élevait déjà dans la paroisse de Saponay (1). L'évêque Hugues de Pierrefonds en fit don au prieuré de Coincy avant de partir pour la première croisade en 1098 (2), mais il réserva huit sous de rente sur l'autel pour le chapitre de la cathédrale, suivant une mention inscrite dans l'obituaire après sa mort, en 1103 (3). On ne peut retrouver aucun débris de ce monument primitif. Les moines de Coincy se firent confirmer leurs droits sur l'église par l'évêque Nivelon, en 1180 (4). Leur prieur présentait à la cure, qui dépendait de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Bazoches, au XII^e siècle (5). L'abbaye de Saint-Yved de Braine percevait un cens sur une terre de la paroisse, comme l'indique une charte de l'évêque Josselin, datée de 1141 (6).

L'église Notre-Dame de Saponay renferme une nef, deux collatéraux et un chœur polygonal précédé d'une travée droite (7), comme à Bussiares. Dans leur état primitif, les églises de Marigny en Orxois et de Veuilly-la-Poterie (Aisne) présentaient la même disposition. Les trois travées de la nef, bâties vers 1150, sont recouvertes de voûtes d'ogives du XVII^e siècle. Les grandes arcades en tiers-point, dont le profil forme un double ressaut, retombent sur des piles rectangulaires, mais les fenêtres en plein cintre furent bouchées quand on a refait les combles inférieurs. Dans le bas côté nord, les croisées d'ogives ne sont pas antérieures à la fin du XVI^e siècle, et les trois baies cintrées conservent leur caractère primitif. L'autre collatéral, dépourvu de voûtes, se trouve limité par un mur moderne.

Le chœur, construit pendant le dernier quart du XII^e siècle, mérite d'attirer l'attention par la forme de son plan et l'élégance de son style. L'arc triomphal décrit une courbe en tiers-point surhaussé : ses trois tores en amande, reliés par des cavets, s'appuient sur quatre colonnes engagées. Au-dessus de la travée droite, quatre colonnettes soutiennent une voûte d'ogives garnie d'une gorge entre deux boudins et renforcée par deux arcs formerets en tiers-point. Cette partie de l'église, éclairée par deux fenêtres en plein cintre, comme à Bussiares et à Marigny, n'a subi aucun remaniement, parce que la nécessité d'ajouter un transept après coup en défonçant les murs latéraux ne s'est jamais fait sentir.

Le chevet polygonal se compose de sept pans coupés (8) : les deux premiers s'évasent pour élargir l'abside au lieu de suivre la même direction que les murs de la travée droite (9). C'est une

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Fère en Tardenois.

(2) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 105.

(3) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 152.

(4) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 182 v°.

(5) Bibl. nat., français 12021, p. 150 et 165.

(6) Arch. nat., LL. 1583, p. 52.

(7) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 22^m,65 ; long. de la nef, 12^m,55 ; long. du chœur, 10^m,10 ; larg. totale, 14^m,24 ; larg. de la nef 5^m,43 ; larg. du chœur, 5^m,70 ; haut. de la voûte du chœur, 8^m,10.

(8) Cf. pl. LXXVII, fig. 1.

(9) En effet, l'abside polygonale mesure 1^m,65 de largeur en avant et 1^m,45 au centre.

disposition assez rare dont la chapelle du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons offre un autre exemple. Pour soutenir la voûte, l'architecte a fait rayonner huit nervures autour d'une clef centrale décorée de feuillages (1). Les branches d'ogives, garnies d'une gorge entre deux tores (2), s'appuient sur des colonnettes en délit adossées aux murs et coupées par une bague dont le boudin central en amande est relié à deux baguettes par des cavets (3). Tous les formerets en tiers-point surhaussés ont un profil carré, et le doubleau qui encadre la voûte décrit la même courbe : ses claveaux, ornés d'un large méplat entre deux boudins amincis (4), retombent sur deux colonnes engagées. Les compartiments de remplissage, relevés sur le dos des ogives, présentent une faible inclinaison. Sept fenêtres en plein cintre s'ouvrent au milieu des pans coupés, mais la baie centrale est plus large que les autres.

On retrouve le plan, le tracé des voûtes, le style de l'ornementation du chœur de Saponay dans l'abside des églises de Bussiares, d'Hautevesne, de Marigny en Orxois, de Veully-la-Poterie et surtout à Marizy-Saint-Mard, près de Neuilly-Saint-Front. Il faut en conclure que les mêmes artistes ont dû construire et décorer ces différents sanctuaires, en s'inspirant peut-être de la chapelle polygonale du croisillon sud, dans la cathédrale de Soissons, pour donner plus d'élégance à leurs dernières œuvres. On peut supposer que ces habiles ouvriers élevèrent d'abord le chevet de Bussiares, et qu'ils se transportèrent à Marizy et à Saponay, vers le commencement du règne de Philippe-Auguste, après avoir travaillé à Veully, à Marigny et à Hautevesne dans l'intervalle.

Tous les chapiteaux méritent une étude attentive (5). A l'entrée du chœur, on voit sur une corbeille un combat entre des monstres qui dévorent des personnages bizarres. A côté, un animal efflanqué mord l'oreille d'un autre quadrupède, et une femme aux nattes pendantes semble tenir un ange dans ses bras. En face, deux lions saisissent un oiseau à tête humaine par les pattes. Plus loin, un ange arrache un homme de la gueule d'un lion, un personnage entraîné par un diable est sauvé par un ange, un homme se défend contre des animaux fantastiques, et deux oiseaux à tête humaine déploient leurs ailes. Les crochets, les feuilles d'arum ou de fougère découpés sur d'autres corbeilles se font remarquer par la finesse de leur modelé. Le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'une arête et d'un grand cavet inférieur, comme à Marizy-Saint-Mard, et des griffes se détachent sur le tore aplati des bases (6).

Au centre de la façade, on voit un portail en tiers-point du XIII^e siècle encadré par huit colonnettes, quatre tores et un rang de fleurs à quatre pétales. Cette porte se trouve à quelques mètres d'une tour d'angle de l'ancien château, construit à la même époque et souvent assiégé pendant la guerre de Cent ans (7). On a replâtré le pignon de la façade en 1894, en même temps que l'abside. Huit contreforts épaulent le chevet polygonal, et le pilastre qui sort de leur glacis supérieur se termine sous les modillons frustes de la corniche, comme à Marizy-Saint-Mard. Les fenêtres en plein cintre sont dépourvues de moulures autour de leur archivolt.

Le clocher, bâti sur la travée droite du chœur et remanié à l'époque moderne, n'est pas antérieur au commencement du XIII^e siècle. Son unique étage est ajouré par huit baies en tiers-point, garnies de deux tores, de deux gorges et d'un cordon à double biseau qui retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. Ces moulures encadrent deux petites arcades

(1) Cf. pl. LXXVII, fig. 2.

(2) *Ibid.*, fig. 4.

(3) *Ibid.*, fig. 11.

(4) *Ibid.*, fig. 3.

(5) *Ibid.*, fig. 7 à 10.

(6) *Ibid.*, fig. 5.

(7) Cf. FROISSARD, édition Luce, t. V, p. 136 et 352. — Arch. nat., JJ. 90, n^o 208, 215, 216, 220, 221 et 484.

en plein cintre soutenues par un fût monolithe, et la tour est flanquée de quatre longues colonnes d'angle : une baie en tiers-point s'ouvre dans chaque pignon du toit en bâtière.

CATHÉDRALE DE SOISSONS

La description du croisillon sud de la cathédrale de Soissons, bâti pendant le dernier quart du XII^e siècle, rentre seule dans le cadre de cet ouvrage; mais il est intéressant d'étudier l'histoire des monuments religieux antérieurs à l'édifice actuel. Après la mort de saint Crépin et de saint Crépinien, martyrisés vers la fin du III^e siècle, saint Sixte et saint Sinice, premiers évêques du diocèse, firent transférer leurs reliques dans une crypte surmontée d'un oratoire, vers 310 (1). Leur successeur, saint Divitien, y reçut également la sépulture (2), et la célèbre basilique de Saint-Crépin le Grand s'éleva sur le même emplacement. On y enterra successivement l'évêque saint Édibe vers 460 (3), saint Bandry en 545 (4), et Clodebert, fils de Chilpéric, en 580 (5). Sa construction était donc bien antérieure à celle de l'église abbatiale de Saint-Médard, commencée par Clotaire vers 550 (6); mais cette basilique ne porta jamais le titre de cathédrale, comme les auteurs du *Gallia christiana* l'ont parfaitement démontré (7).

A quelle époque pouvait remonter la première cathédrale qui remplaça peut-être un antique oratoire dédié à la sainte Vierge? C'est une question bien difficile à résoudre, mais sa fondation coïncida peut-être avec l'arrivée des reliques de ses deux patrons saint Gervais et saint Protas, découvertes par saint Ambroise, en 386 (8). Grégoire de Tours rapporte que cet illustre évêque distribua des reliques des deux martyrs à plusieurs villes des Gaules (9). La cathédrale de Soissons, consacrée à Notre-Dame dès l'origine, fut alors placée sous le vocable de saint Gervais et de saint Protas, comme la cathédrale du Mans (10).

Les plus anciens évêques de Soissons ne furent pas enterrés dans la cathédrale. On ne rencontre donc aucune mention de ce monument sous les premiers rois mérovingiens. Ainsi l'évêque saint Onésime, mort vers 390, fut inhumé dans la chapelle de Saint-Georges en dehors des murs de la ville (11). Saint Prince, frère de saint Remi, qui mourut à la fin du V^e siècle (12), et son successeur, saint Loup, furent ensevelis dans la chapelle de Sainte-Thècle qui s'élevait au milieu d'un

(1) *Acta sanctorum*, octobre, t. XI, p. 506.

(2) *Ibid.*, octobre, t. III, p. 29.

(3) *Gallia christiana*, t. IX, col. 335.

(4) *Acta sanctorum*, août, t. I, p. 67 et 68.

(5) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. V, chap. xxxv.

(6) *Ibid.*, liv. IV, chap. xix.

(7) T. IX, col. 333.

(8) MICHE, *Patrologie latine*, t. XVI, p. 1019.

(9) *Liber de miraculis*, édition Bordier, t. I, p. 134.

(10) *Cenomanica mater ecclesia que est constructa et dedicata in honore sanctæ Mariæ et postea immajorata in honore sanctorum martyrum Gervasii et Protasii. Gesta episcoporum*. Cf. MABILLON, *Vetere anallecta*, p. 277.

(11) *Acta sanctorum*, mai, t. III, p. 205.

(12) *Ibid.* septembre, t. VII, p. 62.

ancien cimetière (1). On déposa le corps de saint Ansery, mort vers 652, dans l'église de Saint-Étienne, bâtie sur le territoire de Crouy (2). L'église abbatiale de Notre-Dame renfermait le tombeau de saint Drausin, mort en 674 (3), et son successeur Warimbert reçut la sépulture dans le cimetière de Saint-Médard l'année suivante (4).

M. l'abbé Pécheur suppose que l'un des fils de Clovis, nommé Ingomer, fut baptisé vers 495 dans la cathédrale primitive (5); mais Grégoire de Tours ne désigne même pas le lieu de cette cérémonie (6). Robert Gaguin rapporte que Clotaire assistait à l'office du vendredi saint quand il tua l'un de ses favoris, nommé Gautier, vers 535, sans indiquer l'église de Soissons où ce crime fut commis (7). Rien ne prouve également que les deux jeunes mariés, poursuivis par la colère de Raiking, duc de Soissons, s'étaient réfugiés dans la cathédrale, vers 585 (8); mais il faut bien admettre l'existence d'une cathédrale primitive dès le VI^e siècle, car le pape Eugène II, dans une bulle datée de 824, dit que le privilège accordé à l'abbaye de Saint-Médard par le pape Jean III (560-573) avait été déposé dans les archives de Saint-Gervais et de Saint-Protais (9).

Toutes ces incertitudes se dissipent au milieu du VII^e siècle. Quand l'évêque saint Ansery fit opérer la translation des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien en 649, une femme épileptique de Paris fut conduite enchaînée dans la cathédrale pour obtenir sa guérison (10). L'évêque saint Gaudin, qui mourut vers 693, fut enseveli dans le même édifice (11). Cette cathédrale du VII^e siècle, dont l'existence est absolument certaine, fut rebâtie par l'évêque Hildegod et consacrée par son successeur Rothade I^{er} en 815 (12). Les reliques de saint Sébastien que le pape Eugène II envoyait à Hilduin, abbé de Saint-Médard, y furent déposées pendant la journée du 9 décembre 826 (13). Les chanoines vivaient déjà en communauté vers la même époque, car saint Anségise, abbé de Saint-Wandrille, leur lègue une livre par son testament daté de 831 (14). Paschase Radbert, abbé de Corbie, indique bien l'emplacement de la cathédrale au IX^e siècle quand il écrit aux religieuses de Notre-Dame de Soissons que la « trompette du Saint Évangile résonne à l'occident, derrière leur abbaye (15) ». En 875, Eudes, évêque de Beauvais, faisait rédiger une charte devant l'autel de la cathédrale (16).

Vers le milieu du X^e siècle, une femme de Verberie, nommée Manna, fut guérie dans la cathédrale par l'intervention de saint Gervais et de saint Protas : une charte de l'évêque Lisiard, datée de 1115, a conservé le souvenir de ce miracle (17). En 948, Hugues le Grand, comte de Vermandois, assiégea la ville de Soissons et lança sur ses défenseurs des traits enflammés qui incendièrent le

(1) *Acta sanctorum*, octobre, t. VIII, p. 451.

(2) *Ibid.*, septembre, t. II, p. 548.

(3) *Ibid.*, mars, t. I, p. 408.

(4) *Gallia christiana*, t. IX, col. 330.

(5) *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 107.

(6) *Historia Francorum*, liv. II, chap. xxix.

(7) *Compendium super Francorum gestis*, fol. 9 v^o.

(8) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. V, chap. III.

(9) Inde vir apostolicus Bandaridus Suessorum pontifex et venerabilis Ansaricus præsul eulogias ab sanctis Joanne et bonæ memoriæ Gregorio episcopis susceperunt quas in archivis publicis Sanctæ Mariæ et Sancti Gervasii reposuerunt. *Bibl. nat., Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231. — *Acta sanctorum*, septembre, t. II, p. 548.

(10) « Ducitur misera ferreis manibus vincta ad almæ Dei genitricis matricem in urbe Suessionica ecclesiam. » *Acta sanctorum*, septembre, t. II, p. 546.

(11) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. I, p. 308.

(12) *Gallia christiana*, t. IX, col. 333.

(13) « In basilicam majorem beatorum martyrum Gervasii et Protasii pompatico triumpho invehitur. » *Acta sanctorum*, janvier, t. II, p. 287.

(14) MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 542.

(15) « Ad occidentem vero, ac si post tergum vestrum, tuba resultat Sancti Evangelii in voce monentis. » MIGNE, *Patrologie latine*, t. CXX, col. 1047.

(16) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 243.

(17) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. CCLXXXI, charte n^o 2. — DORMAY, *Histoire de Soissons*, t. I, p. 416.

cloître des chanoines et l'évêché adossés au mur d'enceinte gallo-romain. L'expression de *domum matris ecclesiae* employée par Flodoard (1) et Richer (2) désigne bien la maison de l'évêque, et non pas la cathédrale, comme on l'a prétendu. Il est probable que l'édifice, endommagé pendant l'incendie de ses dépendances, fut réparé par l'évêque Guy d'Anjou.

L'histoire de la cathédrale au XI^e siècle est enveloppée d'obscurité, mais deux faits historiques permettent de supposer que le monument fut rebâti dans le dernier tiers du XI^e siècle (3). Renaud de Bellay, archevêque de Reims, vint présider une translation solennelle des reliques de sainte Madeleine et de saint Marc à la cathédrale en 1087, avec l'assistance de Henri, évêque de Soissons (4). Cette cérémonie a pu coïncider avec la consécration d'un nouvel édifice, car Enguerrand de Coucy, trésorier du chapitre et plus tard évêque de Laon, fit déplacer le cimetière des chanoines, dont le terrain était sans doute nécessaire à l'achèvement de la cathédrale, et donna une somme d'argent pour faire des vitraux en 1098 (5). Au XVII^e siècle, des fouilles entreprises au bas de la nef, sous la tribune de l'orgue, amenèrent la découverte de substructions et de bases de colonnes qui avaient peut-être fait partie de cette église ou de la cathédrale carlovingienne (6).

Dans une charte accordée à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, en 1100, l'évêque Hugues de Pierrefonds désigne la cathédrale sous le nom de « *ecclesia beatorum martyrum Gervasii et Prothasii* » (7). Renaud, comte de Soissons, s'y rendit solennellement en 1139 pour restituer à l'évêque Josselin l'église de Saint-Léger en fondant l'abbaye du même nom (8). Il est probable que cet illustre prélat commença la reconstruction de la cathédrale, mais il mourut en 1152 avant d'avoir achevé son œuvre. On l'ensevelit dans la nef, devant l'autel de Saint Pierre et de Saint-Paul : son corps fut exhumé en 1192 pour être transporté dans l'église abbatiale de Longpont (9). Il avait légué au chapitre des bijoux et vingt-six besants d'or pour remplacer l'autel principal, vingt livres pour acheter du terrain et dix livres pour les voûtes de la cathédrale (10).

Son successeur, Ancoul de Pierrefonds, qui mourut en 1158, après avoir fondé la chapelle du Sépulcre, légua aux chanoines neuf livres et quatre chevaux dont le prix de vente devait servir à élever le clocher (11). Hugues, évêque d'Ostie, ancien chanoine de la cathédrale, décédé la même année, laissa vingt pièces d'or pour l'œuvre du nouvel édifice (12). Guillaume, doyen du chapitre de 1157 à 1170, donna cinq marcs d'argent pour la construction de l'abside et fit installer un orgue dans la cathédrale (13). On ne retrouve plus aujourd'hui aucune trace de ces travaux.

Pour concilier ces renseignements historiques avec les principes de l'archéologie, il faut admettre

(1) « *In iectis ignibus, domum matris ecclesiae succendit, simulque claustra canonicorum et partem civitatis.* » *Historiens de la France*, t. VIII, p. 174 et 204.

(2) *Historia*, liv. II, chap. LXXXV, édition Guadet, t. I, p. 256.

(3) L'obituaire renferme la mention suivante : « *Obierant Andreas et Margareta pro quibus Stephanus comes, filius eorum, dedit in elemosinam marcam argenti ad opus ecclesiae.* » Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 462. Comme le nom d'Étienne ne fut pas porté par un comte de Soissons, ou par un seigneur de Braine ou de Pierrefonds, il faut peut-être identifier ce personnage avec le comte Étienne, qui fut avoué de Vic-sur-Aisne au milieu du XI^e siècle.

(4) Pierre COQUAULT, *Histoire de l'église, ville et province de Reims*. Bibl. de Reims, ms. N. 110, t. II, p. 259.

(5) « *Fecit etiam de suis sumptibus capitulum novum et emit locum sepulture ad opus fratrum ad caput ecclesie et dedit iv libras ad opus vitree.* » Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

(6) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. I, p. 119.

(7) Bibl. nat., latin 11004, fol. 32.

(8) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 114.

(9) *Ibid.*, t. IX, col. 350.

(10) « *Ad restaurationem vero tabule altaris assignavit xxxvi besantios et cotam auream et iii annulos episcopales. Denariorum autem reliquit nobis lxx, libras xl ad fabricam ecclesie, xx ad terram emendam, x ad celaturam ecclesie.* » Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

(11) « *Dedit etiam nobis ix libras ad redditus emendos et totidem libras cum quatuor equis ad turris edificationem.* » *Ibid.*, p. 470.

(12) « *Obiit bone memorie dominus Hugo, primo noster canonicus, postea Hostiensis episcopus, qui dedit nobis capam albam et casulam et xx aureos ad opus ecclesie.* » *Ibid.*, p. 452.

(13) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 177.

que le chœur, bâti vers le milieu du XII^e siècle, était en trop bon état en 1176, quand Nivelon devint évêque de Soissons, pour qu'on eût l'idée de le démolir. Nivelon résolut de le conserver et d'agrandir son église en donnant au transept un plus grand développement du côté sud. Pour y parvenir, il céda au chapitre une partie du jardin de l'évêché, « quamdam partem curiæ suæ, in qua sita est dextra crux ecclesiæ nostræ cum capella sancti Martini (1) ». Cette donation, dont l'obituaire a conservé le souvenir, ne peut se placer qu'après 1176 et avant 1207, date de la mort de Nivelon; mais si l'on examine attentivement le style du chœur, terminé en 1212, on doit reconnaître que le croisillon méridional porte l'empreinte d'un art moins avancé. Sa construction doit se placer entre les années 1180 et 1190, c'est-à-dire au commencement du règne de Philippe-Auguste. En effet, la chapelle de Saint-Jacques, qui forme l'étage supérieur de la chapelle de Saint-Martin et qui communique avec les tribunes, fut fondée en 1190 par le chanoine Raoul de Braine (2).

L'architecte se proposait sans doute d'élever un croisillon circulaire du côté nord, mais la reconstruction du chevet devait faire modifier le plan primitif. Dès la fin du XII^e siècle, on jeta les fondations de l'abside. Raoul d'Oulchy, prévôt du chapitre de 1193 à 1208, fit construire la chapelle de Saint-André, Saint-Corneille et Saint-Cyprien (3). Le chanoine Hubert de Cugnières, qui mourut en 1202, avait fait vitrer deux rosaces au sud de l'abside (4). Guy de Chézy, nommé doyen en 1207, fonda la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, derrière le chœur, et la garnit de vitraux (5). L'évêque Nivelon avait affecté à l'œuvre de la cathédrale les revenus des prébendes vacantes, et les reliques qu'il avait données au chapitre en 1205, à son retour de Constantinople, firent affluer les offrandes des fidèles (6).

Les chanoines célébrèrent l'office pour la première fois dans le nouveau chœur le dimanche 13 mai 1212, comme l'indique une inscription provenant de l'ancien jubé (7). La comtesse Eléonore de Vermandois, qui mourut en 1215, offrit au chapitre un vitrail, ainsi que le bois de chêne nécessaire aux stalles et à la charpente du chœur (8). L'évêque Haymard de Provins, successeur de Nivelon, qui se fit moine à Saint-Jean des Vignes en 1218, donna cent livres pour les stalles (9). Le roi Philippe-Auguste avait offert trente livres au chapitre pour placer une verrière dans une grande fenêtre du chevet (10). Quand ce prince mourut en 1223, la construction de la nef devait être en pleine activité. Il faut donc évaluer au moins à quatre le nombre des cathédrales qui ont

(1) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

(2) Arch. nat. L. 742, n° 13. Cf. p. 190, note 2.

(3) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 176. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 385.

(4) DORMAY, t. II, p. 194.

(5) *Ibid.*, p. 289.

(6) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

(7) Cette inscription en lettres onciales, reproduite en fac-similé dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VI, p. 178, est ainsi conçue :

ANNO : MILL.
ENO : BISCEN
TENNO : DUOD
ENO : HUNC
INTRARE : C
HORUM : CE
PIT : GREX
CANONICO
RUM : TE
RCIO : IDU
S : MAII

(8) Item obiit Ainors, comitissa Sancti Quintini, que dedit nobis totum merrinum quod superpositum est super caput ecclesie nostræ et totum merrinum staliarum nostrarum et peroptimam vitream. Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 463.

(9) Item dedit nobis c libras turonensium de quibus facta sunt stalli chori nostri. *Ibid.*, p. 462.

(10) Dedit etiam nobis xxx libras parisiensium ad faciendum majorem vitream in capite ecclesiæ nostræ. *Ibid.*, p. 436.

précédé l'édifice actuel : la première, bâtie au V^e siècle; la seconde, consacrée en 815 et probablement restaurée après le siège de 948; la troisième, élevée pendant la seconde moitié du XI^e siècle, et la quatrième, commencée vers le milieu du XII^e siècle et remaniée par l'évêque Nivelon, sous le règne de Philippe-Auguste (1).

Le croisillon méridional du transept forme un hémicycle précédé d'une partie droite et entouré d'un bas côté tournant qui communique avec une chapelle polygonale à deux étages (2). Ce plan, qui se retrouve dans les cathédrales de Tournai et de Noyon, reproduit une disposition fréquemment adoptée dans les églises romanes germaniques; mais on peut cependant constater une différence essentielle entre les croisillons rhénans et celui de la cathédrale de Soissons. En effet, les églises de Saint-Martin et des Saints-Apôtres à Cologne, de Saint-Quirin à Neuss, de Saint-Michel et de Saint-Godard à Hildesheim, les cathédrales de Bonn, de Tournai et de Noyon ne renferment pas de bas côté dans leur transept arrondi. La seule exception à ce principe se rencontre dans l'église Sainte-Marie au Capitole, à Cologne, rebâtie au XII^e siècle, qui possède des croisillons circulaires avec galerie tournante voûtée d'arêtes (3).

L'église de Saint-Lucien de Beauvais, élevée au commencement du XII^e siècle et démolie après la Révolution (4), présentait également des croisillons en hémicycle entourés d'un déambuloire (5); mais c'est le chevet de l'église Saint-Remi de Reims, construit entre les années 1170 et 1181 (6), sur le même plan que le chœur de Notre-Dame de Châlons, qui servit de modèle à l'architecte du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons (7). Nous ferons ressortir plus loin toutes les particularités qui permettent de reconnaître dans ce bras du transept l'influence prépondérante de l'école gothique de la Champagne (8).

La grande voûte du croisillon est soutenue par six nervures, garnies d'une gorge entre deux tores (9), qui rayonnent autour d'une clef centrale ornée de six anges (10). On retrouve le même système de voûte dans le chœur de certaines églises rurales bâties pendant la seconde moitié du XII^e siècle, notamment à Saint-Gervais de Pontpoint (Oise), à Bussiares et à Veully-la-Poterie (Aisne). L'arc-doubleau qui la précède décrit une courbe en tiers-point et s'appuie sur deux piles cantonnées de huit colonnettes : son profil est formé d'un boudin aminci entre deux tores. Les cinq formerets en cintre brisé, revêtus d'un seul boudin, retombent sur des colonnettes assez courtes dont la base se trouve au-dessus du triforium; mais les fûts qui soutiennent les ogives et le doubleau descendent jusqu'au sol.

À l'étage inférieur, la partie droite renferme deux travées de largeur inégale. Leurs arcades en tiers-point, garnies d'un tore évidé entre deux boudins (11), s'appuient sur un fût monolithe au

(1) Bibliographie : Abbés POQUET et DARRAS, *Notice historique et archéologique de la cathédrale de Soissons*. 1848. — DE LAPRAIRIE, Notice sur la cathédrale dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 167. — VIOLETT-LE-DUC, *Dictionnaire d'architecture*, t. I, p. 195, et t. II, p. 309. — Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. III, p. 43. — LUDÈVRE-PONTALIS, *La dédicace de la cathédrale de Soissons en 1479*, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1886, p. 344. — GONSE, *L'art gothique*, p. 102. — CORROYER, *L'architecture gothique*, p. 47.

(2) Cf. pl. LXXVIII, fig. 1.

(3) BOISSERÉE, *Denkmale der Baukunst am Nieder-Rhein*, pl. III.

(4) DELADRE, *Histoire de l'abbaye de Saint-Lucien* dans les *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VIII, p. 685.

(5) L'église abbatiale de Chaalis, près de Senlis, construite au XIII^e siècle, offrait une disposition analogue, car ses croisillons à pans coupés sont flanqués de chapelles.

(6) « Nobillem ecclesiam nostram tam in fronte quam in ventre, cui caput secundum se deerat, libricandam suscepimus... Caput monasterii nostri renovare aggredior et cum Dei auxilio jam opus inchoatum ridet et sequenti operis auspicio novitiam spondet. » *Petri abbatis Cellensis epistolarum libri IX*, édition de 1013, p. 369 et 371.

(7) Voici les principales dimensions du croisillon : long. totale, 15 mètres; larg. totale, 16^m,90; larg. du bas côté, 2^m,95; haut. de la grande voûte, 22^m,80; haut. des voûtes basses, 7^m,40; haut. de la voûte des tribunes, 3^m,70.

(8) Cf. pl. LXXIX, fig. 1.

(9) *Ibid.*, fig. 2.

(10) *Ibid.*, fig. 6.

(11) *Ibid.*, fig. 5.

centre et de chaque côté sur un massif cylindrique cantonné de quatre colonnettes. L'architecte du croisillon était un véritable novateur, car ces piles présentent déjà le même plan que celles des cathédrales de Chartres, d'Amiens et de Reims. Entre les quatre piliers de ce genre, neuf arcades en tiers-point surhaussé, groupées trois par trois, s'ouvrent sur le bas côté tournant (1). Leurs claveaux, rehaussés d'un boudin à rainure entre deux tores, sont soutenus par des colonnes monolithes.

Dans le bas côté tournant, la partie droite est recouverte de six nervures en amande, flanquées de deux cavets, qui convergent vers une clef centrale (2); mais les neuf autres voûtes, revêtues du même profil, sont des croisées d'ogives ordinaires. Dans l'axe de la chapelle polygonale, un ange tenant un phylactère se détache sur la clef de voûte (3), et le point d'intersection des autres ogives est rehaussé d'un petit bouquet de feuillages. Les doubleaux en lancette, ornés d'un boudin évidé entre deux tores, retombent du côté du mur sur une colonne flanquée de deux colonnettes qui supportent les ogives. En face, tous les arcs s'appuient sur des fûts monolithes ou sur des piles cantonnées de quatre colonnettes.

Six formerets en plein cintre, garnis d'un boudin à rainure et soutenus par des colonnettes à quatre bagues (4), encadrent des fenêtres de la même forme, assises sur un bandeau torique. Dans la partie droite, deux baies semblables s'ouvrent entre deux colonnettes reliées par un boudin. À gauche, la première fenêtre fut bouchée au XIII^e siècle, mais on voit encore la trace de son archivolte. Les baies inférieures de la travée droite n'éclairent plus le croisillon depuis la construction des chapelles latérales du chœur et du bas côté sud.

Les larges crochets appliqués sur la corbeille des chapiteaux sont rehaussés de petites feuilles ou de perles très fines (5). Il faut en conclure que les chapiteaux à crochets firent leur apparition dès la première moitié du règne de Philippe-Auguste; mais comme le style du croisillon est très avancé, on ne doit pas généraliser cette remarque en hésitant à dater du XIII^e siècle les nefs de certaines églises rurales, telles que celle de l'église d'Aizy, près de Vailly, qui renferme à la fois des chapiteaux à crochets et des fenêtres en plein cintre. D'ailleurs, la sculpture du croisillon porte encore l'empreinte de quelques traditions romanes. Ainsi, à droite, le chapiteau d'une colonne monolithe est garni de feuilles d'acanthé qui se recourbent autour d'une corbeille perlée (6). En outre, le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet, comme dans les églises bâties sous le règne de Louis VII. De larges griffes se détachent sur le tore aplati des bases, et le glacis des socles est remplacé par une doucine (7).

La chapelle qui s'ouvre sur le flanc oriental du croisillon forme un polygone de sept côtés (8). Les deux premiers pans coupés s'évasent, comme dans le chœur de Saponay, près de Fère en Tardenois (9). Cette chapelle présente également les mêmes dispositions que le chevet des églises d'Hautevesne, de Marigny en Orxois et de Marizy-Saint-Mard (Aisne). On y pénètre en passant sous trois doubleaux en tiers-point revêtus d'un boudin à rainure entre deux tores qui retombent sur deux faisceaux de huit colonnettes en délit coupées par une bague centrale. Trois arcades de la même forme, garnies de moulures identiques, correspondent aux précédentes et prennent leur

(1) Cf. pl. LXXX.

(2) Cf. pl. LXXIX, fig. 3.

(3) *Ibid.*, fig. 9.

(4) *Ibid.*, fig. 4.

(5) Cf. pl. LXXVIII, fig. 2 à 4.

(6) *Ibid.*, fig. 5.

(7) *Ibid.*, fig. 4.

(8) *Ibid.*, fig. 6.

(9) Cf. pl. LXXVII, fig. 1 et 2.

point d'appui sur deux fûts monolithes et sur deux colonnettes engagées. L'espace intermédiaire est recouvert de trois voûtes d'ogives à tore aminci : on distingue sur la clef centrale quatre fruits d'arum (1), et les autres clefs sont décorées de feuillages.

Les dix nervures de la chapelle, ornées d'un gros boudin en amande (2), viennent se réunir à une large clef où deux anges enlèvent sur une nappe l'agneau symbolique qui porte un étendard surmonté d'une croix (3), comme dans le chœur de Marigny en Orxois (4). Ces branches d'ogives retombent sur des petits fûts en délit dont la bague centrale est moulurée. De longues colonnettes à triple bague soutiennent le boudin évidé des formerets en plein cintre qui encadrent sept baies de la même forme. Un bandeau torique court sous l'appui des fenêtres, et la baie centrale est plus large que les autres, comme à Saponay. Les chapiteaux à crochets sont couronnés par un cavet surmonté d'un listel, comme les chapiteaux des formerets dans le bas côté tournant; mais les bases sont dépourvues de griffes. Cette chapelle, dédiée à saint Martin (5), fut achevée en même temps que l'étage inférieur du croisillon, comme ses caractères archéologiques et le texte de l'obituaire du chapitre suffisent à le prouver. Au XIII^e siècle, elle est désignée sous le nom de chapelle du Sépulcre dans le rituel de Nivelon (6). Le samedi saint, on tendait une draperie blanche devant ses trois arcades pour cacher le tombeau (7). Transformée en sacristie dès le XV^e siècle, elle fut rendue à sa destination primitive en 1880, après l'habile restauration de M. Corroyer.

Un bandeau dont les feuillages s'enroulent autour de fruits d'arum règne sous la tribune qui se développe au-dessus du bas côté tournant (8). On y monte par un escalier à vis renfermé dans une tourelle carrée du XII^e siècle. Deux baies en plein cintre, encadrées par un tore et un boudin évidé, s'ouvrent au-dessous de la flèche conique du XIII^e siècle qui la couronne. La travée droite de la tribune est recouverte à l'orient par une croisée d'ogives sur plan barlong et à l'ouest par deux petites voûtes semblables bâties sur plan carré. Un boudin en amande, flanqué de deux cavets, se détache sur les nervures, comme dans les neuf voûtes d'ogives de l'hémicycle (9). A gauche, au sommet de la première voûte, on voit un homme qui taille un cep de vigne (10), et les autres clefs sont ornées de petits bouquets de feuillages.

Les deux arcades en tiers-point de la travée droite, garnies d'un boudin à rainure entre deux tores, n'ont pas la même ouverture, comme au rez-de-chaussée. Les neuf autres arcs, groupés trois par trois et soutenus par des fûts monolithes, présentent un profil identique, et leurs claveaux décrivent une courbe en tiers-point surhaussée (11). Entre chacun de ces groupes, on remarque un petit massif cylindrique flanqué de quatre colonnes. Dans l'hémicycle, six formerets en tiers-point, revêtus d'un boudin évidé, encadrent des baies de la même forme, en s'appuyant sur des colonnettes dépourvues de bagues, comme celles des ogives et des doubleaux. A l'ouest, deux fenêtres en cintre brisé, flanquées de deux petites colonnes, s'ouvrent dans la partie droite. En face, une rosace du XII^e siècle à huit lobes, entourée d'un boudin, éclaire la travée correspondante : sa

(1) Cf. pl. LXXIX, fig. 8.

(2) Cf. pl. LXXVIII, fig. 7.

(3) Cf. pl. LXXIX, fig. 7.

(4) Cf. pl. LXXII, fig. 4.

(5) Au XIV^e siècle, une chapelle latérale de la nef se trouvait placée sous le vocable de saint Martin. Jean de Conflans, seigneur de Saint-Pierre-Aigle, y fut enterré en 1367. Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452. — Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 112.

(6) *Ritualet seu mandatum insignis ecclesie Sueessionensis*, p. 90, 108 à 111. Ce manuscrit a été publié par la Société archéologique de Soissons.

(7) « Sepulchrum vero a munda cortina a foris circumdetur. » *Ibid.*, p. 90.

(8) Cf. pl. LXXIX, fig. 11.

(9) Cf. pl. LXXVII.

(10) Cf. pl. LXXIX, fig. 10.

(11) Cf. pl. LXXVI.

forme est identique à celle des rosaces de Courmelles et de Saint-Martin de Laon. Les chapiteaux à crochets, les tailloirs et les bases sans griffes présentent la même décoration qu'à l'étage inférieur.

La chapelle à sept pans coupés qui communique avec les tribunes s'élève au-dessus de la chapelle basse. On y conservait le trésor de la cathédrale, dont les gardiens habitaient une maison voisine du transept, bâtie par l'évêque Haynard de Provins qui siégea de 1207 à 1218 (1). Cette chapelle, dédiée à saint Jacques, avait été fondée en 1190 par le chanoine Raoul de Braine qui avait établi des rentes au profit du chapelain (2). Celui-ci jouissait des mêmes privilèges que le chapelain de la chapelle du Sépulcre, mais il était tenu de fournir des cierges deux fois par an pour illuminer la cathédrale, et il devait entretenir une lampe à ses frais. Les trois arcs en tiers-point qui encadrent la chapelle sont garnis d'un boudin à rainure entre deux tores et retombent sur deux faisceaux de huit colonnettes (3). Pour soutenir la voûte, l'architecte a fait rayonner dix branches d'ogives en amande autour d'une clef centrale, ornée d'un masque grimaçant dans une couronne de feuillages. Les sept fenêtres en cintre brisé s'ouvrent dans un renfoncement produit par la saillie intérieure des piles et par la profonde voussure des formerets en tiers-point, garnis d'un tore évidé entre deux cavets.

Les trois colonnettes engagées qui supportent les nervures et les formerets sont détachées du mur pour laisser un étroit passage devant les baies. Il en résulte que les voussures des formerets portent sur des linteaux, suivant le système de l'école gothique de la Champagne, qui se trouve appliqué à Reims dans les chapelles de l'archevêché, de la cathédrale et de Saint-Remi, et dans le chœur de l'église de Rieux (Marne). Les feuillages et les crochets des chapiteaux et les fines moulures des tailloirs polygonaux suffisent à prouver que cette chapelle ne fut pas terminée avant les premières années du XIII^e siècle.

Au-dessus de la tribune, on voit une galerie de circulation assise sur un bandeau torique et recouverte de dalles, comme dans le chœur de Saint-Remi de Reims et dans les cathédrales de Noyon et de Laon (4). Ce triforium se compose de petits arcs brisés, soutenus par des colonnettes monolithes, et garnis d'un méplat entre deux tores et deux cavets (5). On compte douze arcatures dans la travée droite et dix-huit dans l'hémicycle. Les tailloirs des chapiteaux à crochets sont garnis d'un cavet surmonté d'un listel, et les bases à tore aplati se trouvent dépouillées de griffes. Plus haut, les cinq formerets de la grande voûte encadrent chacun trois baies en tiers-point, flanquées de deux colonnettes et rehaussées d'un boudin à rainure entre deux cavets. Un bandeau

(1) « Dedit etiam quamdam partem terre ubi facta est domus custodum ecclesie nostre. » Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 462.

(2) Voici la charte de cette fondation qui se rapporte bien à la chapelle de Saint-Jacques, comme l'indique une mention inscrite au bas de la pièce : « Ego Hugo prepositus et Johannes decanus et totum Suessionensis ecclesie capitulum. Notum facimus universis quod Radulfus de Brana concanonicus noster in ecclesia nostra capellaniam instituit, et primo capellano et successoribus ejus capellanis ab eodem Radulfo quamdiu vixerit et post ipsum a capitulo instituendis in perpetuum habere concessit domum que est in curia Ascelini in terra nostra, salvis redditibus et consuetudinibus nostris et justicia, et decimam bladii quam habet apud Hermenciacum, et apud Curi terram Hugonis de Unchar ita liberam sicut ipse Hugo possidebat, et xxviii sextarios vinee apud Aci, et xiii sextarios vinagii apud Cavigniam, et v solidos et viii nummos fortium et v gallinas apud Curi, et xxiii solidos, sexdecim in anundalaria in domo Hermandi carpentarii et vii in domo Johannis Apostolici apud Penleu. Prefate vero capellanie quicumque erit capellanus eodem libertate gaudebit quam capellanus de sepulchro et ceteri capellani nostri et eodem modo ecclesie nostre servicium debebit. Et preterea in ecclesia nostra duo luminaria faciet annuatim, unum in Assumptione beate virginis Marie in circuitu presbiterii chori et navis cum ferris majoris altaris, et alterum in Nativitate ejusdem virginis in circuitu presbiterii chori et navis et sine ferris, et oleum ad luminare unius lampadis ante corpora sanctorum similiter annuatim persolvat. Hoc autem ut ratum sit sigilli nostri munimine confirmamus. Actum anno incarnati verbi millesimo centesimo nonagesimo. Data per manus Johannis decani. » Arch. nat. L. 742, n° 13.

(3) Cf. pl. LXXXII.

(4) La cathédrale de Meaux présentait la même disposition avant la suppression des voûtes primitives des bas côtés

(5) Cf. pl. LXXIX, fig. 1, et pl. LXXXI.

mouluré court sous l'appui des fenêtres en se reliant aux tailloirs des chapiteaux qui portent les branches d'ogives.

Ce qui prouve bien que le croisillon sud est une œuvre du dernier quart du XII^e siècle, c'est la différence de son style avec celui du chœur, terminé en 1212. Dans le sanctuaire, la gorge centrale des ogives est plus creuse, les clefs de voûte, percées d'un large trou, sont entourées d'autres feuillages, les doubleaux et les grands arcs présentent un méplat entre deux tores sur leur profil, au lieu de trois boudins. On y voit aussi des chapiteaux à crochets moins allongés, des tailloirs garnis d'autres moulures et des bases sans griffes avec une scotie plus profonde. En avant du croisillon sud, une travée du XIII^e siècle qui fait partie du transept montre un triforium avec des arcatures plus étroites; mais dans le chœur, ces petites arcades sont plus larges et plus hautes que dans le bras méridional du transept : leurs deux tores se trouvent reliés par une gorge centrale au lieu d'être séparés par un large filet. Enfin, les fenêtres basses du croisillon et ses baies supérieures, accouplées trois par trois, ne ressemblent pas aux longues fenêtres du chevet.

Au XII^e siècle, le croisillon était épaulé à l'extérieur par quatre contreforts qui s'arrêtaient sous la corniche des tribunes. On distingue encore parfaitement le bord de leur dernier glacis, d'où sortent les nouvelles culées refaites par M. Corroyer en 1880. L'habile architecte a remplacé également les arcs-boutants ajoutés après coup au XIII^e siècle et remaniés dans le cours du moyen âge. Ainsi, le constructeur de ce croisillon n'avait compté que sur la résistance des murs pour épauler la grande voûte, comme à Saint-Germer et à Saint-Remi de Reims. Les leçons de l'expérience ne lui avaient pas appris qu'une abside voûtée d'ogives, entourée d'un déambulatoire, ne peut se maintenir en équilibre sans arcs-boutants. C'est une remarque intéressante, car il faut en conclure que l'arc-boutant fut d'abord appliqué contre des murs qui se déversaient sous la poussée des voûtes.

Au dehors, les fenêtres basses du croisillon, assises sur un bandeau mouluré, sont encadrées par une baguette, une gorge et un tore évidé qui descendent sur les pieds-droits. Un boudin entre deux cavets, suivi d'un cordon mouluré, complète la décoration de leur archivolt en plein cintre qui retombe sur deux colonnettes à bague centrale. Les baies en tiers-point des tribunes, flanquées de deux fûts, s'ouvrent au-dessus d'un bandeau et présentent les mêmes moulures, mais leur boudin principal est dépourvu de rainure. Entre leurs pieds-droits on voit une demi-colonne en saillie sur le mur qui joue le rôle d'un petit contrefort. Ces fûts sont amortis par un chapiteau à crochets et par une assise entièrement neuve, où deux petits frontons se pénètrent en sens contraire. Les moulures de la corniche, formées d'un listel, d'un cavet et d'une baguette, se confondent avec le tailloir de leurs chapiteaux. A l'est, la rosace déjà signalée dans la travée droite est encadrée par deux boudins, deux gorges et un cordon torique, précédé d'un rinceau de feuillages qui se recourbent avec grâce (1).

La chapelle polygonale conserve des fenêtres identiques à celles de l'étage inférieur et des tribunes. Ses huit contreforts se terminent par un pilastre qui sort de l'avant-dernier glacis, comme à Marizy-Saint-Mard et à Saponay. Les baies supérieures du croisillon, groupées trois par trois et encadrées par deux colonnettes, présentent un boudin entre deux cavets : un cordon mouluré se détache sur leur archivolt en tiers-point. Dans chaque groupe, la fenêtre centrale est plus haute que les deux autres. La corniche se compose d'un gros tore découpé dans une tablette et soutenu par des masques grimaçants qui alternent avec des modillons ornés de billettes, de rosaces et de pédoncules (2). Tous ces corbeaux, surmontés d'une baguette entre deux tores verticaux percés de

(1) Cf. pl. LXXVIII, fig. 8.

(2) *Ibid.*, fig. 9.

trous, sont reliés par des feuilles à longue tige qui enveloppent des fruits d'arum, comme sur le bandeau intérieur des tribunes. En montant au sommet de la tourelle de l'escalier, il est facile de voir le défaut de liaison entre la corniche du croisillon et celle du transept, garnie de larges crochets du XIII^e siècle.

Le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons est un véritable chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté. L'harmonie de ses proportions, le faible diamètre de ses piles et le tracé de ses voûtes témoignent de l'habileté du maître qui en dirigea la construction. Nous avons dit plus haut que le chœur de l'église Saint-Remi de Reims devait être l'œuvre antérieure du même architecte (1). Les travaux de cette abside, commencés vers 1170, étaient terminés en 1181, quand l'abbé Pierre de Celles devint évêque de Chartres. L'évêque Nivelon, qui donna au chapitre de la cathédrale le terrain nécessaire au développement du croisillon, ne monta sur le siège de Soissons qu'en 1176. Il faut en conclure que le chevet de Saint-Remi de Reims est de dix ans plus ancien. D'ailleurs, les détails de l'ornementation suffiraient à le prouver, car les chapiteaux de Reims sont encore décorés de feuilles d'arum et d'acanthé, tandis que les crochets gothiques apparaissent dans le transept de Soissons.

Le plan du chœur de Saint-Remi est semblable à celui du croisillon, mais le déambulatoire de Reims est plus large. En outre, on remarque cinq chapelles rayonnantes à Reims et une seule à Soissons; mais les deux colonnes isolées, placées devant la chapelle du croisillon, se retrouvent à Notre-Dame de Châlons et à Saint-Remi de Reims, à l'entrée des chapelles de l'abside. Le boudin en amande, appliqué à Reims sur les ogives du chœur et du déambulatoire, décore les nervures du bas côté tournant de la chapelle et des tribunes dans le transept de Soissons. A Reims, comme à Soissons, une large tribune, assise sur un bandeau de feuillages, s'ouvre au-dessus des voûtes basses, et un triforium passe sous les fenêtres hautes groupées trois par trois. Enfin, les arcs-boutants qui entourent le chevet de Saint-Remi n'existaient pas à l'origine, ainsi qu'on peut le remarquer à Soissons, car ces arcs, établis après coup vers la fin du XII^e siècle, viennent couper les moulures de l'archivolte des fenêtres. Pour expliquer toutes ces analogies qui dénotent l'influence de l'école gothique de la Champagne, il faut supposer que la direction des travaux exécutés dans les deux édifices, entre 1170 et 1190, fut confiée au même artiste.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE SOISSONS

L'église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, démolie pendant la Révolution, était l'un des plus beaux monuments religieux bâtis dans le diocèse au XII^e siècle. A l'aide d'anciennes gravures et d'autres documents, nous allons essayer de reconstituer ce remarquable édifice, dont il

(1) Cf. t. I, p. 94 et 95.

ne reste plus que deux fenêtres encore intactes. Une courte notice historique servira de préface à cette étude (1).

L'abbaye de Notre-Dame, fondée, vers 658, par saint Drausin et Leutrude, femme d'Ébroïn, se trouvait d'abord en dehors de l'enceinte gallo-romaine, mais Ébroïn ne tarda pas à donner aux religieuses un terrain dans l'intérieur de la ville. Il jeta aussitôt sur ce nouvel emplacement les fondations d'une grande basilique, dédiée à la Vierge, et fit éventrer le mur de la cité qui gênait le développement de l'abside (2). Cet édifice fut consacré, en 666, avec l'église de Saint-Pierre, destinée aux religieux qui célébraient le culte dans le monastère, et l'église de Sainte-Geneviève, réservée aux malades, aux hôtes et aux pauvres (3). En 686, le corps de saint Drausin fut transféré en grande pompe dans la basilique (4). Vers la même époque, une chapelle funéraire, placée sous le vocable de la Sainte Croix, fut construite dans l'enceinte de l'abbaye. Saint Voué y fut enseveli au commencement du VIII^e siècle (5).

Il est certain que la basilique mérovingienne de Notre-Dame subsista jusqu'aux invasions normandes. Le 10 décembre 826, les reliques de saint Sébastien, qui arrivaient de Rome, y furent déposées pendant un jour avant d'être transportées à l'abbaye de Saint-Médard (6). En 887, le duc Henri, vainqueur des Normands, ayant trouvé une croix noire dans l'Aisne, la fit placer solennellement dans l'église (7). Malgré le silence des chroniqueurs, il est probable que l'église abbatiale fût rebâtie, soit à l'époque carlovingienne, soit au XI^e siècle, mais sa dernière reconstruction doit se placer au milieu du XII^e siècle.

En 1128, l'épidémie connue sous le nom de « mal des ardents » exerçait ses ravages dans le Soissonnais. Les malades accourus dans l'église de Notre-Dame pour vénérer la relique du soulier de la Vierge, furent guéris en foule le 6 octobre (8). Hugues Farsit, moine de Saint-Jean des Vignes, témoin de la guérison d'une femme d'Oignoncourt, nommée Gundrade (9), raconte l'histoire d'un jeune pâtre du hameau de Vaux, près de Berny-Rivière, qui se mit à prédire de nouveaux malheurs aux habitants du Soissonnais, s'ils ne se mettaient pas à l'œuvre pour rebâtir l'église de Notre-Dame (10). Les dons généreux des pèlerins se multiplièrent en raison des nombreux miracles qui se produisirent pendant les années suivantes (11), car une femme de Rumigny fut guérie trois jours après la dédicace de l'église de Saint-Médard par Innocent II (12), date qui correspond au 18 octobre 1131, et le dernier miracle cité dans le recueil de Hugues Farsit eut lieu en 1132 (13).

Les travaux de la nouvelle église commencèrent vers 1130. En effet, le huitième miracle

(1) Bibliographie : Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*. 1675, in-4°. — Abbé POQUET, *Notice historique sur l'ancienne abbaye de Notre-Dame de Soissons* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VIII, p. 191.

(2) « Ipsius basilicæ absidam foras civitatis muros affibere protraxit, videlicet ut ipsam conspiciens ecclesiam, quasi ipsos urbis muros ab utroque latere suo eminentem, videres ipsam tanquam matrem utramque civitatis tueri partem » *Acta sanctorum*, mars, t. I, p. 409.

(3) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 7 et 422. — *Gallia christiana*, t. II, col. 442.

(4) *Acta sanctorum*, mars, t. I, p. 409.

(5) « Corpus autem ejus ad monasterium puellarum deportatum est ibique in basilica almæ Cruci dicata ad sinistram partem a religiosis pollinctoribus in mausoleo positum et honorifice humatum. » *Acta sanctorum*, février, t. I, p. 692.

(6) *Acta sanctorum*, janvier, t. II, p. 285.

(7) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 84, 352 et 404.

(8) *Ibid.*, p. 481. — ANSELME DE GEMBLoux dans MIGNÉ, *Patrologie latine*, t. CLX, col. 252. — GUILLAUME DE NANGIS, édition Géraud, t. I, p. 18.

(9) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 484.

(10) « Populo etiam Suessionensi mala evenire ex parte Dei prædixit quia suæ genitricis ecclesiam non reficeret. » *Ibid.*, p. 487.

(11) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 488 à 504.

(12) *Ibid.*, p. 496.

(13) *Ibid.*, p. 502.

rapporté par Hugues Farsit concerne un serrurier de Laon, qui avait fait marché avec l'architecte pour réparer les outils des maçons pendant un an, moyennant 60 sous. Cet ouvrier voulut rompre son engagement et quitta Soissons, mais il fut frappé de paralysie après avoir dépassé Crouy, et il ne recouvra l'usage de ses jambes qu'en revenant implorer la clémence de la Vierge (1). Deux écuyers du Laonnais, jetés en prison dans le château d'Avesnes, furent délivrés miraculeusement après avoir fait le vœu de porter à Soissons, l'un cent, et l'autre mille clous de fer pour l'œuvre de l'église (2).

Quand l'abbesse Mathilde de la Ferté mourut en 1143, la construction de l'édifice devait être assez avancée. Mathilde II de Toulouse, qui lui succéda, fit porter les reliques de l'abbaye dans le pays de Liège, pour se procurer de nouvelles ressources, et termina les travaux de l'église vers le milieu du règne de Louis VII (3). Elle fit célébrer la dédicace du monument à la date du 4 juin (4), et mourut en 1162 (5). Vers 1220, une lanterne fut élevée sur le carré du transept. Nicolas Berlette (6) et dom Germain (7) racontent que l'architecte, voyant cette tour pencher et craignant d'être obligé de la refaire à ses frais, partit sans réclamer le prix de son travail. Comme l'évêque Nivelon donna au monastère d'insignes reliques rapportées de Constantinople, en 1205 (8), il est probable que les pèlerins contribuèrent à la construction du clocher par leurs offrandes.

Au XIV^e siècle, l'abbesse Émeline de Conty, morte en 1327, renouvela la toiture des tours, fit fondre une grosse cloche, donna les orgues et fit bâtir la salle du trésor (9). L'église se conserva intacte pendant tout le moyen âge, mais au XVII^e siècle les abbesses Henriette de Lorraine et Gabrielle de La Rochefoucauld firent agrandir les fenêtres basses et renouveler les grilles du chœur, les stalles et le maître-autel (10). Vers la même époque, on perça un portail latéral du côté sud, et les piliers de la nef furent reliés par des murs décorés de placages. Sous le règne de Louis XVI, la dernière abbesse, Marie-Charlotte de La Rochefoucauld, fit reconstruire les bâtiments de l'abbaye, aujourd'hui transformés en casernes. La dispersion des religieuses, en 1792, et la mise en vente des biens nationaux entraînèrent la ruine de l'église. Sa démolition, commencée en 1797, fut achevée en 1802. C'est un acte de vandalisme que les archéologues ne sauraient trop déplorer.

L'église de Notre-Dame, qui occupait en grande partie la place actuelle de Saint-Pierre et une cour de la caserne voisine, mesurait 90 mètres de longueur sur 24 mètres de largeur. D'après un plan, relevé par l'architecte Bénard, en 1783, et conservé au musée de Soissons (11), l'édifice comprenait un porche surmonté de deux tours, une nef accompagnée de deux collatéraux, un large transept flanqué de deux absidioles, et un chœur en hémicycle entouré d'un déambulatoire (12). Le porche devait être voûté d'ogives : on y entraît par trois portails flanqués de colonnettes, et trois portes plus étroites donnaient accès dans la nef. Ce large vaisseau, qui renfermait huit travées, était recouvert d'un plafond, comme la nef de l'église voisine de Saint-Pierre, car le tracé

(1) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 486.

(2) *Ibid.*, p. 498.

(3) *Ibid.*, p. 88. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 444.

(4) Bibl. nat., collection de Picardie, t. LXIII bis, fol. 4 v^o.

(5) « Obiit domina Mathildis hujus ecclesie venerabilis abbatissa cujus temporibus ejusdem studioso labore et providentia renovata est ecclesia et honorifice dedicata. » *Ibid.*, fol. 7.

(6) *Les Antiquitez de Soissons* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. XIX, 2^e partie, p. 113.

(7) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 88.

(8) *Ibid.*, p. 445.

(9) *Ibid.*, p. 89.

(10) *Ibid.*, p. 279. — *Gallia christiana*, t. IX, col. 448.

(11) Ce plan est catalogué sous le n^o 1444.

(12) Cf. pl. LXXXIII, fig. 1.

des voûtes n'est pas indiqué sur le plan, et une gravure de l'ouvrage de Tavernier (1), daté de 1792, montre que la face principale des piles était dépourvue de colonnettes. La première et la dernière travée étaient plus larges que les autres. Les doubles claveaux des grandes arcades en tiers-point, garnis de quatre boudins, devaient reposer sur de larges piles cruciformes cantonnées de deux petits fûts qui soutenaient les voûtes d'ogives des bas côtés, comme dans l'église abbatiale du Val-Chrézien, près d'Oulchy-le-Château.

Au XVIII^e siècle, ces piliers furent reliés par des murs ornés d'épithaphes et de grandes arcatures. Le plan de 1783 et la gravure de Tavernier ne fournissent donc que des renseignements incomplets sur leur forme primitive. Au-dessus des bas côtés, on voyait une large tribune recouverte de charpente. Ses baies en plein cintre étaient subdivisées par deux arcades secondaires de la même forme, comme dans l'église du Val-Chrézien (Aisne), dans la cathédrale de Noyon et dans le transept de la cathédrale de Laon. Des fenêtres en plein cintre éclairaient les tribunes et la partie supérieure de la nef. Dans les bas côtés, les voûtes d'ogives retombaient sur des colonnettes, et les baies en plein cintre se trouvaient encadrées par des petits fûts, comme à l'extérieur.

Le carré du transept était précédé d'un grand doubleau en tiers-point qui s'appuyait sur deux colonnes engagées. Après la construction d'une tour centrale au XIII^e siècle, cette partie de l'église formait une lanterne voûtée par des branches d'ogives et éclairée par huit baies en tiers-point, comme à Nouvion-le-Vineux (Aisne), à Notre-Dame de Laon et à Saint-Yved de Braine. Le croisillon nord, flanqué de deux bas côtés comme le transept de la cathédrale de Laon, renfermait une absidiole en hémicycle et faisait une forte saillie sur le mur des collatéraux. Ses voûtes d'ogives, au nombre de six, retombaient sur des piliers semblables à ceux de la nef. Il est certain que les tribunes se continuaient dans le transept. Le croisillon méridional avait conservé son absidiole primitive, mais ses piles et ses voûtes avaient subi des remaniements maladroits.

La gravure de Tavernier semble indiquer au-dessus du chœur une voûte en cul-de-four ou des nervures qui rayonnent autour d'une clef centrale, mais l'architecte Bénard n'a figuré le tracé d'aucune voûte sur le plan de l'abside. Ces deux documents ne permettent pas de découvrir comment les supports des ogives auraient été disposés. Les onze travées du sanctuaire étaient soutenues par des arcs en tiers-point et par dix colonnes monolithes. L'arcade centrale, plus large que les autres, encadrait trois arcs secondaires en cintre brisé qui s'appuyaient sur deux colonnettes, et les quatre arcs les plus rapprochés de l'axe étaient subdivisés par un fût isolé qui portait deux petits arcs brisés.

Les tribunes, dont les arcades en plein cintre retombaient sur des colonnes monolithes, présentaient la même disposition. Le dessin de Tavernier fait constater l'absence de fenêtres hautes dans le chœur. L'architecte avait sans doute calculé que les baies des tribunes suffiraient à éclairer la partie supérieure du chevet. Le déambulatoire, éclairé par des fenêtres en plein cintre, devait être voûté d'ogives et communiquait avec une chapelle centrale ajoutée après coup.

L'église de Notre-Dame renfermait le célèbre tombeau de saint Drausin, mort en 675 et enseveli dans le chœur de la basilique mérovingienne en 686 (2). Au XII^e siècle, ce sarcophage chrétien fut transporté dans une chapelle latérale du côté nord de l'église. Après la Révolution, Lenoir l'avait fait entrer au musée des Petits-Augustins; mais on peut le voir aujourd'hui dans la

(1) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais, pl. XV.

(2) « Ejus sanctissimum corpusculum cum honore debito et veneratioe celeberrima in absida prefate basilicæ deposuerunt. » *Acta sanctorum*, mars, t. 1, p. 405.

salle des antiquités chrétiennes au musée du Louvre. Sur la paroi principale, des ceps de vigne et des grappes de raisin s'enlacent autour du monogramme du Christ qui se détache entre l'A et l'Ω, au milieu d'un cercle formé par des rinceaux. L'autre face est garnie de strigilles et de deux petites rosaces : le motif central se compose d'un chrisma dans une couronne surmontée de deux colombes. Le fût des colonnettes d'angle est cannelé en torsade : on voit sur les petits côtés un chrisma entouré de raisins et une grande rosace entre deux gerbes d'épis. L'ancien couvercle en bâtière était revêtu d'imbrications, suivant le dessin de Mabillon (1).

Pendant tout le moyen âge, les champions qui voulaient se battre en duel passaient la nuit en prières devant ce tombeau (2). Jean de Salisbury raconte que Robert de Montfort s'était conformé à cet usage avant de croiser le fer avec Henri d'Essex. En 1166, saint Thomas de Cantorbéry vint prier longuement sur le sarcophage de saint Drausin avant de lancer l'interdit sur le royaume d'Angleterre (3). En 1198, Boniface, marquis de Montferrat, et ses compagnons firent le même pèlerinage avant de partir pour la quatrième croisade (4).

Saint Voué mourut au commencement du VIII^e siècle. Son tombeau, décrit par Piganiol de la Force (5), l'abbé Lebeuf (6), Lemoine (7), d'Expilly (8), et dessiné par Mabillon (9) et Tavernier (10), remontait également au IV^e siècle. Ce sarcophage, placé d'abord dans l'église de la Sainte-Croix, était garni de bas-reliefs encadrés par des arcatures qui représentaient le baptême du Christ, les saintes femmes au tombeau, la guérison de l'hémorroïsse, Moïse frappant le rocher d'Horeb, les trois Hébreux dans la fournaise et Daniel dans la fosse aux lions. Au centre, le monogramme du Christ se détachait dans une couronne, et deux soldats romains, qui gardaient le Saint-Sépulcre, étaient placés sous une croix surmontée de deux colombes. Ces sarcophages, posés sur deux colonnettes romanes, se trouvaient à côté de celui de saint Leudard, contemporain de saint Voué.

Parmi les autres tombeaux de l'église de Notre-Dame, il faut encore citer ceux de Marie et de Catherine de Bourbon, sœur et tante de Henri IV, dont les statues furent transportées à Saint-Denis. Les statues funéraires d'Henriette de Lorraine, morte en 1669, d'Armande de Lorraine, morte en 1684, et de Gabrielle de La Rochefoucauld, morte en 1693, sont conservées dans la cathédrale de Soissons. Dom Germain a publié les nombreuses épitaphes qui existaient encore dans l'église au XVII^e siècle (11).

A l'extérieur, les trois portails de la façade devaient ressembler à celui de l'église de Saint-Pierre : leur archivolte, ornée de moulures, était soutenue par des colonnettes. La porte centrale mesurait plus de six mètres de largeur, d'après le plan déjà cité. Un tableau du musée de Soissons (12), qui représente le serment à la liberté sur la place Saint-Pierre, pendant la démolition de l'église de Notre-Dame, permet de décrire les deux tours bâties au-dessus du porche, comme à Saint-Remi de Reims et à Saint-Leu d'Esserent.

L'échange conclu entre Raoul I^{er}, comte de Soissons, et l'abbaye de Saint-Léger en 1182 (13)

(1) *Annales ordinis S. Benedicti*, t. I, p. 622.

(2) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 85 et 127.

(3) JOHANNIS SAREBERIENSIS epist. cxlv dans MIGNÉ, *Patrologie latine*, t. CXCIX, col. 136.

(4) VILLEHARDOUIN, *De la conquête de Constantinople*, chap. xxvii.

(5) *Nouveau Voyage en France*, p. 444.

(6) *Dissertation sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans le Soissonnais*, p. 74.

(7) *Histoire des antiquités de la ville de Soissons*, t. II, p. 87.

(8) *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, t. VI, p. 835.

(9) *Annales ordinis S. Benedicti*, t. I, p. 122.

(10) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais.

(11) *Histoire de l'abbaye*, p. 405 à 420.

(12) Ce tableau, peint par Hoyer, est catalogué sous le n° 66.

(13) Abbé PÉCHEUR, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, p. 104.

fait mention de ces clochers, flanqués de contreforts d'angle et bâtis sur plan rectangulaire. Au premier étage, trois baies en plein cintre, encadrées par quatre colonnettes, s'ouvraient sur les faces du nord et du sud. On ne voyait que deux baies du même style à l'est et à l'ouest. Cette disposition se répétait au second étage, mais les flèches en charpente qui couronnaient les tours avaient déjà disparu quand l'artiste peignit son tableau (1). Il faut supposer que les clochers étaient surmontés au XII^e siècle d'un toit en bâtière, comme l'ancien clocher de Saint-Pierre, car leur plan barlong ne se prêtait pas à la construction d'une flèche en pierre.

L'élévation latérale de l'église présentait trois étages de baies en plein cintre qui éclairaient les bas côtés, les tribunes et la nef. Entre chaque baie de la nef, une demi-colonne assez courte jouait le rôle de contrefort : ces fûts en torsade étaient couronnés par un chapiteau garni de feuillages. La corniche supérieure reposait sur des masques grimaçants et sur des têtes d'animaux. Pour épauler les voûtes des bas côtés, l'architecte avait établi de solides contreforts qui se terminaient par un long glacis sous la corniche des tribunes. Les fenêtres basses avaient été maladroitement agrandies au XVII^e siècle dans les premières travées, comme l'indique un dessin de Tavernier (2). A la même époque, l'une de ces baies avait été détruite du côté nord pour établir dans l'axe de la septième travée un portail latéral dont le fronton s'appuyait sur quatre lourdes colonnes.

Deux fenêtres encore intactes, englobées dans la cuisine d'un marchand de vin (3), se font remarquer par la richesse de leur décoration. La première se trouve encadrée par quatre colonnettes, et son archivolt en plein cintre est ornée d'un boudin, d'une gorge, d'un petit rinceau qui se continue sur les pieds-droits, d'une baguette, d'un ruban plissé et d'un cordon de fleurs à six pétales (4). La seconde baie, flanquée de quatre fûts, conserve une gorge entre deux tores, des fruits d'arum enlacés par des tiges et un cordon de palmettes. Les chapiteaux représentent un personnage dévoré par deux monstres, un oiseau de proie qui déchire la langue d'un homme, une chimère à tête humaine posée sur deux serpents, et une tête de vieillard à longue barbe, motif déjà signalé sur un chapiteau de la fenêtre centrale de l'abside, à Courmelles. Trois corbeilles perlées sont revêtues de feuilles d'acanthé, de palmettes et de tiges entrelacées. Le profil des tailloirs se compose d'un listel perlé et d'un cavet entre deux baguettes, et les moulures des bases sont formées d'une large scotie entre deux tores. Les fenêtres en plein cintre des tribunes, assises sur un bandeau mouluré qui contournait les contreforts, étaient encadrées par un rang d'étoiles et par un cordon torique.

On ne possède aucun renseignement précis sur les dispositions du transept à l'extérieur, mais il est facile de décrire la tour-lanterne, bâtie sur la croisée au XIII^e siècle, à l'aide des gravures de Tavernier (5). Au premier étage, huit baies en tiers-point, divisées par un meneau, éclairaient le carré du transept. Plus haut, deux grandes baies de la même forme s'ouvraient sur chaque face de la tour. Leur archivolt, ornée de moulures et soutenue par de fines colonnettes, encadrait deux arcades en cintre brisé qui retombaient sur un fût monolithe, comme dans le clocher de Vailly. Le tympan de chaque baie renfermait un quatre-feuilles. La toiture du clocher, formée de deux combles en pénétration, s'appuyait sur quatre pignons d'égale hauteur, garnis de crochets, comme à Vasseny (Aisne) et à Dormans (Marne). Chacun de ces pignons était ajouré par deux baies en tiers-point flanquées de colonnettes, par trois rosaces à quatre lobes et par trois petites ouvertures,

(1) On distingue nettement ces flèches sur une gravure de l'ouvrage de Tavernier, Soissonnais, pl. VIII.

(2) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais, pl. XIV.

(3) Cette maison porte le n° 19 de la rue de la Vieille-Gagnerie.

(4) Cf. pl. LXXXIII, fig. 2.

(5) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais, pl. VIII et XIV.

suivant une disposition déjà signalée dans les clochers d'Ambleny et de Couvrelles (Aisne). Au XVII^e siècle, on avait élevé une petite flèche en charpente au sommet du clocher.

L'abside était épaulée par des contreforts en forme de demi-colonne, comme à Novvron-Vingré (Aisne). L'architecte Bénard a pris soin de les indiquer sur le plan de 1783 entre les fenêtres du déambulatoire. L'unique chapelle rayonnante, bâtie dans l'axe du sanctuaire sur un plan circulaire, devait être une addition de l'époque moderne. En terminant l'étude archéologique de l'ancienne église de Notre-Dame, nous regrettons de ne pouvoir donner une description plus précise de certaines parties de l'édifice, notamment du transept, de la façade et de l'abside; mais en restituant ses autres dispositions, nous aurons fait comprendre l'importance exceptionnelle d'un monument qui devait être considéré comme un chef-d'œuvre au XII^e siècle.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VIGNES

L'église de Notre-Dame des Vignes, qu'il ne faut pas confondre avec l'église de Saint-Jean des Vignes, était un édifice du XII^e siècle, bâti au nord-ouest de Soissons, contre le mur d'enceinte (1). Il n'en reste plus aucun vestige aujourd'hui, mais un monument religieux plus ancien s'élevait sur le même emplacement. Nicolas Berlette raconte qu'en démolissant le clocher avant le siège de 1552, on trouva dans la boule de la flèche une inscription qui faisait remonter l'église primitive au VIII^e siècle (2). Ce renseignement ne se trouve confirmé par aucun texte, mais on a découvert dans les fondations de l'église des chapiteaux romans du XI^e siècle.

Il faut arriver jusqu'au XII^e siècle pour constater l'existence de la paroisse quand l'évêque Nivelon fonda dix prébendes à Notre-Dame des Vignes. Le chanoine Houillier fait remonter cette fondation à l'année 1180 (3), et l'historien Dormay en fixe la date à 1189 (4). On peut supposer que le chapitre était déjà constitué depuis quelques années, quand Nivelon donna aux chanoines les cures et les dîmes de Lhuys, de Tannières et de Vézaponin en 1189 (5). Son neveu Godefroy, qui avait le droit de nommer le curé, en qualité de trésorier du chapitre de la cathédrale, fut un des bienfaiteurs de la nouvelle collégiale où le chapitre de Saint-Gervais se rendait en procession le second jour des Rogations, dès la fin du XII^e siècle (6).

Une charte de l'évêque Jacques de Bazoches, qui occupa le siège de Soissons de 1220 à 1240, indique bien que l'église s'élevait entre la porte de Saint-Christophe et la porte de Notre-Dame des Vignes (7). Avant le siège de 1414, on entreprit de réparer les remparts en sacrifiant les édifices

(1) Bibliographie: MICHAUX, *Les restes de l'église de Notre-Dame des Vignes* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 3^e sér. e. t. II, p. 105.

(2) *Les Antiquités de Soissons* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. XIX, 2^e partie, p. 131.

(3) *État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons*, p. 447.

(4) *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 150.

(5) *Ibid.*

(6) *Ritualet seu mandatum insignis ecclesie Suessionensis*, p. 142. Ce manuscrit a été publié par la Société archéologique de Soissons.

(7) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. I, p. VIII.

qui les dominaient, et la collégiale fut en partie détruite; mais grâce à quelques travaux de restauration, ce monument subsista jusqu'au siège de 1552. A cette époque, l'amiral d'Annebault et d'Italien Jean Mary, qui avaient reçu l'ordre de mettre la ville en état de défense, firent enterrer l'église sous le remblai des fortifications, après avoir détruit la toiture, les voûtes et le clocher qui fut renversé à l'aide de gros cordages tirés par des chevaux. L'emplacement de la collégiale devint une plate-forme englobée dans la tour de l'Évangile (1).

Dans le cours de l'année 1829, on abaissa le niveau du bastion en laissant les ruines de l'édifice enfouies sous la terre (2); mais en 1890, la démolition des remparts de Soissons fit découvrir les substructions de Notre-Dame des Vignes. La municipalité n'a pas voulu les conserver au milieu d'un jardin, suivant le vœu des archéologues, et l'entrepreneur a vendu toutes les pierres extraites des fondations avant de niveler la surface du sol. La photographie a conservé le souvenir de ces fouilles (3), et l'étude du plan relevé sur le terrain permet d'essayer une restitution du monument.

L'église comprenait une nef accompagnée de collatéraux, un transept flanqué de deux absidioles très profondes et un chœur en hémicycle précédé d'une travée droite (4). Ce plan, semblable à celui de l'église de Novion-le-Vineux (5), près de Laon, présente les dispositions déjà signalées à Vaumois, à Chelles (Oise) et à Urcel (Aisne); mais la niche de l'abside nous fait supposer que la construction de l'église pouvait remonter au troisième quart du XII^e siècle, c'est-à-dire à une époque antérieure à la fondation du chapitre (6).

La nef, divisée en quatre travées, n'était pas voûtée : ses piliers massifs devaient être flanqués de deux pilastres, comme à Courmelles et à Vorges (Aisne). M. Michaux suppose que les voûtes et les travées de la nef s'appuyaient sur des colonnes isolées (7), comme à Saint-Pierre de Soissons; mais les fondations rectangulaires des piles et les deux pilastres engagés dans le mur de la façade permettaient de réfuter cette opinion. Le toit en appentis des bas côtés était soutenu par des doubleaux isolés qui retombaient sur des pilastres, et les fenêtres inférieures se trouvaient sans doute encadrées par une archivolte en plein cintre, comme toutes les autres baies de l'église.

Au XVI^e siècle, on avait défoncé la dernière travée des collatéraux pour établir deux chapelles adossées au transept et voûtées d'ogives. Les contreforts posés en biais à l'angle de leurs murs suffisaient à prouver que cette addition n'était pas antérieure à l'époque de la Renaissance. Nous avons signalé des contreforts du XVI^e siècle disposés de la sorte dans les croisillons des églises de Chelles et de Courmelles. Le transept devait être recouvert de trois voûtes d'ogives, mais on n'a trouvé dans les fouilles aucun claveau mouluré : il est donc impossible d'indiquer le profil des nervures. Chaque croisillon renfermait une absidiole arrondie dont les quatre branches d'ogives s'appuyaient sur trois colonnettes accouplées. Il est certain que l'arc d'encadrement de ces chapelles, soutenu par six colonnettes, décrivait une courbe en tiers-point, comme les quatre doubleaux de la croisée qui retombaient sur un pilastre flanqué de deux fûts.

A l'entrée du chœur, les colonnettes engagées qui soutenaient les arcs des voûtes avaient conservé des bases rehaussées de griffes et décorées d'une scotie entre deux tores cylindriques.

(1) A la fin du XVI^e siècle, on entreprit la construction d'une nouvelle église dans la paroisse de Notre-Dame des Vignes. L'évêque Jérôme Hennequin en fit la dédicace le 28 avril 1602. Cf. Arch. de l'Aisne, G. 701.

(2) LEROUX, *Histoire de Soissons*, t. II, p. 496.

(3) Cf. *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 3^e série, t. II, p. 105.

(4) Cf. pl. LXXXIII, fig. 3.

(5) FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 74.

(6) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 36^m,15; long. de la nef, 19 mètres; long. du transept, 23 mètres; long. du chœur, 10^m,20; larg. totale, 14^m,50; larg. de la nef, 6^m,70; larg. du chœur, 6^m,10.

(7) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 3^e série, t. II, p. 115.

On peut voir encore l'une de ces bases dans le jardin de l'Hôtel de ville : son profil porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du XII^e siècle. Le plan des piles et le nombre des colonnettes indiquaient nettement que la travée droite du sanctuaire était recouverte d'une croisée d'ogives renforcée par deux formerets, comme à Berzy-le-Sec. L'arc triomphal s'appuyait sur huit colonnettes, et le doubleau qui encadrait l'hémicycle retombait de chaque côté sur trois fûts et sur un pilastre intermédiaire. Au XV^e ou XVI^e siècle, on avait défoncé les murs de cette partie de l'église pour faire communiquer le chœur avec deux chapelles bâties entre les absidioles et les murs du chœur. Ces chapelles s'ouvraient également sur le transept.

La voûte en cul-de-four du chevet en hémicycle était renforcée par deux nervures, comme à Berzy-le-Sec, à Laffaux et à Vauxrezis. On remarquait au fond de l'abside une niche rectangulaire encadrée par quatre colonnes et destinée à contenir l'autel, comme à Berzy-le-Sec, à Courmelles, à Novion-le-Vineux et à Saint-Pierre à la Chaux, petite église de Soissons, également démolie (1). Cette curieuse disposition, déjà signalée dans plusieurs églises de la région terminées par un chevet plat, notamment à Cuise (Oise), à Aizy et à Bazoches (Aisne), fut surtout en usage pendant la seconde moitié du règne de Louis VII. Au XII^e siècle, le chœur devait être éclairé par cinq baies en plein cintre flanquées de colonnettes.

La façade était épaulée par quatre contreforts peu saillants, comme ceux des bas côtés. Ses fondations, mises à découvert pendant les fouilles, descendaient à un mètre de profondeur et se composaient d'un blocage noyé dans un bon mortier de chaux. L'archivolte du portail qui retombait sur quatre colonnettes devait être en plein cintre, d'après le petit dessin du plan de Dormay (2). Au-dessus, l'ancienne baie romane avait été remplacée par une fenêtre du XIII^e siècle, dont le meneau central supportait un oculus. Les voûtes d'ogives des croisillons étaient épaulées par une colonne flanquée de deux colonnettes, comme à Courmelles, et deux contreforts du même genre s'appuyaient contre l'absidiole du nord, mais les murs de l'absidiole méridionale étaient coupés beaucoup plus bas.

Le clocher central, démoli en 1552, devait remonter au XII^e siècle, et chacune de ses faces était ajourée par deux baies en plein cintre, si le dessin de Dormay en donne une reproduction exacte (3). Les quatre contreforts du chœur se composaient d'une grosse colonne entre deux petits fûts, comme à Chelles (Oise), à Bruyères, à Laffaux, à Trucy (Aisne), et la niche flanquée de deux colonnettes devait être surmontée d'un gâble massif, comme à Courmelles. Les ressemblances déjà signalées entre Notre-Dame des Vignes et l'église de Courmelles, près de Soissons, permettent de supposer que les deux édifices avaient été bâtis à la même époque, dans une période comprise entre les années 1150 et 1170.

(1) Un tableau, peint par M. Laurendeau et catalogué au musée de Soissons sous le n° 2122, représente l'abside de cette église.

(2) *Histoire de la ville de Soissons*, t. I, pl. I.

(3) *Ibid.*

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE SOISSONS

Après la fondation de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, les religieuses confièrent le service du culte à des Bénédictins qui célébraient leurs offices particuliers dans l'église de Saint-Pierre au Parvis, bâtie au nord de l'église abbatiale (1). La première église, placée sous le vocable du grand apôtre, fut consacrée par saint Drausin, en 666 (2). Au IX^e siècle, Paschase Radbert, qui devint abbé de Corbie, fut élevé dans le cloître de Saint-Pierre. Quand l'abbesse Richilde résolut de remplacer les moines par vingt-cinq clercs qui vivaient en communauté dans l'enceinte de l'abbaye, Charles le Chauve fixa la rétribution de leurs services par un diplôme daté de 872, en leur assignant la terre de Chouy et la dîme de Pargny (3). Vers 930, toutes les maisons du cloître des chanoines furent détruites par un incendie. Ceux-ci ne consentirent à les restaurer qu'à la condition de pouvoir les transmettre à leurs successeurs comme un véritable fief. Le roi Raoul leur accorda ce privilège en 934 avec l'exemption du droit de gîte (4). Il est probable que l'église primitive, endommagée par le feu, fut rebâtie une première fois au XI^e siècle.

Les conflits entre les abbeses de Notre-Dame et les chanoines de Saint-Pierre se renouvelèrent sans cesse pendant le XII^e et le XIII^e siècle. En 1159, le pape Alexandre III reconnut que les religieuses avaient le droit de conférer les trente prébendes, contrairement aux prétentions des chanoines qui voulaient se réserver le choix des titulaires (5). Dans le cours de l'année 1181, Lucius III défendit aux chanoines de posséder d'autre bénéfice que leur prébende (6), et interdit à l'abbesse Marsilie de promettre les prébendes avant leur décès (7). Guillaume, archevêque de Reims, décida que les chanoines de la cathédrale ne pourraient pas devenir chanoines de Saint-Pierre par une charte datée de 1185 (8).

A la fin du XII^e siècle, la collégiale de Saint-Pierre possédait des biens très importants qui se trouvent énumérés en 1192 et en 1197 dans deux bulles du pape Célestin III (9). Un curieux règlement, rédigé vers 1200, donne des détails très précis sur l'organisation du chapitre qui jouissait de nombreux privilèges (10); mais en 1247 l'abbesse Agnès conclut un accord définitif avec les chanoines pour déterminer leurs obligations et pour rémunérer leurs services (11). Le doyen du

(1) Bibliographie : Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, p. 95 à 112. — Abbé POQUET, *La collégiale de Saint-Pierre* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VIII, p. 226. — De LAPRAIRIE, Notice dans le même *Bulletin*, 1^{re} série, t. XV, p. 170.

(2) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 7 et 423.

(3) *Ibid.*, p. 434.

(4) *Historiens de la France*, t. IX, p. 579.

(5) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 440.

(6) *Ibid.*, p. 442. Le pape Urbain IV renouvela cette défense en 1264. *Ibid.*, p. 462.

(7) *Ibid.*, p. 443.

(8) Arch. nat., L. 742, n° 12.

(9) Bibl. nat., collection Moreau, t. XCIV, p. 100, et t. XCVIII, p. 9.

(10) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCV, charte n° 10.

(11) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 453 à 462.

chapitre n'avait pas le droit de prendre le titre de curé des religieuses, comme le prouve une déclaration faite par Jean l'Huissier, en 1377 (1).

La seconde reconstruction de la collégiale, commencée vers 1170, après l'achèvement des travaux de l'église abbatiale, devait être terminée vers 1180. En 1177, l'évêque Nivelon confirma une chapellenie fondée à Saint-Pierre par Raoul Revel et sa femme Helvide, qui donnèrent plusieurs rentes au chapitre (2). Cet édifice se conserva intact jusqu'à la Révolution; mais vers 1800 les démolisseurs firent disparaître l'abside, le transept et les dernières arcades de la nef. On put heureusement sauver la façade et les deux premières travées, qui sont converties en salle de gymnastique. L'église comprenait une nef flanquée de deux bas côtés, un transept surmonté d'un clocher et un chœur qui s'arrondissait peut-être en hémicycle (3), comme à Courmelles, à Nouvion-le-Vineux et à Notre-Dame des Vignes.

La nef, recouverte d'un plafond et divisée en cinq travées dans son état primitif, se trouve fermée par un mur moderne après la seconde arcade. Ses grands arcs en tiers-point, dépourvus de moulures, retombent sur des colonnes monolithes qui mesurent trois mètres de hauteur (4). Les architectes du Soissonnais faisaient rarement usage de pareils fûts au XII^e siècle, car ils avaient une préférence pour les piliers massifs; mais nous avons déjà signalé des colonnes isolées dans les nef de Crézancy, d'Arcy-Sainte-Restitute, et dans le croisillon sud de la cathédrale de Soissons. Les chapiteaux sont garnis de feuilles d'arum et d'acanthé, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un large cavet (5). Les bases, revêtues d'une scotie entre deux tores, conservent le glacis de leurs socles (6). Dans l'axe de chaque travée, on voit une grande fenêtre en plein cintre assise sur un bandeau mouluré, comme à Vailly.

Du côté de la façade, une petite tribune, voûtée d'arêtes, repose sur un grand arc en plein cintre et sur huit modillons qui supportent un entablement (7) : on y accède par un escalier à vis. Cette disposition assez rare se rencontre également à Morienvall, à la Villette (Oise) et à Laffaux (Aisne). Les trois arcades en plein cintre de la tribune n'ont pas la même ouverture, et les colonnettes en délit qui les soutiennent sont couronnées par des chapiteaux épannelés : les tailloirs présentent le profil que nous avons déjà décrit. Au milieu de la galerie, une fenêtre cintrée s'ouvre dans le mur de la façade. On peut faire remonter la construction de la nef à une date voisine de l'année 1175. Les bas côtés, recouverts de charpente, ont conservé leurs fenêtres en plein cintre, mais des habitations modernes occupent l'emplacement du transept et du chœur qui devaient être voûtés d'ogives.

La façade, épaulée par quatre contreforts et bâtie en même temps que la nef, doit être considérée comme l'une des œuvres les plus remarquables de l'architecture romane dans le diocèse, après celle de l'église de Vailly. Le grand portail en tiers-point est flanqué de six colonnettes en délit : on remarque sur quatre fûts des cannelures creusées avant la pose, dès le XII^e siècle (8). Pendant la Révolution, les sculptures des chapiteaux furent mutilées, mais on reconnaît encore à droite l'Annonciation, la Visitation, la Nativité et l'Adoration des Mages. A gauche, l'artiste avait figuré trois scènes de la Passion et l'ange qui annonce aux saintes femmes la Résurrection du

(1) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye*, p. 470.

(2) Bibl. nat., collection Moreau, t. LXXXI, p. 81.

(3) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale primitive, 35 mètres; larg. totale, 13^m,50; larg. de la nef, 6^m,60; haut. de la nef, 13^m,20.

(4) Cf. pl. LXXXIII, fig. 4.

(5) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(6) *Ibid.*, fig. 7.

(7) *Ibid.*, fig. 5.

(8) Cf. pl. LXXXIV.

Christ. Les rinceaux découpés sur les tailloirs étaient soutenus par des têtes d'angle. Les griffes des bases se détachent en relief sur un tore aplati, mais le glacis des socles est remplacé par une doucine, comme dans le croisillon circulaire de la cathédrale.

On peut encore reconnaître dans le tympan les douze apôtres et le Christ avec un nimbe crucifère, entouré de quatre anges ou des quatre animaux symboliques. Les huit anges qui remplissaient la première voussure ont disparu, mais leur nimbe est encore intact. Dans la seconde voussure, les claveaux sont taillés en forme de coussinets, comme dans le clocher de la Croix, près d'Oulchy (1). Trois boudins reliés par des gorges et un rang de feuilles d'acanthé complètent la décoration de l'archivolte. Ce dernier cordon fait un brusque ressaut à la clef pour encadrer une croix pattée, aujourd'hui mutilée. De chaque côté de l'archivolte, on distingue la trace de deux anges qui sont reproduits sur une gravure de Tavernier (2).

Au-dessus du portail, une large fenêtre en plein cintre, précédée d'un glacis, se trouve encadrée par deux colonnettes, un boudin et un cordon de feuillages. La tablette de la corniche, soutenue par des masques grimaçants, passe sous le pignon de la nef, percé d'une petite baie rectangulaire. A droite, une fenêtre en plein cintre s'ouvre dans l'axe du bas côté sud : son archivolte, garnie d'un tore et d'un cordon d'étoiles, est soutenue par deux colonnettes. La tourelle d'escalier qui conduit à la tribune et aux combles se termine par un cône en pierre. A gauche, un portail en plein cintre, surmonté d'une fenêtre semblable à la précédente, donne accès dans le bas côté nord : ses claveaux plats, suivis d'une moulure à double biseau, s'appuient sur deux colonnettes.

Les baies en plein cintre de la nef, séparées par des petits contreforts, sont encadrées par un cordon d'étoiles. On remarque des moulures ou des têtes humaines sur les modillons de la corniche supérieure. Les fenêtres des collatéraux, assises sur un bandeau mouluré, présentent la même décoration que celles de la nef, et les contreforts inférieurs se font remarquer par la hauteur de leur glacis intermédiaire. La corniche des bas côtés se compose de masques grimaçants qui alternent avec des palmettes d'acanthé, comme à Courmelles, et la tablette est garnie d'un listel et d'une doucine (3). Il est rare de trouver une élévation latérale aussi bien conservée, sauf à Laffaux et à Vailly, car les bas côtés des églises romanes de la région furent généralement reconstruits à l'époque moderne. D'ailleurs, toutes les assises de la collégiale sont taillées avec le plus grand soin. Les ressources de l'abbaye avaient permis à l'architecte de se procurer des matériaux de premier choix.

L'absence de tout document graphique nous empêche de décrire le transept, qui renfermait peut-être deux niches, et le chœur, dont les fenêtres en plein cintre étaient sans doute flanquées de colonnettes; mais un dessin de Tavernier (4) permet de restituer la tour centrale, qui ressemblait beaucoup au clocher de Sermoise (5). Deux grandes baies en plein cintre, subdivisées par deux arcades secondaires de la même forme et garnies d'un cordon d'étoiles, s'ouvraient sur chacune de ses faces. Les petites archivoltes retombaient au centre sur un fût monolithe, et les grands arcs étaient soutenus par des colonnettes engagées. A chaque angle de la tour, une petite colonne adoucissait la sécheresse des arêtes. On voyait une corniche bien décorée sous l'ancien toit en bâtière, surmonté d'une flèche en charpente au XVII^e siècle. Ce clocher roman portait bien l'empreinte du même style que la façade.

(1) On peut encore signaler d'autres exemples de cette décoration dans une fenêtre de l'abside à Marolles en Brie (Seine-et-Oise), dans les portails d'Évron (Mayenne), du donjon de Pons (Charente-Inférieure) et de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

(2) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais, pl. XIV.

(3) Cf. pl. LXXXIII, fig. 8.

(4) *Voyage pittoresque de la France*, Soissonnais, pl. XIV.

(5) Cf. pl. XCI, fig. 5.

ÉGLISE DE TORCY

On ne rencontre aucune mention du village de Torcy (1) avant le XII^e siècle, mais un portail latéral du XI^e siècle qui donne accès dans la nef de l'église suffit à prouver que la fondation de la paroisse remonte à une date plus ancienne. L'Hôtel-Dieu de Soissons possédait des biens en ce lieu, comme l'indiquent deux chartes de 1231 et de 1233 (2). Au XIII^e siècle, Torcy devint une succursale de la cure de Belleau, fondée en 1232, pour dédoubler celle de Monthiers (3). La paroisse dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry, et le droit de présentation était réservé au chapitre de la cathédrale de Soissons. Au XII^e siècle, l'église se composait d'une nef et d'un chœur en hémicycle précédé d'une travée droite, comme à Breny et à Vregny (Aisne); mais un bas côté ajouté après coup défigure le plan primitif. La nef romane, éclairée par deux baies modernes, ne fut recouverte de voûtes d'ogives qu'au XVI^e siècle, en même temps que le bas côté nord, terminé par une chapelle du XIII^e siècle qui communique avec le sanctuaire.

Le chœur, bâti vers le milieu du XII^e siècle, n'a subi aucun remaniement (4). Sa travée droite, éclairée par une baie en plein cintre, est surmontée d'une voûte d'ogives décorée d'un ange crucifère à la clef. Les nervures, garnies d'une arête entre deux tores, retombent sur des colonnettes d'angle (5). L'arc triomphal décrit une courbe en cintre brisé : ses claveaux, soutenus par des colonnes engagées, sont revêtus d'un tore à rainure et de trois boudins. Au-dessus de l'hémicycle s'élève une voûte en cul-de-four, encadrée par un doubleau en tiers-point et renforcée par deux nervures qui présentent le même profil que les ogives de la travée droite. Tous ces arcs s'appuient sur des colonnes engagées. On peut signaler la même disposition à Chelles (Oise), à Bruyères-sur-Fère, à Berzy-le-Sec, à Laffaux, à Pernant, à Vauxrezis (Aisne) et dans l'église voisine de Bonnes. Trois baies en plein cintre s'ouvrent autour du sanctuaire. Les feuilles d'arum et d'acanthé découpées sur les chapiteaux sont couronnées par la doucine et le listel des tailloirs.

A l'époque moderne, on a refait le porche de la façade en remplaçant les colonnettes et les chapiteaux du portail, mais l'archivolte en tiers-point encore intacte porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du XII^e siècle. Sa décoration se compose d'un tore, d'une gorge, de petits masques, d'un boudin et d'un rang de feuilles plates. Quelques modillons de la corniche romane de la nef sont encore intacts sous le comble du bas côté nord. Au sud, on voit des masques grimaçants du même genre et un portail latéral en plein cintre, encadré par un cordon de billettes,

(1) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(2) Archives de l'Hôtel-Dieu de Soissons, B. 89.

(3) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. III, p. 84.

(4) Cf. pl. LXXXV, fig. 2.

(5) *Ibid.*, fig. 3.

comme à Berneuil-sur-Aisne et à Saint-Bandry. Ce curieux débris peut remonter à la fin du XI^e siècle.

L'abside, en hémicycle à l'intérieur, forme trois pans coupés au dehors (1), comme à Bonnes (Aisne), à Parnes (Oise) et à Luzarches (Seine-et-Oise). C'est une disposition très rare dans le nord de la France, mais on a construit des chevets polygonaux dès le second tiers du XII^e siècle, notamment à Lucheux, en Artois, à Ciry, près de Braine, et à Fontenay-Saint-Père (Seine-et-Oise). Le cordon de pointes de diamant qui encadre les fenêtres et la moulure à double biseau qui passe sous leur appui contournent les deux petits contreforts de l'abside. Les bâtons brisés de la corniche alternent avec des modillons ornés de palmettes ou de grosses têtes de clous. Tous ces motifs sont couronnés par un rang d'étoiles. La chapelle latérale du XIII^e siècle conserve des fenêtres entourées de fleurs à quatre pétales.

Le clocher qui s'élève sur la travée droite du chœur fut construit vers 1160 : ses contreforts d'angle s'arrêtent sous les baies supérieures (2). Au nord et au sud, le premier étage de la tour est ajouré par deux baies en tiers-point dont le gros boudin retombe sur deux fûts. Les huit grandes baies du second étage, assises sur un bandeau et flanquées de quatre colonnettes, présentent la même brisure, mais leur archivoltte est ornée de deux tores et de deux cavets qui précèdent un cordon à double biseau (3). Ces moulures encadrent deux petites arcatures en cintre brisé, ornées d'une baguette, de pointes de diamant, d'étoiles ou de petites fleurs, et creusées dans les linteaux, comme à Hautevesne (4). Un fût monolithe, posé dans l'axe de chaque baie, soutient ces deux arcades simulées.

Pour adoucir les angles du clocher, l'architecte a superposé deux colonnettes en ménageant un retrait dans les angles, suivant une disposition très fréquente au XII^e siècle. La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'arum, et le cavet des tailloirs est surmonté d'un listel : on remarque des griffes en relief sur le tore aplati des bases. Des modillons ornés de moulures ou de têtes frustes soutiennent la tablette de la corniche du clocher. Au-dessus, deux baies flanquées de colonnettes s'ouvrent dans les pignons du toit en bâtière. Leur archivoltte en plein cintre, revêtue d'un boudin, encadre des pointes de diamant découpées dans un linteau, comme au second étage. Cette tour, qui ressemble à celle de Marizy-Sainte-Geneviève, doit être regardée comme le prototype des clochers voisins d'Hautevesne et de Veuilly-la-Poterie.

ÉGLISE DE TRÉLOUP

Sous le règne de Philippe I^{er}, une église était déjà bâtie dans le village de Tréloup (5). Vers la fin du XI^e siècle, un seigneur, qui avait usurpé les revenus de la cure, restitua ce bénéfice à l'évêque

(1) Cf. pl. LXXXV, fig. 1.

(2) La cage intérieure du clocher mesure 4^m,30 sur 4^m,16.

(3) Cf. pl. LXXXV, 1.g. 4.

(4) Cf. pl. LXIX, fig. 11.

(5) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Condé en Brie.

Hugues de Pierrefonds. Le prélat offrit aussitôt l'église à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, et il confirma sa donation par une charte datée de 1100 (1). L'évêque Lisiard, en 1110 (2), les papes Innocent II, en 1139 (3), et Adrien IV, en 1156 (4), imitèrent son exemple. Le droit de présentation était réservé à l'abbé du monastère, mais la paroisse dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Dormans.

L'église, dédiée à saint Médard, comprend une nef, deux bas côtés, un transept ajouté après coup et un chœur carré. Dans son état primitif, l'édifice était bâti sur le même plan que l'église de Saconin, près de Soissons. Les quatre travées de la nef furent construites pendant le dernier quart du XII^e siècle, mais on a remplacé le plafond primitif par des voûtes d'ogives au XVI^e siècle. Les grandes arcades en tiers-point, garnies d'un seul boudin qui fut peut-être taillé après coup dans les claveaux plats, s'appuient sur des piles cruciformes très élevées, comme à Cuise (Oise), et la doucine des tailloirs est surmontée d'un listel (5). Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une baie en plein cintre. Quatre fenêtres de la même forme éclairent le bas côté nord dont la charpente est cachée par un lambris, mais le bas côté sud fut rebâti au XVI^e siècle, comme l'indiquent ses voûtes d'ogives et ses grandes baies en tiers-point dépourvues de leur remplage.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur rectangulaire. Cette partie de l'église, construite vers 1170, conserve une voûte d'ogives ornée d'un gros boudin en amande (6). On remarque sur la clef un évêque vêtu d'une chasuble à galons perlés et tenant une crosse à la main (7). Il est probable que ce personnage représente saint Médard, évêque de Noyon et patron de la paroisse. Les compartiments de remplissage s'inclinent vers les deux formerets en tiers-point qui retombent sur des colonnettes du XIII^e siècle, dépourvues de liaison avec les piles primitives, et sur des chapiteaux à crochets, relancés après coup dans les assises. Du côté de la nef, la voûte est encadrée par un doubleau en tiers-point garni d'un boudin en amande entre quatre tores et soutenu par six colonnes engagées (8). On voit sur chaque pied-droit, comme à Saconin, un lion qui dévore un oiseau à tête humaine (9), et les gros chapiteaux sont garnis de feuillages. Le profil des tailloirs se compose d'un large cavet surmonté d'un listel.

Les bras du transept furent ajoutés après coup dès le XIII^e siècle, comme à Marigny en Orxois et à Veully-la-Poterie (Aisne), car le croisillon nord conserve deux chapiteaux à crochets de cette époque qui supportaient une voûte d'ogives refaite au XVI^e siècle. L'autre croisillon, flanqué d'une chapelle du XVI^e siècle, fut entièrement rebâti sous le règne de François I^{er}, mais on y remarque également une colonnette du XIII^e siècle.

Il faut attribuer le chœur à la même date que le carré du transept. En avant, un doubleau en tiers-point, orné de cinq boudins, retombe de chaque côté sur une colonne entre deux colonnettes : cet arc précède une voûte d'ogives à tore aminci. Le Christ sculpté sur la clef est assis dans un fauteuil : sa tête est encadrée par un nimbe crucifère (10). Les trois formerets, ornés d'un boudin, décrivent une courbe en tiers-point, et une fenêtre de la même forme, agrandie au XIII^e siècle, s'ouvre dans le mur du fond. Son archivolt, revêtue d'une gorge et d'un tore, s'appuie sur deux longues colonnes. Les chapiteaux et les colonnettes du sanctuaire furent remplacés au XIII^e siècle,

(1) Bibl. nat. latin 11004, fol. 32.

(2) *Ibid.*, fol. 28.

(3) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7.

(4) Arch. nat. L. 220.

(5) Cf. pl. LXXXV, fig. 5.

(6) *Ibid.*, fig. 6.

(7) *Ibid.*, fig. 7.

(8) *Ibid.*, fig. 9.

(9) *Ibid.*, fig. 10 et 11.

(10) *Ibid.*, fig. 8.

comme dans la travée précédente; mais on voit encore sur deux gros chapiteaux romans, dont l'astragale est plus épaisse, des feuillages bien découpés et deux lions qui attaquent des dragons ailés (1).

Le portail de la façade est une œuvre très remarquable de la Renaissance. On reconnaît dans le tympan saint Hubert à genoux devant le cerf crucifère. Le clocher central, bâti vers 1170, est ajouré sur chaque face par une baie en tiers-point, flanquée de deux colonnettes et divisée par deux arcades secondaires de la même forme qui retombent sur un fût monolithe : un boudin décore les claveaux de la grande archivolte. A l'époque moderne, on a remanié l'ancien toit en bâtière.

ÉGLISE DE VAILLY

Le bourg de Vailly (2), dont l'origine remonte à l'époque gauloise, se développa rapidement après la conquête romaine, comme l'indiquent les thermes, les sculptures antiques, les statues et les débris de mosaïques découverts pendant la démolition des remparts en 1828 (3). Vers la fin du V^e siècle, un solitaire écossais, nommé Précord, se retira sur une colline très rapprochée de la ville. Après la mort de ce saint ermite, les pèlerins accoururent en foule pour prier sur son tombeau (4). Charles le Chauve céda aux moines de Corbie en 857 la terre de Vailly qui faisait partie du domaine royal, en échange d'autres biens (5). Un diplôme du même roi, daté de 864, prouve que l'abbaye de Saint-Bavon de Gand possédait des vignes et une église en ce lieu (6).

Au IX^e siècle, Vailly devint le siège d'un doyenné. Vers 940, un clerc chargé de veiller sur les reliques de saint Précord déroba la châsse pendant la nuit et s'enfuit en Angleterre. Le prêtre Thiard, titulaire du bénéfice, se mit à la poursuite du coupable et lui ravit son trésor; mais après son retour en France, il commit l'imprudence de déposer les reliques chez un de ses amis, en passant à Foulloy, près de l'abbaye de Corbie. Au milieu de la nuit, le coffre qui les renfermait fut environné d'une lueur éclatante. L'abbé Bérenger, informé du prodige, fit aussitôt transporter ces précieux restes dans l'église du monastère et remit une somme d'argent au prêtre Thiard, qui reçut un mauvais accueil en arrivant à Vailly, où il mourut l'année suivante (7). L'église de Saint-Précord ne put recouvrer une partie des reliques de son patron qu'en 1633 (8).

Le premier monument religieux de Vailly, qui s'élevait dans un faubourg de la ville, fut l'église bâtie sur la tombe de saint Précord au VI^e siècle. Le diplôme accordé par Charles le Chauve en 864 à l'abbaye de Saint-Bavon de Gand et le biographe anonyme qui raconte le vol des reliques au X^e siècle en font mention. Cet édifice, brûlé par les Normands en 880 et reconstruit plusieurs fois

(1) Cf. pl. LXXXV, fig. 12.

(2) Aisne, chef-lieu de canton de l'arr. de Soissons.

(3) DESTREZ, *Origines de Vailly* dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. III, p. 20.

(4) *Acta sanctorum*, février, t. I, p. 196.

(5) *Historiens de la France*, t. VIII, p. 550.

(6) *Ibid.*, p. 594.

(7) *Acta sanctorum*, février, t. I, p. 197.

(8) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 581.

au moyen âge, fut démolie pendant la Révolution (1). L'église paroissiale de Notre-Dame est seule intacte aujourd'hui. Le droit de présentation aux deux cures appartenait à l'abbaye de Saint-Crépin le Grand de Soissons. En 1123, l'évêque Lisiard accorda ce privilège au monastère (2), et son successeur Josselin, qui confirma les droits des religieux sur l'église de Notre-Dame en 1129 et en 1143 (3), légua cinq sous de rente sur l'autel au chapitre de la cathédrale (4). On trouve encore une mention de cette cure dans une bulle du pape Célestin II datée de 1143 (5). La même année, Louis VII accordait la dime de Vailly à l'abbaye de Saint-Yved de Braine (6).

En 1184, l'évêque Nivelon fonda le prieuré de Vailly en cédant la moitié des revenus de la cure de Notre-Dame à l'abbaye de Saint-Crépin pour l'entretien des moines (7). L'archidiacre Raoul avait donné son consentement, mais les curés des deux paroisses, nommés Eudes et Garnier, reçurent à titre d'indemnité dix muids de vin, deux mesures de froment et cinquante sous de rente pendant leur vie. L'autre moitié des biens de l'église devait appartenir à leurs successeurs avec le produit de la visite des malades, des baptêmes, des confessions, des repas de noces et des relevailles. Cette importante fondation fut confirmée par Guillaume, archevêque de Reims, en 1185 (8), par le pape Clément III en 1188 (9) et par l'évêque Haymard de Provins en 1211 (10). Sous le règne de Louis VI, Vailly avait obtenu des franchises municipales en même temps que les paroisses voisines de Condé, de Chavonne, de Celles, de Pargny et de Filain. Louis VII confirma cette charte de commune, et Philippe-Auguste imita son exemple en 1185 (11).

L'église Notre-Dame de Vailly, classée parmi les monuments historiques, fut rebâtie sur l'emplacement d'un édifice plus ancien quelque temps avant la fondation du prieuré, c'est-à-dire dans une période comprise entre les années 1170 et 1180 (12). Il est probable que l'abbaye de Saint-Crépin fournit une partie des ressources nécessaires à sa construction (13). Au XII^e siècle, l'église comprenait une nef, deux bas côtés, un transept et un chœur rectangulaire terminé par une niche en hémicycle, comme à Cuise (Oise), à Bazoches et à Montigny-Lengrain (Aisne). On retrouve les anciennes dispositions du plan dans l'église voisine d'Aizy et dans le chevet de l'église d'Oulchy-le-Château, reconstruit vers 1175.

Après l'achèvement du clocher central, on résolut d'agrandir l'église vers 1230, en ajoutant à l'angle du sanctuaire et des croisillons deux chapelles qui communiquent avec le chœur et le transept. Au XIV^e siècle, des chapelles furent bâties contre les dernières travées des bas côtés (14). Malgré toutes ces additions, il est facile de reconnaître que le plan primitif affectait la forme d'une croix latine très régulière (15). On remania les fenêtres des chapelles latérales au XV^e siècle, et la charpente de la nef fut refaite à la même époque. Enfin le chapitre fit appareiller des voûtes d'ogives dans les bas côtés au commencement du XVIII^e siècle.

(1) M. Michel, architecte à Vailly, conserve un bénitier du XIII^e siècle qui provient de cette église.

(2) Bibl. nat. français 18777, fol. 43.

(3) Arch. de l'Aisne. H. 453, fol. 35 et 36.

(4) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n^o 41.

(6) Arch. nat. LL. 1583, p. 75.

(7) Arch. de l'Aisne, H. 455, fol. 340.

(8) *Ibid.*, fol. 264 v^o.

(9) *Ibid.*, fol. 15. — Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n^o 71.

(10) Arch. de l'Aisne, H. 455, fol. 342.

(11) *Ordonnances des rois de France*, t. XI, p. 237.

(12) Bibliographie : RIBAUT et PÉROUX, Notice sur l'église dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. IV, p. 105, et 2^e série, t. XVIII, p. 54.

(13) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 40^m,80; long. de la nef, 24^m,55; long. du transept, 18^m,80; long. du chœur, 9^m,65; larg. totale, 13^m,65; larg. de la nef, 6^m,55; larg. du chœur, 6^m,40; haut. de la nef, 10^m,65; haut. de la voûte du transept, 10^m,30.

(14) Cf. pl. LXXXVI, fig. 1.

(15) *Ibid.*, fig. 2.

La nef, divisée en cinq travées, fut toujours dépourvue de voûtes. Quand son plafond moderne sera démoli, on pourra voir sa magnifique charpente du XV^e siècle, en forme de berceau brisé. Les fermes, au nombre de neuf, se composent d'un entrait garni de moulures, d'un poinçon octogone, d'un entrait retroussé, de deux arbalétriers et de deux pièces de bois qui décrivent une courbe en tiers-point. Des contre-fiches et des croix de Saint-André, assemblées dans les deux entre-toises et dans la poutre faîtière, maintiennent la rigidité de l'ensemble. Les chevrons ne sont pas cintrés, et les bardeaux étaient cloués sur les courbes des fermes. Cette charpente en bois de chêne se trouve dans un état de conservation très remarquable, mais au XII^e siècle la toiture avait une pente beaucoup plus faible.

Il faut attribuer la construction de la nef à la fin du règne de Louis VII. Ses grands arcs en tiers-point, formés de doubles claveaux et garnis d'un large méplat entre deux boudins, retombent sur un petit massif carré cantonné de quatre colonnes (1). C'est le plan classique du pilier roman dans le Soissonnais au XI^e siècle et plus rarement au XII^e siècle, comme à Bonnes (Aisne); mais l'architecte eut soin de réduire l'épaisseur du massif central pour donner plus d'élégance à la nef. Du côté de la façade et du transept, la première et la dernière arcade sont soutenues par une colonne. Dans l'axe de chaque travée, on voit une grande fenêtre en plein cintre au-dessus d'un bandeau mouluré : trois baies de la même forme s'ouvrent dans le mur de la façade.

Les chapiteaux sont décorés de feuilles et de fruits d'arum, de bouquets d'acanthé et de palmettes variées. On remarque sur d'autres corbeilles deux animaux fantastiques, deux colombes qui becquettent des fruits d'arum cachés sous de larges feuillages, deux lézards qui dévorent les cheveux d'une tête de femme, quatre chimères qui se jouent dans des rinceaux, deux oiseaux à tête humaine, deux centaures accompagnés de petits personnages et flanqués de pédoncules. Ce dernier motif se trouve dans le bas côté nord en face d'un chapiteau garni d'entrelacs et de masques grimaçants (2). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet, et les bases sont enfouies sous le dallage.

Le bas côté nord n'était pas voûté au XII^e siècle, mais sa toiture reposait sur des arcs en tiers-point, dépourvus de moulures et soutenus par deux colonnes engagées (3). Cette disposition, encore intacte à Aizy, devait être appliquée dans plusieurs églises romanes de la région, notamment à Bonnes et à Glennes. Les quatre premières voûtes d'ogives, qui s'appuient sur des consoles, furent appareillées en 1701, comme l'indique une date gravée sur un tailloir contre le mur de la façade. Dans la cinquième travée, la voûte est une œuvre du XVI^e siècle. Au point de rencontre de ses nervures avec les liernes et les tiercerons, les clefs sont ornées d'un lion, d'un bœuf, d'un aigle et d'un ange, attributs des quatre Évangélistes. Les deux premières travées conservent des fenêtres en plein cintre et des arcatures de la même forme dont les colonnettes n'existent plus. Une porte moderne s'ouvre dans l'axe de la travée suivante.

Au XIV^e siècle, on défonça les deux dernières travées pour élever deux chapelles latérales voûtées d'ogives et encadrées par des arcs en anse de panier. Les nervures, garnies d'un listel qui se détache sur un tore en amande, retombent sur des culs-de-lampe. Dans la première chapelle, les meneaux de la baie soutiennent trois arcs triflés et une rosace dont le remplage fut refait au XV^e siècle. La fenêtre de la chapelle voisine a conservé ses meneaux, ses trifles et ses quatre-feuilles qui portent l'empreinte du style gothique rayonnant. Les collatéraux, bâtis en même temps

(1) Cf. pl. LXXXVI, fig. 3.

(2) Cf. pl. LXXXVI, fig. 4 à 8, et pl. LXXXVII, fig. 1 à 3.

(3) Cf. pl. LXXXVII, fig. 2.

que la nef, communiquent avec les croisillons par un arc en tiers-point du XII^e siècle qui s'appuie sur deux colonnes engagées.

Toutes les voûtes d'ogives du bas côté sud remontent au commencement du XVIII^e siècle, mais les doubleaux intermédiaires en tiers-point, qui se trouvaient isolés au XII^e siècle, sont encore intacts. Les deux premières travées, éclairées par des fenêtres en plein cintre, renferment neuf arcatures de la même forme. Un portail en tiers-point, surmonté d'une baie cintrée, s'ouvre dans le mur de la façade, comme dans l'autre bas côté. Il faut attribuer au milieu du XIV^e siècle la grande chapelle latérale qui communique avec les trois dernières travées. Ses trois voûtes d'ogives sont soutenues par de fines colonnettes groupées en faisceau dans les angles, et le profil des nervures se compose d'un listel appliqué sur un tore aminci. Les arcatures triforées qui décorent le soubassement du mur se font remarquer par leur élégance. Le remplage flamboyant des trois grandes fenêtres n'est pas antérieur au XV^e siècle. On voit encore au niveau de leur appui l'amorce des meneaux primitifs qui devaient soutenir des arcs trilobés, des triforés et des quatre-feuilles. A l'est, une baie gothique se trouve bouchée par le toit d'une sacristie moderne.

A l'entrée du transept, un doubleau en tiers-point, garni de six boudins et d'un cordon de feuillages, repose sur huit colonnes engagées (1). Cette partie de l'édifice, bâtie vers 1170, présente une ressemblance très frappante avec la croisée des églises d'Aizy, d'Ambleny et d'Oulchy-le-Château. Quatre colonnettes, engagées dans les piles d'angle, soutiennent les ogives à triple tore de la voûte centrale (2); mais la faible inclinaison des compartiments de remplissage prouve que les architectes de cette époque avaient résolu le problème de faire monter tous les arcs d'une voûte à la même hauteur. On remarque à la clef un agneau entouré de feuilles d'acanthé qui porte un étendard surmonté d'une croix (3), comme à Aizy. Les motifs d'ornementation des chapiteaux, qui varient sur chaque grosse pile, se composent de feuilles d'acanthé et d'entrelacs variés (4). Le listel et la baguette des tailloirs sont réunis par un cavet, mais les bases se trouvent cachées derrière des boiseries du XVIII^e siècle.

Le croisillon nord est encadré par un arc brisé revêtu de cinq boudins (5) : sa voûte d'ogives, garnie de trois tores et soutenue par quatre colonnettes, vient buter contre des formerets dépourvus de moulures. Deux fenêtres en plein cintre, surmontées d'une baie de la même forme, s'ouvrent dans le mur du fond. A l'ouest, on remarque une fenêtre identique; mais, au XIII^e siècle, on a démoli le mur oriental pour faire communiquer le croisillon avec une grande chapelle latérale par un arc en tiers-point, orné de moulures, qui s'appuie d'un côté sur une demi-colonne et de l'autre sur la cage d'un escalier en décrivant la moitié de sa courbe. Au XII^e siècle, cet escalier, qui se trouve englobé dans l'intérieur de l'église aujourd'hui, s'élevait à l'angle du chœur et du transept. On voit encore l'amorce d'un cordon torique qui encadrait l'ancienne niche en tiers-point, comme à Aizy, à Bazoches, à Glennes, à Lhuys et à Montigny-Lengrain.

La même unité de style se retrouve dans le croisillon sud. L'arc d'encadrement et la voûte d'ogives présentent le même profil que dans l'autre bras du transept. Les fenêtres inférieures sont bouchées au midi par une sacristie moderne, et à l'ouest par la grande chapelle du XIV^e siècle qui s'ouvre dans le bas côté sud. Au XIII^e siècle, l'absence de cage d'escalier rendit la communication plus facile à établir entre ce bras du transept et la chapelle latérale dont l'arc brisé s'appuie sur

(1) Cf. pl. LXXXVII, fig. 5 à 7.

(2) Cf. pl. LXXXVIII, fig. 1 et 2.

(3) *Ibid.*, fig. 4.

(4) *Ibid.*, fig. 8 à 11.

(5) *Ibid.*, fig. 1.

deux colonnes et sur des chapiteaux à crochets. La corbeille des chapiteaux romans est ornée de feuilles d'acanthé.

Il faut attribuer le chœur à la même date que le transept. On y pénètre en passant sous un doubleau en tiers-point garni de cinq tores et soutenu par six colonnes engagées. L'ange sculpté sur la clef de voûte étend les mains au milieu de quatre palmettes (1). Les trois formerets en tiers-point, ornés d'un gros tore, retombent sur des colonnettes d'angle, comme les trois boudins qui décorent les nervures. Dans le mur droit du chevet s'ouvre une niche en hémicycle, encadrée par quatre colonnettes et deux boudins qui se détachent sur un arc brisé (2). Sa voûte en cul-de-four est renforcée par deux branches d'ogives toriques qui s'appuient sur des petits fûts (3). Une fenêtre romane en plein cintre et deux oculi modernes laissent pénétrer la lumière à l'intérieur.

Cette absidiolè renfermait l'autel principal au XII^e siècle. Sa forme arrondie est tout à fait exceptionnelle, car les niches qui occupent le même emplacement dans les églises du Soissonnais sont toujours bâties sur plan rectangulaire, comme à Cuise (Oise), à Aizy, à Bazoches, à Chacrise, à Droizy et à Merval (Aisne). Tous les chapiteaux du chœur sont ornés de feuilles d'acanthé, et les tailloirs présentent le profil déjà signalé dans le transept (4). On a bouché les deux fenêtres inférieures du chevet, mais leur archivolté en plein cintre est visible à l'extérieur. Au-dessus de la niche, on aperçoit un quatre-feuilles entouré d'une baguette, comme à Nanteuil-Nôtre-Dame, à Oulchy-le-Château et à Aizy. D'ailleurs, il est probable que le chevet de ces deux dernières églises fut bâti par l'architecte de la collégiale de Vailly, car le plan de l'abside, le profil des arcs et les détails de l'ornementation présentent le même caractère dans les trois édifices.

Au XII^e siècle, le chœur devait être éclairé de chaque côté par deux fenêtres en plein cintre, comme à Bazoches; mais vers 1230 on défonça les murs latéraux pour appareiller deux grands arcs en tiers-point qui donnent accès dans les chapelles latérales. Ces arcs, garnis de tores, s'appuient sur deux colonnes engagées et sur des chapiteaux ornés de crochets. À gauche, le développement de la tourelle d'escalier obligea l'architecte à rétrécir l'ouverture de la chapelle du nord, en brisant l'arc qui vient buter contre la cage. La voûte d'ogives de cette chapelle, soutenue par des nervures en amande et renforcée par des formerets, se divise en deux branches qui partent de la clef de voûte pour passer de chaque côté de la tourelle d'escalier. Deux petites portes en tiers-point, bouchées à l'époque moderne, s'ouvriraient au niveau du sol.

Les grandes baies en tiers-point qui éclairent la chapelle occupent toute la surface du mur. Au nord, leur remplage se compose de trois arcs trilobés soutenus par des meneaux et flanqués de deux trifles. La fenêtre orientale est divisée par un seul meneau qui supporte deux arcs brisés et une rosace à six redents. Les grandes dimensions de ces baies et le dessin de leur claire-voie méritent d'attirer l'attention des archéologues. La chapelle méridionale présente des dispositions identiques, mais sa voûte d'ogives, soutenue par deux colonnettes et par deux culs-de-lampe, est tracée régulièrement. Dans la fenêtre qui s'ouvre à l'orient, la rosace supérieure se trouve dépourvue de lobes.

La façade, dont la riche décoration produit un effet très gracieux, est l'une des œuvres les plus remarquables de l'architecture romane dans le Soissonnais (5). Sa construction fut terminée vers 1180. Au centre, un grand portail en tiers-point, flanqué de deux contreforts à triple glacis, s'ouvre dans l'épaisseur du mur. Ses trois voussures retombent sur six colonnettes à bague centrale et sur

(1) Cf. pl. LXXXVIII, fig. 5.

(2) Cf. pl. LXXXVII, fig. 5.

(3) Cf. pl. LXXXVIII, fig. 3.

(4) *Ibid.*, fig. 7.

(5) Cf. pl. LXXXIX.

des chapiteaux garnis de feuillages. On remarque sur les tailloirs des fruits d'arum ou des petits animaux qui se jouent dans des rinceaux (1), et le tore aplati des bases est rehaussé de griffes. Le tympan primitif, qui ne s'appuyait pas sur un trumeau, devait être orné de bas-reliefs, comme dans le portail de Saint-Pierre de Soissons; mais il est probable que ces sculptures furent grattées pendant la Révolution. A l'époque moderne, on eut la fâcheuse idée de les remplacer par trois statuettes du plus mauvais goût, qui représentent deux anges agenouillés aux pieds de la Vierge.

La première voussure renferme une série de motifs formés de longues tiges recourbées qui portent trois fruits d'arum. Dans la seconde archivolt, douze anges plus ou moins mutilés balancent un encensoir, et le Christ se détache sur la clef entre deux anges : son nimbe crucifère conserve des traces de dorure. Les palmettes qui remplissent la troisième voussure se recourbent autour d'un fruit d'arum : on aperçoit sur le dernier cordon trois fruits de la même plante encadrés par des feuillages (2).

Dans l'axe des bas côtés, une porte en tiers-point s'ouvre entre deux contreforts sous une baie en plein cintre. L'archivolte de ces fenêtres, qui s'appuie sur deux colonnettes, est revêtue d'un tore et d'un cavet; mais à droite on remarque sur leur cordon des fleurs à quatre pétales, et à gauche, des petites palmettes. Les chapiteaux sont ornés de feuillages ou d'oiseaux à tête humaine, et la doucine des tailloirs est surmontée d'un listel. La pente de l'ancienne toiture des collatéraux se trouve indiquée par une moulure en biseau.

Les trois fenêtres en plein cintre qui s'ouvrent au-dessus du grand portail offrent un excellent modèle de l'art décoratif du XII^e siècle. On distingue sur leurs claveaux des fruits d'arum et des rinceaux qui se continuent sur les pieds-droits, un tore à rainure entre deux cavets, un listel et des grandes palmettes à nervures perlées (3). La baie centrale est plus large que les autres, et les trois archivolttes retombent sur dix colonnettes qui pénètrent dans un glacis. Ces fûts monolithes, coupés par une bague, sont séparés par des petites feuilles très délicates qui forment une bande verticale. Les feuillages des chapiteaux se recourbent avec grâce sous les tailloirs, ornés d'un listel et d'une doucine : les griffes des bases se détachent sur un tore aplati.

Sous le dernier glacis des grands contreforts, un bandeau mouluré sert de point d'appui à deux bas-reliefs. A droite, on voit un cerf qui broute des feuillages; à gauche, un chien ou un loup dévore un petit animal caché par des rinceaux (4). Le pignon, assis sur un bandeau du XII^e siècle garni de palmettes et percé d'une grande rose à remplage flamboyant, fut refait au XV^e siècle en même temps que la charpente de la nef (5). Des crochets de mauve frisée se détachent en saillie sur les rampants qui devaient former un angle beaucoup moins aigu au XII^e siècle.

Les dix baies en plein cintre de la nef sont encadrées par un cordon torique, et les contreforts intermédiaires se terminent sous les masques grimaçants de la corniche, qui alternent avec de larges palmettes (6). Du côté sud, ces feuillages n'existent pas, et plusieurs modillons sont ornés de billettes : un listel et une baguette réunis par un cavet se profilent au-dessus de ces motifs. On remarque également un petit boudin saillant autour des fenêtres romanes des bas côtés. Au droit de la retombée des doubleaux, les anciens contreforts sont encore intacts dans les deux premières travées, et les moulures de la corniche s'appuient sur des têtes humaines.

Au nord, une porte moderne s'ouvre dans l'axe de la troisième travée, et les deux chapelles du

(1) Cf. pl. XC, fig. 1 et 2.

(2) *Ibid.*, fig. 3.

(3) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(4) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(5) Cf. pl. LXXXIX.

(6) Cf. pl. XC, fig. 8.

XIV^e siècle font une saillie assez forte sur le mur extérieur. Le remplage de la première baie fut remanié au XV^e siècle, mais la fenêtre de la seconde chapelle a conservé sa rosace primitive. Au sud, la grande chapelle latérale, épaulée par des contreforts, présente trois claires-voies du XV^e siècle encadrées dans de larges fenêtres du XIV^e siècle. Cette reprise, facile à constater au niveau de l'appui des baies, fut peut-être une conséquence des dégâts causés par le siège de Vailly, en 1358.

Deux fenêtres en plein cintre à double ébrasement, entourées d'un cordon torique et surmontées d'une baie de la même forme, éclairent le transept du côté nord. Le bandeau mouluré qui contourne les contreforts passe sous leur appui. Au sommet du pignon, ajouré par une petite baie, on voit le pied d'une croix, comme à Ambleny. Les murs latéraux sont cachés par les chapelles gothiques déjà signalées à l'intérieur. A l'ouest, une fenêtre en plein cintre s'ouvre au-dessous d'une corniche semblable à celle de la nef. En pénétrant dans les combles, on retrouve les mêmes motifs sur l'entablement à l'angle de l'abside et du croisillon sud qui présente les mêmes dispositions que l'autre bras du transept. Au XII^e siècle, les deux niches devaient faire une saillie sur la face orientale, comme à Aizy, à Bazoches, à Glennes, à Lhuys et à Montigny-Lengrain.

Les deux chapelles du XIII^e siècle qui font communiquer le chœur avec les croisillons englobent l'abside romane sur ses faces latérales. Il en résulte que le chevet de l'église se trouve limité par un long mur droit. On pénétrait dans ces chapelles par quatre petites portes en tiers-point, aujourd'hui bouchées. Leurs contreforts s'arrêtent sous les petits masques grimaçants de la corniche. Le bandeau mouluré qui passe sous les grandes claires-voies se raccorde à ceux du transept et du sanctuaire, mais son profil n'est pas identique, et le défaut de liaison entre les assises est facile à constater.

Des contreforts à triple glacis s'élèvent aux angles du chevet primitif, et la niche en hémicycle fait une saillie sur le mur plat du XII^e siècle. Cette absidiole, qui devait être surmontée d'un toit en pierre, est épaulée par deux petits contreforts. Ses deux oculi furent percés à l'époque moderne, et sa fenêtre en plein cintre, qui vient d'être restaurée, s'ouvre entre deux colonnettes. Un boudin, suivi d'une baguette saillante, se détache sur l'archivolte, et le bandeau mouluré qui passe sous l'appui contourne l'abside romane. De chaque côté de la niche, on voit une fenêtre bouchée par un glacis moderne. Plus haut, une baie en plein cintre, entourée d'un cordon torique, encadre la rosace à quatre lobes du chœur. A droite, un escalier béant, percé après coup dans les assises, permettait peut-être de gagner une plate-forme établie sur la niche pour fortifier l'église au moyen âge.

Le pignon, assis sur un bandeau mouluré, renferme trois arcatures soutenues par des colonnettes et par des chapiteaux à feuilles d'acanthé (1). Les moulures de leur archivolte se composent d'un boudin entre deux cavets et d'une baguette saillante. L'arcature centrale décrit une courbe en tiers-point autour d'une baie cintrée, mais les deux autres petits arcs en plein cintre encadrent des statues placées sous un dais à tourelles (2). Ces deux saints, dépourvus de nimbe et posés sur une tête de monstre, portent des vêtements plissés au fer, mais l'absence d'attributs ne permet pas de les identifier. L'artiste a peut-être voulu figurer saint Précord, patron de Vailly, et saint Crépin, patron de l'abbaye qui avait le droit de présenter à la cure.

Le clocher qui s'élève sur la croisée de l'église forme un carré parfait (3), suivant une

(1) Cf. pl. XC, fig. 9.

(2) *Ibid.*, fig. 10.

(3) La cage intérieure du clocher mesure 5 m,75 sur chacune de ses faces.

disposition assez rare : ses contreforts d'angle sont cannelés dans leur partie supérieure. Le premier étage de la tour, caché sous les toitures et percé de quatre baies en plein cintre qui donnent accès dans les combles, fut construit vers 1175, mais on attendit de nouvelles ressources pour reprendre les travaux vers le commencement du XIII^e siècle.

L'architecte du XII^e siècle avait appareillé dans les angles de la cage quatre larges trompes coniques surmontées de pans coupés, pour donner une solide assiette au beffroi. Comme ces trompes se trouvent placées très bas, il est impossible de supposer qu'on avait d'abord formé le projet d'élever le second étage sur un plan octogone. Pour empêcher l'écartement des murs, des assises arrondies remplissent les coins de la cage au-dessus des pans coupés. Le second étage repose sur un bandeau mouluré : ses huit baies en cintre brisé, flanquées de six colonnettes, sont garnies de trois tores qui se détachent entre des cavets sous un cordon de trous cubiques. La décoration des chapiteaux se compose de crochets plats, et le profil des tailloirs est formé d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet : le tore inférieur des bases est très aplati.

A la hauteur du troisième étage, deux grandes baies en tiers-point, assises sur un bandeau, s'ouvrent sur chaque face du clocher. Leur archivolt, soutenue par quatre colonnettes, est ornée de petites feuilles pointues, d'un boudin, d'une gorge et de trous carrés creusés dans un cordon torique. Ces moulures encadrent deux petits arcs brisés, revêtus d'une baguette, qui retombent sur un fût monolithe au centre et sur deux colonnettes engagées. Les chapiteaux, les tailloirs et les bases sont conformes aux types déjà décrits. Entre les contreforts d'angle, une longue colonnette, amortie par une tête grimaçante, s'élance jusqu'à la corniche, formée de petites arcatures en plein cintre et d'un rang de feuilles pointues. Cet entablement fut sculpté en 1880, quand M. Boeswilwald a fait élever une nouvelle flèche en charpente pour remplacer celle qui s'était inclinée à la suite de l'ouragan de 1875.

Au XII^e siècle, le couronnement de la tour se composait, soit d'un toit en bâtière soutenu par deux pignons ajourés, comme à Ambleny et à Couvrelles, soit de quatre pignons d'égale hauteur reliés par des combles en pénétration, comme à Vasseny (Aisne) et à Dormans (Marne). Le dernier étage n'était pas préparé à soutenir le poids d'une flèche en pierre. Après la tempête de 1505 qui avait renversé la toiture, on entoura la plate-forme d'une balustrade ajourée par de grandes fleurs de lis et flanquée de quatre gargouilles. On en conserve quelques débris dans le jardin du presbytère. Le style de cette tour, qui ressemble au clocher de Cuiry-Housse, près de Braine, montre la persistance des traditions romanes dans la vallée de l'Aisne au commencement du XIII^e siècle, car les crochets des chapiteaux indiquent seuls les progrès de l'art gothique.

L'église de Vailly mérite d'attirer l'attention par la pureté de son style, mais ses remaniements successifs ont fait disparaître la régularité de son plan. Les heureuses proportions de la nef et la curieuse charpente qui la recouvre, les voûtes du transept, la niche de l'abside, la richesse de la façade et l'élégante silhouette du clocher donnent à l'édifice une grande valeur archéologique. Son influence se fit sentir sur l'église d'Aizy et sur le chevet de la collégiale d'Oulchy-le-Château. L'artiste qui dirigea sa construction réussit à bâtir un véritable type de l'architecture religieuse du Soissonnais vers la fin du règne de Louis VII.

ÉGLISE DU VAL-CHRÉTIEN

L'abbaye du Val-Chrézien (1) fut fondée en 1134 par Raoul de Cramaille et sa femme, qui donnèrent aux Prémontrés tout leur fief de Reincourt, situé sur les bords de l'Ourcq, près de Fère en Tardenois (2). Les deux époux s'étaient réservé l'usage d'une maison, et la rente que les religieux avaient consenti à leur payer devait être prélevée sur les revenus de l'église. En effet, un ancien édifice religieux, entouré d'un cimetière, s'élevait déjà sur le même emplacement avant l'arrivée des moines qui furent recrutés dans l'abbaye de Saint-Martin de Laon (3). Les barons de Cramaille, les comtes de Braine et de Champagne furent les premiers bienfaiteurs du nouveau monastère, dont les domaines se trouvent énumérés dans une bulle du pape Eugène III, datée de 1147 (4).

On ne possède aucun renseignement historique sur la date de l'église abbatiale; mais comme le pape Alexandre III accorda aux religieux le droit d'y faire placer des sépultures en 1175 (5), il faut en conclure que le monument était terminé à cette époque. D'ailleurs, les caractères archéologiques de l'édifice permettent de faire remonter sa construction à une période comprise entre les années 1150 et 1170, pendant le temps où l'abbé Maurice exerçait ses fonctions.

Au XIII^e siècle, la façade fut reconstruite, mais en 1431 les Anglais s'emparèrent des religieux et brûlèrent une partie de l'église. L'abbé Pierre III, qui mourut en 1453, paya la rançon des prisonniers et fit réparer l'édifice (6). Vers la fin du règne de François I^{er}, l'abbé Barthélemy Gaugier renouvela l'ornementation de l'église, et l'un de ses successeurs, Eustache de Conflans, fit remplacer la charpente et la flèche détruites par un ouragan vers 1640 (7). Après la suppression de l'abbaye en 1790, l'église fut mise en vente le 1^{er} juin 1791 avec tous les bâtiments qui l'entouraient. L'abbé Asseline, curé de Bruyères, qui s'en rendit acquéreur, ne tarda pas à s'en dessaisir. Ce vaste édifice fut d'abord transformé en grange; mais vers 1801 le fermier Moquet trouva plus avantageux de le démolir pour élever de nouvelles constructions avec ses matériaux (8). En étudiant les ruines de la façade, d'une travée de la nef et du chœur, nous avons pu reconstituer les principales dispositions du monument (9).

L'église abbatiale comprenait une longue nef flanquée de deux collatéraux et un chœur rectangulaire, comme à Saconin, près de Soissons. Le défaut de transept, déjà signalé dans plusieurs

(1) Aisne, arr. de Châteaui-Thierry, canton de Fère en Tardenois, commune de Bruyères.

(2) *Gallia christiana*, t. X, preuves, col. 113.

(3) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 493.

(4) *Annales ordinis Præmonstratensis*, t. II, preuves, col. DCXXVIII à DCXXXIII.

(5) *Ibid.*, t. II, preuves, col. DCXXXI.

(6) *Gallia christiana*, t. IX, col. 500. — CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 465 et 487.

(7) *Gallia christiana*, col. 501. — *Annales ordinis Præmonstratensis*, t. II, col. 1013 et 1014.

(8) B.O.ingraphus : COULIEU, *L'abbaye de Val-Chrézien* dans les *Annales de la Société archéologique de Châteaui-Thierry*, 1888, p. 90.

(9) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 51^m,30; long. de la nef, 31^m,40; long. du chœur, 11^m,90; larg. totale, 16^m,30; larg. de la nef, 8 mètres; larg. des bas côtés, 3^m,40; larg. du chœur, 8 mètres.

églises romanes du diocèse, donnait à ce plan une forme particulière (1). La nef, dépourvue de voûtes, renfermait sept travées; mais la dernière était plus large que les autres, comme à Notre-Dame de Soissons (2). Il est facile de le constater en divisant la longueur de la nef par la distance entre les piles prise d'axe en axe (3). Les grands arcs en tiers-point à doubles claveaux s'appuyaient sur de larges piliers flanqués d'un pilastre entre deux colonnettes vis-à-vis des bas côtés (4). A la hauteur de l'imposte, un tailloir orné d'un listel et d'une baguette avec un cavet intermédiaire contournaient les piles.

Les baies en plein cintre des tribunes, assises sur un bandeau mouluré, étaient subdivisées par deux petites arcades de la même forme qui retombaient sur une colonnette centrale et sur des tailloirs semblables à ceux des gros piliers. L'architecte avait recouvert les tribunes de charpente, comme à Saint-Étienne de Beauvais, à Lillers (Pas-de-Calais), à Saint-Evremont de Creil et à Notre-Dame de Soissons. La nef était éclairée par douze fenêtres en plein cintre, et ses dispositions primitives sont indiquées par les ruines de la première travée du côté nord. La simplicité du style de ce large vaisseau faisait ressortir l'excellente qualité des pierres taillées avec le plus grand soin. Eudes de Cramaille, mort en 1242, et Raoul de Cramaille, mort en 1285 pendant la guerre d'Aragon, avaient été ensevelis aux deux extrémités de la nef. On voyait sur ces tombes deux chevaliers couchés, revêtus de leurs armures et les pieds appuyés sur un chien (5). Alaïs, dame de Saponay, fut enterrée dans l'église en 1290 (6).

Dans les collatéraux, les voûtes d'ogives retombaient sur quatre colonnettes séparées par des pilastres qui soutenaient des doubleaux en tiers-point. Cette disposition s'est conservée dans la première travée du bas côté nord. Les chapiteaux sont garnis de feuillages, et le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet. On remarque autour des bases une scotie entre deux tores. Ces voûtes étaient destinées à porter le dallage des tribunes, comme à Notre-Dame de Soissons, car au XII^e siècle les bas côtés étaient généralement recouverts d'un lambris dans les églises de la région. Une large fenêtre en plein cintre s'ouvrait dans l'axe de chaque travée, comme on peut le constater au sud.

A l'entrée du chœur, le plan des piles suffit à prouver que l'église était dépourvue de transept, car l'architecte n'avait disposé aucune colonnette pour soutenir la voûte et les doubleaux de la croisée. Or le carré du transept était toujours voûté dans les édifices religieux du Soissonnais bâtis au XII^e siècle. L'arc triomphal, qui décrivait une courbe en tiers-point, s'appuyait sur six colonnes engagées : on voit encore une amorce de ses claveaux, garnis de quatre tores et d'un boudin à rainure (7). Les deux travées du chœur étaient voûtées d'ogives, comme à Lhuys; mais la première voûte était seule renforcée par des formerets en tiers-point revêtus d'un seul tore. Le profil des nervures et du doubleau intermédiaire se composait d'un boudin évidé entre deux tores (8), comme à Montigny-Lengrain (Aisne), et tous ces arcs retombaient sur des colonnettes groupées en faisceau.

Les chapiteaux encore intacts se font remarquer par la hauteur de leur corbeille garnie de feuilles d'acanthé ou de palmettes montées sur une longue tige (9) : ce dernier motif se retrouve

(1) Cf. pl. XCI, fig. 1.

(2) Cf. pl. LXXXIII, fig. 1.

(3) Cette distance est de 5^m,08.

(4) Cf. pl. XCI, fig. 2.

(5) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 381.

(6) *Annales ordinis Præmonstratensis*, t. II, col. 1016.

(7) Cf. pl. XCI, fig. 3.

(8) *Ibid.*, fig. 4.

(9) *Ibid.*, fig. 6 à 8.

dans le transept de l'église d'Oulchy-le-Château (1). La doucine des tailloirs, surmontée d'un listel, formait un bandeau continu autour du sanctuaire, mais les bases sont enterrées sous les décombres. Les moulures des arcs et la décoration des chapiteaux portent l'empreinte du style en usage vers 1160. Au nord et au sud, les fenêtres latérales en plein cintre s'ouvraient l'une au-dessous de l'autre, suivant une disposition exceptionnelle. Le retour d'angle d'un mur permet de constater que le chœur se terminait par un mur droit qui devait être percé de trois baies accouplées et d'une rosace à quatre lobes, comme à Oulchy-le-Château et à Nanteuil-Notre-Dame. D'ailleurs, l'abside de ces deux édifices présente une telle ressemblance avec le chœur de l'église du Val-Chrétien qu'on y reconnaît le style du même artiste.

La façade, reconstruite vers 1250, est épaulée par quatre contreforts très saillants. L'archivolte en tiers-point du grand portail, garnie de petits tores et de cavets, s'appuie sur six colonnettes. On voit encore quelques assises du trumeau qui supportait le tympan. Les deux portails latéraux sont flanqués de quatre colonnettes : leur archivoltte moulurée décrit une courbe en tiers-point. Des petits crochets se détachent sur la corbeille des chapiteaux, et le tore inférieur des bases est très aplati. Les deux clochers de la façade, ajourés par de longues baies en tiers-point, n'étaient pas antérieurs au XIII^e siècle. Il est probable que ces tours remplacèrent des clochers romans bâtis au-dessus du porche, comme à Notre-Dame de Soissons et à Saint-Leu-d'Esserent; mais le clocher primitif pouvait s'élever sur la première travée du chevet, comme à Berzy-le-Sec, à Brécy, à Breny, à Nanteuil-Notre-Dame et à Saconin (Aisne). Au sud, un bâtiment de l'abbaye se trouvait adossé au mur du chœur. Les contreforts de l'abside sont encore visibles, et les fenêtres du sanctuaire étaient dépourvues de cordon mouluré.

ÉGLISE DE VEUILLY-LA-POTERIE

La plus ancienne mention du village de Veully-la-Poterie (2) se rapporte à son église qui appartenait au prieuré de Coincy dès l'année 1139, comme l'indique une charte de l'évêque Joselin (3). Il faut en conclure que l'église actuelle s'élève sur l'emplacement d'un édifice plus ancien, car aucune de ses parties ne peut remonter à la première moitié du XII^e siècle. Nivelon, évêque de Soissons, confirma les droits des moines sur la cure en 1180 (4) et en 1193, et le pape Urbain III imita son exemple en leur accordant une bulle datée de 1185 (5). La paroisse dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Château-Thierry. Le droit de présentation à la cure était réservé au prieur de Coincy.

L'église, dédiée à saint Sulpice et à saint Antoine, comprend une nef, deux collatéraux, un

(1) Cf. pl. XI bis, fig. 6.

(2) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front.

(3) Bibl. nat., français 12021, p. 158.

(4) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 182 v^o.

(5) Bibl. nat., français 12021, p. 150 et 205.

transept et un chœur polygonal qui s'arrondit en hémicycle à l'extérieur (1). Au XII^e siècle, l'édifice se trouvait dépourvu de transept, et l'abside était précédée d'une partie droite, comme à Bussières (2) et à Berzy-le-Sec. La nef, qui renferme trois travées, avait été construite vers 1170, mais son plafond primitif fut remplacé par trois voûtes d'ogives garnies d'une gorge entre deux boudins. Les doubleaux intermédiaires en tiers-point sont revêtus d'un boudin évidé entre deux tores, et les formerets décrivent la même courbe. Cet important travail, commencé vers la fin du XII^e siècle, ne fut achevé qu'au XIII^e siècle.

Pour soutenir ces croisées d'ogives qui doivent être comptées parmi les premières voûtes lancées au-dessus d'une nef dans l'ancien diocèse de Soissons, l'architecte fit incruster après coup dans les anciennes piles cruciformes trois colonnes et quatre colonnettes du côté de la nef. Ce remaniement, dont nous avons rencontré d'autres exemples dès le XII^e siècle, à Coulonges (Aisne), à Acy en Multien, à Bury, à Cambronne, à Foulanges, à Saint-Vaast-les-Mello et à Saint-Germer (Oise), est facile à constater en examinant les petits fûts qui ne font pas corps avec les piliers. Les grands arcs en tiers-point de la nef, ornés d'un large méplat entre deux tores, s'appuient sur deux courtes colonnes du XIII^e siècle relancées dans les piles. Au milieu de chaque travée on voit une baie en plein cintre plus ou moins remaniée.

L'ornementation des chapiteaux fournit un exemple de la persistance des traditions romanes à la fin du XII^e siècle. Dans la première travée du nord, des diables et des monstres posent leurs griffes sur deux hommes et sur une femme en faisant les contorsions les plus bizarres : c'est une image des supplices de l'enfer (3). Sous la retombée des voûtes, trois colombes becquettent un fruit d'arum (4), deux aigles déploient leurs ailes, et des chimères cherchent à se dévorer. Au sud, on aperçoit deux dragons, deux chimères affrontées et deux monstres aux dents aiguës qui enserrant la tête d'un homme dans leurs puissantes mâchoires (5). Ce dernier motif, déjà signalé dans le chœur de Marizy-Saint-Mard (6), près de Neuilly-Saint-Front, fut peut-être sculpté par le même artiste. Les autres chapiteaux sont couverts de larges feuilles qui se recourbent en forme de bouton, et le grand cavet des tailloirs est surmonté d'un listel.

Le profil des bases, dont le tore inférieur est très aplati, porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du règne de Philippe-Auguste. Le diamètre des colonnettes et l'épaisseur des astragales sont beaucoup plus faibles dans la nef que dans le chœur, ce qui indique une date plus avancée. Rien ne prouve qu'on ait réemployé ces chapiteaux, car leur corbeille se raccorde bien avec les fûts, et les piles de la nef étaient dépourvues de colonnettes dans leur état primitif. Les chapiteaux placés sous les grandes arcades furent certainement sculptés après ceux qui soutiennent les ogives, les doubleaux et les formerets, car on voit des crochets du XIII^e siècle se détacher sur leur corbeille.

Le bas côté nord, qui conserve deux baies en plein cintre, fut voûté après coup au XVII^e siècle, comme l'indiquent les corbeaux incrustés dans les angles sous la retombée des nervures. Les ogives et les doubleaux en tiers-point présentent des arêtes abattues. Vis-à-vis des collatéraux, les anciennes piles de la nef n'ont pas subi le même remaniement que sur leur face opposée. On a reconstruit le bas côté sud au XVI^e siècle : ses voûtes d'ogives à profil prismatique et ses fenêtres, divisées par un meneau central et par un soufflet, suffisent à en donner la preuve.

(1) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 23^m,10; long. de la nef, 13 mètres; long. du transept, 20^m,60; larg. totale, 12^m,65; larg. de la nef, 5^m,65; larg. du chœur, 5 mètres; haut. de la voûte du chœur, 8^m,40.

(2) Cf. pl. LIV, fig. 3.

(3) Cf. pl. XCI, fig. 9.

(4) *Ibid.*, fig. 10.

(5) *Ibid.*, fig. 11.

(6) Cf. pl. LXXIII, fig. 8.

Au XII^e siècle, le carré du transept formait la première travée du chœur, bâtie vers 1165, peu de temps après le sanctuaire de l'église voisine de Bussiares et avant le chevet de l'église de Marigny en Orxois. La voûte d'ogives centrale, garnie d'un boudin en amande entre deux tores et d'un ange à la clef, retombe sur quatre colonnettes posées en biais (1). Deux formerets en tiers-point, à tore aminci, encadrent les compartiments de remplissage. L'arc triomphal, soutenu par quatre colonnes engagées, décrit la même courbe : ses claveaux sont revêtus de deux tores et de deux boudins en amande, comme à Marigny.

Les chapiteaux se font remarquer par la variété de leur décoration. Au nord, deux oiseaux à tête humaine, posés sur quatre chimères qui se livrent bataille, déploient leurs ailes à côté de deux colombes qui becquettent un fruit d'arum. En face, des tiges et des fleurs d'iris s'enlacent sur une large corbeille : les autres chapiteaux sont décorés de feuilles d'arum qui se recourbent à leur extrémité (2). Le profil des tailloirs se compose d'un large cavet creusé sous un listel, mais les bases sont dissimulées derrière des boiseries modernes.

Cette partie de l'église était éclairée par deux fenêtres en plein cintre dans son état primitif, comme à Bussiares ; mais vers 1230 on défonça les murs latéraux pour établir un transept après coup, comme à Marigny en Orxois, à Aizy, à Glennes, à Laffaux et à Pernant (Aisne). Le croisillon du nord est encadré par un doubleau en tiers-point surhaussé. Sa voûte d'ogives à tore aminci, renforcée par des formerets, retombe sur des colonnettes d'angle et sur des chapiteaux à crochets. Ses deux fenêtres sont flanquées de fines colonnettes, et leur remplage se compose d'un meneau central qui soutient une rosace à six lobes. Il est certain que le croisillon sud avait été bâti dès le XIII^e siècle, mais au XVI^e siècle on fut obligé de le reconstruire, comme l'indiquent le profil des ogives et l'archivolte en anse de panier des deux grandes baies. L'une de ces fenêtres renferme deux meneaux surmontés d'un oculus en forme d'ellipse.

Le chœur à cinq pans coupés est recouvert par six branches d'ogives en amande qui rayonnent autour d'une petite clef garnie de feuilles d'acanthé (3). Les formerets en tiers-point surhaussé, ornés d'un tore aminci (4), et les nervures de la voûte retombent sur des colonnettes en délit coupées par des bagues moulurées. Le doubleau qui précède le chœur décrit une courbe en tiers-point, et ses trois boudins en amande s'appuient sur deux grosses colonnes engagées (5). Cinq fenêtres en plein cintre s'ouvrent autour du sanctuaire.

On voit sur la corbeille des chapiteaux quatre chimères qui se jouent dans des rinceaux, des feuilles d'acanthé, deux colombes affrontées, deux masques dévorant des tiges entrelacées, des pédoncules et des feuilles d'arum (6). Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un large cavet. Cette abside présente une grande ressemblance avec celle des églises voisines de Bussiares et de Marigny en Orxois. On peut également comparer le chevet de Veully avec le chœur des églises d'Hautevesne, de Marizy-Saint-Mard, de Saponay (Aisne) et de Saint-Gervais de Pontpoint (Oise). Il faut l'attribuer à la même date que le carré du transept.

La façade, épaulée par quatre contreforts, est une œuvre du XIII^e siècle. Au centre, les trois voussures du portail en tiers-point retombaient sur six colonnettes, mais on a mutilé toute cette décoration à l'époque moderne. Le dernier cordon de l'archivolte, garni d'un rinceau encore intact, se développe au-dessous d'une fenêtre en plein cintre. A l'extérieur, on voit des petits

(1) Cf. pl. XCII, fig. 3 et 4.

(2) Cf. pl. XCI, fig. 12 à 14, et pl. XCII, fig. 12 et 13.

(3) Cf. pl. XCII, fig. 1 et 2.

(4) *Ibid.*, fig. 5.

(5) *Ibid.*, fig. 6.

(6) *Ibid.*, fig. 7 à 11.

contreforts au droit des piles et des modillons frustes sous la corniche de la nef. Une grande cage d'escalier moderne s'élève à l'angle du transept et du bas côté nord.

Les fenêtres du croisillon nord présentent tous les caractères de l'art du XIII^e siècle, mais les modillons de sa corniche ressemblent à des corbeaux romans. Il est facile de constater que cette partie de l'église est une addition au plan primitif, car l'un des contreforts du clocher se trouve engagé dans le mur oriental du transept. Le croisillon sud porte l'empreinte du style de la Renaissance, mais les meneaux de sa fenêtre méridionale furent démontés à l'époque moderne. Autour de l'abside en hémicycle, on voit quatre contreforts qui se terminent par un long glacis sous les modillons de la corniche, ornés de billettes ou de masques grimaçants. Les baies en plein cintre du chevet sont dépourvues d'ornementation, comme à l'intérieur.

Le clocher central, dont la cage est rectangulaire, s'élevait sur la première travée du chœur au XII^e siècle (1), comme à Breny, à Berzy-le-Sec, à Saconin et à Torcy (Aisne). Ses quatre contreforts latéraux reposaient directement sur le sol avant la construction des bras du transept. Au nord et au sud, les baies en tiers-point percées dans le premier étage se trouvent enfouies sous le comble des croisillons, comme à Laffaux et à Lhuys (Aisne). Il faut en conclure que le transept n'existait pas vers 1175, au moment où le clocher fut bâti. Les claveaux de ces baies, garnis d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon mouluré, retombent sur quatre colonnettes (2). La décoration des chapiteaux se compose de feuilles d'arum qui se recourbent en forme de boule. Le cavet des tailloirs est surmonté d'un listel, et le tore inférieur des bases présente un profil aplati.

A la hauteur du second étage, quatre longues colonnettes d'angle s'élèvent jusqu'à la corniche, et deux baies en tiers-point, assises sur un bandeau saillant et flanquées de quatre fûts, s'ouvrent sur chaque face de la tour. Les grandes archivoltes, revêtues d'un boudin en amande et d'un cavet suivi d'un cordon mouluré, encadrent deux arcades secondaires de la même forme, taillées dans un seul morceau de pierre et soutenues par une colonnette monolithe. A l'est, on voit des pointes de diamant découpées sur l'arête de ces petits arcs; mais sur les autres faces ces ornements sont remplacés par une baguette. Les chapiteaux, les tailloirs et les bases présentent la même décoration qu'à l'étage inférieur.

Le toit en bâtière encore intact s'appuie sur des modillons ornés de moulures ou de têtes humaines. Dans le pignon de l'ouest, une baie en tiers-point, encadrée par un boudin et deux colonnettes, se trouve divisée par une colonnette qui soutient deux petits arcs brisés. A l'est, on remarque une baie de la même forme dépourvue de colonnettes sur ses pieds-droits. Ce clocher offre une ressemblance assez frappante avec ceux d'Hautevesne et de Torcy, bâtis vers la même époque dans des paroisses voisines.

(1) La cage intérieure du clocher mesure 5^m,32 sur 3^m,74.

(2) Cf. pl. XCII, fig. 14.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

PREMIER VOLUME

Page 152, ligne 13, *supprimez* : Nouvion-le-Vineux.

CRYPTÉ DE SAINT-MÉDARD. Page 171, ligne 3, *au lieu de* : terminée en 1582, *lisez* : commencée en 1630. (Abbe PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. VI, p. 149.)

EGLISE DE MORIENVAL. Page 194, ligne 7, *supprimez la phrase qui commence ainsi* : Cette fondation, etc.

Page 194, note 3, *ajoutez* à la bibliographie : ANTHYME SAINT-PAUL, *Morienval : fin d'une question*. — E. LEFÈVRE-PONTALIS, *La question de Morienval, réponse à M. Anthyme Saint-Paul*, articles insérés dans la *Correspondance historique et archéologique*, 1897, p. 129, 161, 193 et 197. — E. LEFÈVRE-PONTALIS, *L'abbaye et l'église de Morienval*, dans le *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. IX, 1898.

Page 199, ligne 7, *au lieu de* : au XIII^e siècle, *lisez* : vers 1170.

Page 199, ligne 13, *au lieu de* : dans la première moitié du XIII^e siècle, *lisez* : dans le dernier tiers du XII^e siècle, *et remplacez la phrase suivante par celle-ci* : Il faut considérer le chœur de l'église voisine de Bonneuil en Valois comme le prototype de cette chapelle.

Page 199, ligne 30, *ajoutez cette phrase* : L'absidiole du croisillon sud, reconstruite au XVII^e siècle, n'existait pas quand le clocher méridional fut bâti, car la baie en plein cintre qui éclairait le réduit inférieur de la tour s'ouvrirait dans cette petite chapelle si elle était débouchée.

Page 199, ligne 35, *au lieu de* : tour-lanterne, *lisez* : lanterne éclairée par quatre fenêtres en plein cintre.

ÉGLISE D'OULCHY-LE-CHÂTEAU. Page 212, ligne 51, *ajoutez en note* : Voici les principales dimensions de l'église : long. totale 38^m,60; long. de la nef, 19 mètres; long. du transept, 17^m,55; long. du chœur, 7^m,10; larg. totale, 13^m,30; larg. de la nef, 6^m,10; larg. du chœur, 6^m,60; haut. de la nef, 12^m,25; haut. du transept, 12^m,40.

Page 214, ligne 36, et page 215, ligne 41, *supprimez* : Nouvion-le-Vineux.

SECOND VOLUME

ÉGLISE DE BERZY-LE-SEC. Page 9, ligne 3, *ajoutez* : par Charles le Chauve en 870, par les évêques réunis au concile de Douzy l'année suivante, par le pape Jean VIII en 877. (TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136. — Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, p. 432. — *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212.)

Page 9, ligne 13, *au lieu de* : huit, *lisez* : six.

ÉGLISE DE BRASLES. Page 20, ligne 15, *ajoutez* : Depuis cette époque, un portail en plein cintre du XII^e siècle, orné de moulures et soutenu par des colonnettes, se trouve englobé dans la sacristie.

ÉGLISE DE CERSEUIL. Page 33, ligne 12, *ajoutez* : Quelques années auparavant, le prêtre Albert, nommé par l'archidiacre Nivelon après la mort d'Ancoul de Pierrefonds, et le prêtre Richard, nommé par l'évêque Hugues de Champfleury, se disputèrent la cure. Henri, archevêque de Reims, donna d'abord raison à Richard, mais une lettre du pape Alexandre III, écrite entre 1170 et 1172, lui enjoignit de faire rendre justice au prêtre Albert, dont il avait confirmé les droits. (Dom MARTÈNE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. II, col. 785, 798 et 871.)

ÉGLISE DE CHELLES. Page 37, ligne 8, *ajoutez* : Nivelon de Pierrefonds, qui avait usurpé les biens des chanoines à Chelles, reconnut ses torts en 1089, et Jean de Pierrefonds leur céda ses droits de vicomté en 1100. (Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 1 et 174.) En 1128, une femme de Chelles fut guérie en faisant un vœu à Notre-Dame de Soissons. (Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, p. 494.) Le chapitre fut affranchi du droit de gîte, à Chelles, par Louis VII en 1156, et Conon, seigneur de Pierrefonds, reconnut tous ses privilèges en 1178. L'évêque Nivelon donna la dime de Chelles aux chanoines en 1180. (Arch. de l'Aisne, G. 253, fol. 174 et 175.)

ÉGLISE DE CONDÉ-SUR-AISNE. Page 42, ligne 3, *ajoutez* : En 876, Charles le Chauve confirma la terre de Condé-sur-Aisne à l'abbaye. (*Historiens de la France*, t. VIII, p. 650.)

ÉGLISE DE DHUIZEL. Page 47, ligne 19, *supprimez* : Nouvion-le-Vineux.

ÉGLISE DE JUVIGNY. Page 53, ligne 25, *ajoutez* : A Saint-Gilles (Marne), paroisse limitrophe de l'ancien diocèse de Soissons, on voit encore un clocher octogone du XII^e siècle, aussi ancien que celui de Juvigny. (Cf. pl. XLVII, fig. 8)

ÉGLISE DE MONTHIERS. Page 69, ligne 1, *au lieu de* : Rambauld, doyen du chapitre en 1154, *lisez* : Renauld, doyen du chapitre vers 1085. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 464.)

ÉGLISE D'ORROUY. Page 74, *remplacez la note 8 par celle-ci* : Arch. de l'Aisne, H. 455, fol. 70.

ÉGLISE DE SERGY. Page 91, ligne 17, *ajoutez* : On trouve une mention du village dès l'année 1153. (Bibl. nat., latin 9986, fol. 10.)

ÉGLISE DE VAUMOISE. Page 95, ligne 28, *ajoutez* : Cette absidiole renferme une piscine du XII^e siècle, dont la cuvette, garnie de bâtons rompus, est encadrée par des palmettes et des perles. (Cf. pl. XLVII, fig. 10.)

ÉGLISE DE BAZOCHES. Page 124, ligne 15, *supprimez* : Nouvion-le-Vineux.

ÉGLISES DE GLENNES ET DE LHUYS. Page 159, ligne 13, et page 165, ligne 40, *supprimez* : Nouvion-le-Vineux.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

DESCRIPTION DES ÉGLISES

ÉGLISES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE

	Pages.
Chapelle du prieuré d'Authueil en Valois (Oise)	3
Chapelle du prieuré de Ballefontaine (Oise)	4
Église de Berzy-le-Sec (Aisne)	9
Église de Béthisy-Saint-Martin (Oise)	14
Église de Béthisy-Saint-Pierre (Oise)	18
Église de Beugneux (Aisne)	22
Église de Blesmes (Aisne)	23
Église de Bonneuil en Valois (Oise)	24
Église de Brasles (Aisne)	28
Église de Breny (Aisne)	30
Église de Bruyères-sur-Fère (Aisne)	31
Église de Cerseuil (Aisne)	33
Église de Chavigny (Aisne)	34
Église de Chelles (Oise)	36
Église de Ciry (Aisne)	40
Église de Condé-sur-Aisne (Aisne)	41
Église de Courthiézy (Marne)	43
Église de Crézancy (Aisne)	44
Église de Dhuizel (Aisne)	45
Église de Fontenoy (Aisne)	48
Église de Juvigny (Aisne)	52
Église de Laffaux (Aisne)	54
Église de Largny (Aisne)	58
Église de Latilly (Aisne)	61
Église de Mareuil-le-Port (Marne)	63
Église de Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne)	64
Église de Marolles (Oise)	66
Église de Monthiers (Aisne)	68

	Pages.
Église de Noël-Saint-Martin (Oise)	69
Église de Nouvron-Vingré (Aisne).	72
Église d'Orrouy (Oise).	74
Église d'Oulchy-la-Ville (Aisne).	76
Église de Pernant (Aisne).	78
Église de Pont-Saint-Mard (Aisne).	80
Église de Saconin (Aisne).	82
Église de Saint-Étienne-lez-Pierrefonds (Oise).	85
Église de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise).	86
Église de Saintines (Oise).	89
Église de Sergy (Aisne).	91
Église de Taillefontaine (Aisne).	92
Église de Vandières (Marne).	94
Église de Vaumoise (Oise).	95
Église de Vauxrezis (Aisne).	96
Église de Verdilly (Aisne).	98
Église de Verneuil-sur-Marne (Marne).	99
Église de Vic-sur-Aisne (Aisne).	101
Église de Vieil-Arcy (Aisne).	103
Église de Vieils-Maisons (Aisne).	105
Église de Viffort (Aisne).	106
Église de Vregny (Aisne).	107

ÉGLISES DE LA SECONDE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE

Église d'Aizy (Aisne).	111
Église d'Ambleny (Aisne).	114
Église d'Arcy-Sainte-Restitute (Aisne).	116
Église d'Azy-Bonneil (Aisne).	120
Église de Bazoches (Aisne).	122
Église de Bitry (Oise).	125
Église de Bonnes (Aisne).	127
Église de Brécy (Aisne).	130
Église de Bussiares (Aisne).	131
Église de Chacrise (Aisne).	132
Église de Couloisy (Oise).	134
Église de Coulonges (Aisne).	136
Église de Courmelles (Aisne).	139
Église de Crouettes (Aisne).	145
Église de Crouy (Aisne).	147
Église de Cuise (Oise).	148
Église de Damery (Marne).	151
Église d'Épaulx (Aisne).	154
Église de Glennes (Aisne).	155
Église d'Hautevesne (Aisne).	162
Église de Lhuys (Aisne).	163

TABLE DES MATIÈRES.

225

Pages

Église de Mareuil en Dôle (Aisne).	168
Église de Marigny en Orxois (Aisne).	169
Église de Marizy-Saint-Mard (Aisne).	171
Église de Merval (Aisne).	173
Église de Montigny-Lengrain (Aisne).	174
Église de Nanteuil-Notre-Dame (Aisne).	178
Église de Rozet-Saint-Albin (Aisne).	180
Église de Saponay (Aisne).	181
Cathédrale de Soissons	183
Église de Notre-Dame de Soissons	192
Église de Notre-Dame des Vignes, à Soissons.	198
Église de Saint-Pierre de Soissons.	201
Église de Torcy (Aisne)	204
Église de Tréloup (Aisne)	205
Église de Vailly (Aisne)	207
Église du Val-Chrétien (Aisne).	215
Église de Veuilly-la-Poterie (Aisne).	217
ADDITIONS ET CORRECTIONS.	221

TABLE DES PLANCHES

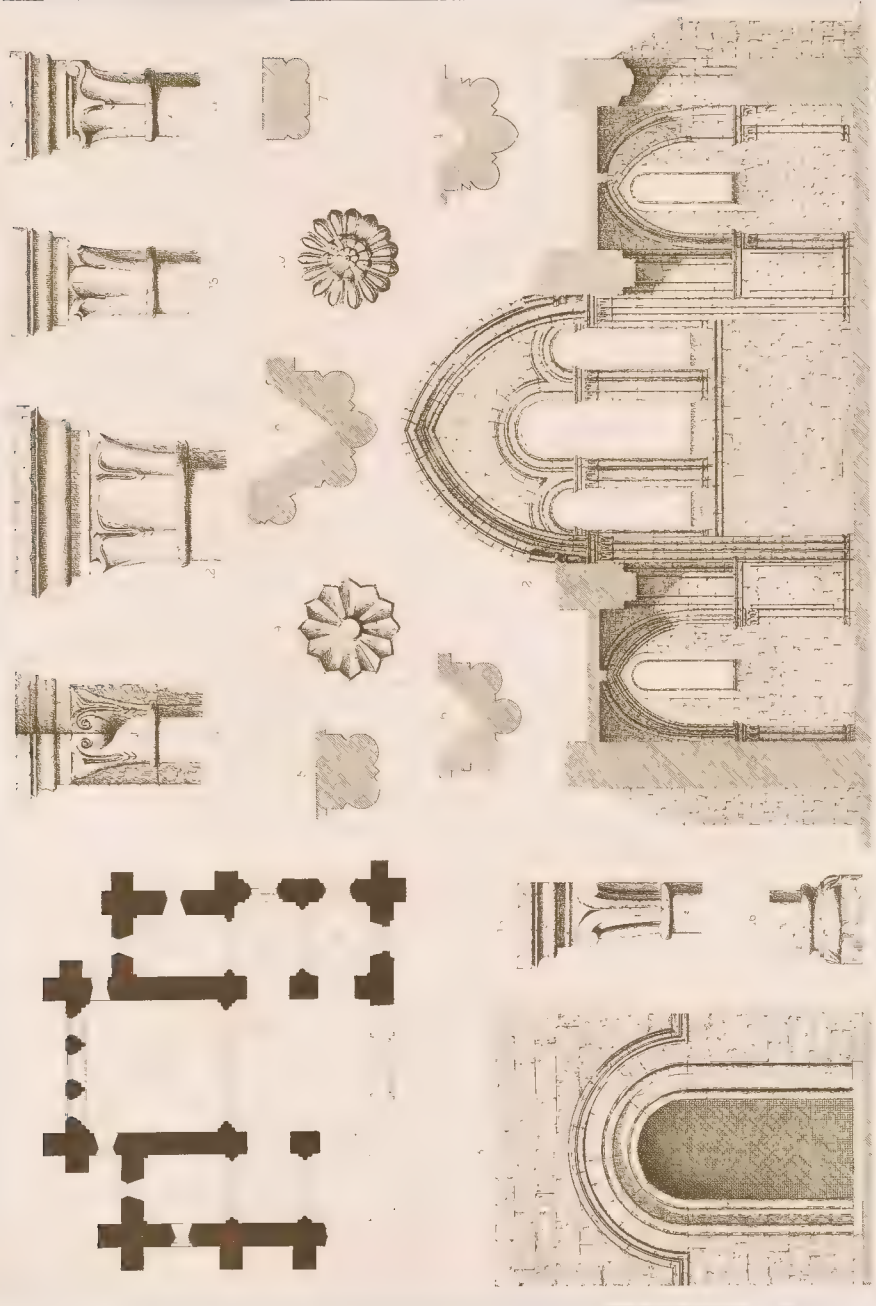
ÉGLISES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE.

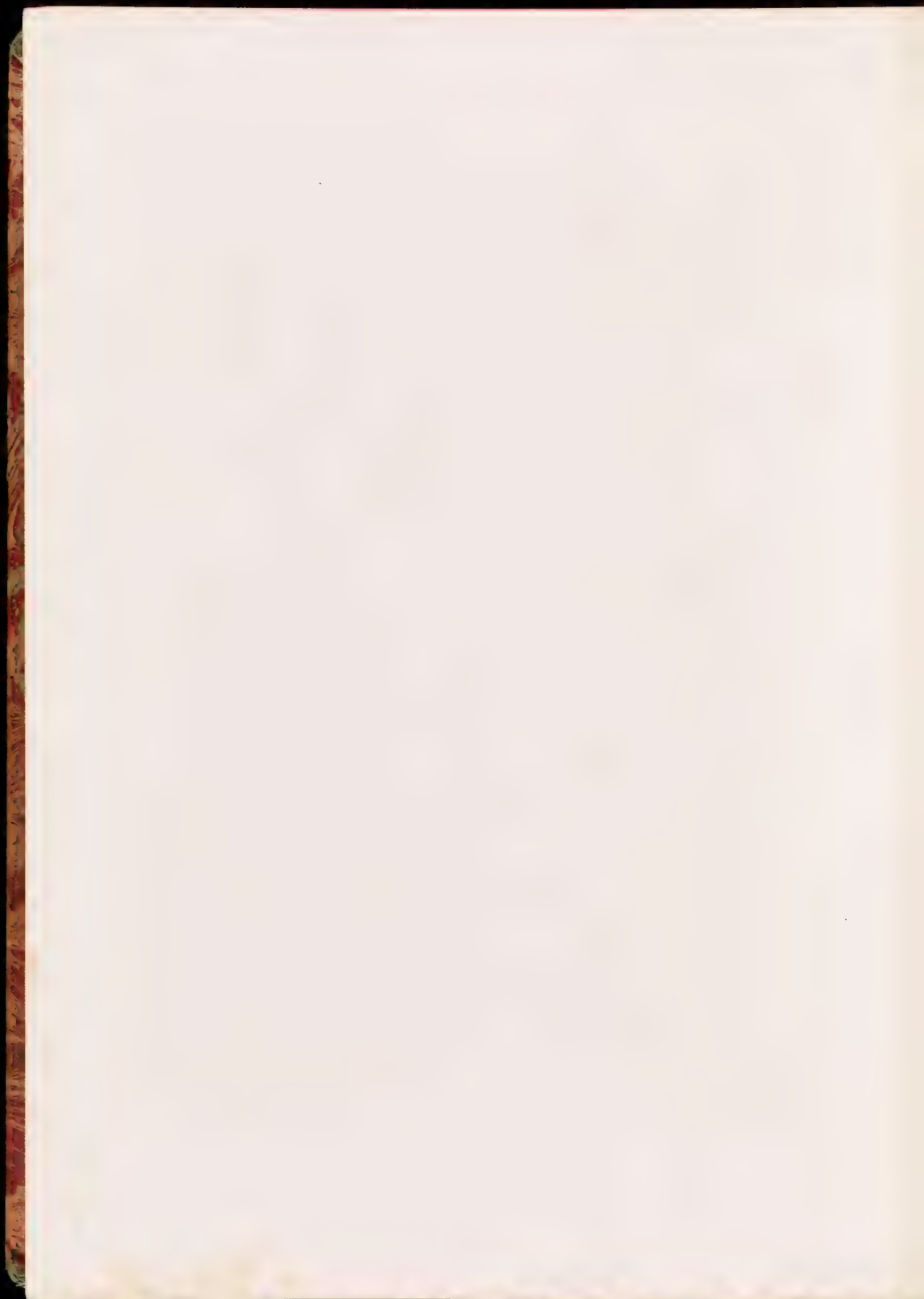
- XXVIII. CHAPELLES D'AUTHEUIL EN VALOIS ET DE BELLEFONTAINE.
XIX. CHAPELLE DE BELLEFONTAINE.
XX. ÉGLISE DE BERZY-LE-SEC. Plan, chœur et façade.
XXI. — Coupe en long.
XXII. — Abside et clocher.
XXIII. ÉGLISES DE BÉTHISY-SAINT-MARTIN ET DE BÉTHISY-SAINT-PIERRE.
XXIV. ÉGLISES DE BONNEUIL EN VALOIS, DE BRÉCY ET DE BRUYÈRES-SUR-FÈRE.
XXIV *bis*. ÉGLISES DE BLESME, DE BRASLES, DE CERSEUIL ET DE CRÉZANCY.
XXV. ÉGLISES DE CHAVIGNY ET DE CONDÉ-SUR-AISNE.
XXVI. ÉGLISE DE CHELLES. Chœur et clocher.
XXVI *bis*. — Fenêtres de l'abside.
XXVII. ÉGLISE DE DHUIZEL.
XXVIII. ÉGLISE DE FONTENOY. Nef et chœur.
XXIX. ÉGLISES DE FONTENOY, DE JUVIGNY ET DE LARGNY.
XXX. ÉGLISE DE LAFFAUX. Plan, chœur et portail.
XXXI. — Coupe en long.
XXXII. — Abside et clocher.
XXXIII. ÉGLISES DE LATILLY, DE MARIZY-SAINTE-GENEVIÈVE ET DE MONTHIERS.
XXXIV. ÉGLISES DE MAROLLES ET DE NOUVRON-VINGRÉ.
XXXV. ÉGLISE DE NOËL-SAINT-MARTIN.
XXXVI. ÉGLISE D'OULCHY-LA-VILLE.
XXXVII. ÉGLISES D'ORROUY ET DE PERNANT.
XXXVIII. ÉGLISES DE PERNANT, DE PONT-SAINT-MARD ET DE SAINTINES.
XXXIX. ÉGLISE DE SAGONIN.
XL. ÉGLISES DE SAINT-ÉTIENNE-LEZ-PIERREFONDS ET DE ST-VAAST-DE-LONGMONT.
XLI. ÉGLISE DE SAINT-VAAST-DE-LONGMONT. Clocher.
XLII. ÉGLISES DE SAINT-BANDRY, DE SERGY ET DE TAILLEFONTAINE.
XLIII. ÉGLISES DE VANDIÈRES, DE VAUMOISE, DE VERDILLY ET DE VERNEUIL.
XLIV. ÉGLISE DE VAUXREZIS.
XLV. ÉGLISES DE VIC-SUR-AISNE ET DE VIEIL-ARCY.
XLVI. ÉGLISES DE VIEILS-MAISONS, DE VIFFORT ET DE VREGNY.
XLVII. CLOCHERS DE BEUGNEUX, DE CIRY, DE COURTHIÉZY, DE DRAVEGNY, DE MAREUIL-LE-PORT, DE SAINT-GILLES ET DE VICHEL.

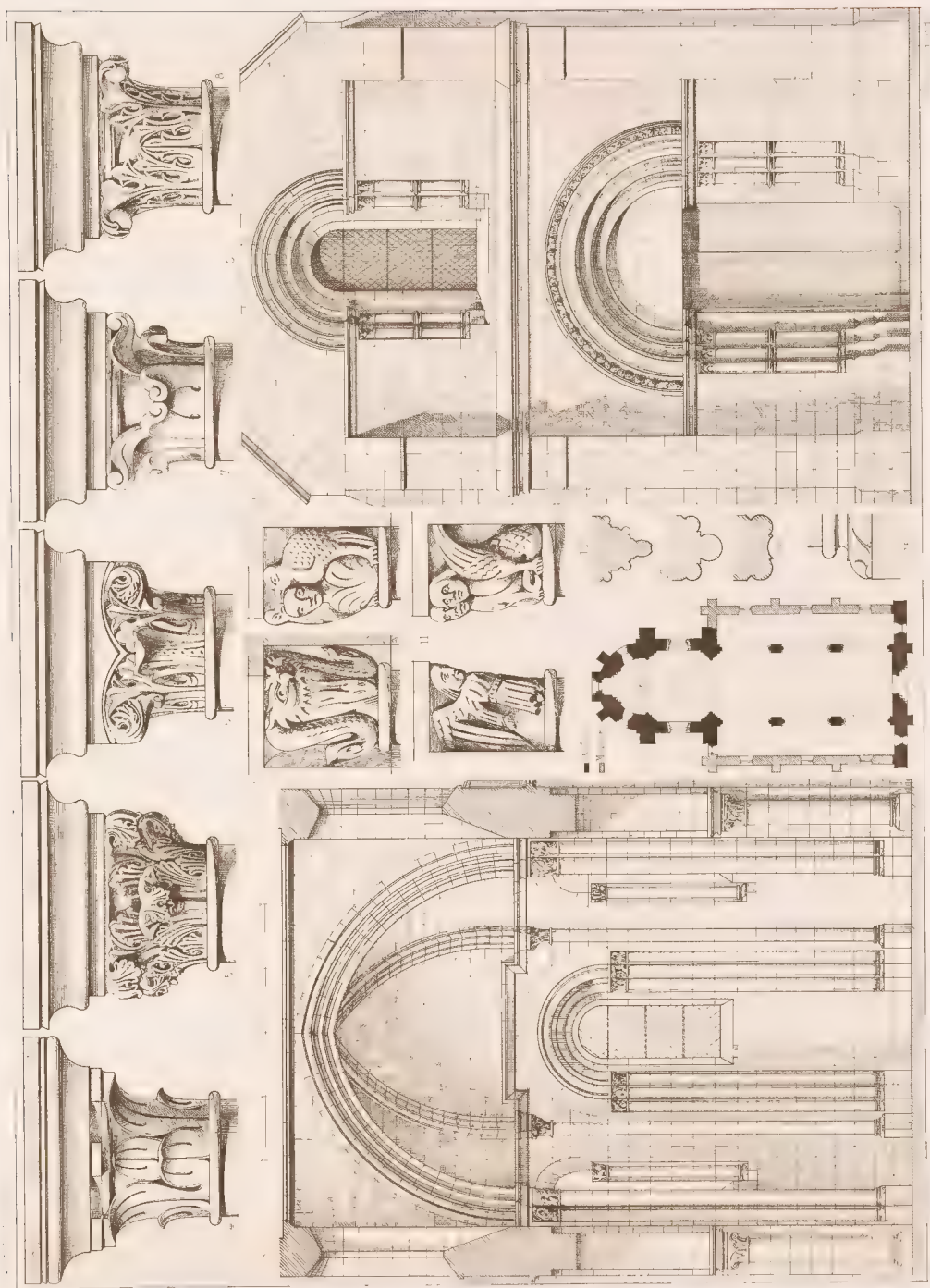
ÉGLISES DE LA SECONDE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE.

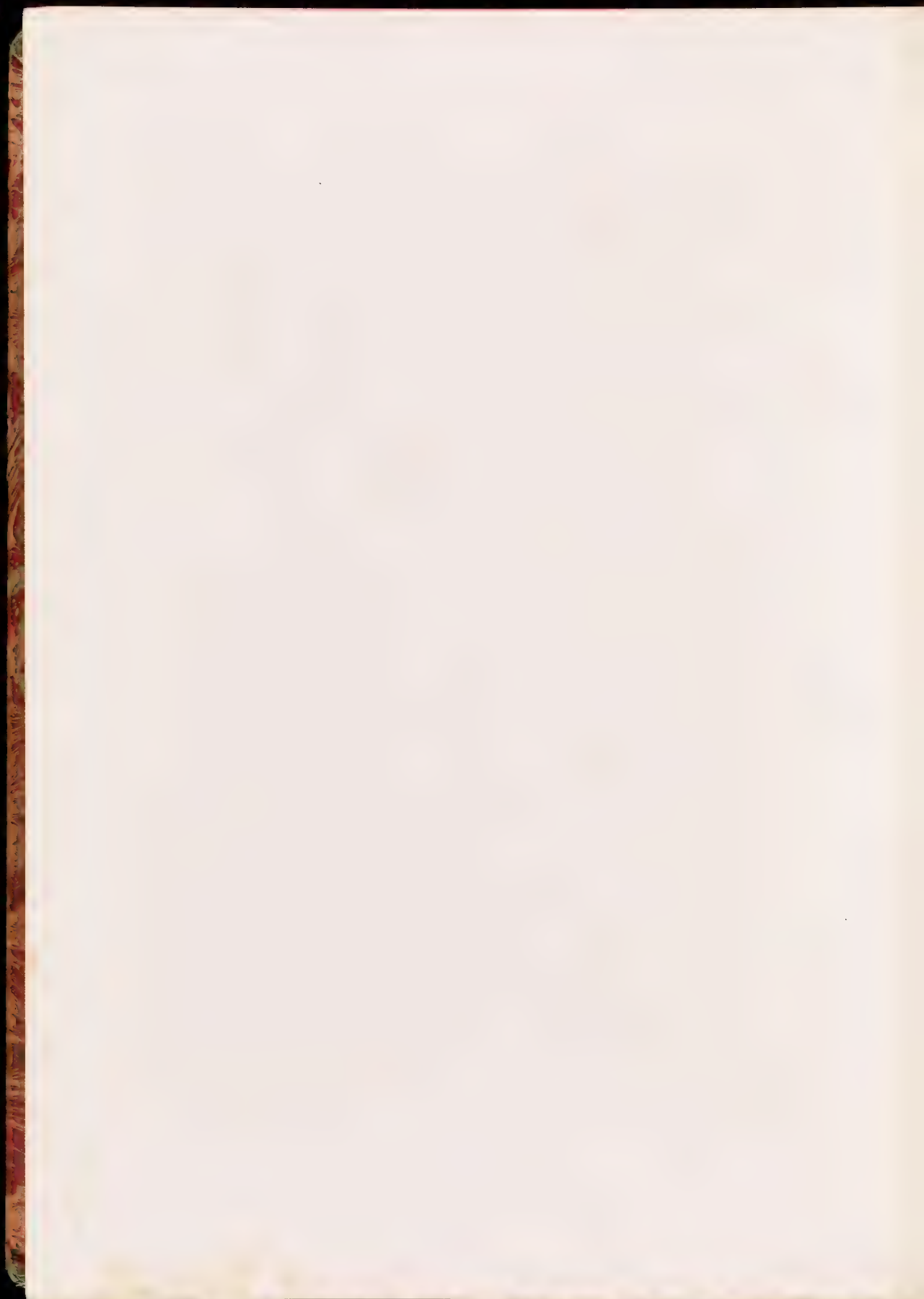
- XLVIII. ÉGLISE D'AIZY. Chœur et abside.
XLIX. ÉGLISES D'AIZY ET D'AMBLENY.

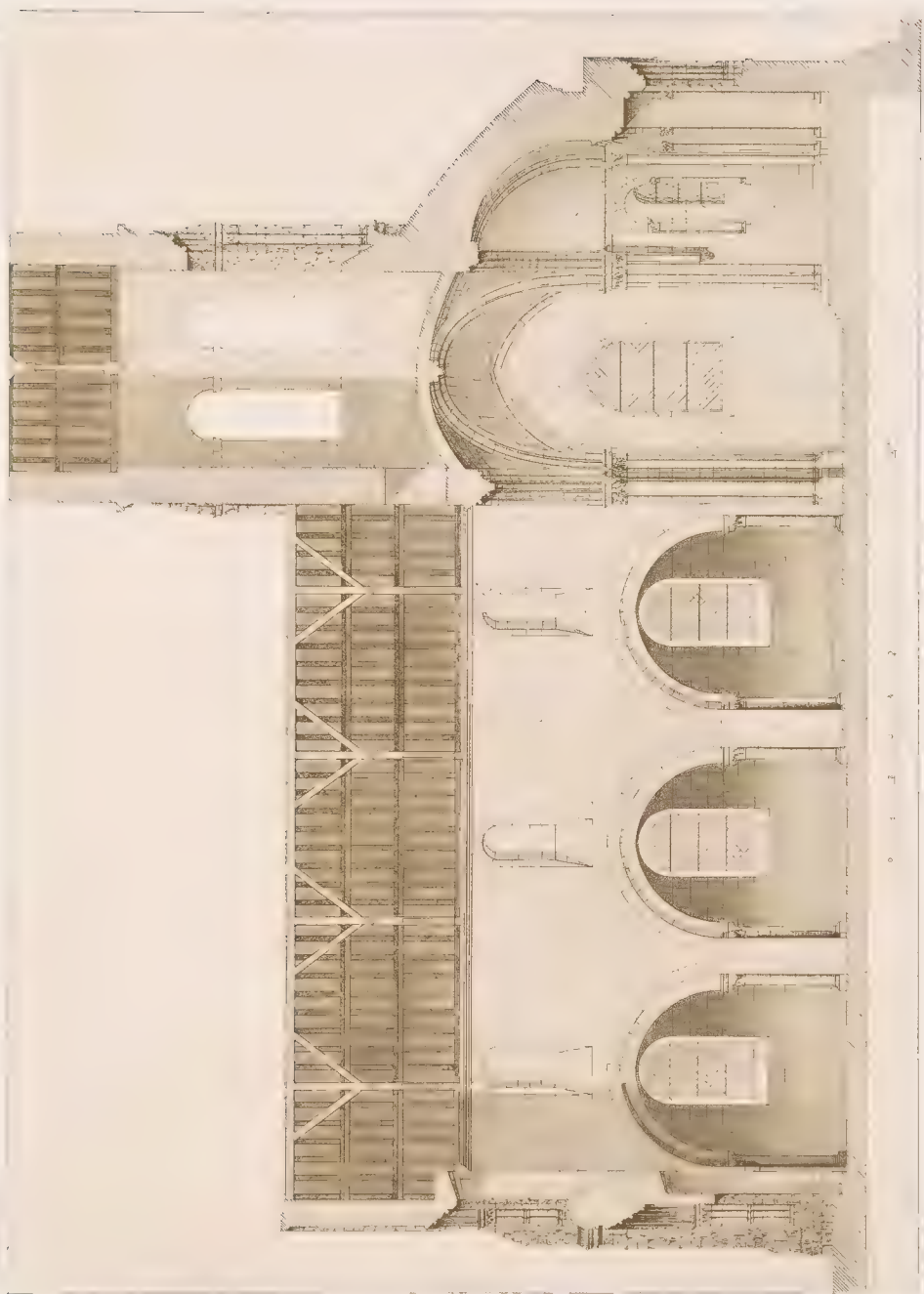
- L. ÉGLISE D'ARCY-SAINTE RESTITUE.
 LI. ÉGLISES D'AZY-BONNEIL ET DE BAZOCHES.
 LII. ÉGLISE DE BAZOCHES. Transept.
 LIII. ÉGLISE DE BONNES. Nef et chœur.
 LIV. ÉGLISES DE BONNES ET DE BUSSIARES.
 LV. ÉGLISES DE CHACRISE ET DE COULOISY.
 LVI. ÉGLISE DE COULONGES. Plan et coupe en long.
 LVII. ÉGLISES DE COULONGES ET DE CROUTTES.
 LVIII. ÉGLISE DE COURMELLES. Chœur.
 LIX. — Chapiteaux et transept.
 LX. — Abside.
 LXI. — Fenêtre de l'abside.
 LXII. ÉGLISES DE CROUY ET DE CUISE.
 LXIII. ÉGLISE DE DAMERY. Nef, transept et chapiteaux.
 LXIV. — Chapiteau de la nef.
 LXV. ÉGLISES DE DAMERY ET D'ÉPAUX.
 LXVI. ÉGLISE DE GLENNES. Coupe en long.
 LXVII. — Chapiteaux.
 LXVIII. — Transept.
 LXIX. ÉGLISES DE GLENNES ET D'HAUTEVESNE.
 LXX. ÉGLISE DE LHUYS. Nef et transept.
 LXXI. — Chapiteaux et clocher.
 LXXII. ÉGLISE DE MARIGNY EN ORXOIS.
 LXXIII. ÉGLISE DE MARIZY-SAINT-MARD.
 LXXIV. ÉGLISES DE MERVAIL ET DE MONTIGNY-LENGRAIN.
 LXXV. ÉGLISE DE MONTIGNY-LENGRAIN. Abside et clocher.
 LXXVI. ÉGLISES DE MAREUIL EN DÔLE, DE NANTEUIL-NOTRE-DAME ET DE ROZET-SAINTE-ALBIN.
 LXXVII. ÉGLISE DE SAPONAY.
 LXXVIII. CATHÉDRALE DE SOISSONS. Plan, chapelle et chapiteaux du croisillon sud.
 LXXIX. — Coupe du croisillon sud.
 LXXX. — Travées du croisillon sud.
 LXXXI. — Tribunes et triforium du croisillon sud.
 LXXXII. — Tribunes du croisillon sud.
 LXXXIII. ÉGLISES DE NOTRE-DAME, DE NOTRE-DAME DES VIGNES ET DE SAINT-PIERRE DE SOISSONS.
 LXXXIV. ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE SOISSONS. Façade.
 LXXXV. ÉGLISES DE TORCY ET DE TRÉLOUP.
 LXXXVI. ÉGLISE DE VAILLY. Plan et nef.
 LXXXVII. — Coupe transversale.
 LXXXVIII. — Transept.
 LXXXIX. — Façade.
 XC. — Détails de la façade.
 XCI. ÉGLISES DU VAL-CHRÉTIEN ET DE VEUILLY-LA-POTERIE.
 XCII. ÉGLISE DE VEUILLY-LA-POTERIE. Chœur et clocher.
 XCIII. CLOCHERS DE BITRY, DE BRÉCY, DE CŒUVRES, DE NEUILLY-SAINT-FRONT ET DE SERMOISE.

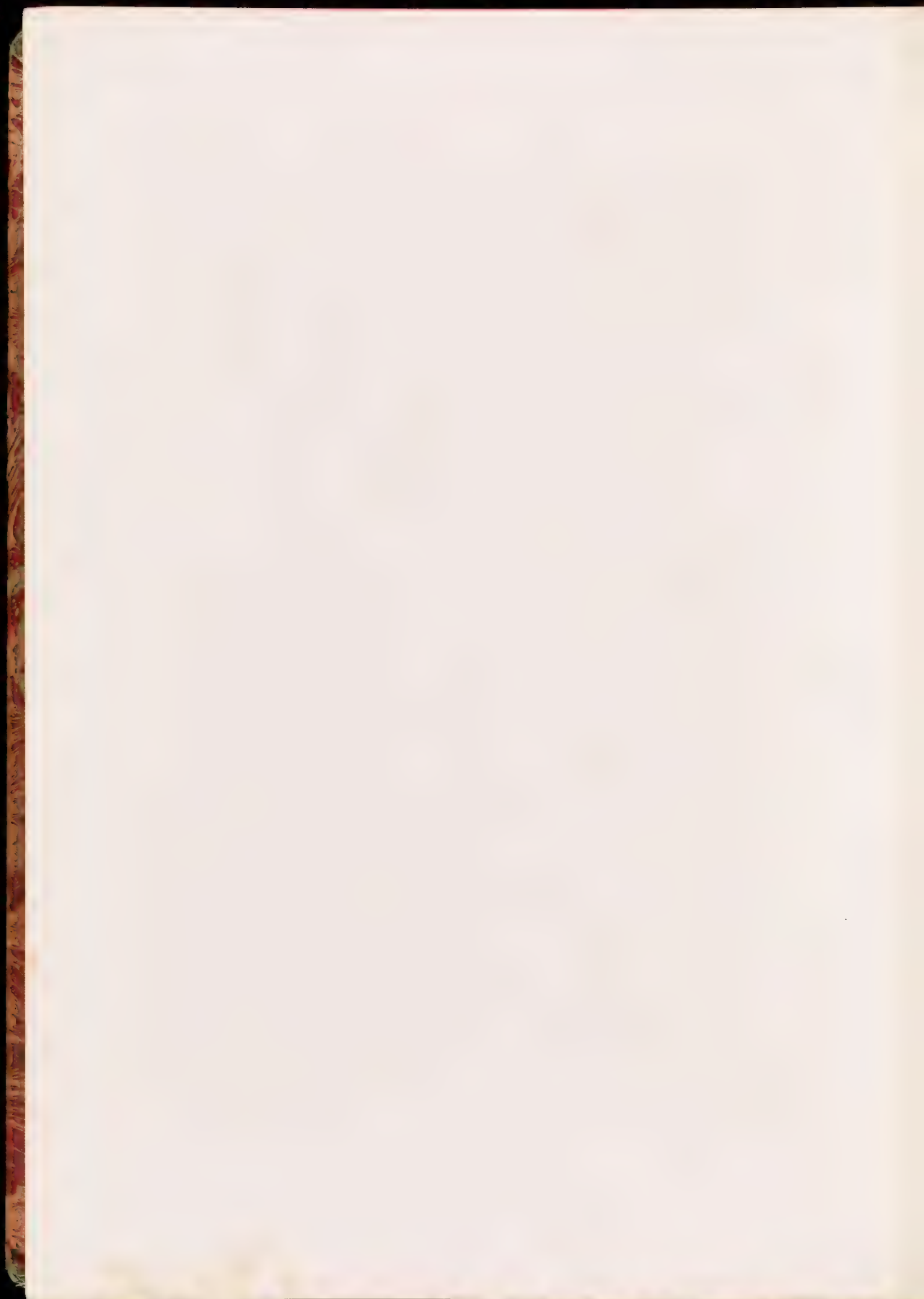


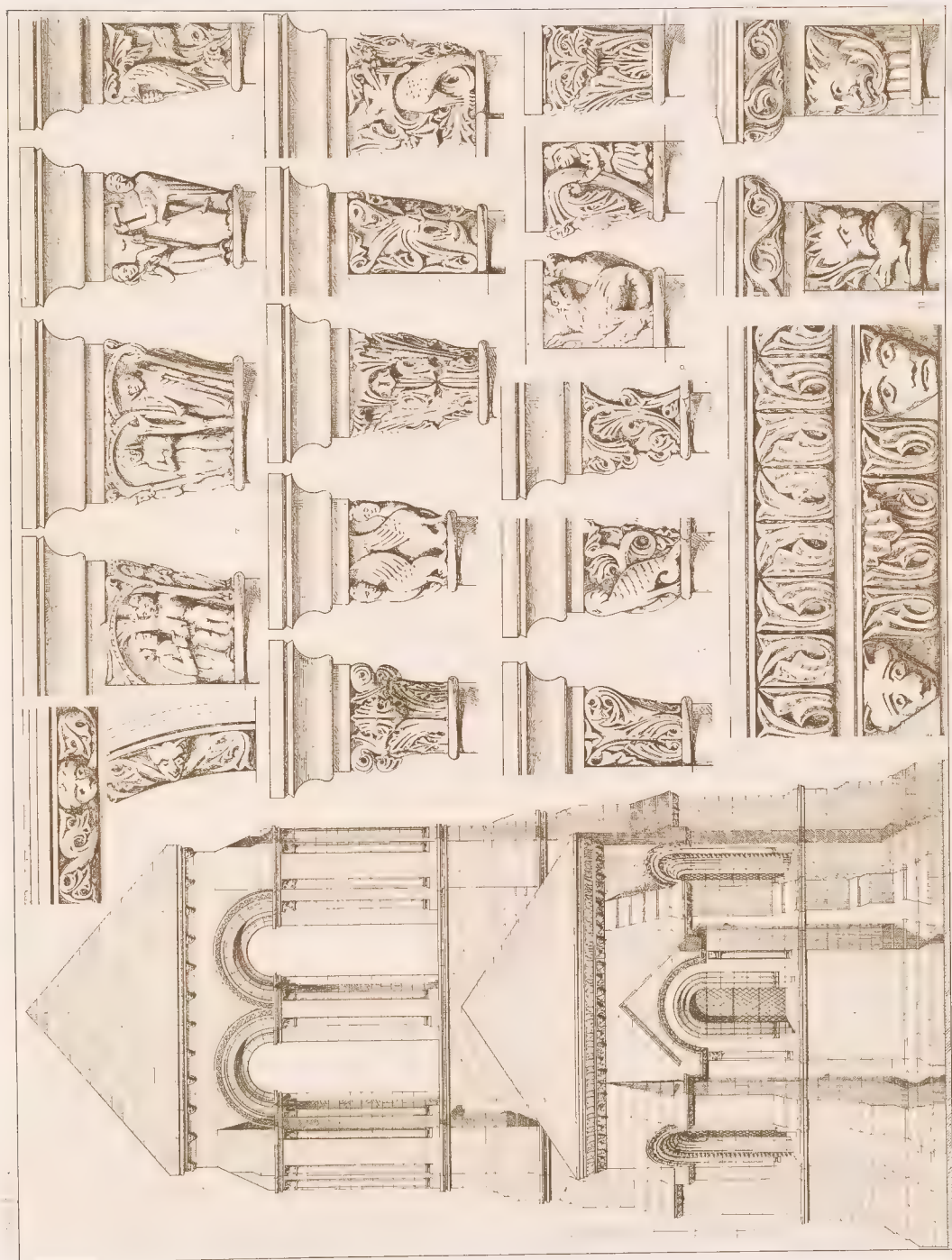


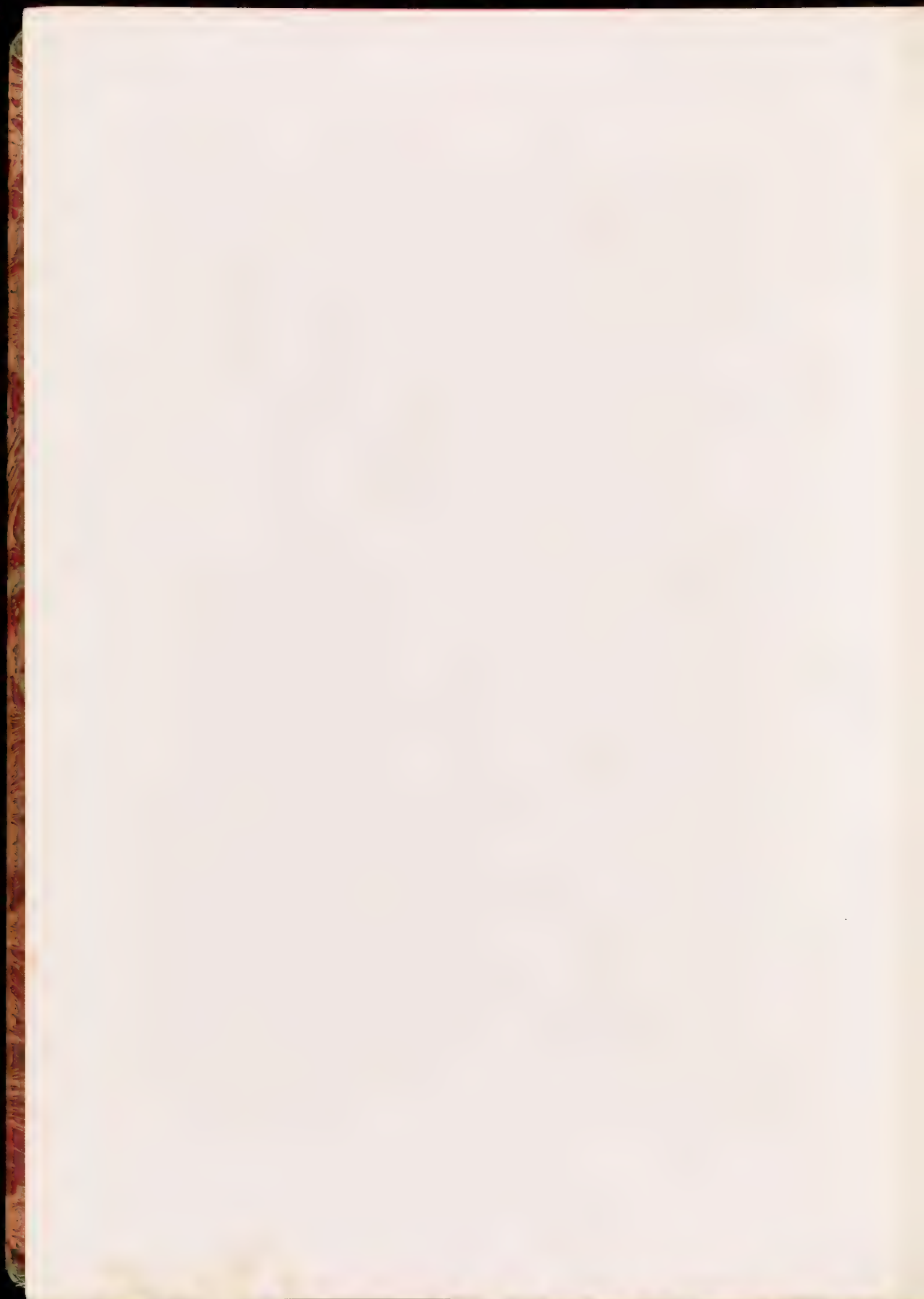












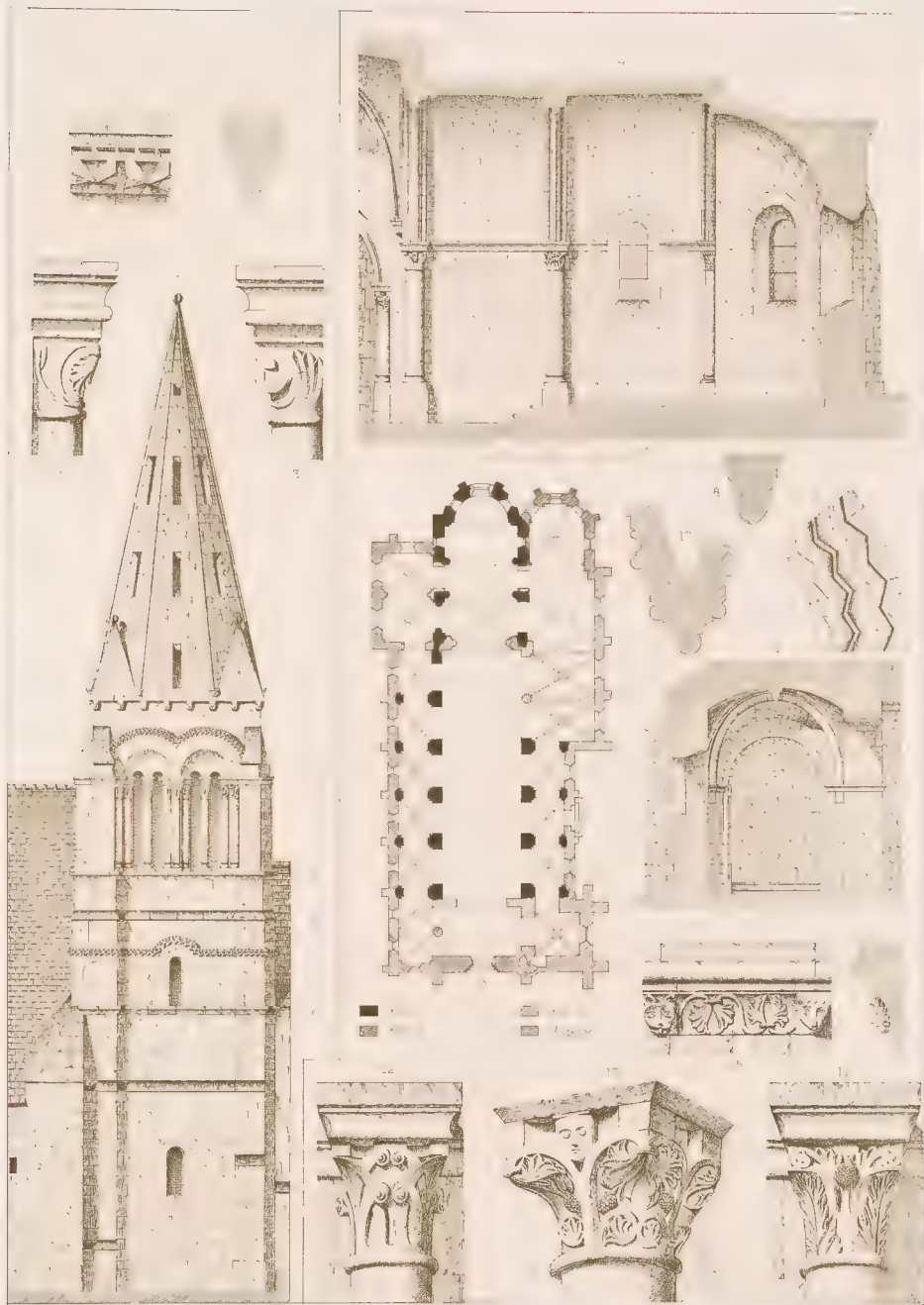
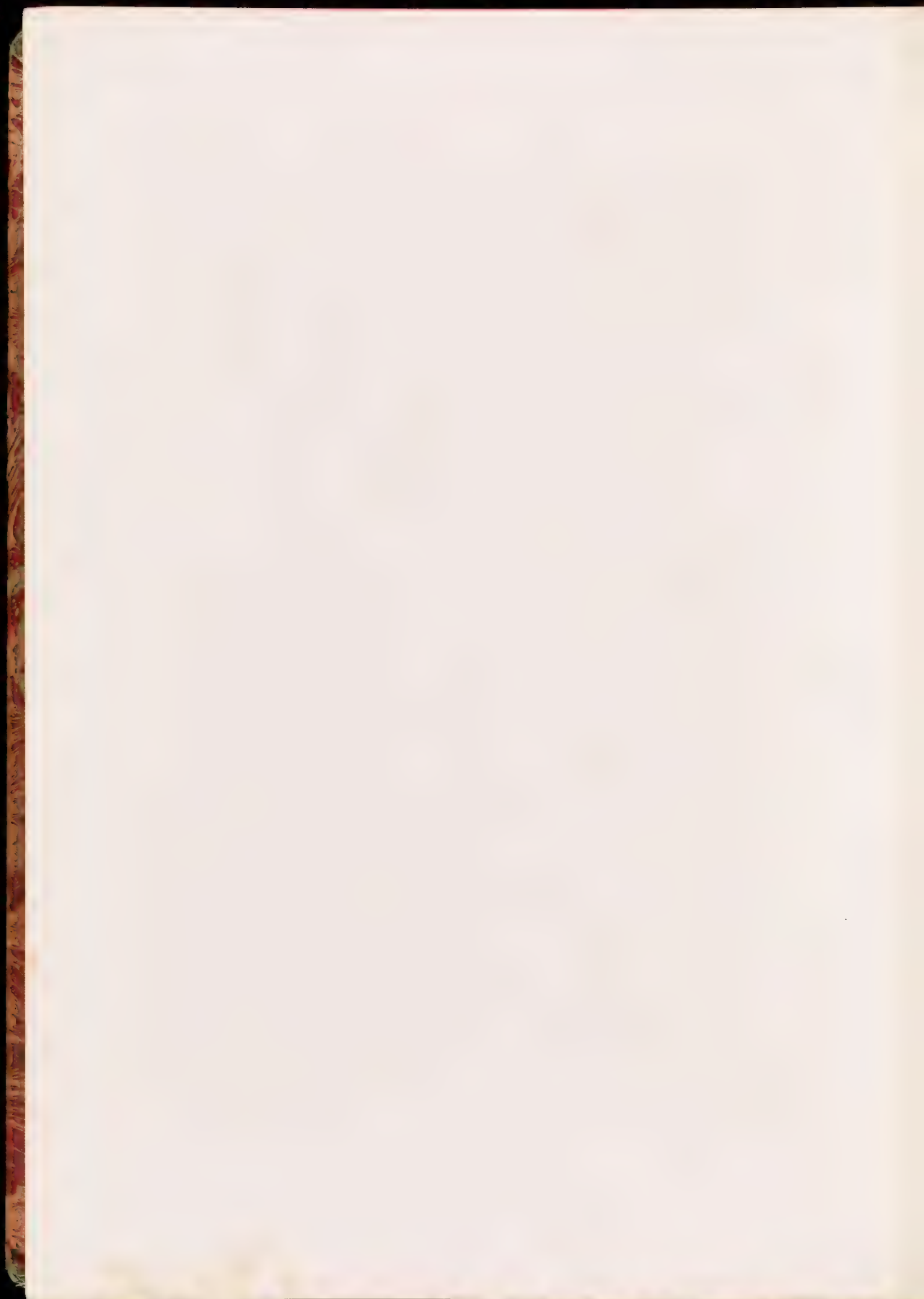
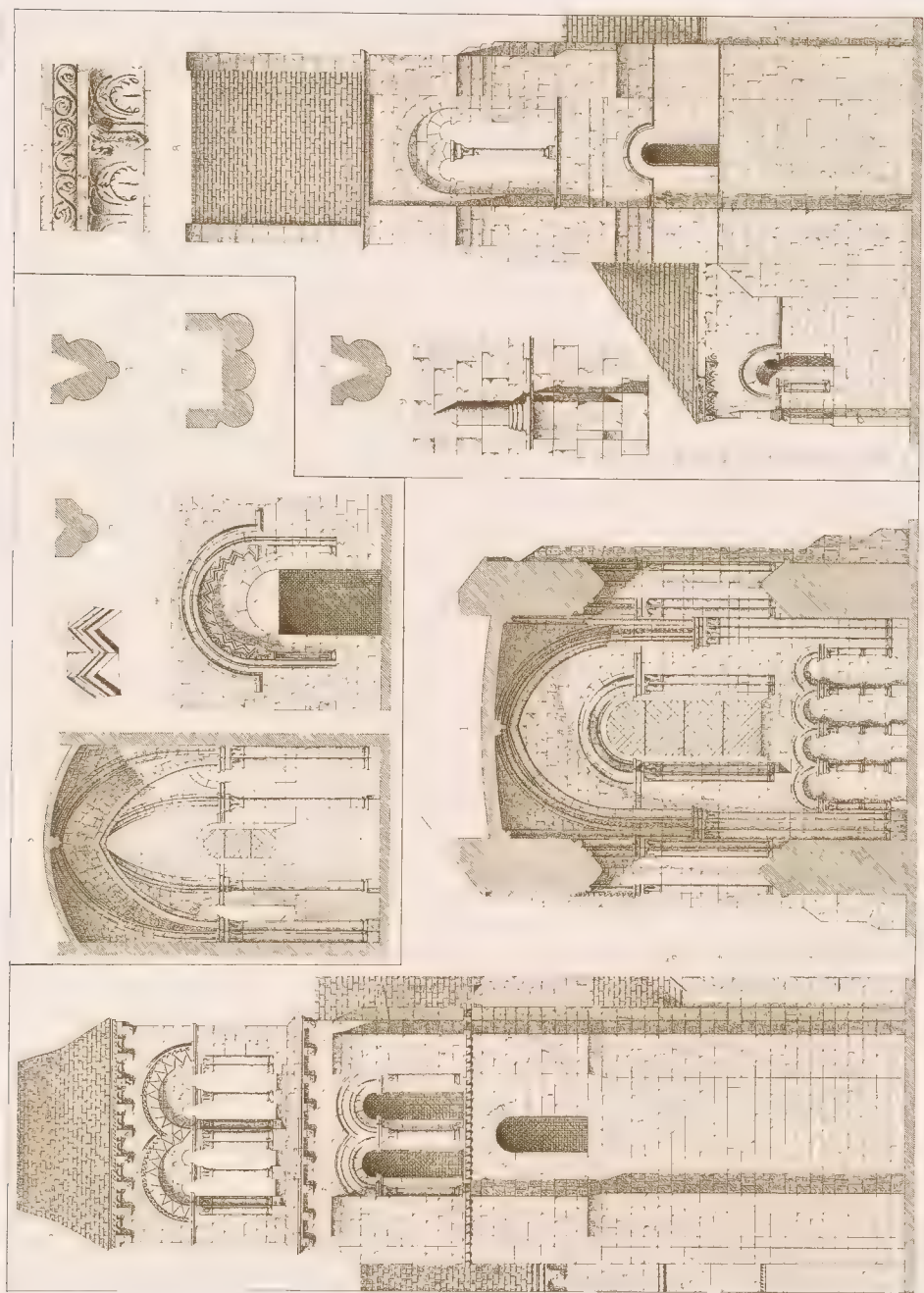
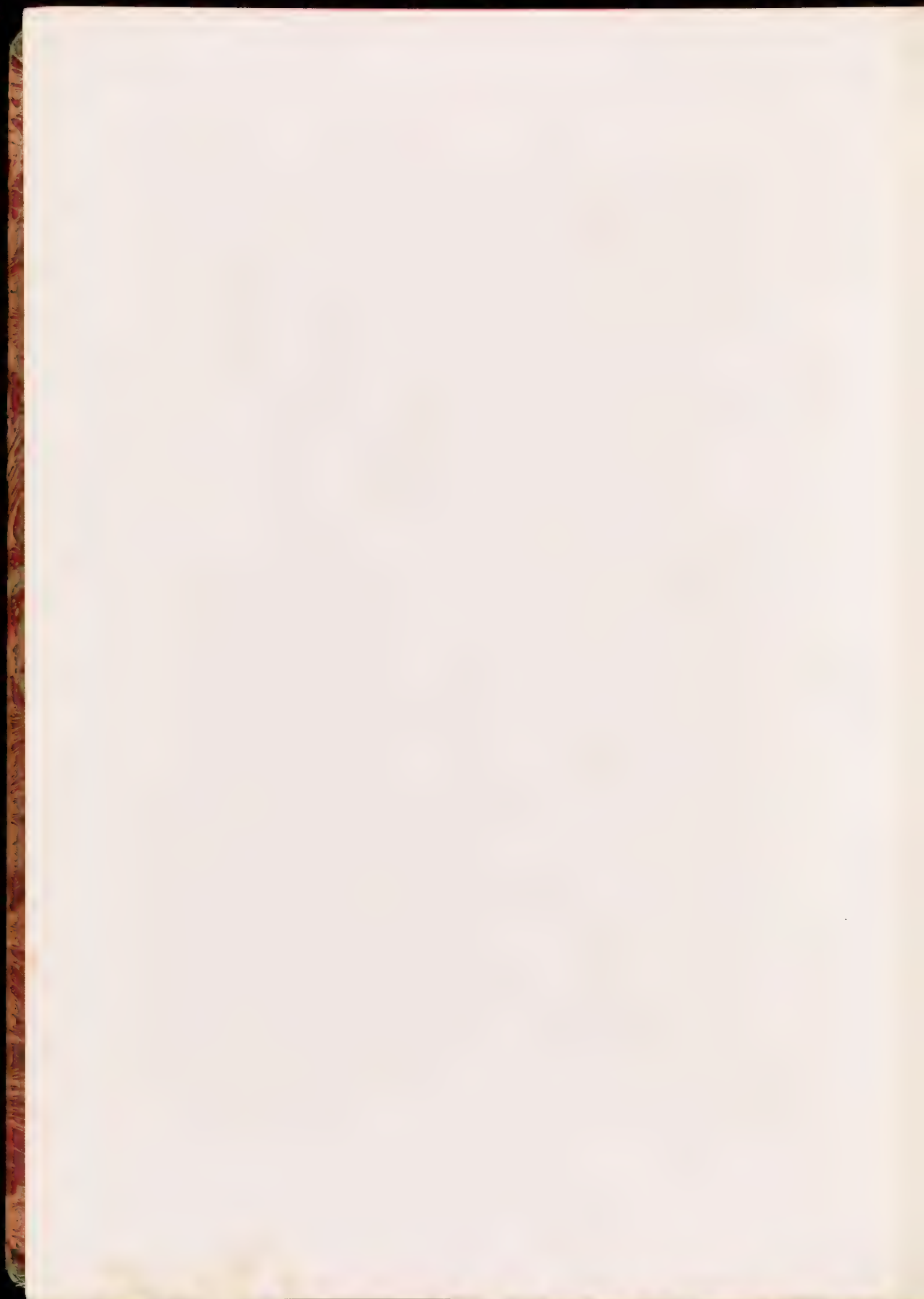
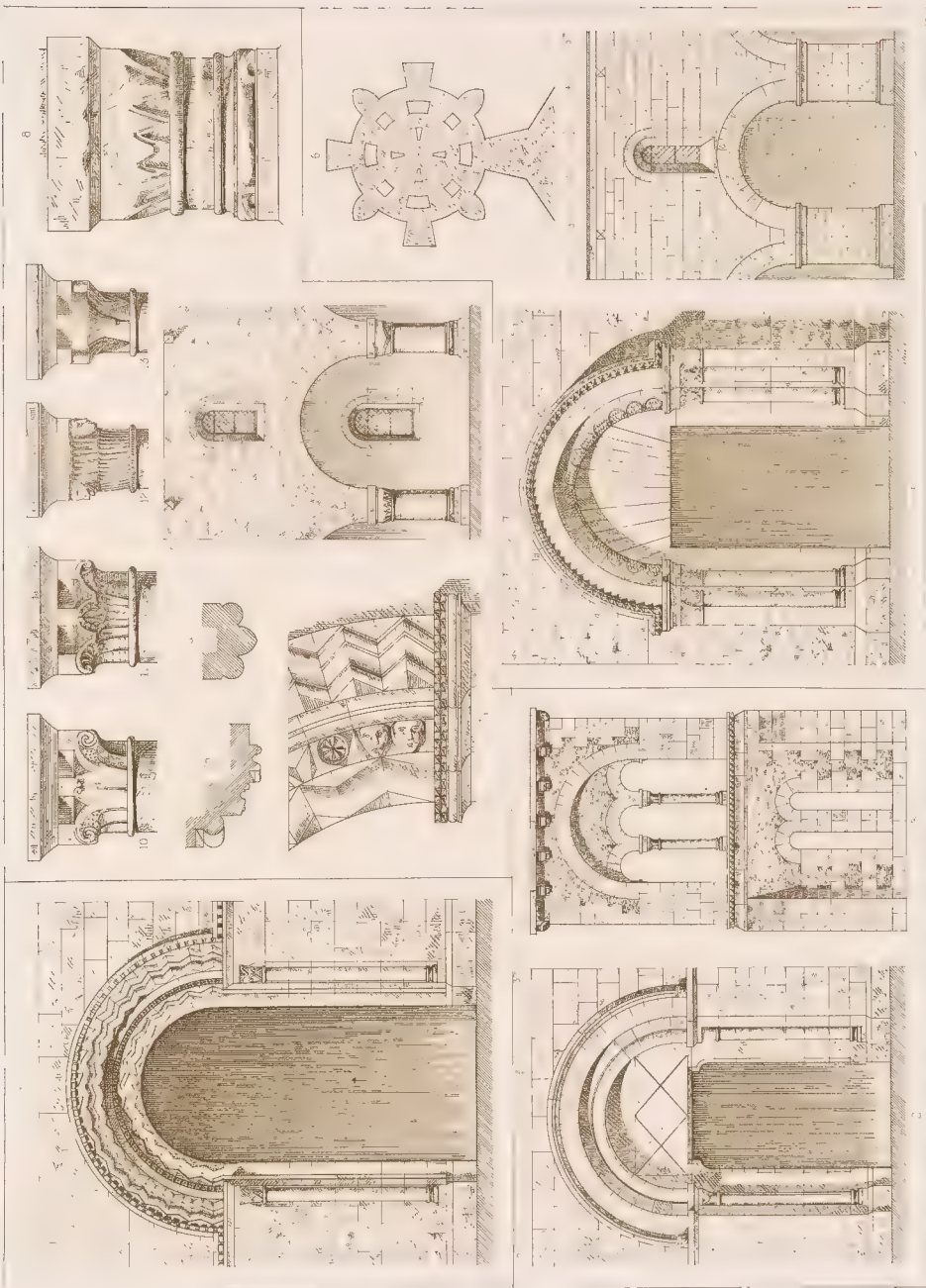


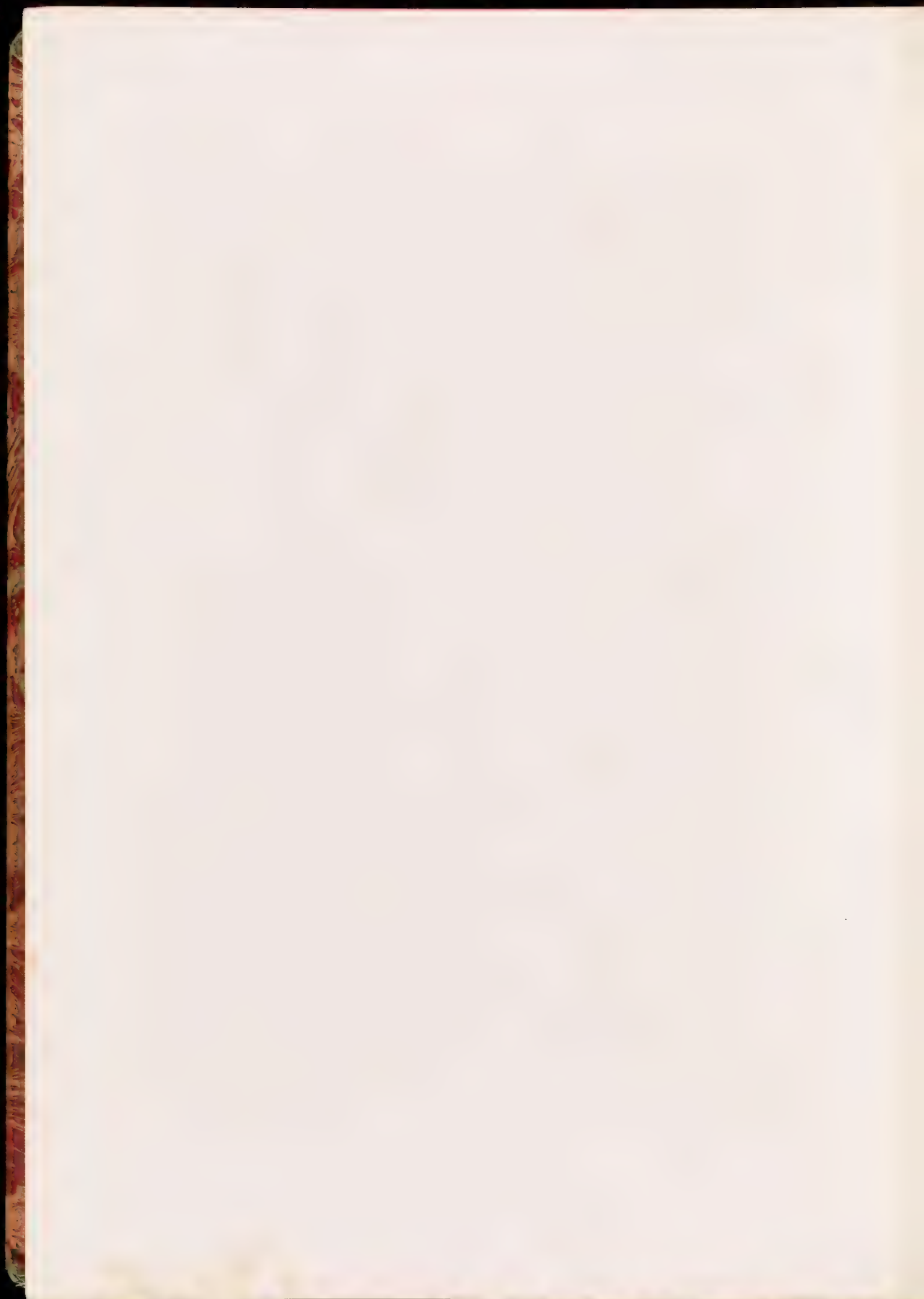
Fig. 1. Tower of the Church of St. Martin, Autun, France.
Fig. 2. Section of the tower of the Church of St. Martin, Autun, France.
Fig. 3. Plan of the tower of the Church of St. Martin, Autun, France.
Fig. 4. Elevation of a bay of the tower of the Church of St. Martin, Autun, France.
Fig. 5. Elevation of a bay of the tower of the Church of St. Martin, Autun, France.
Fig. 6. Capital of the tower of the Church of St. Martin, Autun, France.

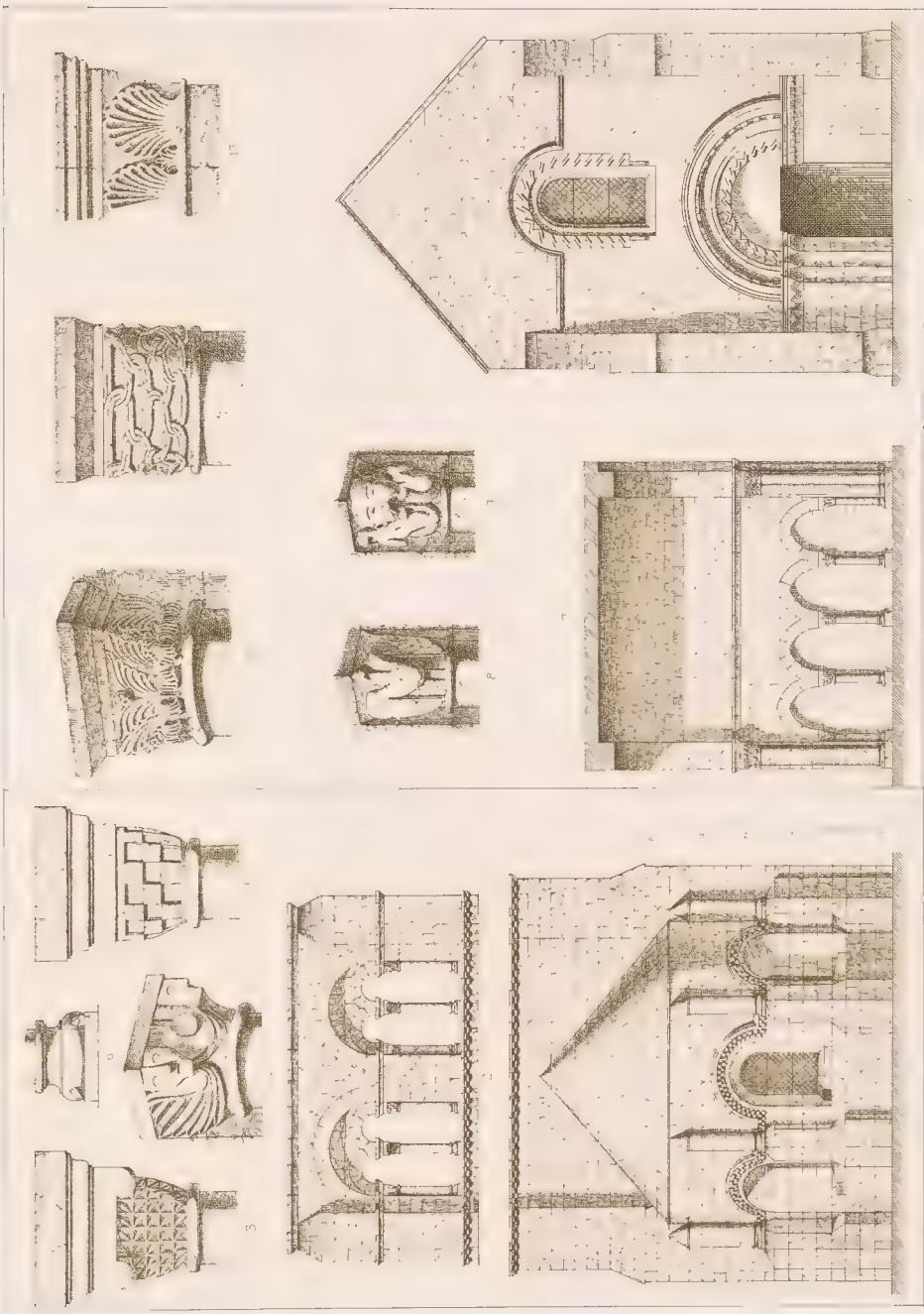




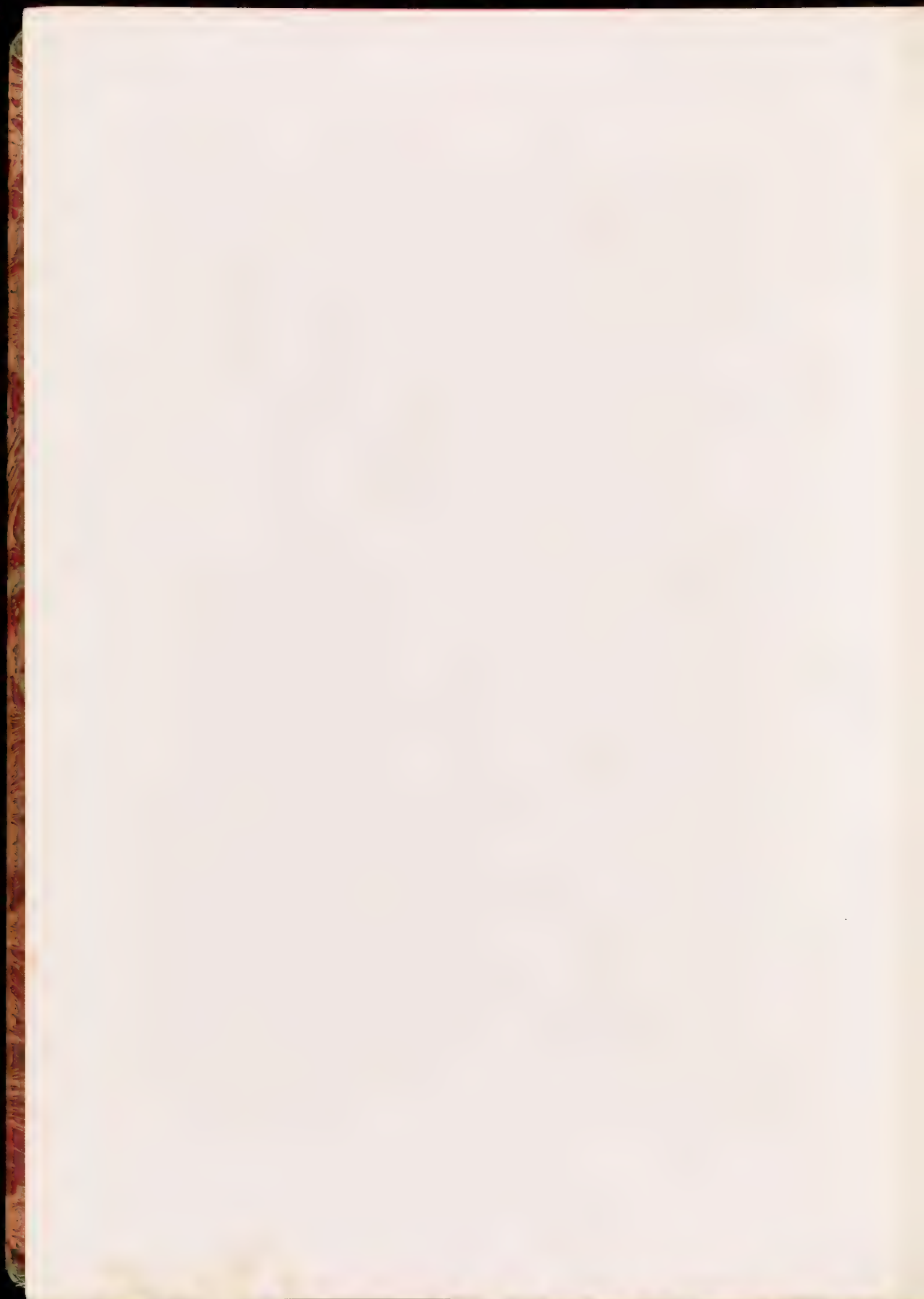








Architectural drawings of classical elements, including columns, capitals, and friezes.



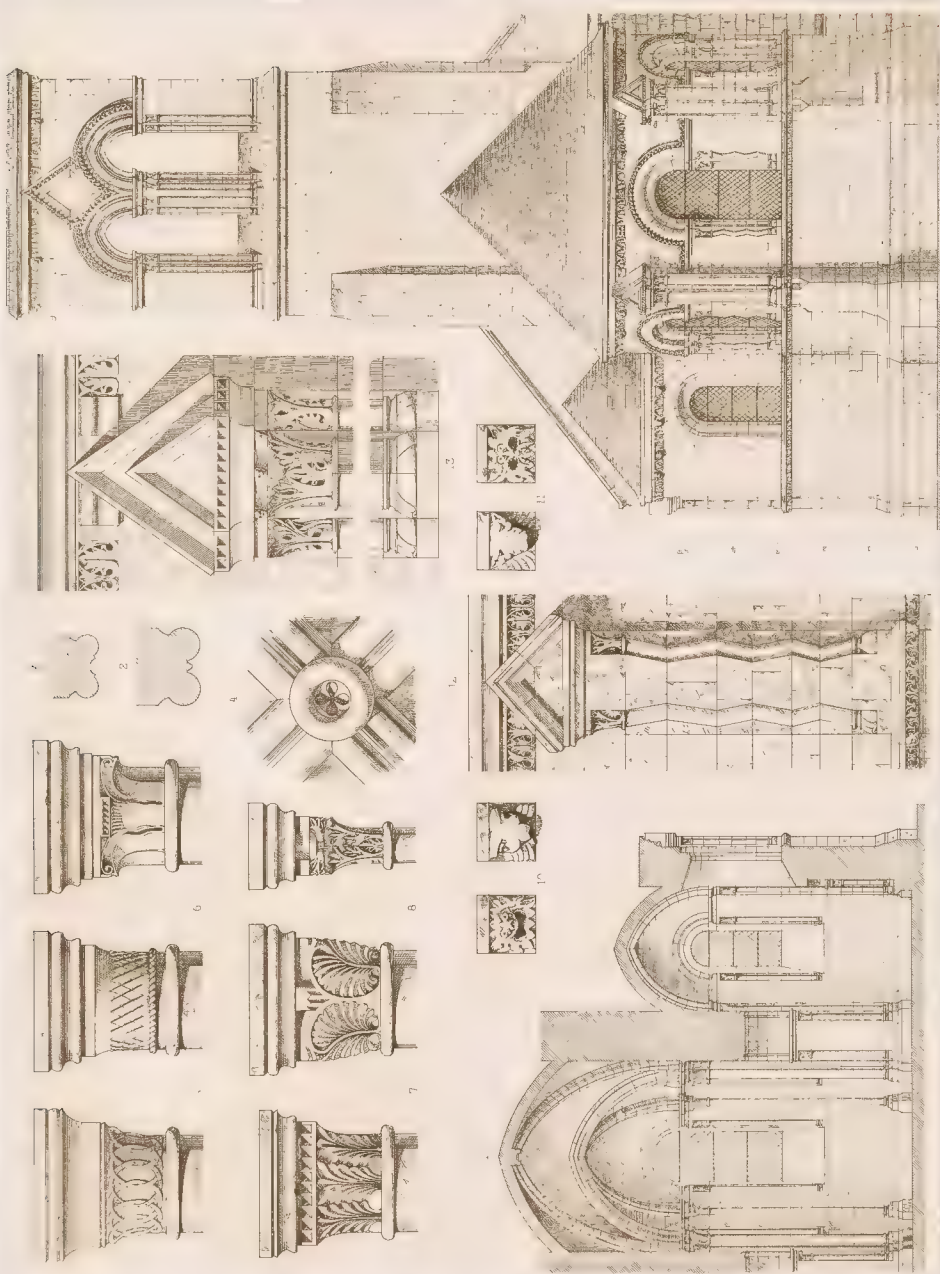
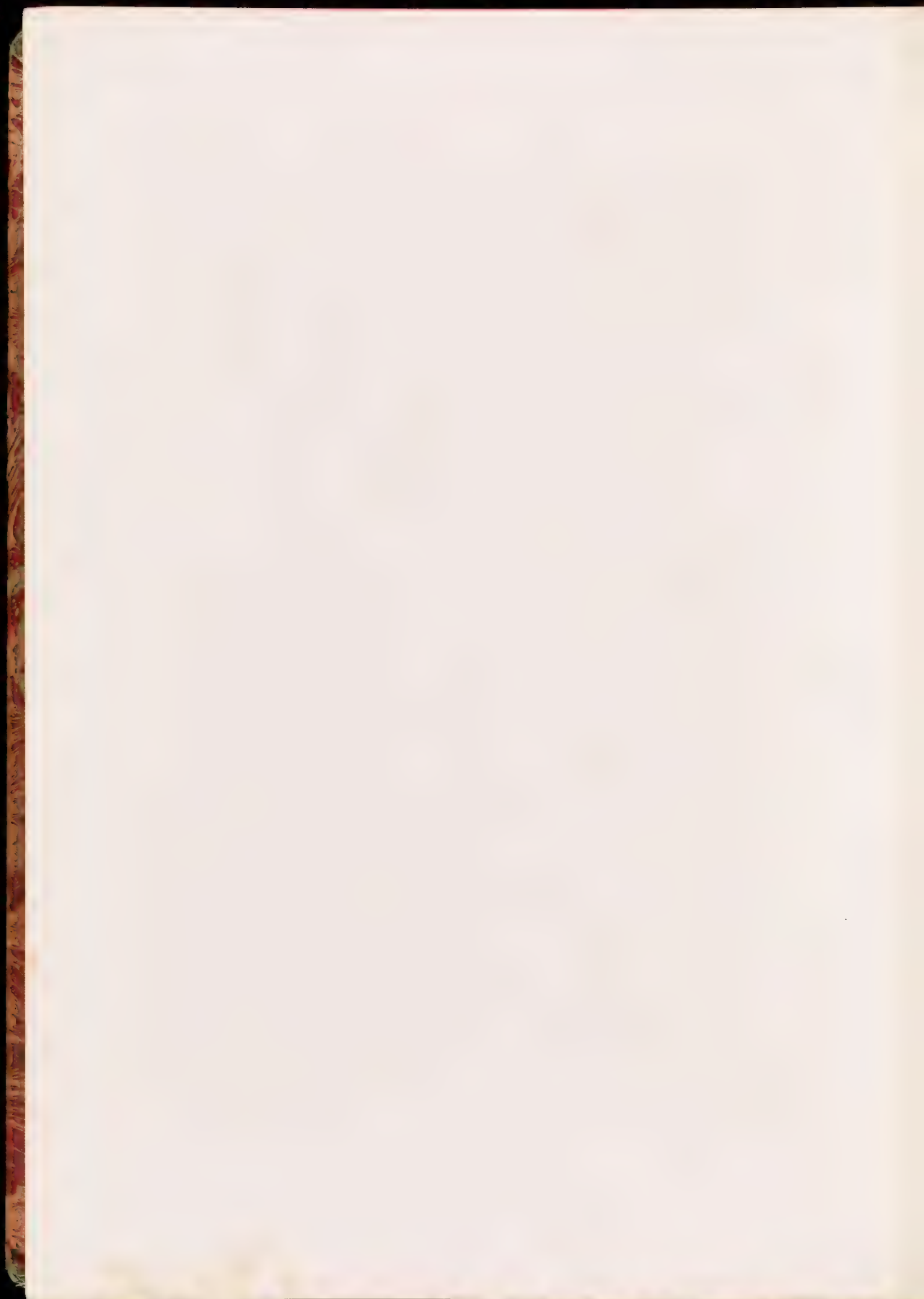
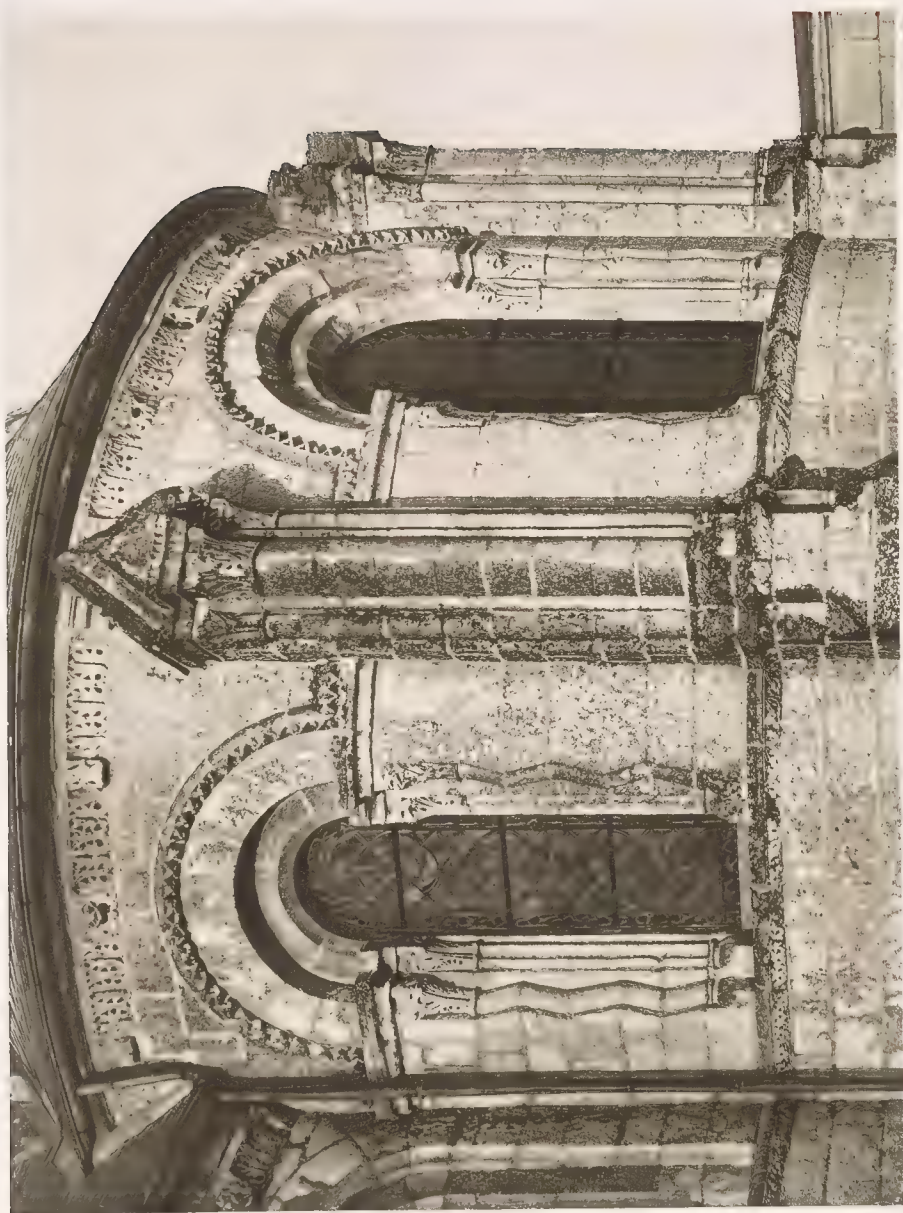
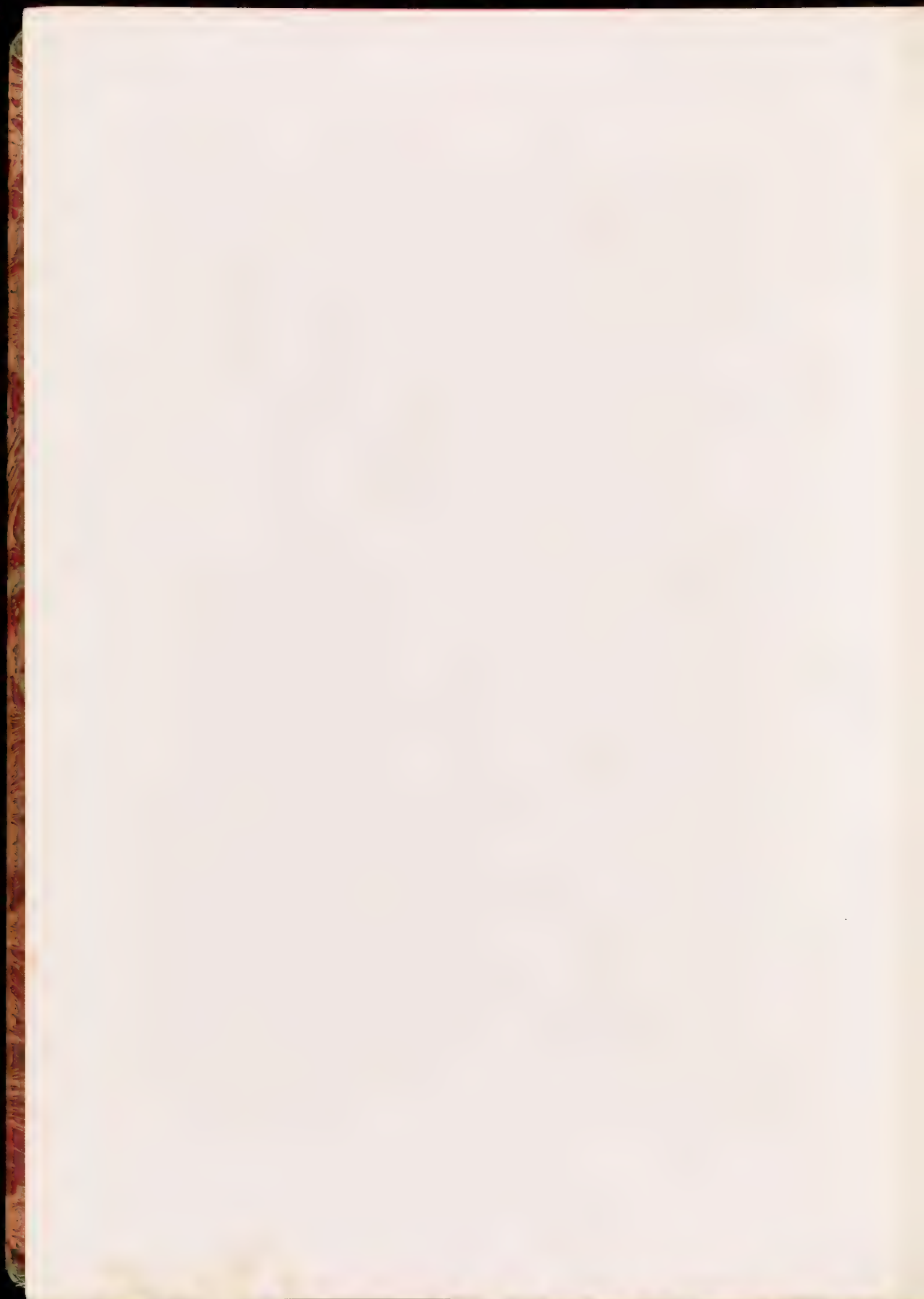
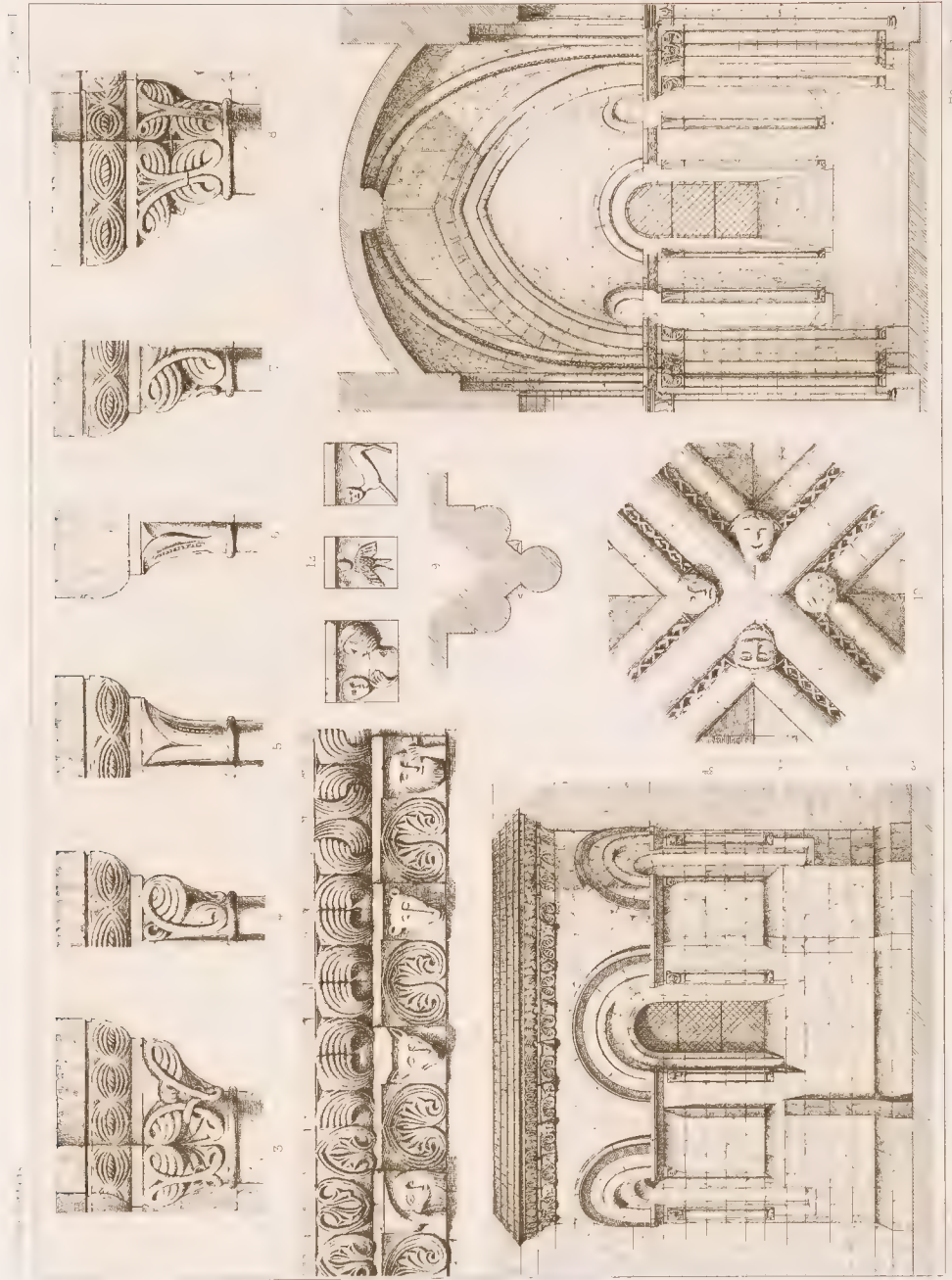


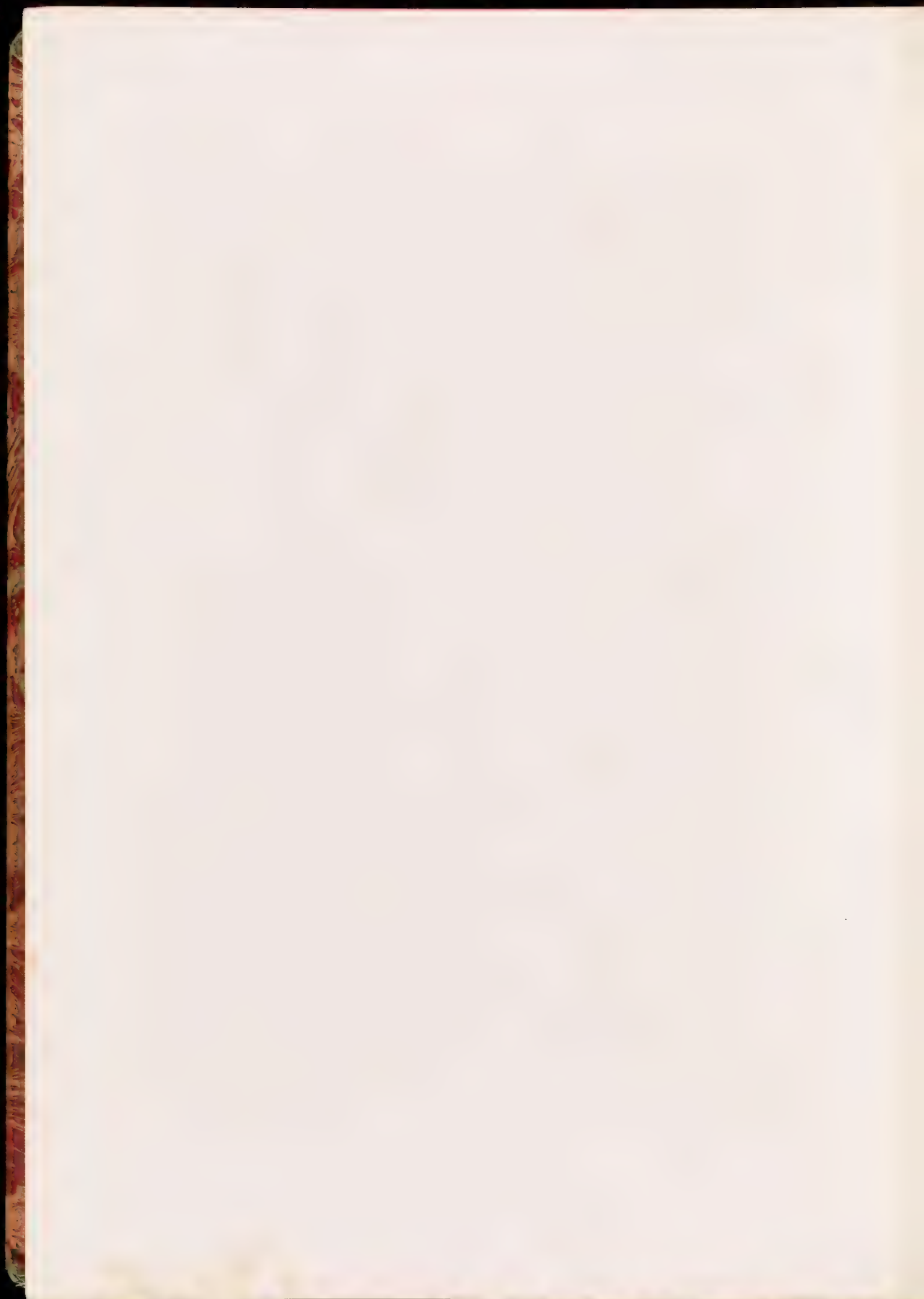
Table 1
Architectural drawings of a building facade and interior details, including columns, arches, and decorative elements.

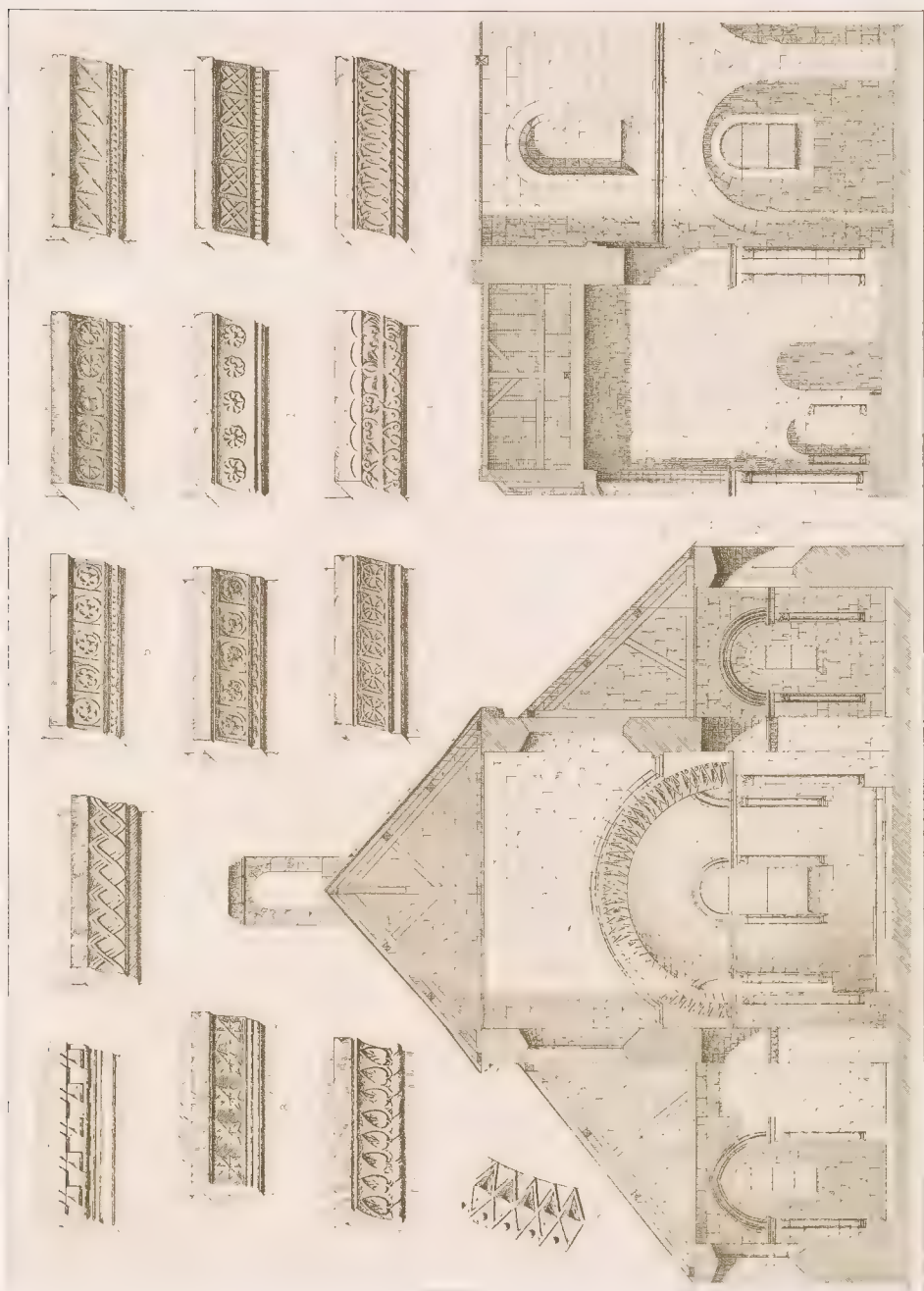


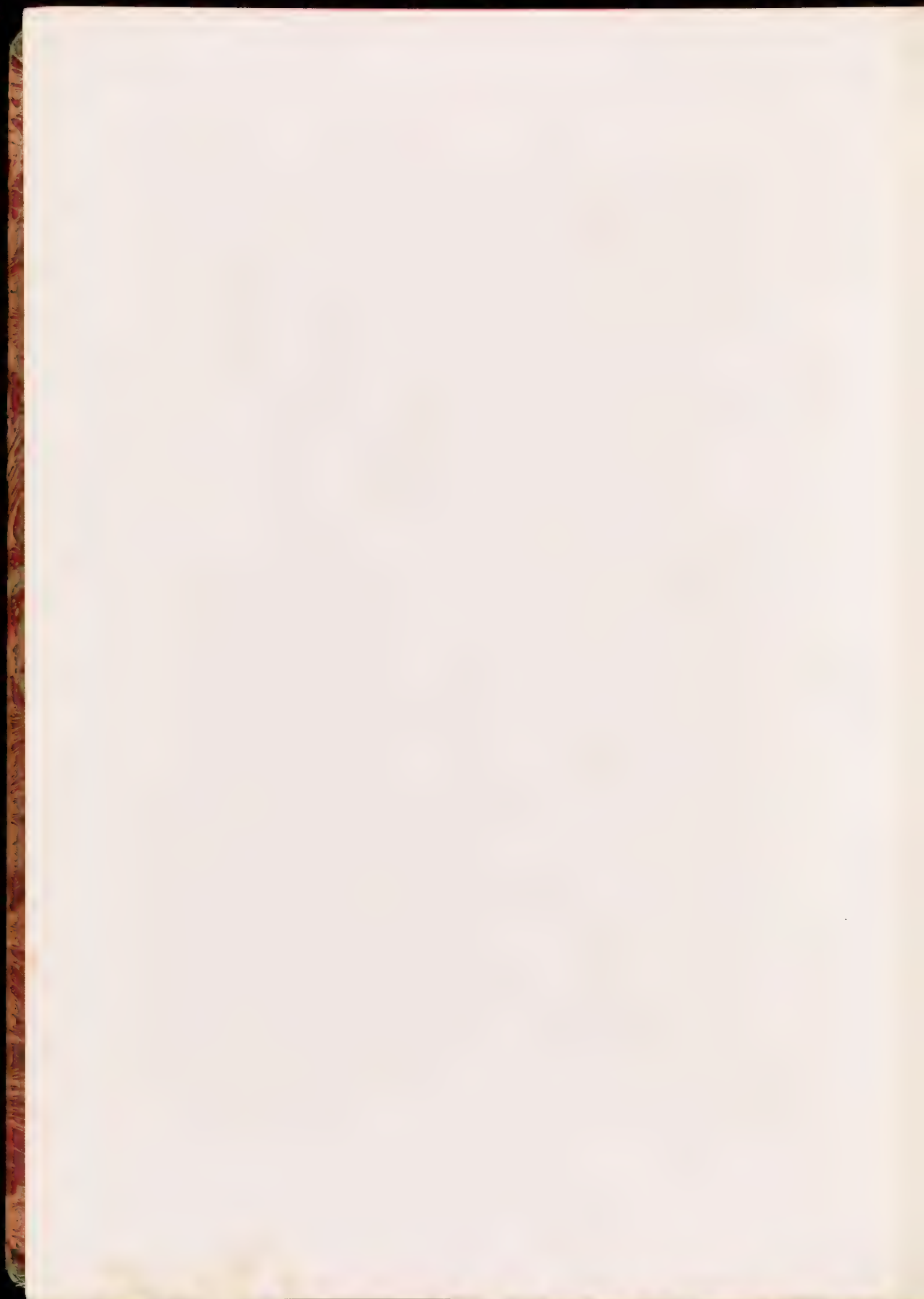


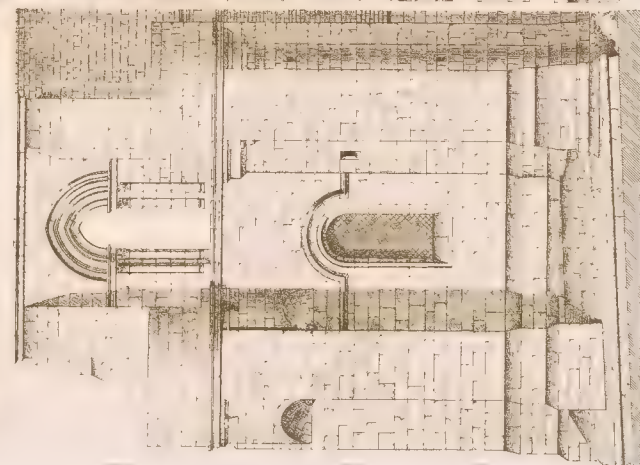
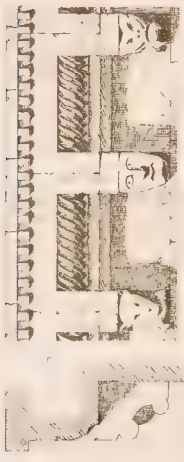
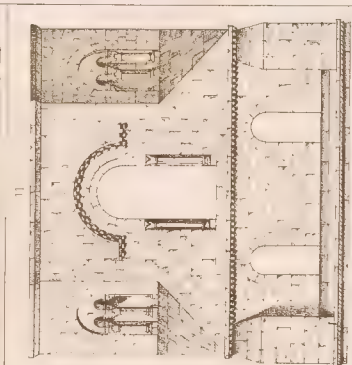
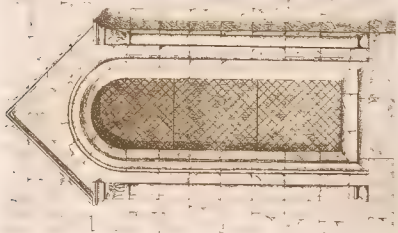
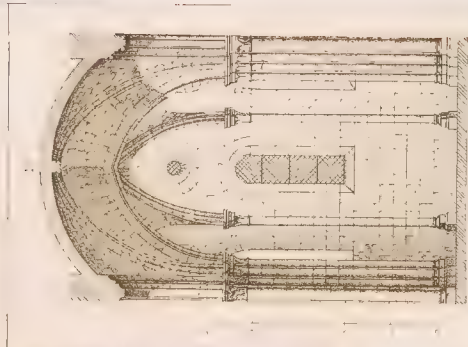
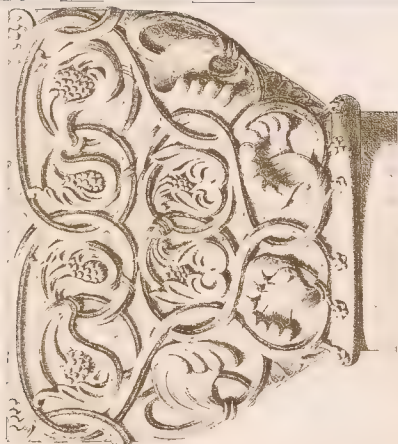


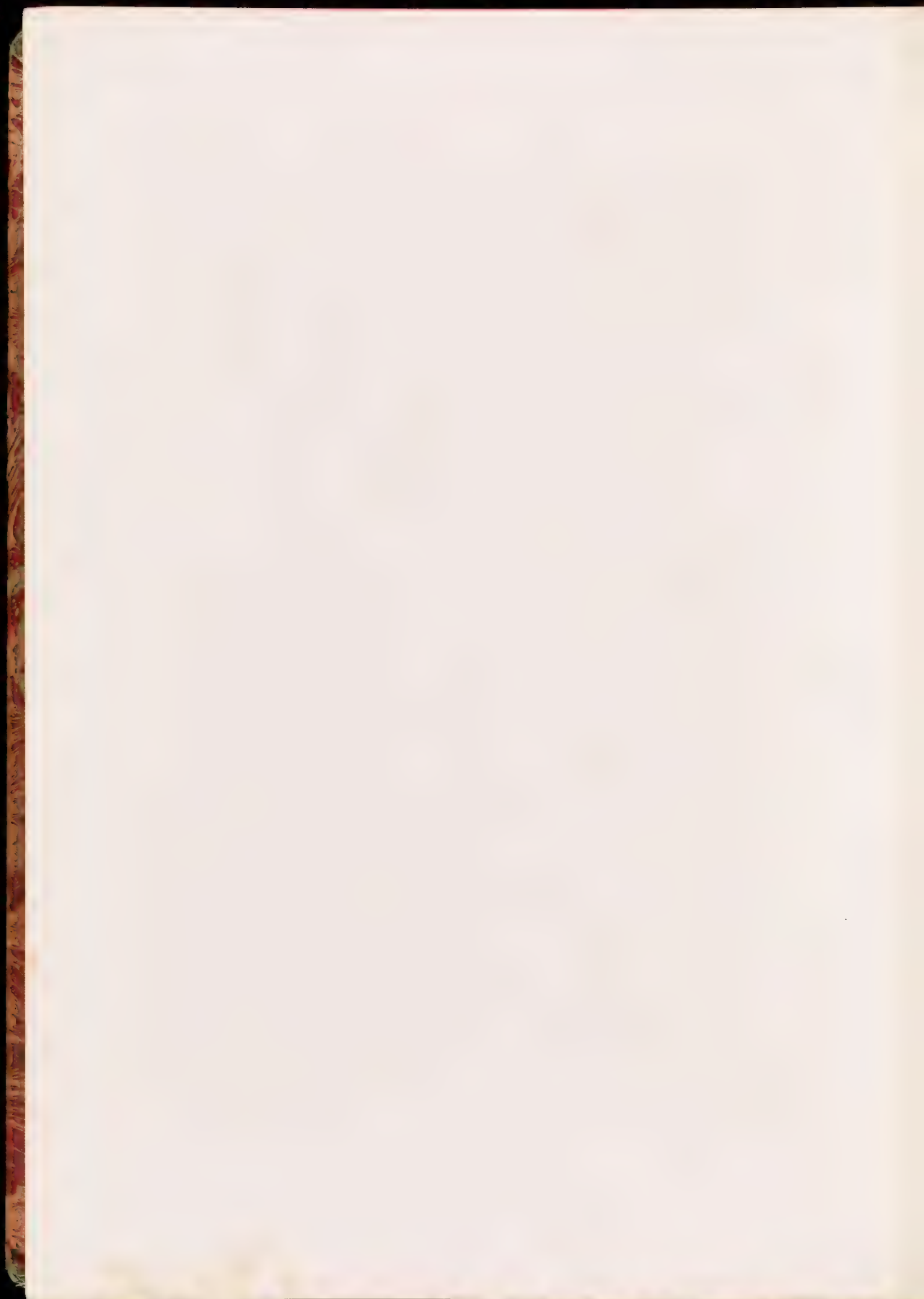


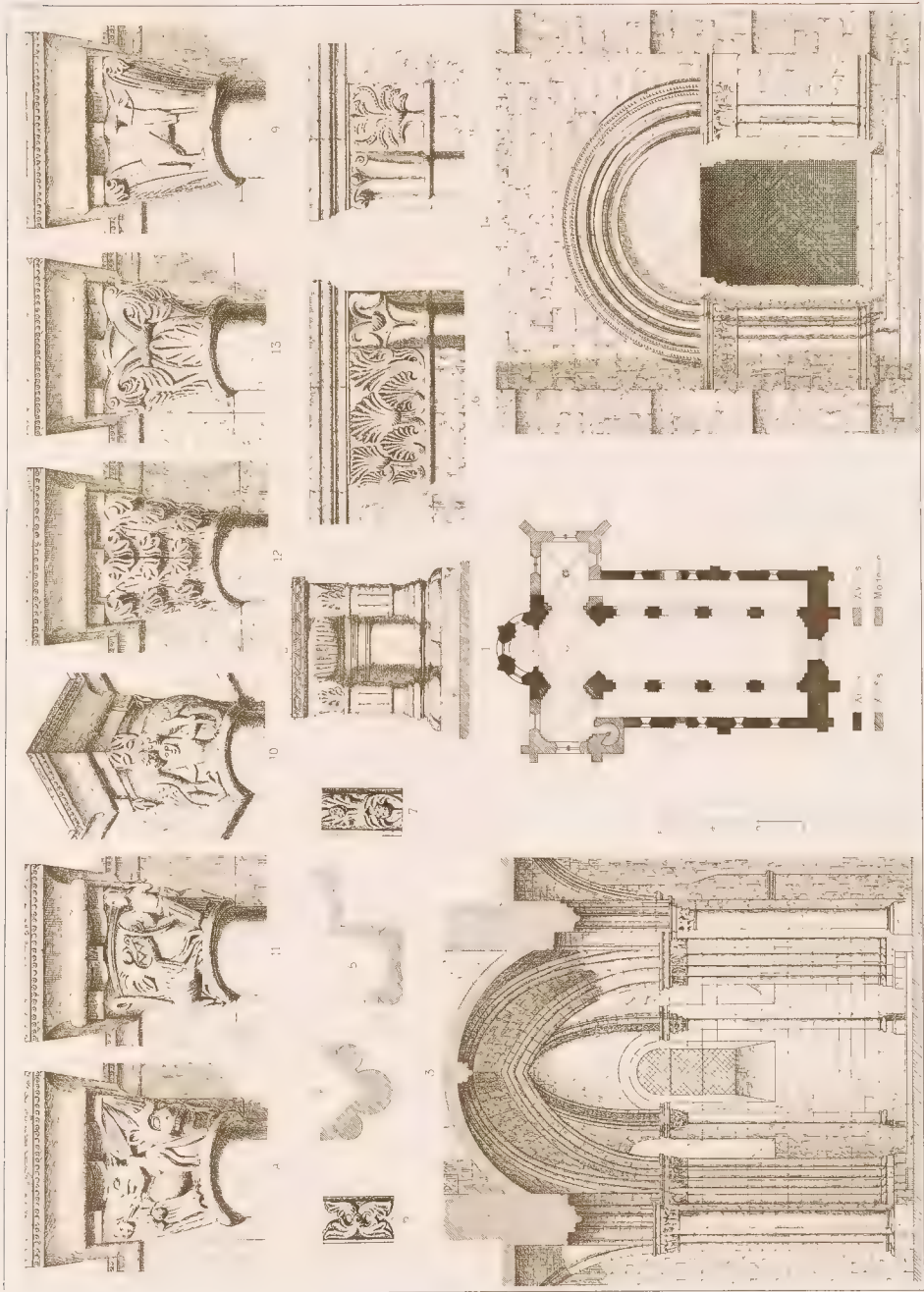


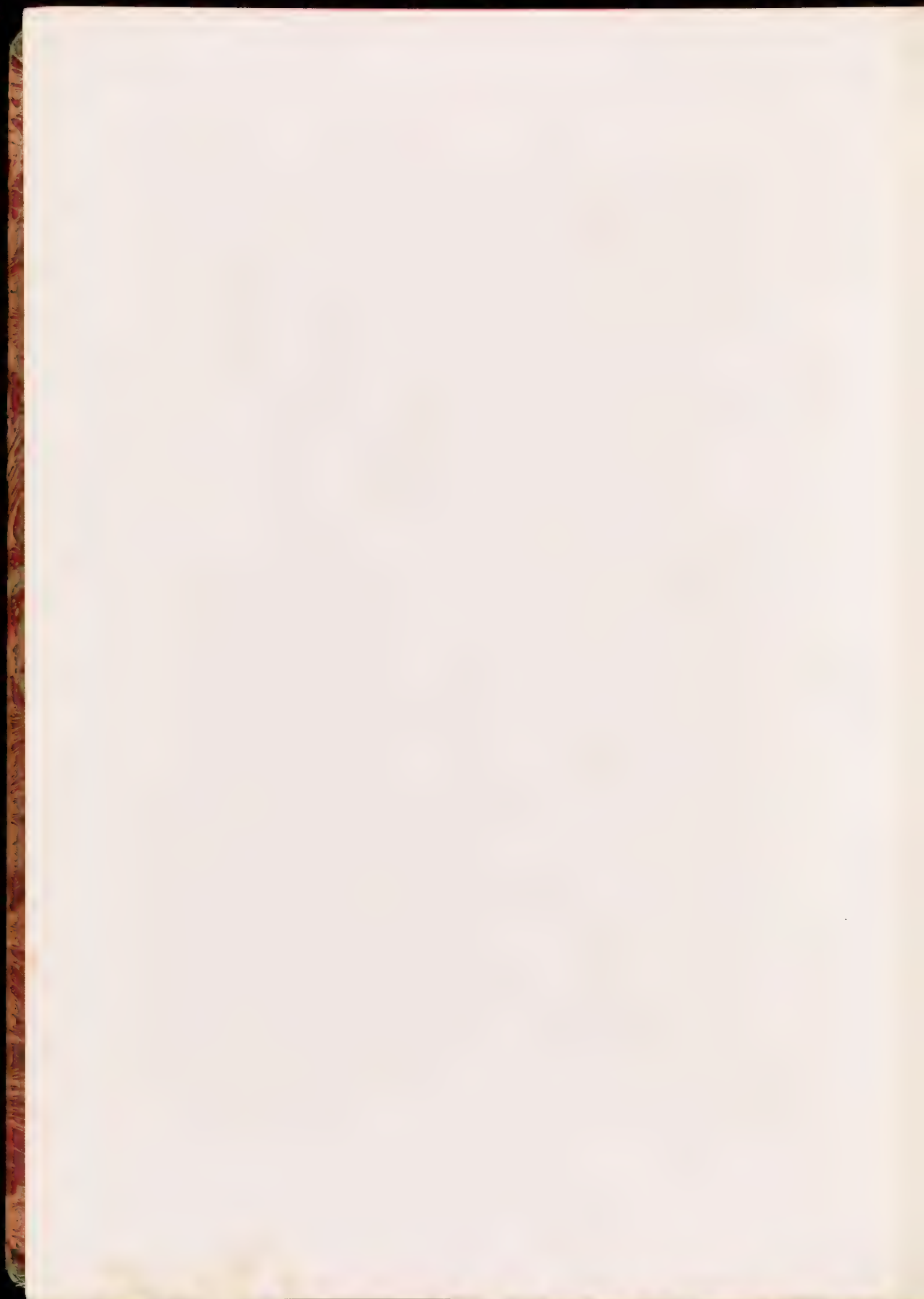


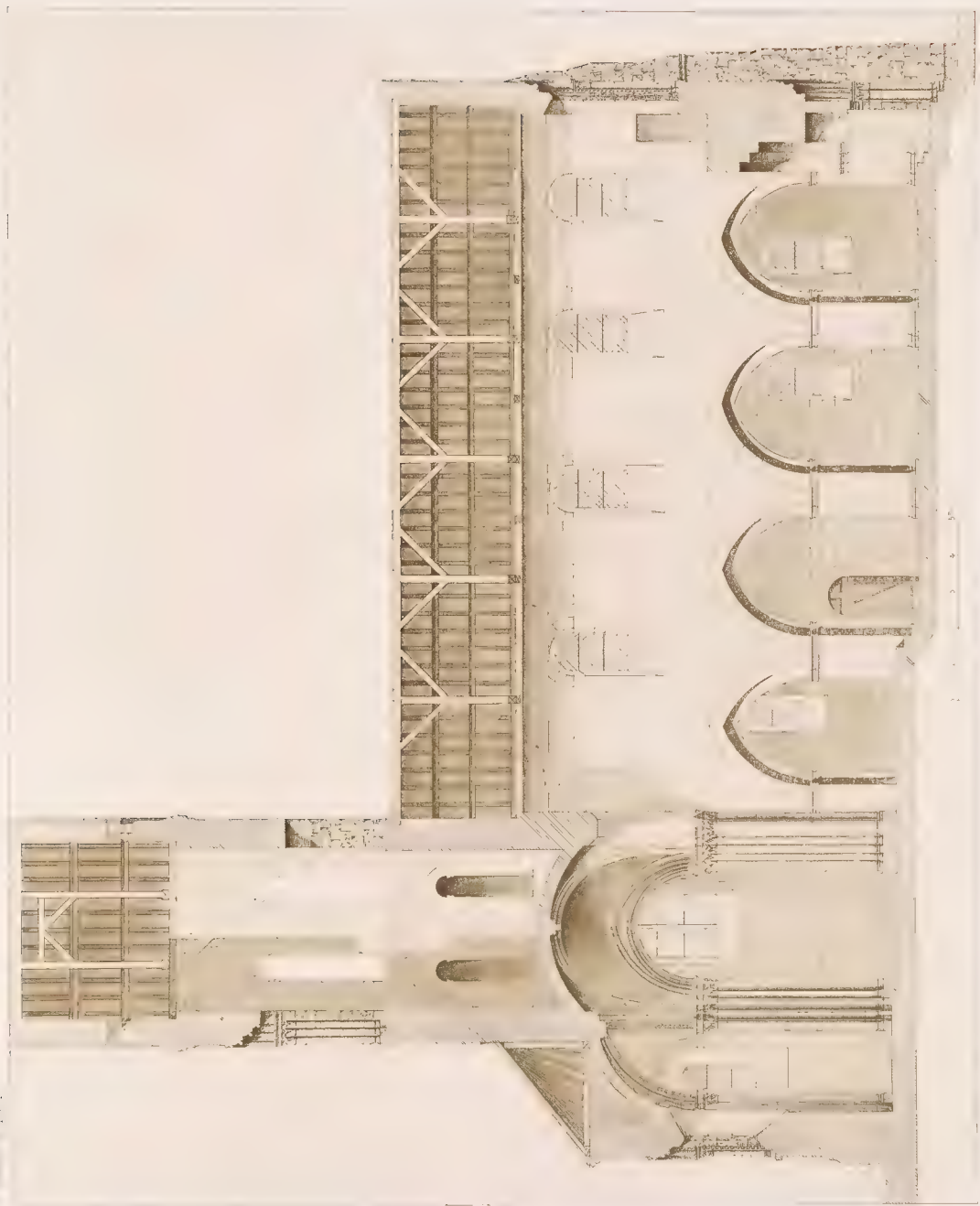


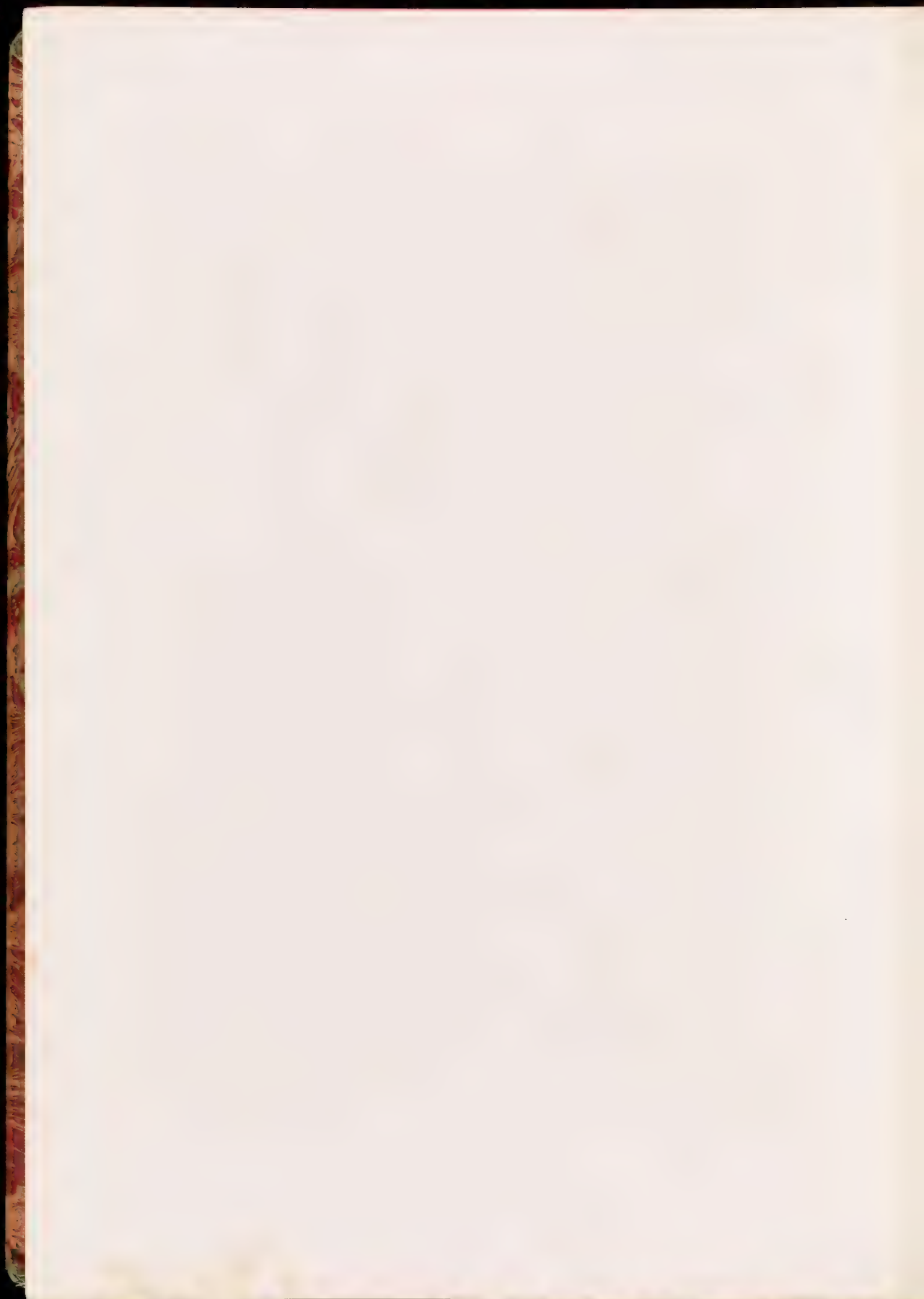


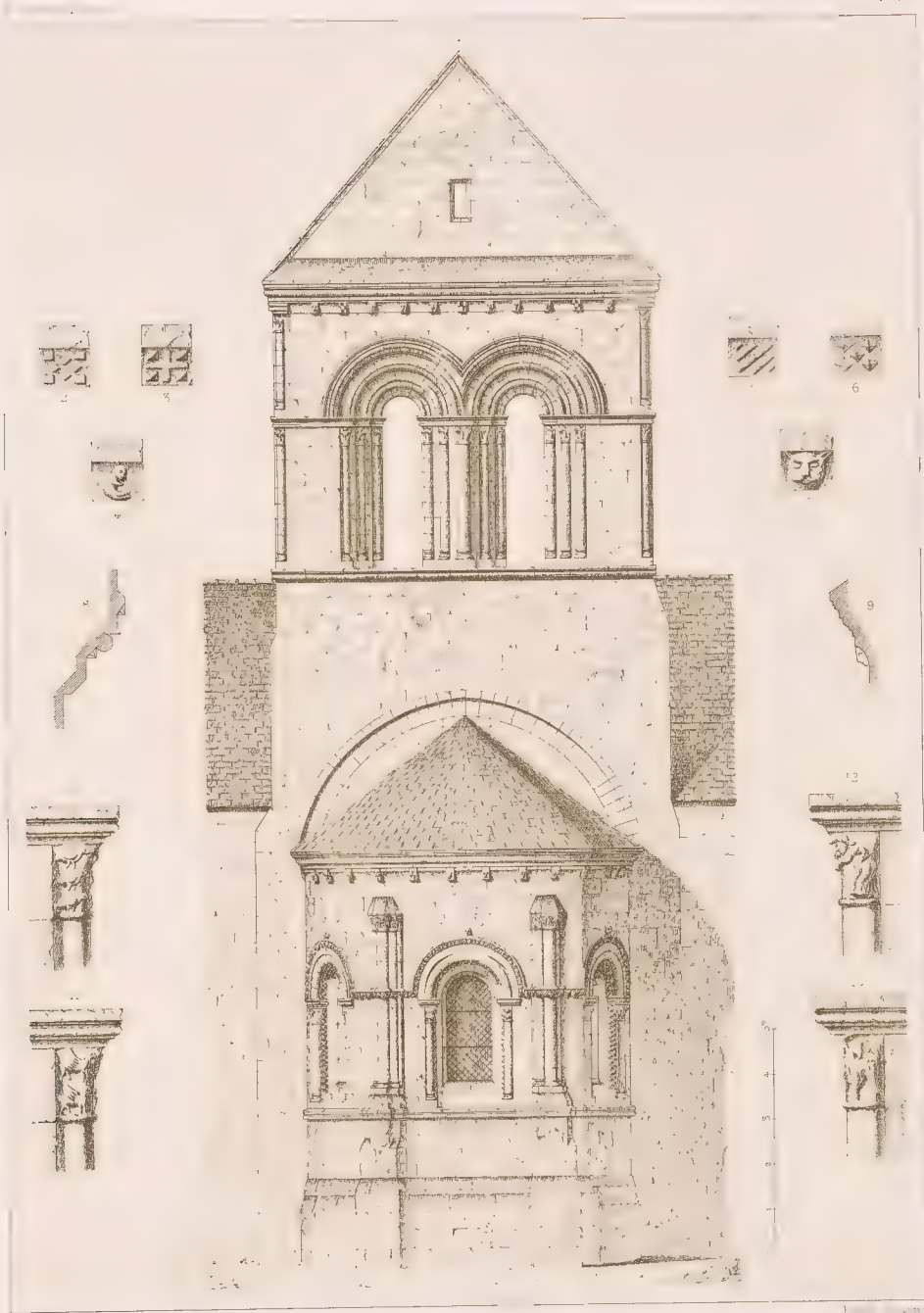


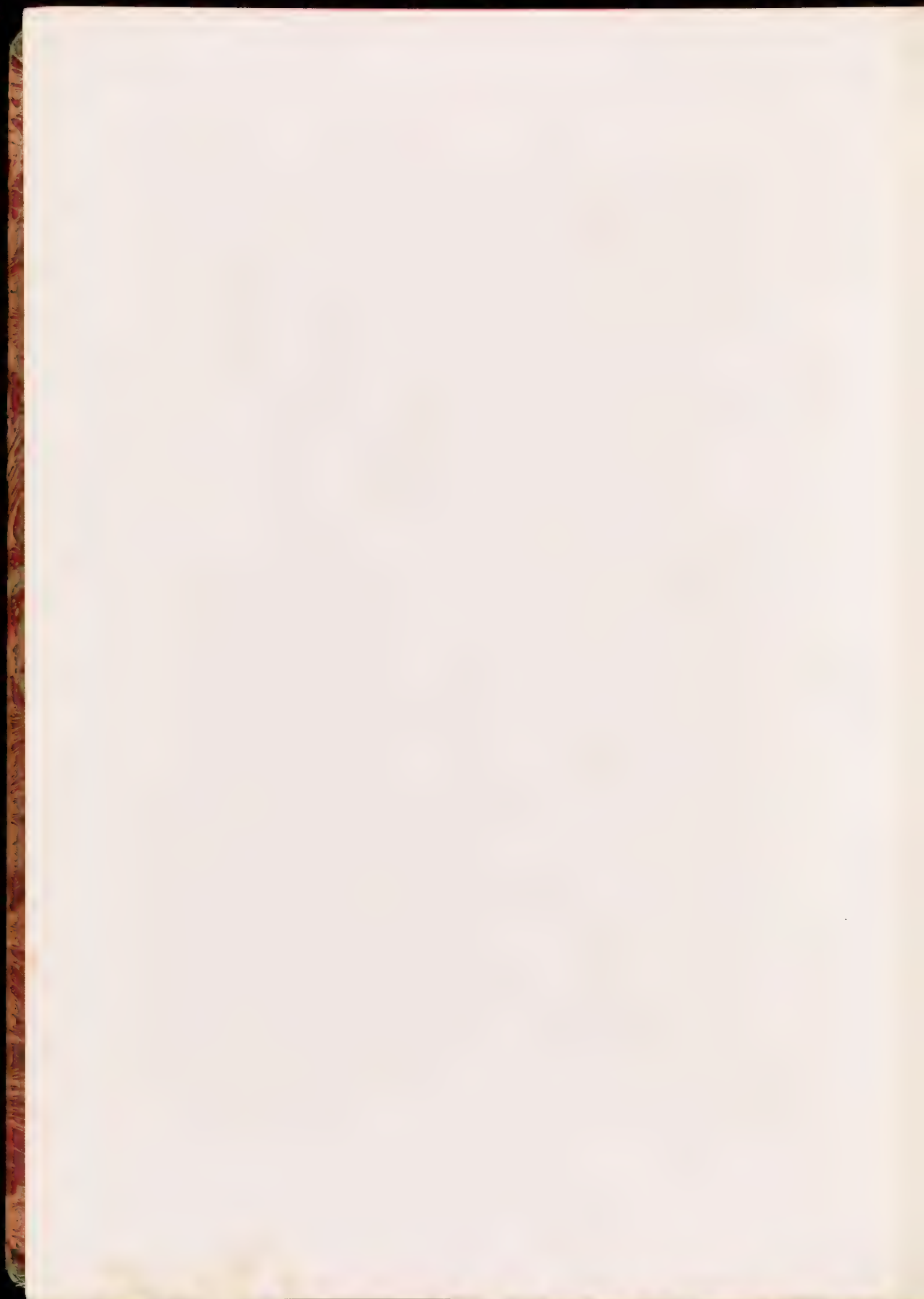




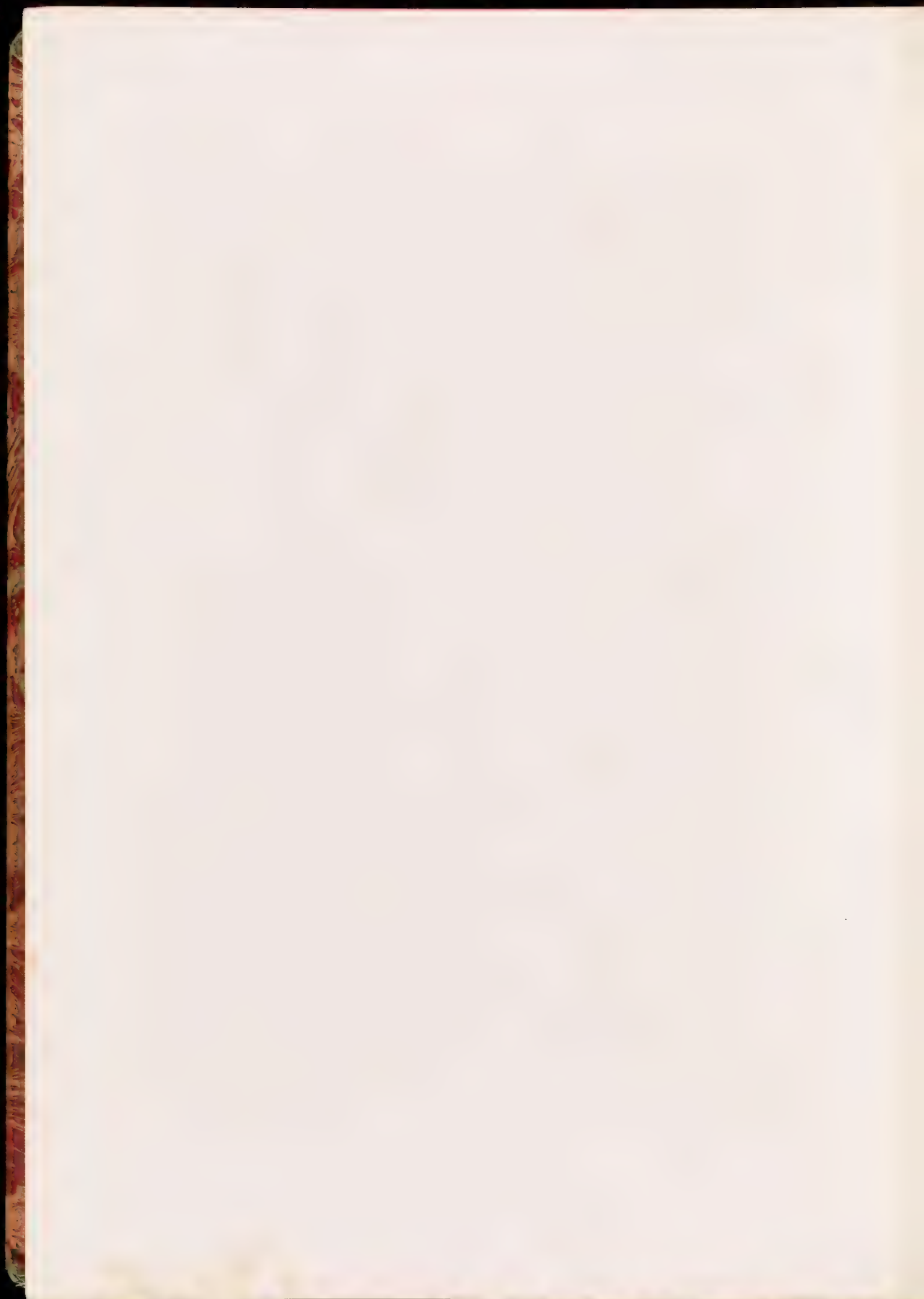


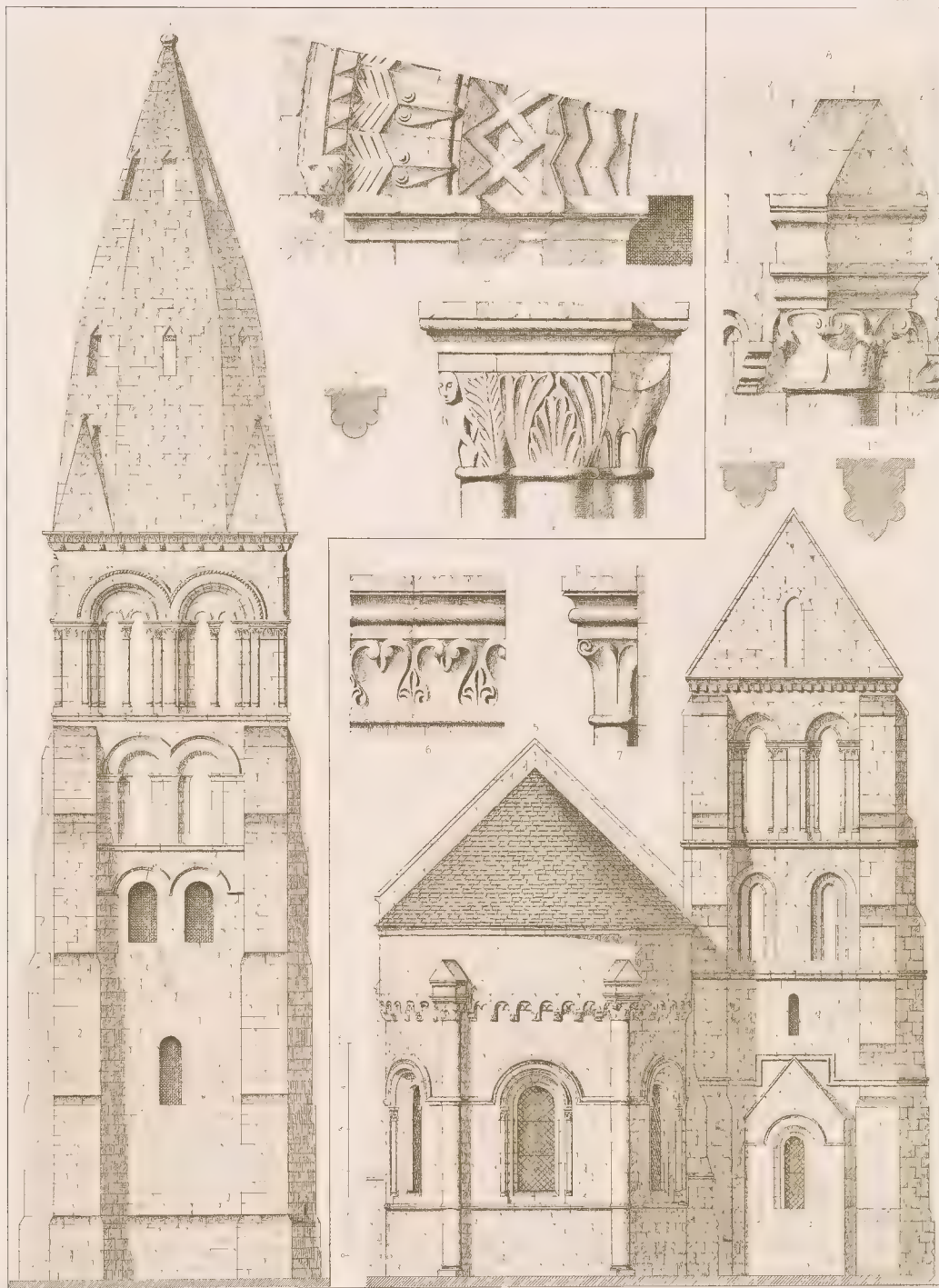












1. TOWER OF THE CHURCH OF ST. MARTIN, LONDON.

2. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

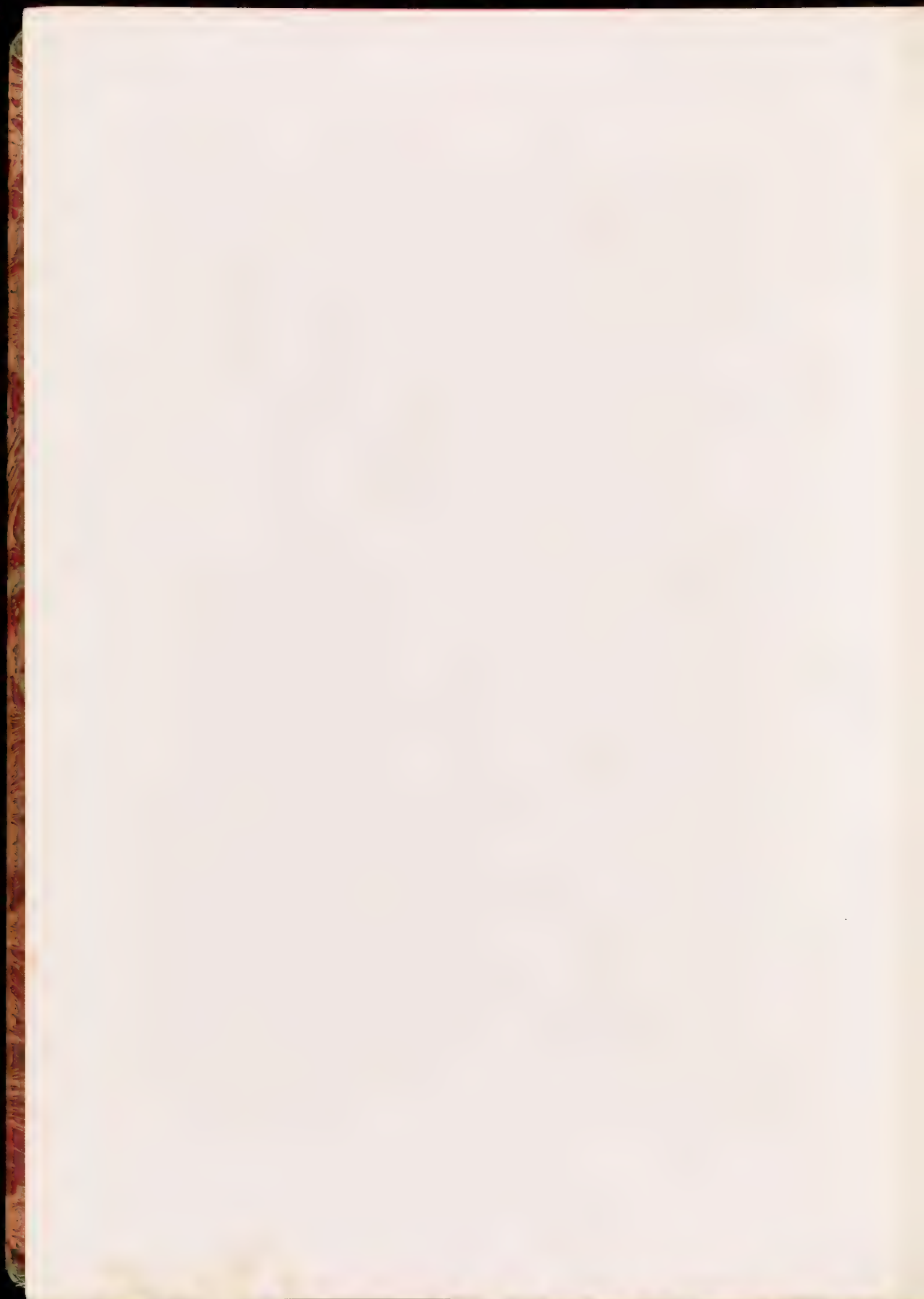
3. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

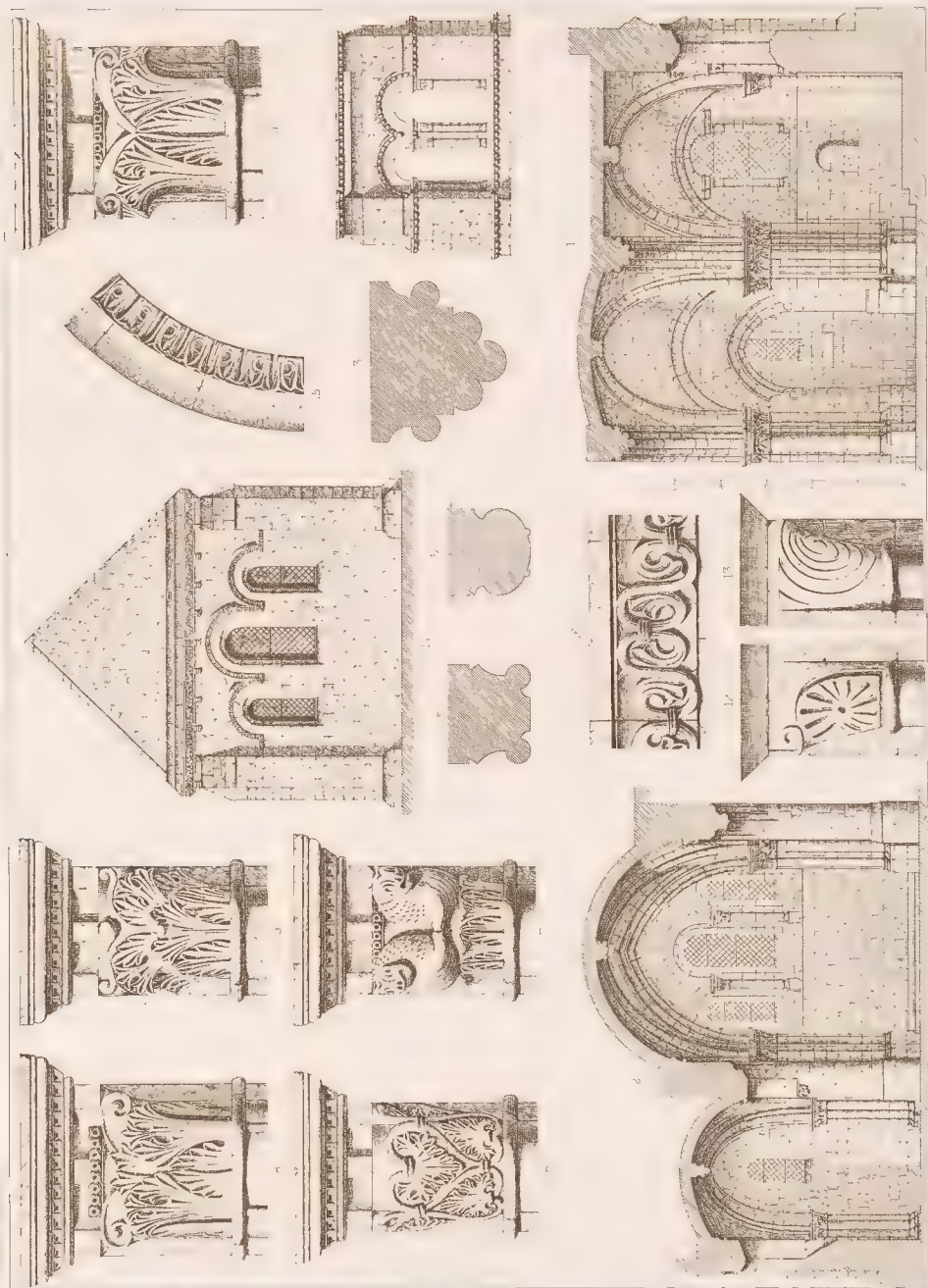
4. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

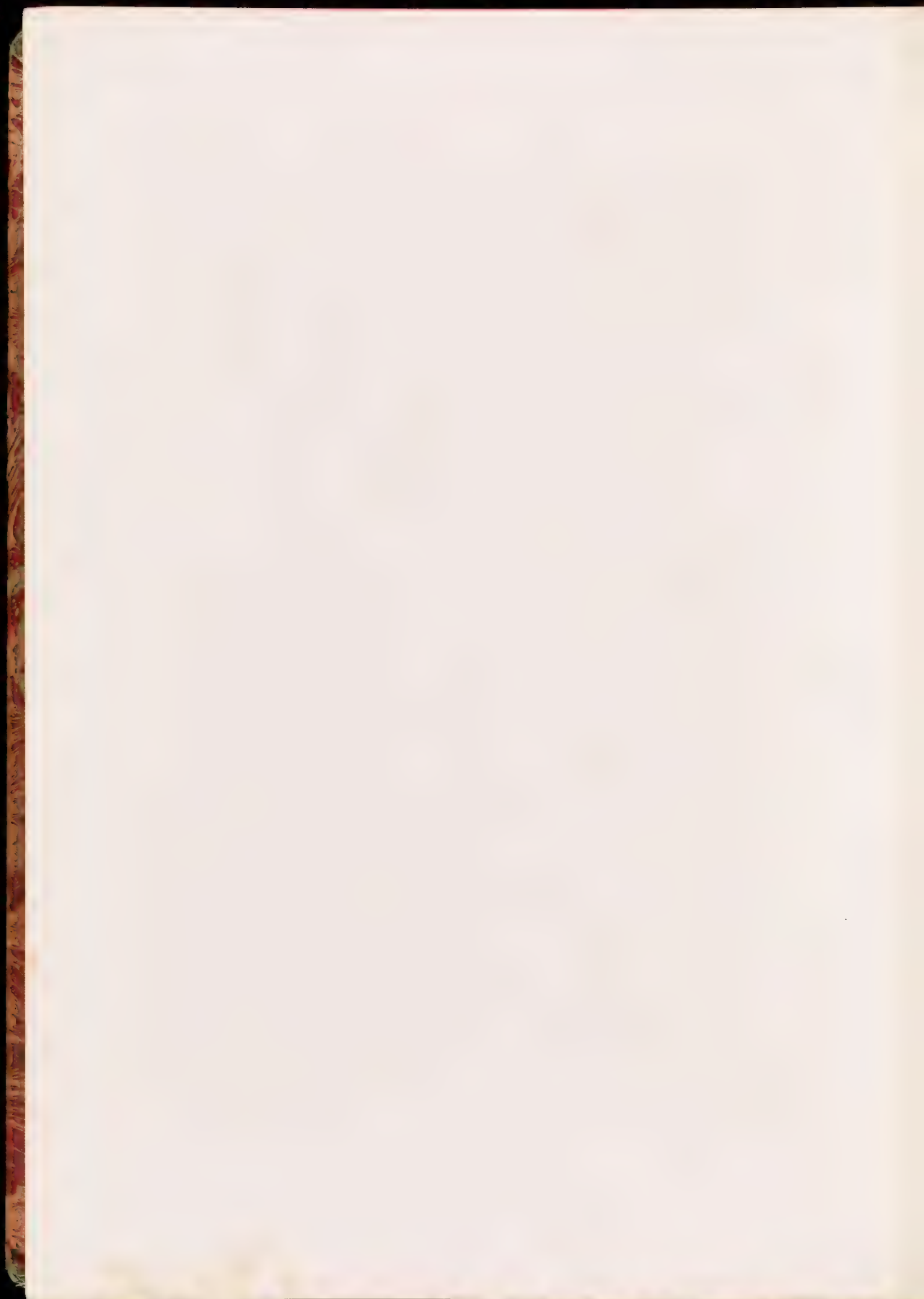
5. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

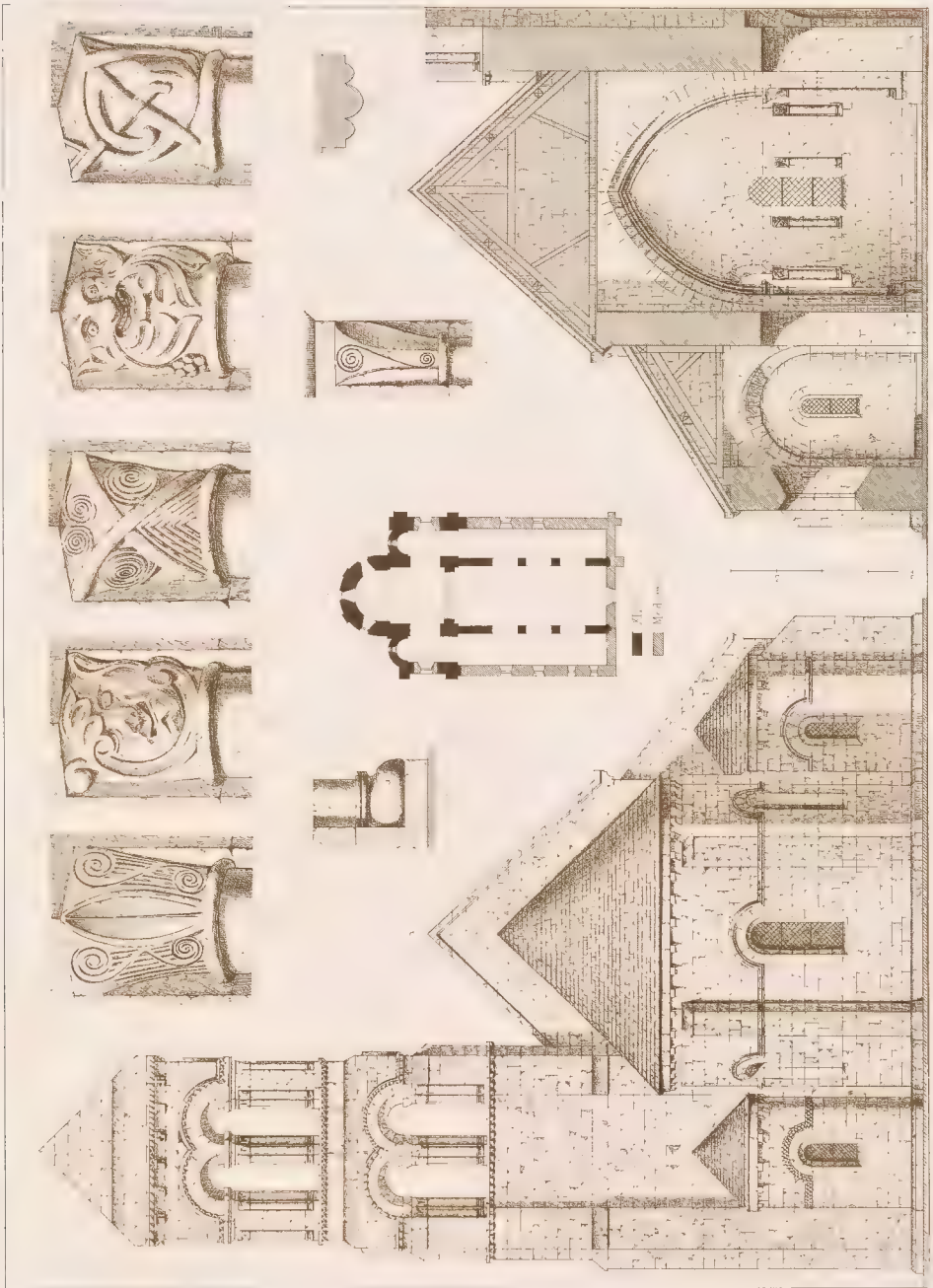
6. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

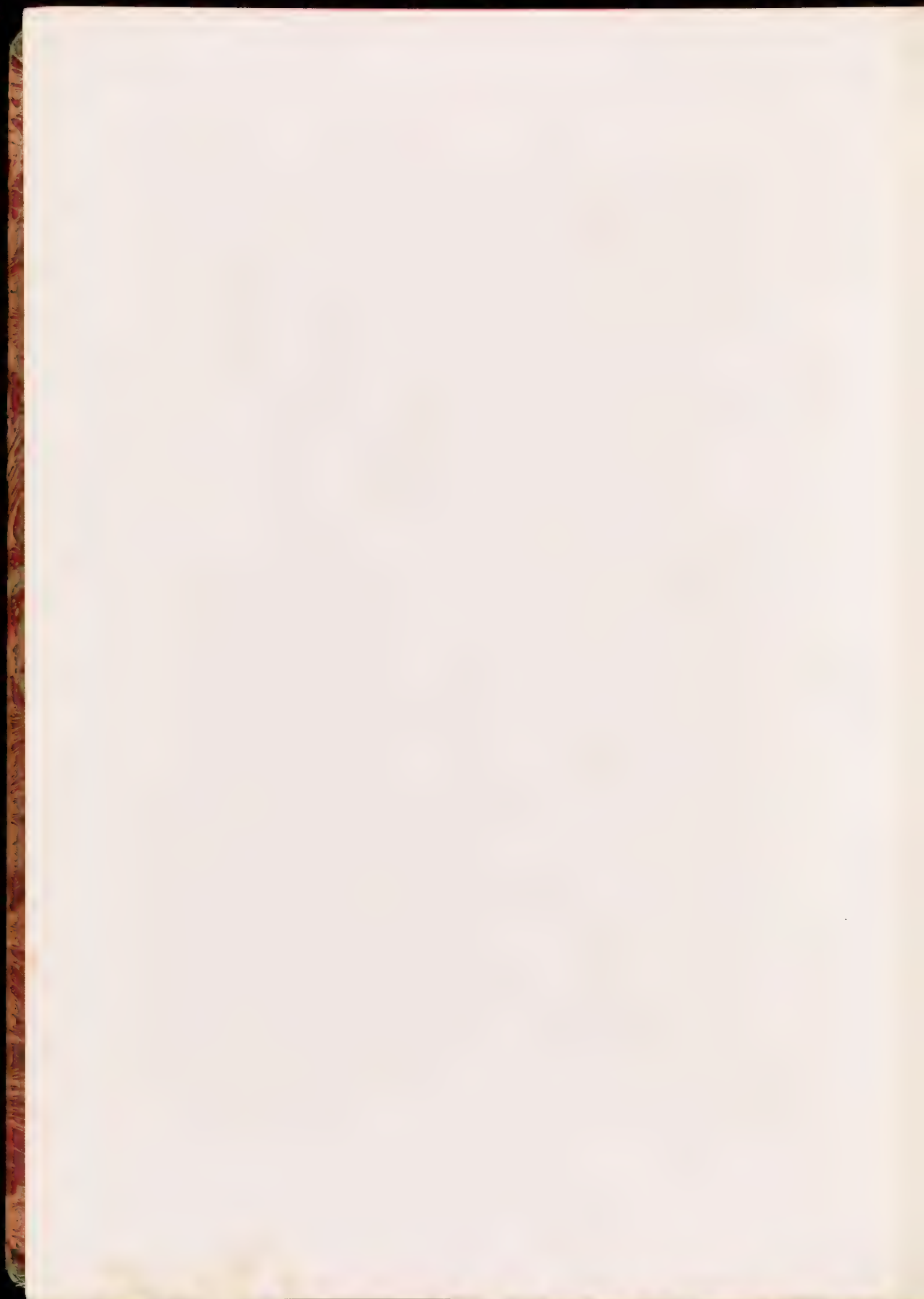
7. CAPITAL OF THE TOWER OF ST. MARTIN, LONDON.

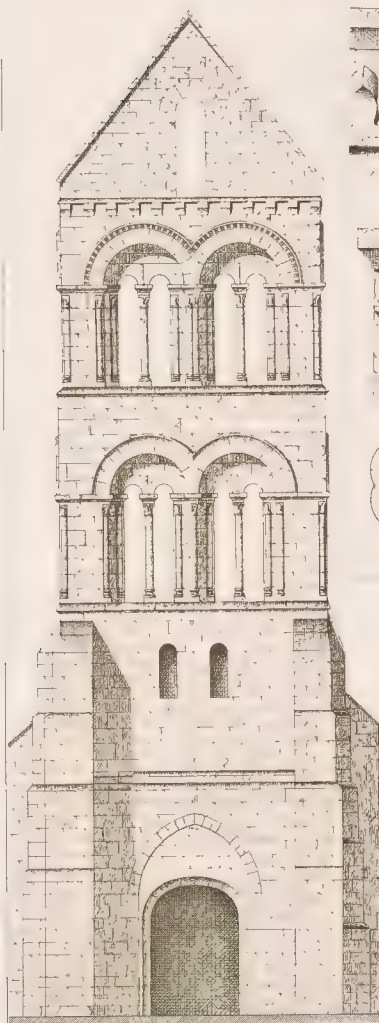
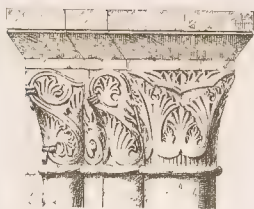


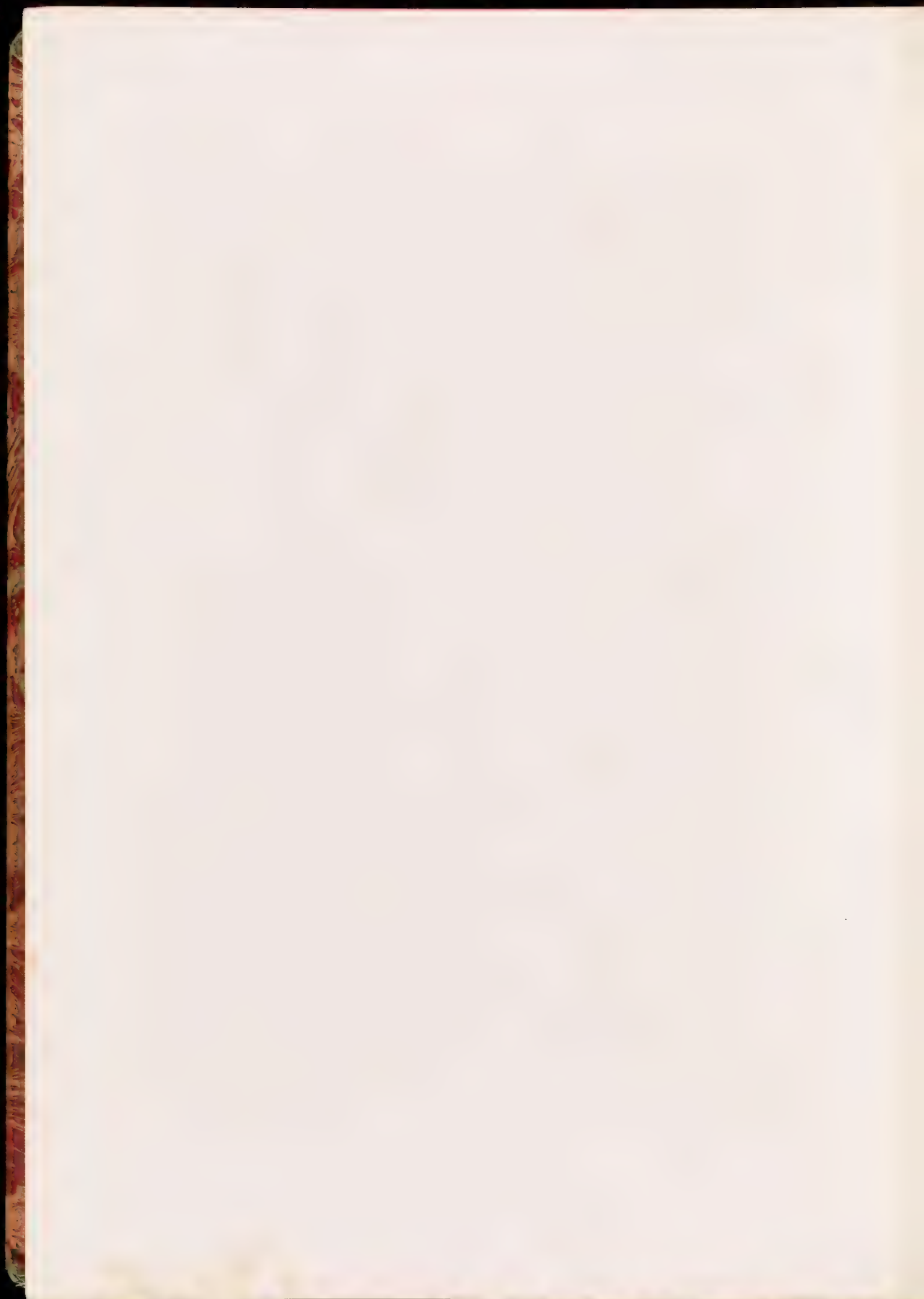


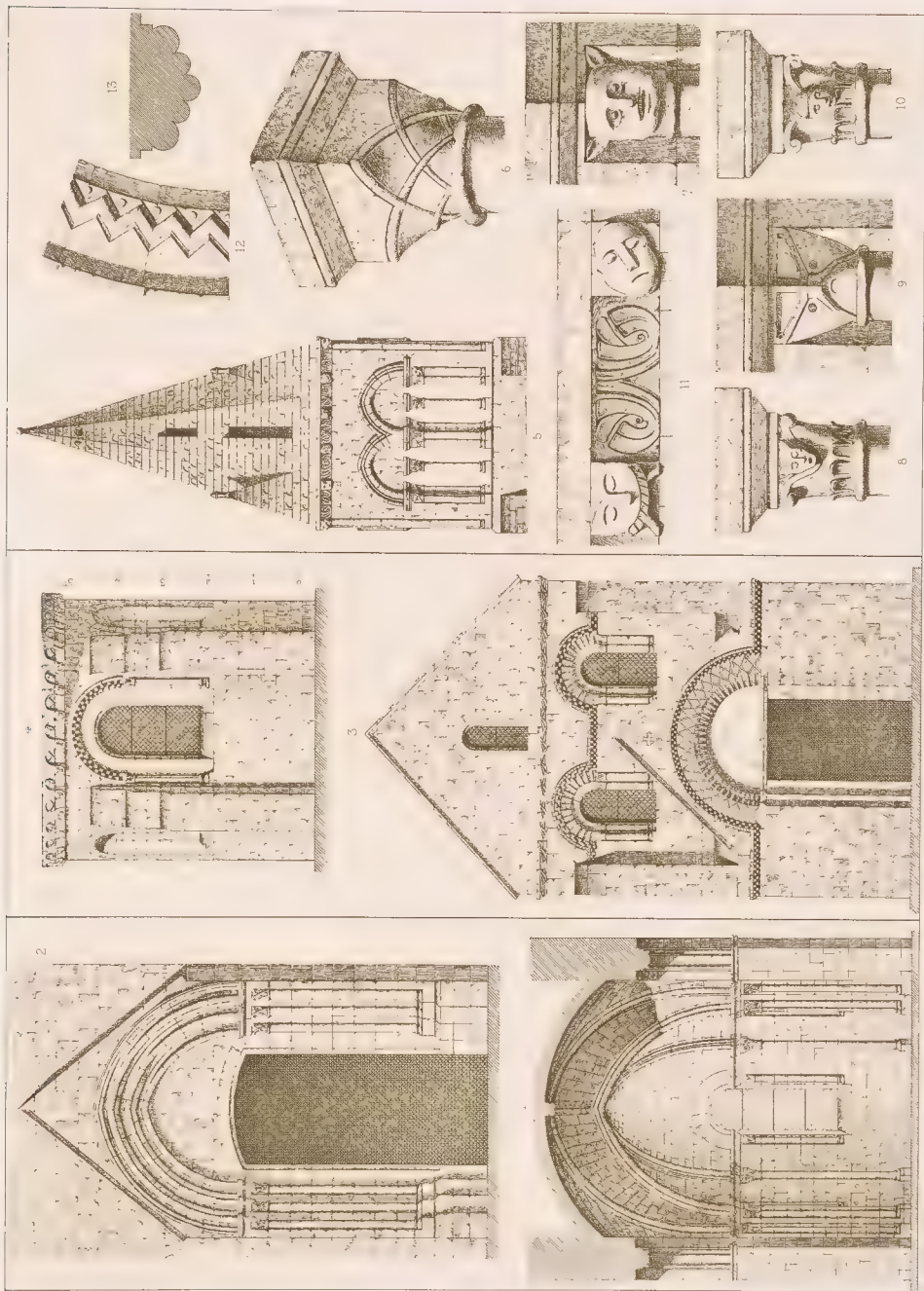








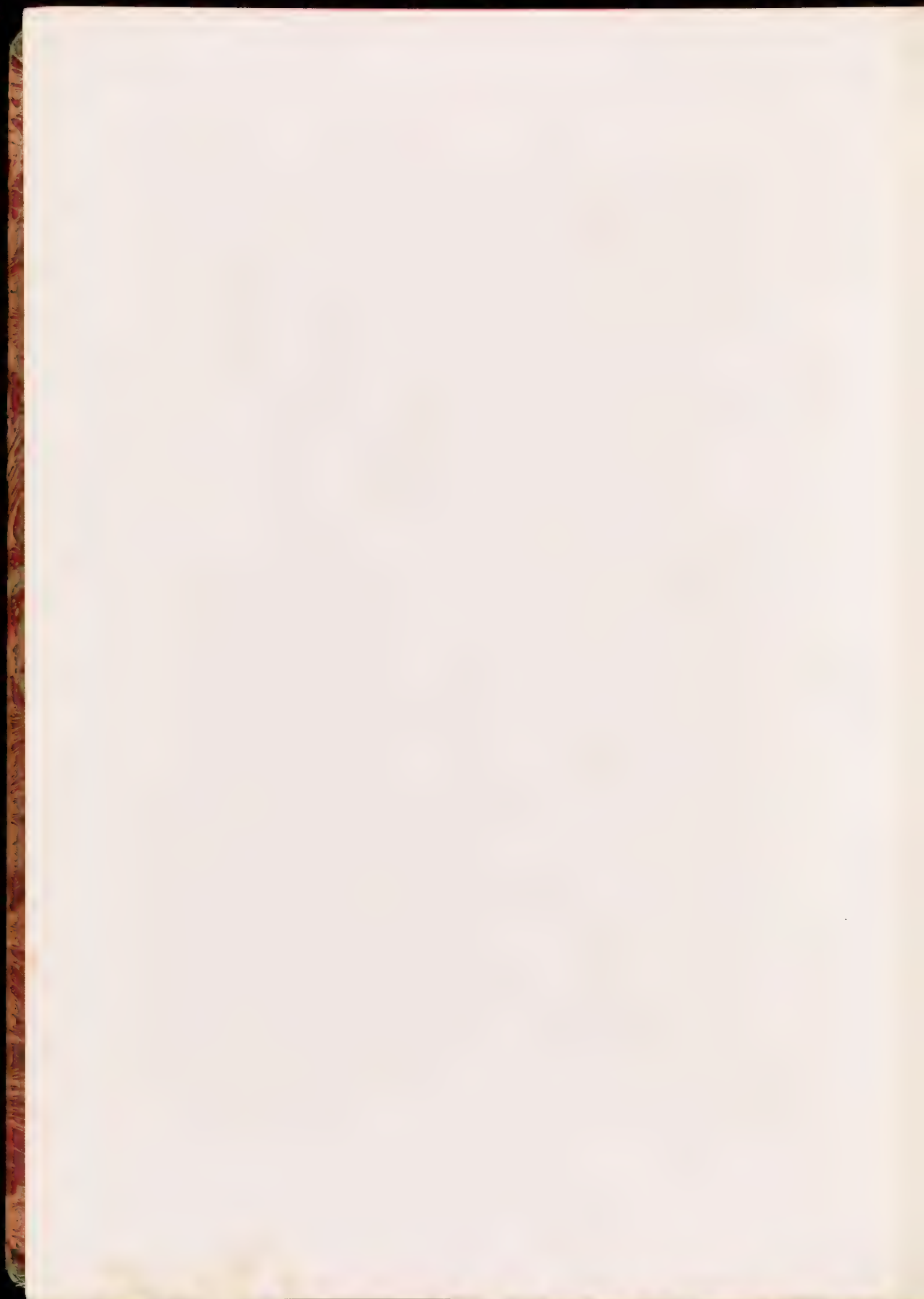


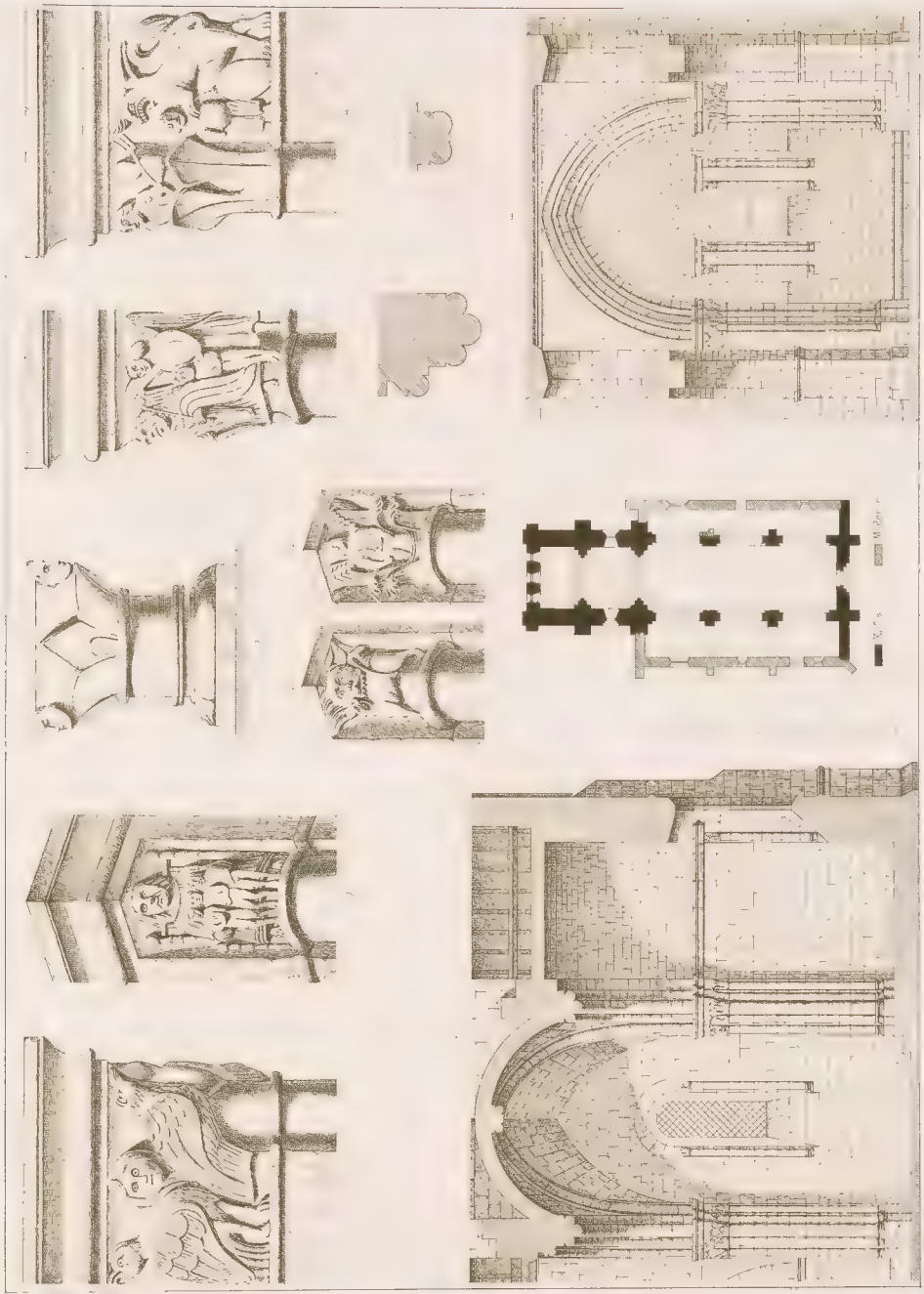


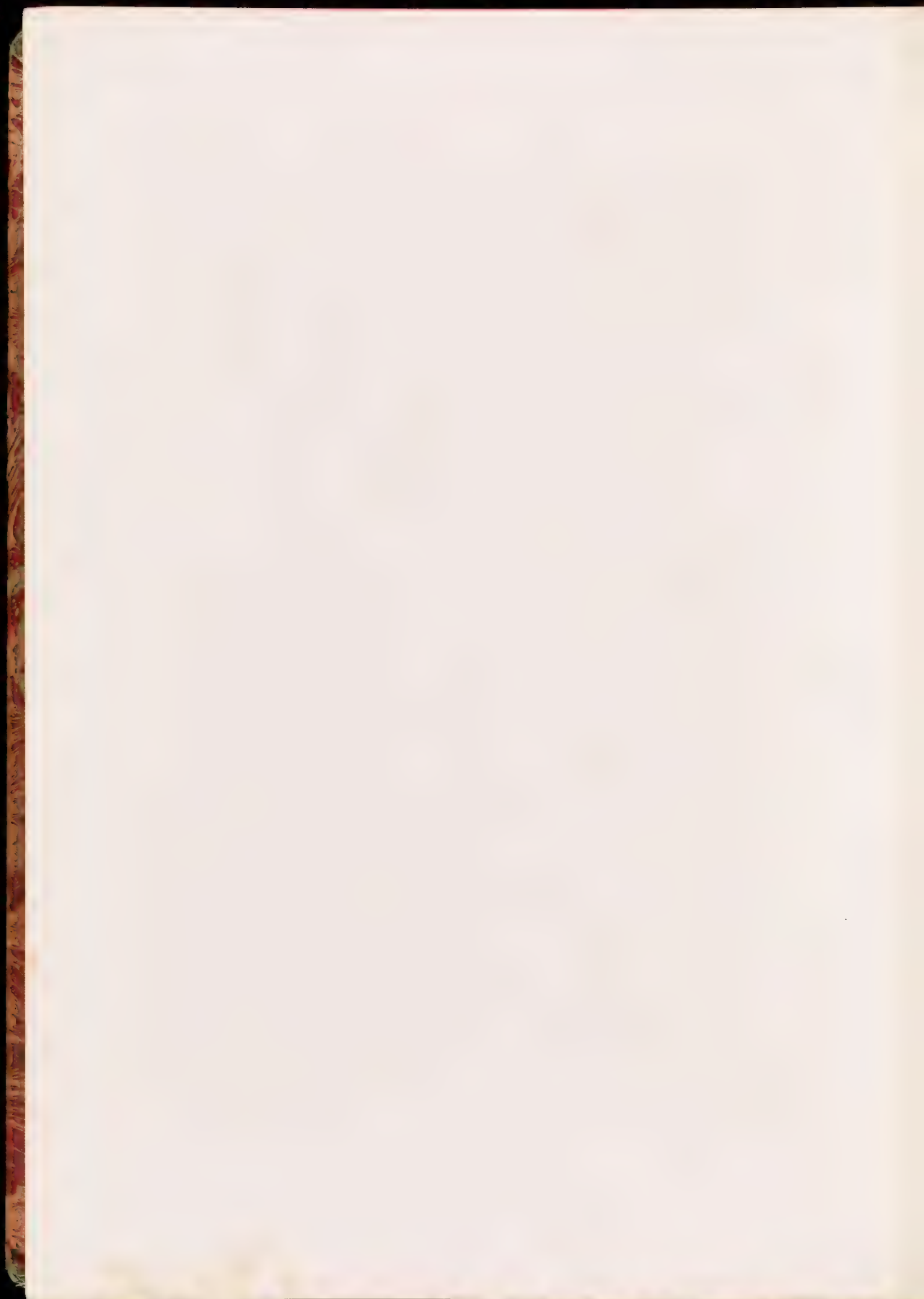
Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité

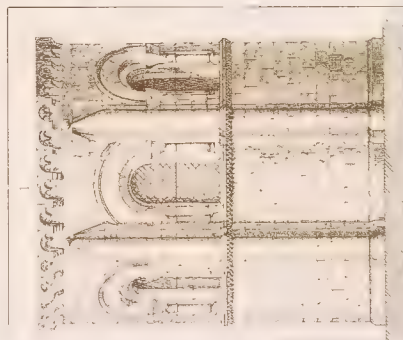
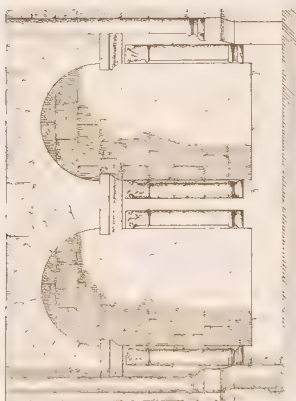
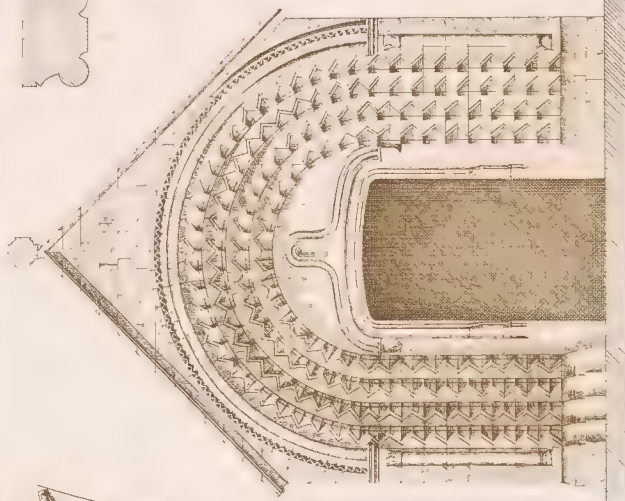
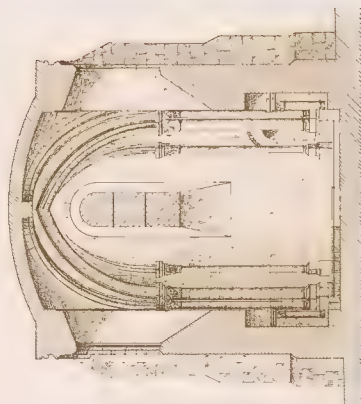
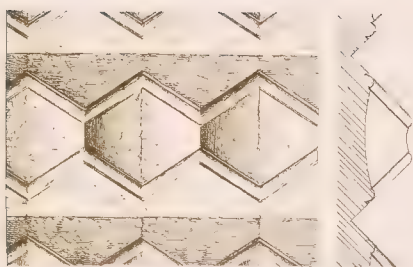
Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité

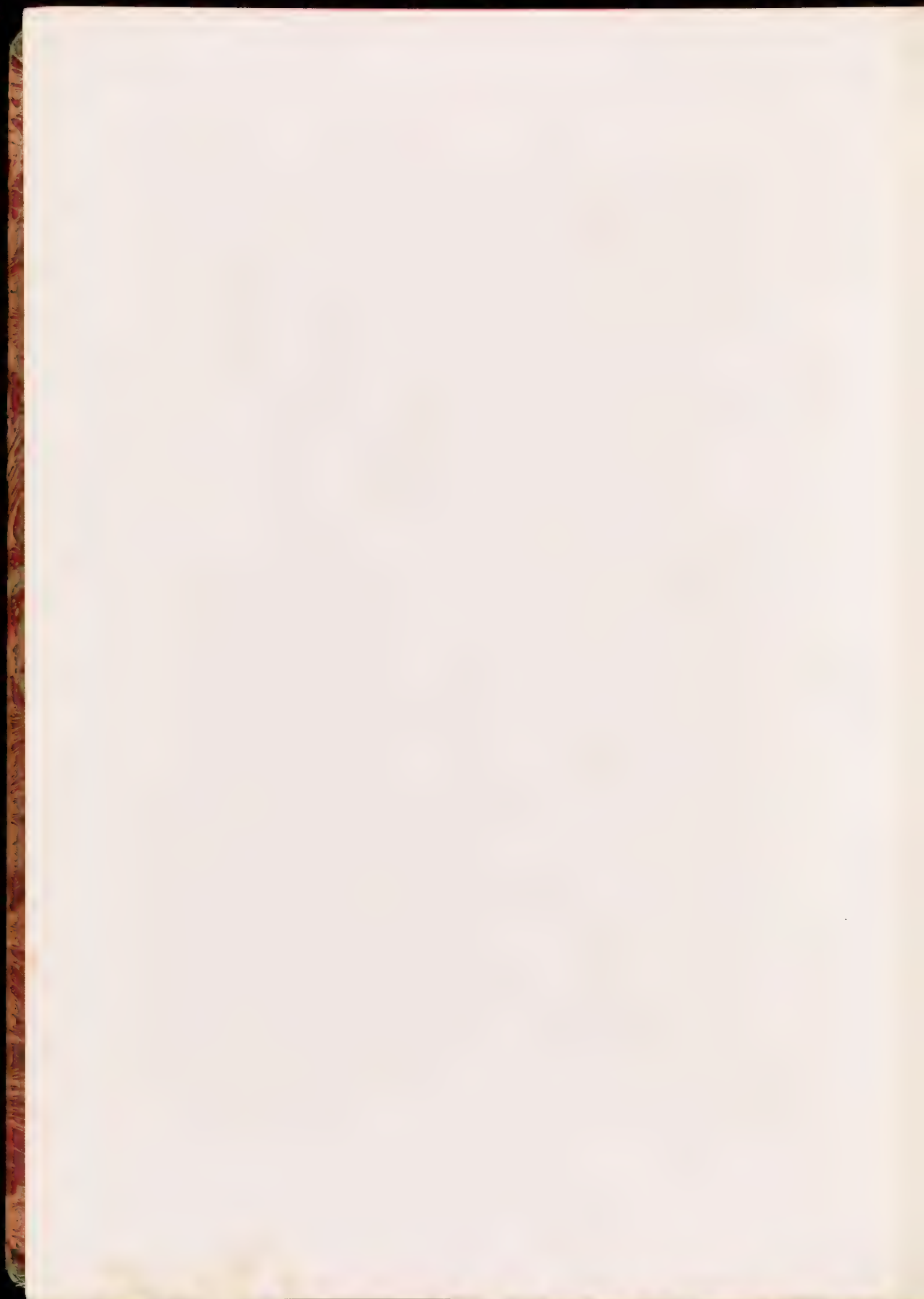
Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité, Fontaine de la Nativité

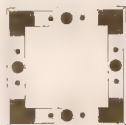
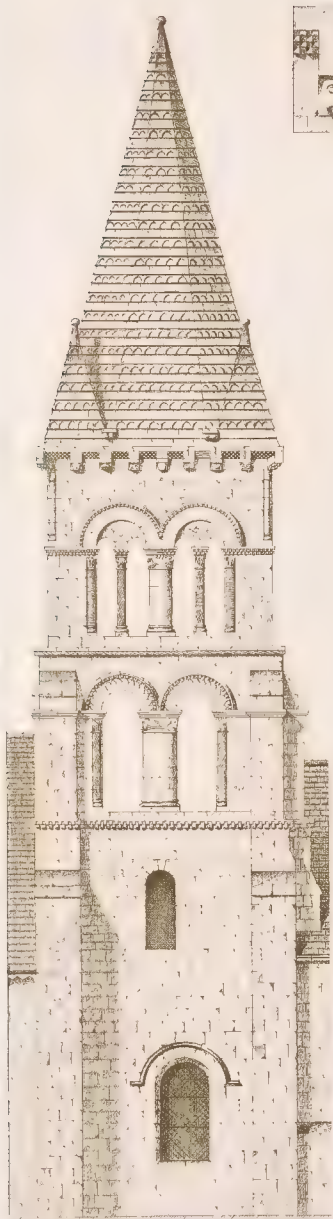


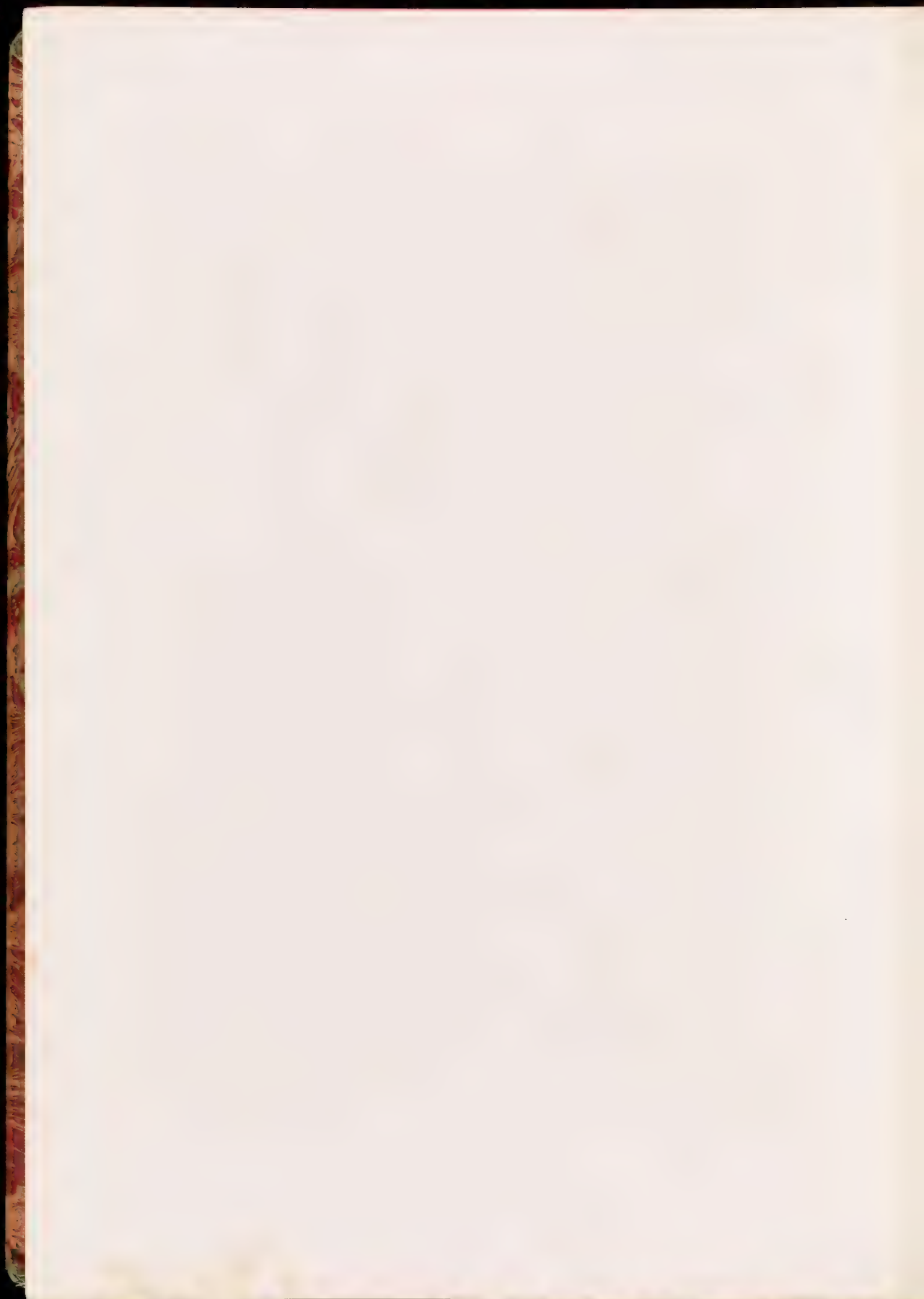


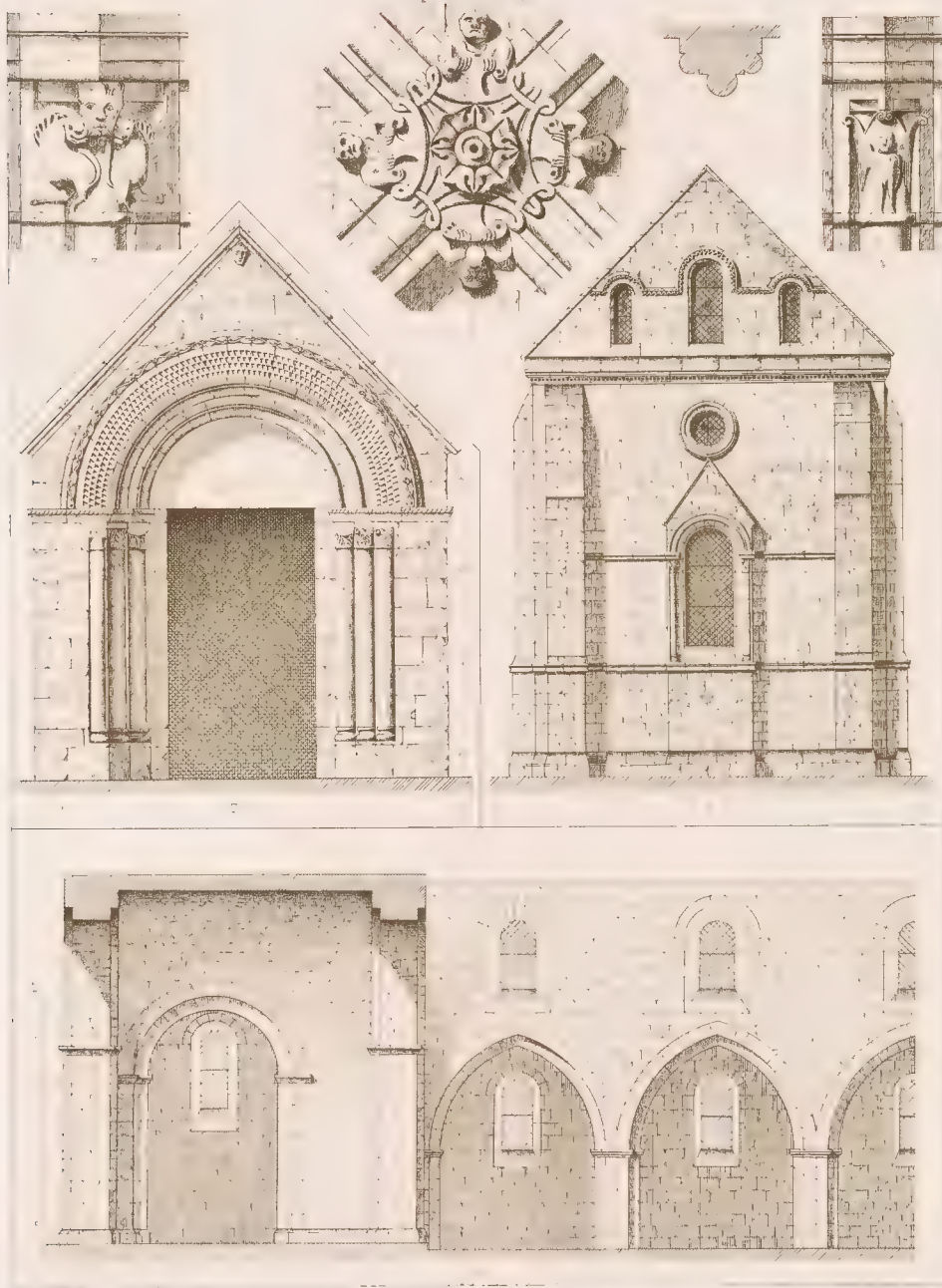


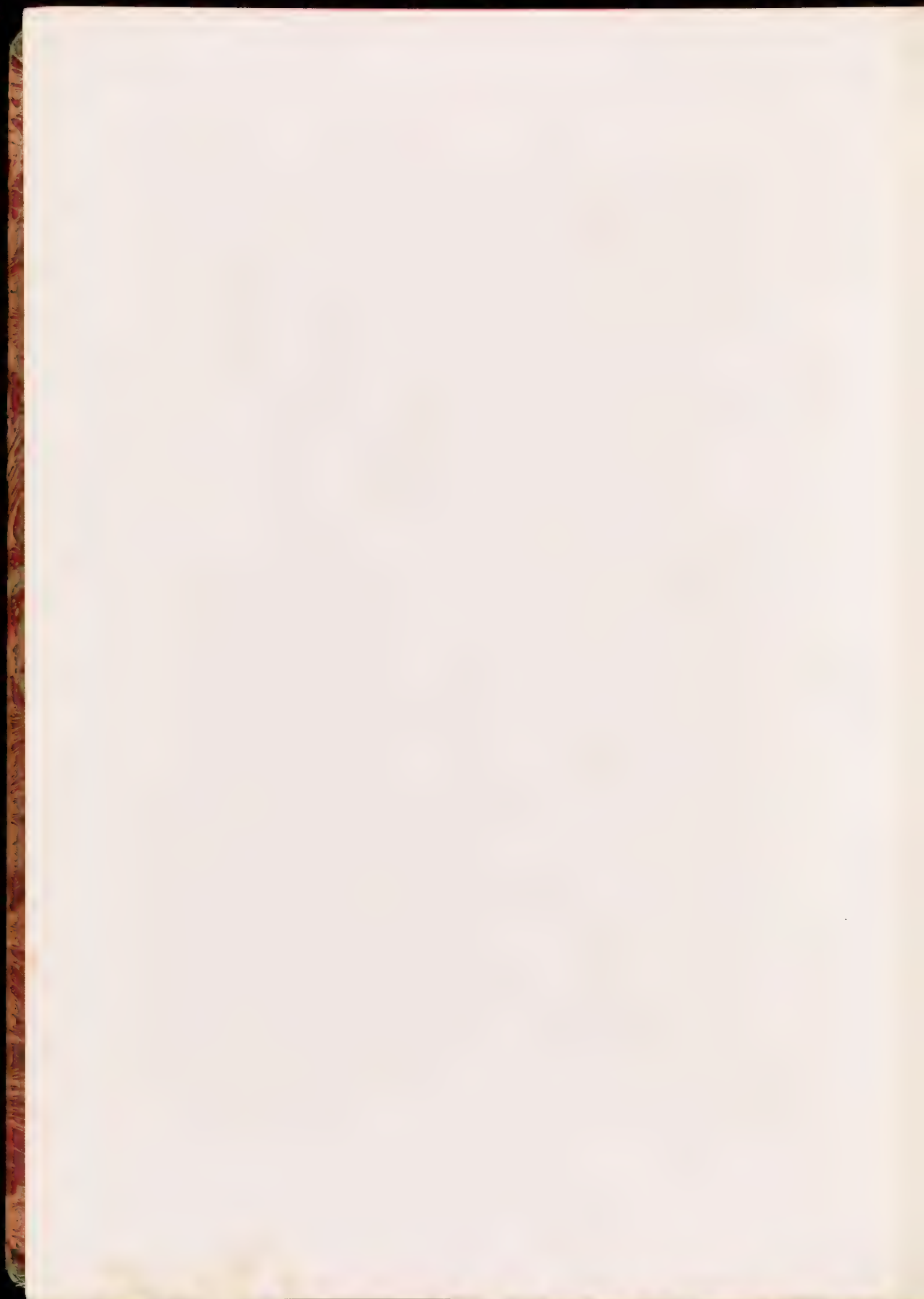


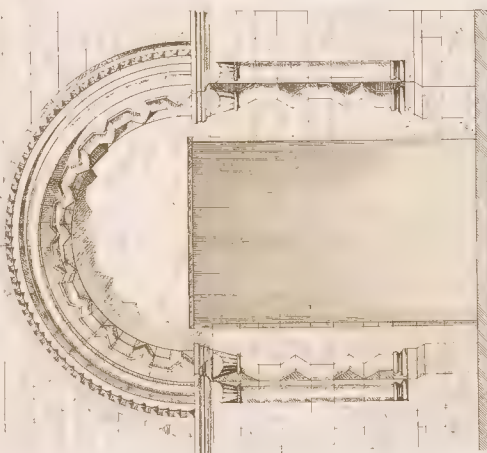
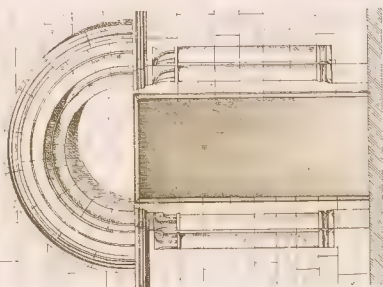
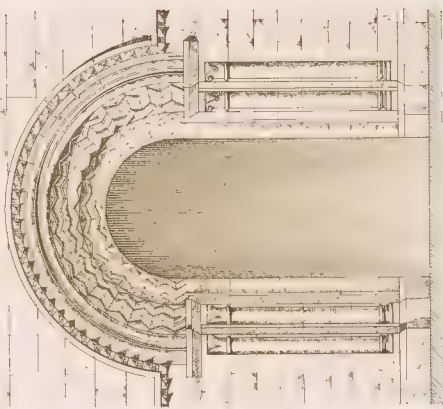
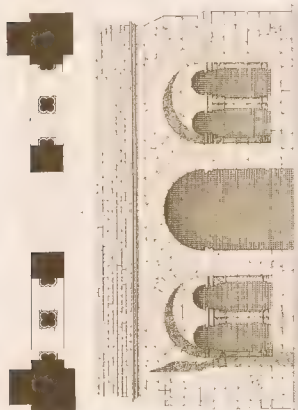
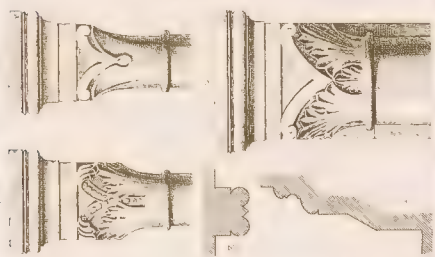
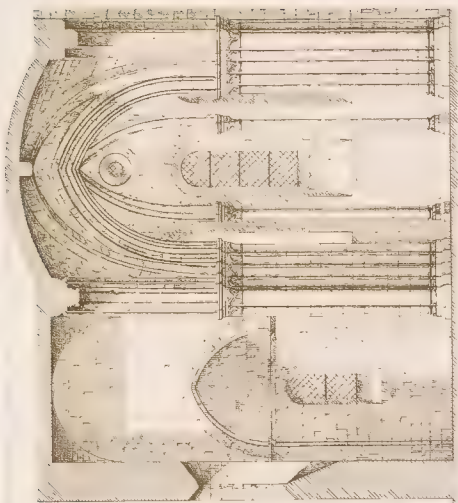


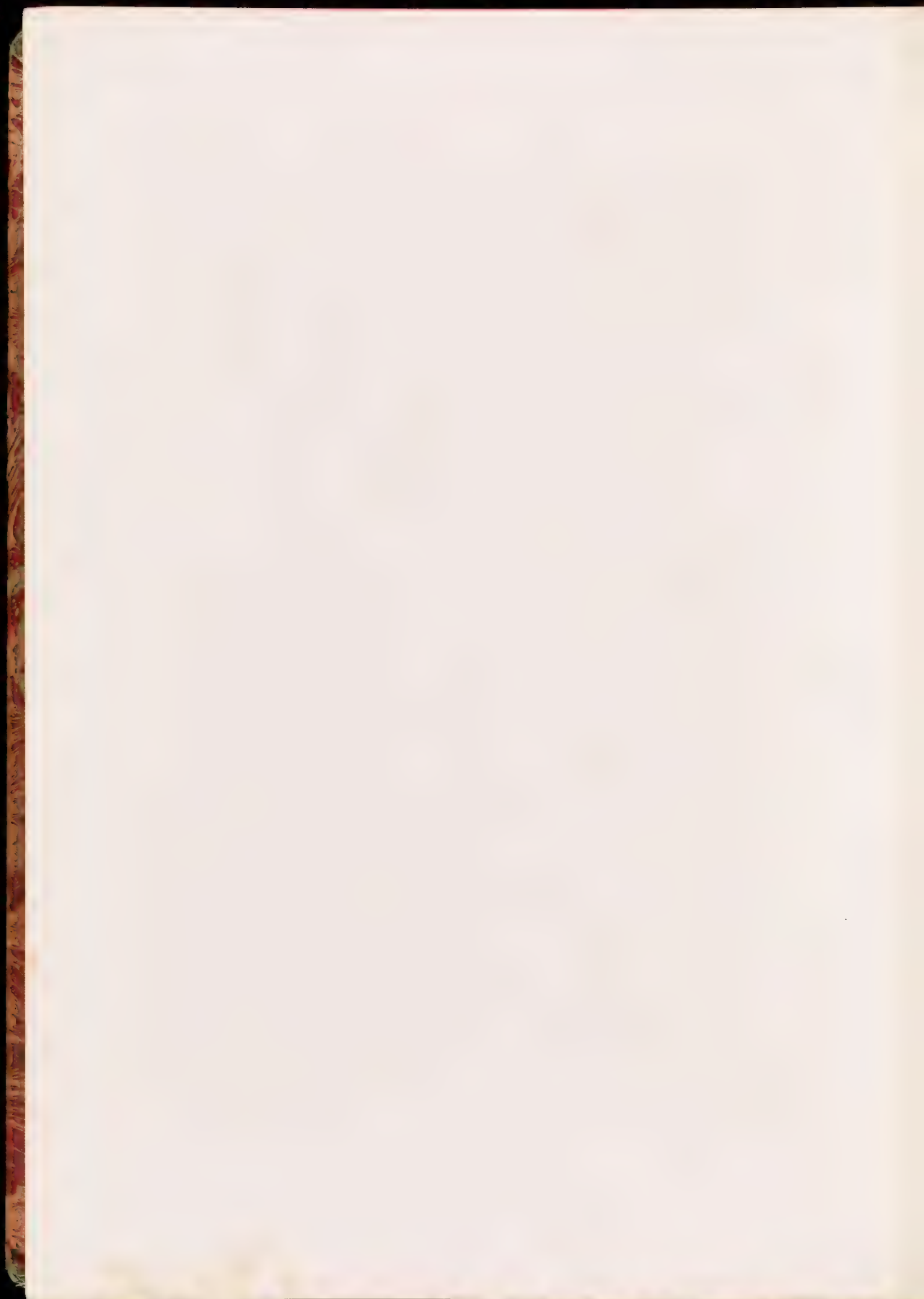




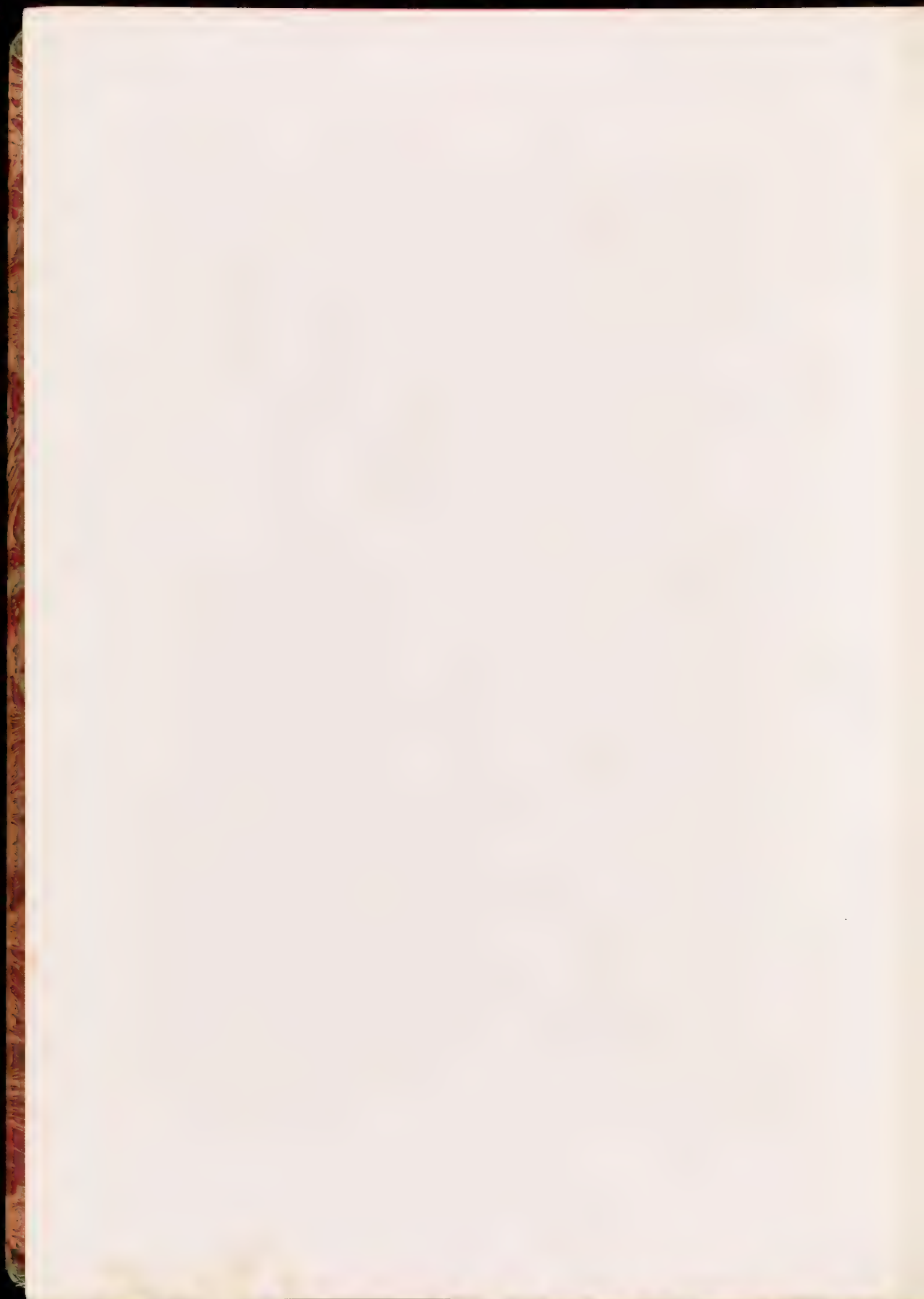


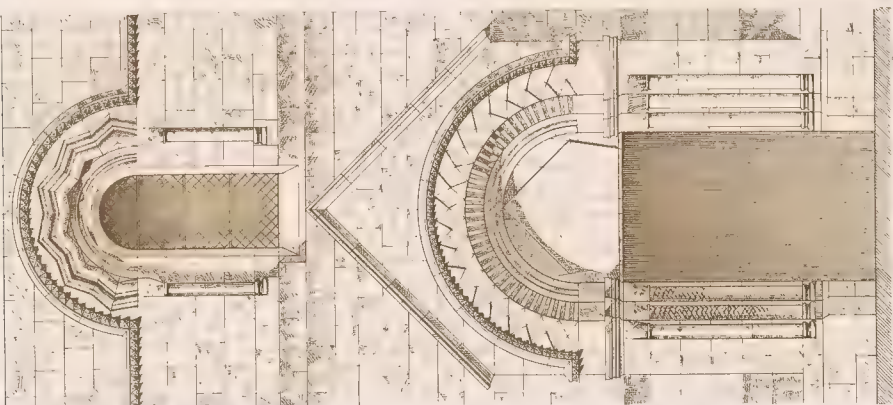
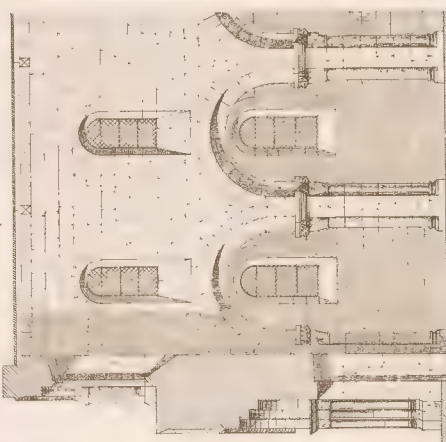
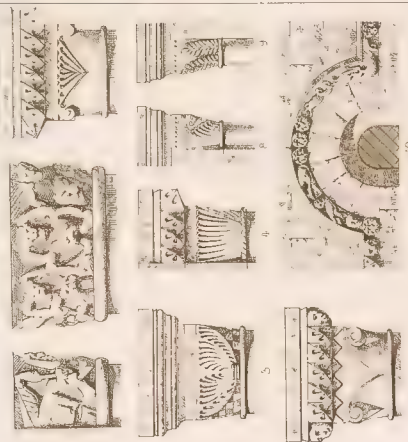
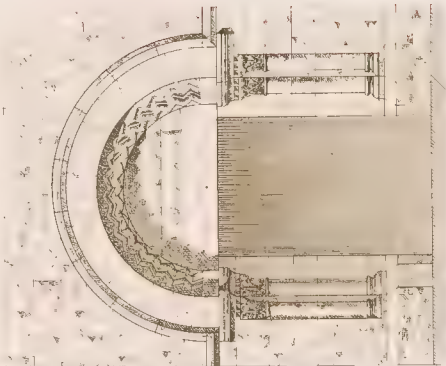
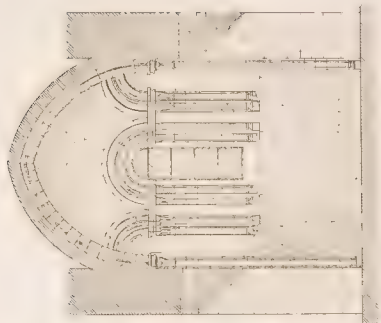


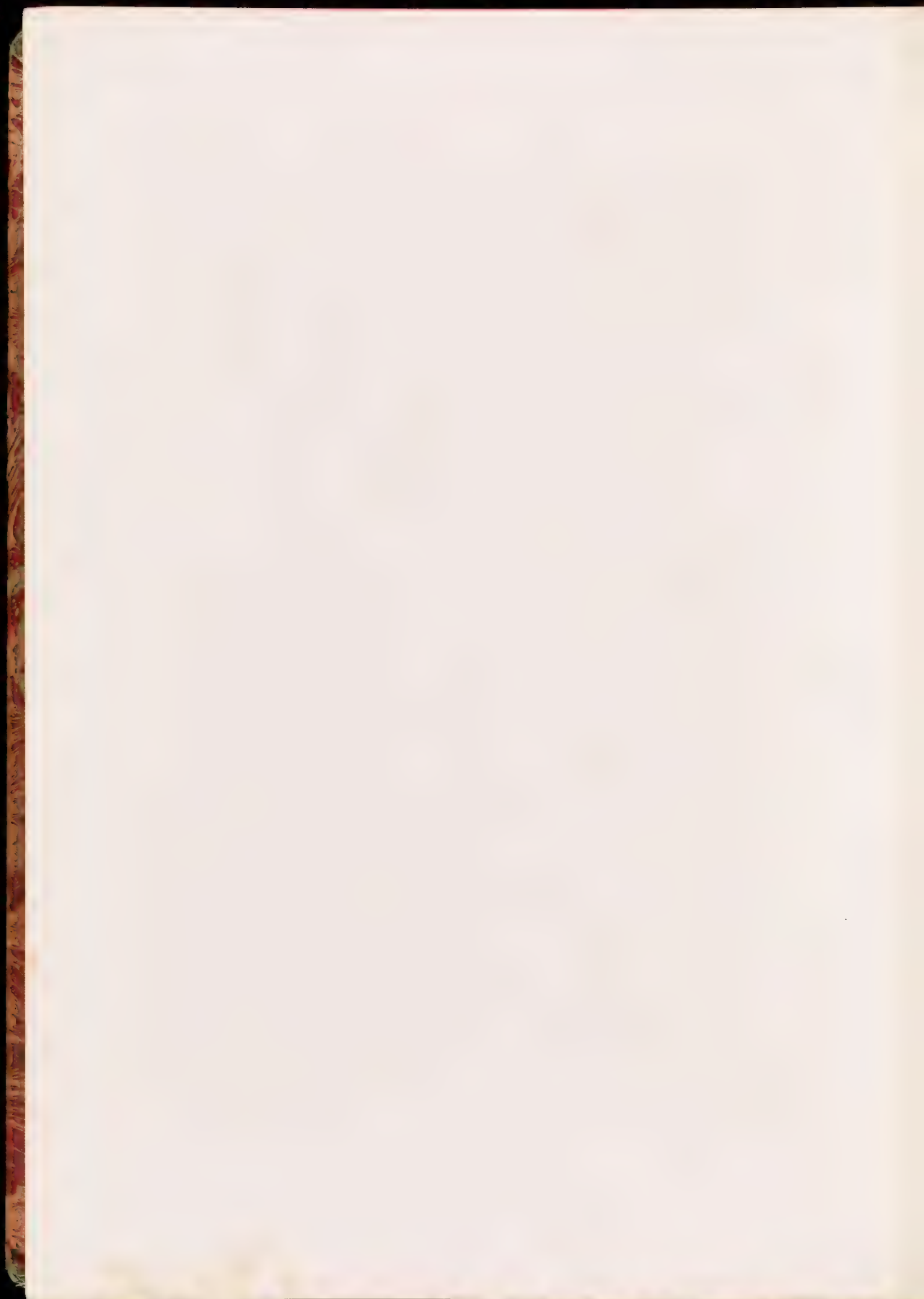


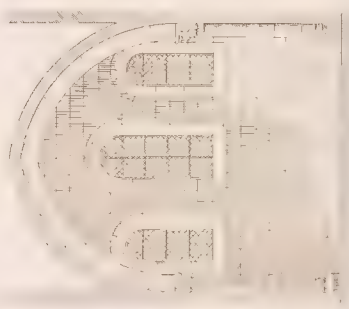
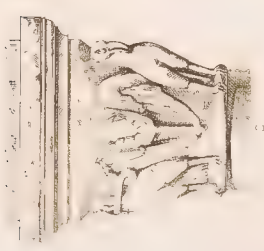
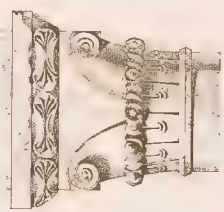
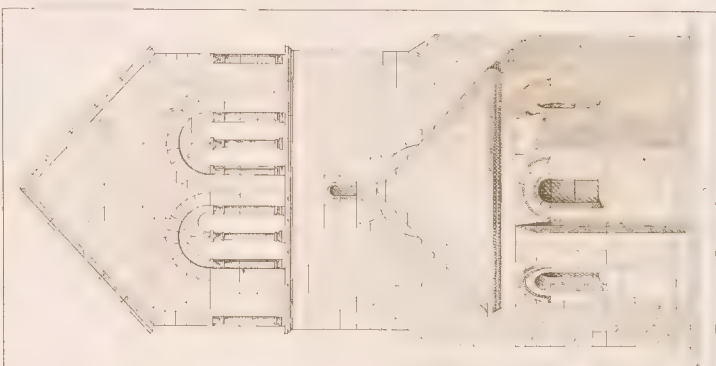
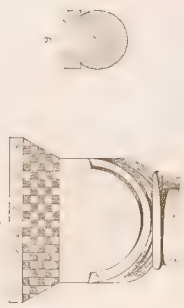
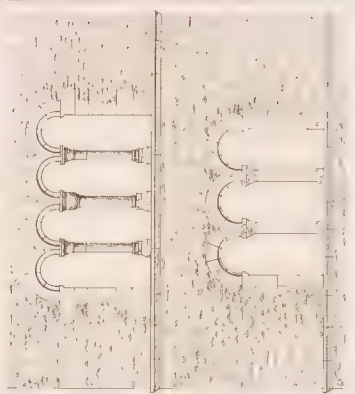
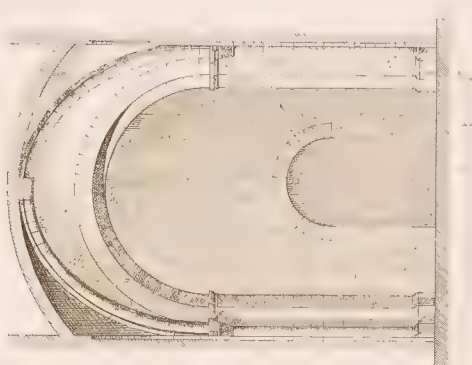


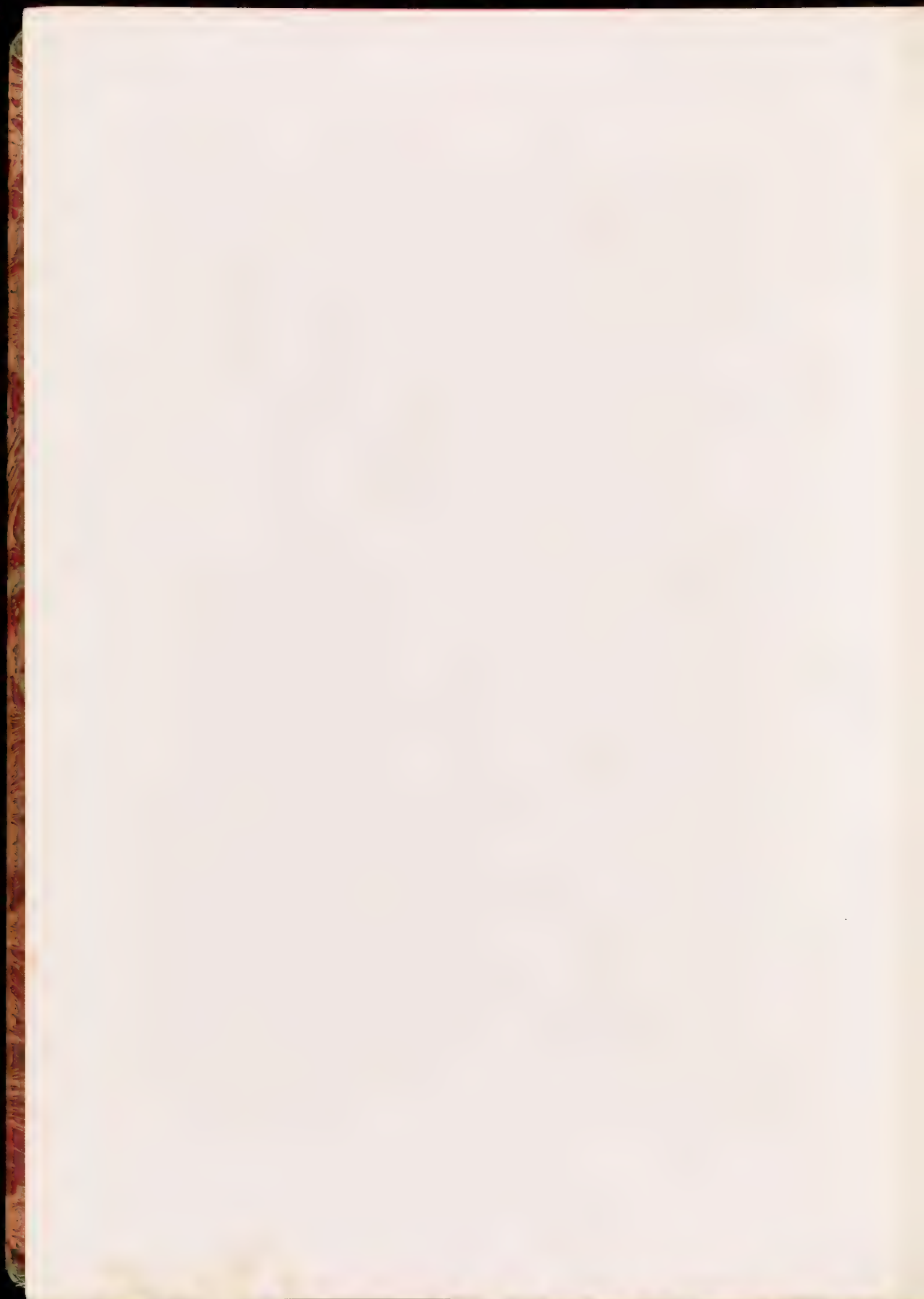


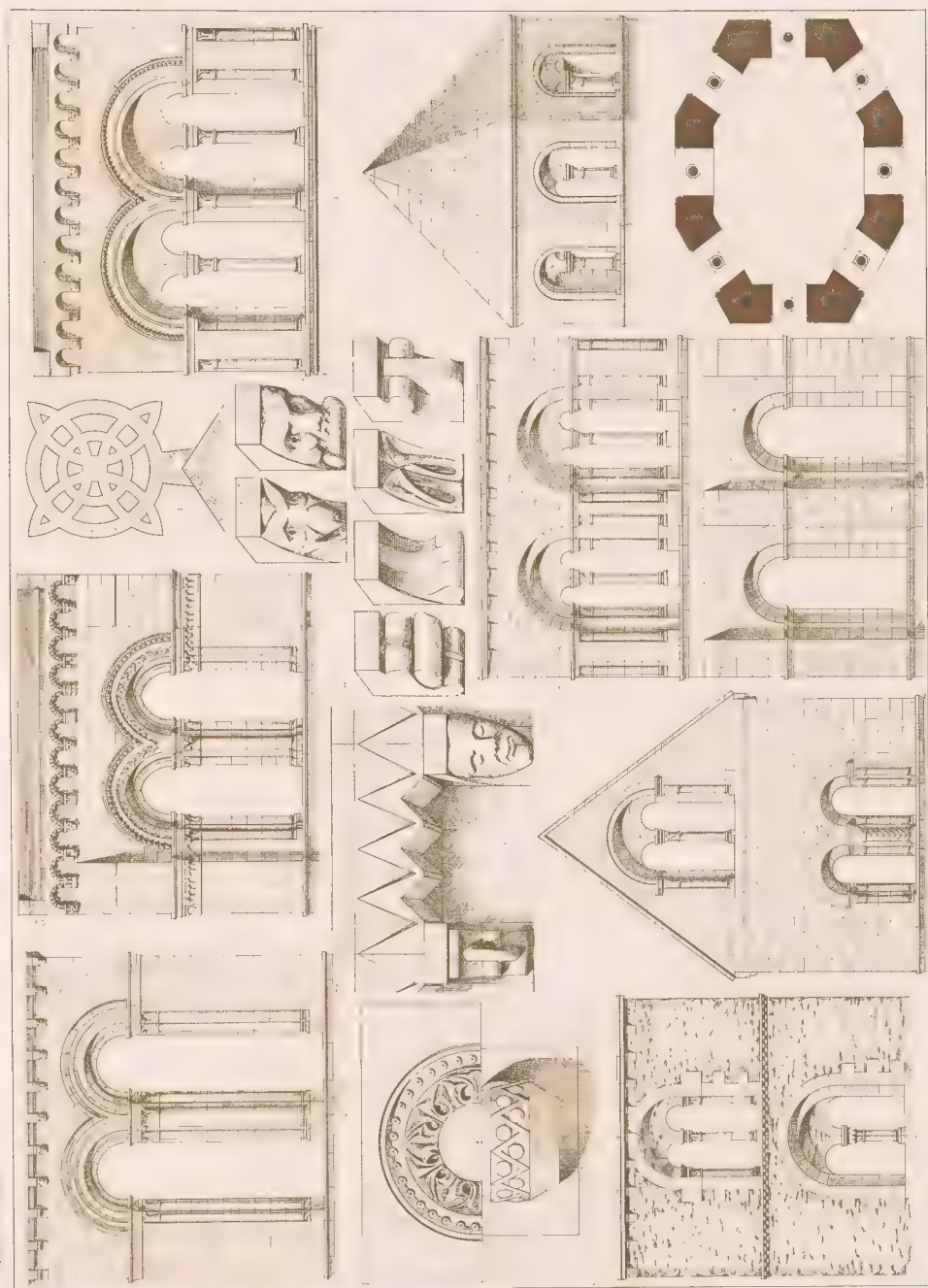


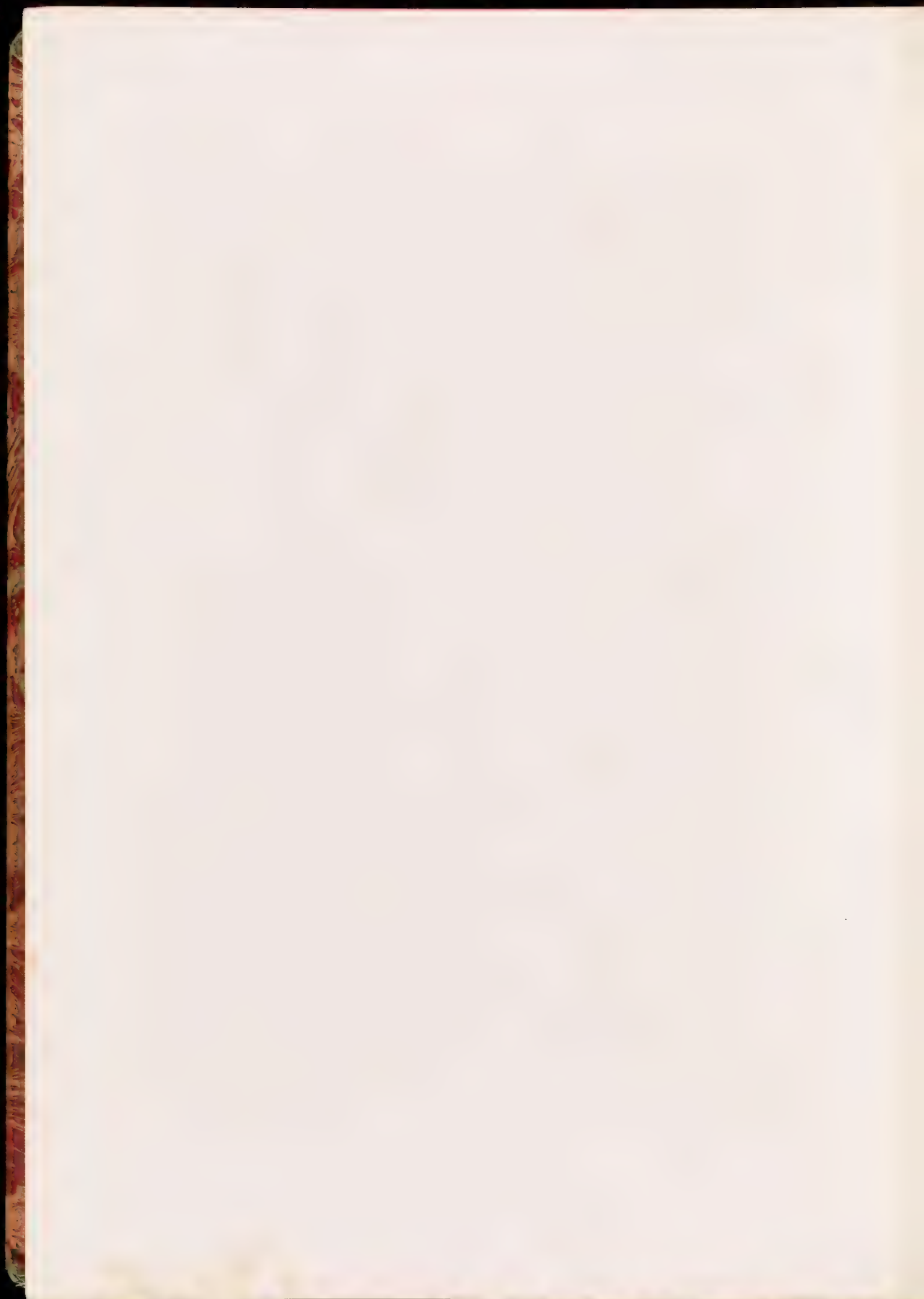


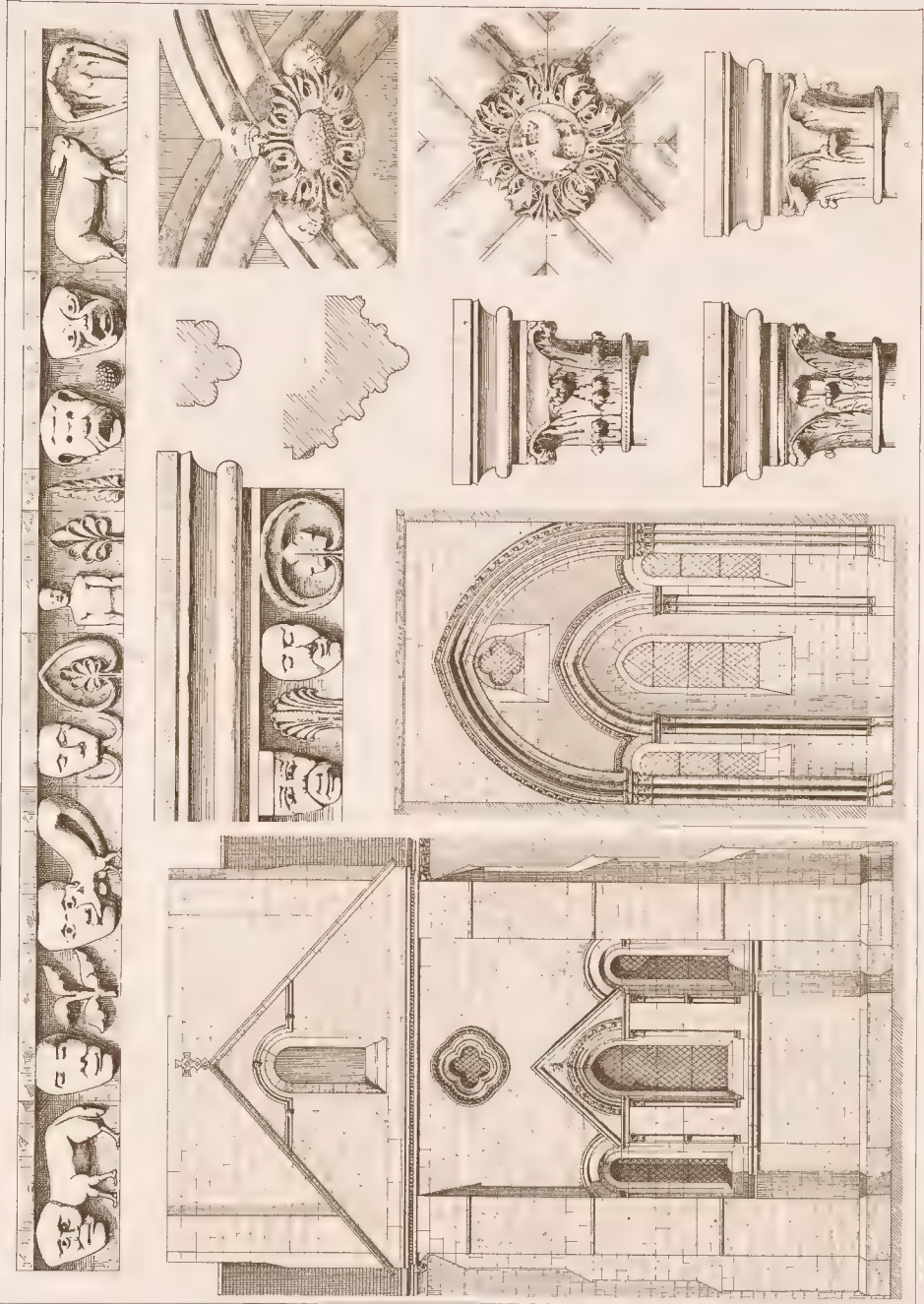


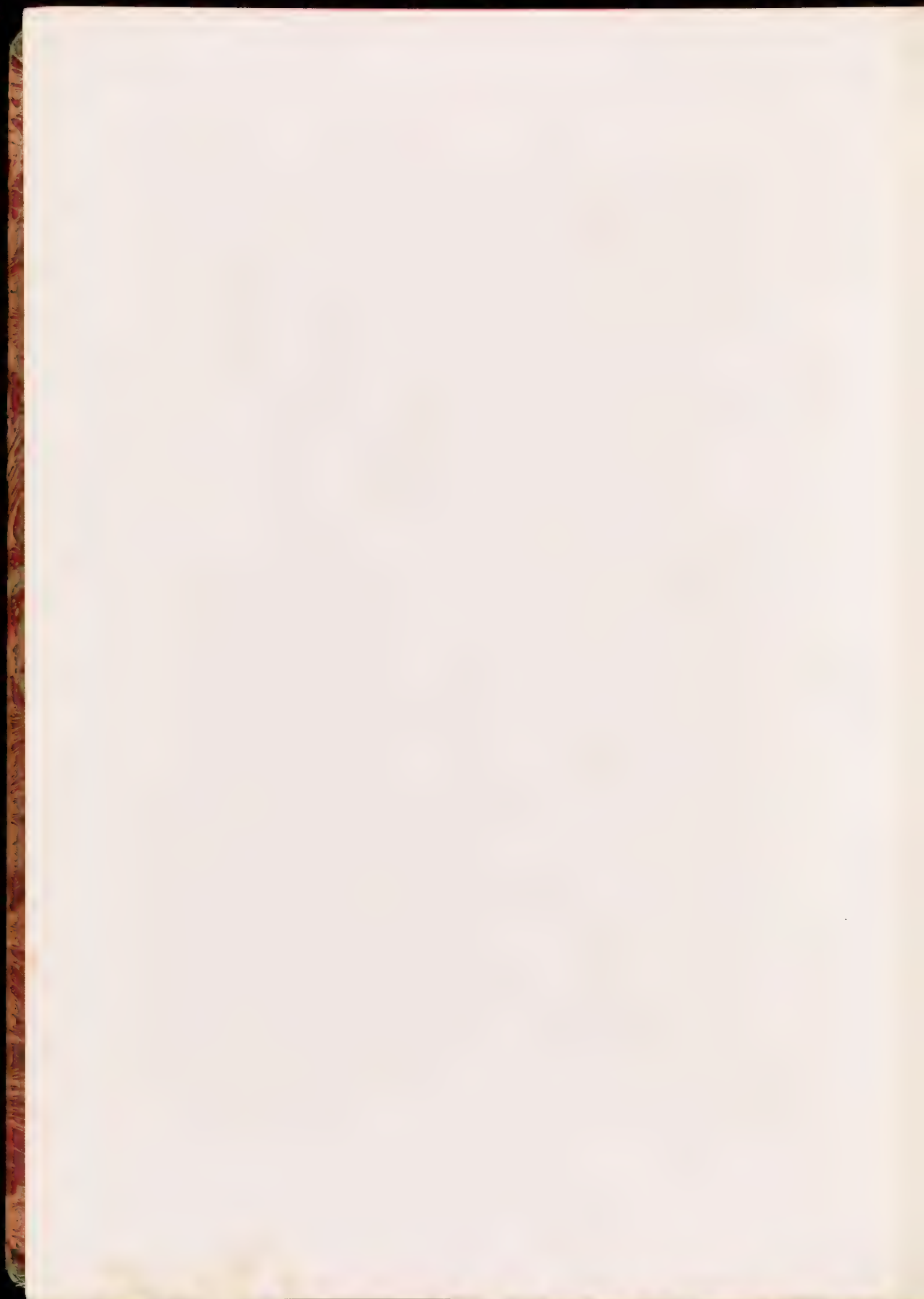


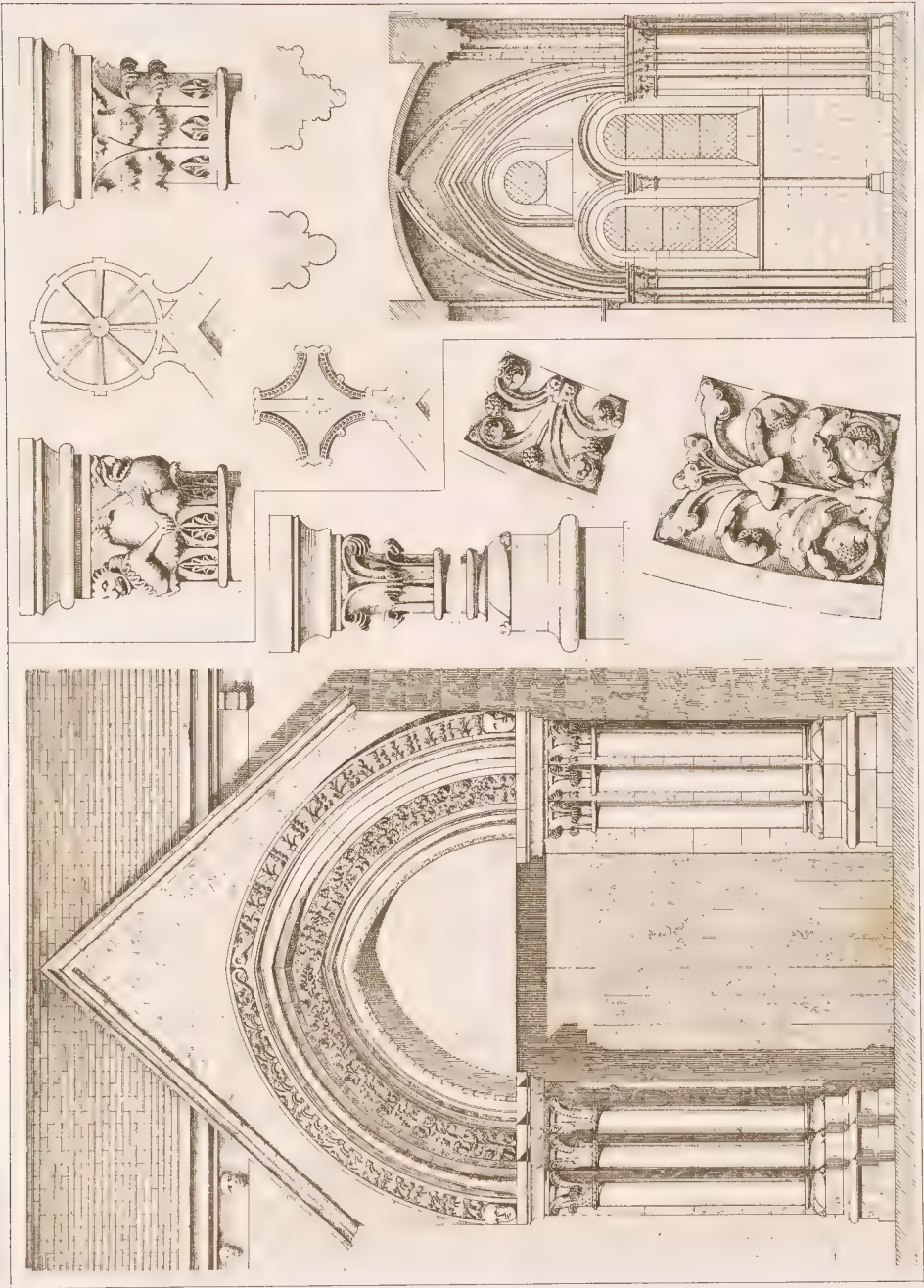




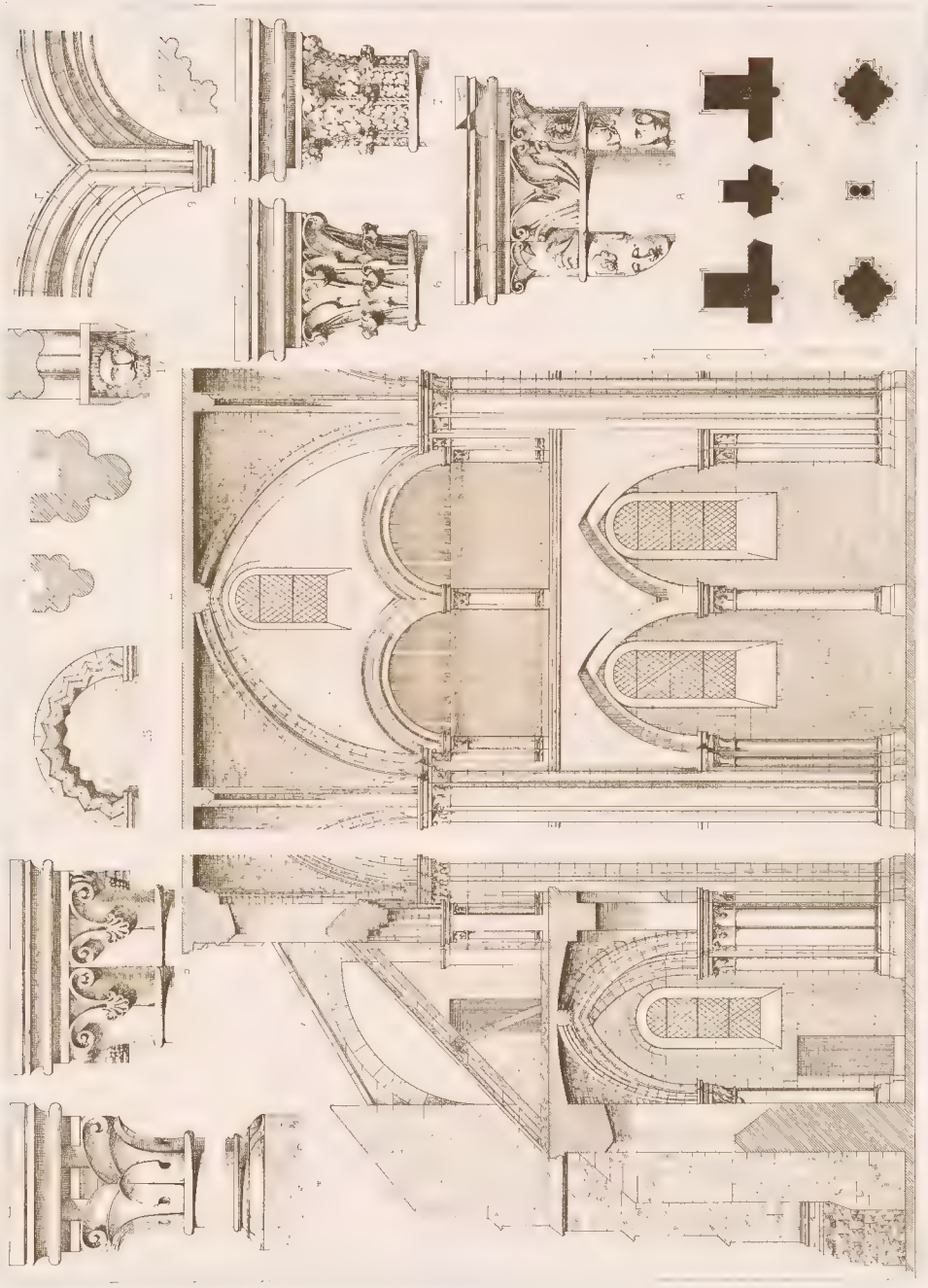


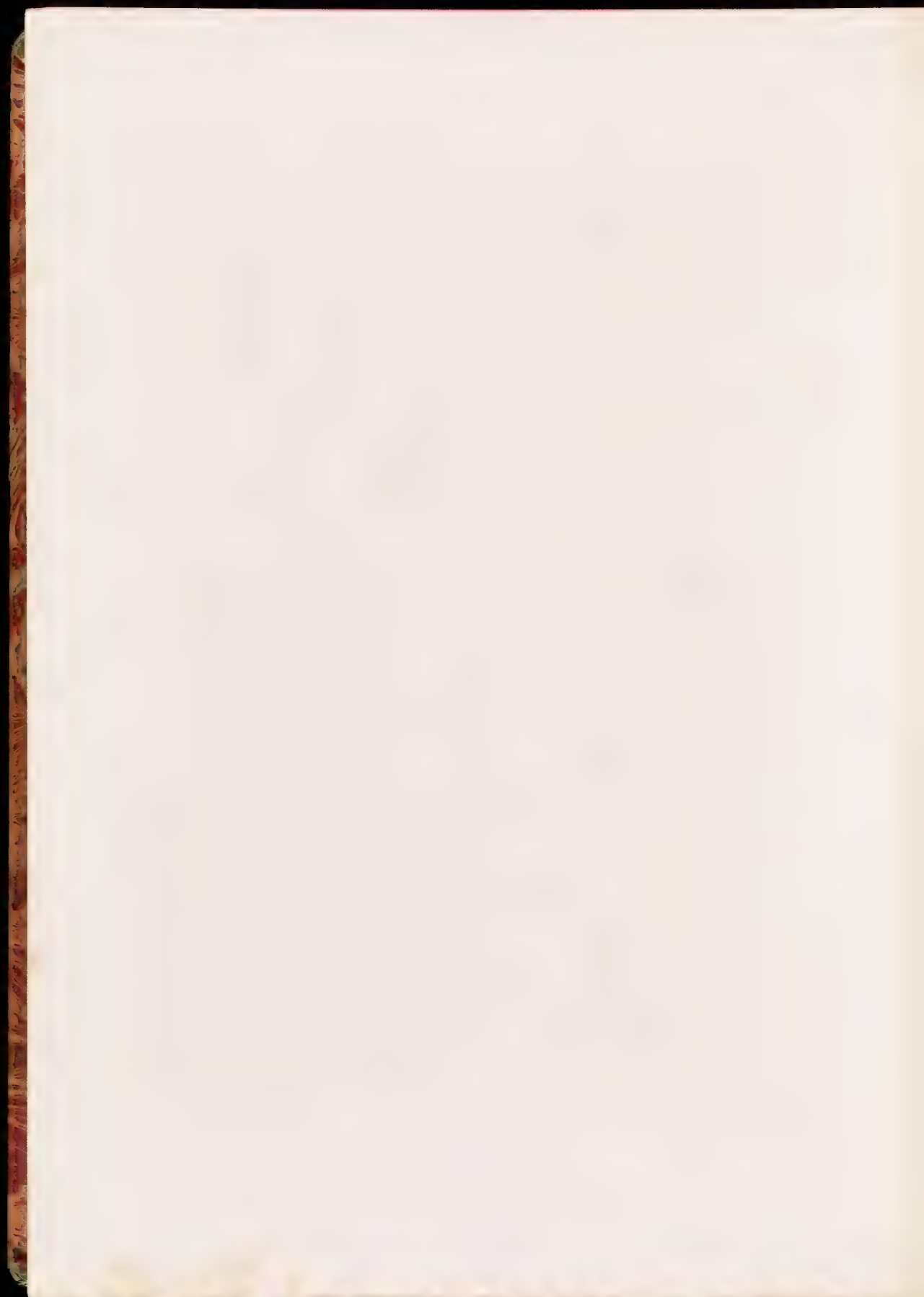


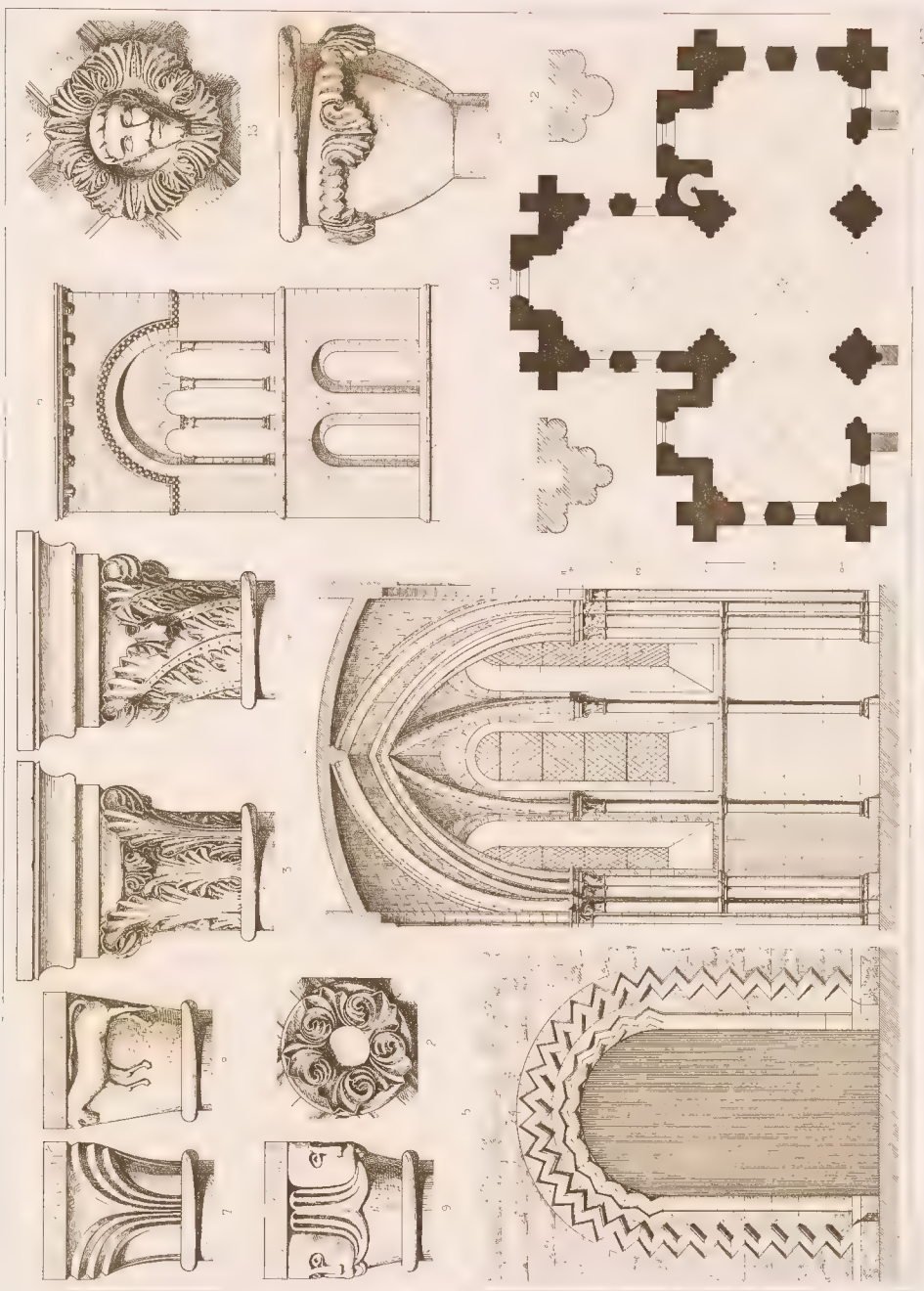














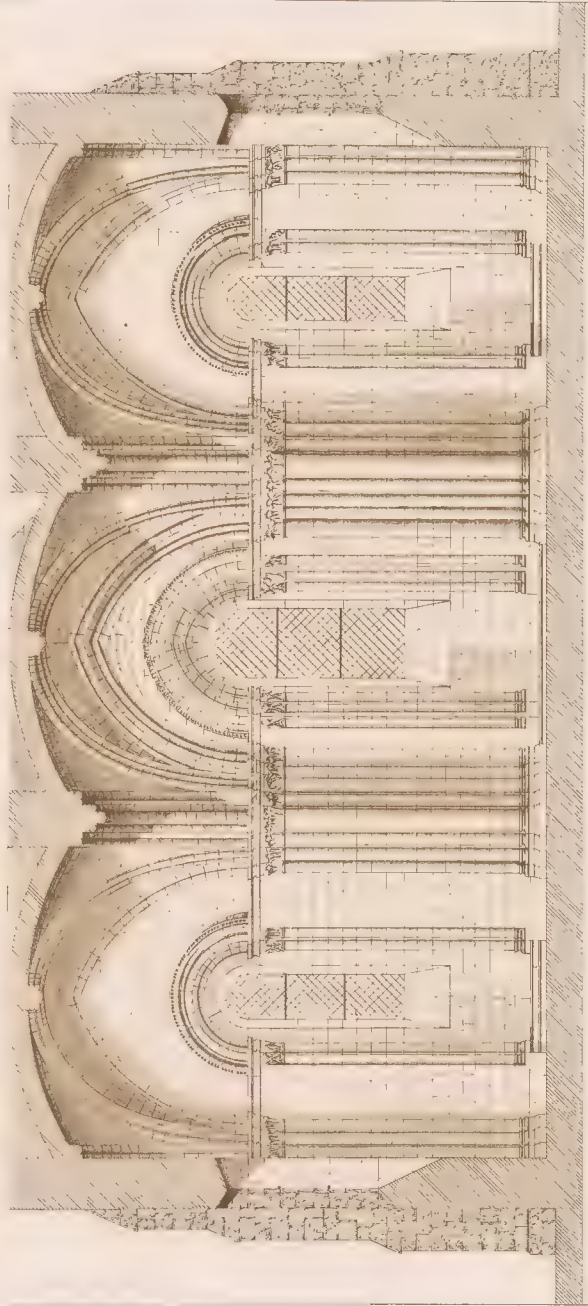
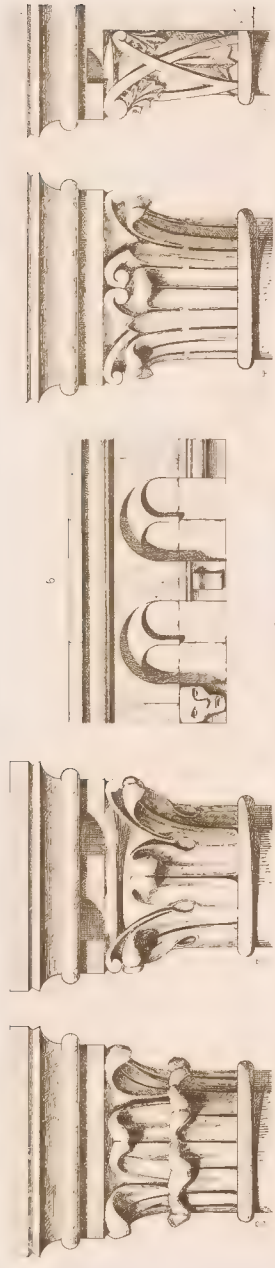
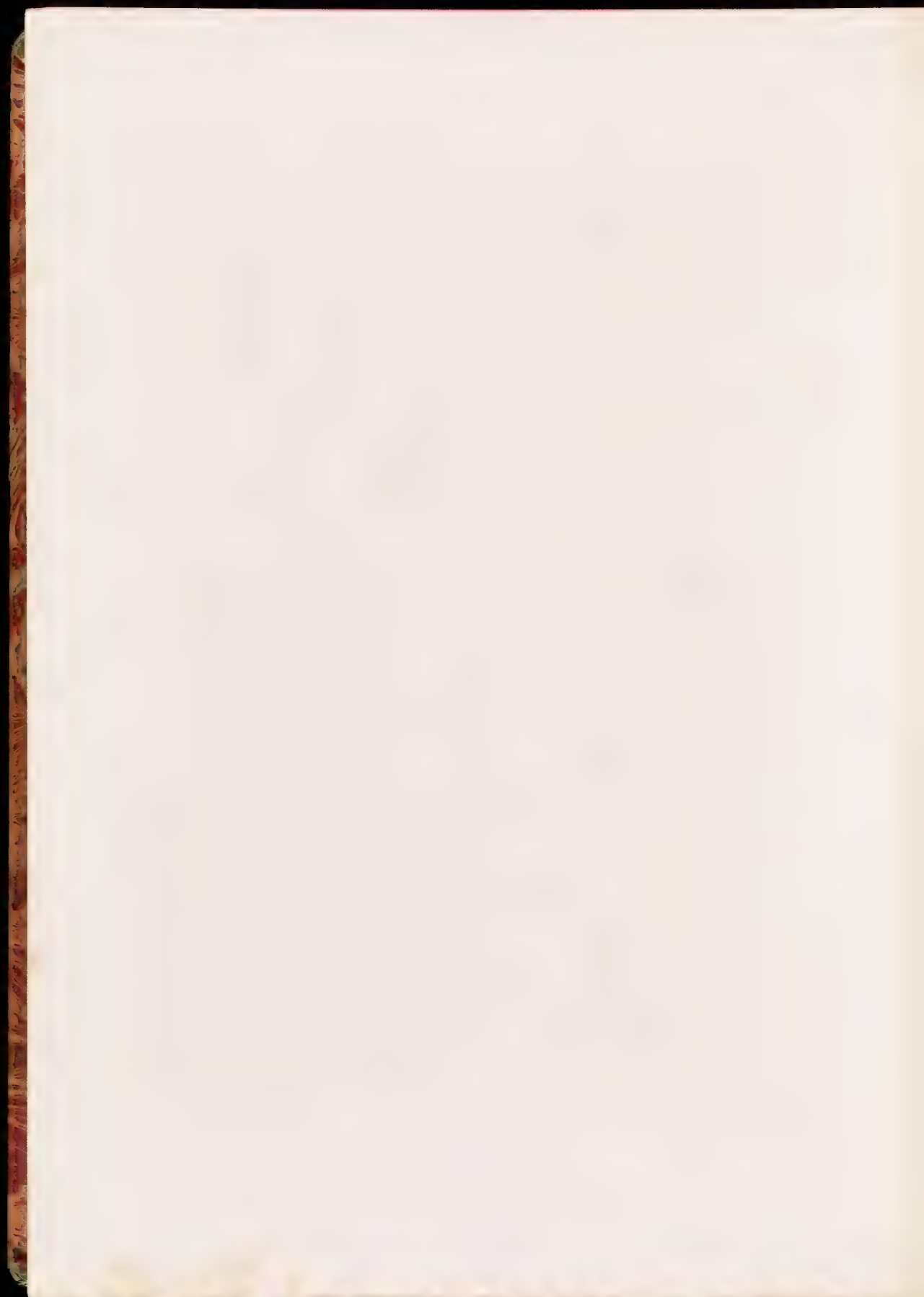
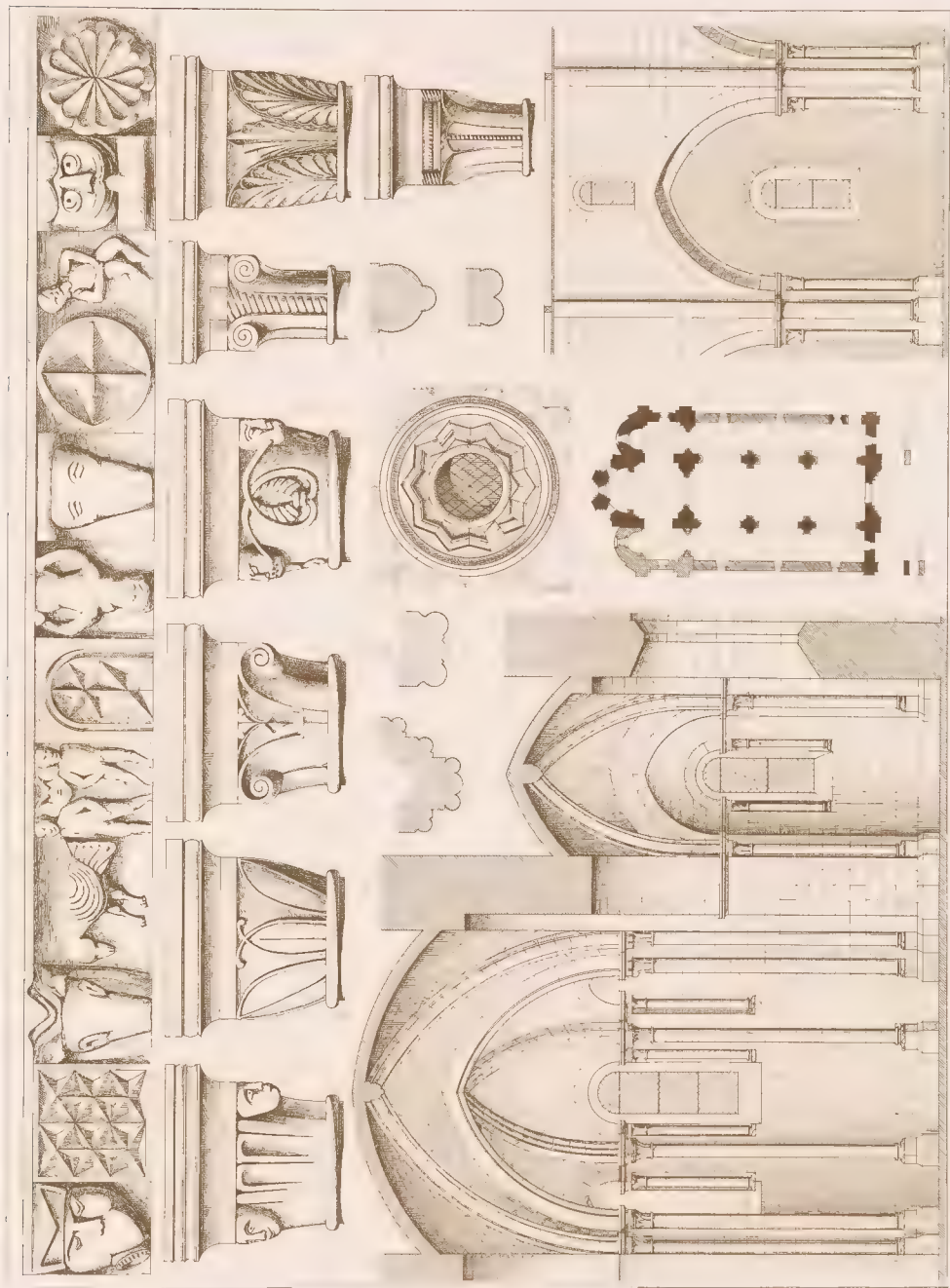
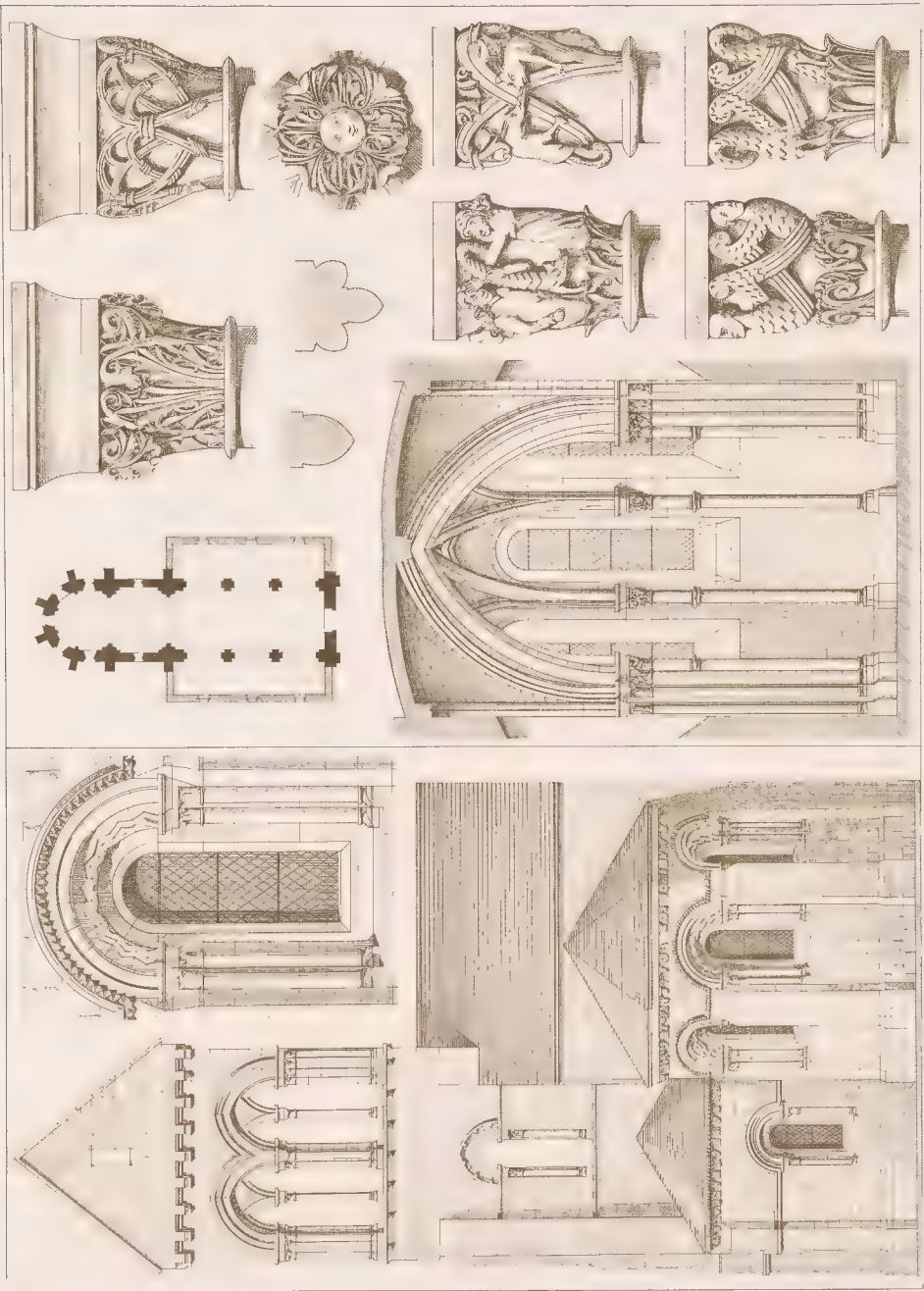


Fig. 1. 2. 3. 4. 5.

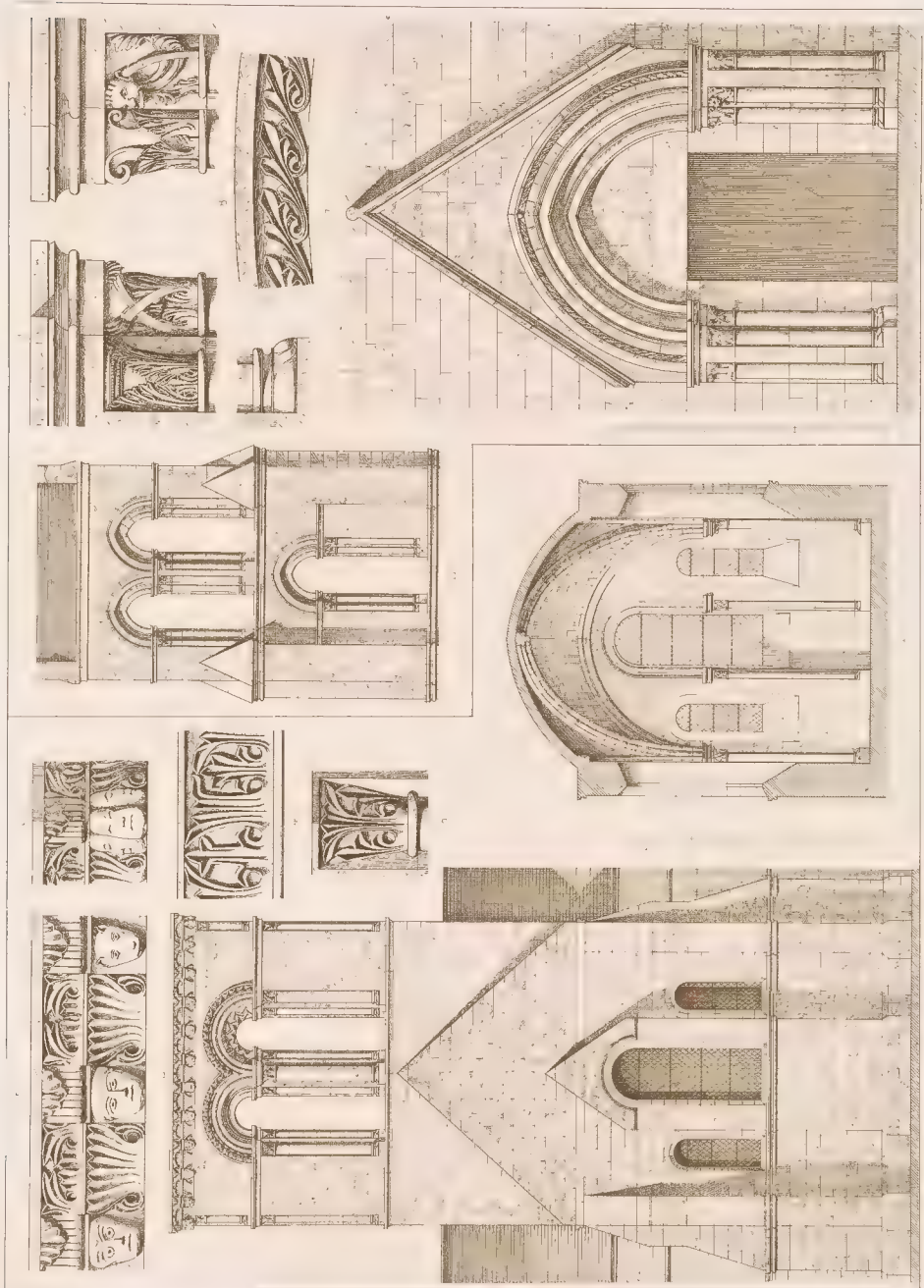




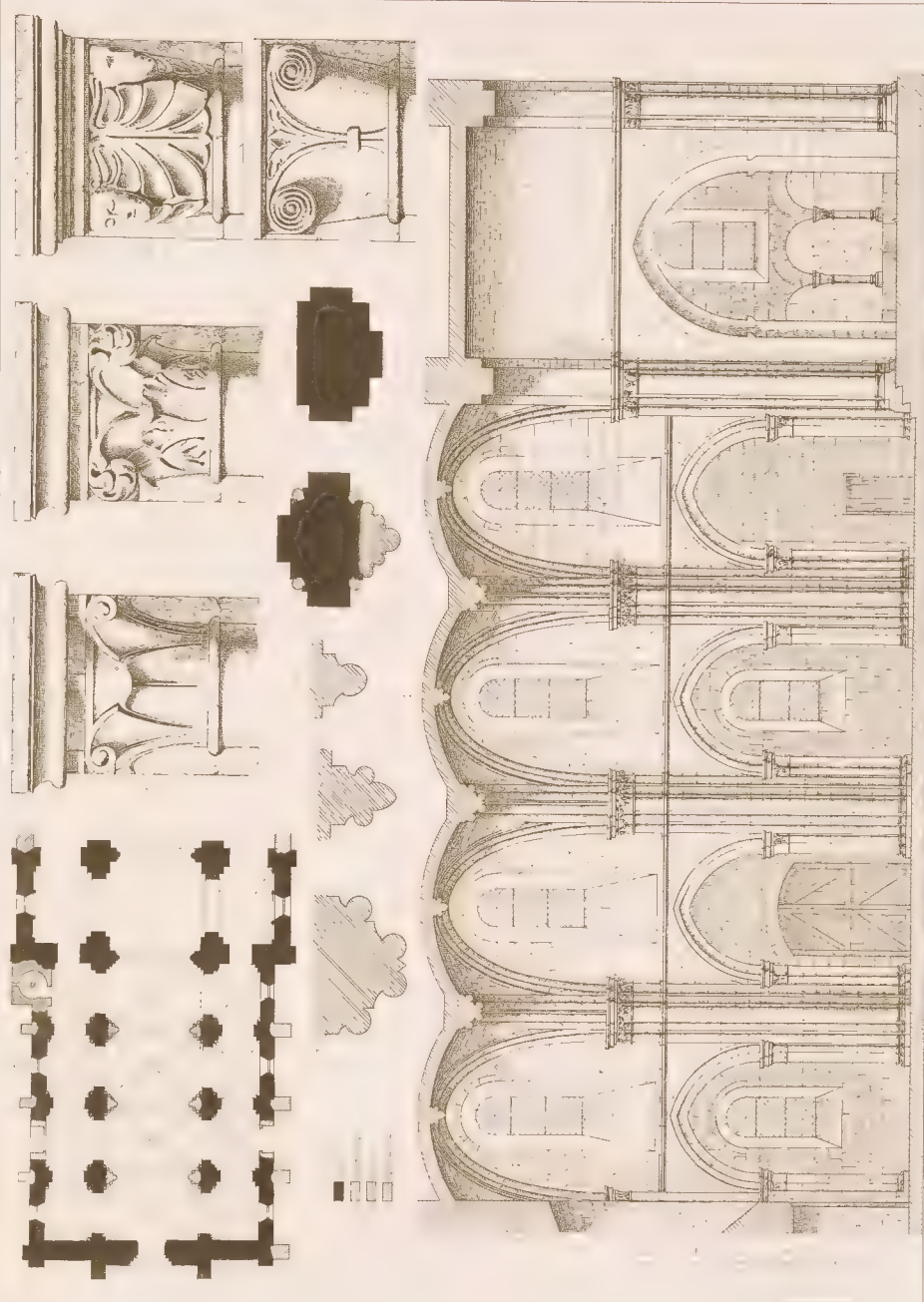


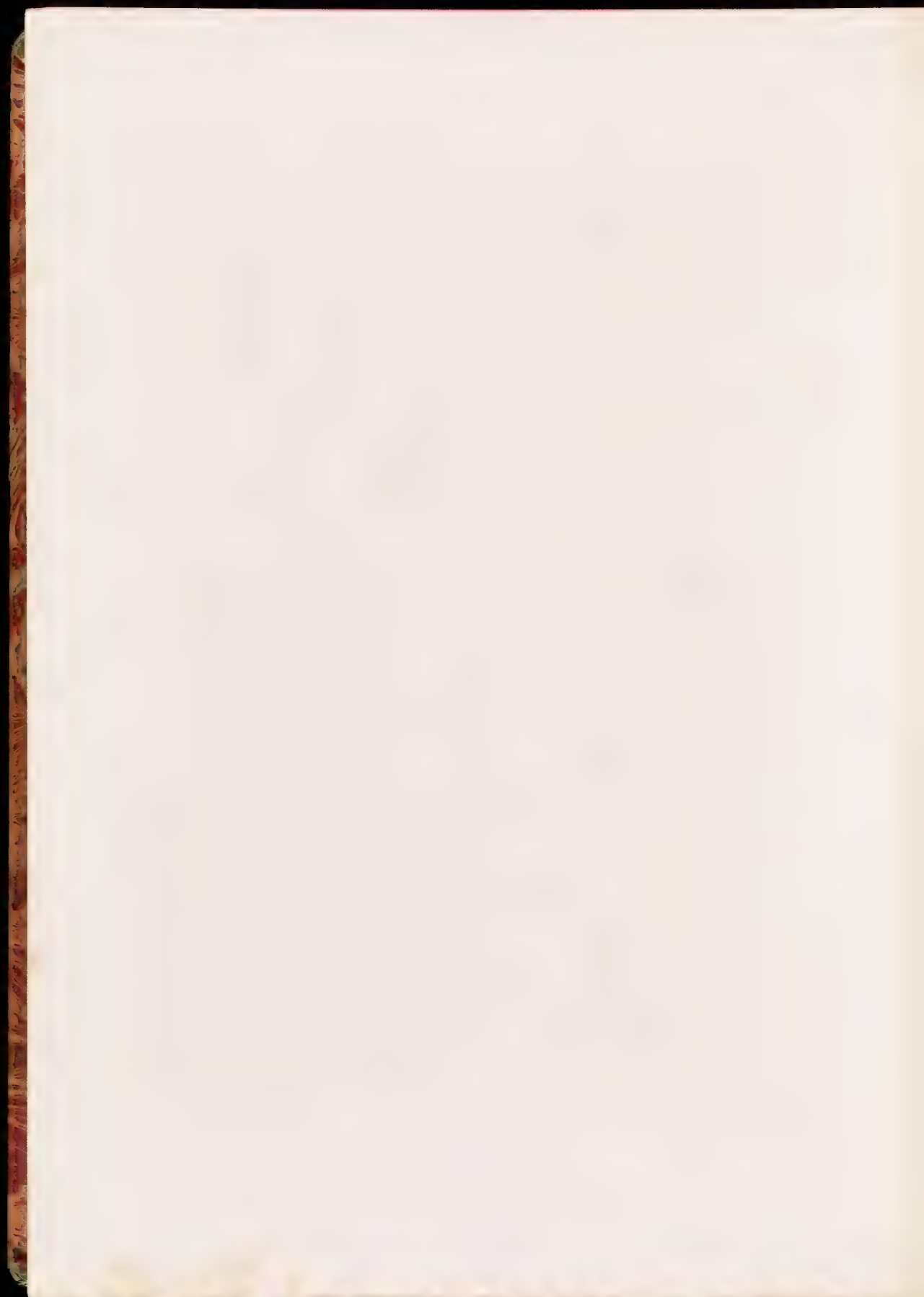


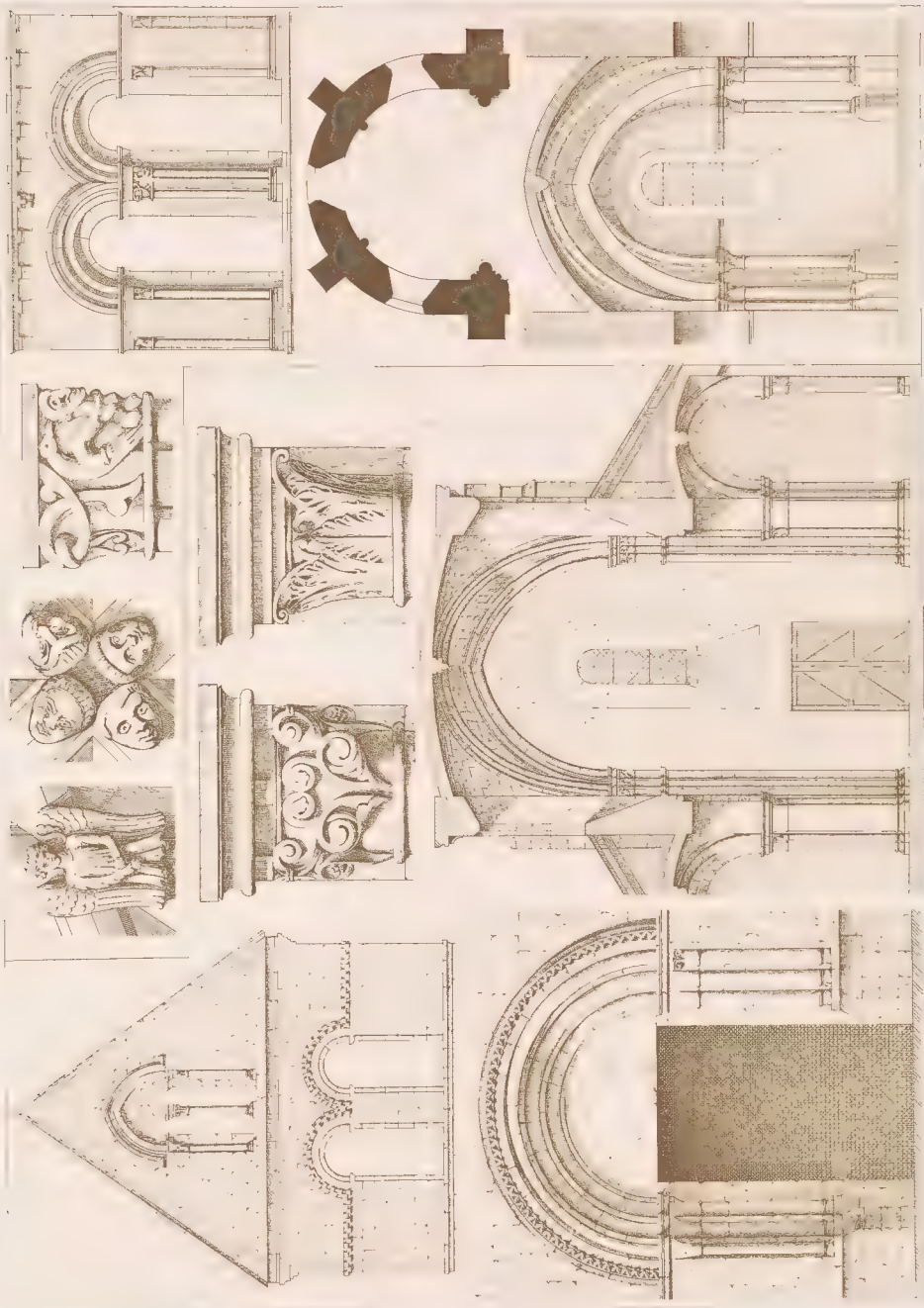




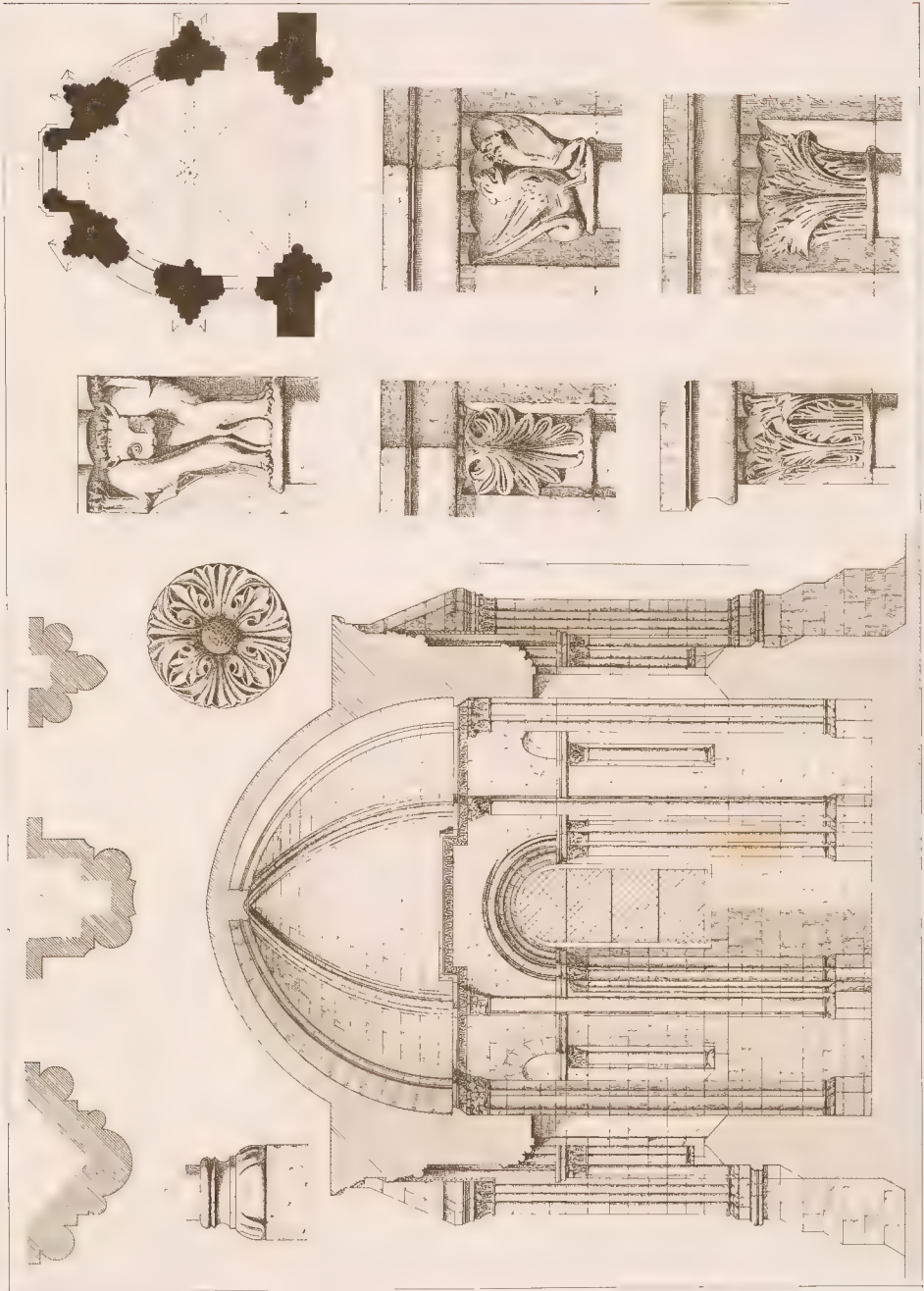




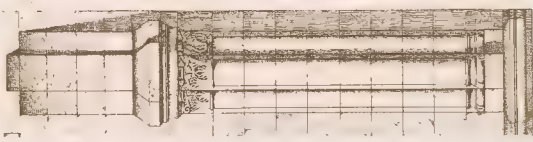
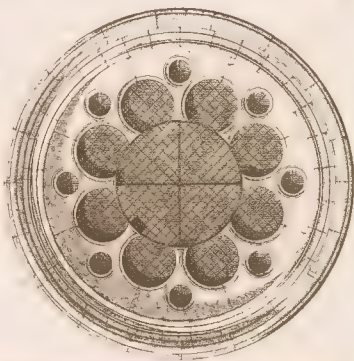
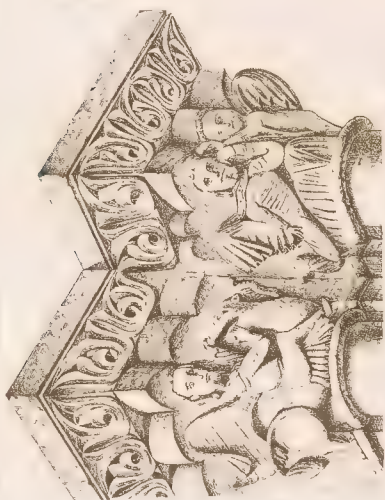
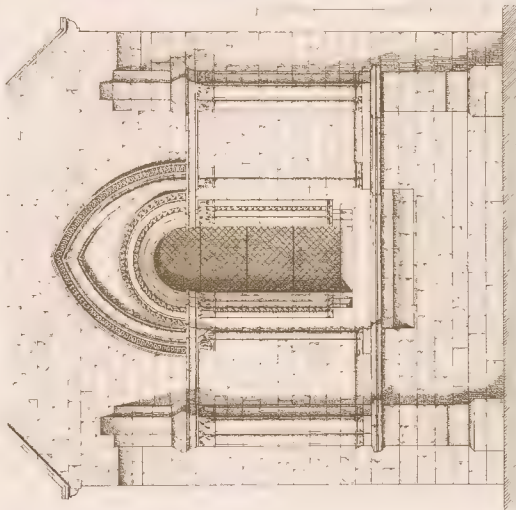
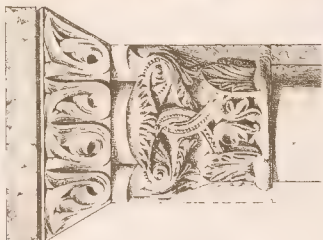




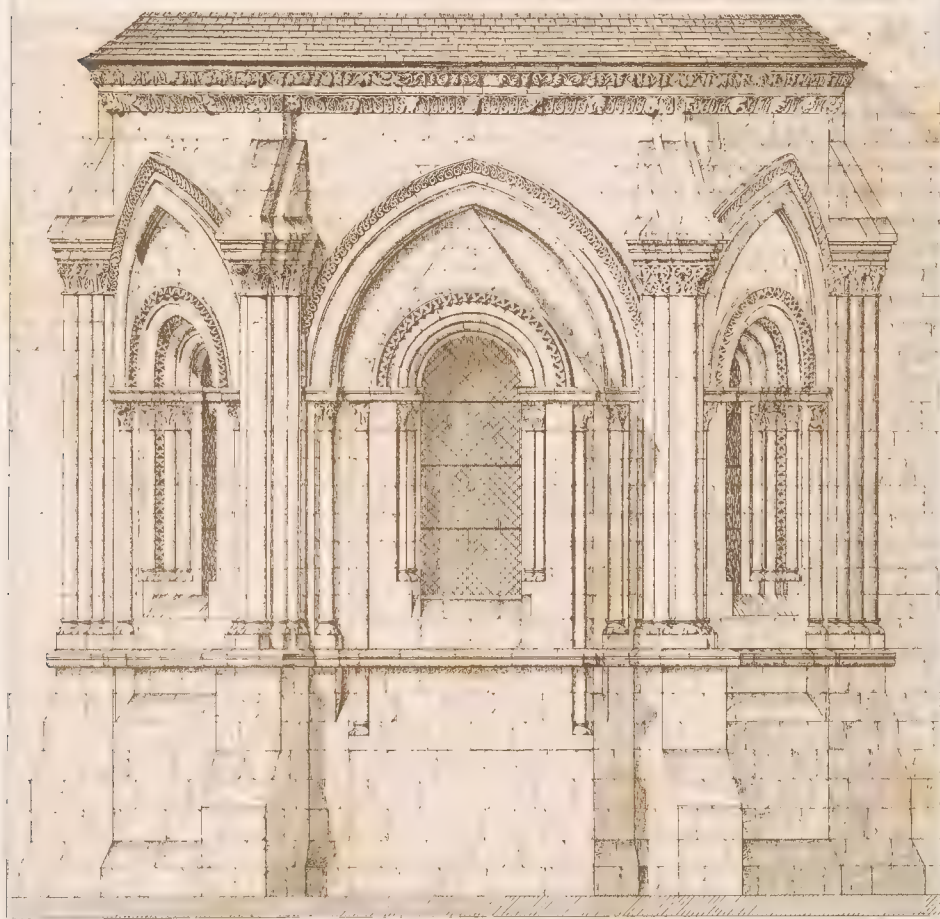








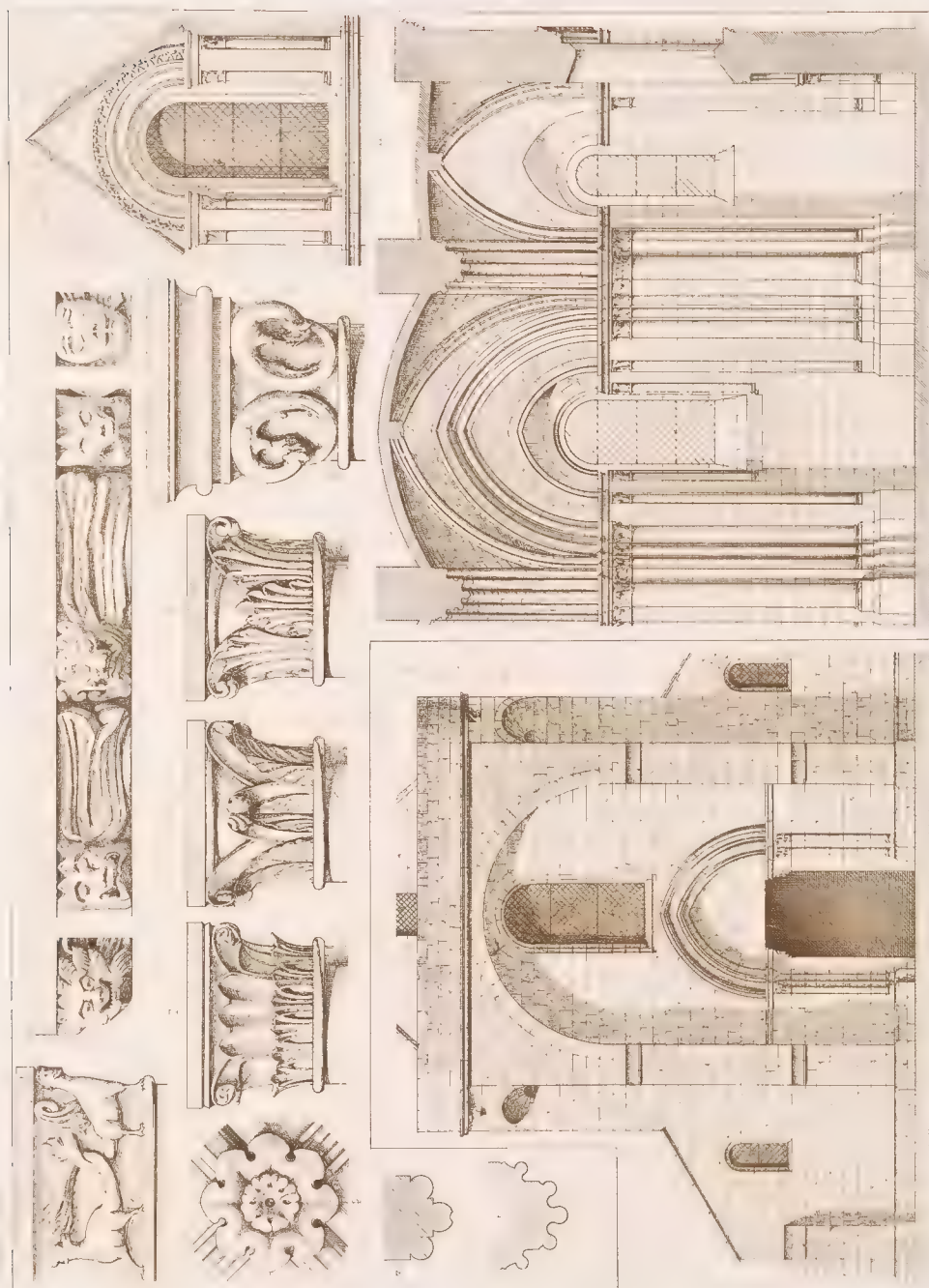




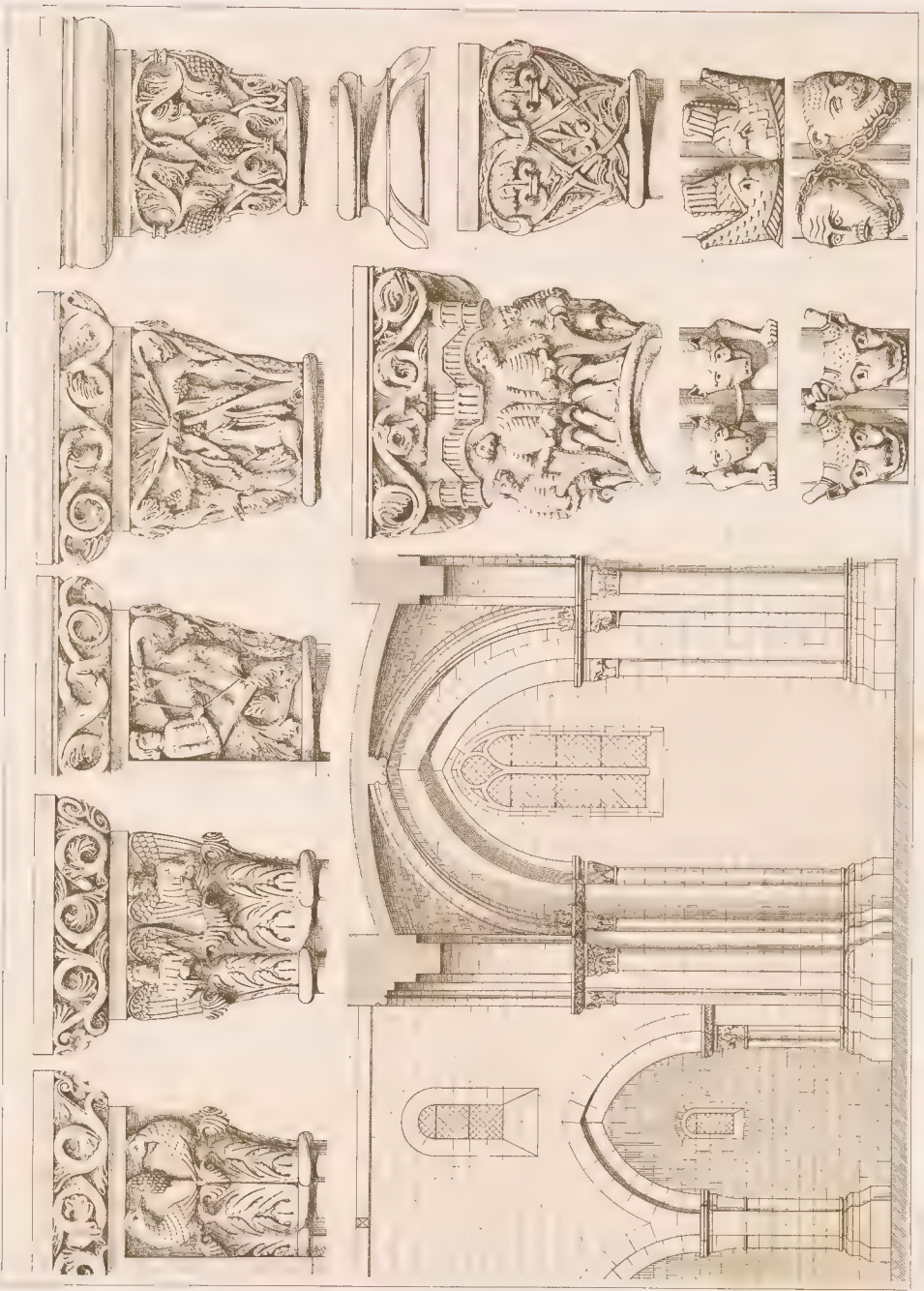








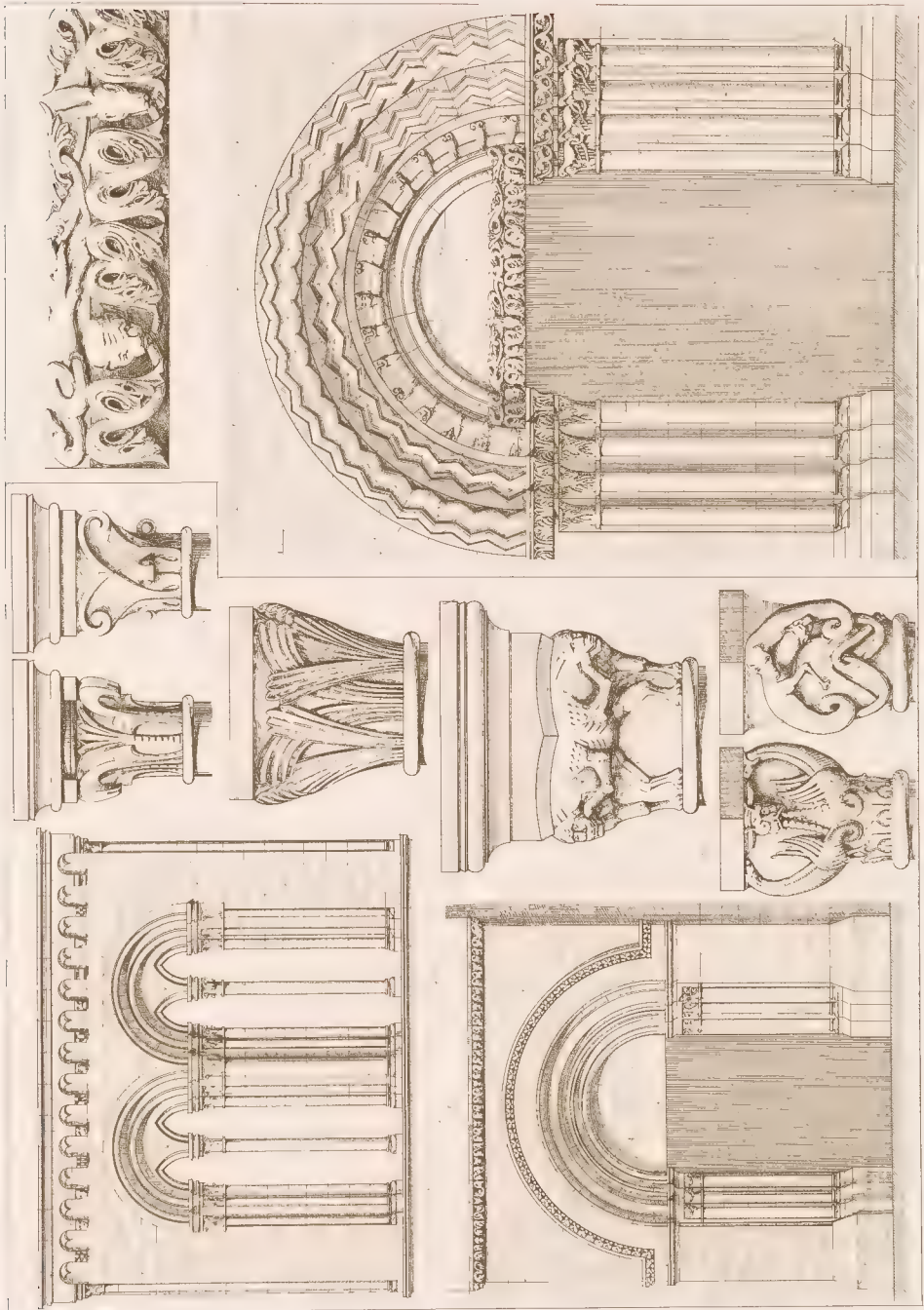














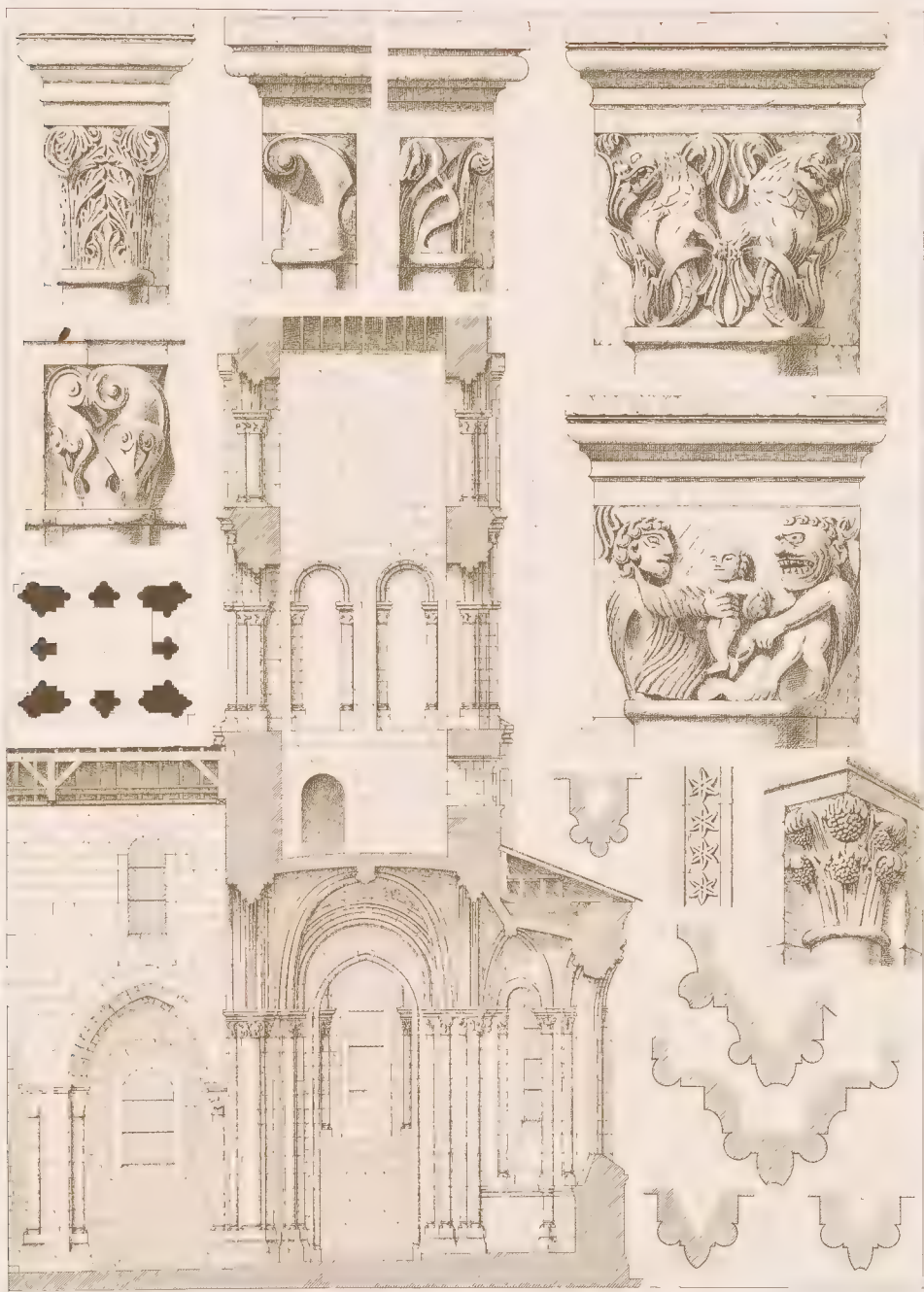


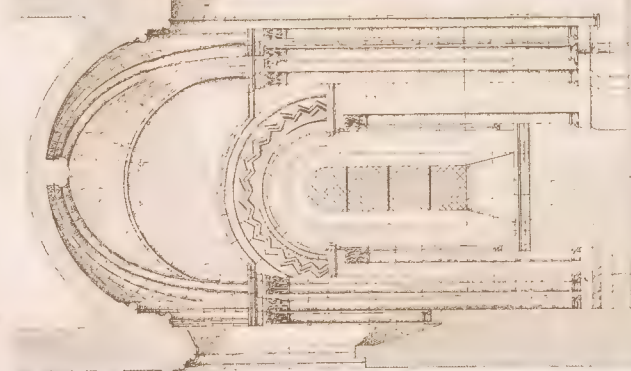
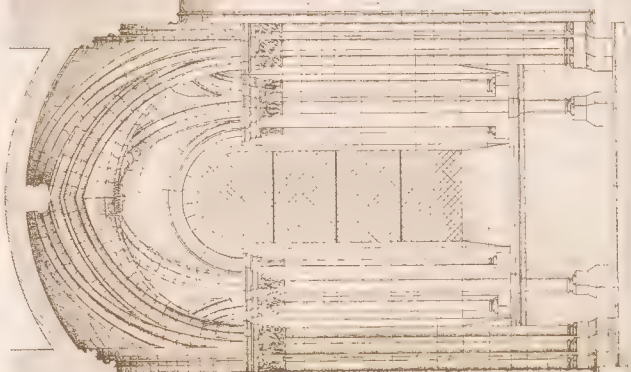
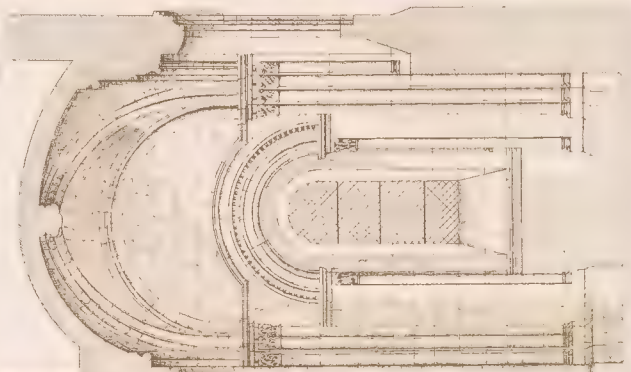




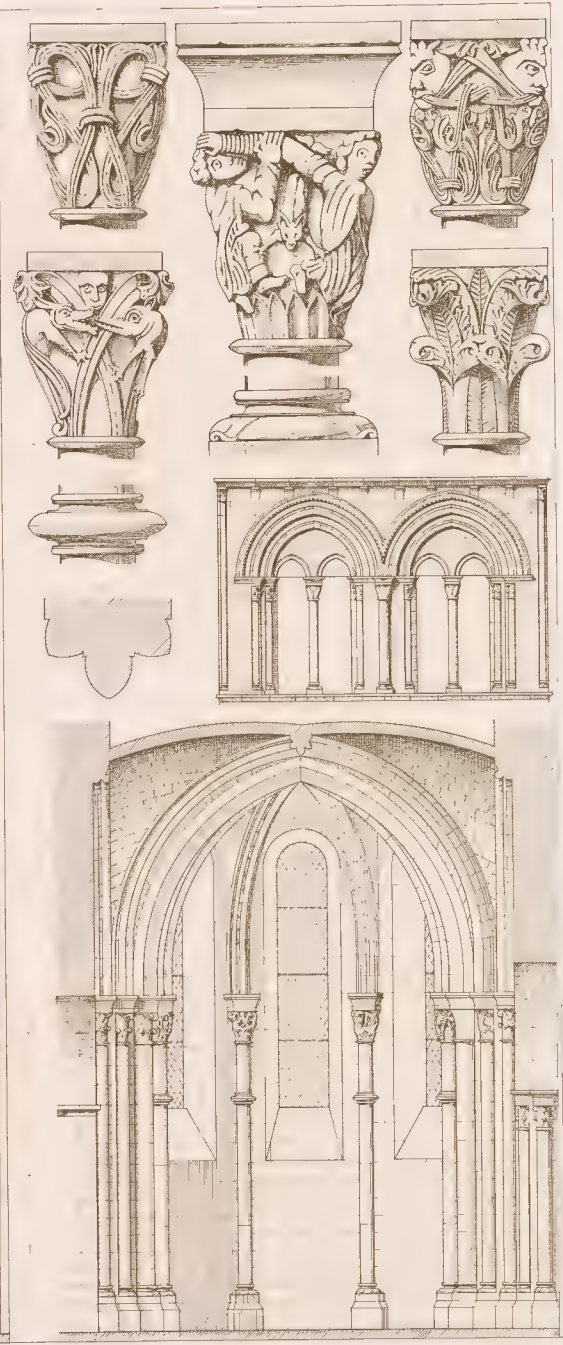
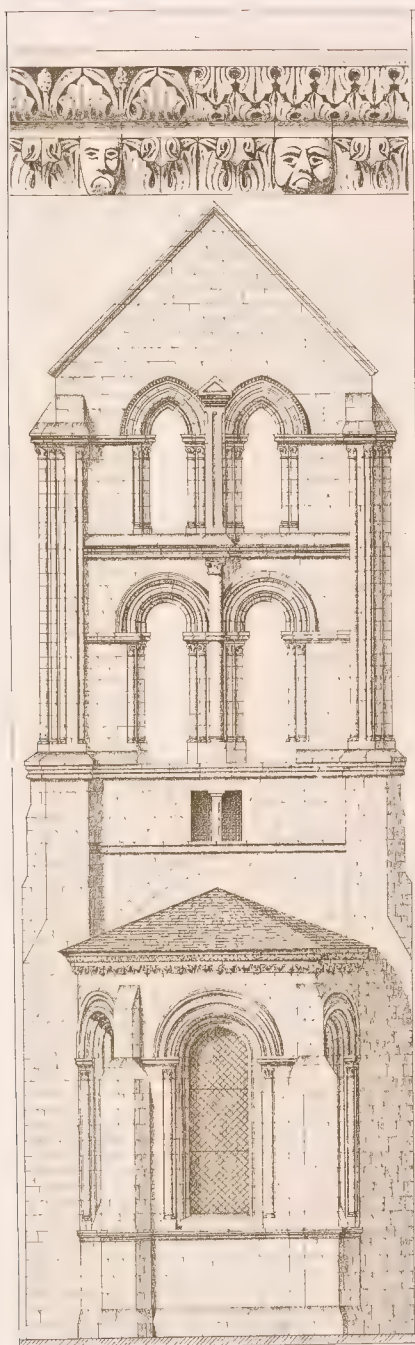
PLATE 16

PLATE 16
 ARCHITECTURE
 CLASSICAL
 COLUMNS
 CAPITALS

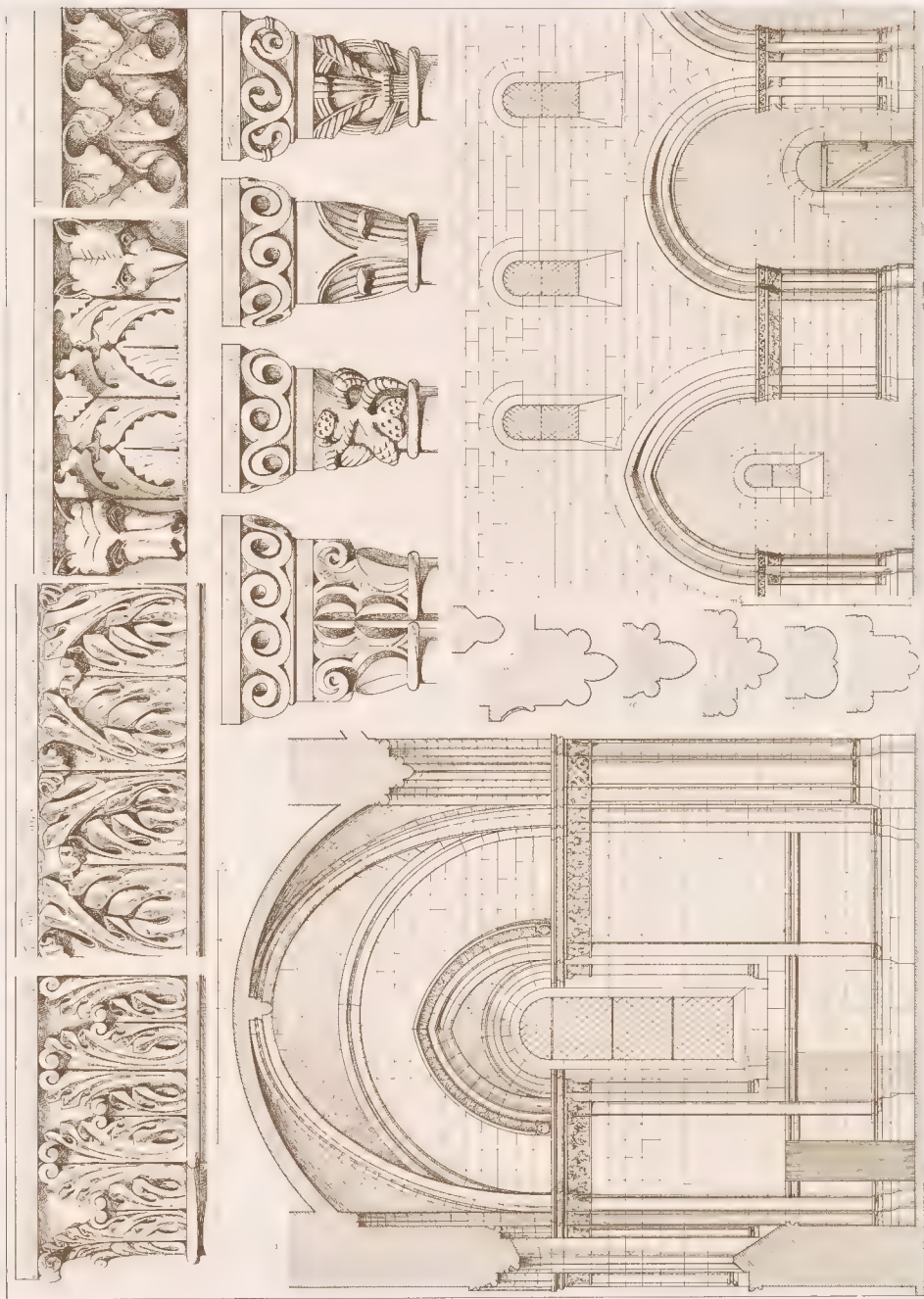




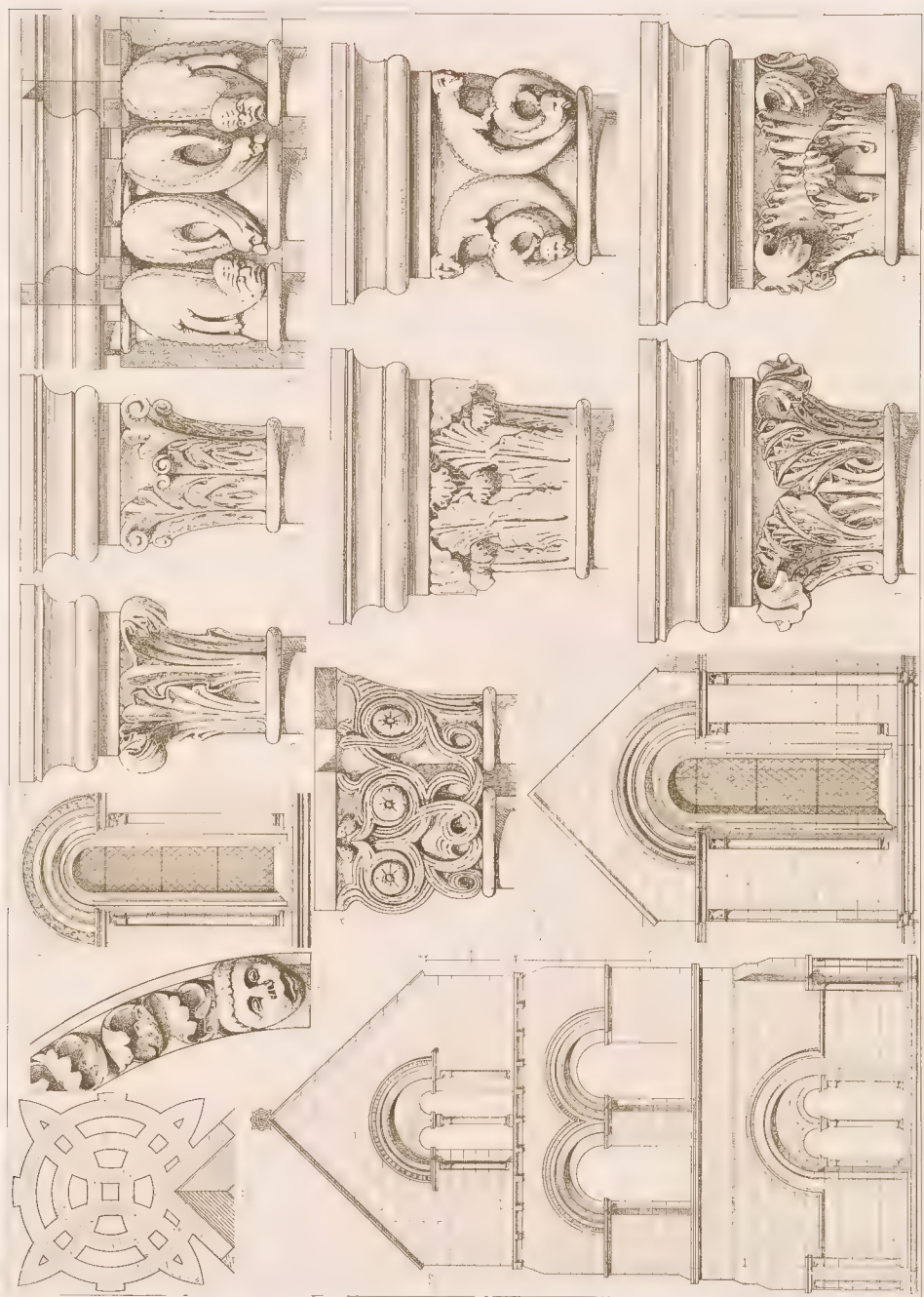




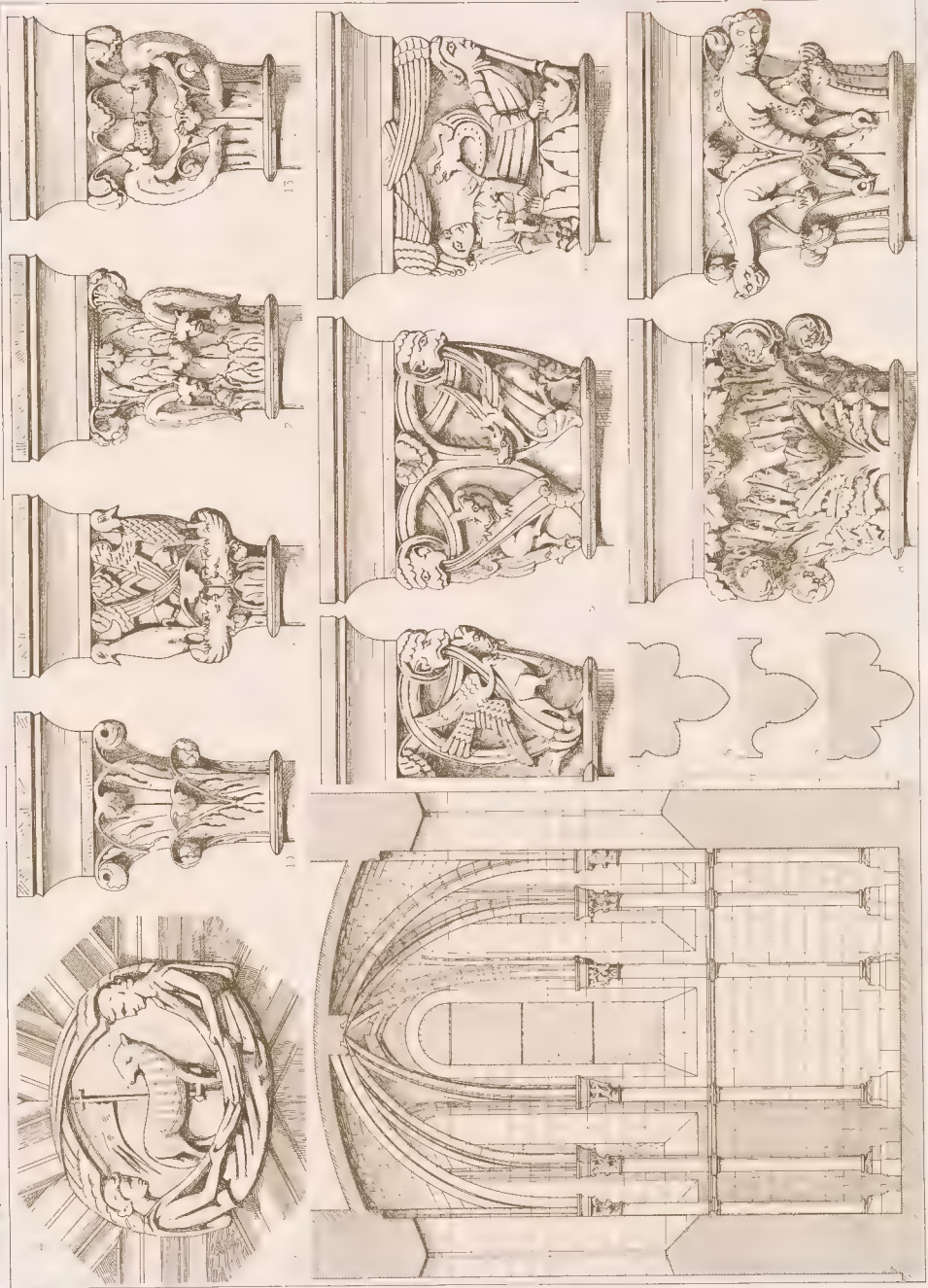




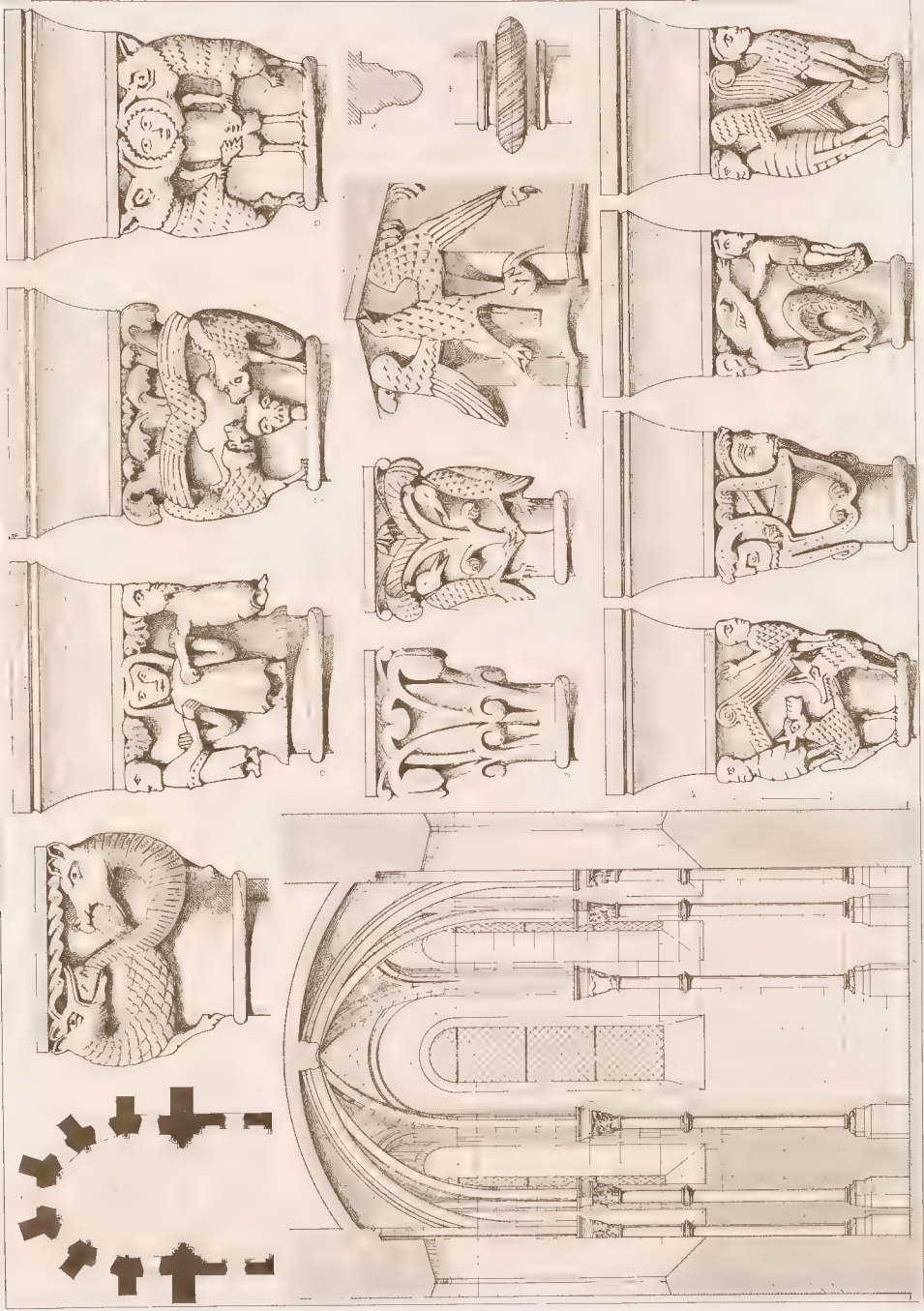




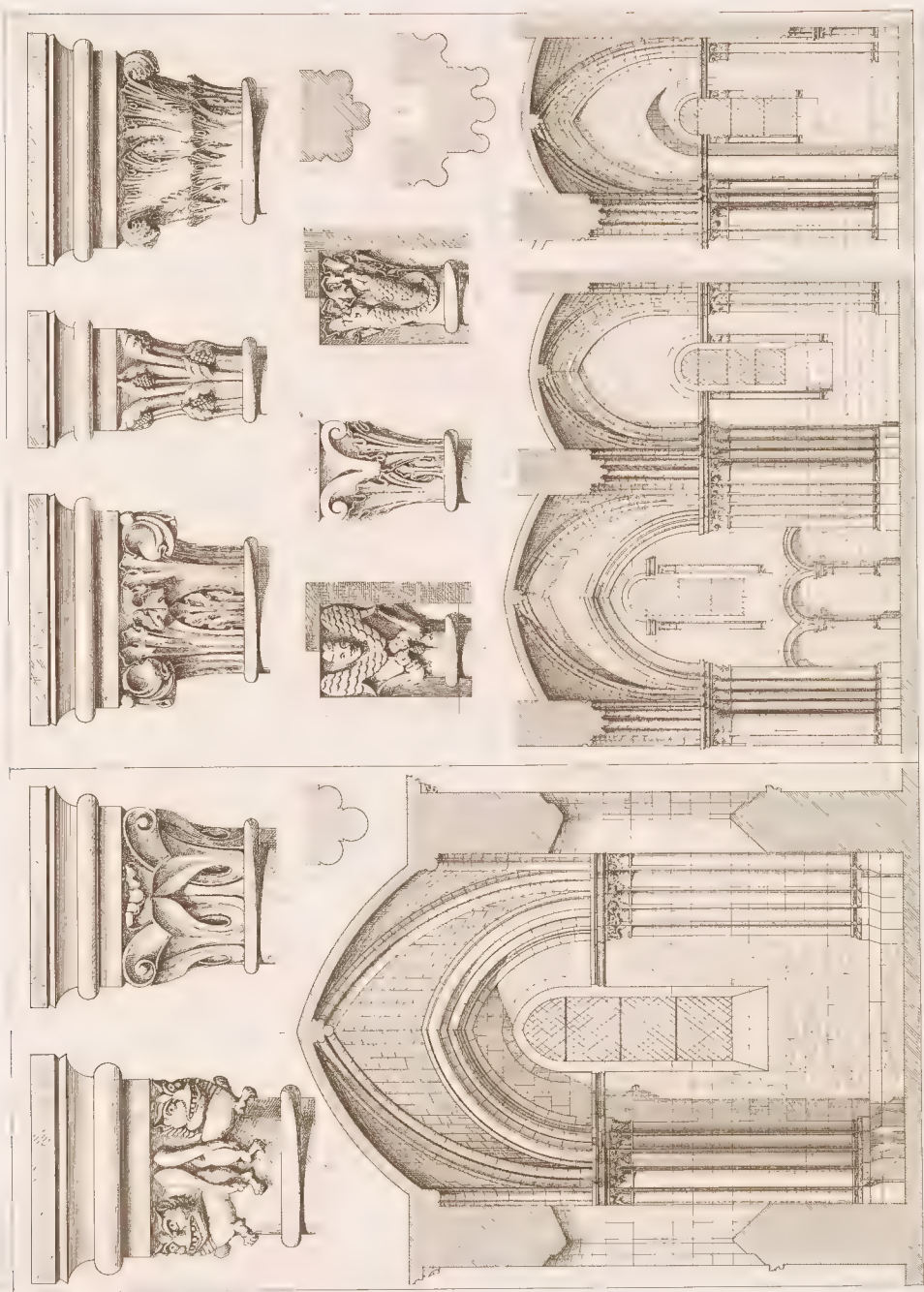








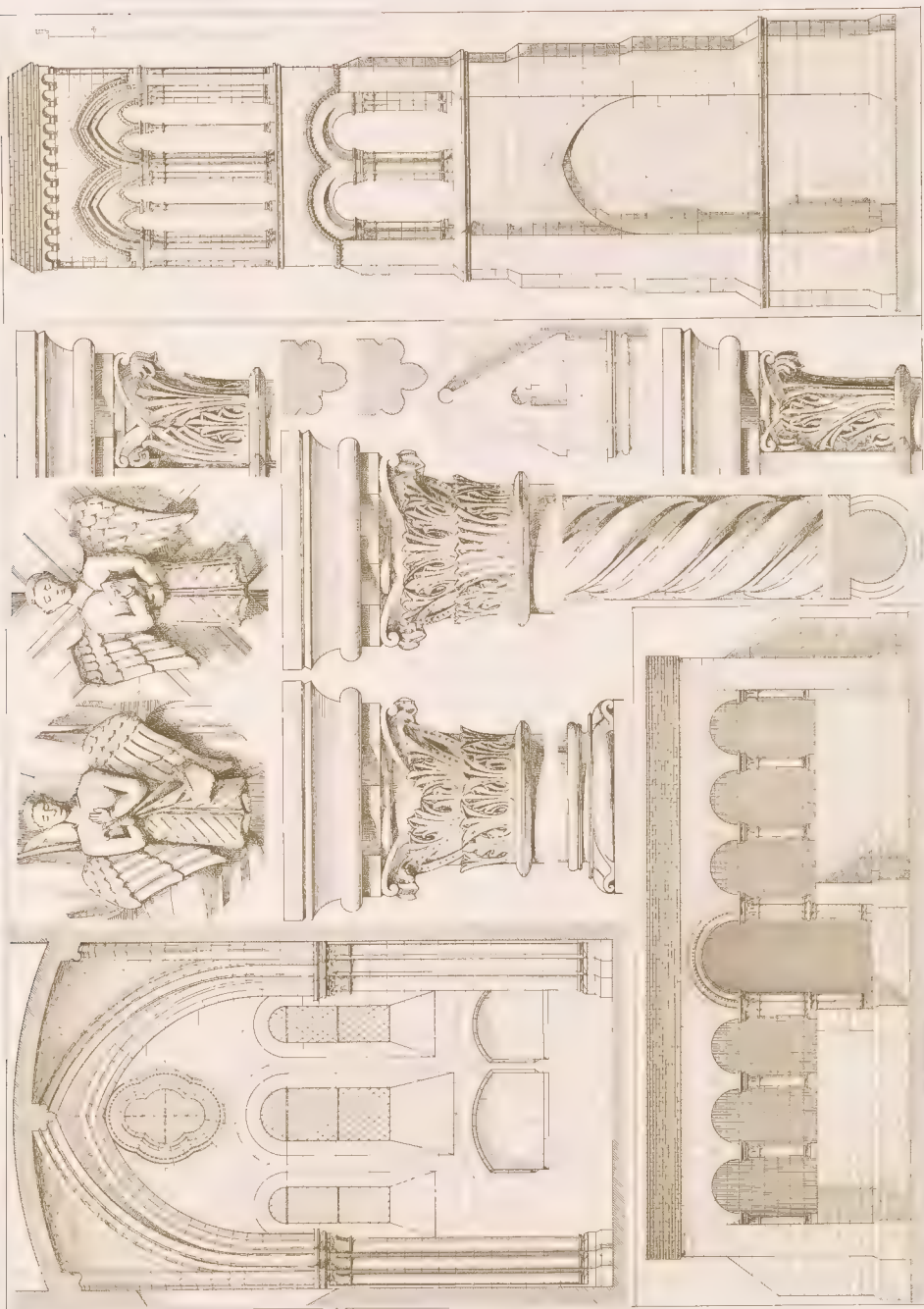




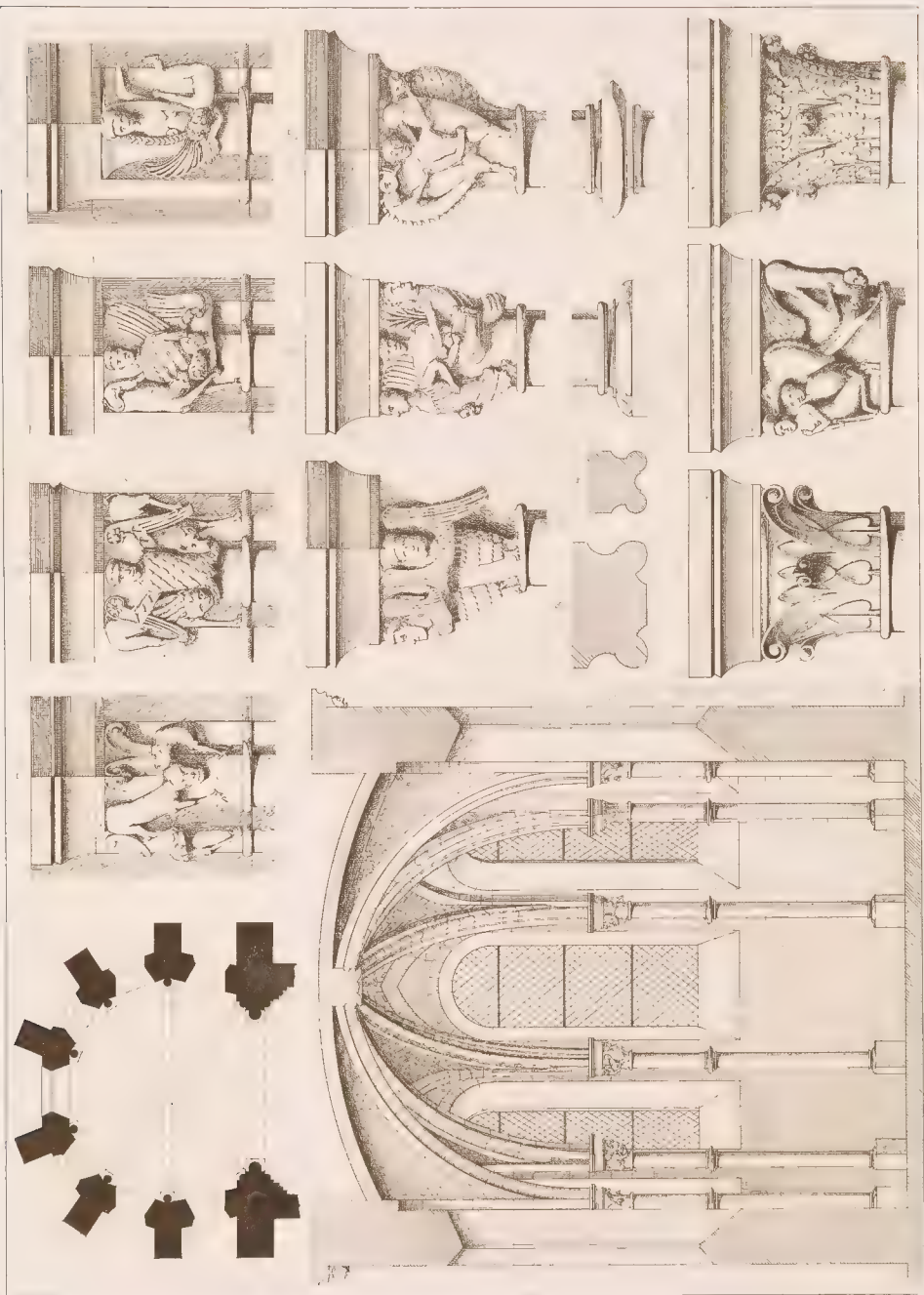




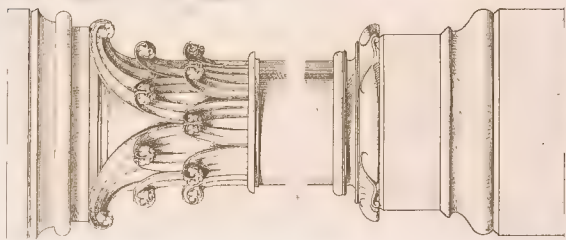
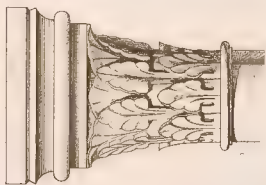
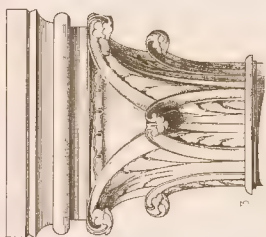
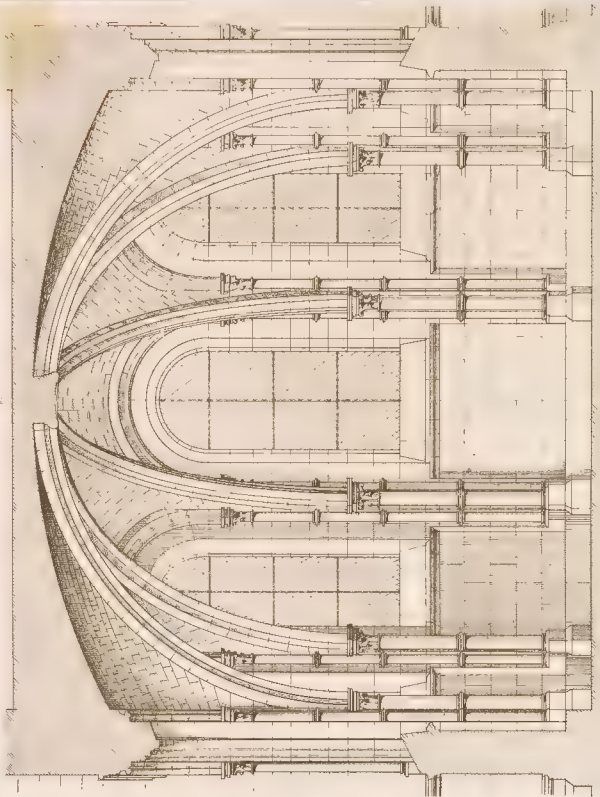
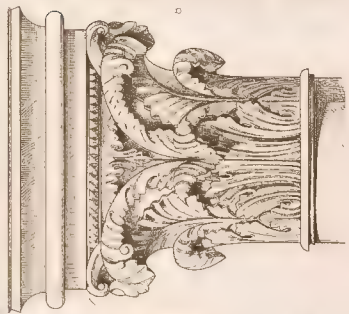
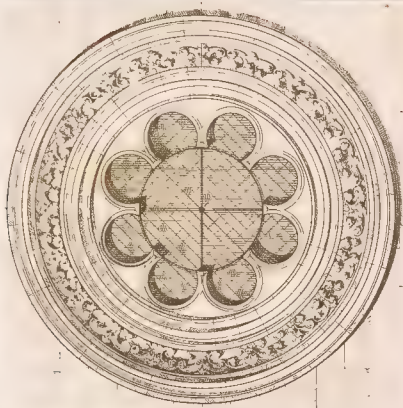




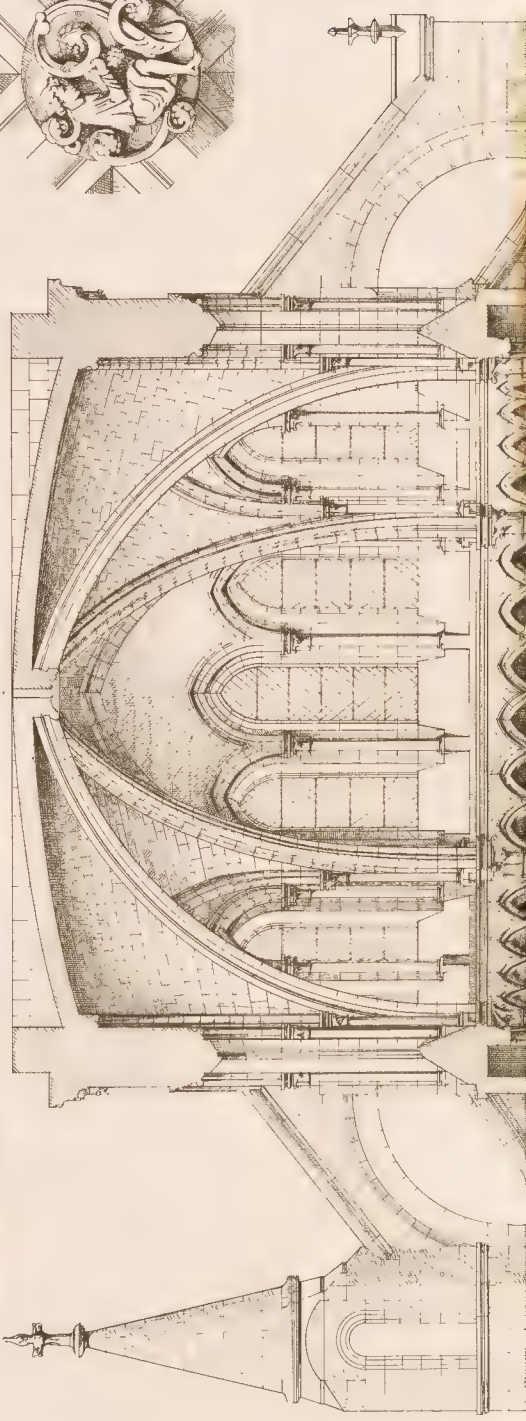
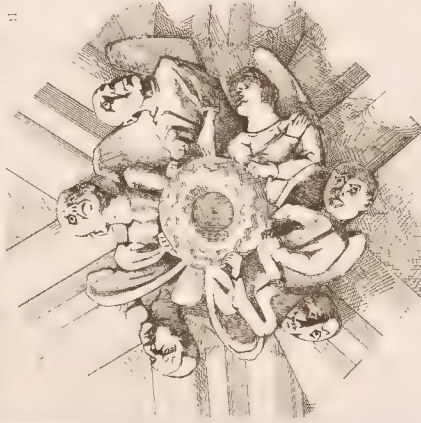
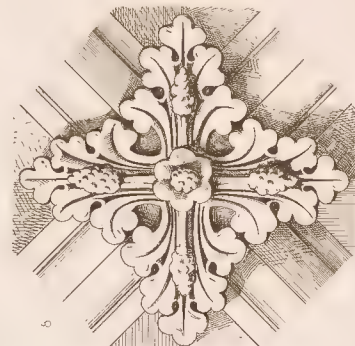
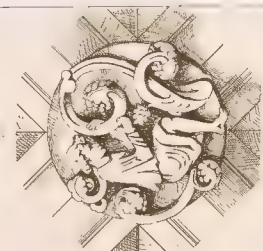
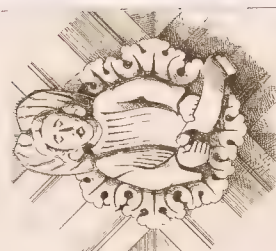


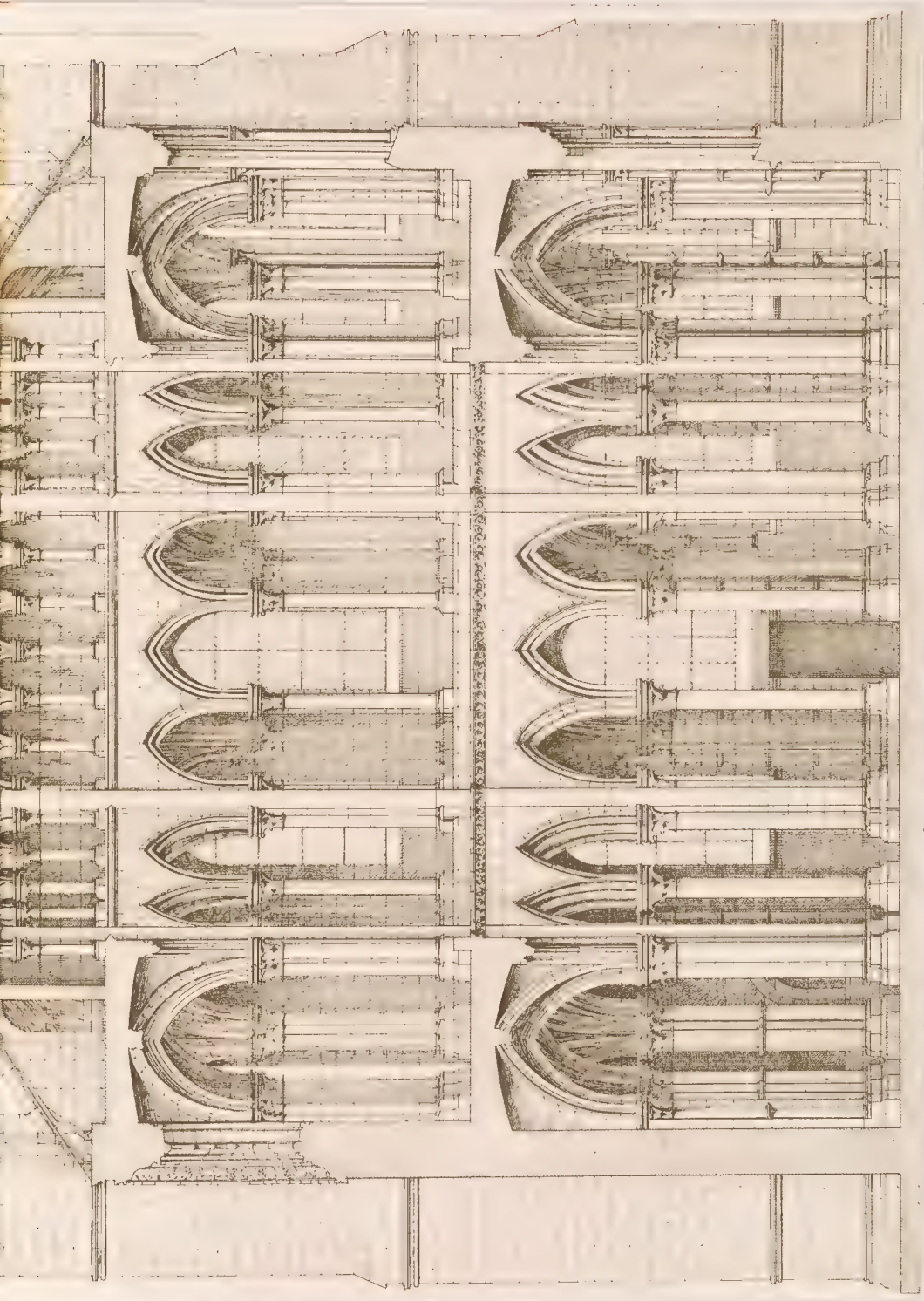








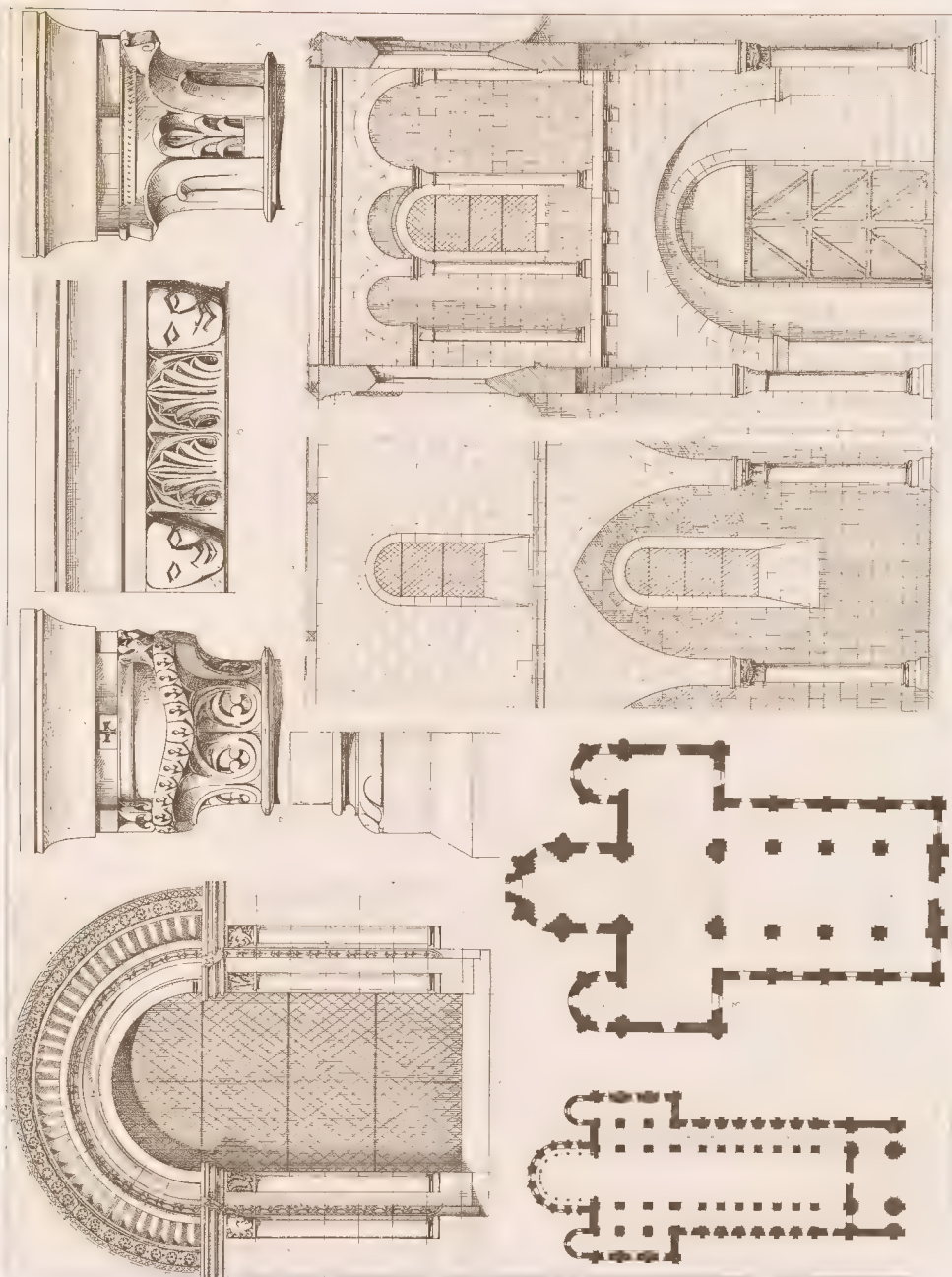




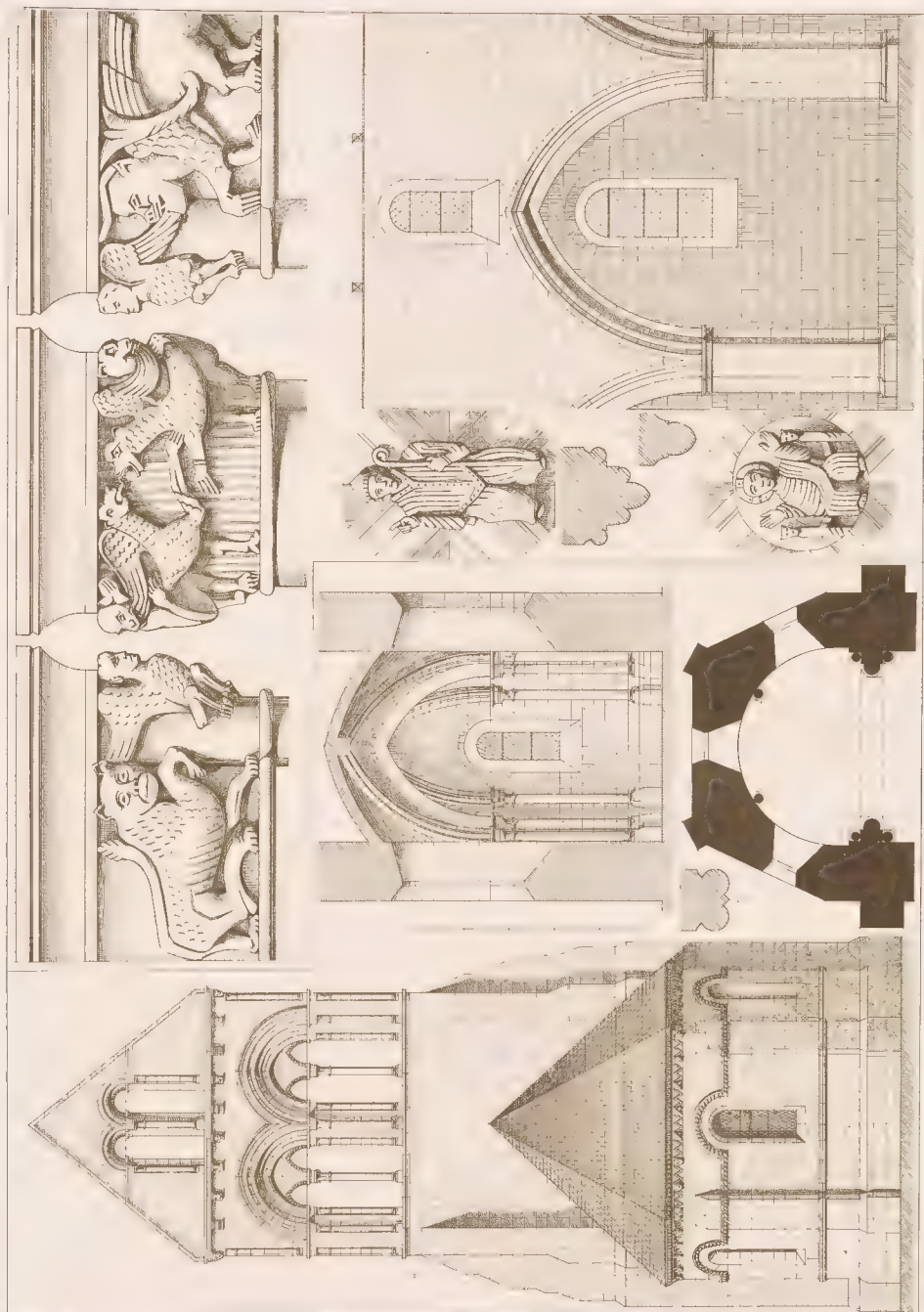


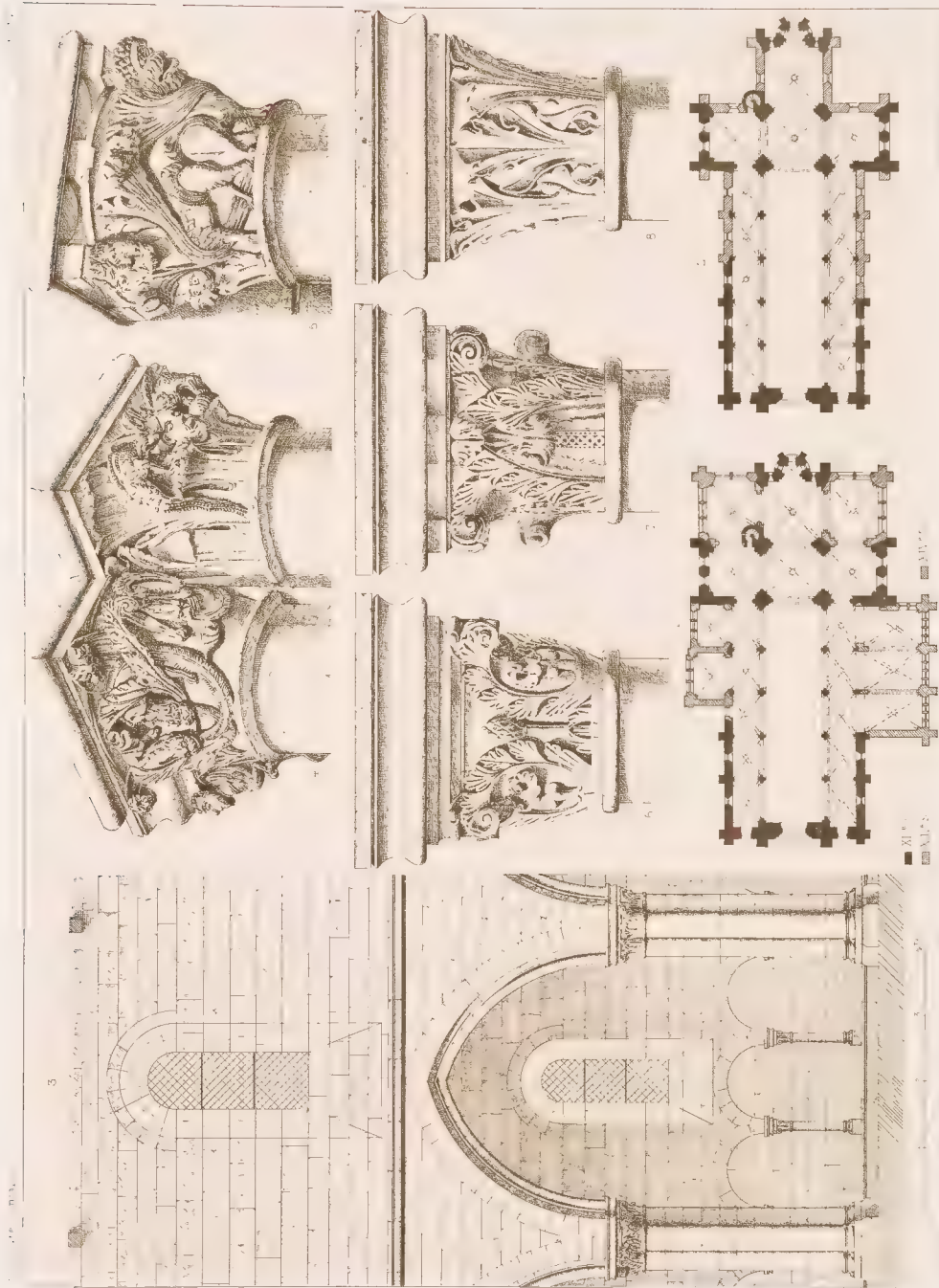








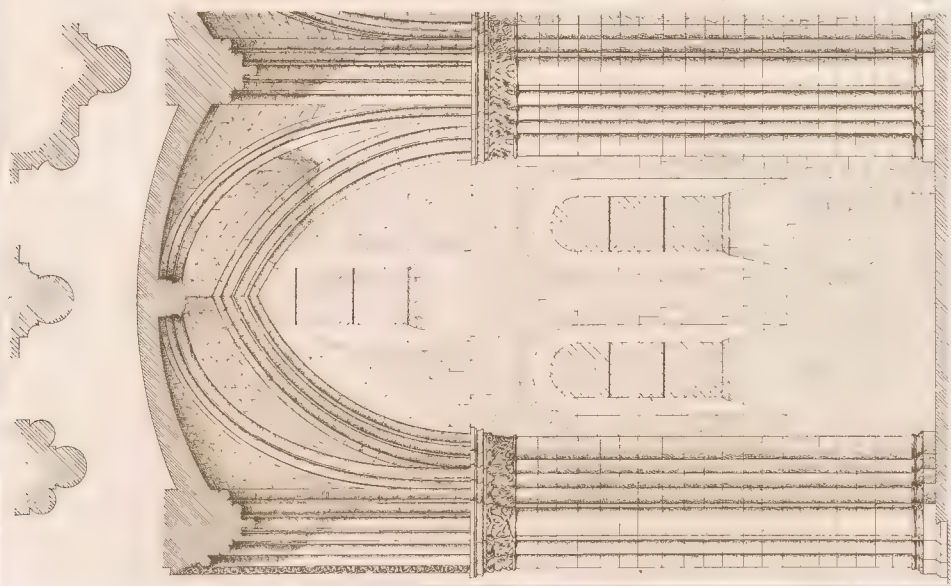
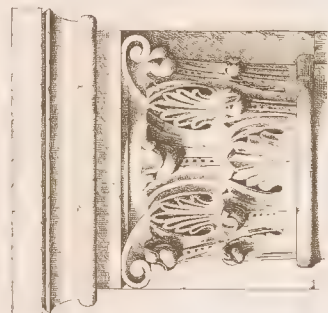
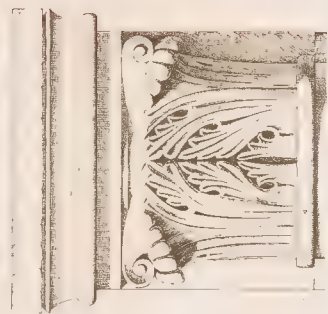
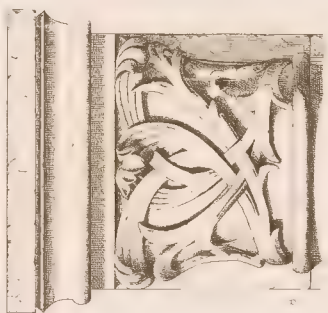




EGLISE DE VAILLY

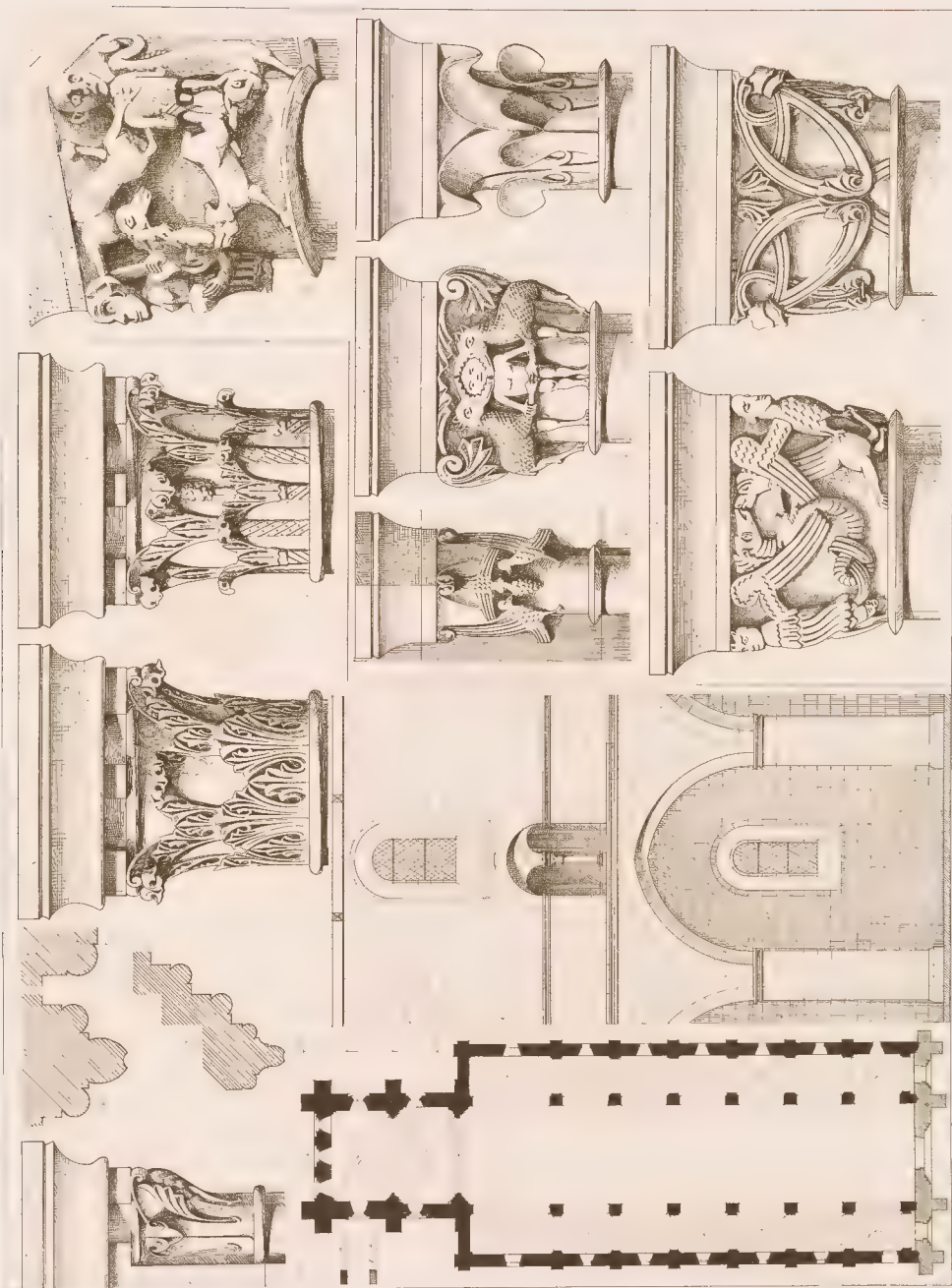
1. mur 3. Travee 4 à 8. Chapiteaux de la nef

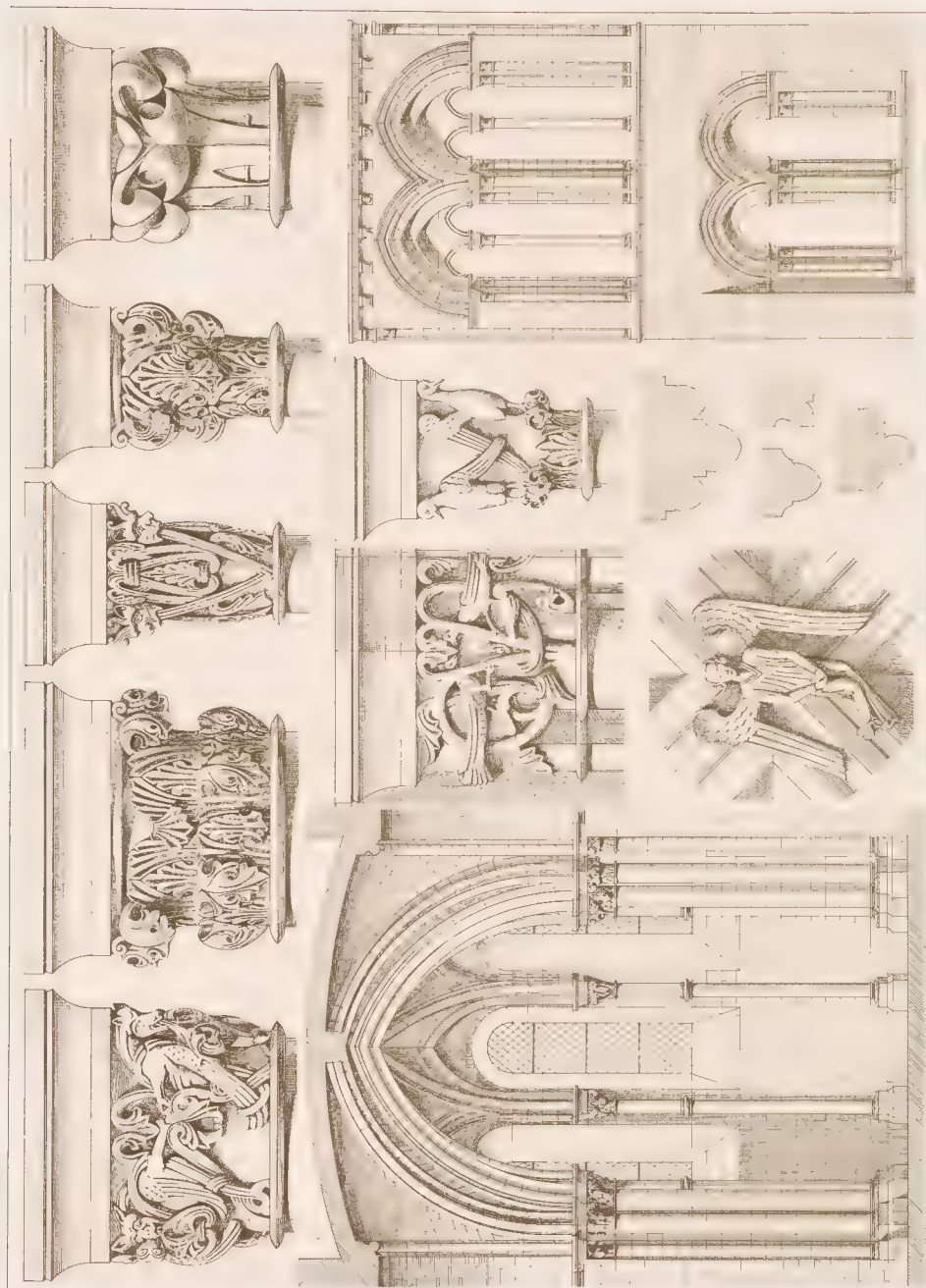


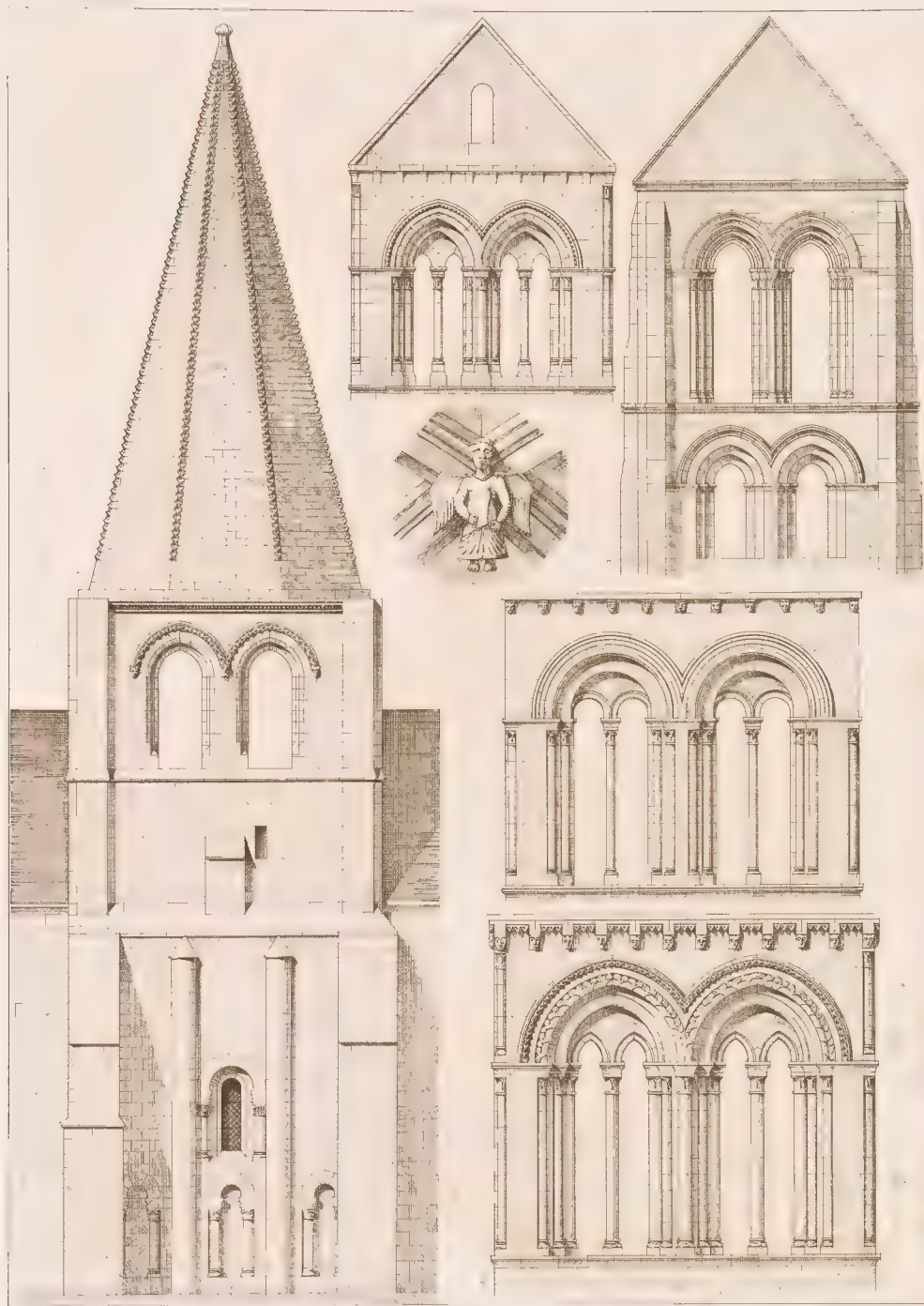










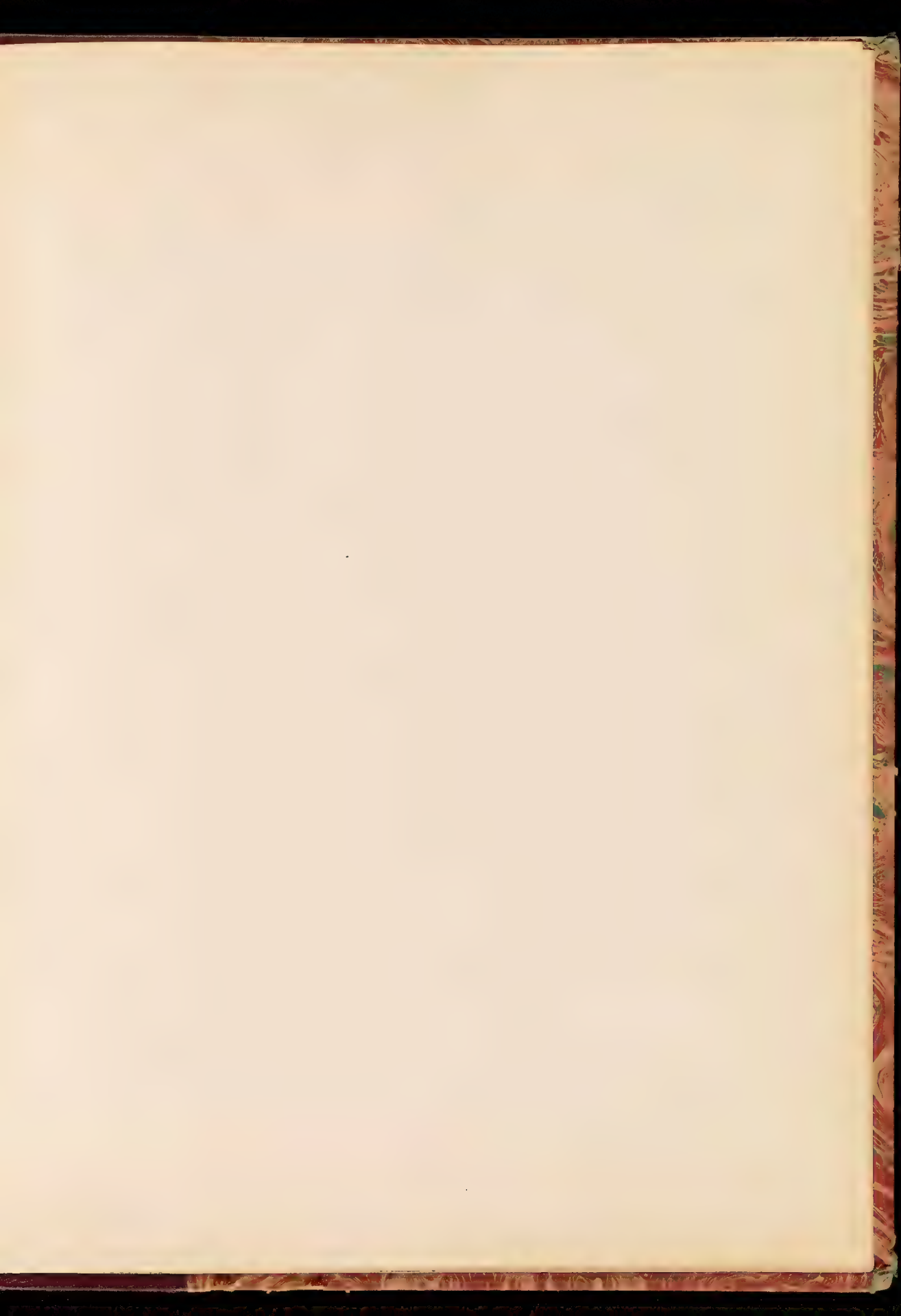




PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}

RUE GARANCIÈRE, 8.





GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00591 9853





